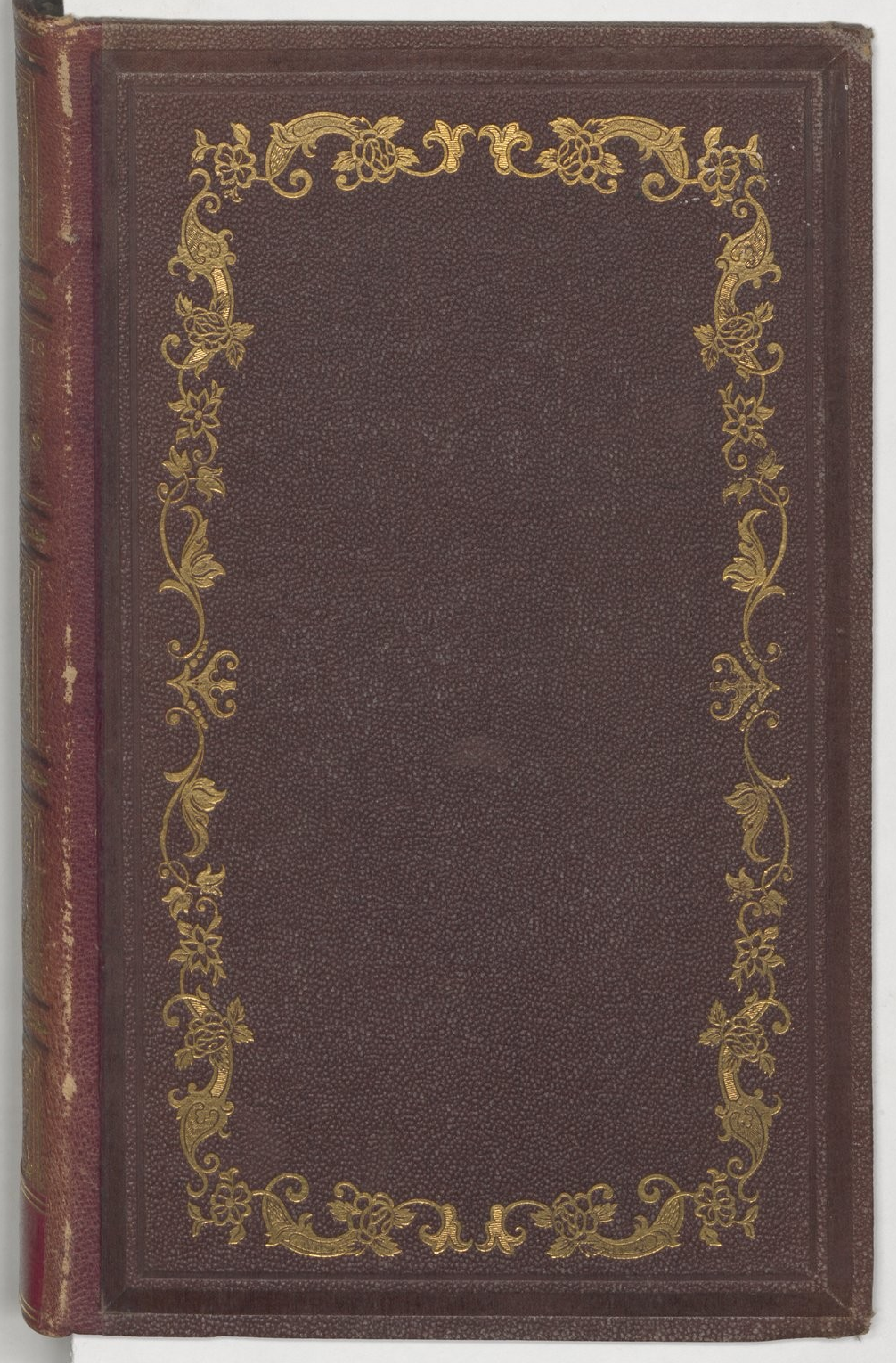
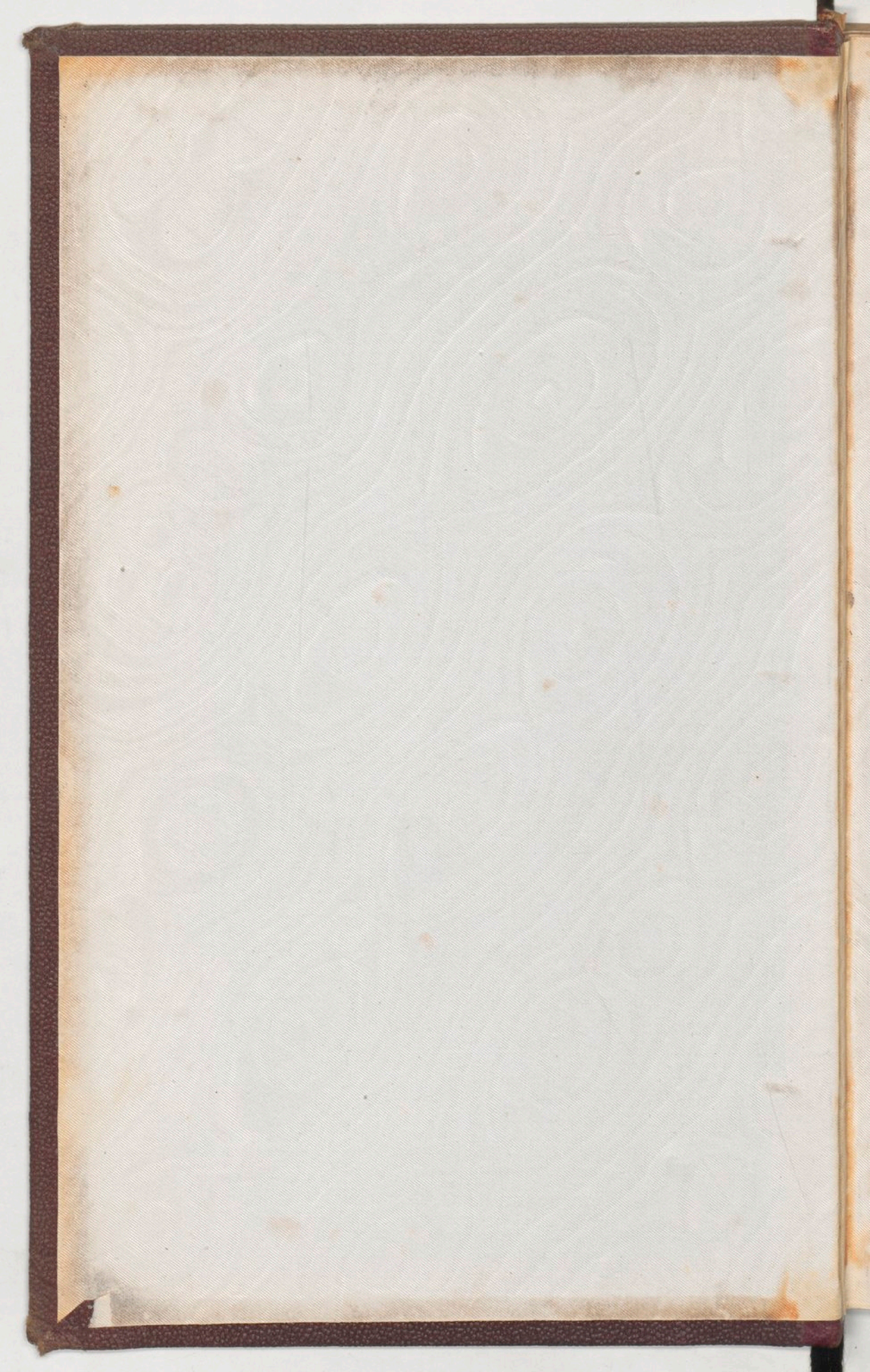


Les veillées du château

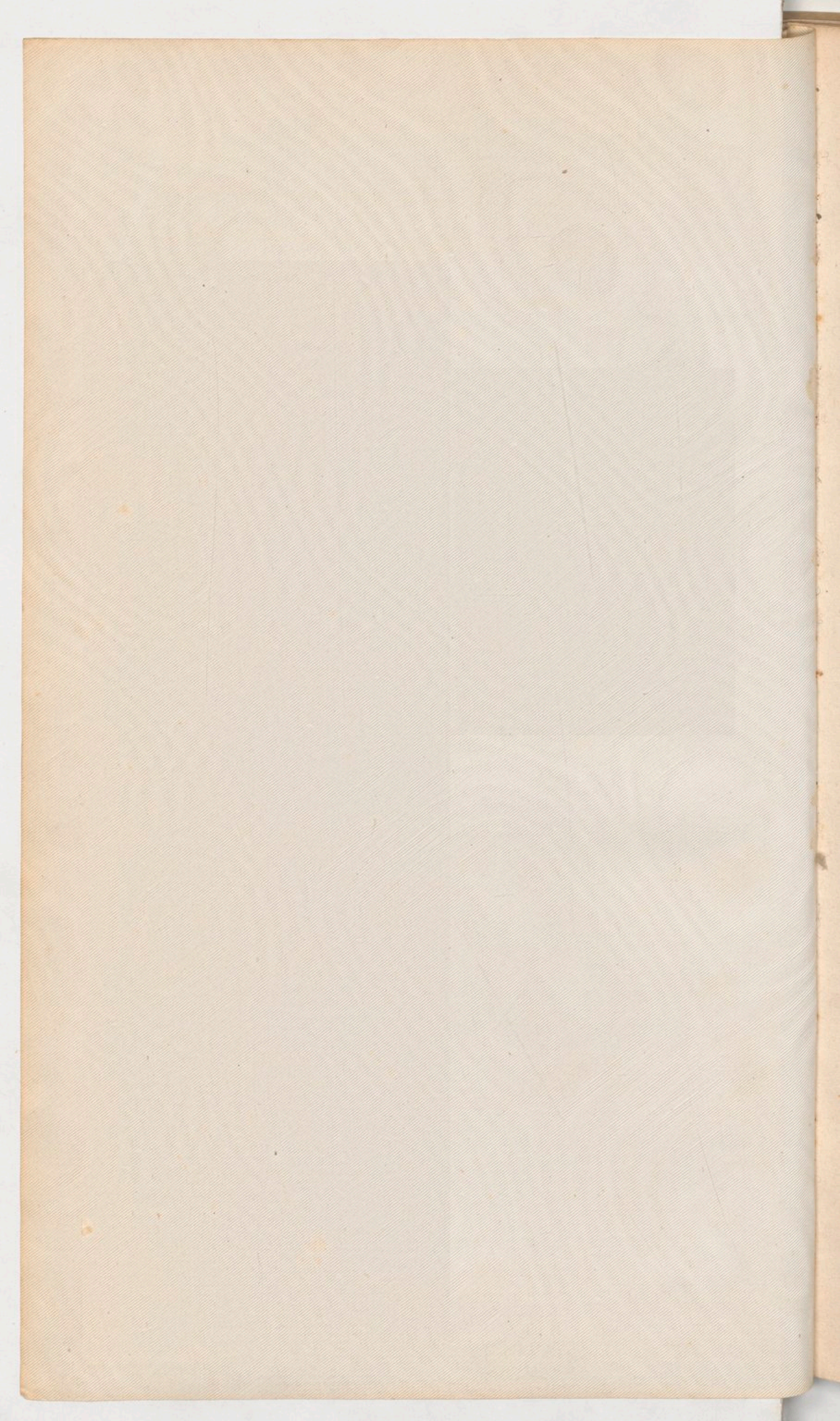


Genlis, Stéphanie-Félicité Du Crest (1746-1830). Les veillées du château. 1852.









Souvenir donné par mon oncle
Lazare Valérian à son neveu
Valerian B[illegible].

[illegible]

Seize lithographies "dans le style de Victor Adam".

Un des textes les plus célèbres de la Bibliothèque enfantine du XIXe siècle.

Gumuchian 2720.

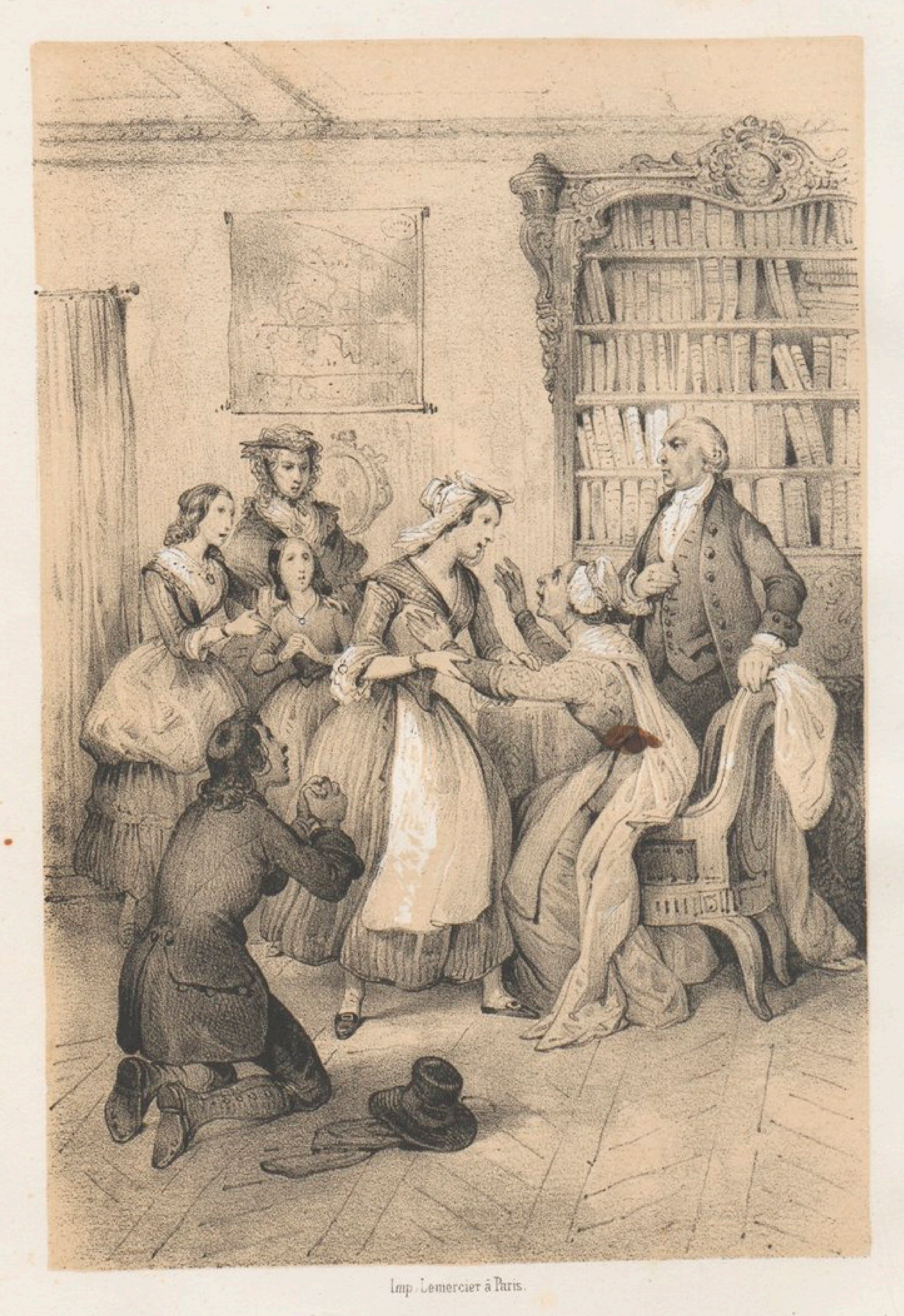
150.

LES

VEILLÉES

DU CHATEAU

Paris. — Imprimerie de Gustave Gratiot, 11, rue de la Monnaie.



Imp. Lemercier à Paris.

« Bon Dieu ! je ne suis plus aveugle !... Agathe ! ma fille, je te vois !

LES

VEILLÉES
DU CHATEAU

PAR

MADAME DE GENLIS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

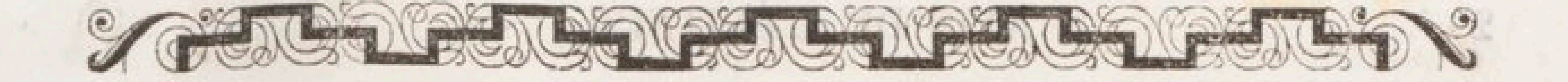
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, 35

BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, RUE PAVÉE-Sᵗ-ANDRÉ, 5

1852





AVIS DE L'ÉDITEUR.

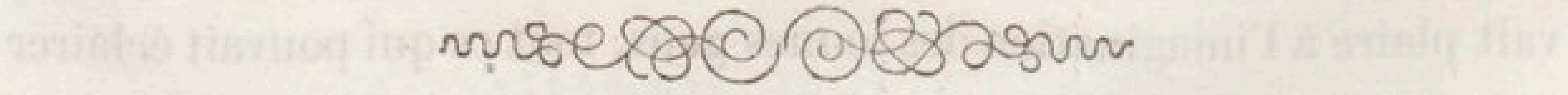
La réputation de ce livre est depuis longtemps établie, et son succès a été constaté par de fréquentes réimpressions : il serait difficile de compter toutes les éditions qui en ont été faites, sans parler même des contrefaçons, peut-être plus nombreuses encore ; et cependant une si grande publicité n'a pas diminué la faveur du public, n'a point blasé les lecteurs. Depuis son apparition, bien d'autres ouvrages du même genre sont venus prendre un rang honorable parmi les livres d'éducation : des femmes d'un mérite distingué, d'un talent littéraire incontestable, ont voué leur plume élégante, spirituelle, à l'instruction de la jeunesse ; mesdames Guizot, Tastu, Dupin, de Trémadeure, de Lajolais, etc., etc., ont acquis, sous ce rapport, une popularité bien due à leurs utiles productions. Mais par cela même que leurs ouvrages se font remarquer par des qualités toutes particulières, il s'ensuit que les *Veillées du Château* n'ont été ni remplacées ni oubliées, et que leur vogue est restée la même : aussi ne trouverait-on pas aisément aujourd'hui, dans le commerce, un seul exemplaire des éditions qui ont précédé celle-ci.

Madame de Genlis a réuni dans ce traité de morale tout ce qui devait plaire à l'imagination des jeunes gens, tout ce qui pouvait éclairer leur esprit, toucher leur âme. Tantôt elle leur présente les faits les plus saillants de l'histoire, d'où elle sait tirer à propos, sans pédan-

terie ni sécheresse, des leçons et des exemples ; tantôt elle leur fait admirer les grands spectacles de la nature, leur expliquant d'une manière à la fois ingénieuse et attrayante les phénomènes les plus curieux. Elle raconte avec simplicité et précision ; elle cache ses préceptes sous des couleurs séduisantes ; elle instruit en amusant : en un mot, elle reste toujours à la portée de ses lecteurs. Son style est facile, élégant, exempt de prétention, de recherche ; il se distingue surtout par la clarté et la justesse de l'expression.

Toutefois, il faut le reconnaître, à l'époque où madame de Genlis écrivait cet ouvrage, les sciences naturelles n'avaient pas encore pris les développements immenses qu'elles ont acquis de nos jours ; de sorte que certains phénomènes physiques ont été quelquefois expliqués d'une manière incomplète ou erronée, de même que quelques-uns des ouvrages cités par l'auteur à l'appui de ses démonstrations sont demeurés en arrière des connaissances actuelles. C'étaient là de légères taches qu'il était important de faire disparaître dans une nouvelle édition. Nous avons donc fait revoir cet ouvrage avec soin, et nous espérons avoir comblé la lacune que le temps et le progrès des lumières y avaient laissée. Les lecteurs y gagneront des idées plus nettes, plus positives, sans que l'œuvre elle-même ait eu à subir des altérations sensibles, sans que l'intérêt et la moralité du livre y aient rien perdu.

Nous n'avons pas oublié non plus que, dans un ouvrage destiné à la jeunesse, il faut savoir plaire aux yeux, maintenant surtout que l'*illustration* règne dans toutes les publications. Un artiste distingué nous a prêté le concours de son talent, et s'est attaché à reproduire les situations les plus pittoresques, les épisodes les plus touchants du livre de madame de Genlis. Tout ce qui parle aux yeux facilite le travail de l'intelligence : c'est le meilleur moyen d'instruire les enfants sans les fatiguer, et de faire tourner leur amusement au profit de leur instruction.



ÉPITRE A CÉSAR DUCREST,

MON NEVEU.

Vous avez désiré, mon enfant, que cet ouvrage vous fût dédié, et que le héros des VEILLÉES DU CHATEAU portât votre nom ; il est un peu plus âgé que vous, mais vous annoncez son caractère et sa sensibilité, et comme lui vous ferez le bonheur du plus tendre père.

Il m'était bien facile de représenter des enfants aimables ; pour les peindre appliqués, soumis, reconnaissants, je n'avais qu'à regarder autour de moi.

Relisez quelquefois cet ouvrage : il contient une histoire qui doit surtout faire sur vous une profonde impression [1] ; je suis bien certaine qu'elle ne s'effacera jamais de votre souvenir et de votre cœur.

[1] Celle de l'*Heureuse Adoption*, où se trouve un trait touchant de sa mère.

PRÉFACE.

Je n'ai point placé au hasard, à la suite les unes des autres, les histoires qui forment ce recueil. Avant de songer au plan *romanesque*, c'est-à-dire aux événements, aux situations, j'avais préparé le *plan des idées*, l'ordre dans lequel je devais les présenter pour éclairer graduellement l'esprit et élever l'âme. Cette chaîne de raisonnements ainsi disposée, il ne me restait plus qu'à trouver les caractères, les petits incidents, les situations qui pouvaient servir à démontrer, de la manière la plus frappante, les vérités que je voulais établir.

Il n'y a point de sujet moral qu'on ne puisse traiter avec agrément et point de livre de morale utile s'il est ennuyeux. Un ouvrage de ce genre, on l'admirera sans doute; mais s'il a plus de cent pages, il est impossible de le lire avec plaisir.

Vouloir persuader, sans tâcher de plaire ou d'intéresser, sans chercher et saisir tous les moyens qui peuvent fixer l'attention de ceux qu'on désire gagner et convaincre, c'est selon moi une étrange inconséquence. Lorsqu'on parle au cœur, on est sûr d'être écouté. Pourquoi donc bannir des ouvrages de morale le sentiment et l'imagination? Ce ne sont point de froids raisonnements qui rendront les hommes meilleurs; ce sont des exemples frappants, des tableaux faits pour toucher et s'imprimer fortement dans l'imagination : c'est enfin la *morale mise en action*.

Les ouvrages qui ont le plus influé sur les mœurs ont tous une forme agréable, intéressante, et c'est particulièrement à cette forme qu'on doit attribuer le bien qu'ils ont produit. Celui même qui ne veut ni se corriger ni s'instruire lit ces ouvrages pour s'amuser, et en les lisant il se corrige, il s'instruit malgré lui : voilà les livres véritablement utiles. Les autres moralistes ressemblent à ces gens qui donnent de bons conseils uniquement pour montrer la solidité de leur raison, et qui du reste savent bien qu'ils ne persuaderont ni ne toucheront, et qu'on les écoutera avec distraction et ennui.

D'ailleurs, beaucoup de personnes sont naturellement portées à croire que tout ouvrage agréable doit être frivole ; celui qui les intéressera, quelque moral qu'il puisse être, il ne sera à leurs yeux qu'une *jolie bagatelle*.

Une des choses qui a le plus contribué à décréditer les livres de morale présentés sous une forme intéressante, c'est la multitude d'ouvrages dangereux sous le titre de *Romans moraux* ou de *Contes moraux*, que nous avons vus paraître depuis vingt ans. On pourrait comparer ces ouvrages à des poisons déguisés, à ces drogues de charlatans, offertes comme des remèdes salutaires, d'autant plus pernicieuses, qu'elles portent des noms imposants et qu'on les prend avec confiance.

Ces livres ont inspiré du mépris pour le genre ; mais il ne fallait mépriser que les ouvrages décorés d'un titre qui ne leur convenait pas : car c'est à ce genre même que Fénelon, Richardson, Addison, etc., ont dû leur succès et leur gloire. Si je croyais qu'il fallût avoir les talents de ces grands hommes pour adopter, avec quelques espérances de succès, le genre qu'ils ont créé, je n'aurais certainement jamais eu la plus légère tentation d'écrire ; car nul autre genre n'avait d'attrait pour moi. J'ai cru qu'avec un cœur sensible et de la raison on pouvait présenter des tableaux instructifs et touchants. Je n'ai point eu la prétention ni l'espoir de faire un ouvrage d'un mérite supérieur, mais j'ai cédé au désir d'offrir aux bonnes mères mes réflexions, aux enfants quelques leçons utiles.

Afin d'appuyer, autant que je l'ai pu, les vérités morales par des faits et des exemples frappants, j'ai cité dans cet ouvrage plusieurs traits d'histoire.

Je me suis efforcée d'inspirer aux enfants le goût de l'étude et des arts. Je leur parle de tout, afin de leur donner des notions générales qu'on n'a point communément dans l'enfance, et surtout de faire tourner leur curiosité vers des objets dignes de l'exciter et de la satisfaire.

Je n'exagérerai pas, en disant que, pour composer le seul conte de *la Féerie de l'Art et de la Nature*, j'ai été obligée de lire et relire plus de cent volumes. L'amour-propre ne peut attacher de prix à un travail qui n'exige ni instruction ni talent, tel que celui qui consiste à lire, et ensuite à composer de petits extraits bien courts, bien superficiels, pour des enfants de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience et du zèle : il est permis de se vanter et de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Puisse cet ouvrage obtenir le suffrage des mères de famille, qui, retirées dans leurs châteaux, mènent cette vie si douce, si vertueuse, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme et la tranquillité !



LES VEILLÉES DU CHATEAU.

Le marquis de Clémire, au moment de partir pour l'armée, recevait les tristes adieux de sa femme, de sa belle-mère et de ses trois enfants; il tenait sur ses genoux le petit César, son fils, qui se plaignait avec amertume de n'être point assez grand pour le pouvoir suivre. Le marquis, le serrant toujours dans ses bras, se leva; ses deux filles embrassèrent ses genoux en pleurant, et sa femme, baignée de larmes, se précipita vers la porte, afin de recevoir son dernier adieu... — Oh! papa, dit tout bas César en se penchant vers l'oreille de son père, emportez-moi avec vous...

Le marquis posa doucement l'enfant sur le sein de sa mère. César fit quelque résistance : il fallut ouvrir de force sa petite main qui s'était attachée au collet de l'habit de son père. Alors le marquis, embrassant une dernière fois ses enfants et sa femme, s'arracha de leurs bras et sortit précipitamment. Madame de Clémire, accablée de douleur, se renferma dans son cabinet avec sa mère; et comme il était huit heures du soir, elle envoya coucher ses enfants.

Il régnait dans la maison beaucoup de tumulte et de mouve-

ment, et surtout une grande consternation, par suite du voyage de madame de Clémire pour une terre située dans le fond de la Bourgogne. Elle partait le lendemain, et n'emmenait qu'une partie de ses gens, laissant l'autre à Paris; les domestiques qui devaient l'accompagner étaient aussi mécontents que ceux qui restaient. — Quelle folie, disait en elle-même mademoiselle Victoire, une des femmes de la marquise, d'aller s'enfermer dans un vieux château qu'on n'a jamais habité, au lieu de rester à Paris, où du moins madame trouverait de la dissipation! Comment ses trois enfants, dont l'aîné a neuf ans et demi, pourront-ils supporter la fatigue d'un pareil voyage, au mois de janvier?...

De leur côté, les deux filles de madame de Clémire, Caroline et Pulchérie, entendaient des plaintes du même genre; mademoiselle Julienne, qui les déshabillait, ne pouvait cacher l'excès de son humeur : elle n'était jamais sortie de Paris, et elle avait une horreur invincible pour la province.

Caroline et Pulchérie écoutaient avec attention les déclamations de Julienne, surtout Pulchérie, naturellement très curieuse, défaut que son âge rendait excusable, car elle n'avait que sept ans; du reste, elle annonçait de bonnes qualités; quoiqu'elle fût plus étourdie que sa sœur, plus âgée qu'elle de dix-huit mois, elle méritait aussi d'intéresser par son extrême franchise et la sensibilité de son cœur.

César était le plus raisonnable des trois enfants de madame de Clémire; il est vrai qu'il touchait à sa dixième année, et qu'à cet âge on commence à sortir de la première enfance; aussi César avait-il déjà de l'empire sur lui-même. On n'est pas toujours également appliqué; mais quand César ne se sentait pas en bonne disposition, il savait se vaincre et surmonter ses dégoûts passagers. Naturellement studieux, il éprouvait un vif désir de s'instruire. D'ailleurs, il était docile, sincère et courageux. Il chérissait son père et sa mère, et il était plein de tendresse pour ses sœurs, de reconnaissance pour ses maîtres, particulièrement pour M. l'abbé Frémont, son précepteur, quoique ce dernier fût sévère et qu'il eût quelquefois un peu

d'humeur, surtout depuis qu'il était question du voyage de Bourgogne ; car il regrettait beaucoup Paris, les journaux, et surtout sa partie d'échecs, son principal amusement depuis dix ans.

Enfin tout le monde se coucha tristement dans la maison de madame de Clémire. Le lendemain, à sept heures et demie, on éveilla les enfants, on s'habilla, on déjeuna à la hâte, et à huit heures la grand'mère, la mère, M. l'abbé Frémont, César, Caroline et Pulchérie, montèrent ensemble dans une berline anglaise, et l'on partit pour la Bourgogne.

A midi, on s'arrêta pour dîner ; madame de Clémire, qui n'avait pas fermé l'œil la nuit précédente, se jeta sur un lit, et le reste des voyageurs s'établit dans la chambre voisine. Pendant que les servantes s'agitaient dans l'auberge pour préparer des côtelettes, des pigeons à la crapaudine, et mettre le couvert, la famille se rassembla autour de la cheminée ; les enfants se rangèrent auprès de la baronne Delby, leur grand'mère. Alors on se mit à questionner la bonne maman, car en voiture l'abattement et la profonde tristesse de madame de Clémire avaient suspendu toute curiosité.

— Pourquoi donc allons-nous en Bourgogne? dit Pulchérie. — Mon enfant, répondit la baronne, quand un militaire part pour l'armée, il est obligé de faire beaucoup de dépense : alors, si sa femme est raisonnable, elle doit, par une sage économie, prévenir le dérangement que ces dépenses extraordinaires pourraient causer dans sa fortune ; et voilà pourquoi votre mère quitte Paris... — Ah ! j'entends, interrompit Pulchérie ; mais on dit que le château où nous allons est bien vilain, bien triste... Maman s'y ennuiera : voilà ce que je crains... — Eh bien ! reprit la baronne, si vous n'avez pas d'autre crainte, soyez tranquille ; votre mère trouve un si grand plaisir à remplir ses devoirs, que sûrement il n'est point d'habitation qui puisse, dans ce moment, lui paraître plus agréable que Champcery. — Je comprends cela, ajouta César ; quelquefois, quand j'étudie, au fond du cœur j'aimerais mieux jouer ; mais pourtant, en songeant que je fais mon devoir et qu'on sera con-

tent de moi si la leçon va bien, je reprends courage. — D'ailleurs, quand vous avez bien joué, bien sauté, ajouta la baronne, il ne vous reste pas d'agréables pensées. — Oh! non, ma bonne maman : je suis fatigué et voilà tout. — Et quand vous avez bien étudié? — Ah! je suis enchanté; je pense que M. l'abbé le dira à maman, que je serai caressé, chéri, que tout le monde enfin fera mon éloge... — N'oubliez jamais ceci, mon enfant, interrompit la baronne : on se souvient froidement des plaisirs qu'on a goûtés; on se rappelle avec transport ses bonnes actions.

La baronne se leva pour se mettre à table. Sur la fin du dîner, madame de Clémire vint retrouver sa mère et ses enfants; un quart d'heure après on quitta l'auberge, et l'on se remit en route.

Au bout de quelques jours on arriva à Champcery, vieux château délabré, entouré d'étangs, et dont les rigueurs de la saison rendaient encore l'aspect plus agreste et plus sauvage. La simplicité grossière des meubles frappa surtout les enfants. — Comment! dit Caroline, le chaises et les fauteuils du salon sont de cuir noir!... Quelles grandes cheminées!... quelles petites vitres! — Mes enfants, reprit la baronne, dans ma jeunesse on passait huit mois de l'année dans des châteaux semblables à celui-ci : on s'y plaisait; on y avait beaucoup plus de véritable gaieté que dans ces petites maisons des environs de Paris, dans ces habitations brillantes, où l'on ne trouve ni plaisir ni liberté, et où l'on dérange également sa santé et sa fortune.

Malgré ces sages réflexions de la baronne, Caroline et Pulchérie regrettaient un peu Paris; l'abbé, naturellement frileux, se plaignait avec aigreur du froid excessif qui régnait dans tous les appartements. En effet les fenêtres et les portes fermaient très mal; aussi l'abbé s'enrhuma-t-il dès le premier jour, ce qui porta au comble sa tristesse et sa mauvaise humeur. Mais rien n'égalait la désolation des deux femmes de chambre, Victoire et Julienne; Victoire éclata la première. Dès le lendemain matin elle commença par dire que la peur des voleurs l'avait empêchée de dormir toute la nuit. — Comment, des voleurs! s'écria Pulchérie. — Eh! vraiment, mademoi-

selle, pensez-vous que nous soyons ici fort en sûreté, dans un château isolé au milieu des eaux et des bois, et avec aussi peu de monde? Encore si madame avait amené les gens qu'elle a laissés à Paris! — Et puis, interrompit Julienne, ajoutez à cela qu'il y a dans ce pays autant de loups que de voleurs... — Des loups!... — Oui, mademoiselle, et des loups affamés!... — Ah! mon Dieu!... — Oh! cela fait trembler! on en conte des histoires!... Tous ces étangs que vous voyez sont glacés. — Eh bien?... — Eh bien! ces loups viennent là en bandes toutes les nuits. — Ah! juste ciel, si près de nous? — Jugez si, par mégarde, ceux qui sont au rez-de-chaussée laissaient une fenêtre ouverte, jugez un peu!... — Mais on ne laisse pas la fenêtre ouverte la nuit dans ce temps-ci... — Enfin, on peut avoir une distraction. — Oh! quel vilain pays que la Bourgogne!

Cet entretien ne fit que trop d'impression sur Caroline et Pulchérie; saisies de crainte et pénétrées de tristesse, elles regrettaient amèrement Paris; et lorsqu'elles entrèrent chez leur mère, celle-ci remarqua qu'elles n'étaient pas dans leur état ordinaire. Caroline, vivement questionnée, avoua tout; elle rendit un compte détaillé de la conversation de Julienne et de Victoire. Madame de Clémire n'eut pas de peine à lui faire comprendre combien la peur des voleurs et des loups est extravagante et peu fondée. — Mais, ajouta-t-elle, ne vous avais-je pas interdit toute espèce de conversation avec les femmes de chambre? — Autrefois, maman, nous ne causions jamais avec elles, mais depuis que ma bonne a la fièvre tierce, et que mademoiselle Julienne nous habille... — Eh bien! parce que mademoiselle Julienne vous habille, faut-il que vous imitiez son bavardage? — Souvent ce n'est pas à moi qu'elle adresse la parole; c'est à Victoire. — Ne prenez point part à leurs entretiens, ne les écoutez qu'avec un air indifférent, elles ne causeront pas devant vous; si, au contraire, vous prenez du goût à leurs conversations vous vous gâterez l'esprit et le cœur. — Mais, maman, vous m'avez souvent dit que tous les hommes sont frères, et... — Sans doute; nous devons les aimer tous, les secourir, les servir, au-

tant qu'il est en nous. Une grande naissance n'est qu'un avantage d'opinion ; l'éducation seule établit entre les hommes une véritable inégalité. Une personne raisonnable, instruite, n'admettra point dans son intimité une personne ignorante, grossière, remplie de préjugés ; c'est pourquoi elle n'aura pas de conversation particulière avec sa femme de chambre, à moins que cette dernière n'ait à lui demander quelque service ; car nous devons écouter nos gens avec bonté quand ils ont besoin de nous, qu'ils nous consultent ou nous confient leurs affaires... — Mais cependant, si une femme de chambre est bien bonne, bien bonne, ne pourrait-on pas la regarder comme son amie, quoiqu'elle fût ignorante, qu'elle manquât d'éducation ?—Dites-moi, Caroline, qu'entendez-vous par regarder une personne comme son amie ? — Maman... c'est aimer cette personne de tout son cœur. — Madame de Mérival, que vous connaissez, aime de tout son cœur sa fille qui n'a que deux ans ; cependant cette enfant n'est pas son amie. — Ah ! c'est juste ; pour une amie il faut avoir quelque chose de plus que de l'amitié. — Sûrement, il faut de la confiance ; on ne peut pas consulter sa femme de chambre, en recevoir un conseil salutaire, avoir avec elle une conversation solide et agréable, même sur des choses indifférentes. Il ne serait donc pas raisonnable de lui donner sa confiance ; on doit l'aimer, si elle est honnête et bonne ; mais il serait imprudent de la regarder comme son amie ; enfin, une liaison intime de ce genre serait fort ridicule pour une personne de mon âge ; mais pour un enfant, elle serait dangereuse ; vous le voyez vous-même, puisque deux ou trois entretiens avec Julienne et Victoire ont suffi pour vous inspirer des craintes chimériques, vous faire murmurer contre les volontés de votre mère, au lieu d'applaudir aux motifs honnêtes qui l'ont conduite ici. Ainsi, évitez soigneusement à l'avenir toute espèce d'intimité et de familiarité avec les domestiques, avec tous les gens enfin qui manquent d'éducation ; en même temps, ayez toujours la plus grande indulgence pour eux. Il serait mal de les mépriser parce qu'ils sont privés d'un avantage qu'il n'était pas en leur pouvoir de

se procurer : plaignez-les quand vous les voyez inconsidérés ou ridicules; répétez-vous bien alors : Si je n'avais pas eu des parents éclairés et tendres, j'aurais sûrement tous ces travers, et peut-être même en aurais-je encore de plus grands ! — Mais, maman, j'ai ouï dire que ma tante, si bonne, si raisonnable, regarde véritablement Rosalie, une de ses femmes, comme son amie. — C'est vrai; Rosalie n'est pas une femme de chambre ordinaire ; pour une personne de son état, elle a été parfaitement bien élevée ; ses parents ne purent lui procurer une instruction bien étendue; mais ils lui donnèrent d'excellents exemples et de bons principes : plus tard, lorsque Rosalie, à l'âge de dix-sept ans, fut placée chez ma belle-sœur, elle demanda des livres à sa maîtresse ; elle s'instruisit ; elle avait de l'esprit, des sentiments nobles; elle obtint et mérita bientôt l'estime et la confiance de sa maîtresse par sa raison, son attachement, par sa piété solide et son goût pour le travail et la lecture. —Morel, le domestique de mon frère, a les mêmes inclinations que Rosalie; M. l'abbé dit qu'il sait très bien l'orthographe et l'histoire ; il a toujours un livre dans sa poche : avec cela, il est d'une piété... — Aussi vous voyez avec quels égards je le traite ; je n'ai point défendu à César de s'entretenir avec lui. Mais ces exemples sont si rares, qu'on doit les considérer comme des exceptions.

Depuis cette conversation, les deux jeunes sœurs ne prirent plus part aux entretiens de Victoire et de Julienne, et bientôt elles commencèrent à s'apercevoir que la campagne peut être agréable, même dans le cœur de l'hiver ; elles s'accoutumèrent au froid, ainsi que César qui trouvait un grand plaisir à courir dans les jardins, à faire des boules de neige, à glisser sur les étangs glacés. Caroline et Pulchérie, animées par l'exemple de leur frère, se hasardèrent sur la glace, non d'abord sans quelque crainte ; mais s'aguerrissant en peu de temps, elles devinrent aussi courageuses que César ; elles couraient avec assurance ; elles se poussaient réciproquement dans de petits fauteuils qui glissaient avec rapidité sur la glace, et qu'elles dirigeaient sans peine et sans efforts; les chutes, assez fréquentes,

mais jamais dangereuses, ne faisaient que redoubler leur gaieté : on tombait légèrement, on se relevait en éclatant de rire. Madame de Clémire elle-même se mêlait à ces jeux ; elle avait repris, non sa gaieté naturelle, mais sa douceur et toute son égalité d'humeur ; on ne la voyait plus triste et gardant un morne silence ; si parfois elle éprouvait un moment d'abattement, elle sortait aussitôt, allait dans son cabinet, et au bout de quelques minutes elle revenait avec un visage tranquille et serein.

Un jour qu'elle avait ainsi quitté brusquement sa famille, Caroline alla la chercher ; elle ne la trouva point dans sa chambre, mais elle crut l'entendre parler dans son cabinet, dont la porte était entr'ouverte. En entrant dans le cabinet, elle aperçut sa mère prosternée et s'écriant les larmes aux yeux : — Grand Dieu ! donnez-moi plus de courage et de résignation.

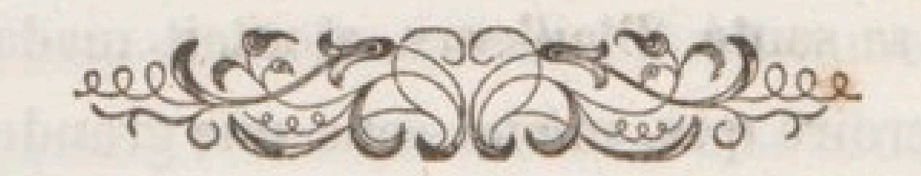
Aussitôt, Caroline, tombant à genoux, joignit les mains, et les élevant vers le ciel : — O mon Dieu ! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, exaucez les prières de maman !...

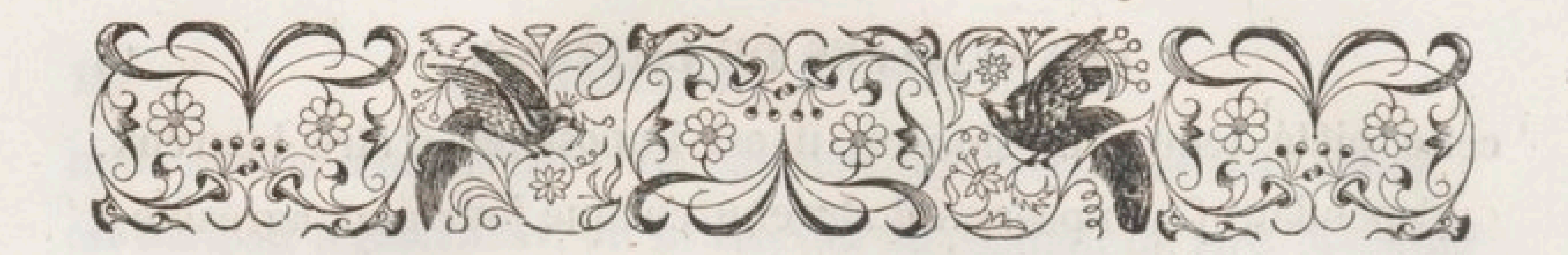
A ces mots, madame de Clémire tourna la tête, se leva et tendit les bras à sa fille, qui s'y précipita en pleurant ; toutes deux s'assirent sur un canapé ; et après un moment de silence : — Il faut, dit madame de Clémire, vous expliquer ce que vous venez de voir. Depuis quelque temps vous avez dû remarquer que je ne suis plus dévorée de cette insurmontable tristesse qui m'accablait lorsque nous sommes arrivés ici : cependant la cause en subsiste toujours ; je suis séparée de votre père, et j'ai les mêmes sujets d'inquiétude ; mais j'ai cherché dans la religion les consolations qui m'étaient si nécessaires, et mes peines se sont adoucies. Quand j'ai prié, je sens mes espérances et mon courage se ranimer ; Dieu parle à mon cœur, l'élève, le fortifie : j'attends tout de la protection divine. — Oh ! maman, dit Caroline en embrassant sa mère, toutes les fois que vous voudrez prier pour papa, permettez que je vous suive, et que je prie Dieu avec vous : ce sera de bon cœur !... — Oui, mon enfant, je vous le permets ; et vous, n'oubliez jamais que, sans

cette piété tendre et sincère, il est impossible d'être heureux.

Cependant Champcery est devenu chaque jour plus agréable à ses habitants, les enfants commencent à ne plus regretter Paris ; l'abbé lui-même s'est accoutumé à *la vie de château ;* sa chambre est bien calfeutrée, les appartements sont chauffés, les peaux de mouton prodiguées aux portes et même aux fenêtres. Le curé du lieu, aussi sociable que vertueux, et qui joue d'ailleurs passablement bien aux échecs, fait la partie de M. l'abbé ; et ce dernier insensiblement a repris toute sa bonne humeur. On est convenu que, pour varier l'amusement des soirées, la baronne et madame de Clémire conteraient de temps en temps des histoires à la veillée d'après souper, c'est-à-dire depuis huit heures et demie jusqu'à neuf et demie.

Cette promesse ne manqua pas de causer la plus grande joie aux enfants. Ils en pressèrent l'exécution avec tant d'empressement, que le soir même madame de Clémire satisfit leur impatience. On se rangea autour de la grande cheminée ; les enfants s'établirent aux pieds de leur mère, et celle-ci, sur qui se portaient tous les regards de l'assemblée, conta à peu près dans ces termes l'histoire suivante :





DELPHINE

OU L'HEUREUSE GUERISON.

DELPHINE, fille unique et riche héritière, avait une jolie figure, de l'esprit et un bon cœur. Madame Mélite, sa mère, qui était veuve, avait trop de faiblesse et de légèreté pour être en état de donner une bonne éducation à sa fille, qu'elle chérissait. Cependant à neuf ans Delphine avait déjà plusieurs maîtres; mais elle n'apprenait rien, et ne montrait du goût que pour la danse. Elle prenait toutes ses autres leçons avec une extrême indolence, et souvent les abrégeait de moitié, en se plaignant qu'elle était fatiguée ou qu'elle avait la migraine. — Je ne veux point qu'on la contrarie, répétait sans cesse madame Mélite; elle est d'une constitution délicate; trop d'application nuirait à sa santé. D'ailleurs, ajoutait madame Mélite avec orgueil, il est à croire que, même sans une grande supériorité de talents, elle pourra faire un bon mariage... Ainsi il me paraît inutile de la tourmenter.

Dans cet endroit du récit de madame de Clémire, César haussa les épaules, et interrompant sa mère : — Assurément, dit-il, cette madame Mélite avait bien peu d'esprit; est-ce qu'on est dispensé d'être aimable parce qu'on a une grande fortune?...

— D'ailleurs, reprit madame de Clémire, l'homme même assez

peu délicat pour n'épouser une jeune personne que parce qu'elle est riche, ne lui donne son estime et sa confiance, et par conséquent ne la rend véritablement heureuse, que lorsqu'elle est digne d'être aimée. Une bonne éducation, un caractère égal et doux, une instruction solide, des talents, rendent notre société charmante, et nous procurent à nous-mêmes une source inépuisable d'amusement et de bonheur; tandis que les personnes mal élevées, toujours à charge aux autres, éprouvent tous les dégoûts et l'ennui que causent l'ignorance, l'oisiveté, les travers de l'esprit et les défauts du cœur. Aussi Delphine, caressée, flattée, gâtée, était-elle la plus malheureuse enfant de Paris. Chaque jour on voyait sa bonté naturelle s'altérer, son caractère s'aigrir. Elle devenait capricieuse, vaine, indocile; elle ne pouvait supporter la moindre contrariété. Bientôt elle ne se contenta pas de se soustraire à l'obéissance, elle voulut commander; elle donnait des ordres dans la maison, traitait les domestiques avec hauteur, souvent les faisait gronder; quelquefois pourtant elle se plaisait à s'entretenir avec eux : tour à tour dédaigneuse et familière, confondant l'arrogance avec l'élévation, la bassesse avec l'indulgence et la bonté; blasée sur la flatterie, et ne pouvant s'en passer; pleine de fantaisies, et n'ayant pas un seul goût véritable; fatiguée de ses poupées, de ses joujoux, en même temps envieuse de tout ce que les autres possédaient...

— Oh! quel portrait! s'écria Pulchérie. — C'est celui d'un enfant gâté, reprit madame de Clémire; et plus d'une femme de vingt ans ressemble à ce portrait-là. — Plus d'une femme de vingt ans!... —Oui, ma fille; quand on a reçu une mauvaise éducation, on garde, en grandissant, et même en vieillissant, tous les défauts de l'enfance. Vous rencontrerez un jour dans le monde beaucoup de ces grands enfants, que l'âge n'a pu rendre raisonnables, et qui sont alternativement les jouets et les fléaux de la société.

Pour revenir à Delphine, elle était on ne peut plus mal élevée. N'ayant aucun empire sur elle-même, elle se mettait en colère pour le plus léger sujet, et boudait sans raison. L'instant d'après elle

s'affligeait d'avoir été injuste ou faible; elle pleurait, elle sentait ses torts, et n'avait pas la force de se corriger. Pour surcroît de peines, elle ne jouissait pas d'une bonne santé. Comme elle était gourmande, elle se nourrissait, non de bons aliments, mais de confitures, de biscuits et de bonbons, et elle avait continuellement mal à l'estomac. Sa mère, il est vrai, voulait qu'elle fût excessivement gênée dans son corset. Delphine elle-même était charmée de s'entendre citer comme la jeune personne de son âge la plus mince et la mieux faite; cette ridicule vanité lui faisait supporter sans murmurer le supplice d'être serrée au point de ne pouvoir respirer, et pourtant elle était délicate à l'excès; elle ne se promenait que très rarement à pied, et jamais en hiver; elle craignait le vent, le froid, le soleil, la poussière. Enfin, pour ne vous cacher aucune de ses faiblesses, elle avait peur en voiture, et se trouvait mal dès qu'elle voyait une araignée ou une souris.

Cependant, loin de se fortifier avec l'âge, sa santé s'affaiblissait chaque jour; et bientôt madame Mélite en fut assez inquiète pour appeler un médecin; l'état de Delphine n'avait rien de dangereux, mais le médecin recommanda de lui procurer beaucoup d'amusement et de dissipation. Alors Delphine fut écrasée de joujoux, de présents. On prévenait tous ses désirs; on la menait au spectacle; elle y portait une indolence, un ennui que rien ne pouvait dissiper. Comme on lui passait toutes ses fantaisies, elle en avait régulièrement dix ou douze par jour, plus étranges les unes que les autres. Un soir entre autres qu'il y avait appartement à Versailles, elle voulut avoir Léonard pour coiffer sa poupée. On lui fit à ce sujet quelques représentations. Elle s'emporta, brisa sa poupée, pleura de rage, et eut une attaque de nerfs alarmante. Son caractère se gâtait de plus en plus; elle devenait véritablement odieuse par l'excès de sa violence, de sa mauvaise humeur et de ses caprices : tout l'irritait ou la désespérait; ce fut alors qu'elle éprouva que l'on souffre plus encore de ses propres défauts qu'on ne peut en faire souffrir les autres.

Enfin la malheureuse Delphine, insupportable à tout le monde, tomba dans une espèce de consomption, qui fit craindre pour sa vie. Elle avait alors dix ans. Plusieurs médecins furent consultés, ils déclarèrent que l'état de Delphine était désespéré.

Madame Mélite, désolée, eut recours à un fameux médecin allemand, le docteur Steinhausse. Il examina Delphine avec la plus grande attention, étudia son mal quelque temps, et déclara qu'il répondait de sa vie, si on lui permettait de la conduire à son gré. Madame Mélite n'hésita pas, et répondit au docteur qu'elle remettait sa fille entre ses mains. — Mais, madame, reprit le docteur, il faut que je l'emmène à ma maison de campagne... — Comment?... Ma fille?... — Oui, madame; sa poitrine est attaquée, et le premier traitement que je prescrirais serait de passer huit mois dans une étable à vaches[1]. — Mais je puis avoir une étable chez moi. — Je ne traiterai votre fille qu'à la condition qu'elle sera dans ma maison et sous la direction de ma femme... — Vous permettrez, monsieur, que sa gouvernante et sa femme de chambre la suivent?... — Je n'y puis consentir; et même si vous me confiez votre fille pendant huit mois, il faut encore vous décider à passer tout ce temps sans la voir; car je veux être le maître absolu de l'enfant, la gouverner sans éprouver de contradiction.

Madame Mélite s'écria que ce sacrifice serait au-dessus de ses forces; elle accusa le docteur de cruauté, de bizarrerie; et ce dernier, inébranlable dans sa résolution, la quitta, sans paraître ému de ses reproches. Cependant la réflexion calma bientôt madame Mélite; elle songea que tous les médecins condamnaient Delphine, et que le docteur allemand répondait de sa vie. Elle l'envoya chercher de nouveau. Le docteur revint; madame Mélite, non sans verser beaucoup de larmes, consentit à remettre sa fille entre ses mains. Il m'est impossible de vous dépeindre la douleur et la colère de Delphine, quand on lui déclara qu'elle allait partir tête à

[1] Ce traitement pour les maladies de poitrine est très connu, il a été souvent employé avec succès.

tête avec madame Steinhausse, la femme du docteur, qui vint exprès pour la conduire à sa maison de campagne.

Dans le premier moment, on n'osa ni annoncer à Delphine qu'elle quittait Paris pour huit mois, ni lui parler de l'étable qu'elle allait habiter; mais, malgré ces ménagements, elle fit éclater le désespoir le plus violent, et il fallut la porter de force dans la voiture de madame Steinhausse; celle-ci la prit dans ses bras, et l'asseyant sur ses genoux, donna ordre au cocher de partir, ce qu'il exécuta sur-le-champ.

— O pauvre Delphine! interrompit Pulchérie, les larmes aux yeux, qu'elle est à plaindre; elle quitte sa mère pour huit mois!...
— Sa douleur était naturelle, reprit madame de Clémire; cependant l'excès en tout est condamnable, et la religion et la raison doivent toujours préserver du désespoir. D'ailleurs ce qui achevait de rendre Delphine inexcusable, c'était son emportement, et surtout son dédain pour madame Steinhausse, qu'elle traitait avec le plus grand mépris; car elle ne daignait pas même lui répondre.

Enfin, sur les six heures du soir, on arriva dans la vallée de Montmorency, à cinq lieues de Paris, et l'on entra dans la petite maison du docteur Steinhausse. Vous figurez-vous, mes enfants, l'indignation de l'impérieuse Delphine, quand on la conduisit dans *l'appartement* qui lui était destiné? — Où me menez-vous? s'écria-t-elle; quoi! dans une étable! Fi donc, l'horreur! quelle odeur insupportable! sortons d'ici. — Mademoiselle, reprit doucement madame Steinhausse, cette odeur est très-saine... surtout pour vous. — Quelle idée! sortons, vous dis-je... Conduisez-moi dans la chambre où je dois coucher.—Vous y êtes, mademoiselle.—Comment, j'y suis! .. — Mais oui : voilà votre lit, et voici le mien, car je ne vous quitterai point. — Qui, moi?... je coucherais ici, dans une étable! dans un lit semblable!... — Un très bon lit de sangle. — Vous plaisantez, sans doute. — Non, mademoiselle : je vous dis la vérité; cette odeur, qui malheureusement vous déplaît, est très salutaire dans votre situation; elle vous rendra la santé; et c'est

pourquoi mon mari a décidé que vous resteriez dans cette étable une grande partie du temps que vous passerez ici.

Madame Steinhausse aurait pu parler plus longtemps : Delphine n'était pas en état de l'interrompre. La malheureuse enfant, suffoquée de colère, se renversa sur son lit sans pouvoir proférer une parole. Madame Steinhausse s'aperçut, à la rougeur de son visage et au gonflement de son cou, qu'elle étouffait. Elle lui ôta son collier, et la délaça ; Delphine commença à respirer, et bientôt jeta des cris effrayants : madame Steinhausse montra le plus grand sang-froid, et garda le silence. Mais enfin, au bout d'un quart d'heure, voyant que Delphine ne s'apaisait pas : — Mademoiselle, dit-elle, je me suis chargée de garder une enfant malade, mais non pas une folle : ainsi bonsoir ; je reviendrai quand cet accès sera passé... — Quoi ! vous m'abandonnez ?... — Non : une de mes servantes restera avec vous... — Une servante !... — Oui, une excellente fille, très patiente, très douce... Catau !... Catau !...

A la voix de sa maîtresse, Catau accourut ; madame Steinhausse sortit de l'étable, et voilà Delphine tête à tête avec Catau, grosse et grande servante allemande, bien robuste, et qui ne savait pas un mot de français.

Aussitôt que Delphine l'aperçut, elle se précipita vers la porte, avec l'intention de sortir : Catau s'opposa à ce dessein en fermant la porte et mettant la clef dans sa poche. Delphine, outrée, dit à la servante qu'elle voulait avoir cette clef ; Catau ne pouvait répondre, puisqu'elle n'entendait pas le français ; mais elle sourit de l'air mutin de Delphine ; et après avoir regardé un moment cette petite figure aussi ridicule que comique, elle s'assit tranquillement, et se mit à tricoter. Ce sang-froid augmenta la colère de Delphine ; le visage enflammé, les yeux étincelants, elle s'approcha de la servante et lui dit mille injures. Catau étonnée leva la tête, haussa les épaules, et continua son ouvrage. Cet air de mépris acheva de pousser à bout l'orgueilleuse Delphine : furieuse, hors d'elle-même, elle ne trouvait plus d'expressions qui pussent rendre ce qu'elle éprouvait ; elle

était debout à côté de la servante assise; celle-ci, la tête penchée sur son ouvrage, ne la voyait pas. Delphine, ne sachant plus ce qu'elle faisait, se recula d'un pas, leva le bras, et donna un soufflet bien appliqué sur la fraîche et grosse joue de Catau. A cette attaque imprévue, Catau s'émut un peu; mais, prenant sur-le-champ son parti, elle détacha sa jarretière, saisit Delphine, et lui attacha bien solidement les mains derrière le dos. Delphine eut beau crier, se débattre, elle fut garrottée de manière à ne pouvoir faire usage de ses mains. Alors elle commença à comprendre qu'il est déraisonnable de se révolter contre la nécessité; la rage dans le cœur, elle cessa de crier, et s'assit sur une chaise, attendant avec impatience le retour de madame Steinhausse, dans l'espoir que cette dernière consentirait à chasser la silencieuse et flegmatique Catau.

Madame de Clémire en était là de son récit, lorsque la baronne l'avertit qu'il était neuf heures et demie; les enfants furent bien fâchés d'aller se coucher sans savoir le reste de l'histoire de Delphine. Le lendemain, ils en parlèrent entre eux toute la journée, et le soir, en sortant de table, madame de Clémire continua en ces termes :

Nous avons laissé Delphine les mains liées, seule avec Catau, et attendant madame Steinhausse; celle-ci arriva enfin, tenant par la main la plus aimable enfant du monde; c'était sa fille Henriette, âgée de douze ans. Delphine, en voyant entrer madame Steinhausse, alla au-devant elle, et lui montrant ses mains, elle se plaignit amèrement de ce qu'elle appelait l'insolence de Catau; mais elle oublia de parler du soufflet. Madame Steinhausse se retourna vers la servante, et l'interrogea. Catau, au grand étonnement de Delphine, répondit en allemand, et se justifia en deux mots. Alors madame Steinhausse, adressant la parole à Delphine, lui reprocha son emportement. — Enfin, mademoiselle, continua-t-elle, voyez à quoi nous exposent la hauteur et la violence. Vous avez indignement abusé de l'espèce de supériorité que votre rang vous donne sur cette fille, et vous l'avez forcée de manquer à tous les égards qu'elle vous doit. Si vous voulez que vos inférieurs ne s'écartent jamais

du respect que vous êtes en droit d'attendre d'eux, traitez-les toujours avec douceur et humanité.

En disant ces mots, madame Steinhausse déliait les mains de Delphine, qui écoutait avec surprise un langage si nouveau pour elle. Plus humiliée que touchée par cette leçon, elle en sentit cependant la justesse. Madame Steinhausse présenta sa fille à Delphine, qui la reçut assez froidement. Un moment après on servit le souper. À dix heures Catau déshabilla la triste Delphine, et l'aida à se coucher sur son petit lit de sangle. Delphine, bien fatiguée, apprit que l'on peut dormir d'un très bon sommeil dans un mauvais lit et surtout dans une étable.

Le lendemain le docteur vint voir Delphine à son réveil, et lui ordonna d'aller se promener une heure et demie avant le déjeuner. Delphine trouva cette ordonnance très dure : elle opposa quelque résistance ; mais à la fin il fallut obéir. On la conduisit dans un vaste verger. Quoiqu'il fît le plus beau temps du monde (on était au mois d'avril), Delphine se plaignit du froid, du vent, assura qu'elle avait mal au pied, et pleura pendant toute la promenade ; mais elle se promena. On la ramena dans son étable, mourante de faim ; elle mangea avec appétit, pour la première fois depuis un an. Après le déjeuner, elle ouvrit la cassette qui renfermait ses bijoux, croyant qu'en étalant toutes ses richesses aux yeux de madame Steinhausse et d'Henriette, elle obtiendrait de leur part beaucoup plus de considération. Remplie de cette idée, l'orgueilleuse Delphine tira de son écrin un beau collier de perles fines et l'attacha à son cou. Elle mit à ses oreilles des pendants d'émeraudes, et plaça dans ses cheveux une étoile et un papillon de diamants. Ensuite elle vint s'asseoir gravement vis-à-vis d'Henriette, qui brodait à côté de sa mère.

Henriette, au mouvement que fit Delphine en s'approchant d'elle, leva les yeux, la regarda froidement, et continua son ouvrage. Delphine, étonnée du peu d'effet que produisait sa parure, et voulant attirer l'attention d'Henriette, lui offrit des bonbons, en lui présentant une superbe boîte de cristal de roche, ornée d'une charnière de

brillants. Henriette prit une dragée, mais sans louer la bonbonnière. Alors Delphine lui demanda comment elle trouvait sa boîte. — Mais, dit Henriette, je la crois bien lourde : une boîte de paille serait plus agréable à porter. — De paille!... — Oui; comme la mienne, par exemple : tenez, regardez comme elle est jolie! — Mais savez-vous le prix de celle-ci? — Qu'importe le prix? c'est de l'agrément qu'il s'agit. — Et la beauté du travail?... — Oh! la vôtre est plus belle; elle ornerait mieux une boutique; mais pour une poche, la mienne vaux mieux. — Ainsi donc vous ne faites aucun cas de ces belles choses? — Aucun, quand elles sont gênantes, incommodes. — Aimez-vous les diamants? — Je trouve qu'une guirlande de fleurs sied mieux à une jeune personne qu'une aigrette de diamants. — Et lorsqu'on n'est plus jeune, ajouta madame Steinhausse, nulle parure ne peut embellir.

A ces mots, Delphine tomba dans la rêverie. Elle éprouvait une certaine tristesse qu'elle n'avait jamais ressentie. Cependant madame Steinhausse lui imposait assez pour la forcer à se contraindre; et n'osant témoigner son dépit, elle prit le parti du silence.

Au bout de quelques minutes madame Steinhausse, s'adressant à Delphine : — Puisque vous aimez les boîtes, mademoiselle, lui dit-elle, je vous en montrerai d'assez jolies. — Ah! oui, reprit Henriette : maman en a de charmantes, entre autres, des dendrites... — Des dendrites, interrompit Delphine, qu'est-ce que cela? — On donne ce nom, ajouta Henriette, à des pierres qui, par un hasard et un jeu de la nature, portent l'empreinte des végétaux et des animaux [1].

Après cette petite explication, Henriette cessa de parler, et Delphine retomba dans la tristesse. Pour la première fois de sa vie, elle fit quelques réflexions. — Henriette, disait-elle en elle-même, Henriette n'est que la fille d'un médecin, elle n'a ni bijoux ni diamants, je ne lui vois point de joujoux, elle travaille sans relâche;

[1] Voyez l'intéressant ouvrage de mademoiselle Ulliac Trémadeure, intitulé : *Les Jeunes Naturalistes* (N. de l'Éd.).

pourquoi donc a-t-elle l'air gai, satisfait? pourquoi paraît-elle heureuse, tandis que moi, depuis que j'existe, je m'ennuie?...

Ces réflexions faisaient soupirer Delphine. Elle se trouvait fort à plaindre : cependant elle s'ennuyait beaucoup moins qu'à Paris. L'entretien de madame Steinhausse et d'Henriette l'intéressait et piquait sa curiosité. Elle ne pouvait s'empêcher de respecter la première, et elle sentait déjà au fond de son cœur un penchant très décidé pour la jeune Henriette.

Sur le soir elle s'avisa de demander sa poupée et ses joujoux. Madame Steinhausse lui dit qu'on les avait oubliés à Paris, mais qu'elles les aurait dans quatre ou cinq jours. Delphine, malgré l'espèce de crainte que lui inspirait madame Steinhausse, allait témoigner son mécontentement, lorsque Henriette lui proposa d'aller lui chercher de quoi s'amuser pour toute la soirée; elle sortit, et revint bientôt avec Catau, apportant deux grands livres d'estampes, renfermant une collection de costumes turcs et de costumes russes. Henriette avait une manière si intéressante de montrer ces estampes, elle les expliquait avec tant d'intelligence, que Delphine s'amusa véritablement. Avant de se coucher, elle embrassa madame Steinhausse et sa fille, en disant à celle-ci : — J'espère que vous m'enseignerez encore demain quelque chose de nouveau.

Delphine se mit au lit sans humeur; elle dormit parfaitement bien; à son réveil, elle appela Henriette. Déjà tout habillée, Henriette accourut, et voyant que Delphine lui tendait les bras, elle sauta légèrement sur son lit, et se jeta à son cou. Delphine se leva en diligence. Elle ne se fit point presser pour aller à la promenade, et prenant Henriette sous le bras, elle sortit gaiement de l'étable. Arrivée dans le jardin, elle vit courir sa compagne, admira sa grâce et sa légèreté, et consentit à courir aussi. Ensuite Henriette, apercevant un charmant papillon couleur de rose et noir, proposa à Delphine d'essayer de l'attraper. Aussitôt la chasse commença. Les deux jeunes filles se séparèrent. Henriette, comme la plus légère, gagna les devants, et se chargea de couper les chemins au papillon,

si Delphine le manquait en approchant de l'arbuste sur lequel il était posé. Delphine en effet s'avança trop brusquement : le papillon s'échappa vivement poursuivi, et après mille détours il s'arrêta sur une branche d'aubépine. Delphine, les bras levés, la tête en avant, avança doucement cette fois un pied, et puis l'autre ; enfin elle touchait presque au buisson d'aubépine : le cœur palpitant, retenant sa respiration, dans la crainte d'agiter les feuilles, elle étendit une main tremblante... elle crut qu'elle allait saisir sa proie ; mais, hélas ! le papillon s'envola, s'échappant à travers les doigts de Delphine, et même y laissant des traces de son passage.

Delphine soupira en voyant sur sa main une partie de la poussière qui colorait les ailes du joli papillon. Fatiguée, et non rebutée, elle voulut le suivre encore; il la conduisit, ainsi qu'Henriette, jusqu'au bord d'un fossé assez large qui séparait le jardin d'un immense verger, et s'envola dans le verger. Henriette, au même instant, franchit le fossé. Delphine, qui ne savait pas sauter, ne put la suivre ; et tandis qu'elle s'en affligeait Henriette atteignit le papillon, et revint en sautant, tenant par le bout des ailes son captif, qui se débattait en vain pour s'échapper.

— Ah ! la jolie chasse ! s'écria Pulchérie ; avec quelle impatience j'attends le printemps, afin d'en faire de semblables ! — Vous voudriez donc, demanda la baronne, que l'hiver fût passé ? — Oh ! oui, maman, nous verrions des papillons couleur de rose... — Mais vous n'auriez plus alors le plaisir de patiner, de conduire vos chaises, vos petits traîneaux sur la glace, de faire des boules de neige... — C'est vrai ; je regretterai beaucoup tous ces amusements. — Vous ne les regretterez plus quand vous en aurez joui pendant toute la saison qui les procure. Les choses sont bien arrangées comme elles sont ; si l'on avait l'année entière des fleurs, de la verdure, et même des papillons couleur de rose, on regarderait tous ces objets avec indifférence. Souvenez-vous, mes enfants, que pour être heureux, il faut s'occuper des biens qu'on possède plus encore que de ceux qu'on espère. Modérez donc votre impatience ; mettez des

bornes à vos désirs, ou vous ne jouirez jamais de rien. L'attente du printemps vous fera trouver l'hiver âpre et rigoureux ; les fruits de l'automne vous rendront insipides les fleurs et les productions de l'été. Ainsi les saisons n'auront plus de charmes pour vous; et dans une pareille disposition d'esprit on ne sait plus apprécier les courses de traîneaux, ni les chasses aux papillons. — Ma bonne maman, je comprends cela, et je vous promets qu'à l'avenir j'attendrai chaque printemps sans impatience.

— Maman, dit César, j'ai vu quelquefois des papillons à Neuilly, dans le jardin de mon oncle, mais je ne pouvais les attraper, parce qu'ils ne volaient jamais droit devant eux. — Leur vol est irrégulier, reprit madame de Clémire, ils vont toujours par zigzag, de haut en bas, et de bas en haut, de droite à gauche : effet qui dépend de ce que leurs ailes ne frappent l'air que l'une après l'autre, et peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très avantageux, en ce qu'il leur permet d'éviter les oiseaux qui les poursuivent ; le vol des oiseaux est en ligne droite, tandis que celui du papillon est continuellement hors de cette ligne. — Maman, dit Caroline, où trouve-t-on les plus beaux papillons? — Ce n'est pas en Europe, reprit madame de Clémire ; les papillons de la Chine, et surtout ceux de l'Amérique et de la rivière des Amazones, sont très remarquables par leur grandeur, par l'éclat brillant de leurs ailes et l'élégance de leurs formes. En Chine on envoie les papillons les plus beaux à la cour de l'empereur ; ils contribuent à l'ornement du palais. On se sert pour les attraper d'un réseau de soie. Il y a des personnes assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes. Elles prennent des chenilles sur le point de faire leur coque ; elles les renferment dans une boîte garnie de petits bâtons; dès qu'elles les entendent battre des ailes, elles les lâchent dans un appartement vitré et rempli de fleurs.

A ces mots les enfants demandèrent la permission d'étudier la vie des papillons, de faire de petits réseaux de soie, de petites chambres vitrées, etc. Leur mère s'engagea à leur procurer ce plaisir,

c'est-à-dire à leur fournir les matériaux nécessaires, mais à condition qu'ils les emploieraient eux-mêmes, et qu'on ne les aiderait dans ce travail que par des conseils seulement. Ce marché fut accepté avec une vive satisfaction.

Ensuite, madame de Clémire, instamment priée de continuer l'histoire de Delphine, reprit en ces termes :

Nous avons laissé Henriette et Delphine dans le jardin. Sur les neuf heures, madame Steinhausse permit aux deux jeunes amies d'aller déjeuner dans le cabinet d'Henriette. Delphine vit dans ce cabinet des objets entièrement nouveaux pour elle ; des fleurs desséchées et mises sous verre, des coquilles, des papillons formant de jolis tableaux. Henriette répondit aux questions de Delphine avec sa complaisance ordinaire : elle lui montra tout avec détail, et lui apprit qu'on divisait les coquilles en trois classes, et que ces trois classes forment en tout vingt-sept familles, qui comprennent les différents genres de coquilles.

Delphine écoutait Henriette avec étonnement et curiosité. — Que vous savez de choses! lui dit-elle. — Moi, reprit Henriette, je ne sais rien encore, je n'ai que des notions confuses et superficielles; mais j'ai le plus vif désir de m'instruire, et j'aime la lecture... — Vous aimez la lecture! c'est drôle. — Comment drôle! c'est un goût très commun, je crois. — Je ne le pensais pas. — Voulez-vous que je vous prête des livres ? — Volontiers, en attendant que ma poupée soit arrivée. — Eh bien ! je vais vous donner *les Conversations d'Émilie*, et *l'Ami des Enfants* de Berquin.

En achevant ces mots, Henriette prit dans sa petite bibliothèque *l'Ami des Enfants*, et le donna à Delphine, qui reçut ce présent avec assez d'indifférence. Madame Steinhausse la reconduisit aussitôt dans son étable, l'y laissa seule sous la garde de Catau, et annonça qu'elle reviendrait dans deux ou trois heures.

Dans cet endroit de l'histoire de Delphine, madame de Clémire, regardant à sa montre, se leva, et quoique les enfants, charmés de son récit, n'eussent aucune envie de dormir, elle les envoya cou-

cher. Le lendemain Caroline et Pulchérie prièrent instamment Victoire de leur apprendre à faire du filet, afin de se mettre en état de faire, au mois d'avril, le réseau qui devait prendre tous les papillons de Champcery. César, de son côté, s'informait avec détail comment on pouvait construire solidement et à peu de frais une espèce de petit cabinet entièrement vitré. Morel, son domestique, lui donna à ce sujet toutes les instructions qu'il désirait... Ces amusements n'affaiblirent pas le désir qu'on avait de savoir le reste de l'histoire de Delphine, et l'heure de la troisième veillée étant arrivée, madame de Clémire la commença de la sorte :

Delphine, seule dans son étable avec Catau et n'ayant point de joujoux, s'avisa de chercher, dans *l'Ami des Enfants*, une ressource contre l'ennui. Elle ouvrit ce livre avec assez de nonchalance, et se mit à le lire. Bientôt cette occupation l'intéressa, l'attacha ; elle vit avec surprise que la lecture pouvait tenir lieu de beaucoup d'autres amusements. Comme elle réfléchissait sur cette découverte, elle entendit frapper à la porte de l'étable. Catau alla ouvrir, et Delphine vit paraître une vieille paysanne, conduite par une jeune fille de quinze ou seize ans, qui lui demanda si elle était mademoiselle Steinhausse. — Non, répondit Delphine ; mais elle va bientôt venir.

La bonne femme pria qu'on lui permît d'attendre Henriette : — Car, ajouta-t-elle, il faut absolument que je lui parle.

Dans ce moment Delphine s'aperçut que la vieille paysanne était aveugle ; elle lui demanda si elle venait avec l'intention de consulter le docteur Steinhausse. — Ah ! vraiment, répondit-elle, je ne serais pas venue de mon chef : c'est mademoiselle Henriette qui m'a envoyé chercher. — Comment cela ?

Alors la bonne femme raconta qu'elle habitait Franconville, qu'elle était aveugle depuis trois ans, ce qui la chagrinait d'autant plus que sa petite-fille Agathe (celle même qui la conduisait) refusait d'épouser un riche vigneron du village d'Henriette, parce qu'elle disait qu'étant mariée, et chargée du détail d'un gros ménage, elle

ne pourrait plus soigner sa grand'mère aveugle, lui tenir compagnie, la servir, la conduire partout, et qu'elle ne voulait pas la confier aux soins d'une servante. Agathe prit la parole : Il était bien naturel, dit-elle, qu'elle pensât ainsi, puisque ayant perdu son père et sa mère en bas âge, sa grand'mère l'avait élevée. Aussi, reprit la vieille paysanne, cette chère enfant ne veut-elle pas m'abandonner. Mademoiselle Henriette a su toute notre histoire, et elle m'a envoyé chercher dans une carriole, afin que je consulte son bon père qui a déjà rendu la vue à je ne sais combien de gens qui n'y voyaient goutte.

La bonne femme fut interrompue par l'arrivée d'Henriette, qui l'embrassa avec la plus grande affection, ainsi que la jeune fille ; elle leur fit beaucoup de questions, mais d'un ton plein d'intérêt, écoutant leurs réponses avec attendrissement. Ensuite, prenant la vieille femme par la main : — Venez, dit-elle, je vais vous conduire chez mon père, il arrive dans l'instant de Paris ; venez le consulter.

En parlant ainsi, Henriette força la bonne femme de s'appuyer sur son bras, et tenant de l'autre main la jeune fille, elle sortit de l'étable.

Cette petite scène fit une forte impression sur Delphine : jamais Henriette n'avait paru à ses yeux aussi bonne, aussi raisonnable ; elle se rappelait avec ravissement son entretien avec les deux paysannes, et surtout l'expression de sa physionomie. Son penchant pour elle s'en augmenta, ainsi que le désir de lui ressembler.

Au bout d'un quart d'heure, Henriette revint transportée de joie. — Que je suis heureuse, dit-elle à Delphine, d'avoir eu l'idée de faire venir cette bonne femme ; mon père est sûr de lui rendre la vue : il lui fera l'opération de la cataracte dans huit jours, et, à ma prière, il consent à la loger ici et à la garder jusqu'à ce qu'elle soit entièrement guérie. Concevez-vous mon bonheur ? continua Henriette. Quand cette pauvre femme ne sera plus aveugle, sa petite-fille pourra épouser le riche vigneron qui la demande, puisqu'elle

n'aura plus besoin de servir de guide à sa grand'mère; ainsi l'affection d'Agathe pour son aïeule ne lui coûtera pas le sacrifice d'un établissement avantageux. — Ah! ma chère Henriette, s'écria Delphine attendrie, je comprends en effet combien vous devez être heureuse, et combien vous méritez de l'être!

L'arrivée de M. et de madame Steinhausse mit fin à cette conversation. Le docteur, comme à son ordinaire, questionna sa petite malade sur son état. — Je me trouve déjà beaucoup mieux, lui dit-elle; je suis un peu fatiguée d'avoir couru aujourd'hui; mais cette lassitude ne m'attriste pas comme celle que j'éprouvais à Paris, quand je revenais du bal ou de l'Opéra. — Je n'en suis pas surpris, dit le docteur en souriant : les courbatures qu'on prend à Paris donnent la fièvre; celles qu'on gagne à la campagne, loin d'être dangereuses, procurent de l'appétit, du sommeil, et ces vives couleurs que vous voyez sur les joues d'Henriette.

Le docteur tâta ensuite le pouls de Delphine, et lui ordonna de suivre le même régime jusqu'à nouvel ordre.

Le jour même Delphine reçut une lettre de sa mère; elle la montra à Henriette, qui, un instant après, sortit et revint en apportant une écritoire et du papier. — Tenez, dit-elle à Delphine, voilà de quoi répondre à madame votre mère.

A ces mots, Delphine rougit et baissa les yeux. — Hélas! je ne sais pas écrire, dit-elle. — Comment! reprit Henriette, point du tout? — Je forme bien quelques grosses lettres; mais voilà tout.

A cet aveu, Henriette, qui vit Delphine humiliée, souffrit de son embarras : — Il n'est pas étonnant, lui dit-elle, que votre mauvaise santé ait retardé votre éducation; mais à présent que vous vous portez mieux, vous pourrez réparer le temps perdu. — Oh! que je le voudrais! interrompit Delphine. Par exemple, si quelqu'un ici pouvait m'apprendre à écrire... — Mon écriture n'est pas mauvaise, repartit Henriette, et si vous le permettez, je serai votre maîtresse.

Pour toute réponse Delphine jeta ses deux bras autour du cou

d'Henriette, et il fut convenu que la première leçon serait donnée le lendemain même.

Delphine commençait à rougir de l'excès de son ignorance. Elle aimait, elle admirait Henriette ; celle-ci se servait de tout son ascendant pour l'engager à s'occuper, à s'instruire, et lui offrait de si bons exemples, et en même temps paraissait si heureuse, que Delphine ne pouvait résister au désir de l'imiter. D'ailleurs, elle trouvait dans sa conversation, dans celle de madame Steinhausse, un agrément qu'elle goûtait mieux de jour en jour : tantôt madame Steinhausse l'entretenait de botanique, de minéralogie ; tantôt elle lui contait quelque trait intéressant d'histoire ; d'autres fois elle lui parlait de l'Allemagne, des établissements utiles et des curiosités qui se trouvent à Vienne ; des superbes collections de tableaux qu'on admire à Dresde, à Dusseldorf ; des charmants jardins de Reinsberg en Prusse, et du beau temple de l'Amitié, élevé par un grand roi dans les jardins de Sans-Souci. Ce monument intéressant est de marbre ; il renferme le mausolée de la margrave de Bareith, sœur du roi ; il est soutenu par de magnifiques colonnes, sur lesquelles on lit les noms révérés des amis les plus célèbres de l'antiquité, tels que Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pylade, Épaminondas et Pélopidas, Cicéron et Atticus, etc., héros dignes de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, puisqu'ils furent à la fois grands et sensibles, et qu'ils ne durent qu'à la vertu et aux charmes de l'amitié leur bonheur, leur gloire et leur réputation. Delphine écoutait ces récits avec une extrême attention ; insensiblement elle prenait un attachement véritable pour madame Steinhausse, et commençait à sentir le prix de ses conseils ; parfois même elle la priait de lui en donner ; elle lui obéissait sans efforts, éprouvant la satisfaction la plus vive quand elle en recevait quelques marques d'approbation.

Cependant Henriette, et par conséquent Delphine, voyaient approcher avec un grand plaisir le jour où l'on devait opérer la vieille paysanne ; le riche vigneron, nommé Simon, était venu prier Henriette et madame Steinhausse de seconder ses projets. Le refus

d'Agathe, qui prouvait si bien toute son affection pour sa grand'-mère, l'avait rendue encore plus chère aux yeux de Simon. Madame Steinhausse avait parlé à Agathe, et cette dernière avait fini par avouer qu'elle *estimait* beaucoup M. Simon.

— Mais pourtant j'espère, interrompit Pulchérie, qu'elle ne consentira pas à l'épouser, si sa grand'mère ne recouvre pas la vue ? — Vous espérez, dit madame de Clémire ; la jugez-vous d'après votre cœur ?... — Oh ! non, maman, car j'aurais dit : Je suis certaine.

La baronne d'Elby tendit une main à Pulchérie, qui se leva et courut embrasser sa grand'maman, et ensuite sa mère. Au bout d'un moment de silence, madame de Clémire poursuivit son récit.

Agathe promit positivement d'épouser Simon, si le docteur rendait la vue à sa grand'mère, à condition que le vigneron consentirait à loger la vieille paysanne. Simon prit avec plaisir cet engagement, et, rempli de tendresse pour la jeune fille, flottant entre l'espérance et la crainte, il attendait, avec une émotion mêlée d'inquiétude et d'impatience, le jour fixé pour l'opération.

Ce jour intéressant arriva enfin ; Delphine demanda et obtint la permission d'être témoin de l'opération. A midi, Henriette alla chercher la bonne femme, et la conduisit dans le cabinet du docteur. La vieille paysanne, pénétrée de reconnaissance pour sa jeune protectrice, la remerciait dans les termes les plus touchants, et lui serrait affectueusement la main, disant que, si Dieu lui rendait la vue, elle aurait presque autant de plaisir à regarder Henriette, qu'elle en éprouverait en revoyant Agathe. Le docteur fit faire silence ; la bonne femme se plaça dans un fauteuil et demanda que sa petite-fille et Henriette fussent à ses côtés. Simon, le jeune vigneron, pâle et tremblant, était debout auprès d'une table. Agathe, se cachant le visage avec son tablier, afin de ne pas voir l'opération, tenait une des mains de sa grand'mère qu'elle baignait de ses larmes. Madame Steinhausse et Delphine, assises à quelques pas de distance, vis-à-vis d'elles, contemplaient ce tableau avec attendrissement.

Le docteur commença l'opération ; la bonne femme la soutint avec courage... — C'est fait ! s'écria tout à coup le docteur. — Bon Dieu ! je ne suis plus aveugle !... dit à son tour la paysanne. Agathe ! ma fille, je te vois ! et mademoiselle Henriette, où est-elle ?

Agathe, fondant en larmes, se jette dans ses bras. Henriette, transportée, accourt pour l'embrasser ; le vigneron vient tomber aux genoux d'Agathe, en disant : — Elle est à moi...

A ce touchant spectacle, Delphine, hors d'elle-même, se lève, se précipite vers Henriette, et ne peut exprimer que par des pleurs les doux sentiments de tendresse qui remplissent son âme...

— Ah ! je suis sûr, interrompit César en pleurant, que pour le coup voilà Delphine devenue tout aussi bonne que Henriette. — Vous ne vous trompez pas, reprit madame de Clémire : Delphine connut enfin que la naissance, les diamants, les bijoux, ne sauraient nous rendre heureux, et que la bonté seule peut assurer le bonheur de la vie. Témoin de la satisfaction si pure qu'éprouvait Henriette, de la vive reconnaissance que lui montraient la vieille paysanne, Agathe et Simon, lisant dans les yeux du docteur et de madame Steinhausse combien ils jouissaient de la félicité d'avoir une fille aussi digne de leur tendresse, Delphine enviait le sort d'Henriette, et en même temps elle sentait au fond de son cœur s'affermir et s'augmenter encore l'amitié qu'elle avait pour elle.

Après ces premiers moments de trouble et d'attendrissement, le docteur demanda à la vieille paysanne qu'elle fixât le jour du mariage de sa petite-fille ; il fut décidé que Simon épouserait Agathe sous trois semaines. Le docteur et madame Steinhausse se chargèrent du trousseau d'Agathe, et Henriette demanda la permission de lui offrir une belle pièce de percale que sa mère lui avait donnée la veille. Delphine, tout le reste du jour, entendit répéter l'éloge d'Henriette, la vieille paysanne l'appelait sa *bonne protectrice*. En remerciant le docteur, elle ajoutait toujours : — Mais c'est à mademoiselle Henriette que je dois mon bonheur ; c'est elle qui m'a fait venir, qui m'a fait recevoir dans cette maison ; elle

s'informe de ceux qui sont dans la peine, elle les découvre, elle les envoie chercher, elle les rend heureux....

Agathe, pendant ce temps, baisait les mains d'Henriette. Simon n'osait parler, mais il levait les yeux au ciel, ses regards exprimaient sa vive reconnaissance : tous les domestiques bénissaient leur jeune maîtresse, et contaient d'elle mille autres traits de bienfaisance. Madame Steinhausse et le docteur se félicitaient mutuellement d'avoir une aussi charmante fille. Henriette recevait ces douces louanges avec modestie et attendrissement; elle les rapportait toutes à sa mère. — Sans doute, lui disait-elle, sans vos tendres soins, je ne jouirais pas du bonheur que je goûte. Ah ! maman, achevez de me corriger de tous les défauts qui me restent, et vous me rendrez plus digne de vous !....

Le soir, quand Delphine se trouva dans son étable tête à tête avec madame Steinhausse, elle tomba sur ses genoux, et la regardant tendrement : — Ah ! madame, lui dit-elle, comment avez-vous pu me supporter jusqu'ici, moi si différente d'Henriette ! Que vous avez dû me trouver haïssable ! — C'est beaucoup de sentir ses torts, reprit madame Steinhausse ; d'ailleurs, depuis quelque temps vous vous conduisez infiniment mieux ; chacun remarque en vous un notable changement en bien. — Hélas ! interrompit Delphine, combien je suis loin de ressembler à l'aimable Henriette ! Hier encore, ne me suis-je pas impatientée deux ou trois fois de manière à vous faire hausser les épaules ? Aujourd'hui même, n'ai-je pas brusqué Marianne et voulu faire gronder Catau ? A propos de Catau, ai-je pensé à lui demander pardon du soufflet que j'eus le tort de lui donner en arrivant ici ? Pauvre Catau ! Ai-je bien pu lui donner un soufflet ! à elle si bonne !... Ah ! madame, faites-la venir, je vous en prie : je veux qu'elle sache combien je me repens.

Madame Steinhausse appela Catau, qui vint sur-le-champ. Delphine, s'approchant d'elle, les mains jointes, pria madame Steinhausse de servir d'interprète, et fit les excuses les plus franches ; madame Steinhausse les traduisait à mesure en allemand. — En-

fin, ma bonne Catau, ajouta Delphine avec une grâce ravissante, si vous me pardonnez, permettez-moi de baiser la joue que j'ai eu l'indignité de frapper.

Catau, attendrie, par respect n'osait s'avancer; mais Delphine se jeta à son cou, et l'embrassa de toute son âme, et avec un grand plaisir, car elle sentait que cette action en réparait une bien mauvaise. Catau sortit en essuyant ses yeux remplis de larmes, disant en allemand que Delphine était *une charmante petite demoiselle*. Après le départ de la servante, Delphine fit ouvrir une armoire, et en tira une jolie pièce de mousseline : — Voilà, dit-elle, un présent que je destine à Catau. — Et pourquoi, demanda madame Steinhausse, ne le lui avez-vous pas donné sur-le-champ? — Ah! je n'avais garde; elle aurait pu croire que je voulais par là payer le soufflet reçu. Ce présent alors, au lieu de lui faire plaisir, l'aurait offensée. Ce n'est pas, je pense, avec de l'argent qu'on peut réparer un mauvais traitement; Catau m'aurait-elle pardonné de bon cœur, si j'eusse eu l'air de vouloir acheter mon pardon? — Vous avez bien raison, dit madame Steinhausse : voilà de la délicatesse; conservez de pareils sentiments, ils feront paraître votre générosité plus noble, et donneront à tous vos procédés un charme inexprimable.

En ce moment on vint annoncer un courrier de la part de madame Mélite. Il apportait une lettre à Delphine, dans laquelle sa mère l'engageait à lui demander librement tout ce qu'elle pouvait désirer, et à lui mander quels étaient les joujoux qui lui feraient le plus de plaisir. Après avoir lu cette lettre, Delphine soupira, et priant madame Steinhausse d'écrire pour elle à madame Mélite, elle lui dicta la lettre suivante :

« Je vous remercie, ma chère maman, de toutes vos bontés;
« mais je n'aime plus les joujoux; je vais vous dire, puisque vous
« me l'ordonnez, ce qui me ferait plaisir dans ce moment. Il y a ici
« une vieille paysanne bien bonne, bien pauvre; il est vrai que sa
« petite-fille épouse un riche vigneron; mais comme c'est le mari

« qui aura l'argent, peut-être qu'il n'en donnera pas à la grand'-
« mère autant que la fille le voudrait, du moins je le crains; et
« pourtant je désirerais que la vieille femme ne manquât de rien.
« Je l'aime, non pas seulement parce qu'elle est bonne, mais parce
« qu'elle est mère; je le sens bien, je donnerai toujours de meilleur
« cœur à une mère qu'à toute autre. Madame Steinhausse croit
« qu'une pension de cinquante écus ferait le bonheur de la vieille
« paysanne; ainsi, ma chère maman, je vous prie de m'envoyer,
« au lieu des joujoux que vous m'offrez, une pension de cinquante
« écus, je la donnerai tout de suite à la bonne grand'mère. Je se-
« rais bien aise de lui faire présent d'une pièce de toile de coton,
« afin qu'elle ait un habit neuf pour la noce de sa fille. Bonsoir,
« ma chère maman; ma santé se fortifie tous les jours. Madame
« Steinhausse a mille bontés pour moi, et je me trouverais tout à fait
« heureuse, si je n'étais pas privée du bonheur de voir ma chère ma-
« man; du moins son portrait ne quitte pas mon bras, chaque jour
« je le baise en lui disant *bonjour* et *bonsoir*, et alors surtout j'ai le
« cœur bien serré en pensant que je suis à cinq lieues de vous;
« sans cela je serais enchantée d'être ici, d'autant plus que cette
« campagne est charmante; et puis on dit qu'il y aura bien des ce-
« rises cette année. A propos, maman, voulez-vous bien dire à ma
« bonne que je lui élève un sansonnet, quoiqu'elle ait mandé à
« madame Steinhausse qu'elle était sûre que j'avais déjà *pincé ma-*
« *demoiselle Steinhausse plus de vingt fois*. Il y avait cela dans
« sa lettre; j'en ai ressenti de la peine, car si vous saviez, maman,
« à quel point il faudrait être méchante pour pincer Henriette!...
« Au reste, je l'espère, je ne pincerai plus personne de ma vie.
« Adieu, ma chère et tendre maman : votre enfant vous embrasse
« de toute son âme. DELPHINE. »

Le surlendemain Delphine reçut de sa mère une réponse charmante, et, au lieu d'une pension de cinquante écus pour la bonne femme, madame Mélite envoyait un contrat de trois cents livres,

sans oublier l'habit neuf pour le jour du mariage. Delphine, transportée de joie, porta sur-le-champ son présent à la vieille paysanne, que ce bienfait acheva de rendre parfaitement heureuse. Sa reconnaissance et celle d'Agathe, les louanges de madame Steinhausse, les tendres caresses d'Henriette, firent goûter à Delphine une satisfaction dont jusqu'à ce moment elle n'avait eu qu'une faible idée; car pour connaître l'étendue d'un bonheur si pur, il faut en avoir joui. Le soir, Delphine demanda à madame Steinhausse combien madame Mélite avait dépensé d'argent pour faire ce contrat de trois cents livres. — Mille écus à peu près, répondit madame Steinhausse, parce que cette rente n'est que viagère. — Comment! on peut, avec mille écus, assurer de quoi vivre à une personne qui n'a rien!... Mille écus, c'est précisément ce que ma parure de diamants a coûté!... — Eh bien! mademoiselle, cette parure vous fait-elle grand plaisir? — Oh! point du tout : j'aime cent fois mieux une rose; et quand je songe qu'avec mille écus on peut tirer pour jamais de la misère un infortuné sans ressource, je ne conçois plus qu'on ait la folie d'acheter des diamants.

Deux jours après cet entretien, Agathe épousa Simon. Les noces se firent dans la maison de madame Steinhausse; on dressa des tables dans le verger, sous de grands noyers plantés sans symétrie, sur un charmant gazon émaillé de serpolet, de marguerites et de violettes; une trentaine de paysans des environs s'établirent autour des tables, et madame Steinhausse fit les honneurs de celle des nouveaux mariés. Après le dîner, on dansa sur la pelouse jusqu'au soir; et Delphine, partageant la gaieté commune, disait à madame Steinhausse : — Les bals de Paris ne m'ont jamais bien amusée; mais qu'à présent ils me paraîtront ennuyeux! — Les vrais plaisirs, répondit madame Steinhausse, ne se trouvent qu'à la campagne; et quand on les a goûtés, tous ceux que peut offrir la ville paraissent insipides et fatigants.

Delphine, au mois de juillet, trouva la campagne bien plus belle encore; elle faisait de longues promenades dans les champs, quel-

quefois le soir, au clair de la lune, avec madame Steinhausse et Henriette. D'ailleurs, ayant pris le goût de l'occupation, elle n'éprouvait pas un seul instant d'ennui ; tantôt elle lisait, ou se mettait à écrire, tantôt elle travaillait, et apprenait d'Henriette à dessiner des fleurs, à dessécher des plantes, dont elle se faisait dire les noms et les propriétés; elle employait en bonnes actions l'argent que madame Mélite lui envoyait tous les mois pour ses menus plaisirs. Aimée de tous, satisfaite d'elle-même, elle se sentait chaque jour plus heureuse ; on ne remarquait plus sur son visage cette langueur, cet air d'abattement qui en avaient altéré les charmes pendant si longtemps ; ses yeux étaient animés, brillants ; elle avait toute la fraîcheur de la jeunesse. Sachant également bien marcher, courir et sauter, elle avait acquis, en quatre mois, plus de grâce, de légèreté que tous les maîtres de danse de Paris n'auraient pu lui en donner.

Au commencement du mois d'août, le docteur lui déclara qu'elle pouvait quitter son étable, et au même instant on la conduisit dans une jolie petite chambre préparée exprès pour elle. Delphine sentit une joie bien vive en se voyant établie dans un appartement agréable et commode ; sa fenêtre donnait sur la vallée ; la beauté de la vue, la propreté du plancher et des meubles l'enchantaient. — Expliquez-moi donc, disait-elle à madame Steinhausse, pourquoi ce petit logement me paraît aussi charmant, et pourquoi je me déplaisais tant dans celui que j'occupais à Paris, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus grand et plus beau que celui-ci. — D'abord, répondit madame Steinhausse, votre chambre à Paris donnait sur un vilain petit jardin bien triste et entouré de hautes murailles ; et puis, quand vous êtes venue ici, vous ne connaissiez que de faux plaisirs, c'est-à-dire ceux que peuvent procurer la vanité, la magnificence et le grand monde ; comme ces plaisirs ne sont qu'imaginaires, on s'en lasse facilement ; aussi en étiez-vous déjà dégoûtée ; n'ayant aucune idée des véritables, vous périssiez d'ennui : telle était votre situation. Vous aviez vécu dans une trop grande abondance pour apprécier les commodités et les agréments qu'une honnête aisance

répand sur la vie : vous ne jouissiez de rien, parce qu'on ne vous laissait rien désirer. Les choses les plus agréables deviennent insipides, ennuyeuses même, si l'on ne sait pas en user sobrement; je vais vous en donner un exemple. Vous aimiez beaucoup les fleurs; je vous ai vue trouver un grand plaisir à chercher de la violette : pourquoi ce goût particulier pour cette dernière fleur, goût qui vous est commun avec toutes les jeunes personnes? C'est que la violette est cachée sous les feuilles, c'est qu'elle est moins commune que le thym, qu'il faut la chercher; si elle était répandue dans les champs avec une extrême profusion, vous cesseriez de l'aimer, vous n'en feriez pas plus de cas que du gazon. Les productions de l'art sont sans doute au-dessous de celles de la nature; il est donc encore plus facile de s'en lasser : cependant elles ont leur agrément; elles peuvent procurer des plaisirs, mais seulement aux personnes modérées. Si vous remplissez votre appartement et votre maison de porcelaines, vous serez bientôt dégoûtée de porcelaines. Si vous allez tous les jours au spectacle, vous n'y trouverez que de l'ennui. Si vous restez trop longtemps à table, si vous mangez des mets trop recherchés, vous dînerez sans appétit, et par conséquent sans plaisir. Il en est ainsi de toutes les choses dont on abuse : dès qu'on veut satisfaire pleinement ses goûts, on les éteint; ainsi souvenez-vous que l'excès des superfluités, loin de contribuer au bonheur, le détruit totalement. Songez encore que le luxe n'éblouit que les sots, et ne produit pas une seule vraie jouissance; rien n'est plus incommode que la magnificence. Des pendants de diamants arrachent les oreilles; une robe brochée d'or assomme, écorche les mains; des bijoux, des ajustements précieux imposent mille sujétions; hier, si vous aviez eu un tablier garni de dentelle, vous n'eussiez point cueilli tant de roses sauvages sur ces buissons d'épines où vous laissâtes la moitié de votre robe, et vous ne seriez pas revenue si gaie, si contente de votre promenade. La magnificence n'est pas moins gênante dans les meubles : pour moi, j'aimerais cent fois mieux habiter toujours votre étable, que ces brillants appartements où l'on est obligé de marcher

et de s'asseoir avec précaution. Que je plains les gens ainsi esclaves de leurs richesses! La vanité qui les égare pourrait, mieux entendue, leur enseigner les vrais moyens d'obtenir la considération qu'ils recherchent; au lieu d'étaler tout ce faste, que ne font-ils de bonnes actions!... — Sans doute, interrompit Delphine, ils se feraient estimer; mais d'ailleurs, est-il possible de ne pas trouver un grand plaisir à faire du bien? — En se livrant à toutes ses fantaisies, continua madame Steinhausse, en dépensant tout son argent en vaines superfluités, on s'endurcit le cœur, on finit par se corrompre. — Ah! s'écria Delphine, quelle que soit ma fortune un jour, jamais elle ne me corrompra; je serai modérée, je me souviendrai de l'ennui que j'éprouvais au milieu d'une extrême abondance; je me souviendrai qu'il m'a fallu passer quatre mois dans une étable pour être en état de sentir le prix d'une partie des choses dont j'étais fatiguée, et surtout qu'il existe des infortunés; que le bonheur de les soulager est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.

Cet entretien finit par les plus tendres remerciements de Delphine à madame Steinhausse; cette dernière avait en effet de justes droits à la reconnaissance de Delphine, puisqu'elle lui avait appris à raisonner, à penser, à sentir. Delphine resta encore deux mois chez le docteur; elle acheva d'y perfectionner son caractère, d'y fortifier sa santé. Enfin, vers le commencement du mois d'octobre, elle jouit du bonheur de revoir sa mère. Madame Mélite la pressa dans ses bras avec transport, elle pouvait à peine la reconnaître. Delphine était prodigieusement grandie; en même temps elle avait pris de l'embonpoint et les couleurs les plus vives. Madame Mélite, au comble de ses vœux, la regardait, la serrait contre son sein, l'embrassait, voulait parler, et ne pouvait exprimer l'excès de sa joie que par des pleurs. Madame Steinhausse, témoin de son bonheur, jouit en silence d'un si doux spectacle. — Vous me l'avez donnée mourante, dit-elle enfin; je vous la rends, madame, dans toute la force de la santé; et, ce qui vaut mieux encore, je vous la rends bonne, douce, égale, sensible, raisonnable, enfin digne de faire

votre bonheur. Cependant elle est si jeune, si peu formée, qu'à moins de certains ménagements, on pourrait craindre encore pour elle des rechutes ; si vous voulez les prévenir, voici le régime qu'elle doit suivre ; il n'est pas rigoureux, mais nécessaire. — Elle le suivra, interrompit madame Mélite ; donnez, madame.

Et prenant le papier que lui présentait madame Steinhausse, elle le lut tout haut.

ORDONNANCE DU DOCTEUR STEINHAUSSE.

« Mademoiselle Delphine passera six mois de l'année à la cam-
« pagne ; à Paris, elle ira très rarement aux spectacles, se donnera
« beaucoup d'exercice à pied, même en hiver ; elle ne mangera
« jamais que du pain à son déjeuner et à son goûter, excepté dans
« le temps des fruits ; elle ne portera que des habits simples, les
« seuls qui soient commodes et légers.

« Pour la préserver de l'ennui, on lui donnera des livres ins-
« tructifs et amusants, et l'on ne souffrira pas qu'elle soit un mo-
« ment oisive ; si elle se laissait aller par hasard à la tristesse, il
« faudrait lui rappeler l'histoire de la grand'mère d'Agathe, et le
« bien qu'elle a fait à cette vieille femme : en suivant cette méthode
« et ce régime, mademoiselle Delphine conservera sa santé, sa
« gaieté, et le bonheur dont elle jouit. »

Madame Mélite approuva fort ce régime, elle promit de le suivre exactement, et témoigna à madame Steinhausse la plus vive reconnaissance ; l'année d'ensuite elle acheta une maison dans la vallée de Montmorency, dans le voisinage de celle de madame Steinhausse. Delphine conserva toute sa vie pour cette dernière l'attachement qu'elle lui devait, et pour l'aimable Henriette la plus tendre amitié. Elle devint une personne charmante, et acquit de l'instruction et des talents ; bonne, raisonnable, bienfaisante, elle était admirée et chérie de tous ceux qui l'approchaient ; sa mère lui choisit un mari digne d'elle, dont elle fit le bonheur, et qui la rendit parfaitement heureuse.

Madame de Clémire cessa de parler.

— Eh quoi ! s'écria Pulchérie, l'histoire est finie !... Ah ! quel dommage !... — Si madame Mélite, reprit Caroline, eût eu autant de raison que madame Steinhausse, Delphine n'aurait jamais été paresseuse, capricieuse, ni méchante : ah ! qu'une bonne mère est utile !

En parlant ainsi, Caroline baisa tendrement la main de sa mère.

— Maman, dit Pulchérie, je n'ai pas voulu vous interrompre dans un endroit intéressant de l'histoire ; mais j'ai une question à vous faire : qu'est-ce que le mal d'yeux qui s'appelle *cataracte ?* — C'est une affection qui prive de la vue, quand elle atteint les deux yeux.

Madame de Clémire se leva ; il était plus tard qu'à l'ordinaire ; mais les enfants avaient trouvé la veillée bien courte ; ils allèrent se coucher à regret, et ne rêvèrent toute la nuit qu'à Delphine.

Le jour suivant, Morel dit à César qu'il avait fait le calcul de ce que coûterait ce qu'il fallait acheter pour faire le cabinet vitré destiné aux papillons ; cette dépense pouvait monter à sept ou huit louis. — Ce serait un plaisir bien cher ! dit César ; on peut s'amuser à meilleur marché ; et je vais tâcher de détourner mes sœurs de cette fantaisie.

En effet, il alla à l'instant même trouver ses sœurs : — Je viens, leur dit-il, vous offrir une occasion de prouver à maman qu'elle n'a pas perdu sa peine en nous contant l'histoire de Delphine... — Comment donc, mon frère ? — Et que nous avons profité des discours de madame Steinhausse : vous souvenez-vous qu'elle recommande de ne pas se livrer à toutes ses fantaisies ? — Oh ! oui ; je m'en souviens. — Eh bien ! notre chambre coûterait huit louis... — Huit louis !... — Tout autant... Avec cette somme on pourrait faire quelque bonne action... — Peut-on faire une pension avec huit louis ? — Cette pension ne donnerait pas de quoi vivre, mais ces huit louis pourraient soulager une pauvre famille... — Eh bien, mon frère, nous renonçons à la chambre vitrée. Si j'avais su cela pourtant, je ne me serais pas donné tant de peine pour apprendre à faire du filet. — Bon, nous aurons tant d'autres amusements !... Nous ferons

comme Henriette : nous dessécherons des fleurs, des plantes ; nous apprendrons la botanique, l'agriculture... — Nous demanderons à maman de l'argent pour faire de bonnes actions. — Maman n'est pas aussi riche que madame Mélite ; elle n'est ici que par économie, et ne peut pas faire de pensions ; mais vous savez comme elle est charitable pour les pauvres. — Il faudra nous charger de découvrir quelque vieille bonne femme bien à plaindre ; si nous pouvions en trouver une qui fût aveugle ! quelle joie !... nous ferions venir un chirurgien d'Autun, pour lui faire l'opération de la cataracte. — Assurément ; mais il faut aussi que nous soyons bien raisonnables, que nos amusements ne coûtent rien ; car maman ne serait pas en état de nous donner en même temps de l'argent pour nos fantaisies et pour *des cataractes*. — C'est vrai, on ne peut pas tout avoir.

Après ce petit conseil, les enfants montèrent chez madame de Clémire, et lui firent part de leur résolution. Madame de Clémire les embrassa et loua la bonté de leurs cœurs : — Conservez de tels sentiments, mes chers enfants, leur dit-elle ; ils assureront votre bonheur et le mien ; et pour vous récompenser dès à présent, je vous promets de vous procurer l'occasion de dépenser, comme vous le souhaitez, les huit louis qu'aurait coûté la chambre vitrée. — Ah ! maman, reprit Pulchérie, ajoutez à cela de nous promettre encore une histoire chaque soir, au lieu de nous la donner de temps en temps, comme vous aviez dit d'abord. — Eh bien ! je m'y engage, répondit madame de Clémire, à condition que vous ne me donnerez point de sujet de mécontentement, car l'enfant qui, dans la journée, n'aura pas été raisonnable, sera le soir privé de la veillée. — C'est bien rigoureux, ma chère maman ! — Mais votre frère et votre sœur ne s'en plaignent pas. — Maman, j'ai plus à craindre qu'eux ; je suis la plus jeune, et par conséquent la moins raisonnable. — Aussi je n'exige pas autant de vous. — C'est vrai, maman, reprit Pulchérie : vous êtes la justice même ; mais je n'en crains pas moins d'aller quelquefois me coucher sans veillée.

Ce même matin, César alla se promener dans la campagne avec

l'abbé; arrivés auprès d'une chaumière, ils virent un petit paysan qui en battait un autre bien plus grand et plus âgé que lui; l'aîné de ces enfants se contentait d'éviter les coups, et n'en portait aucun. César s'approche de ce dernier : — Est-ce votre frère, lui dit-il, qui vous bat de la sorte? — Non, monsieur, répondit le paysan; c'est un de nos voisins. — Il est bien méchant! reprit César; et pourquoi, lorsqu'il vous bat ainsi, ne le lui rendez-vous pas? — Mais, monsieur, repartit le paysan, je ne peux pas : je suis le plus fort [1]. César regarda l'abbé, et lui dit tout bas : — Voilà un généreux petit enfant : il faut nous informer si sa famille est pauvre. — Quel âge avez-vous? demanda l'abbé au paysan. — Huit ans, monsieur. — Comment vous nommez-vous? — Augustin, pour vous servir. — Avez-vous un père et une mère? — Oui, Dieu merci, et puis mon petit frère Colas, qui n'a que cinq ans. Tenez, voilà not' maison là tout proche devant vous. — Ah! monsieur l'abbé, dit César, entrons dans cette chaumière.

L'abbé y consentit, et le petit Augustin conduisit César dans sa cabane. L'abbé s'entretint avec Madeleine, la mère d'Augustin; elle lui fit le plus touchant éloge de son enfant, qui ne lui avait jamais causé un moment de chagrin; il était si docile, si appliqué, que M. le curé lui donnait des soins particuliers, et avait pris la peine de lui apprendre lui-même à lire. En effet, cet enfant parlait très bien pour le fils d'un paysan; il avait d'ailleurs une physionomie intéressante qui prévenait en sa faveur. Madeleine conta plusieurs traits charmants de lui; elle parla beaucoup de l'amitié qu'il avait pour son petit frère Colas. — Et pourtant, ajouta-t-elle, Colas n'est souvent qu'un espiègle.

Après cette conversation, César fit promettre à Augustin de venir le voir au château. Ils sortirent de la chaumière, et continuèrent leur promenade. Quand l'abbé se trouva seul avec César : — Avez-vous bien senti, lui dit-il, toute la sublimité du mot de cet

[1] L'auteur de cet ouvrage a joui du bonheur d'entendre faire cette réponse. L'enfant avait alors huit ans.

enfant au sujet du petit paysan qui le battait? — Oui sûrement, répondit César, je l'ai bien comprise; il avait pitié de la faiblesse de ce méchant petit garçon. — Justement; et en faveur de cette faiblesse, il excusait l'emportement et l'arrogance. — Augustin est comme Turc, le grand chien de basse-cour, qui se laisse mordre avec tant de douceur par la petite chienne de maman. — Cette générosité est une vertu si naturelle, qu'on la trouve chez les nations les moins policées, et quelquefois même parmi les classes les plus méprisables. On lit dans l'*Histoire générale des Voyages*, qu'au Malabar on est plus en sûreté sous la simple escorte d'un seul enfant naïr [1] que sous celle des plus redoutables guerriers de la même tribu; les voleurs du pays n'attaquent jamais que des voyageurs qu'ils rencontrent armés; ils ont, au contraire, le plus grand respect pour la faiblesse et l'enfance. Jugez donc, d'après ces exemples, combien est vil et dégradé l'homme privé d'une vertu si naturelle! C'est avec raison qu'on regarde comme un monstre, comme un assassin, celui qui abuse de sa force en opprimant le faible.... — Comme un assassin!... — Sans doute. Si un homme armé d'une épée se battait contre un autre homme qui n'aurait qu'une canne pour se défendre, ne serait-il pas un assassin? — Alors il faut se battre à armes égales. — Eh bien! si je me battais à coups de poing avec vous, la partie serait-elle égale? — Oh! non: votre coup de poing vaudrait mieux que le mien. — Vous ne pourriez me blesser, et moi, je pourrais facilement vous tuer; en me battant avec vous je serais donc un assassin, puisque j'emploierais toute ma force contre un être infiniment plus faible que moi? — Oh! cela est clair. — Et que penseriez-vous d'un homme riche et en faveur à la cour, et qui imposant par son rang à quelques gens obscurs profiterait de cette espèce de supériorité pour opprimer ces derniers? — Je penserais que cet homme serait presque aussi lâche, aussi cruel que celui qui battrait un autre homme hors d'état de se défendre. — Quand vous ne serez plus un enfant, si vous traitez

[1] La tribu des naïrs est celle des nobles.

durement les gens qui dépendront de vous, votre femme, vos enfants, vos domestiques, vous commettrez donc une lâcheté? — Assurément : je sens bien que, dès qu'on a pour soi la force ou l'autorité, on manque de générosité, d'humanité, si l'on n'est pas doux, patient et indulgent. — Quand on commande, il faut donc n'ordonner que des choses justes, il faut rendre heureux ceux qui nous sont soumis, ou bien l'on n'est qu'un tyran; et rien n'est plus méprisant, plus lâche qu'un tyran.

Tout en causant ainsi, l'abbé et son élève arrivèrent au château au moment où l'on allait se mettre à table. Ils y trouvèrent un gentilhomme du voisinage qu'ils ne connaissaient pas, et que madame de Clémire avait retenu à dîner. Cet homme, nommé M. de la Palinière, âgé d'environ cinquante-cinq ans, était fort laid; il avait d'ailleurs une grosse verrue sur le nez, des sourcils très épais; une perruque ronde et noire, placée de manière qu'elle lui enveloppait le visage à peu près comme un bonnet de nuit, lui cachait presque entièrement le front; en outre, il bégayait beaucoup, et était excessivement distrait. La figure originale de ce monsieur avait tellement frappé Pulchérie, qu'elle ne pouvait en détourner les yeux; M. de la Palinière ne disait pas un mot qu'elle n'eût envie de rire; cependant la crainte de déplaire à sa mère la forçait à se contraindre, et tout le temps du dîner elle se conduisit assez bien.

En sortant de table, l'abbé, qui avait déjà découvert que M. de la Palinière jouait aux échecs, lui proposa de faire sa partie; l'abbé se croyait un joueur de la seconde force : il laissa entendre au provincial qu'il était de la première; et, en conséquence, M. de la Palinière, avec beaucoup de modestie, demanda une tour. La baronne et madame de Clémire s'établirent à l'autre extrémité du salon pour faire de la tapisserie, et Pulchérie s'assit à côté de l'abbé, afin d'être en face de M. de la Palinière et de le considérer tout à son aise. La partie d'échecs commença : les deux joueurs paraissaient également attentifs; ils gardaient l'un et l'autre le plus profond silence, quand tout à coup M. de la Palinière, de l'air du

monde le plus tranquille, renversa et brouilla toutes les pièces. L'abbé se mit à rire, croyant que c'était une distraction. Que faites-vous donc? s'écria-t-il. — Vous vous êtes trompé, répondit M. de la Palinière : c'est moi qui suis en état de vous donner la tour; recommençons. A ces mots, l'abbé parut un peu surpris, et Pulchérie laissa échapper un grand éclat de rire.

On fit une nouvelle partie; l'abbé fut forcé de recevoir l'avantage qu'avait accepté M. de la Palinière, et ce dernier le fit mat en dix coups. L'abbé confondu répéta plusieurs fois que son adversaire était de la première force, et M. de la Palinière soutint qu'il était à peine de la seconde.

Pendant ce débat, Pulchérie riait malicieusement, en répétant que M. l'abbé ne jouait donc pas aussi bien qu'il l'avait toujours cru; remarque qu'elle accompagna de quelques moqueries très impertinentes. Madame de Clémire, occupée à sa tapisserie, parut n'avoir pas remarqué tout ce qui s'était passé; mais quand M. de la Palinière fut parti, Pulchérie s'approcha du métier de sa mère, et lui demanda si elle conterait le soir une histoire bien longue. — Que vous importe? dit la baronne, puisque vous ne l'entendrez pas. — Comment, ma bonne maman?.... — Une petite fille moqueuse et impertinente n'est pas digne d'être admise à nos veillées. — Mais, ma bonne maman, qu'ai-je donc fait? — Écoutez-moi, Pulchérie, dit madame de Clémire : si je cherchais à contrarier, à piquer une personne qui serait mon égale, serait-ce un bon procédé? Non assurément : je serais, dans ce cas, impolie et malhonnête; on aurait le droit de penser que j'ai un mauvais caractère, que je manque d'esprit. Si je voulais embarrasser et fâcher une personne au-dessus de moi, une personne digne d'inspirer du respect par son âge et son expérience, je serais encore plus coupable, plus inexcusable. A présent, dites-moi, devez-vous du respect à l'ami de votre père et de votre mère, à l'homme qui se consacre entièrement à l'éducation de votre frère? Non-seulement M. l'abbé doit vous inspirer du respect, mais si vous avez un bon cœur, vous avez sûre-

ment beaucoup d'attachement pour lui... — Oui, maman, reprit Pulchérie en pleurant, je respecte M. l'abbé, et je l'aime... — Cependant vous venez de vous moquer de lui, et vous avez fait tout ce qui dépendait de vous pour le fâcher. Quand il serait vrai qu'il eût la prétention de jouer parfaitement aux échecs, que cette prétention ne fût pas fondée, devez-vous chercher à faire remarquer ce petit ridicule ? Avec un bon cœur peut-on s'amuser des travers des autres? peut-on montrer tant de malignité?... surtout lorsqu'elle a pour objet une personne qui a des droits à notre amitié ! — Oh ! maman, s'écria Pulchérie en fondant en larmes, j'ai ri mal à propos, je le vois à présent, mais sans malignité. — En effet, maman, ajouta Caroline attendrie, j'étais présente, et je crois que ma sœur n'avait pas le projet de fâcher M. l'abbé... — Est-ce bien vrai ? interrompit madame de Clémire en regardant fixement Caroline ; est-ce bien vrai, ma fille?

Caroline rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien. — Et vous, Pulchérie, continua madame de Clémire, êtes-vous bien sûre d'avoir ri sans malignité ? L'embarras que vous supposiez à M. l'abbé ne vous a point divertie? Vous ne lui avez rien dit avec l'intention de le piquer ?... Examinez-vous bien, et répondez-moi. — Maman... je ne suis pas capable de mentir... — J'en suis persuadée. — Maman !... — Eh bien !... — Je ne mérite plus de rester aux veillées... — Mais vous méritez toujours ma tendresse, reprit madame de Clémire en l'embrassant, puisque vous êtes sincère.— Ma chère maman, suis-je bannie pour toujours de la veillée? — Non; pour huit jours seulement... — Mon Dieu !... mais du moins, maman, me pardonnez-vous? — Oui, car, j'en suis sûre, vos torts ne viennent point de votre cœur. — C'était seulement faute de réflexion. — Je le crois, et votre repentir me fait espérer que vous ne retomberez jamais dans une semblable faute. A présent, poursuivit madame de Clémire, approchez, Caroline : j'ai aussi un reproche à vous faire ; pour excuser votre sœur, vous venez tout à l'heure de parler contre votre conscience. — Maman... je l'a-

voue... mais... — Le motif qui vous a fait trahir la vérité mérite sans doute de l'indulgence, cependant rien ne peut nous autoriser à mentir. Pour obliger votre sœur, vous serait-il permis de ne pas exécuter un ordre que je vous aurais donné? — Oh! non, certainement. — Eh bien! vous avez fait plus que de me désobéir, vous avez désobéi à Dieu. — O ciel!... Mais cela est vrai : les commandements de Dieu défendent le mensonge! — D'ailleurs, soyez-en bien sûre, jamais le mensonge ne peut être véritablement utile : tôt ou tard il se découvre, et déshonore celui qui l'emploie; tandis que la vérité, en obtenant l'estime, en attirant la confiance, nous sert même dans les occasions où l'on pourrait croire qu'elle devrait être dangereuse et nuisible. — Ceci me rappelle un trait d'histoire très intéressant, dit la baronne. — Oh! ma bonne maman, interrompit Pulchérie, si vous le dites à la veillée, je ne le saurai pas! — Allons, reprit la baronne, je veux bien le conter dans cet instant.

A ces mots, Pulchérie sauta au cou de sa grand'mère, qui la retint sur ses genoux; César et Caroline s'approchèrent, et la baronne reprenant la parole : — Le trait que vous désirez savoir, dit-elle, se trouve dans l'histoire des Arabes.

L'hagib de Cordoue[1], guerrier célèbre, mais d'un caractère cruel et féroce, avait condamné à mort plusieurs prisonniers de guerre; l'un d'eux, ayant obtenu de l'hagib un moment d'audience, lui parla ainsi : — Vous devriez, seigneur, m'accorder ma grâce, car un jour Abderrahman ayant prononcé des imprécations contre vous, je lui représentai qu'il avait tort, et dès cet instant j'ai toujours été brouillé avec lui... L'hagib lui ayant demandé s'il avait quelque témoin de ce fait, l'officier nomma un prisonnier près de subir la mort ainsi que lui. Le général fit avancer ce dernier, et après l'avoir interrogé il accorda la grâce que l'autre sollicitait; ensuite il demanda à celui qui avait servi de témoin s'il avait aussi pris

[1] Titre que portait le premier ministre du calife.

sa défense contre Abderrahman. Celui-ci, continuant de rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avait pas cru devoir le faire. L'hagib, malgré sa férocité, fut vivement frappé de tant de franchise et de grandeur d'âme. — Eh bien! reprit-il après un moment de silence, si je vous accordais la vie et la liberté, seriez-vous encore mon ennemi? — Non, seigneur, répondit le prisonnier. — Il suffit, dit l'hagib : je compte entièrement sur cette simple parole; vous m'avez trop prouvé l'horreur que vous cause le mensonge, pour que je doute de vos promesses. Conservez cette vie qui vous est moins chère que l'honneur et la vérité, et recevez la liberté comme la juste récompense due à tant de vertu.

— Vous le voyez, mes enfants, continua la baronne, la vérité, ainsi que l'a dit votre mère, nous sert même dans les circonstances où il semble qu'elle pourrait nous être funeste. Dans cette occasion, elle eût dû redoubler la fureur d'un homme impérieux et sanguinaire; cependant elle est si belle, si touchante, qu'au lieu d'irriter un tyran, elle l'adoucit et le désarma. — Et puis, dit Pulchérie, quand une fois on a prouvé qu'on est bien franc, on n'a pas besoin d'affirmer ce qu'on dit. — Sans doute, les protestations sont inutiles; un simple *oui* persuade mieux que tous les serments faits par une personne dont la sincérité ne serait pas bien reconnue. Aussi tous les grands hommes ont-ils été particulièrement recommandables par leur amour pour la vérité; entre autres Xénocrate, philosophe illustre, et Épaminondas, ce héros si vertueux, qui avait pour règle constante de ne mentir jamais, même en riant.

En ce moment, l'abbé entra dans le salon, et demanda à madame de Clémire si elle voulait voir le petit Augustin, qui venait d'arriver avec sa mère. Madame de Clémire, à qui César avait conté l'histoire de sa promenade, répondit qu'elle serait charmée de faire connaissance avec Augustin; et un moment après il parut avec Madeleine; celle-ci offrit à madame de Clémire un petit panier rempli d'œufs frais. Augustin fut bien caressé de toute la famille. Ma-

dame de Clémire avait déjà pris des renseignements sur la situation de Madeleine; informée qu'elle était pauvre et que son mari était à peine convalescent d'une grande maladie, elle lui donna volontiers, à la sollicitation de César, quatre louis, moitié de la somme réservée pour une bonne action; et elle engagea Augustin à venir jouer tous les jours avec César. Augustin demanda la permission d'amener quelquefois avec lui son petit frère Colas, parce que, disait-il, Colas s'ennuierait tout seul à la maison. On loua l'amitié d'Augustin pour son frère, et la demande fut accordée.

Cependant le soir approchait; César et Caroline, voyant la peine extrême qu'éprouvait leur sœur d'être privée de la veillée, résolurent, l'un et l'autre, de supplier leur grand'mère de ne point conter d'histoire durant les huit jours de la pénitence de Pulchérie; ils aimaient mieux différer un plaisir qu'ils désiraient vivement, que de le goûter sans leur sœur. La baronne les approuva, et il fut décidé que tout le monde se passerait de la veillée pendant huit jours.

Dans cet espace de temps, madame de Clémire causant un soir avec ses enfants: — Maman, lui dit Caroline, vous nous avez défendu toute espèce de conversation avec les domestiques, parce qu'ils manquent d'éducation; et cependant vous nous permettez de causer avec plusieurs paysans, et vous-même vous paraissez prendre beaucoup de plaisir à vous entretenir avec le bonhomme Philippe, avec la vieille mère Monique et Madeleine. — C'est vrai, répondit madame de Clémire, et je vais vous expliquer cette apparente contradiction. Les domestiques n'ont point d'éducation; cependant, l'habitude d'entendre parler leurs maîtres rend leur langage moins mauvais que celui des paysans; mais dans un autre genre, ce langage n'en est pas moins défectueux; car le vice principal que les gens délicats y trouvent tient beaucoup plus à la bassesse des expressions, à la puérilité des idées, qu'aux mots. En écoutant parler des paysans, je ne crains pas que vous preniez l'habitude de dire, *j'allions, je venions, j'ons*, etc. : ces manières de s'exprimer sont trop différentes des vôtres, pour que vous les adoptiez; tandis qu'au contraire vous

pourriez, à votre âge, ne pas être frappés du mauvais langage des domestiques, et, par conséquent, les imiter sans vous en apercevoir. J'aime, je l'avoue, à m'entretenir avec des paysans; leur simplicité, leur naturel m'intéresse et m'attache ; leurs expressions sont souvent comiques, mais jamais basses. Leur tour d'esprit original et singulier me rappelle les grâces naïves et piquantes de nos vieux auteurs français, surtout nos bons paysans bourguignons, qui ont conservé dans leur langage une si grande quantité de mots gaulois : enfin j'aime à les voir, à les contempler, parce qu'ils sont laborieux et vertueux; j'aime à les entendre, parce qu'ils ont un langage franc sans exagération. L'autre jour, quand le bonhomme Philippe, en voyant courir Caroline, s'écriait : « Oh ! qu'alle est donc gente ! » mon amour-propre de mère était bien plus satisfait que si j'eusse entendu dire à Paris cette phrase qu'on y prodigue tant : « Elle est ravissante ! » Au reste, mes enfants, continua madame de Clémire, songez que ce sont des généralités, et qu'il faut admettre plusieurs exceptions. On trouve des paysans vicieux, et l'on voit souvent des domestiques vertueux : vous en avez la preuve en Morel. D'ailleurs la chère bonne maman nous contera dans quelques jours une histoire touchante, qui vous prouvera mieux encore qu'il n'est point d'état dans lequel on ne puisse trouver des vertus sublimes. — Maman, vous la savez donc cette touchante histoire? — Oui, et même nous en tenons les détails d'un de nos amis qui en a connu particulièrement les héros. — Oh ! que j'ai envie de la savoir, cette histoire !... — Et moi aussi !... — Et moi aussi !... — Dans quatre jours vous aurez cette satisfaction. — Quatre jours ! c'est bien long !

Enfin ces quatre mortels jours s'écoulèrent : avec quel plaisir on vit arriver le jour *de la veillée ;* avec quelle joie on vit paraître la nuit !... A huit heures un quart toute la famille avait soupé ; chacun prit sa place, et la baronne conta l'histoire suivante.



LE CHAUDRONNIER

OU LA RECONNAISSANCE RÉCIPROQUE.

Le roi d'Angleterre, Jacques II, contraint d'abandonner son royaume, vint se réfugier en France; Louis XIV lui donna un asile à Saint-Germain où vinrent aussi se fixer quelques sujets fidèles qui l'avaient suivi. Madame de Varonne, dont je vais vous conter l'histoire, était d'une famille irlandaise qui avait suivi Jacques II dans l'exil; tout le temps que vécut son mari elle jouit d'une honnête aisance; mais devenue veuve, et se trouvant sans protection, sans parents, elle n'eut pas le crédit d'obtenir de la cour une partie de la pension qui avait fait subsister son mari. Cependant elle écrivit aux ministres, elle envoya plusieurs placets; on lui répondit « qu'on mettrait sa demande sous les yeux du roi. » Deux ans se passèrent sans qu'elle vît ses espérances se réaliser. Enfin, ayant renouvelé ses sollicitations, elle reçut un refus formel ; il ne lui fut plus possible de s'aveugler sur son sort. Sa situation était déplorable; depuis deux ans elle avait été obligée de vendre successivement, pour vivre, son argenterie et une partie de ses meubles; il ne lui restait aucune ressource. Son goût pour la solitude, sa piété solide et sa mauvaise santé l'avaient toujours tenue éloignée de la société, et particulièrement depuis la mort de son mari. Elle se trouvait

donc sans appui, sans amis, sans espérance, dénuée de tout, plongée dans la plus affreuse misère, et, pour comble de maux, elle avait cinquante ans et une santé délabrée. Dans cette extrémité elle eut recours au véritable dispensateur des consolations et des grâces, à celui qui pouvait changer son sort, ou lui donner le courage d'en supporter patiemment la rigueur; elle se jeta à genoux, et pria Dieu avec confiance; s'élevant bientôt au-dessus d'elle-même, elle sentit le calme renaître dans son âme, et envisagea d'un œil ferme tout ce que son état avait d'affreux. — Eh bien! dit-elle, puisqu'il faut un jour la perdre cette existence fragile, qu'importe qu'elle soit anéantie par le dernier terme de la misère, ou par une maladie? qu'importe de mourir sous un dais ou sur de la paille? Ma mort en sera-t-elle plus douloureuse, parce que je n'aurai rien à regretter sur la terre? Non sans doute; au contraire, je n'aurai besoin ni d'exhortation ni de courage; je n'aurai point de sacrifice à faire : abandonnée de tout le monde, je ne penserai qu'à celui qui régit l'univers; je le verrai prêt à me recevoir, à me récompenser, et j'attendrai la mort, le plus précieux de ses bienfaits...

— Quel courage! interrompit Caroline; est-il possible de mourir sans regretter un peu la vie? — Songez, ma fille, dit la baronne, que madame de Varonne n'avait point d'enfants... — Et qu'elle n'avait plus ni père ni mari, ajouta madame de Clémire. — D'ailleurs, reprit la baronne, la religion peut donner cette sublime résignation, et je vous ai déjà dit que madame de Varonne avait une piété solide. Mais reprenons le fil de son histoire.

Comme elle réfléchissait sur sa destinée, Ambroise, son domestique, entra. Il est nécessaire de vous faire connaître cet Ambroise. C'était un homme de quarante ans, qui depuis vingt années servait madame de Varonne; ne sachant ni lire ni écrire, brusque, taciturne, grondeur, il avait toujours eu l'air de mépriser ses camarades, de bouder ses maîtres; sa mine constamment refrognée, son humeur chagrine rendaient son service peu agréable. Cependant son exactitude, sa bonne conduite l'avaient toujours fait re-

garder comme un excellent sujet et un domestique précieux; on ne lui connaissait que des qualités essentielles, et pourtant il possédait des vertus sublimes; sous un extérieur si grossier, il cachait l'âme la plus sensible et la plus élevée.

Madame de Varonne, quelque temps après la mort de son mari, avait renvoyé les gens attachés à son service, et n'avait gardé qu'une cuisinière, une servante et Ambroise. Enfin elle se voyait contrainte de congédier encore ces trois domestiques. Ambroise, comme je vous le disais, entra : on était en hiver; il tenait une bûche, et allait la mettre au feu, lorsque madame de Varonne lui dit : — Ambroise, il faut que je vous parle.

Le ton ému avec lequel madame de Varonne prononça ces mots frappa Ambroise; posant sa bûche sur le plancher, et regardant sa maîtresse : — Mon Dieu! madame, dit-il, qu'est-ce qu'il y a? — Ambroise, savez-vous ce que je dois à la cuisinière? — Vous ne lui devez rien, madame, ni à moi, ni à Marie, vous avez payé le mois hier... — Ah! tant mieux : je ne m'en souvenais pas. Eh bien! Ambroise, je vous charge de dire à la cuisinière et à Marie que je n'ai plus besoin de leurs services... Et vous-même, mon cher Ambroise, il faut que vous cherchiez une autre condition. — Une autre condition!... Que voulez-vous dire? Je veux mourir à votre service; je ne vous quitterai point, quoi qu'il arrive... — Ambroise, vous ne connaissez pas ma situation. — Madame, vous ne connaissez pas Ambroise... Eh bien! si l'on vous retranche de votre pension et que vous n'ayez pas le moyen de payer vos gens, renvoyez les autres, à la bonne heure; mais moi, je n'ai pas mérité d'être chassé avec eux. Je n'ai point l'âme mercenaire, madame... — Mais, Ambroise, je suis ruinée, entièrement ruinée. Tout ce que je possédais, je l'ai vendu, et l'on m'ôte ma pension... — On vous ôte votre pension... ça ne se peut pas. — Rien n'est plus vrai cependant. — Ah! bon Dieu! — Il faut respecter, adorer les décrets de la Providence, et s'y soumettre sans murmure, mon bon Ambroise. Pourtant, dans mon malheur, j'éprouve une grande

consolation ; c'est de me sentir parfaitement résignée. Tant d'êtres sur la terre, tant de familles vertueuses se trouvent dans la situation où je suis !... Moi, du moins, je n'ai point d'enfants ; je souffrirai seule : c'est peu souffrir... — Non, non, s'écria Ambroise, d'une voix entrecoupée, non, vous ne souffrirez pas. J'ai des bras, je sais travailler... — Mon cher Ambroise, interrompit madame de Varonne attendrie, je n'ai jamais douté de votre attachement... Je n'en abuserai point. Voici seulement ce que j'en attends ; c'est que vous alliez me louer une petite chambre à un cinquième étage. J'ai encore quelque argent, il me suffira pour deux ou trois mois. Je travaillerai, je coudrai. Cherchez-moi dans Saint-Germain quelques pratiques : voilà tout ce que je vous demande, et tout ce que vous pourrez faire pour moi.

Ambroise était resté immobile devant sa maîtresse, la considérant en silence ; lorsqu'elle eut fini de parler, il tomba à ses pieds. — Ah ! ma respectable maîtresse, s'écria-t-il, recevez le serment du pauvre Ambroise ; je m'engage à vous servir jusqu'à la fin de ma vie !... et de meilleur cœur, avec plus de respect et d'obéissance que je n'ai jamais fait. Depuis vingt ans je suis nourri, habillé chez vous ; vous me faites vivre, vous me rendez la vie heureuse. J'ai bien souvent mésusé de votre bonté et de votre patience. Ah ! madame, pardonnez-moi toutes les fautes que m'a fait commettre envers vous mon mauvais caractère. Je les réparerai, soyez-en sûre ; je ne demande des jours au bon Dieu que pour cela.

En achevant ces mots, Ambroise, tout en larmes, se releva et sortit précipitamment, sans attendre de réponse.

Vous jugez facilement de quelle vive et profonde reconnaissance le cœur de madame de Varonne dut être pénétré. Au bout de quelques minutes, Ambroise revint ; il tenait un petit sac de peau, et le posant sur la cheminée : — Grâce à Dieu, dit-il, grâce à vous, madame, et à défunt monsieur, il y a là dedans trente louis. Cet argent vient de vous, il vous appartient...— Ambroise ! le fruit de vos épargnes durant vingt ans !... je ne puis accepter !... — Quand

vous aviez de l'argent, vous m'en donniez. Quand vous n'en avez plus, je vous le rends. L'argent n'est bon qu'à cela. Je sais bien que cette petite somme ne peut pas tirer madame d'embarras; mais voici comme je compte m'arranger. Il faut que madame se souvienne que je suis le fils d'un chaudronnier, et que je n'ai pas oublié mon premier métier; car, dans mes moments perdus, et quelquefois quand madame me permettait de sortir, j'allais chez Nicault, un de mes pays, qui est chaudronnier, et je travaillais chez lui pour me distraire. Eh bien! à présent je travaillerai sérieusement, et avec quel courage!... — Ah! c'en est trop, s'écria madame de Varonne; vertueux Ambroise, dans quel état indigne de vous le sort vous a-t-il placé!... — J'en suis content, reprit Ambroise, si madame peut s'accoutumer à son changement de situation. — Votre attachement, Ambroise, doit me consoler de tout. Mais vous voir souffrir pour moi! — Souffrir en travaillant, et quand ce travail vous sera utile! De pareilles souffrances me rendront heureux. Dès demain je me mets à l'ouvrage. Nicault, qui est un brave homme, ne m'en laissera pas manquer. Il est accrédité dans Saint-Germain; il a justement besoin d'un bon compagnon : je suis fort, je ferai bien l'ouvrage de deux, et tout ira pour le mieux.

Madame de Varonne, ne trouvant pas d'expressions pour témoigner son admiration, levait les yeux au ciel, et ne répondait que par ses pleurs.

Le lendemain, la cuisinière et la servante furent congédiées. Ambroise loua dans Saint-Germain une petite chambre bien propre, bien claire, à un troisième étage, et la meubla du peu de meubles qui restaient à sa maîtresse, et y conduisit madame de Varonne. Elle y trouva un bon lit, un grand fauteuil bien commode, une petite table avec une écritoire et du papier, au-dessus de laquelle ses livres étaient rangés sur cinq ou six planches; une grande armoire qui contenait son linge, ses robes, et une provision de fil pour travailler; un couvert d'argent, car Ambroise ne voulait pas qu'elle mangeât dans de l'étain, et la bourse de peau qui renfermait les trente louis.

Dans un coin de la chambre, derrière un rideau, était cachée la petite vaisselle de terre qui devait servir à la cuisine de madame de Varonne.—Voilà, dit Ambroise, tout ce que j'ai pu trouver de mieux pour le prix que madame voulait mettre à son loyer. Il n'y a qu'une chambre ; mais la servante couchera sur un matelas roulé sous le lit de madame...—Comment ! la servante ! interrompit madame de Varonne.— Pardi, madame peut-elle se passer d'une servante pour faire son pot-au-feu, ses commissions, pour la déshabiller?... — Mais, mon cher Ambroise !... — Oh ! cette servante-là ne vous coûtera pas cher : c'est une enfant de treize ans ; vous ne lui donnerez point de gages, et elle vivra des restes de madame. Pour ce qui est de moi, j'ai fait mon arrangement avec Nicault. Je lui ai dit que j'avais été compris dans la réforme que madame a été forcée de faire ; que j'étais dans le besoin, et ne demandais pas mieux que de travailler. Nicault, qui est riche, et de plus un brave homme, me couchera chez lui : c'est à deux pas d'ici ; il me nourrira, et me donnera vingt sous par jour. La vie est à bon marché à Saint-Germain : ainsi avec vingt sous par jour madame pourra vivre tout doucement, d'autant qu'elle a quelques provisions et un peu d'argent comptant. Je n'ai pas voulu dire tout cela devant la petite Suzanne, votre nouvelle servante. A présent je vais vous la chercher.

Ambroise sortit aussitôt, et revint un moment après, tenant par la main une jolie petite fille, qu'il présenta à madame de Varonne : — Voici la jeune fille dont j'ai eu l'honneur de parler à madame. Son père et sa mère sont pauvres, mais laborieux ; ils ont six enfants, et madame fera une très bonne action en prenant celle-ci à son service.

Après ce préambule, Ambroise, d'un ton sévère, exhorta Suzanne à se bien conduire ; ensuite il prit congé de madame de Varonne, et s'en alla chez son ami Nicault.

Qui pourrait dire tout ce qui se passait au fond de l'âme de madame de Varonne ? Elle était pénétrée de reconnaissance et d'admiration, et ne revenait pas de la surprise que lui causait le chan-

gement subit dans les manières et dans l'humeur d'Ambroise ; cet homme toujours si brusque, si grossier, ne paraissait plus être le même ; depuis qu'il était devenu son bienfaiteur, il n'était pas reconnaissable : il joignait les égards aux procédés, la délicatesse à l'héroïsme, et son cœur lui avait appris en un moment tout ce qu'on doit de ménagement et de respect aux infortunés. On voyait qu'il sentait combien sont sacrées les obligations que nous imposent nos propres bienfaits, et que l'on n'est pas véritablement généreux si l'on humilie, ou seulement si l'on embarrasse le malheureux que l'on secourt.

Le lendemain du jour où madame de Varonne prit possession de son nouveau domicile, elle ne vit pas Ambroise de la journée, parce qu'il travaillait ; mais il vint le soir un moment, et pria madame de Varonne de donner une commission à Suzanne ; quand il se trouva seul avec sa maîtresse, il tira de sa poche vingt sous enveloppés dans du papier, et les posant sur la table : — Voilà, dit-il, ma journée.

Alors, sans attendre de réponse, il rappela Suzanne, et retourna chez Nicault. Après un semblable emploi de sa journée, que le sommeil doit être paisible, et le réveil doux ! Par ce que nous éprouvons en faisant une bonne action, jugeons de la satisfaction inexprimable que procure une action héroïque.

Ambroise, fidèle aux devoirs qu'il s'était imposés, venait tous les jours faire une visite à madame de Varonne, et déposer chez elle le fruit du travail de sa journée ; il ne se réservait, au bout de chaque mois, que l'argent nécessaire pour payer son blanchissage ; et celui qu'il dépensait le dimanche pour boire quelques bouteilles de bière, il le demandait à madame de Varonne, et le recevait comme un don. En vain madame de Varonne, affligée de dépouiller ainsi le généreux Ambroise, voulait lui persuader qu'elle pourrait vivre en lui coûtant moins ; Ambroise alors ne l'écoutait pas, ou paraissait l'entendre avec tant de peine, qu'elle était bientôt forcée de se taire.

Dans l'espoir d'engager Ambroise à se procurer un peu plus d'aisance, madame de Varonne, de son côté, se livrait presque sans relâche à des travaux d'aiguille. Suzanne l'aidait et allait vendre son ouvrage ; mais quand madame de Varonne parlait à Ambroise du profit qu'elle retirait de son travail, il répondait simplement *tant mieux*, et parlait d'autre chose. Le temps n'apporta nul changement dans sa conduite ; durant quatre ans entiers on ne le vit jamais se démentir un seul instant.

Enfin le moment approchait où madame de Varonne devait ressentir le chagrin le plus déchirant pour son cœur. Un soir qu'elle attendait Ambroise comme à l'ordinaire, elle vit entrer dans sa chambre la servante de Nicault, qui vint lui dire qu'Ambroise était malade, qu'il avait été forcé de se mettre au lit. A cette nouvelle, madame de Varonne pria la servante de la conduire sur-le-champ chez Nicault, et en même temps elle ordonna à Suzanne d'aller chercher un médecin. Madame de Varonne, en arrivant chez Nicault, causa beaucoup de surprise à ce dernier, qui ne l'avait jamais vue. Elle lui dit qu'elle voulait aller dans la chambre d'Ambroise. — Mais, madame, reprit Nicault, c'est impossible... — Comment? — Il faut monter une échelle pour arriver à ce grenier... — Une échelle!... Ah! pauvre Ambroise!... Je vous en prie, conduisez-moi... — Mais, madame, encore une fois, vous risquerez de vous rompre le cou; et puis vous ne pourrez vous tenir debout chez Ambroise; il est niché dans un si vilain trou!

A ces mots, madame de Varonne eut peine à retenir ses pleurs, et priant de nouveau Nicault de la guider, elle arriva au bas d'une petite échelle qu'elle monta difficilement, et qui la conduisit à un grenier où elle trouva Ambroise couché sur une paillasse. — Mon cher Ambroise, s'écria-t-elle en le voyant, dans quel état je vous trouve! Et vous disiez que votre logement vous plaisait, que vous étiez bien!...

Ambroise n'était pas en état de répondre à madame de Varonne; depuis près d'une heure il n'avait plus sa tête; madame de Va-

ronne, s'en apercevant bientôt, se livra à toute sa douleur. Enfin Suzanne revint avec un médecin ; ce dernier, en entrant dans le galetas d'Ambroise, fut étrangement surpris de voir auprès de la paillasse d'un pauvre garçon chaudronnier une dame décemment mise, dont l'air distingué annonçait la naissance, et qui paraissait accablée de désespoir. Il s'approcha du malade, l'examina attentivement, et dit qu'on l'avait appelé trop tard. Jugez de l'état de madame de Varonne, lorsqu'elle entendit prononcer ce funeste arrêt. — Aussi, dit Nicault, c'est sa faute, à ce pauvre Ambroise : il y a plus de huit jours qu'il est malade et que je voulais l'empêcher de travailler ; mais il allait toujours son train. Il ne s'est alité que ce matin, encore nous avons eu bien de la peine à le décider. Pour entrer chez nous, il s'était chargé de plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire ; il s'est tué à force de travailler.

Chaque mot de Nicault était un trait mortel pour la malheureuse madame de Varonne. Elle s'avança vers le médecin, et, les mains jointes, elle le conjura de ne pas abandonner Ambroise. Le médecin avait de l'humanité ; d'ailleurs sa curiosité était vivement excitée ; il promit de passer une partie de la nuit auprès d'Ambroise. Madame de Varonne envoya chercher chez elle des matelas, des couvertures, du linge ; dès qu'elle eut préparé avec Suzanne un lit pour Ambroise, le médecin et Nicault l'y posèrent doucement ; alors madame de Varonne se jeta sur une escabelle de bois, et donna un libre cours à ses pleurs. Sur les quatre heures du matin, le médecin se retira, après avoir soigné le malade, et promis de revenir à midi. Vous pensez bien que madame de Varonne ne quitta pas Ambroise un moment ; elle passa quarante-huit heures à son chevet sans recevoir du médecin la plus légère espérance ; enfin, le troisième jour, il annonça qu'il croyait entrevoir du mieux, et le soir même il déclara qu'il répondait de la vie d'Ambroise.

La baronne en était là de son récit, lorsque madame de Clémire, craignant qu'elle ne fût fatiguée, l'interrompit, quoiqu'il ne fût pas neuf heures et demie, et l'engagea à réserver le reste de son histoire

pour le lendemain. — Eh quoi ! déjà ? s'écria Caroline ; il est encore de si bonne heure !... — Vous ne remarquez pas, dit madame de Clémire, que depuis un quart d'heure votre bonne maman est enrouée, et qu'elle a toussé plusieurs fois ?... — Maman !... — Vous devriez être plus attentive, et ne pas abuser de la bonté qu'on vous témoigne... — Maman, je sens mon tort... — Alors je suis sûre qu'une autre fois vous n'hésiterez pas à sacrifier vos plaisirs à la reconnaissance, et même à de simples égards de société.

Après cette petite leçon on alla se coucher, et le lendemain la baronne continua son récit de cette manière :

Je ne vous peindrai point la joie, les transports de madame de Varonne en voyant Ambroise hors de danger ; elle voulait le veiller encore la nuit suivante ; mais Ambroise, qui avait recouvré sa connaissance, ne voulut pas y consentir. Elle s'en retourna accablée de fatigue ; le médecin se présenta le lendemain chez elle ; il lui témoigna tant d'intérêt, il paraissait si touché des soins qu'elle avait eus pour Ambroise, que madame de Varonne ne put se défendre de répondre à ses questions. Elle satisfit sa curiosité, et lui conta son histoire. Trois jours après cette confidence, le médecin, qui n'habitait pas ordinairement Saint-Germain, fut obligé de retourner à Paris ; il partit précipitamment, laissant Ambroise en convalescence.

Cependant madame de Varonne se trouvait dans une situation critique ; en huit jours elle avait dépensé pour Ambroise le peu d'argent qu'elle possédait ; elle en avait assez pour vivre encore quatre ou cinq jours ; mais alors Ambroise ne serait pas en état de se remettre à l'ouvrage, et elle frémissait en songeant que la nécessité le contraindrait à travailler, au risque de retomber malade. Elle sentit l'horreur de sa situation, et se reprocha amèrement d'avoir accepté les secours du généreux Ambroise. — Sans moi, disait-elle, il serait heureux, son travail aurait pu lui procurer une honnête subsistance ; son attachement pour moi lui a ravi son bonheur... et peut lui coûter la vie !... et moi, je mourrai sans m'acquitter... M'acquitter !... et quand il me serait possible

de disposer à mon gré des événements, pourrais-je m'acquitter jamais! Dieu seul la saurait payer, cette dette sacrée! Dieu seul peut récompenser dignement une vertu si sublime!...

Un soir que madame de Varonne était profondément absorbée dans ses douloureuses réflexions, Suzanne, tout essoufflée, entra dans sa chambre, et lui dit qu'une belle dame demandait à la voir. — Elle se trompe sûrement, répondit madame de Varonne. — Non, non ; elle a dit comme ça : « Madame de Varonne qui demeure « ici, chez M. Daviet, au troisième étage sur la cour? » Elle disait cela de sa voiture, une voiture avec quatre beaux chevaux. Moi, j'étais sur le pas de la porte. « Madame, ai-je fait, c'est ici. — « Voulez-vous bien aller dire à madame de Varonne que je lui « demande en grâce de m'accorder un moment d'entretien. » Là-dessus j'ai pris mes jambes à mon cou...

En ce moment on entendit frapper doucement à la porte ; madame de Varonne se leva avec une extrême émotion pour aller ouvrir ; une dame parfaitement belle se présenta d'un air timide et attendri. Madame de Varonne renvoya Suzanne. — Je suis charmée, madame, lui dit l'inconnue, de vous annoncer que le roi vient enfin d'être informé de votre situation, et qu'il a bien voulu réparer les injustices de la fortune envers vous... — Oh! Ambroise!... s'écria madame de Varonne en joignant les mains et les élevant avec l'expression de la reconnaissance la plus vive...

A cette exclamation, l'inconnue ne put retenir ses larmes ; elle s'approcha de madame de Varonne, et lui prenant affectueusement les mains : — Venez, madame, lui dit-elle, venez dans le nouveau logement qui vous est préparé! — Ah! madame, interrompit madame de Varonne, comment vous exprimer... Mais si j'osais... je vous demanderais la permission... Madame, j'ai un bienfaiteur, daignez souffrir qu'avant tout j'aille l'instruire... — Vous avez toute liberté, reprit l'inconnue ; dans la crainte de vous gêner, je ne vous demanderai pas à vous accompagner jusqu'à votre maison, j'irai de mon côté ; mais je veux vous conduire à votre voiture,

qui vous attend à la porte... — Ma voiture!... — Oui, madame, ne perdons plus de temps, venez.

En disant ces mots, l'inconnue, donnant le bras à madame de Varonne, qui pouvait à peine se soutenir sur ses jambes, descendit avec elle. Arrivée près de la porte, l'inconnue dit à un laquais qui l'attendait : — Appelez les gens de madame de Varonne.

Cette dernière croyait rêver. Son étonnement s'accrut encore en voyant un laquais vêtu de gris faire approcher une voiture simple et commode. La dame inconnue fit ouvrir la portière du carrosse, y fit entrer madame de Varonne, et la quitta pour aller rejoindre sa voiture. Le nouveau laquais de madame de Varonne lui demanda ses ordres ; il fut prié bien poliment, et avec une voix tremblante, de prendre le chemin de la maison de M. Nicault le chaudronnier. Concevez-vous, mes enfants, la vive émotion, le battement de cœur que la vue de cette maison dut causer à madame de Varonne!... Elle tira le cordon, et ouvrit elle-même la portière ; et s'appuyant sur le bras de son laquais, elle entra dans la boutique de Nicault. La première personne qu'elle aperçut, ce fut Ambroise lui-même dans ses habits de travail ; Ambroise, à peine convalescent, mais qui, malgré sa faiblesse, avait voulu essayer de se remettre à l'ouvrage. En le voyant, madame de Varonne éprouva un attendrissement d'une douceur inexprimable. Il travaillait pour elle, et elle venait l'arracher pour toujours à ces travaux pénibles, à la misère, à la fatigue. Elle goûtait dans toute sa pureté tout le bonheur que peut procurer la reconnaissance la plus profonde. — O mon cher Ambroise! s'écria-t-elle avec transport, venez, suivez-moi... quittez ces travaux ; vous ne les reprendrez plus ; votre sort est changé... Venez, ne différez pas davantage.

Ambroise, frappé d'étonnement, demandait en vain des explications ; il voulait du moins obtenir le temps nécessaire pour s'habiller et se revêtir de ses habits des dimanches ; mais madame de Varonne n'était pas en état de l'écouter ni de lui répondre. Elle l'entraîna avec elle, et le força de monter dans sa voiture. — Ma-

dame veut-elle aller dans sa nouvelle maison ? demanda son laquais. Madame de Varonne tressaillit à ces mots : — Oui, répondit-elle en regardant Ambroise, menez-nous dans *notre maison.*

Pendant le chemin, madame de Varonne instruisit Ambroise de la visite de la dame inconnue. Ambroise l'écoutait avec une joie mêlée de crainte et de doute ; il osait à peine croire à un bonheur si extraordinaire, si inespéré. Enfin, la voiture s'arrêta à la porte d'une jolie petite maison dans la forêt de Saint-Germain. Madame de Varonne et Ambroise descendirent, et entrèrent dans un salon où les attendait la dame inconnue. Cette dernière, s'avançant vers madame de Varonne, et lui présentant un papier : — Voici, madame, lui dit-elle, ce que le roi a daigné me charger de vous remettre ; c'est le brevet d'une pension de dix mille livres, et de plus la liberté d'assurer la moitié de cette pension à la personne que vous voudrez désigner... — Cette personne, la voici ! s'écria madame de Varonne. Voilà l'homme vertueux et sublime, digne de votre protection et des grâces de notre souverain.

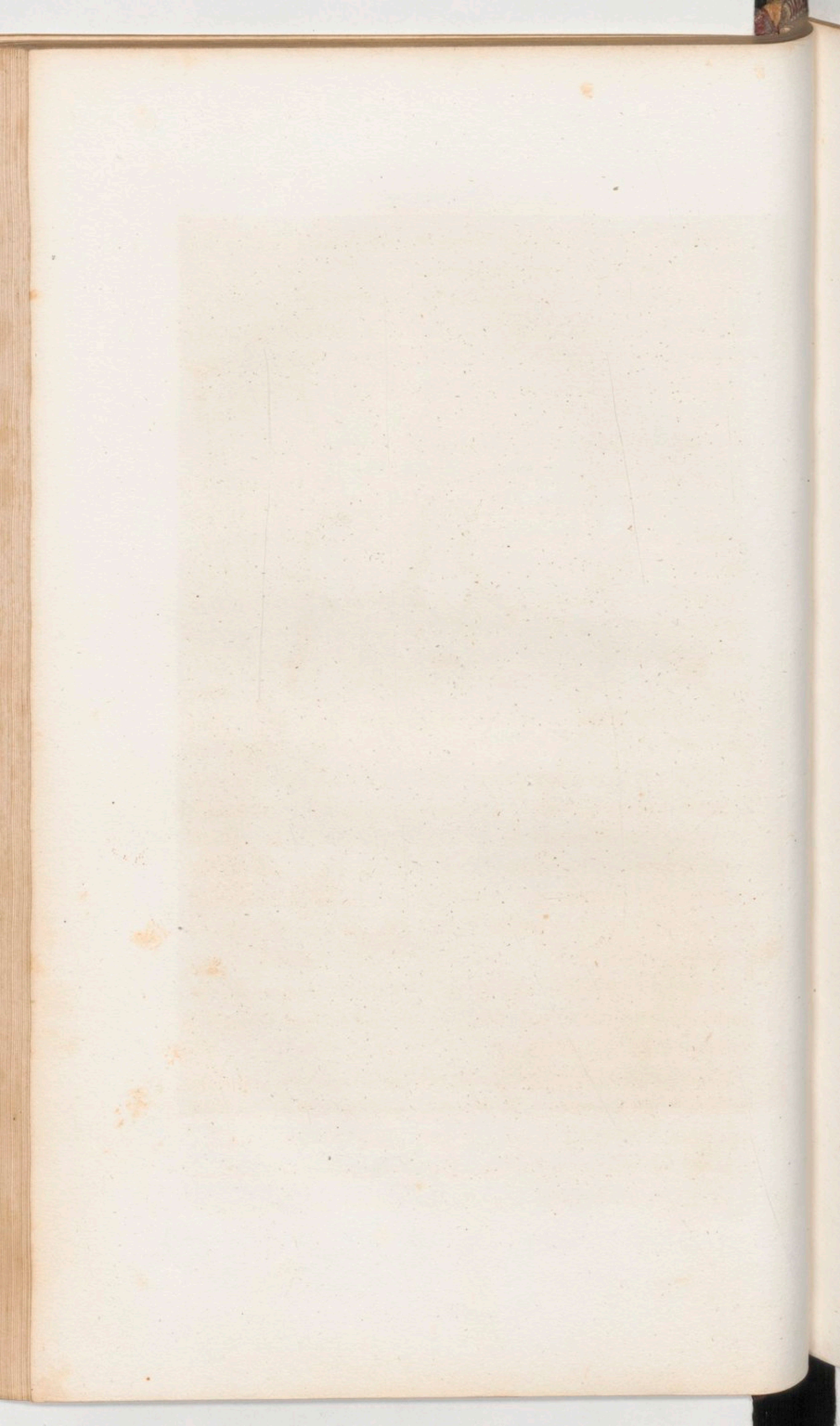
A ces mots, Ambroise, qui jusque-là s'était tenu caché derrière sa maîtresse, sentit augmenter son embarras ; il fit quelques pas en arrière, en ôtant son bonnet. Malgré l'excès de sa joie, il éprouvait une confusion pénible de s'entendre louer de la sorte ; d'ailleurs il était honteux de paraître devant la dame inconnue sans perruque, avec son tablier de cuir et sa veste sale ; et il regrettait un peu son habit des dimanches... L'inconnue s'approcha de lui : — Ambroise, lui dit-elle, laissez-moi vous regarder un moment... — Mon Dieu ! madame, reprit Ambroise en baissant la tête et en tournant son bonnet dans ses mains, je n'ai rien fait que de bien naturel : il n'y a pas là de quoi s'étonner...

Madame de Varonne l'interrompit, pour raconter tout ce qu'elle devait à Ambroise. L'inconnue, vivement attendrie, soupira, et levant les yeux au ciel : — Enfin, dit-elle, après avoir vu tant d'ingrats, j'ai le bonheur de découvrir deux cœurs vraiment sensibles et reconnaissants !... Adieu, madame : cette maison et les meubles



Imp. Lemercier à Paris.

Voilà l'homme vertueux et sublime, digne de votre protection.



qu'elle contient vous appartiennent, et dans un moment vous allez toucher le premier quartier de votre pension.

En achevant ces mots, l'inconnue fit quelques pas vers la porte. Madame de Varonne courut à elle, et le visage baigné de larmes, se précipita à ses genoux. L'inconnue la releva, l'embrassa affectueusement et sortit. Au même moment on vint annoncer le médecin auquel Ambroise devait la vie...

— Ah ! je m'en doutais, s'écria César, que c'était ce bon médecin qui avait tout conté à la dame. — Précisément, reprit la baronne.

Après lui avoir témoigné toute la reconnaissance dont elle était pénétrée, madame de Varonne le questionna, et le médecin lui apprit que l'inconnue se nommait madame de P..., qu'elle habitait Versailles, où elle avait un grand crédit. — Depuis dix ans, continua-t-il, je suis son médecin : je connaissais sa bienfaisance, j'étais certain de l'intéresser vivement, en lui contant votre histoire. En effet, aussitôt qu'elle en a su les détails, elle a fait l'acquisition de cette petite maison, et obtenu du roi la pension dont elle vous a donné le brevet.

Comme le médecin achevait ce récit, un laquais entra, et dit à madame de Varonne qu'elle était servie. Elle retint le médecin à souper, et s'appuyant sur le bras d'Ambroise, elle passa dans la salle à manger. Ambroise fut invité à s'asseoir à côté d'elle, mais il s'en défendit, en disant qu'il n'était pas fait pour se mettre à table avec elle : — Eh quoi ! reprit-elle, mon bienfaiteur et mon ami n'est-il pas mon égal ?

Le modeste, le généreux Ambroise obéit, et madame de Varonne, placée entre lui et le médecin, goûta dans cette heureuse soirée un bonheur inexprimable.

Vous jugez bien qu'Ambroise, le lendemain, grâce à madame de Varonne, eut des habits convenables à sa nouvelle fortune ; que son appartement fut meublé, arrangé avec autant de recherche que de soin ; que madame de Varonne partagea toujours avec lui tout ce qu'elle possédait, et qu'enfin elle ne reçut jamais d'argent sans

se rappeler avec un profond attendrissement ce temps où le fidèle Ambroise lui apportait ses vingt sous, en lui disant : *Voilà ma journée.*

Cette histoire, mes enfants, continua la baronne, prouve, comme nous vous le disions, qu'il n'est point de classe, point d'état où l'on ne puisse rencontrer des vertus héroïques. Il est bien rare qu'une belle action reste longtemps secrète, et n'obtienne pas une éclatante récompense.

Cette réflexion termina la cinquième veillée du château. Madame de Clémire se leva, et chacun se retira, charmé de l'histoire de madame de Varonne et de la vertu du bon Ambroise.

On était alors au vingt-cinq de février ; le froid était excessif ; cependant madame de Clémire avait promis à César de faire avec lui une longue promenade le lendemain matin. César conjura sa mère de le mener au bois de Faulin. Madame de Clémire y consentit. Et comme Caroline et Pulchérie étaient enrhumées, elles ne furent point de cette partie.

A dix heures précises, madame de Clémire et son fils sortirent à pied, suivis d'une voiture ; car la course était de trois lieues, il fallait en faire la moitié en voiture afin de ne pas retarder le dîner, toujours servi à midi. Le froid n'avait pas encore été aussi piquant de tout l'hiver. César s'en plaignit d'abord un peu ; ensuite, au bout d'un quart d'heure, il dit qu'il le trouvait fort supportable. — Cependant, reprit madame de Clémire, il est aussi rigoureux qu'au moment où nous sommes partis ; mais vous y êtes accoutumé, et vous n'en souffrez plus. Il en est ainsi de tous les maux physiques ; on s'accoutume à tous ceux qu'on peut supporter sans mourir : l'habitude familiarise avec la douleur même, ou, pour mieux dire, elle en émousse, elle en détruit le sentiment. Il est très salutaire de se pénétrer de cette vérité, afin de pouvoir envisager avec courage et tranquillité toutes les peines attachées à la condition humaine. — Mais, interrompit César, il y a des personnes si délicates, qu'elles ne pourraient s'accoutumer à souffrir. Je me souviens, maman, de vous avoir entendu dire que madame de B..., après la

perte de son procès, ne put jamais s'habituer à la pauvreté ni au séjour de la campagne. — C'est vrai, répondit madame de Clémire; mais cet exemple est rare : il faut le considérer comme une exception; et encore n'atteint-elle que les personnes décidément lâches. Au reste, cette lâcheté n'est point dans la nature; elle n'est jamais que l'effet de la corruption, causée par une mauvaise éducation. — Ainsi donc, maman, beaucoup de gens qui nous paraissent bien malheureux, ne le sont pas autant que nous le croyons. — C'est-à-dire qu'ils souffrent moins que nous ne l'imaginons; mais par là même ils sont plus dignes de notre intérêt et de nos secours. L'infortuné qui se soumet courageusement à son sort, et qui souffre sans se plaindre, est sans doute un être aussi respectable qu'intéressant. Ainsi il faudrait avoir une âme bien grossière, bien insensible, pour refuser de la pitié à l'homme malheureux qui, à force de souffrir, s'est endurci contre la douleur. Cette résignation vertueuse doit exciter notre admiration, et rendre notre compassion plus tendre et plus active. Enfin, il est très naturel de plaindre les autres pour des maux que l'on supporterait soi-même facilement. Ce sentiment, qui a quelque chose de sublime, est commun à toutes les belles âmes, et nous en voyons tous les jours mille preuves frappantes. Par exemple, je me regarde saigner, je tiens moi-même le vase, ce qui est fort simple; et je ne puis, sans quelque peine, voir piquer une autre personne. J'ai vu votre père se casser le bras, se le faire remettre sans se plaindre; et il s'en fallut peu qu'il ne se trouvât mal le jour où il fut témoin du même accident arrivé à Thibaut, le valet de chambre de votre oncle. — Je comprends bien cela, dit César : moi-même je tombe, je me blesse, je me coupe sans m'émouvoir, et je ne puis voir couler le sang de qui que ce soit sans ressentir une vraie douleur. — Vous voyez donc, reprit madame de Clémire, qu'il n'est pas toujours naturel de se préférer aux autres, et que l'homme constamment personnel [1] n'est qu'un être dégradé et corrompu.

[1] C'est-à-dire qui rapporte tout à lui, qui n'est touché que de ce qui lui est propre.

Madame de Clémire et César se trouvaient à l'entrée d'une vaste prairie couverte de neige et traversée par un ruisseau gelé; il prit fantaisie à César d'y faire quelques glissades : il se mit ensuite à courir vers un petit bois qui bordait un des côtés de la prairie, et entra dans le taillis; madame de Clémire le perdit de vue. Au bout d'un instant, elle vit reparaître César, qui en criant s'avança vers elle : — Ah! venez, venez : peut-être ne sont-ils pas morts!... — Que voulez-vous dire, demanda madame de Clémire, qu'avez-vous vu? — Hélas! deux pauvres petits enfants saisis par le froid, et couchés là sans connaissance.

A ces mots, madame de Clémire doubla le pas. César, tout ému, la conduisit auprès d'un buisson où les deux enfants étaient couchés de manière qu'on ne pouvait voir leur visage. Madame de Clémire s'approcha, et vit alors le plus grand des deux enfants, déshabillé et nu en chemise, couché sur l'autre enfant. — O ciel! s'écria-t-elle, ce sont sans doute les deux frères, et l'aîné a eu la générosité de se dépouiller de ses habits pour en revêtir son frère! Généreux enfant!... Pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard!...

Elle ordonna aussitôt à ses gens de prendre les deux petits paysans, et de les mettre dans sa voiture. César, à l'instant même, ôta sa redingote et la jeta sur l'aîné des enfants. Morel prit dans ses bras ce petit paysan. — Il est bien roide, dit-il, je le crois mort.

Il découvrit le visage de l'enfant. — Dieu! s'écria César, c'est notre bon petit Augustin avec Colas son frère.

César ne se trompait pas. Cette reconnaissance redoubla aussitôt l'intérêt et l'attendrissement de madame de Clémire; elle mêla ses larmes à celles de César. Son cœur était déchiré à la vue de ce spectacle; elle songeait au désespoir qu'éprouverait la malheureuse mère de ce généreux enfant.

Cependant Morel et un autre laquais tenaient les deux enfants dans leurs bras, en assurant qu'ils étaient morts. — N'importe, dit madame de Clémire : mettez-les dans ma voiture. Morel, montez-y avec eux. Essayez de les réchauffer par degrés, et conduisez-les au

château le plus promptement que vous pourrez. Labrie restera avec mon fils et moi, et nous nous en retournerons à pied.

Morel obéit sans délai à sa maîtresse; il porta les deux enfants dans la voiture, et y monta avec eux. Au bout de quelques minutes, madame de Clémire et César perdirent de vue la voiture. Ils hâtèrent leur marche autant qu'il leur fut possible, et arrivèrent dans l'avenue du château, extrêmement fatigués, et surtout remplis d'inquiétude sur le sort d'Augustin et de son petit frère. Enfin, à moitié chemin de l'avenue, madame de Clémire aperçut l'abbé avec Caroline et Pulchérie. Ces deux dernières, aussitôt qu'elles purent être entendues de leur mère, s'écrièrent qu'Augustin et Colas vivaient... A cette bonne nouvelle, César pleura de joie, et courut embrasser ses sœurs avec transport. On s'empressa d'arriver au château, et madame de Clémire, suivie de ses enfants, courut à la chambre où l'on avait établi Augustin et Colas. Elle les trouva un peu ranimés, mais n'ayant pas encore repris connaissance. Elle envoya chercher leur mère ; elle arriva au moment où le petit Colas, qui avait moins souffert que son frère, commençait à ouvrir les yeux et à prononcer quelques mots.

Une heure après, Augustin donna quelques signes de connaissance. Il reconnut sa mère, et bégaya le nom de son frère. Enfin sur le soir, un médecin qu'on avait envoyé chercher arriva. Il déclara que les enfants étaient encore dans un état très inquiétant ; cependant, il les croyait hors de danger. Madeleine, un peu tranquillisée, questionnée par madame de Clémire sur ce triste événement, lui conta que ses deux enfants étaient sortis de la maison à huit heures pour aller ramasser des feuilles dans le bois, mais qu'ils avaient été plus loin qu'à l'ordinaire ; que sur les neuf heures et demie, ne les voyant pas revenir, elle avait envoyé son mari les chercher ; et que ce dernier, trompé par les traces d'autres petits enfants, avait suivi un sentier aboutissant au côté du bois opposé à celui où ses enfants étaient tombés sans connaissance.

César et ses deux sœurs ne furent occupés toute la soirée que

d'Augustin : toute la maison prenait à cet aimable enfant le plus vif intérêt. Afin de voir l'effet des remèdes qu'on lui avait fait prendre, personne dans le château ne voulut se coucher avant minuit, et plusieurs domestiques passèrent la nuit dans la chambre d'Augustin. A la pointe du jour, César était à sa porte ; il apprit avec une vive satisfaction que les deux petits frères étaient presque entièrement remis, qu'ils parlaient et qu'ils avaient leur parfaite connaissance. L'après-midi Augustin se leva. César eut la permission d'entrer dans sa chambre. Il le vit et l'embrassa avec une joie inexprimable ; enfin le jour suivant Augustin fut en état de conter lui-même les détails de son aventure.

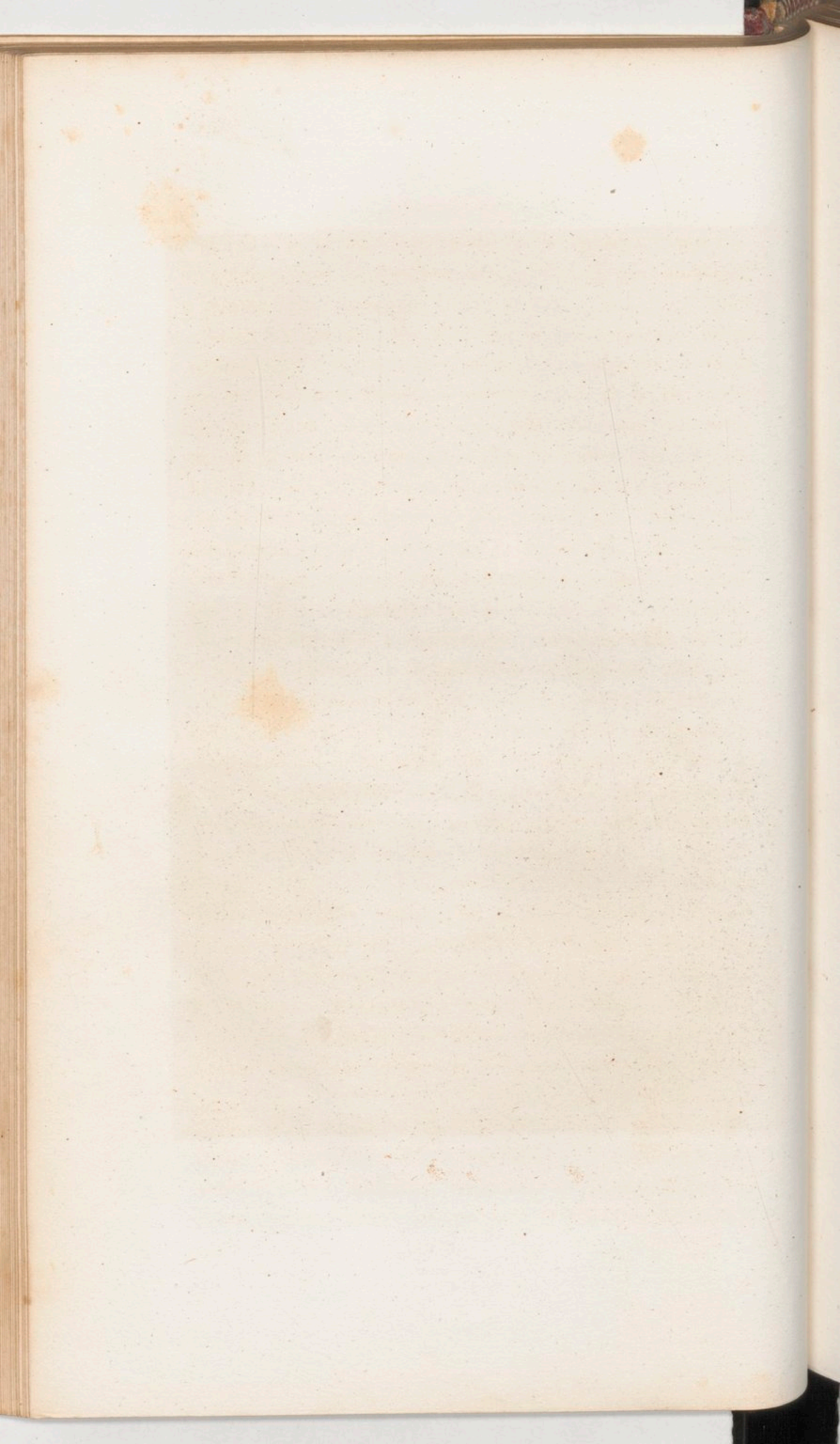
La famille de madame de Clémire forma un cercle autour d'Augustin ; placé lui-même entre sa mère et son père, il fit avec la plus grande naïveté le récit suivant :

Colas, au lieu de ramasser des feuilles, avait voulu s'asseoir, et un moment après le froid l'avait saisi au point de lui ôter l'usage de ses sens. Augustin alors essaya vainement de réchauffer son frère avec son haleine et en lui frottant les mains ; enfin le voyant toujours violet et sans mouvement, il fit retentir le bois de ses cris ; il appela plusieurs fois son père à son secours ; mais personne ne répondit : il se mit à pleurer, ses larmes coulaient sur le visage de Colas, et s'y gelaient presque au même moment, ce qui le fit pleurer bien plus fort ; cependant ne perdant pas courage, il tâcha de soulever son frère pour l'emporter sur ses épaules ; mais déjà transi de froid lui-même, il n'en eut pas la force, et tomba à côté de Colas ; dans cette extrémité il s'avisa, pour dernière ressource, d'ôter son habit, et puis sa veste, et puis tout le reste, afin de l'en couvrir ; dans cet instant Colas ouvrit les yeux, regarda fixement Augustin, et repoussa l'habit, comme s'il eût voulu le rendre... — Là-dessus, poursuivit Augustin, je me sentis tout je ne sais comment ; une espèce de sommeil me prit : je ne souffris quasi plus, et je me laissai aller sur Colas. Voilà tout, notre dame ; je ne peux pas me souvenir d'autre chose.



Imp. Lemercier à Paris

La famille de Mme Clémire forma un cercle autour d'Augustin



A peine Augustin avait-il cessé de parler, que César se leva précipitamment et se jeta à son cou. Augustin fut très surpris de ce mouvement ; car il trouvait tout ce qu'il avait fait si naturel, si simple, qu'il ne concevait pas qu'on pût l'admirer. Un moment après sa mère l'emmena, et quand il fut sorti : — Ce trait, mon fils, dit madame de Clémire, cette action héroïque d'un enfant ne vous prouve-t-elle pas la vérité de ce que je vous disais l'autre jour, qu'il n'est pas aussi naturel qu'on le croit communément de se préférer aux autres ? Augustin s'est dépouillé de ses habits, parce qu'il souffrait moins de la douleur qu'il éprouvait que de celle de son frère !... Oh ! quel sentiment sublime que la pitié, puisqu'il peut inspirer de semblables vertus ! Loin d'amollir l'âme, la pitié l'élève, fait oublier les dangers, braver la mort et la douleur !... Ne vous défendez donc jamais d'un mouvement si beau. Conservez avec soin cette compassion active et tendre, si naturelle au cœur de l'homme, et qu'il ne peut perdre qu'en se corrompant.

Madame de Clémire se leva pour aller se coucher. Mais César la retint encore pour lui dire qu'il éprouvait un vrai chagrin, en pensant qu'Augustin retournerait sous deux jours dans sa chaumière. — Eh bien ! reprit madame de Clémire, vous serez satisfait ; je demanderai Augustin à ses parents. Je me chargerai de lui, et il sera élevé avec vous.

Cette promesse fit sauter César de joie : — Je lui apprendrai tout ce que je sais, s'écria-t-il. — Mais, dit Pulchérie, comment son père et sa mère pourront-ils consentir à se séparer d'un tel enfant ? — Sûrement ils n'hésiteront pas, répondit madame de Clémire, à sacrifier leur propre satisfaction à l'intérêt de leur enfant, et c'est ainsi qu'il faut aimer ; ou, pour mieux dire, quand on pense autrement, l'on n'aime point.

En effet, dès le lendemain, madame de Clémire parla aux parents d'Augustin ; ils acceptèrent ses offres avec joie et reconnaissance. Augustin pleura beaucoup en apprenant qu'il allait quitter son père et sa mère, et le petit Colas. Cependant il était très sensi-

ble à l'amitié que lui témoignait César, et il avait un grand désir de s'instruire, d'apprendre, disait-il, toutes les belles choses que savait M. César.

Augustin avait tellement occupé les enfants de madame de Clémire pendant trois ou quatre jours, qu'ils en avaient oublié les veillées ; mais enfin ils rappelèrent à leur mère qu'elle leur devait une histoire. — Vous avez, leur dit-elle, justement admiré la délicatesse et la vertu d'Ambroise : vous vous imaginez sans doute qu'il n'est pas possible de montrer plus de générosité, d'attachement et de grandeur d'âme ! eh bien ! je vais vous conter une histoire où vous trouverez l'exemple d'une conduite plus sublime encore. Je vous ai mis en garde contre les femmes de chambre en général, parce qu'en effet rien n'est plus commun que d'en trouver de déshonnêtes. Cependant croyez qu'il en existe de vertueuses ; et pour vous en convaincre, écoutez un trait qu'on pourrait intituler *l'héroïsme de l'attachement*, et qui s'est passé pour ainsi dire sous mes yeux.

Dans une des provinces septentrionales de la France, il existe un petit village où l'honneur et la vertu tiennent lieu de lois, et procurent à ses heureux habitants une félicité inaltérable. — Oh ! maman, quel charmant pays !... Comment s'appelle-t-il ?... — Il se nomme S.... — Y avez-vous jamais été, maman ? — Oui, dans ma première jeunesse ; j'ai vu là des cultivateurs simples et laborieux qui n'ont point dans leurs manières et dans leur langage la rudesse et la grossièreté des autres paysans. Là, toutes les mères sont tendres, tous les enfants reconnaissants et soumis, toutes les jeunes filles modestes ; la cupidité, l'envie, y sont inconnues, et l'on y trouve la douce égalité, l'union, les mœurs pures, et les vertus qui faisaient le bonheur des hommes dans les premiers siècles du monde. Le seigneur de cette terre avait une femme digne, à tous égards, d'habiter ce fortuné séjour. Madame de S*** joignait à une raison supérieure une âme bienfaisante, un esprit éclairé. Elle aimait l'étude, la lecture et le travail. Elle brodait, faisait de la ta-

pisserie, cultivait des fleurs. Elle avait dans son jardin des ruches; elle soignait ses abeilles et élevait des vers à soie. Chargée de la conduite de sa maison, elle s'en occupait avec activité; elle ne négligeait aucun des soins domestiques, car ils font partie des devoirs d'une femme, surtout lorsqu'on vit à la campagne. Elle visitait assidûment sa basse-cour et sa laiterie, et trouvait dans ces détails d'économie de l'amusement, de l'instruction, et en même temps les moyens de vivre dans l'aisance avec des revenus très modiques.

— De l'instruction ! maman, interrompit Caroline, et quelle instruction? — Une très réelle, reprit madame de Clémire. Vous savez déjà que l'histoire naturelle est une science fort étendue ; eh bien ! il y a une infinité de parties de cette science (et ce ne sont pas les moins utiles et les moins curieuses) qu'on apprend tout naturellement en vivant à la campagne et en s'occupant des soins de son ménage. Les faits nous instruisent quelquefois mieux que les livres. Souvent les livres ne laissent que des mots dans la tête ; les faits y font naître des idées, et y gravent des souvenirs ineffaçables. J'ai connu une femme à Paris, qui, après avoir fait un cours d'histoire naturelle, n'aurait pas su distinguer les fleurs d'un pommier de celles d'un cerisier. Quand on n'a jamais habité la campagne, on est souvent d'une ignorance ridicule. Comment étudier les merveilles de la nature à Paris ? On n'y voit des légumes et des fruits qu'à la halle ou sur nos tables, et des fleurs que dans des vases. On ne peut s'y former une idée des travaux rustiques, des plaisirs innocents et tranquilles, dédaignés seulement de ceux qui n'ont jamais su les goûter. Aussi un des plus illustres écrivains de ce siècle a-t-il dit : « Tout ce que nous voulons au delà de ce que la nature peut nous donner, est peine ; et rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre[1]. »

— Mais, maman, demanda Pulchérie, il y a pourtant des per-

[1] M. de Buffon.

sonnes qui aiment passionnément Paris et le grand monde : elles y trouvent donc de grands plaisirs? — Ces personnes sont dans une agitation continuelle, dans une espèce d'enivrement qui leur ôte non-seulement la faculté de penser, mais aussi celle de sentir, et dans une pareille situation il n'est pas de bonheur, parce que cet état est produit par un dérèglement d'imagination qui ouvre notre cœur aux passions. — Maman, qu'entendez-vous par une passion? — C'est une préférence exclusive pour une chose ou pour un objet; se passionner, c'est se livrer à un penchant déraisonnable. — Mais, maman, il y a des passions raisonnables et légitimes? — L'excès peut quelquefois n'être pas criminel, mais il est toujours insensé. Car toute passion, quelle qu'elle soit, nous prive de la raison. — Maman, peut-on s'empêcher d'avoir des passions? — Assurément, et même elles sont toutes notre propre ouvrage; comme elles ne naissent que par degrés, nous pouvons toujours en arrêter facilement les progrès. Quand nous sentons qu'une inclination prend trop d'empire sur nous, il faut aussitôt se surmonter, et... — Mais à quoi connaît-on qu'on a un petit commencement de passion? — C'est lorsque nous sommes tentés de sacrifier, à un amusement ou à un goût, quelques-uns de nos devoirs... — Eh! mon Dieu! maman, s'écria Pulchérie, j'ai donc bien des passions? car, si j'en étais la maîtresse, je sacrifierais souvent mes études à la promenade, à mon serin, à mon écureuil, à... — Cela prouve seulement, reprit madame de Clémire, que l'étude vous ennuie quelquefois, ce qui est assez commun à votre âge; mais en vous procurant d'autres amusements, vous ne regretteriez ni votre serin, ni votre écureuil; vous n'avez pas pour eux de véritable préférence, ainsi vous n'avez point de passion. Vous êtes légère, étourdie, paresseuse, voilà tout. — Ah! j'entends. Il faut un commencement de préférence, et puis avec cela la tentation de manquer à ses devoirs... — Justement. — Eh bien, maman, si par hasard en grandissant j'allais préférer l'étude à tous les autres plaisirs, faudrait-il me vaincre? — Non; car cette préférence serait légitime. — Eh bien, maman, voilà donc une

passion permise ? — Non : une simple préférence ne suffit pas pour constituer une passion. — Ah ! c'est vrai : j'oubliais les tentations. — Si le plaisir d'apprendre et de s'instruire faisait négliger les devoirs de la société, on serait condamnable. Le goût le plus légitime, le plus utile, le plus pur, cesse d'être louable dès qu'il devient une passion. La passion nous aveugle, nous rend faibles, injustes, extravagants... — C'est triste ! Ainsi donc, chère maman, quand vous dites : « J'aime ma petite Pulchérie à la passion, » ce n'est qu'une façon de parler ? — Et quand je dis, « je l'aime à la folie, » désireriez-vous que cela fût vrai ? — Oh ! non, maman : assurément je ne voudrais pas vous voir folle. — Mais, d'après tout ce que nous venons de dire, ne concevez-vous pas que la passion et la sagesse sont incompatibles ; qu'il n'y a point de passion sans un certain degré de folie ? Aussi *j'aime à la folie, j'aime à la passion,* sont des expressions absolument synonymes, par conséquent, ne seriez-vous pas cruelle de désirer que je vous aimasse avec passion ? J'y perdrais de la raison et des vertus, et vous n'y gagneriez aucune preuve désirable de tendresse. S'il fallait donner ma vie pour sauver celle de l'un de vous trois, je la sacrifierais sans hésiter, cette vie que vous rendez si heureuse ! Je ferais pour vous tout ce que la passion peut inspirer d'héroïque ; mais je ne trahirais pour vous aucun de mes devoirs ; c'est-à-dire que mon affection ne peut que m'élever, et ne saurait m'égarer ou m'avilir... Pourriez-vous, Pulchérie, me souhaiter d'autres sentiments ? — Oh ! non, chère maman, s'écrièrent à la fois tous les enfants en se jetant dans les bras de leur mère, qui les serra tendrement contre son sein, et ne put retenir ses larmes en sentant couler sur sa main celles de Pulchérie. Après un moment de silence causé par l'émotion, on se remit à causer.

— Maman, dit César, j'ai encore une question à vous faire. Lorsqu'on a eu le malheur de se livrer à une passion, et que cette passion est bien violente, peut-on s'en corriger ? — Oui, sans doute ; car il n'est point de victoire que nous ne puissions remporter sur nous-mêmes quand nous le voulons sincèrement. Mais, dans le cas

dont vous parlez, cet effort est très pénible. Il est bien facile de se préserver des passions ; il en coûte beaucoup pour les vaincre. — Maman, comment s'en préserve-t-on ? — En s'accoutumant de bonne heure à consulter toujours la raison, à se surmonter dans toutes les petites choses qui la blessent ; en songeant souvent qu'on est éternellement sous les yeux de l'Être suprême, cet Être souverainement sage, auquel tout excès déplaît : enfin, avec le secours de la religion, de l'empire sur soi-même, et le goût de l'occupation et de l'étude, on est pour jamais à l'abri des passions violentes. — Maman, puisque tout excès, quel qu'il soit, est condamnable, doit-on admirer la conduite de M. de Lagaraye, cet homme extraordinaire dont nous parlait l'autre jour M. l'abbé, qui renonça au monde, fit de son château un hôpital pour les pauvres malades, et les soigna toute sa vie ? — Sans doute on doit admirer cette conduite, et la regarder comme le modèle de la perfection. — Cependant M. de Lagaraye poussait l'humanité jusqu'à la passion ? — On n'appelle communément *passion* que les sentiments intéressés qui ont pour base notre satisfaction personnelle ; par exemple le penchant qui nous porte vers certains objets, le goût que nous prenons à divers amusements [1], enfin, tels que la colère, l'avarice. Mais l'amour de l'humanité est le plus désintéressé de tous les sentiments : plus il est étendu et vague, plus il est sublime. Se dépouiller de tous ses biens en faveur d'une personne aimée, c'est faire une action noble et louable, car ce sacrifice est toujours beau ; mais donner tout ce qu'on possède à des infortunés auxquels nul sentiment particulier n'attache, excepté celui de la pitié ; leur consacrer sa vie, se priver pour eux de mille jouissances, les traiter comme ses enfants, uniquement parce qu'ils sont souffrants et malheureux : voilà l'effet d'une vertu véritablement héroïque et divine. La bienfaisance portée à cet excès peut bien en effet être appelée *une passion ;* mais c'est une passion bien différente de toutes les autres, puisqu'elle est désinté-

[1] Telle est la passion du jeu.

ressée, qu'elle n'est inspirée que par Dieu même ; car sans religion, il est impossible de parvenir à ce point admirable de perfection.

— Maman, si M. de Lagaraye avait eu des enfants, aurait-il pu donner tout son bien aux pauvres? — Non, assurément, car il faut avant tout remplir les devoirs qui nous sont imposés par la nature. M. de Lagaraye n'aurait pu donner aux infortunés que son superflu ; et obligé d'élever ses enfants, il eût été dans l'impossibilité de se consacrer au service des pauvres.

— A présent, maman, dit Caroline, que vous avez eu la bonté de répondre à toutes nos questions, j'espère que vous voudrez bien reprendre l'histoire de madame de S...—Volontiers, repartit madame de Clémire, mais je ne sais plus où j'en étais... — Maman, vous nous avez dit que madame de S... était heureuse, parce qu'elle était bienfaisante; et puis qu'elle aimait la campagne, qu'elle cultivait des fleurs, qu'elle lisait, qu'elle travaillait, qu'elle avait des ruches, des vers à soie... Vous en étiez demeurée là.

— Eh bien! donc, reprit madame de Clémire, madame de S..., satisfaite de son sort, menait une vie aussi douce qu'innocente. Son mari, très peu riche, ne lui laissait pas la possibilité de secourir les infortunés avec de l'argent : cependant elle ne passait jamais un jour sans faire quelque bonne action. Il n'y avait dans son village ni médecin ni chirurgien : elle savait un peu de botanique; elle avait lu avec attention le *Dictionnaire de médecine usuelle*, dans lequel on explique la manière de se servir des plantes et leurs propriétés; ouvrage très estimé, que devraient posséder tous ceux qui vivent à la campagne, éloignés des médecins. Madame de S..., avec ces connaissances, n'exerçait pas absolument la médecine, car c'est un art qu'on ne peut pratiquer sans imprudence, à moins de l'avoir spécialement étudié ; mais elle visitait les villageois malades, les empêchait de faire des remèdes dangereux, et leur en indiquait quelquefois qui ne pouvaient être nuisibles; elle leur portait du bouillon, du bon vin, du linge, et les consolait par sa présence, ses encouragements et son humanité.

Madame de S... avait une femme de chambre nommée Marianne, qui la servait depuis douze ans : cette fille était un modèle de parfaite honnêteté, de désintéressement et d'attachement pour sa maîtresse; elle en avait les vertus et elle imitait sa conduite exemplaire. Elle n'avait, il est vrai, jamais habité Paris, et rien n'avait pu corrompre ou même altérer son caractère et son heureux naturel. Madame de S... l'aimait tendrement, et mettait tous ses soins à la rendre heureuse. Marianne, un peu plus âgée que madame de S..., se flattait bien de mourir à son service, mais la Providence en ordonna autrement. Madame de S... fut attaquée d'une maladie qui n'était pas inquiétante dans le principe, et qui, mal traitée, devint mortelle. Elle envisagea la mort sans effroi, et avec cette douce sérénité d'une âme pénétrée des grandes vérités de la religion ; et tandis que tous ceux qui l'environnaient s'abandonnaient à une juste douleur, elle montrait une tranquillité inébranlable. Un régime bien entendu et rigoureusement suivi prolongea sa vie quelques mois; le courage lui donnait des forces; elle ne gardait pas le lit, elle se promenait, lisait, faisait venir, comme à l'ordinaire, plusieurs jeunes filles du village qu'elle se plaisait à instruire, à faire travailler; elle s'entretenait avec sa fidèle Marianne, recevait de fréquentes visites de son curé, et jamais sa douleur et son égalité ne l'abandonnèrent un instant.

Un matin, dans les beaux jours du mois de mai, elle se leva avec l'aurore, et, suivie de Marianne, elle alla se promener dans les champs. Elle gagna le haut d'une colline d'où l'on jouissait d'une vue délicieuse, et se coucha sur le gazon. Marianne s'assit à ses pieds. Au bout d'un instant, madame de S... se levant et s'appuyant sur le bras de Marianne : — Que ce lieu me plaît ! dit-elle; quel charmant paysage ! regarde, Marianne, cette belle prairie que nous avons parcourue tant de fois; c'est là que nous rencontrâmes un jour la bonne vieille Véronique, accablée sous le faix de sa hotte, et tenant d'une main un lourd panier rempli de pommes; tu voulus te charger de la hotte, et moi, malgré sa résistance, je la débar-

rassai du panier : nous la conduisîmes ainsi à sa chaumière. Te souviens-tu de notre gaieté durant ce trajet, de la reconnaissance de la bonne femme, et du déjeuner qu'elle nous donna? Tourne les yeux à droite; tiens, vois-tu l'allée des saules sur le bord de l'étang, où, dans notre jeunesse, nous avons si souvent pêché à la ligne? C'est là qu'avec la jeune Marthe et la petite Babet nous avons fait tant de corbeilles de jonc, que nous remplissions ensuite de violettes, de muguet et de noisettes... Reconnais-tu là-bas cette cabane? c'est celle de Françoise. Te souviens-tu d'avoir fait en deux jours l'habit de noces que je lui donnai? Un peu plus loin, vers la gauche, je découvre le commencement du bois, où, les jours de fête, je tenais ma petite école dans les belles soirées d'été. Que j'ai passé là d'agréables moments, environnée d'une partie des jeunes filles du village! Tu n'as point oublié les histoires si longues, si naïves que nous contait Marguerite, les romances que nous chantait Honorine avec une voix si fraîche et si juste!... Ici chaque objet me retrace un souvenir intéressant!... Oh! combien, dans la situation où je suis, j'aime à me rappeler de si doux instants!

Comme madame de S... prononçait ces mots, Marianne détourna la tête pour cacher ses larmes. Après un instant de silence, madame de S..., joignit les mains et les élevant vers le ciel : — Mon Dieu! s'écria-t-elle, toi que je crois voir à travers ces nuages brillants qui sillonnent les cieux, toi qui lis dans mon âme, toi mon créateur, mon père et mon bienfaiteur, je te remercie de m'avoir placée dans une condition qui m'a tenue à l'abri de la haine, de l'envie, de la contagion des mauvais exemples, et de la séduction des conseils dangereux. Rien n'a pu altérer ma raison ni corrompre mon cœur. Je n'ai connu ni la cour ni la ville; j'ai su qu'il existait des flatteurs, des ambitieux, de faux philosophes, des hommes avilis par la cupidité ou pervertis par l'orgueil; j'ai gémi de leurs erreurs. J'ai plaint les méchants, mais j'ai toujours vécu loin d'eux, en dehors des passions violentes, des plaisirs tumultueux et trompeurs, ma vie s'est écoulée dans une heureuse obscurité. L'inno-

cence et la paix, l'amitié fidèle, les tendres sentiments de l'humanité, ont embelli tous les instants de ma carrière ; j'ai possédé tous les vrais biens !... et dans ce moment redoutable où la mémoire du passé fait le supplice du méchant, les plus doux souvenirs viennent en foule s'offrir à mon imagination... je me rappelle avec transport que c'est à la vertu qu'il me faut attribuer le bonheur si pur dont j'ai joui. O grand Dieu ! quelle est ta bonté suprême ! Quand tu nous ordonnes de détester et de fuir le vice, tu nous enseignes les seuls moyens d'être heureux sur la terre, et tu nous promets encore, au delà de cette vie fragile, une immortelle récompense !...

Madame de S... n'en put dire davantage ; elle se laissa aller doucement dans les bras de Marianne ; la chaleur avec laquelle elle venait de parler avait épuisé ses forces. Marianne, la voyant pâle, immobile et les yeux fermés, poussa un cri douloureux. Madame de S... rouvrit les yeux, et serrant tendrement la main de Marianne qu'elle tenait dans les siennes : — D'où vient cet effroi ? lui dit-elle avec un doux sourire ; eh quoi ! ma chère Marianne, toi dont la piété est si sincère, n'es-tu pas résignée ? Ton sacrifice n'est-il pas déjà fait ?... Nous nous rejoindrons, mon enfant, et pour ne plus nous séparer !... Que ma sérénité, ma tranquillité te consolent... Je me flatte que tu trouveras toujours un asile dans le château de S... Hélas ! que n'ai-je pu t'assurer un sort ! J'emporte encore un autre regret, il faut que je l'avoue... (Ici Marianne regarda fixement sa maîtresse, et l'attention qu'elle prêtait à ses paroles suspendit son émotion). Tu sais, continua madame de S..., qu'il y a ici une maîtresse d'école pour apprendre à lire aux enfants du village. La grande partie des habitants est en état de la payer ; mais il existe beaucoup de pauvres paysans qui ne peuvent lui donner la modique rétribution qu'elle exige. Si j'eusse vécu quelques années de plus, j'aurais amassé l'argent nécessaire (c'est-à-dire, trois cents francs) pour faire une petite rente à cette maîtresse d'école, afin qu'elle pût instruire gratis les pauvres filles du village. Mais, puisque Dieu

n'a pas permis que j'eusse cette satisfaction, je dois me soumettre sans murmure à sa volonté.

A ces mots, Marianne saisit avec transport une des mains de madame de S..., en s'écriant : — O ma chère maîtresse!...

Elle n'en put dire davantage, ses sanglots lui coupèrent la parole, et madame de S..., se levant et s'appuyant sur son bras, reprit avec elle le chemin du château.

Madame de S... ne survécut que peu de jours à cette conversation. Parvenue au dernier degré d'abattement et de faiblesse, elle fut obligée de garder le lit. Marianne, au désespoir, ne quitta plus son chevet : tous les domestiques fondaient en larmes. La cour du château était remplie des habitants du village, qui venaient tour à tour s'informer des nouvelles de *leur dame*, de leur bienfaitrice, et qui en sortant allaient à l'église former les vœux les plus ardents pour la conservation d'une vie si pure et si précieuse. Enfin madame de S..., toujours aussi tranquille et aussi résignée, vit approcher sa dernière heure avec ce courage sublime que la religion seule peut donner. Marianne reçut son dernier soupir...

— Mon Dieu! s'écria Pulchérie en pleurant, la pauvre Marianne, que va-t-elle devenir?...

— Les veilles, la fatigue et le chagrin causèrent une funeste révolution dans sa santé; elle tomba dangereusement malade; mais à peine fut-elle en état de se lever, qu'elle prit la résolution de quitter S...; elle fit ses paquets, se rendit au cimetière où sa maîtresse était enterrée, arrosa de larmes son tombeau, et partit ensuite pour Charleville, sa patrie, vivement regrettée du curé et des habitants. On fut deux ans sans entendre parler d'elle. Enfin, au bout de ce temps, le curé reçut une boîte qui contenait trois cents francs, et une lettre conçue en ces termes :

De Charleville, ce 24 septembre 1775.

« Monsieur le curé,

« Les voilà enfin ces trois cents francs que ma chère et digne
« maîtresse, comme vous le savez, désirait la veille de sa mort.
« Dieu soit loué! ses dernières volontés seront exécutées, et la
« bonne œuvre qu'elle projetait sera réalisée. Si j'avais eu plus d'ar-
« gent, je vous aurais porté moi-même les trois cents francs de
« ma maîtresse; mais je n'ai pas seulement de quoi payer la moitié
« du voyage. Avec cela, j'ai le cœur aussi content que je peux l'a-
« voir après la perte que j'ai faite, et je suis soulagée d'un terrible
« poids. Je vous conjure, monsieur le curé, de faire tout de suite la
« rente à la maîtresse d'école. Ce sera pour moi une grande con-
« solation d'apprendre qu'elle enseigne à lire gratis aux pauvres
« jeunes filles; que toutes les bonnes mères du village, et même
« des environs, qui ne pouvaient pas la payer, lui envoient leurs
« enfants. J'espère que tous ces petits innocents et leurs familles
« prieront Dieu pour ma maîtresse, leur bienfaitrice, et que vous
« leur direz, monsieur le curé, que c'est leur devoir. Maintenant
« je ne demande plus qu'une grâce au Seigneur : c'est d'avoir les
« moyens de retourner quelque jour à S... Quand j'aurai vu de
« mes yeux l'école de charité fondée par ma chère maîtresse, je
« n'aurai plus rien à désirer en ce monde.

« Je suis, avec respect, monsieur le curé,

« Votre très humble, etc.

« MARIANNE RAMBOUR. »

Le curé fut pénétré d'admiration en lisant cette lettre : son âme était faite pour sentir toute la sublimité d'une semblable action. Le lendemain, au prône, il lut à haute voix la lettre de Marianne. Cette lecture touchante fit fondre en larmes tous les habitants; et le curé

lui-même, ne pouvant retenir ses pleurs, fut plusieurs fois obligé de s'interrompre.

— Je le crois, observa César. Oh! comme j'aurais pleuré, si j'eusse été là!... Mais, maman, la fondation a-t-elle eu lieu? — Assurément. Le curé a placé les trois cents francs. Cette somme, fruit d'un travail assidu pendant deux ans, a produit une rente pour la maîtresse d'école, et l'a mise en état de montrer gratis à tous les pauvres enfants de S...

A présent, mes enfants, dites-moi si cette action ne vaut pas bien celle d'Ambroise?... — Oh! maman, elle est plus belle encore; la pitié, il est vrai, faisait agir Ambroise, mais la reconnaissance de madame de Varonne le récompensait à mesure... — Sans doute, au lieu que le respect de Marianne pour la mémoire de sa maîtresse l'engagea seul à tous les sacrifices qu'Ambroise avait faits pour conserver les jours de madame de Varonne. La conduite d'Ambroise est digne d'admiration; celle de Marianne est au-dessus de tous les éloges. Enfin, pour en sentir le mérite, jugez d'après ce que Marianne a fait pour une maîtresse qui n'existait plus, de ce qu'elle eût été capable de faire pour lui sauver la vie. Mais, continua madame de Clémire, croyez-vous, mes enfants, que l'histoire de Marianne soit finie? — Comment, maman?... — Ne trouvez-vous pas qu'il y manque un dénoûment? Ne sommes-nous pas convenus qu'il était impossible qu'une action héroïque ne fût tôt ou tard récompensée? — Ah! tant mieux, Marianne aura une récompense, et la veillée n'est pas finie : quelle joie!... Eh bien! maman?... — Eh bien! Marianne, après avoir donné tout ce qu'elle possédait, se remit à travailler sur de nouveaux frais, mais non avec autant d'ardeur; car elle ne travaillait plus que pour se procurer sa subsistance. Vers ce même temps, un de ses parents, touché de sa vertu, lui laissa en mourant deux cent soixante francs de rente. Avec ce petit héritage, Marianne continua à travailler; elle se trouva riche dans un pays qui produit avec abondance toutes les choses nécessaires à la vie; mais elle ne dépensa que ce qu'il fallait pour sa

subsistance, afin d'être en état de porter quelques secours aux pauvres... — Eh quoi ! maman, interrompit Caroline d'un ton chagrin, deux cent soixante francs de rente, voilà toute la récompense de la vertueuse Marianne ? — Mais, reprit madame de Clémire, songez qu'une personne de la condition de Marianne, avec deux cent soixante francs de rente et le goût du travail, est plus riche à Charleville qu'une mère de famille à la cour avec vingt-cinq mille francs de rente. En général, toute fortune qui nous tire de notre état ne doit pas nous rendre heureux. — Mais pourquoi ? demanda César. — Supposez, répondit madame de Clémire, que Morel, votre domestique, hérite demain de deux millions. — Eh bien ! maman, Morel sera parfaitement heureux. Il a un bon cœur : il fera beaucoup de bien, de bonnes actions. — En admettant que cet événement ne lui tourne pas la tête, ne le rende pas vain, orgueilleux, insensé, il sera toujours fort à plaindre. Morel sait lire et écrire, il a d'excellents sentiments ; il est très considéré dans l'emploi qu'il occupe ; mais quelle figure fera-t-il dans le grand monde ? à quelles moqueries ne sera-t-il pas exposé ? comment fera-t-il les honneurs de sa maison ? quelle sera sa conversation, son maintien ? saura-t-il gouverner ses terres ? saura-t-il démêler si un régisseur est intelligent, honnête ou non ? Il voudra se marier : il n'épousera certainement ni une marchande, ni une fermière ; il choisira une femme aimable et bien élevée en apparence ; cette femme ne l'aura épousé que pour sa fortune : par conséquent elle ne sera point estimable, et elle fera le tourment de sa vie. Ainsi vous voyez que Morel, avec cent mille francs de rente, serait aussi malheureux que ridicule. Au lieu de cela, supposez qu'il n'hérite que de douze mille francs : il achètera quelques arpents de terre, il épousera une bonne et jolie ménagère, bien honnête, bien laborieuse, et qui lui apportera en dot cinq ou six mille francs. Aimé, respecté de sa femme, vivant dans la plus grande aisance, considéré des fermiers, ses voisins, parce qu'il est bon, charitable, et qu'il a plus d'instruction qu'on n'en a communément dans son état, voilà Morel le plus heureux des hommes. —

Cela est vrai, maman ; mais si Morel, avec ses deux millions, veut rester dans son état, s'il ne va pas habiter une ville, s'il se contente d'une petite ferme et d'une bonne ménagère pour femme, et s'il emploie tout le reste de sa fortune à faire de belles actions, on ne se moquera pas de lui, et il sera heureux. — Morel est un fort honnête homme ; mais, dans votre supposition, vous en faites un philosophe et un héros, et je ne le crois ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, pour suivre votre idée, il faudrait encore que la ménagère qu'il épousera fût aussi une héroïne, et que tous les enfants qu'il en aura fussent autant de philosophes : sans cela, la ménagère sera très fâchée que Morel ne se réserve pas soixante mille francs de rente au moins ; les enfants partageront ce sentiment, et le malheureux Morel n'entendra dans sa famille que des plaintes et des reproches. — Eh bien ! qu'il ne se marie pas. — Et s'il désire prendre une femme ? — Supposons qu'il ne le désire pas. — Il n'aura jamais d'enfants ; de quel bonheur vous le privez !... — Mais, chère maman !... donnons-lui une bonne mère ; il n'aura rien à regretter. — Aimable enfant !... Je le veux bien ; je consens à tout ce que vous voulez. Je suppose avec vous que Morel ait une mère tendre et chérie, qu'il se retire avec elle dans une petite terre, qu'il ne se réserve que douze ou quinze cents francs de rente, et qu'il donne le reste aux malheureux : je prévois encore pour lui bien des chagrins... — Lesquels ? — Morel ne connaît ni les hommes ni les affaires : des fripons adroits, souples et entreprenants s'empareront de sa confiance, sous prétexte de l'éclairer et de diriger ses vues bienfaisantes. Morel trompé, dupé, ruiné par eux, en voulant faire le bien, ne parviendra qu'à enrichir des intrigants et des méchants. — Mais s'il ne donne sa confiance qu'à des gens éclairés, honnêtes ?... — Malheureusement, ceux qui ne le sont pas forment la classe la plus nombreuse. Ainsi remarquez, je vous prie, combien il faut faire de suppositions extraordinaires, et même extravagantes, pour admettre que Morel pût être heureux, si la fortune lui donnait demain cent mille francs de rente. — C'est juste. Je sens à présent

qu'il ne suffit pas d'être bon pour faire le bien, qu'il faut encore être éclairé; et puis je comprends aussi que c'est un fort grand malheur que de sortir de son état. — C'est-à-dire pour une personne de la condition de Morel et de la vertueuse Marianne, pour une personne qui manque d'éducation; car avec des vertus, des lumières, de l'instruction, et la connaissance du monde et des hommes, on peut trouver le bonheur dans tous les états, et du moins on ne sera déplacé dans aucun. — C'est une bonne chose qu'une bonne éducation. — Oui, elle nous offre mille ressources dans l'adversité, elle nous préserve du fol orgueil qu'inspirent trop souvent les faveurs de la fortune, ou du moins elle nous apprend à le cacher. Elle répare l'inégalité des conditions; elle nous donne les qualités qui font aimer, les agréments qui attirent; elle nous rend la solitude agréable, nous fait paraître avec éclat dans le monde; enfin elle perfectionne la raison, forme le cœur, développe le génie. Jugez donc, mes enfants, de la reconnaissance qu'une personne bien élevée doit à tous les gens qui ont concouru à son éducation... — Et surtout à sa mère, à son père... — Sans doute; et si l'on sent bien, comme vous, mes enfants, tout ce qu'on leur doit, on respecte et l'on aime véritablement les instituteurs et les maîtres auxquels ils ont remis une partie de leur autorité.

Madame de Clémire se leva, embrassa ses enfants et les envoya coucher.

Le jour suivant, César et ses sœurs, selon leur coutume, s'entretinrent entre eux de leur histoire de la veille. Ils ne se lassaient pas de répéter l'éloge de la vertueuse Marianne Rambour; mais, malgré tout ce que madame de Clémire leur avait dit à ce sujet, ils ne pouvaient s'empêcher de trouver que Marianne n'était pas aussi heureuse qu'elle méritait de l'être. — Car enfin, disait Pulchérie, cette bonne fille, avec ses deux cent soixante francs de rente, n'a tout juste que ce qu'il lui faut pour vivre; aussi, pour pouvoir secourir les pauvres, elle est obligée de travailler sans cesse, de se réduire, comme dit maman, à l'absolu nécessaire : voilà ce qui

me fait de la peine. Je voudrais qu'elle eût du moins la possibilité de faire l'aumône sans se mettre dans la gêne.

Le soir, à l'heure de la veillée, madame de Clémire adressant la parole à Pulchérie : — J'ai entendu tantôt, lui dit-elle, toute votre conversation relativement à Marianne Rambour. Pourquoi rougissez-vous, Pulchérie ? — Maman !... — Si vous êtes fâchée que j'entende vos entretiens particuliers avec votre frère et votre sœur, il ne faudra pas, une autre fois, parler si haut à dix pas de mon métier. — Ah ! maman, je n'aurai jamais rien de caché pour vous... — Pourquoi donc venez-vous de rougir ? répondez à cette question. — C'est que, malgré vos réflexions d'hier, j'ai soutenu encore que l'action de Marianne n'était pas assez récompensée, et je sens bien à présent que j'ai tort d'avoir une opinion qui n'est pas celle de ma chère maman. — En effet, vous devez croire que votre opinion ne vaut rien quand elle diffère de la mienne ; et lorsque vous n'êtes pas frappée de la vérité des principes que je cherche à vous donner, c'est à moi qu'il faut exposer vos doutes : je suis toujours prête à vous entendre, à vous répondre. Ainsi, quand vous n'êtes pas de mon avis, je trouve très bon que vous m'en fassiez l'aveu ; je le désire même, et je l'exige. Mais, en en faisant part aux autres, vous manquez à l'affection et au respect que vous me devez. D'ailleurs, si vous m'avez mal comprise, je ne pourrai pas vous faire connaître votre erreur si je ne suis pas présente à la critique que vous faites de mes opinions...—La critique ! Oh ! ma chère maman, cette expression... — Est peut-être un peu forte. Mais, enfin, n'avez-vous pas dit que vous ne trouviez pas Marianne assez récompensée de son action, et que vous ne pouviez penser comme moi à cet égard ? Voulez-vous à présent écouter mes raisons ? — De tout mon cœur, maman, et je vais tâcher de vous bien comprendre, afin de penser comme vous. — Ce qui vous fâche, c'est que vous ne croyez pas que Marianne soit parfaitement heureuse, n'est-ce pas ? — Oui, maman. — Qu'est-ce qui peut rendre *parfaitement heureuse* une personne pieuse, simple, laborieuse, une personne qui porte la vertu jusqu'au

degré d'héroïsme le plus sublime? De l'argent?... vous ne le pensez pas... — Mais, maman, lorsqu'on ne le désire que pour le donner, l'argent ajoute au bonheur. — Selon vous, la bienfaisance pourrait rendre ambitieux, et cela n'est pas. On ne désire réellement des richesses que par orgueil ou par cupidité. Quand ce n'est pas la vanité qui porte aux actions vertueuses, on est pleinement satisfait en secourant les malheureux autant qu'on en a le pouvoir. Le riche bienfaisant donne avec plus d'éclat; le pauvre bienfaisant donne avec plus de plaisir... — Pourquoi cela, maman? — Vous allez le comprendre; plus une action est vertueuse, plus elle nous procure de satisfaction... — Ah! c'est certain. — Une action est plus ou moins belle, suivant les sacrifices qu'elle coûte. L'homme qui possède cinquante mille francs de rente, et qui se réduit à vingt-cinq, afin de donner le reste aux pauvres, fait assurément une belle action, malheureusement trop rare. Cependant de quoi se prive-t-il? de quelques brillantes bagatelles. En gardant vingt-cinq mille francs de rente, il se réserve toutes les commodités de la vie, une maison agréable, une jolie terre; en un mot les seuls agréments réels que puisse procurer la fortune : il n'a renoncé qu'à de vaines superfluités; et ce sacrifice, peu pénible, ajoute à sa considération et lui obtient l'estime générale. Il est heureux sans doute, il est digne de l'être; mais le pauvre bienfaisant jouit d'un bonheur cent fois au-dessus du sien. Figurez-vous Marianne Rambour avec ses deux cent soixante francs de rente; figurez-vous cette fille angélique n'agissant que pour Dieu et sa conscience; représentez-vous-la travaillant tout le jour, afin de porter secrètement le soir chez un malade, ou chez une mère de famille, la petite somme qui doit donner du bouillon au pauvre infirme, et du pain à quatre ou cinq enfants. Après cette action, suivez-la, voyez-la revenir chez elle les yeux encore humides des douces larmes qu'elle a versées. Elle rentre dans sa petite chambre : elle n'aura pour son souper que des fruits peut-être; mais elle dira : « Le plat dont je suis privée aujourd'hui a donné du pain à cinq infortunés... » Cette réflexion remplit son cœur d'une

joie délicieuse. Elle se rappelle les remerciements de la pauvre mère de famille, elle croit l'entendre, voir encore les petits enfants se jetant avec avidité sur la nourriture qu'ils demandaient en vain depuis deux jours! Oh! combien de tels souvenirs rendent chère à Marianne la frugalité de son repas! Avec quel plaisir, avec quelle confiance elle va prier Dieu, cet Être souverainement bon qui a dit : « Prenez bien garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils vous voient; autrement, vous n'en recevrez point de récompense de votre père qui est dans les cieux[1]. » Marianne n'a point eu le bonheur et la gloire d'arracher à la misère une multitude d'infortunés, elle n'a point formé d'établissement utile et durable, elle n'a point fondé d'hôpital; mais elle a donné en secret, et c'est une partie de son nécessaire qu'elle a donné. Elle n'a recherché ni les louanges ni l'approbation des hommes; elle n'est guidée que par la religion et par l'humanité; elle trouve dans ses réflexions, dans son cœur, dans le souvenir de ce qu'elle a fait, et surtout dans ses sacrifices, une source inépuisable de félicité; enfin elle goûte déjà d'avance une partie de l'immortel bonheur des anges; elle est satisfaite d'elle-même, elle est sûre que Dieu l'approuve et la protége. A présent vous devez comprendre que, si Marianne avait assez de fortune pour secourir les pauvres sans prendre sur son nécessaire, ses aumônes ne lui procureraient pas autant de satisfaction, puisqu'elle aurait moins de mérite en les faisant : vous en pouvez juger par vous-même. L'autre jour on vous envoya un panier de pommes que vous avez partagé avec votre frère et votre sœur. Avant hier Madeleine vous apporta un petit agneau; votre sœur en eut envie, et vous le lui donnâtes. De ces deux actions, quelle est celle que vous avez faite avec le plus de plaisir? — De donner le joli petit agneau blanc à ma sœur. — Cependant vous le regrettiez beaucoup. — Oh! oui, maman; mais c'est précisément à cause de cela : je sentais tout le plaisir qu'il devait faire à ma sœur. Je me di-

[1] Évangile de saint Matthieu, chap. v.

sais : « Ma sœur sera enchantée si je lui porte ce petit agneau. » Je me représentais sa surprise, sa joie, et je pensais que cela me ferait bien plus de plaisir que de garder l'agneau. Je demandai du ruban couleur de rose à ma bonne; je parai mon agneau; et je lui mis un collier et des bracelets, et puis je courus chercher ma sœur; en chemin le cœur me battait d'une force!... mais c'était de joie; j'étais charmée... — C'est ce qu'on éprouve toujours quand on fait un sacrifice généreux; plus ce sacrifice est grand, plus on est content de soi-même; et par la joie que vous ressentiez en vous représentant celle que le don du petit agneau causerait à votre sœur, jugez donc du sentiment qu'on doit éprouver en portant des secours à une famille infortunée près d'expirer de faim et de misère!... — Oh! maman, je me l'imagine facilement. Ah! quand nous ferez-vous jouir du bonheur d'aller secourir des malheureux? — L'hiver prochain, quand nous serons à Paris, si vous vous conduisez parfaitement jusque-là... — Oh! c'est la récompense que nous aimerons le mieux... Mais, maman, il n'y a personne ici dans cet excès de misère; et comment peut-il se trouver des malheureux à Paris, dans une si belle ville, habitée par des gens si riches?...—Voilà le funeste effet du luxe, c'est-à-dire de la plus méprisable vanité, celle de vouloir briller par une folle magnificence, au lieu de chercher à se distinguer par la vertu; cette manie, qui ne donne que des ridicules haïssables, qui ne produit pas une seule jouissance réelle, est précisément ce qui fait que l'on trouve beaucoup plus d'infortunés dans les grandes villes que dans les villages les plus pauvres. — Ah! cela seul dégoûterait de la ville et ferait aimer la campagne. Mais, maman, comment fait-on pour découvrir ces infortunés dont vous parlez? car je sais bien que ceux qui demandent l'aumône ne sont pas les plus à plaindre... mais ceux qui sont malades, qui ne sortent point? — Hélas! Paris en est plein; il n'y a presque point de rues où l'on ne puisse en trouver... — Comment! on passe sans cesse devant les maisons de ces pauvres malheureux, on les a pour voisins? Maman, croyez-vous qu'il y en ait dans notre rue, à Paris?... Cette idée-là

m'empêcherait de dormir. Comment s'endormir tranquillement quand on pense qu'on est peut-être à cent pas d'un pauvre malade couché sur la paille?... — Conservez cette humanité, ma fille; et quand vous aurez de l'argent, si vous êtes souvent tentée d'acheter des superfluités, rappelez-vous cette touchante réflexion que vous venez de faire; dites-vous : « Avec l'argent que je mettrais à ce chiffon, dont je serais dégoûtée dans deux jours, je puis sauver la vie d'un enfant mourant, d'une mère désolée... » — Ah! je n'achèterai jamais de superfluités... — Ne prenez point cet engagement, il est vraisemblable que vous ne le tiendrez pas. Ne se réserver que le nécessaire, et donner le reste aux pauvres, c'est l'effet d'une vertu qui n'est propre ni à l'enfance ni à la première jeunesse. Contentez-vous de savoir qu'elle existe, qu'elle assure le seul véritable bonheur. Accoutumez-vous dès à présent à réfléchir sur la frivolité des joujoux et des bagatelles qui sont souvent l'objet de vos désirs. Songez qu'ils ne procurent que des amusements passagers, des plaisirs peu durables, tandis que le seul récit d'une bonne action vous émeut, vous transporte et fait couler vos larmes... Que serait-ce donc si vous étiez vous-même l'auteur de cette bonne action?... Songez quelquefois à la multitude d'infortunés qui manquent de pain, tandis que vous perdez celui qu'on vous donne pour votre goûter; aux malheureux qui souffrent toutes les rigueurs du froid faute de vêtements, tandis que vous coupez vos robes pour en habiller votre poupée. Ces réflexions, en ouvrant votre cœur à la compassion, vous rendront économe; et sans l'économie, il est impossible d'être généreux. Ainsi, d'abord, prenez l'habitude de ne rien perdre; imposez-vous de temps en temps quelques petits sacrifices volontaires; acquérez de l'empire sur vous-même; rappelez-vous bien qu'on ne peut se distinguer, qu'on ne peut être estimé, heureux que par la vertu; rappelez-vous enfin et nos conversations et les histoires de nos veillées, et peu à peu votre âme s'élèvera, votre raison se perfectionnera, vous deviendrez véritablement bienfaisante, et votre mère sera fière de vous. — Je voudais faire votre bonheur dès à présent,

ma chère maman. Se peut-il qu'il soit impossible, à mon âge, d'être assez parfaite pour sacrifier aux pauvres toutes ses fantaisies? — On est incapable à votre âge d'atteindre à la perfection dont vous parlez. Vous n'avez rien vu, tout est nouveau pour vous, tout vous charme; mais quand vous saurez vous occuper solidement, la plupart des choses frivoles qui vous plaisent et vous tentent maintenant vous paraîtront insipides; vous n'attacherez de prix qu'à ce qui touche le cœur; et rien ne le satisfait pleinement que la bienfaisance. Au reste, on n'est pas obligé de donner tout son superflu aux pauvres. L'Évangile nous prescrit de faire l'aumône [1], et ne nous ordonne pas de nous dépouiller entièrement en faveur des autres. Celui qui se pénétrerait parfaitement de l'esprit de l'Évangile pourrait, il est vrai, donner aux pauvres tout ce qu'il possède; mais enfin la religion n'exige pas que nous sacrifiions à l'humanité toutes les commodités de la vie, elle exige seulement que nous mettions un frein à nos fantaisies, que nous consacrions notre superflu à des actes de bonté et de bienfaisance. — Ainsi, quand on est médiocrement bon, on donne une petite partie de son superflu; quand on est bien bon, bien pieux, on donne plus que la moitié; quand on est parfait, on donne tout. — Voilà une définition très juste. — Maman, vous avez dit tout à l'heure qu'il n'est pas possible d'être généreux sans être économe? — Certainement. Ce qu'on prodigue, ce qu'on perd, est en quelque sorte un vol qu'on fait aux pauvres. Cette prodigalité est d'autant plus condamnable, qu'elle ne nous procure aucun plaisir. Par exemple, Pulchérie, voici le compte que votre bonne m'a montré des choses que vous avez perdues dans le cours de cette année : Un tablier de taffetas noir, six mouchoirs de poche, quatre paires de gants, deux dés à coudre, trois étuis remplis d'aiguilles et une paire de ciseaux. Tous ces objets représentent une somme de quarante francs qu'il m'a fallu donner pour acheter de nouveau tout ce que vous avez perdu. Si vous eussiez été plus soigneuse, j'aurais eu quarante

[1] Donnez à celui qui vous demande, et n'évitez pas celui qui veut emprunter de vous (*Évangile de saint Matthieu*, chap. v).

francs de plus, que j'aurais pu employer pour votre agrément, ou à faire une bonne action. Si vous ne mettez pas tous vos soins à vous corriger de ce défaut, il m'en coûtera bien plus d'argent à mesure que vous avancerez en âge ; car, à mesure que vous grandirez, votre entretien deviendra beaucoup plus cher ; et je vous conterai demain à ce sujet une petite histoire qui, je l'espère, vous fera quelque impression. — Mais, maman, pourquoi ne pas nous la dire aujourd'hui ? il est de si bonne heure ! — C'est que je n'ai pas encore achevé de vous conter celle d'hier... — Quoi ! s'écrièrent à la fois tous les enfants, l'histoire de Marianne Rambour ? — Je ne vous ai point dit qu'elle fût finie, vous m'avez toujours interrompue, et vos questions ne m'ont pas laissé le temps de la reprendre. J'ai tâché de vous faire comprendre qu'en général les personnes sans éducation sont fort à plaindre lorsqu'un événement imprévu les tire de leur état. Je crois avoir prouvé à Pulchérie que Marianne Rambour devait être heureuse avec deux cent soixante francs de rente, mais je n'ai point dit que ce petit héritage fût le seul prix que le ciel eût réservé à ses vertus. Je vous ai rappelé cette maxime, que « jamais une action héroïque ne reste sans récompense, même en ce monde. » Là-dessus vous vous êtes tous récriés sur la modicité d'une rente de deux cent soixante francs, sans vous informer si c'était en effet là toute la récompense de Marianne. — Ah ! je vois qu'il ne faut pas se presser de juger, et qu'avant de décider il faut bien se faire expliquer les choses. Nous mériterions, pour notre punition, d'être privés du reste de l'histoire de Marianne ; ce serait pourtant bien sévère. — Je ne le serai pas. C'est assez pour moi que vous preniez la résolution de juger à l'avenir avec moins de précipitation et de légèreté.

Mais revenons à Marianne. Elle apprit dans sa retraite que le curé de S... avait lu sa lettre au prône ; loin d'en être flattée, elle s'en affligea. Elle écrivit au curé : « Je suis fâchée que vous ayez « rendu publique une action qui ne devait être connue que de Dieu « et de vous. » Malgré la sincérité de ce regret, tout le monde sut bientôt à Charleville l'histoire de Marianne. Les personnes les plus

distinguées de la ville voulurent la connaître, l'attirer chez elles. Plusieurs même tentèrent tous les moyens imaginables pour l'engager à recevoir des secours que sa situation devait lui rendre nécessaires. Mais Marianne les refusa constamment, et répondit toujours qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle était parfaitement satisfaite de son sort. Enfin le curé de S... fit un voyage à Paris : il y parla plus d'une fois de Marianne Rambour; il conta, entre autres, cette histoire touchante à une dame à laquelle il donna quelques lettres de Marianne, et une copie de l'acte de la fondation faite par elle. Cette dame remit ces différentes pièces à un homme de lettres de ses amis, pour qu'il les insérât dans un ouvrage intéressant qu'il faisait alors imprimer.— Quoi ! la vie de Marianne Rambour est imprimée? Ah ! que j'en suis aise ! voilà donc déjà Marianne célèbre...— Et, malgré toute sa modestie, tirée de l'obscurité qu'elle aimait; mais écoutez le reste. — Voici le dénoûment, le cœur me bat... Eh bien ! maman ? — Il existe un jeune prince à peu près de votre âge, César; il a neuf ans, et déjà son caractère donne l'espérance de le voir un jour se distinguer par ses vertus et sa bienfaisance, autant que par le rang auguste où le sort l'a placé. Ainsi que vous, mes enfants, un de ses plus grands plaisirs est celui d'entendre conter des histoires intéressantes; il les écoute avec avidité, elles font une profonde impression sur son cœur et se gravent dans son souvenir. Un jour la personne chargée de présider à son éducation lui conta l'histoire de Marianne Rambour. Quand ce récit fut achevé, le jeune prince, fondant en larmes, s'écria : « Ah ! que je suis malheureux de n'être qu'un enfant ! — Pourquoi, monseigneur? lui demanda-t-on. — Je ferais une pension à cette vertueuse fille. — Mais vous avez le plus tendre des pères... — Croyez-vous que je puisse lui demander?... — N'en doutez pas, vous le comblerez de joie. » A ces mots, le jeune prince, transporté, hors de lui, se lève, sort en courant de la chambre, traverse un corridor, descend précipitamment deux étages, arrive dans une salle de billard, où se trouvaient huit ou dix personnes; mais il ne

voit que le prince son père; et malgré sa timidité naturelle, il se jette dans ses bras, en disant d'une voix entrecoupée : « Papa, j'ai une grâce à vous demander. » Et il l'entraîne dans la chambre voisine. Là il explique ce qu'il désirait de la manière la plus touchante. Il reçoit pour première récompense de sa sensibilité les tendres embrassements de son père, qui le serre contre son sein, en lui disant : « Je vais donner l'ordre qu'on fasse en votre nom le brevet d'une pension de six cents francs pour Marianne Rambour. »

— Ah! maintenant, maman, interrompit Pulchérie, je suis satisfaite. O le charmant petit prince! qu'il dut être content!... — Il voulut écrire lui-même à Marianne Rambour, pour lui annoncer cette nouvelle... — Lui-même! .. — Assurément; et voici la lettre qu'il écrivit :

De Saint-Leu, ce 2 août 1782.

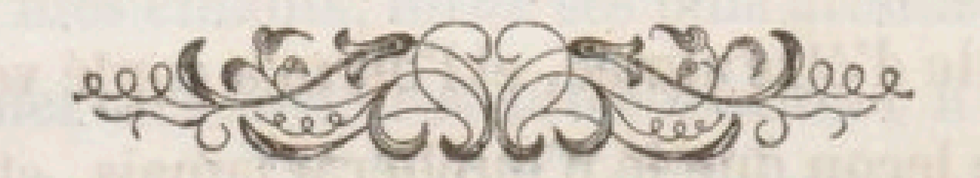
« Je suis bien heureux, Mademoiselle, qu'on m'ait appris l'ac-
« tion que vous a fait faire votre attachement pour madame de
« S..., puisque j'ai la liberté de vous dire à quel point j'en suis
« touché. On voulait me prouver combien la vertu est belle, com-
« bien elle mérite d'être aimée, et l'on m'a conté votre histoire. Je
« vous dois une leçon que je n'oublierai jamais, et que je me rap-
« pellerai toujours avec attendrissement. Recevez, Mademoiselle,
« le brevet de la pension de six cents francs que je vous envoie,
« comme un témoignage de mon admiration, et du vif et tendre
« intérêt que je prendrai toute ma vie à votre bonheur.

« Je fais joindre à ma lettre une rescription de cent cinquante
« francs pour le premier quartier de votre pension, qui commence
« à courir du premier juillet dernier. »

Jugez, mes enfants, de l'effet que cette lettre produisit sur le cœur sensible de Marianne, d'autant mieux que le brevet qui l'accompagnait était conçu dans les termes les plus honorables et les plus touchants... Ainsi Marianne est aujourd'hui très riche, surtout pour

le pays qu'elle habite, et elle jouit de la seule considération flatteuse, celle qu'on ne doit qu'à la vertu. — Ah! maman, la charmante histoire!... Que j'aime ce jeune prince déjà si bon! — J'espère que la veillée, demain, ne vous paraîtra pas moins intéressante. Mais il est tard; il faut terminer celle-ci. — Ma chère maman, encore un mot. Quel est le titre de l'histoire que vous aurez la bonté de nous dire demain? — *Églantine* ou *l'Indolente corrigée*. — Églantine! le joli nom! Et elle était indolente? Mais, au reste, ce n'est pas là un bien grand défaut. — Vous verrez quels en peuvent être les inconvénients. En attendant, allons nous coucher.

Ce peu de mots de madame de Clémire inspira beaucoup de curiosité, et fit désirer vivement la neuvième veillée, que madame de Clémire commença de la sorte.





ÉGLANTINE

OU L'INDOLENTE CORRIGÉE.

Doralice, femme d'un financier, jouissait d'une fortune considérable ; mais elle avait trop d'esprit et un trop bon cœur pour aimer le faste et vouloir se distinguer par une vaine magnificence. Elle savait que le luxe, toujours condamnable, est véritablement ridicule dans les personnes que leur état dispense de toute représentation. Elle n'avait point de diamants ; elle habitait une maison aussi simple que commode, et ne donnait point de fêtes; mais elle faisait de bonnes actions ; et sa fortune, loin de l'exposer à l'envie des sots, au mépris des gens raisonnables, lui attirait les bénédictions des infortunés et l'estime générale. Rien chez elle n'annonçait l'ostentation ni le puéril désir de briller. Quoiqu'elle sût se suffire à elle-même, elle aimait la société. Afin de s'en former une véritablement agréable, elle n'avait donné la préférence exclusive à aucune classe sur une autre ; mais elle s'était décidée à recevoir toutes les personnes distinguées par les qualités du cœur et les agréments de l'esprit, de quelque condition qu'elles fussent. Doralice n'avait qu'une fille : cette enfant, âgée de six ans, annonçait un bon cœur ; elle était douce, obéissante, sincère; elle ne manquait point de mémoire ni d'intelligence ; mais elle était excessivement indolente, n'avait

nulle activité, aucune application, et faisait tout avec lenteur et nonchalance.

L'indolence, vous le savez, est une certaine lâcheté qui donne du dégoût pour tout ce qui pourrait fatiguer le moins du monde ou l'esprit ou le corps. Avec cette disposition, on ne veut ni courir, ni sauter, ni danser, ni jouer au volant, parce que ces amusements sont fatigants. Par la même raison on n'aime point l'étude, parce qu'on ne veut point prendre la peine de s'appliquer. On ne réfléchit point, on ne pense à rien, et l'on végète au lieu de vivre. Tel était l'état d'Églantine, la fille de Doralice. Sa gouvernante se plaignait sans cesse de son peu de soin. En effet, on trouvait dans tous les coins de la maison les mouchoirs, les ciseaux, les poupées d'Églantine. Rien ne lui répugnait comme de serrer les choses à son usage; tout était en désordre dans sa chambre et de la malpropreté la plus dégoûtante. Obligée de passer une partie du jour à chercher ses livres, son ouvrage, ses joujoux, Églantine perdait dans cette désagréable occupation un temps précieux qu'elle eût pu employer utilement ou du moins consacrer à ses plaisirs.

Tous les matins il fallait la gronder pour la décider à quitter son lit. Ensuite nouveaux sermons sur l'engourdissement qu'elle conservait régulièrement plus d'une heure après son réveil, et qui se manifestait par des bâillements redoublés; sur la longueur excessive de son déjeuner. A la promenade, les remontrances recommençaient, parce qu'Églantine voulait s'asseoir au lieu de marcher, qu'elle se plaignait du froid ou du chaud. Les leçons ne se passaient pas mieux : Églantine n'en prenait guère sans pleurer ou sans en avoir envie. Pendant les récréations, il fallait chercher les joujoux égarés ou perdus, et s'entendre gronder encore à ce sujet.

Doralice avait tous les talents nécessaires à une excellente institutrice, mais elle manquait d'expérience; l'éducation d'Églantine était la première à laquelle elle eût présidé. En toutes choses, il faut payer son apprentissage par des fautes; et dans cette occasion elle en fit une grande. Elle ne prévit pas toutes les conséquences

fâcheuses qui pouvaient résulter du défaut dominant de sa fille (défaut, à la vérité, le plus difficile à détruire). Elle se flatta que l'âge et la raison donneraient insensiblement à Églantine l'activité dont elle était dépourvue ; elle se contenta de la gronder de temps en temps au lieu de la punir, et elle ne reconnut son erreur que lorsqu'il était trop tard pour y remédier.

— Vous croyez, maman, que si l'on eût mis Églantine en pénitence, on l'aurait corrigée ? — Il est rarement nécessaire d'employer des moyens violents pour corriger les enfants actifs et sensibles, parce qu'un rien les affecte ; un mot suffit pour les punir. Mais les caractères indolents et froids s'émeuvent difficilement ; il leur faut de temps en temps quelques secousses pour les tirer de leur assoupissement habituel. — Maman, quelles pénitences auriez-vous infligées à Églantine ? — Les plus rigoureuses, et cependant les plus simples. Quand elle n'aurait voulu courir ni marcher d'un bon pas à la promenade, j'aurais prolongé sa promenade d'une heure. Eût-elle pris une leçon avec nonchalance, j'aurais fait recommencer la leçon ; ainsi du reste. Églantine alors, pour s'épargner de la peine, se serait appliquée, aurait pris une activité apparente, qui finit toujours par en donner une réelle, et, insensiblement, elle eût changé de caractère.

Doralice ne suivit point cette méthode, et s'en repentit amèrement dans la suite. Cependant, voyant la négligence d'Églantine s'augmenter de jour en jour, elle imagina de faire un journal, dans lequel elle inscrivit chaque soir tous les objets qu'Églantine avait perdus dans la journée, avec le prix qu'ils avaient coûté. Dans cette liste figurèrent les livres déchirés ou dépareillés, les joujoux brisés, les robes neuves tachées et gâtées de manière à ne pouvoir plus être portées, les morceaux de pain jetés dans tous les coins du jardin, les bijoux cassés, le papier, les plumes et les crayons employés en pure perte. En y joignant les objets perdus, Doralice constata, en un seul mois, une dépense de quatre-vingt-dix-neuf francs.

— O Dieu ! s'écria Pulchérie ; c'est incroyable. Grâce au Ciel, dans

toute l'année je n'ai perdu que la valeur de quarante francs!... — Oui, reprit madame de Clémire; mais on n'a compté que ce que vous avez perdu, et non ce que vous avez gâté ou prodigué follement. D'ailleurs je ne suis pas riche : vous ne portez ni mousseline brodée ni dentelle; vous ne pouvez perdre que des choses de peu de valeur. Vous n'avez pas de bijoux, et tous vos jouets ne valent pas six francs... — Tant mieux! maman, interrompit Pulchérie; je suis comme Henriette, la fille de madame Steinhausse : je sens que de beaux ajustements me gêneraient. Un tablier garni de dentelle me rendrait malheureuse; car je veux aussi, comme Delphine, cueillir des roses sur les buissons. — Songez qu'Henriette, aussi simple que vous, était plus raisonnable encore, car elle ne perdait rien; suivez la proportion des fortunes, et vous comprendrez que la perte de votre dé d'ivoire ou de vos ciseaux anglais m'est plus onéreuse que ne l'était à la mère d'Églantine la perte de son dé d'or ou de ses ciseaux damasquinés. — Mais aussi, maman, pourquoi Doralice n'élevait-elle pas sa fille dans la simplicité? En lui donnant toutes ces frivolités si chères, elle ne faisait pas là un bon emploi de ses richesses. — Doralice possédait une fortune considérable, elle n'avait point de fantaisies pour elle : il lui était bien permis de disposer de son superflu en faveur de sa fille. — Mais c'était lui inspirer le goût de toutes ces bagatelles? — C'est en les gardant pour soi, et non en les donnant qu'on en inspire le goût.

— Maman, disait Églantine à sa mère, pourquoi n'avez-vous qu'une simple montre d'or avec un petit cordon de soie? — Ma fille, c'est qu'une simple montre est infiniment plus commode à porter, plus agréable qu'une montre richement ornée. — Mais, maman, vous m'en avez donné une émaillée, garnie de diamants, avec une chaîne d'or... — C'est qu'à votre âge on est frivole, on manque de raison; tout ce qui brille séduit; on n'a que des goûts futiles; on aime les perles, les diamants, les bijoux. Ainsi, quand je vous donne tous ces colifichets, je vous traite en enfant.

Doralice, en parlant de la sorte, n'exagérait pas : elle disait la

vérité. Et, en effet, toute personne d'un âge mûr qui trouve encore quelque plaisir à se parer de ces vaines superfluités, ne montre guère plus de raison qu'un enfant de six ans. Mais reprenons le fil de notre histoire.

Au bout d'un an, Doralice montra à sa fille le compte de tout ce qu'elle avait perdu ou dissipé dans le cours de l'année ; ce compte montait à plus de douze cents francs. Églantine, qui n'avait alors que sept ans, fut très indifférente à ce calcul. Sa mère, espérant qu'elle en serait plus frappée lorsqu'elle connaîtrait la valeur de l'argent, continua toujours son journal avec la même exactitude : elle fut aidée dans ce travail par la gouvernante d'Églantine, qui, chaque soir, donnait à Doralice, sur une feuille volante, le détail des prodigalités dont elle avait été témoin. Doralice mettait toutes ces feuilles dans une cassette, sans les joindre au journal qu'elle écrivait de son côté ; bientôt les mémoires de la gouvernante devinrent si nombreux, qu'il aurait fallu beaucoup de temps pour en faire le relevé. Alors Doralice se décida à n'en faire le relevé que lorsque Églantine aurait atteint un âge raisonnable.

Le journal de Doralice prouvait de plus en plus que l'indolence de sa fille ne faisait qu'augmenter au lieu de diminuer. Églantine allait souvent se promener au bois de Boulogne ; elle y perdit, en quatre mois, la valeur de mille ou douze cents francs de bijoux : tantôt c'était une bague, tantôt un flacon ; une autre fois un médaillon ; sans compter les mouchoirs et les gants oubliés sur les chaises. En outre, il ne se passait pas de semaines qu'elle ne brisât un éventail, qu'elle ne cassât le grand ressort ou le verre de sa montre, et il fallait payer sans cesse des mémoires d'horlogers. L'hiver la dépense était encore plus forte. Églantine, comme toutes les personnes indolentes, était extrêmement frileuse ; elle était toujours dans les cendres, elle y laissait tomber ce qu'elle tenait ; elle brûlait ses robes, ses fourrures ; on était obligé de renouveler sa garde-robe tous les mois. En outre, quand ses maîtres venaient, elle avait presque toujours une migraine qui ne lui permettait pas

de prendre ses leçons. On donnait un cachet au maître, et on le renvoyait...

— Comment, demanda César, ces migraines n'étaient pas véritables? — Non, Églantine s'en plaignait uniquement pour se dispenser de l'étude. — Mais c'est affreux, de mentir ainsi! — Voilà où la conduisait l'indolence; ce défaut, qui semble d'abord si léger, entraîne aux plus graves conséquences. Eglantine était naturellement sincère, mais elle était encore plus paresseuse; et pour s'épargner la plus petite fatigue, elle avait recours au mensonge, non qu'elle n'en ressentît des remords; mais la paresse finissait par triompher de ses scrupules.

Cependant Églantine commençait à sortir de l'enfance : elle touchait à sa dixième année. Sa mère lui donna de nouveaux maîtres. Fatiguée du piano, et n'y faisant aucun progrès, Églantine avoua enfin qu'elle avait un dégoût invincible pour cet instrument, et témoigna l'envie d'apprendre la harpe. Doralice lui permit d'abandonner le piano, quoiqu'elle en jouât depuis l'âge de cinq ans, et on lui donna un maître de harpe. En même temps Doralice releva et porta sur son journal une dépense d'environ huit mille francs, pour frais de musique, de cachets, entretien du piano, etc. Églantine n'apprit la harpe qu'une année; son maître, rebuté de son peu d'application, la quitta. Alors elle essaya de jouer de la guitare avec aussi peu de succès. Enfin la guitare fut abandonnée comme le piano et la harpe.

Églantine avait encore d'autres maîtres. Elle apprenait le dessin, la géographie, l'anglais, l'italien; elle avait un maître de danse, un maître de chant, un maître d'écriture; c'était une dépense d'environ mille francs par mois. L'indolente Églantine n'en était pas plus savante, et la dépense qu'elle occasionnait n'avait plus de bornes. Tous les deux ou trois mois, sa musique, ses livres, ses cartes de géographie étaient déchirés, il fallait en acheter d'autres; elle n'avait aucun soin de sa harpe, et la laissait à l'humidité devant les fenêtres ouvertes; on était obligé de la remonter presque tous les jours: elle

dépensait en cordes de harpe, en crayons, en papiers, quatre fois plus que ne l'aurait fait une personne soigneuse.

Son excessive indolence lui rendait insupportable toute espèce de sujétion. Elle était si peu soigneuse, qu'en deux ans on avait été forcé de renouveler deux fois les meubles de son appartement; elle se décoiffait sur tous les fauteuils de sa chambre, et ne manquait jamais de laisser tomber à terre toutes ses épingles; ses robes étaient toujours couvertes de taches d'encre ou de cire; elle passait un temps incroyable à sa toilette, car elle ne faisait rien qu'avec une extrême lenteur ; en même temps d'une négligence impardonnable dans sa mise; elle regardait sans voir, agissait sans penser, et ne montrait aucune grâce, aucun goût. N'ayant jamais voulu s'assujettir à mettre des gants, elle avait les mains rudes et rouges, elle marchait de la manière la plus désagréable, habituée qu'elle était de porter constamment ses souliers en pantoufles.

Telle était Églantine à seize ans. Doralice s'était plu à lui former une jolie bibliothèque, dans l'espoir qu'elle prendrait du goût pour la lecture. Pour obéir à sa mère, Églantine lisait à sa toilette, et dans l'après-midi ; c'est-à-dire qu'elle se bornait à tenir un livre, car elle lisait avec si peu d'attention, qu'il lui était impossible d'acquérir la plus légère instruction ; aussi à seize ans était-elle d'une ignorance d'autant plus inexcusable, qu'on n'avait rien épargné pour son éducation ; elle n'avait aucune notion d'histoire, de géographie, ni même d'orthographe; elle était également hors d'état de faire un extrait ou d'écrire une lettre; et quoiqu'elle eût appris dix ans l'arithmétique, il n'y avait guère d'enfants de huit ans qui ne comptassent mieux qu'elle.

Vers ce temps, un jeune homme, nommé le vicomte d'Arzelle, se fit présenter chez Doralice ; il avait vingt-trois ans; aussi distingué par son esprit, ses vertus, sa réputation, que par sa naissance, il possédait une belle fortune et des agréments personnels. Il paraissait avoir le plus vif désir de plaire à Doralice et d'obtenir son amitié; il appréciait sa simplicité, sa douceur, son égalité parfaite, et ne se

lassait pas d'admirer ses manières, son ton naturel et noble, sa conversation à la fois solide et agréable ; il la rencontrait souvent chez une de ses parentes, et lui avait fait plusieurs visites ; mais il n'avait point encore vu Églantine.

Enfin un jour Doralice pria le vicomte à souper, et à neuf heures Églantine parut dans le salon : sa mère avait ce jour-là présidé à sa toilette. Églantine n'avait rien de recherché dans sa parure, mais ses cheveux étaient arrangés avec soin, et elle avait mis des gants. Le vicomte l'examina d'abord avec beaucoup d'attention, et la trouva parfaitement belle : un instant après il remarqua qu'elle n'avait point de grâce, et au bout d'un quart d'heure il ne la regarda plus ; il oublia même qu'elle fût dans la chambre.

Cependant il continuait d'aller aussi assidûment chez Doralice. Un jour qu'il la trouva seule, il lui parla avec une confiance qui autorisa Doralice à lui demander s'il songeait à se marier : — Oui, madame, répondit-il ; mais quoique mes parents me laissent absolument la liberté du choix, je sens que je ne me déciderai pas facilement ; l'intérêt ou l'ambition ne me détermineront jamais ; une passion aveugle ne me fera point faire de folies ; je veux me marier, non pour acquérir plus de fortune ou plus de considération, mais pour être plus heureux : ainsi je rechercherai une personne parfaitement élevée, qui joigne les vertus aux talents, qui appartienne à des parents estimables, dignes de mon respect et de mon amitié ; sa mère, par exemple, devra posséder toutes les qualités qui vous distinguent, puisqu'elle sera le mentor et le guide de ma femme.

En ce moment survint une visite qui mit fin à la conversation. Quelques jours après, Doralice apprit que le vicomte d'Arzelle avait chargé un de ses gens de questionner adroitement les domestiques de la maison ; que lui-même s'était adressé directement à plusieurs maîtres d'Églantine, auxquels il avait sans peine fait dire l'exacte vérité ; il sut, à n'en pouvoir douter, qu'Églantine n'avait retiré aucun fruit de l'éducation dispendieuse que lui avait donnée sa mère.

Depuis ce moment le vicomte parut beaucoup moins chez Dora-

lice, et bientôt il cessa entièrement d'y aller. Doralice, certaine qu'il aurait épousé Églantine si elle eût eu moins de défauts, regretta beaucoup pour sa fille un établissement aussi brillant, et que le seul mérite personnel du vicomte lui aurait fait préférer à tout autre.

Des peines bien plus sensibles étaient réservées à Doralice. Églantine, de plus en plus indolente, lui causait tous les jours de nouveaux chagrins. A dix-sept ans elle avait encore tous les maîtres qu'on quitte ordinairement à quatorze; elle n'avait de goût pour aucune espèce d'occupation. Cependant, comme son cœur était bon et qu'elle aimait sa mère, elle essayait quelquefois de vaincre sa nonchalance; alors on était étonné de l'intelligence et des dispositions qu'elle montrait; le cœur de Doralice se rouvrait à l'espérance et à la joie, mais ce bonheur durait peu; au bout de cinq ou six jours Églantine retombait dans son apathie ordinaire : elle sentait confusément ses torts, et, au lieu de chercher à les réparer, elle se laissait aller au découragement. D'ailleurs, accoutumée à ne jamais réfléchir, elle ne sentait pas toute l'ingratitude qu'il y avait à répondre si mal aux soins de la plus tendre mère; elle se disait seulement : « C'est vrai. J'ai causé beaucoup de dépenses inutiles, mais ces dépenses n'ont pu déranger une fortune considérable comme l'est celle de mon père; au reste, je suis jeune et riche, on dit que je suis belle, je puis bien me passer d'instruction et de talents. » C'est comme si elle eût dit : « Je puis me passer de montrer ma reconnaissance à ma mère; à quoi bon faire son bonheur, et en même temps être aimable et aimée? » Voilà comme on raisonne quand on est incapable de réflexion.

Églantine, ne cherchant jamais à plaire ni à obtenir l'approbation de ceux qui l'entouraient, ne jouissait d'aucune considération dans la maison de sa mère; les domestiques et les amis de Doralice la regardaient toujours comme un enfant. Elle se montrait si peu obligeante, si singulièrement insipide; elle disait parfois des choses si déplacées, qu'elle était, dans la société, importune et désagréable. Toute contrainte lui paraissait insupportable, et presque tout était

contrainte pour elle ; les usages reçus dans le monde lui semblaient tyranniques ; elle trouvait la politesse gênante, et n'était à son aise qu'avec des personnes subalternes et sans éducation. Loin de rechercher les conseils dont elle avait besoin, elle les fuyait, parce qu'elle sentait qu'elle n'aurait pas le courage de les suivre : aussi, quand Doralice lui représentait les inconvénients de son caractère, elle écoutait sa mère avec plus de dépit que de repentir. Ces conversations étaient toujours suivies d'un embarras et d'une humeur qu'elle ne pouvait ni vaincre ni dissimuler ; car, accoutumée à céder lâchement aux impressions qu'elle recevait, n'ayant aucun empire sur elle-même, elle préférait aggraver ses torts que de se donner la peine de chercher les moyens de les réparer.

Églantine, en prenant tant de nouveaux défauts, n'avait perdu aucun de ceux qu'on lui reprochait dans son enfance. Depuis deux ans, elle recevait pour son entretien une pension aussi forte que si elle eût été mariée : cependant elle était toujours mal mise et faisait des dettes. Enfin elle atteignit sa dix-huitième année, époque heureuse pour elle, car c'était celle où l'on devait congédier tous ses maîtres. Ce jour même, Doralice vint le matin dans la chambre d'Églantine, et s'asseyant auprès de sa fille : — Vous avez aujourd'hui dix-huit ans, lui dit-elle : c'est l'âge où l'éducation est ordinairement finie. J'ai fait pour vous jusqu'à ce moment tout ce que je pouvais faire, je vous en apporte la preuve. Voici le journal dont je vous ai parlé si souvent ; il contient le détail de tout ce que vous avez perdu depuis votre enfance, de toutes les dépenses inutiles que vous avez occasionnées ; j'y ai joint les anciens mémoires de votre gouvernante, ceux de votre femme de chambre. Le relevé de ces différentes sommes donne un total de cent trois mille francs… — Est-il possible ? maman, s'écria Eglantine. — Et vous croyez bien que je ne fais pas entrer dans ce calcul les dépenses indispensables tant pour votre entretien que pour les maîtres qui ont réussi à vous apprendre quelque chose. Par exemple, vous avez une jolie écriture, vous lisez passablement la musique ; je n'ai point parlé de ces deux

maîtres dans mon journal, quoique j'aie été obligée de vous les conserver beaucoup plus longtemps que je ne l'eusse fait si vous aviez montré plus d'application. J'ai dû mettre au nombre des dépenses en pure perte tout ce qu'ont coûté les maîtres d'instruments, de dessin, de géographie, d'histoire, d'arithmétique, etc., sans oublier la maîtresse qui vous a enseigné à broder pendant deux ans, et l'énorme quantité de soie, de chenille, de satin, de velours, etc., que vous avez dépensée sans avoir jamais rien fait qui puisse être montré...—Mais, repartit Eglantine, cent trois mille francs!... Je ne puis le concevoir. — Je vous ait dit mille fois que les petites dépenses, souvent répétées, deviennent exorbitantes, et par conséquent ruineuses. Un exemple vous en fera juger. Vous avez deux montres : depuis l'âge de huit ans jusqu'à ce moment vous n'avez pas passé de mois sans les envoyer chez l'horloger ou chez le bijoutier, tantôt pour y remettre un ressort, un verre, ou même un cadran neuf, tantôt pour y faire remettre des aiguilles ou des diamants. Il n'y a pas de mois que ces montres n'aient au moins coûté sept ou huit francs d'entretien et même davantage; de manière qu'au bout de dix ans ce seul article se monte à deux mille francs. On doit bien regretter l'argent qu'on a prodigué ainsi, quand on songe à combien d'autres usages on aurait pu l'employer. Cent trois mille francs que vous avez perdus, ma fille, auraient assuré un sort heureux à plus de vingt familles infortunées.

Cette dernière réflexion de Doralice fit couler les larmes d'Eglantine; elle prit une des mains de sa mère, et la serrant dans les siennes: — Oh! que je suis coupable! s'écria-t-elle. Mais, ma chère maman, quoique je sois sans talents, quoique je n'aie pas d'instruction, cependant il me reste les éléments de tout ce qu'on m'a appris... — Sans doute, reprit Doralice, et si vous vouliez vous appliquer, étudier sérieusement, vous pourriez encore regagner une partie de l'argent que vous avez perdu; mais il faudrait désormais avoir autant de persévérance et d'activité que vous avez montré jusqu'ici d'inconstance et de paresse.

A ces mots, Eglantine soupira et tomba dans la rêverie. — Je sais, continua Doralice, que grâce à votre fortune et à votre figure vous croyez avoir moins besoin de talents et de grâces que beaucoup d'autres personnes ; mais parce qu'on possède les avantages les plus fragiles et les moins estimables, est-ce une raison pour dédaigner ceux qui seuls peuvent procurer des suffrages véritablement flatteurs ? Est-ce la beauté qui fait aimer ? Dépouillez-la des grâces, elle n'aura pas même le don de plaire. Sont-ce les richesses qui rendent heureux ? N'êtes-vous pas consumée d'ennui, toujours mécontente des autres et de vous-même ?... D'ailleurs, connaissez-vous l'état des affaires de votre père ? Et s'il se ruinait ?...

Ces derniers mots réveillèrent l'attention d'Eglantine ; elle regarda sa mère avec effroi. Doralice cessa de parler, leva les yeux au ciel, et après quelques moments de silence qu'Eglantine n'osait interrompre, elle se leva, sortit, et laissa sa fille accablée de tristesse et d'inquiétude.

Les alarmes d'Eglantine n'étaient que trop fondées. Mondor, son père, aussi insatiable que Doralice était modérée, n'avait pu se contenter de deux cent mille livres de rente ; il s'était engagé dans des entreprises immenses, et marchait à grands pas vers sa ruine totale. Doralice ne connaissait pas toute l'étendue de son malheur, mais elle en soupçonnait une partie ; et c'est ce qu'elle avait voulu faire entendre à sa fille. Mondor, dans l'espoir de conserver son crédit, tâchait de cacher le mauvais état de ses affaires ; mais bientôt plusieurs banqueroutes de ses associés en découvrirent le désordre affreux. Mondor n'avait pas une âme faite pour supporter l'adversité ; il tomba malade, et les soins de Doralice et d'Églantine ne purent lui conserver la vie ; il expira en maudissant l'ambition et la cupidité, funestes causes de sa ruine et de sa mort.

Doralice s'occupa du soin de satisfaire tous ses créanciers. La fortune entière de Mondor n'y put suffire : Doralice possédait une terre de quinze mille livres de rente, sur laquelle les créanciers n'avaient aucun droit ; mais, afin de compléter la somme nécessaire pour

payer les dettes de son mari, elle abandonna pour six années les revenus de cette terre, le seul bien qui lui restât. Églantine sacrifia au même usage tous les diamants qu'elle tenait de sa mère

Ces arrangements faits, il ne restait à Doralice, pour vivre pendant six ans, que ses bijoux et quelque argenterie : elle les vendit et en eut vingt mille francs. — Il faut, dit Doralice à sa fille, que nous allions habiter un pays où l'on puisse vivre pendant six ans avec la somme qui nous reste; mon intention est de m'établir en Suisse jusqu'au moment où je recouvrerai la terre dont j'ai cédé les revenus. — O ma mère, s'écria douloureusement Églantine, vingt mille francs! voilà tout ce qui vous reste!... Quels remords pour moi, quand je me rappelle tout ce que je vous ai coûté!... — N'y pense plus, interrompit Doralice en l'embrassant. Si j'eusse prévu les malheurs que le sort nous réservait, tu n'aurais jamais eu connaissance de ce journal; je l'ai brûlé, et tout ce qu'il contenait est pour jamais effacé de ma mémoire. — Ah! reprit Églantine en tombant aux pieds de sa mère, j'éprouve un repentir trop vrai pour oublier jamais ces fautes que vous me pardonnez avec tant de générosité!... Le désir et l'espoir de les réparer et de faire votre bonheur peuvent seuls maintenant m'attacher à la vie... O maman, je le sais, une fille digne de vous pourrait vous consoler de vos malheurs : eh bien! je me corrigerai, j'acquerrai les vertus qui me manquent. Il vous faut une amie : je deviendrai la vôtre; et pour obtenir un titre si cher, il n'est rien que je ne tente.

Comment vous peindre l'émotion de Doralice contemplant avec ravissement Églantine à ses genoux et baignée de larmes? Elle la releva, et la pressant contre son sein : — Tu me fais éprouver dans cet instant, dit-elle, tout ce que le cœur d'une mère peut ressentir de joie; va, ne gémis plus sur mon sort.

En prononçant ces paroles, Doralice avait peine à retenir ses larmes, les plus douces qu'elle eût jamais versées. Le soir même qui suivit cet entretien, Églantine se plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain, on lui trouva de la fièvre; Doralice envoya cher-

cher un médecin; après avoir attentivement examiné la malade, le docteur déclara qu'elle avait tous les symptômes qui précèdent la petite vérole : il ne se trompait pas : cette maladie se manifesta de la manière la plus inquiétante; le médecin ne cacha point à Doralice que la petite vérole était confluente et de la plus mauvaise espèce. Doralice, malgré les conseils du médecin, ne quitta plus le chevet d'Églantine. En proie au plus affreux délire, Églantine recevait les soins de sa mère sans la reconnaître; elle était dans ses bras et l'appelait en s'écriant douloureusement: — Ma mère m'abandonne!.. Je l'ai mérité!... Je ne l'ai pas rendue heureuse!... Je meurs sans recevoir sa bénédiction!... O mon Dieu! pardonnez-moi...

Ces tristes plaintes, entrecoupées de soupirs et de sanglots, perçaient l'âme de Doralice : en vain elle répondait à sa fille, en vain elle la baignait de ses larmes; Églantine ne l'entendait pas. La maladie fit de rapides progrès, elle se porta surtout au visage d'Églantine, et, couvrant ses yeux d'une croûte épaisse, la priva totalement de la lumière. Ce nouvel accident, assez ordinaire dans la petite vérole, n'inquiéta pas d'abord; mais bientôt le médecin en fut vivement alarmé; il ne dissimula pas à Doralice ses craintes qu'Eglantine ne perdît la vue.

Madame de Clémire en était là de son récit, quand la baronne, regardant à sa montre, se leva, et donna le signal de la retraite; vainement on demanda une prolongation de veillée, il fallut s'aller coucher. Le lendemain madame de Clémire reprit l'histoire d'Eglantine en ces termes :

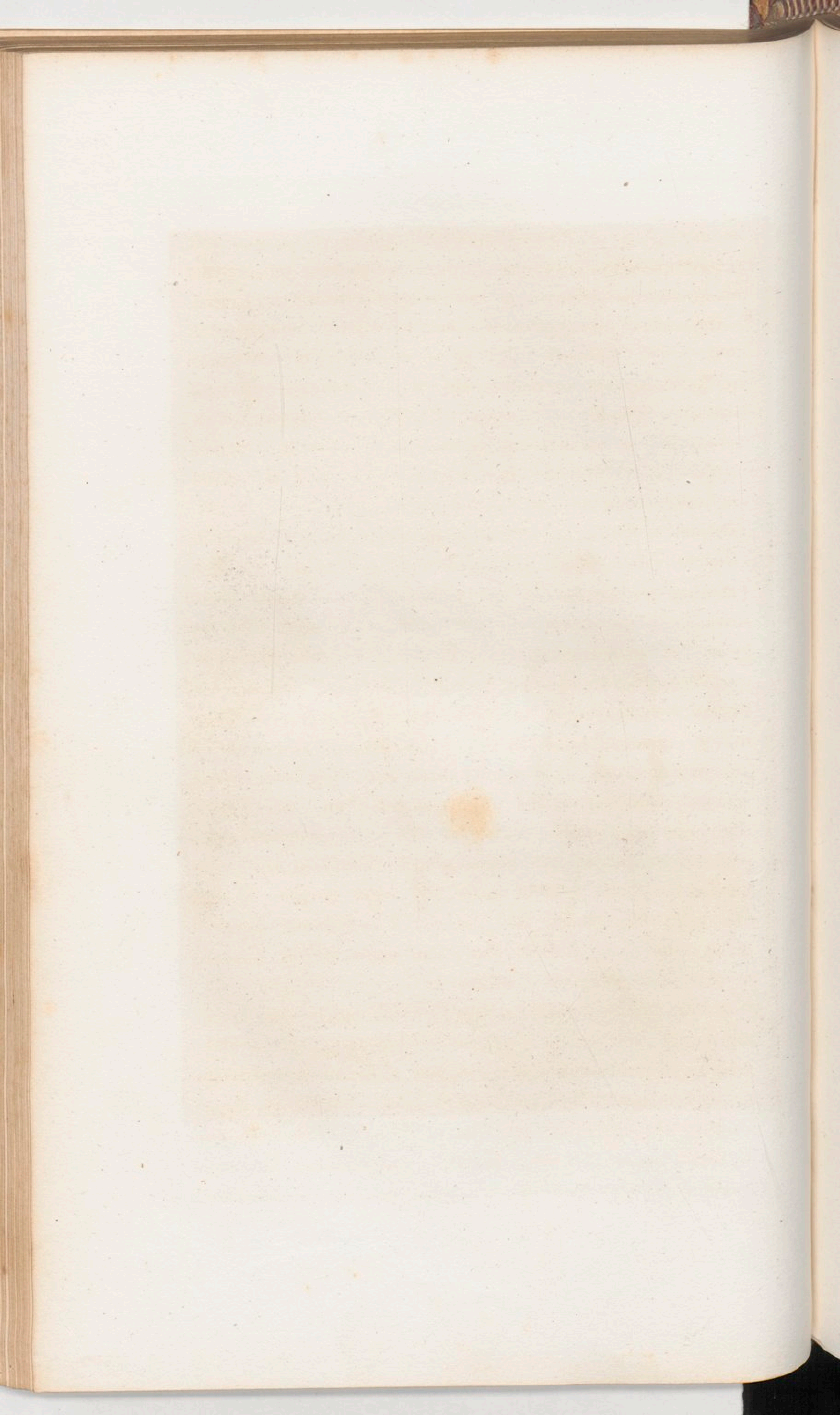
Doralice était restée trois jours et trois nuits auprès de sa fille, et n'avait voulu confier à personne les soins incessants que réclamait sa position désespérée. Le quatrième jour le médecin constata un mieux sensible dans l'état de la malade, et déclara qu'elle était hors de danger. En effet, Eglantine ne tarda pas à rouvrir les yeux; reconnaissant le visage chéri de la plus tendre des mères : — Juste ciel! s'écria-t-elle, je vous revois, ma mère!...

Ses sanglots lui coupèrent la parole, et se jetant sur le sein de



Imp. Lemercier à Paris.

Dieu ! s'écria-t-elle, c'est vous, c'est ma mère.



Doralice, elle ne put d'abord exprimer les transports passionnés de sa reconnaissance que par des larmes... Le médecin lui confirma qu'elle devait à Doralice seule tous les secours qu'elle avait reçus. — O ma mère! dit Églantine, combien la vie me devient chère!... qu'il me serait douloureux de la perdre avant de vous avoir témoigné ma tendresse et ma reconnaissance!... Je ne veux vivre que pour faire votre bonheur, car je ne puis être heureuse que par vous...

Églantine parlait avec tant de feu, que le médecin, craignant pour elle l'effet d'une émotion si violente, l'interrompit, et fit cesser une conversation qui aurait pu redoubler sa fièvre.

Depuis ce jour la maladie ne donna plus d'inquiétude; mais le médecin déclara qu'elle laisserait des traces fâcheuses. En effet, Églantine perdit sa beauté; quoiqu'elle ne fût pas excessivement marquée de la petite vérole, elle était à peine reconnaissable ; ses beaux cheveux étaient tombés, et elle n'avait plus cet éclat brillant qui la rendait si remarquable. Sachant combien elle était changée, Églantine n'éprouvait aucun empressement de se regarder dans un miroir ; cependant, lorsqu'elle se leva pour la première fois, elle ne put éviter de se voir ; sa mère lui donna le bras, et en la conduisant vers une chaise longue, elle la fit passer devant une glace. Églantine, en jetant les yeux sur la glace, ne put s'empêcher de tressaillir : — Est-ce là, dit-elle, cette figure qu'on admirait tant il y a trois semaines! — Quels seraient vos regrets, reprit Doralice, si vous aviez eu la folie d'attacher un grand prix à cette beauté passagère qu'un instant peut enlever, et qu'il faut s'attendre à perdre dans le court espace de quelques années !...

— Maman, interrompit Caroline, je crois que Doralice exagérait un peu, afin de consoler Églantine ; car on peut, en perdant la jeunesse, conserver la beauté... — Non. La beauté ne peut exister sans la jeunesse. — Mais cependant madame de Palmis, que tout le monde trouve si jolie, n'est plus jeune, elle a, dit-on, trente-six ans. — Aussi n'est-elle plus jolie ; on voit seulement qu'elle a dû l'être. Il est vrai qu'on lui répète tous les jours qu'elle a l'air d'avoir dix-huit

ans... Lorsqu'elle avait cet âge, beaucoup de femmes critiquaient sa figure; maintenant toutes s'accordent à la louer précisément parce qu'elles ne la trouvent plus ce qu'elle était. Les jeunes personnes savent bien que l'on préfère toujours les agréments de la jeunesse à la régularité, quelque parfaite qu'elle soit, d'un visage de trente-six ans; et les femmes qui approchent de quarante ans ne manquent pas de préférer la beauté de trente-six ans à la beauté de vingt. Voilà pourquoi tant de gens soutiennent que madame de Palmis est plus belle que la comtesse Rosalie. L'une, à son déclin, ne cause plus d'ombrage; l'autre, à son aurore, excite l'envie de toutes les femmes assez frivoles pour regarder la beauté comme le plus précieux de tous les avantages. Pour moi je n'ai jamais vu de femme qui à trente ans fût aussi jolie qu'à dix-huit, et véritablement belle sans le secours de l'art, c'est-à-dire sans parure, ou sans l'illusion des lumières.—Allons, maman, dit Caroline, je le vois bien à présent, Doralice n'exagérait pas, et elle avait bien raison de dire qu'il faudrait être insensé pour attacher quelque prix à un avantage si frivole et dont on jouit si peu de temps. Mais ayez la bonté, chère maman, de reprendre l'intéressante histoire. Je suis sûre qu'Églantine est à présent corrigée pour toujours, et qu'elle va faire le bonheur de sa mère. — Vous allez en juger, reprit madame de Clémire.

Églantine, éclairée par le malheur, et pénétrée de reconnaissance, sut vaincre tous ses défauts; elle devint aussi raisonnable, aussi active, aussi digne d'être aimée, qu'elle avait été jusque-là indolente, paresseuse, inconstante et légère.

Aussitôt que sa santé fut entièrement rétablie, Doralice partit avec elle pour la Suisse. Les deux voyageuses se rendirent d'abord à Lyon, et prirent ensuite la route de Genève; elles passèrent auprès du fort de l'Écluse (entre Châtillon et Coulonges), remarquable par sa situation pittoresque. Elles s'arrêtèrent à Bellegarde pour y visiter ce que les gens du pays appellent *la perdition du Rhône*. Rien de plus curieux, en effet, que de voir le Rhône se perdre sous d'énormes rochers, dans de vastes gouffres, et repa-

raître ensuite en se précipitant en cascades sur d'autres rochers. Ce lieu environné de montagnes, de précipices profonds, de rochers couverts de mousse et de verdure, suffirait seul pour dégoûter à jamais de ces froids jardins à l'anglaise où l'on a voulu follement imiter de semblables effets. Après avoir passé quelques jours à Genève, Doralice parcourut les délicieuses rives du lac, dans l'intention de chercher une maison où elle pût s'établir; elle prit enfin la résolution de se fixer à Morges, jolie ville entre Genève et Lausanne, sur le bord du lac et dans une situation ravissante.

Doralice loua une petite maison dans cet agréable séjour; les fenêtres du salon donnaient d'un côté sur des campagnes riantes et fertiles, et de l'autre elles laissaient voir le lac de Genève, et par de là les immenses montagnes chargées de glace qui le bornent. On ne saurait se faire une idée de ces montagnes; elles offrent mille aspects différents dans un même jour, par l'effet de divers accidents de lumière qui s'y succèdent. Au lever de l'aurore, leur sommité et leurs rochers sont couleur de rose, et les monceaux de glace qui les couvrent ressemblent à des nuages transparents. Quand le soleil devient plus vif, les montagnes prennent des couleurs plus foncées, et paraissent successivement gris de lin, violettes et bleu-brun. Au coucher du soleil, elles se dorent; on croit voir d'énormes masses de topazes, et les yeux sont éblouis de l'éclat brillant de leurs couleurs. Le lac de Genève présente des variétés aussi piquantes. Lorsqu'il est tranquille, son onde pure et limpide réfléchit la couleur des cieux; mais lorsqu'il est agité, il ressemble à la mer, il en reproduit le bruit imposant, et en a la majesté. Tour à tour tumultueux et paisible, il charme, il étonne les yeux par des spectacles toujours nouveaux.

Églantine ne pouvait se lasser de cette vue enchanteresse. — Que tout ce que j'ai admiré jusqu'ici, disait-elle, me paraîtrait insipide à présent! Avec quelle indifférence je reverrai les environs de Paris, ces plaines monotones et ces jardins si vantés! Me voilà brouillée pour toujours avec les rivières factices, les petits rochers et les petites montagnes. — Si vous aviez fait le voyage d'Italie, ajouta Doralice,

vous n'aimeriez pas davantage *les petites ruines*. — Il me semble que les poëtes et les peintres ne devraient décrire les beautés de la nature ni faire des paysages sans avoir visité l'Italie et la Suisse. — Je suis de votre avis. Louis Bakhuifen, fameux peintre hollandais [1], s'exposait sur la mer lorsqu'elle était agitée par de violentes tempêtes, afin de mieux observer le mouvement des vagues, le choc et les débris des vaisseaux échoués contre les écueils, les efforts et le trouble des matelots épouvantés. Rugendas [2], peintre de batailles, assista au bombardement, à la prise et au pillage d'Augsbourg. Plusieurs fois il brava la mort, afin de considérer à loisir les effets des boulets et des bombes, et toutes les horreurs d'un assaut. On l'a vu, au milieu du carnage, exécuter des dessins avec autant de soin que s'ils eussent été faits dans son cabinet. Vander-Meulen [1] suivit Louis XIV dans toutes ses conquêtes, dessinant les villes fortifiées et leurs environs, les campements, les haltes et les escarmouches, afin d'en composer les tableaux qui reproduisent avec tant de vérité les hauts faits de ce prince. Quel courage n'inspire pas le noble désir de se distinguer ! Mais quand on préfère à la vraie gloire des petits succès du moment, on n'a besoin ni d'instruction ni de grands talents. On reste chez soi, on intrigue, on cabale, on se fait un parti, on peint ou l'on écrit sans chaleur et sans vérité, et par conséquent sans génie, mais on est loué deux jours. Au reste, il y a beaucoup de gens qui se rendent justice, en ne poussant pas plus loin leur ambition.

Églantine écoutait sa mère avec un plaisir qu'elle n'avait jamais éprouvé. Autrefois insensible aux charmes si doux de la conversation, son indolence et sa distraction l'empêchaient d'y prendre part ; mais ses malheurs avaient produit en elle une révolution aussi subite qu'étonnante. Son caractère était tout à fait changé ; elle réfléchissait, sentait vivement, et goûtait une satisfaction inexprimable à

[1] Mort en 1709.
[2] Mort en 1742.
[3] Mort à Paris, en 1690.

s'entretenir avec sa mère. D'ailleurs, voulant dédommager Doralice de tous les chagrins qu'elle lui avait causés par son indolence, elle s'occupait avec une activité qui la fatigua d'abord ; mais cette activité cessa bientôt de lui paraître pénible. La lecture, la musique et le dessin remplissaient tous ses moments. Comme elle se donnait tout entière à l'étude, le travail, loin de l'ennuyer, l'amusait et l'attachait. Dans les commencements elle n'avait été guidée que par le désir de rendre sa mère heureuse et de lui prouver sa reconnaissance ; mais charmée et surprise elle-même de la rapidité de ses progrès, elle ne tarda pas à étudier pour son propre plaisir ; et à force d'ardeur, de patience et d'application, elle parvint à regagner tout le temps perdu. Elle acquit des connaissances solides et des talents supérieurs ; l'agréable séjour qu'elle habitait lui devenait tous les jours plus cher.

Comme deux personnes peuvent vivre, à Morges, dans l'aisance avec trois mille francs par an, Doralice ne s'apercevait pas de la perte de sa fortune ; elle occupait une maison commode. De son cabinet de travail elle découvrait le lac et les montagnes, et trouvait que cette vue valait bien celle de la Seine et des boulevards. Elle faisait beaucoup meilleure chère que dans le temps de son opulence ; de bons fruits, du gibier, le laitage délicieux de la Suisse, l'excellent poisson du lac de Genève, ne lui laissaient rien à désirer. Morges, ses environs, et Lausanne, lui offraient de plus toutes les ressources de société qu'on peut souhaiter.

Dans cet heureux pays, que le luxe n'a point encore corrompu, on trouve toute la simplicité des mœurs les plus pures, et les femmes y sont également aimables, instruites et vertueuses.

Doralice et sa fille allaient souvent à Lausanne ; elles y firent la connaissance d'une jeune veuve nommée Isabelle, qui joignait à tous les charmes extérieurs mille talents agréables, un esprit fin, et les qualités les plus attachantes. Elle devint l'amie de Doralice et d'Églantine, et les suivait souvent à Morges, ou dans les courses qu'elles faisaient aux environs de Genève. Tantôt elles s'engageaient toutes

les trois dans de longues promenades sur le lac; tantôt on rassemblait à Morges une société choisie de douze à quinze personnes, et l'on faisait de la musique; ou bien l'on improvisait un bal champêtre sous une feuillée décorée de guirlandes de fleurs naturelles. Églantine, par ses agréments, sa gaieté et ses talents, faisait le principal ornement de ces petites fêtes. Elle n'était plus belle, mais elle plaisait mille fois plus que dans le temps où l'on admirait la régularité de ses traits et l'éclat de son teint. Elle avait conservé une taille élancée, et se faisait remarquer par sa grâce et son maintien. Elle n'était plus mise avec magnificence, mais avec goût. On la regardait sans la distinguer; mais plus on la regardait, plus on aimait sa figure. Son visage avait pris de l'expression. Elle n'avait plus, il est vrai, la beauté qui attire tous les yeux; mais, ce qui est préférable, elle possédait le charme qui les fixe.

Il y avait plus de dix-huit mois que Doralice habitait Morges, sans qu'elle eût pu se résoudre à s'en éloigner et à visiter la Suisse, comme elle en avait toujours eu le projet. Cependant, voulant faire connaître à sa fille cet intéressant pays, elle se décida enfin à quitter pour quelque temps sa petite maison et l'aimable Isabelle. Elle partit avec Églantine sur la fin de juin, et se rendit d'abord à Berne, ville charmante par sa régularité et la beauté de sa situation. Les rues en sont extrêmement larges et coupées par le milieu par un petit ruisseau d'une eau limpide. De chaque côté de belles arcades forment des galeries couvertes, pavées en larges pierres de taille; le fond de ces arcades, si commodes pour les gens de pied, est occupé par de jolies boutiques. Les promenades de Berne sont ravissantes; la terrasse surtout située sur l'Aar offre une vue admirable.

Doralice passa quelques jours à Berne; et après avoir visité Indelbank, village où l'on voit de remarquables tombeaux, elle partit de Berne, et dirigea sa route vers les fameuses glacières de Grindelwald, à vingt lieues de Berne.

De toutes les glacières qui se trouvent dans les Alpes, la plus

curieuse est celle de Grindelwald, auprès d'un village qui porte son nom. Le sommet de la montagne est occupé par un immense réservoir d'eau glacée. La roche qui sert de bassin à ce lac est de marbre noir veiné de blanc; la partie qui descend en pente est d'un beau marbre varié. Les eaux superflues du lac et des glaçons qui sont à la surface, obligées de s'écouler et de rouler successivement sur un plan incliné, forment ce qu'on appelle particulièrement *les glacières*, c'est-à-dire cet assemblage de glaces en pyramides qui tapissent toute la pente de la montagne. Rien de comparable à la beauté de ce magnifique amphithéâtre, couvert de tours ou d'obélisques de cristal et s'élevant à plus de trente ou quarante pieds de hauteur. Ce spectacle est éblouissant, et surtout lorsqu'en été le soleil darde ses rayons sur ses groupes de pyramides glacées. Alors toute la glacière commence à fumer et à jeter un éclat que les yeux ont peine à soutenir. Le vallon est bordé des deux côtés par deux montagnes couvertes de verdure et d'une forêt de sapins.

Doralice et sa fille, après avoir admiré Grindelwald, continuèrent leur voyage dans l'intérieur de la Suisse, et se rendirent à Zurich, où elles virent Gessner, ce grand poëte qui a dû son beau talent à la sensibilité de son âme et à la pureté de ses mœurs. Où aurait-il pu écrire ailleurs qu'en Suisse ces idylles charmantes où la vertu se montre sous des traits si touchants, sous une forme si séduisante? Pourquoi ses ouvrages, d'un genre si simple, ont-ils tant de charmes? Pourquoi sont-ils traduits dans toutes les langues? C'est que l'auteur a senti tout ce qu'il exprime, c'est qu'il a vu tout ce qu'il peint. Il accompagna Doralice dans presque toutes ses promenades. En parcourant les bords enchantés du lac de Zurich, de la Sil, de la Limmat, Gessner montrait à Doralice les lieux charmants qu'il avait dessinés [1] ou décrits dans ses vers. Doralice admira surtout le bocage de pampres où il composa la délicieuse idylle de *Mirtyle*.

[1] Gessner dessinait aussi bien qu'il écrivait.

Doralice et Églantine passèrent huit jours avec Gessner; elles le contemplèrent au milieu de sa famille, de ses occupations, et elles virent toujours en lui un sage heureux, un vrai philosophe, et un digne peintre de la nature.

Après une absence de deux mois, Doralice et sa fille se retrouvèrent avec joie dans leur petite maison de Morges. Isabelle vint embellir leur retraite en passant avec elles une partie de l'hiver. Le printemps ramena les plaisirs, les fêtes champêtres et les longues promenades. Il y avait deux ans que Doralice avait quitté Paris : Églantine touchait à sa vingtième année ; elle faisait les délices de sa mère, et ne connaissait le bonheur que depuis qu'elle habitait Morges.

Un soir qu'Églantine et Doralice se promenaient sur les bords du lac, elles rencontrèrent un jeune homme vêtu de noir, qui marchait lentement et paraissait plongé dans la plus triste rêverie. En passant à côté de Doralice, il leva les yeux, et fit un mouvement de surprise.... Doralice reconnut aussitôt le vicomte d'Arzelle. Après les compliments d'usage, le vicomte lui apprit qu'il venait de perdre le meilleur des pères; que, depuis cette perte, le séjour de Paris lui étant devenu odieux, il avait pris la résolution de voyager; qu'il comptait passer deux mois en Suisse, et partir ensuite pour l'Italie. Comme la nuit s'approchait, Doralice reprit le chemin de sa maison. Le vicomte demanda la permission de l'accompagner, et lui offrit son bras. Dans ce moment, il se ressouvint que Doralice avait une fille, et il s'aperçut qu'elle était avec elle. Il lui adressa la parole, mais l'obscurité ne lui permettait pas de distinguer ses traits. On arriva à la porte de la petite maison.

— Quoi! madame, dit le vicomte, c'est ici votre demeure? et songeant à l'immense fortune dont jouissait jadis Doralice, au digne usage qu'elle en faisait, il se rappela qu'elle l'avait employée tout entière à payer les dettes de son mari. On fit entrer le vicomte dans un petit salon orné de jolis dessins et meublé avec goût. — Ce cabinet n'est-il pas délicieux? demanda Doralice; tout ce qu'il ren-

ferme est l'ouvrage d'Églantine : c'est elle qui a brodé ce meuble, dessiné ces paysages...

Le vicomte ne put s'empêcher de montrer une surprise qui ressemblait à de l'incrédulité : il jeta les yeux sur Églantine, et fut frappé du changement de sa figure. Églantine sourit, et la rougeur anima son visage; le vicomte avait d'abord considéré Églantine avec curiosité; il commença à la contempler avec intérêt, et ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de son maintien, l'expression de sa physionomie, estimant les grâces qu'elle avait acquises mille fois au-dessus de l'éclat et de la froide régularité qu'elle avait perdus. Sa conversation le surprit bien davantage encore : en l'écoutant, il avait peine à se persuader qu'elle fût cette même personne autrefois si indolente et si peu aimable : il ne pouvait concevoir que trois années eussent pu produire un aussi notable changement. En quittant Doralice, il lui demanda avec empressement la permission de revenir renouveler ses visites; et dès le lendemain il vint passer une partie de la journée avec elle. On faisait ce jour-là de la musique; Églantine chanta et joua de la harpe. Le vicomte croyait rêver, il avait peine à croire que cette jeune personne si accomplie fût cette même Églantine si bornée et si ignorante, qu'il n'avait pas voulu épouser, malgré sa fortune et sa beauté.

Le vicomte habitait Lausanne, il n'y entendait parler que d'Églantine; elle avait gagné tous les cœurs par ses agréments, son esprit, et surtout par sa douceur, sa parfaite égalité, et sa vive tendresse pour sa mère. Isabelle ne cessait de faire l'éloge d'Églantine avec toute la chaleur de l'amitié; aussi le vicomte préférait-il à toute autre la société d'Isabelle. Cependant il y avait plus de deux mois qu'il était en Suisse, et il ne parlait plus de l'Italie. Il consacrait à Doralice tout le temps qu'elle lui permettait de passer chez elle. Timide et réservé avec Églantine, à peine osait-il lui parler; mais il l'écoutait et l'observait avec une attention dont rien ne pouvait le distraire; et il témoignait à Doralice tout le respect, toute l'affection du fils le plus affectueux. Il passa encore un mois à Lausanne. Enfin

connaissant parfaitement Églantine et par sa réputation et par l'étude qu'il avait faite de son caractère, il cessa de dissimuler des sentiments que la raison même approuvait. Il ouvrit son cœur à Doralice, et lui demanda la main d'Églantine. — Vous la méritez, répondit Doralice ; vous avez refusé ma fille alors qu'elle était belle et riche, vous me la demandez lorsqu'elle a perdu sa beauté et sa fortune. Les grâces, les talents et la vertu pouvaient seuls vous inspirer un attachement véritable. On doit compter sur la durée d'un semblable sentiment. Cependant, comme il est possible de s'abuser soi-même, j'exige que vous fassiez encore de sérieuses réflexions sur un engagement qui doit fixer votre sort et celui de ma fille. Partez, voyagez six mois. Au bout de ce temps, si vous êtes dans les mêmes dispositions, revenez, Églantine est à vous.

A ces mots, le vicomte se jeta aux pieds de Doralice, et la conjura de ne point retarder son bonheur. Mais Doralice, inébranlable, ne se laissa toucher ni par ses prières ni par ses protestations ; et le vicomte au désespoir fut obligé de partir le lendemain. Ne pouvant s'arracher du pays qu'habitait Églantine, il erra dans la Suisse, et y passa tout le temps de son exil. Les six mois expirés, il accourut à Morges. Quand il arriva, Doralice était seule dans son cabinet avec sa fille. Tout à coup la porte s'ouvre ; le vicomte paraît : il se précipite aux genoux de Doralice. Pour la première fois, il parle de ses sentiments devant Églantine : il demande sa main, et proteste de ne jamais se séparer de Doralice. Églantine déclare que ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut se résoudre à changer un sort qui remplissait tous les désirs de son cœur ; et le vicomte assure Églantine qu'un sentiment si naturel la rend encore plus chère à ses yeux.

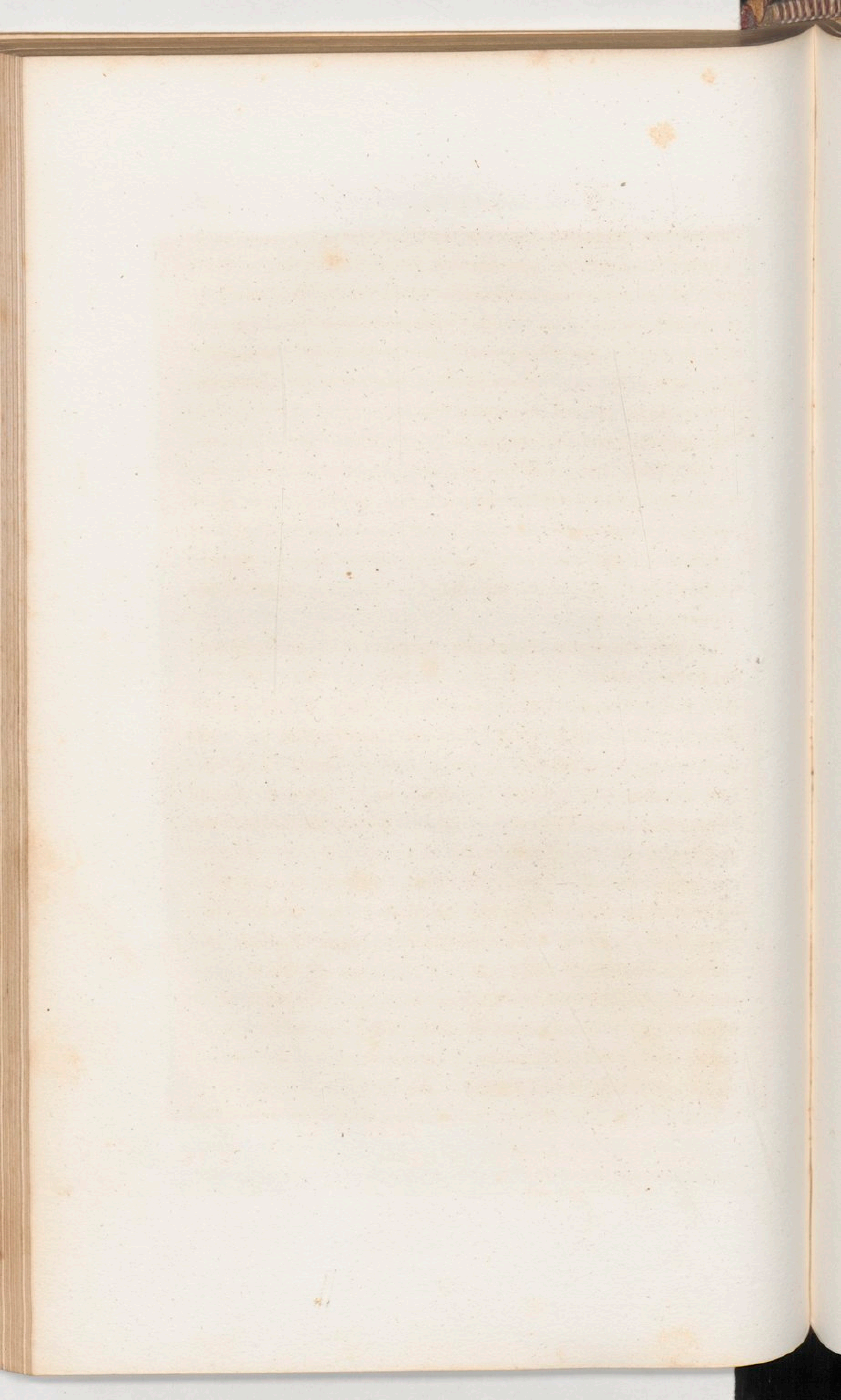
Le soir même de cette conversation, Doralice, la plus heureuse des mères, signa le contrat de mariage de sa fille ; et trois jours après, le vicomte, au comble de ses vœux, épousa l'aimable Églantine.

— Ah ! maman, dit Caroline, voilà une jolie histoire. Allons, je vous promets de ne plus perdre de mouchoirs, de gants, de ne plus jeter mon goûter dans le jardin ; je vous promets d'être bien soi-



Imp. Lemercier à Paris

Le Vicomte paraît et va se précipiter aux genoux de Doralice



gneuse, bien appliquée, afin de ne pas être à dix-sept ans maussade et imbécile, et surtout de ne pas vous causer de chagrin. — Et si, par la suite, ajouta madame de Clémire, on vous trouve belle, rappelez-vous encore, mon enfant, l'histoire d'Églantine. La beauté n'attire que de vains compliments ; les grâces, unies aux qualités du cœur et de l'esprit, ont seules le droit d'obtenir des succès flatteurs et d'inspirer des sentiments solides.

Ici finit la dixième veillée; madame de Clémire, en se séparant de ses enfants, leur promit de les mener dîner le lendemain chez M. de la Palinière. — Chez lui vous verrez, ajouta-t-elle, de belles médailles ; car M. de la Palinière, malgré sa perruque ronde et noire et son air distrait, est rempli d'esprit et d'instruction. — Maman, qu'est-ce que c'est que des médailles ? — Je vous expliquerai cela demain à déjeuner.

Le lendemain matin les enfants renouvelèrent leurs questions au sujet des médailles; sachant qu'ils entreraient dans le cabinet de M. de la Palinière, ils désiraient du moins avoir une idée superficielle de ce qu'ils devaient y voir. Madame de Clémire leur lut un extrait de la *Science des Médailles*. Et comme dans cet extrait il était souvent question d'*emblèmes* et de *devises*, les enfants demandèrent l'explication de ces mots. — On entend par *devise*, répondit madame de Clémire, ou si vous l'aimez mieux par *emblème*, car ces mots ont à peu près le même sens, un symbole exprimant le caractère ou les goûts de la personne qui en a fait le choix. Par exemple, madame de M..., que vous connaissez, est une personne simple, modeste ; elle aime peu le grand monde, ne désire plaire qu'à ses amis, et ne montre les agréments de son esprit que dans le cercle choisi d'une société intime. Aussi a-t-elle pour devise une violette à moitié cachée sous l'herbe; et pour *âme* [1], ces mots : *Il faut me chercher*. — Ah ! dit César, elle est fort jolie, cette devise. — Voyons, reprit madame de Clémire, si vous comprendrez aussi bien celle-ci. Un

[1] Dans une devise, on appelle l'objet qu'elle représente, *le corps*, et les paroles qui entourent cet objet, *l'âme*.

grand homme a pris pour devise un bouquet de lis et de roses, avec ces mots : *Tout pour eux et pour elles*. Qu'est-ce que cela signifie? — J'en comprends bien la moitié, répondit César. Les lis sont l'emblème du roi et de la patrie ; mais les roses... — Eh bien ! les roses, interrompit Pulchérie, sont les femmes ; je le parierais. — Ce n'est pas mal deviné pour votre âge, dit madame de Clémire, s'il est vrai que votre mémoire ne vous ait pas aidée à votre insu, et que je n'aie jamais parlé de cette devise devant vous. Mais enfin, puisqu'entre vous deux vous venez de l'expliquer entièrement, vous devez en sentir toute la finesse. — Oui, maman... Cependant il me semble que *tout pour les femmes*, comme *tout pour le roi*, c'est trop dire. Pour sa mère, ses sœurs, sa femme, à la bonne heure; mais pour toutes les femmes en général, je trouve là de l'exagération. — Cette espèce d'exagération s'appelle *de la galanterie ;* on ne la donne pas pour la vérité : par conséquent elle ne peut être ridicule, d'autant plus que l'usage l'autorise. Mais, pour revenir à cette devise, elle joint au mérite de la précision celui d'être également fine et délicate. — Maman, en quoi est-elle fine ? — En ce qu'elle est claire, s'entend facilement, et cependant ne s'explique qu'à demi. — Comment cela ? — Elle dit seulement : *Tout pour eux et pour elles ;* et si elle s'expliquait entièrement, elle dirait : Il n'y a rien qu'on ne puisse faire, point de périls qu'on ne puisse braver pour servir son roi et sa patrie, et mériter les suffrages des grâces et de la beauté. — Cette devise eût été un peu longue. J'aime mieux : *Tout pour eux et pour elles*. — Vous avez raison ; s'expliquer d'une manière aussi diffuse, c'est être lourd et pesant ; voilà le contraire de la finesse. — Maman, ne peut-on pas, à force de finesse, devenir obscur ? — Dès qu'on est obscur, on n'est plus fin ; on devient ce qu'on appelle *entortillé*, *alambiqué*, c'est-à-dire qu'on est dépourvu de raison et de goût. Toute pensée qui manque de justesse et de clarté n'a qu'un faux air de finesse, et ne peut plaire qu'aux esprits superficiels.

On vint avertir madame de Clémire que ses chevaux étaient atte-

lés. César fit ses adieux au petit Augustin, qui s'attendrit en le voyant partir, car il commençait à s'attacher sincèrement à lui; César, de son côté, aimait tendrement Augustin, et se plaisait, dans ses moments de récréation, à lui répéter une partie des leçons qu'il recevait de son précepteur. Quand la famille fut en voiture, César fit l'éloge d'Augustin, et vanta avec chaleur sa bonté, son application et le désir qu'il montrait de s'instruire. — J'espère, dit la baronne, que vous trouverez toujours un grand plaisir à l'associer à vos études; qu'en même temps ses bonnes qualités vous donneront de l'émulation, et que vous tâcherez de devenir attentif, réfléchi, appliqué comme lui : sans cela, il pourrait bien ressembler un jour au cardinal d'Ossat... — Ma bonne maman, voulez-vous bien me la dire, cette histoire? — Volontiers.

Arnauld d'Ossat, né à Cassagnabère, petit village auprès d'Auch, de parents pauvres, se trouva sans parents et sans fortune à l'âge de neuf ans; il fut élevé avec le fils du seigneur du village, et le devança si fort dans le cours de ses études, qu'il devint par la suite son précepteur. — Ah! j'espère qu'Augustin ne deviendra pas le mien. Mais, maman, ce même d'Ossat a été cardinal? — Oui. Ayant fait son droit sous Cujas, fameux jurisconsulte, il suivit le barreau de Paris avec distinction; les protecteurs qu'il s'acquit par son mérite lui procurèrent une charge honorable dans la magistrature. Paul de Foix, archevêque de Toulouse, nommé par Henri III à l'ambassade de Rome, choisit d'Ossat pour secrétaire de son ambassade; après la mort de l'archevêque, d'Ossat fut chargé en chef des affaires de France; Henri le Grand dut à ses soins son absolution et sa réconciliation avec la cour de Rome; les services importants de d'Ossat furent récompensés par le chapeau de cardinal : il mourut à Rome, en 1604, âgé de soixante-sept ans. Nous avons de lui un grand nombre de lettres très estimées.

— Vous voyez, mes enfants, quelle fortune le mérite et les talents peuvent procurer, quel éclat ils peuvent répandre sur la vie; mais, pour faire un chemin aussi brillant, les talents ne suffisent pas; il

faut encore être vertueux. — Oui, je vois bien, ma bonne maman, si l'on veut réussir et devenir heureux, il faut tâcher d'être vertueux et de s'instruire. Cependant, maman, il y a eu de malhonnêtes gens qui ont fait de grandes fortunes. — C'est vrai, mais ils n'en jouissaient pas, car un bien mal acquis est toujours possédé avec inquiétude; on craint justement de le perdre, et cette crainte corrompt tout; les talents sans la vertu peuvent conduire à la fortune, mais cette fortune est éphémère, et ne produit jamais de gloire solide.

Les enfants trouvèrent ces réflexions très justes, et tout en causant ainsi on arriva au château de M. de la Palinière. Après le dîner, on leur montra une belle suite de médailles, quelques tableaux précieux de l'école d'Italie, une jolie collection d'estampes, et la journée passa comme un songe.

M. de la Palinière avait beaucoup d'esprit et d'instruction; au premier abord on était frappé de la singularité de sa figure et de ses distractions, mais il gagnait infiniment à être connu; il avait en même temps de l'originalité et du naturel, une conversation intéressante. Il conjura avec tant d'instances la baronne et madame de Clémire de passer quelques jours chez lui, qu'elles y consentirent; il en profita pour leur conter plusieurs particularités de sa vie; et comme les deux dames y trouvèrent beaucoup d'intérêt, elles témoignèrent leurs regrets que leurs enfants ne fussent pas présents. M. de la Palinière, qui, d'ailleurs, avait entendu parler *des veillées*, leur offrit alors de conter aux enfants son histoire entière, si elles consentaient à rester deux jours de plus chez lui. Cette proposition fut acceptée : M. de la Palinière promit de fournir au moins deux ou trois veillées. En attendant la première, Pulchérie questionna sa mère, et lui demanda si l'histoire de M. de la Palinière était gaie ou triste. — Mais, répondit madame de Clémire, M. de la Palinière a eu des passions très vives. — Il n'a donc pas été heureux? reprit Pulchérie. — Vous en jugerez. — Eh! quelles passions a-t-il eues? — Il a été amoureux et jaloux. — Bon! cela me paraît drôle : pour-

tant je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour. — On est convenu d'appeler *amour* tout sentiment vif ; par exemple, la tendresse d'une mère pour son enfant : on dit *amour maternel*. — On doit donc aussi dire *amour filial ?*

Cette question valut à Pulchérie deux tendres baisers ; ensuite madame de Clémire reprenant le fil de la conversation : — Ainsi, dit-elle, on entend par *amour* une véritable et vive affection, plus tendre que l'amitié ordinaire, telle que l'*amour maternel*, l'*amour filial*. — J'entends, maman : et quand on dit seulement l'*amour*, sans rien ajouter après ?—On veut parler de l'affection d'un homme pour une femme ; mais en même temps on n'emploie guère cette expression que pour désigner une affection déraisonnable et folle. — Comment ! un homme ne peut pas aimer raisonnablement une femme ? — Pardonnez-moi ; mais quand on dit qu'il a de l'*amour*, qu'il est *amoureux*, on veut dire qu'il aime trop, qu'il aime avec passion. — Ah ! ah ! l'amour tout seul exprime cela ? — Oui ; au lieu qu'on n'entend par *amour maternel, amour conjugal*, etc., que des sentiments très vifs, très tendres, mais qui laissent toujours le libre usage de la raison. — Il ne faut donc pas avoir d'amour ? — Nous sommes déjà convenues qu'il fallait se défendre avec soin des passions. — Oui, parce qu'elles ôtent la raison... — Et qu'elles peuvent nous faire trahir nos devoirs. — Ainsi une femme doit avoir de l'*amour conjugal*, et point d'*amour*, c'est-à-dire point de passion. —Cependant on peut être vertueux, même en livrant son cœur à la passion la plus extravagante, dès que cette passion a pour objet un mari, un enfant ; on est seulement moins heureux, moins raisonnable ; mais quand les sentiments sont légitimes, l'excès n'en est condamnable que lorsqu'il nous fait négliger quelques-uns de nos devoirs. Il est bien difficile pourtant qu'une passion n'ait aucune influence sur notre conduite, sur nos actions ; voilà pourquoi les passions sont si dangereuses. — Maman, est-ce qu'il y a un *amour* qui puisse ne pas être légitime ? — Oui : une personne mal élevée, sans principes, sans modestie, est aisément susceptible de cette espèce

d'égarement qui consiste à prendre un sentiment passionné pour un homme, par exemple, autre que son mari. — Oh! fi donc! cela est horrible, puisqu'en se mariant on promet à Dieu d'aimer son mari de tout son cœur.—On promet à Dieu de lui rester fidèle, c'est-à-dire de ne jamais lui préférer personne; on promet de lui consacrer sa vie; ainsi quand ce mari deviendrait injuste, despote, on n'en serait pas moins liée; et même s'il était si méchant, si haïssable, qu'il fût impossible de l'aimer, on serait toujours engagée par son serment, et on ne pourrait, sans crime, accorder à un autre les sentiments dont il se serait rendu indigne... — C'est juste, car en se mariant on s'engage pour la vie à ne jamais aimer un autre homme. Mais, maman, comment se peut-il qu'il y ait des femmes qui ne sentent pas cela? — Je vous l'ai dit, c'est qu'il y a des femmes qui manquent de principes, de religion et de modestie; elles en sont assez punies par le mépris public et les remords de leur conscience; le repentir suit de près l'égarement, d'autant mieux que l'amour est la plus fragile de toutes les passions; et quand il n'est pas autorisé par le devoir, et par conséquent fondé sur l'estime, il ne mérite même pas le nom de sentiment; il n'est alors qu'une folie avilissante causée par le dérèglement de l'imagination et par la corruption du cœur. — Ah! la vilaine chose!... Maman, qu'est-ce qu'un mari jaloux? — C'est un mari qui doute de l'honnêteté, de la vertu de sa femme, c'est-à-dire qui craint qu'elle ne puisse aimer un autre homme autant que lui. — Maman, il n'est pas possible qu'une femme vertueuse ait un mari jaloux? — Pardonnez-moi, parce que tout homme peut être injuste. — Oh! par exemple, si j'avais un mari jaloux, je me fâcherais. — Vous auriez tort; sans doute, il est affreux de se voir mépriser par l'homme qu'on doit aimer; mais il y a dans le malheur dont nous parlons une grande consolation, c'est qu'une femme honnête, avec de la douceur, de l'indulgence et une prudence parfaite, est toujours sûre d'obtenir tôt ou tard l'estime et la confiance de son mari.

Après cette explication, Pulchérie fit encore plusieurs questions à sa mère; et le soir même de cet entretien, après le souper, M. de la Palinière, en présence de toute la famille de madame de Clémire, prit la parole, et conta l'histoire suivante :



HISTOIRE DE M. DE LA PALINIÈRE.

Je n'ai pas toujours eu la perruque ronde et noire que vous me voyez, ni la distraction qu'on me reproche aujourd'hui. Dans mon enfance, j'étais fort bien, du moins suivant ma mère, qui prétendait même que j'étais *trop beau pour un garçon ;* il est vrai que jamais personne ne m'a reproché ce défaut : quoi qu'il en soit, j'étais fils unique. Ma mère avait peu réfléchi sur l'éducation : elle me gâta, et j'en profitai de manière à devenir, avant l'âge de neuf ans, le plus méchant petit vaurien qu'on eût jamais vu ; j'étais volontaire, inappliqué, turbulent, importun ; je faisais cent questions de suite sans jamais écouter une réponse ; je ne voulais rien apprendre, et je ne me plaisais qu'à battre du tambour. Cependant, comme aucun précepteur ne pouvait me garder plus de cinq ou six mois, et que j'en avais fait déserter trois, ma mère prit enfin le parti de me mettre au collége. J'avais alors onzê ans : je pleurai beaucoup en quittant la maison paternelle ; malgré mes travers, j'avais un bon cœur ; pourtant je ne fus pas fâché de me trouver dans une grande et belle maison remplie d'enfants et de jeunes gens qui me parurent tous de la meilleure humeur, car j'arrivai précisément au

moment d'une récréation : je me mis à courir et à sauter, et je prévis que je m'accommoderais fort bien de la vie de collége ; je me pris sur-le-champ d'amitié pour un jeune écolier nommé Sinclair; plus âgé que moi de deux ans, il me gagna le cœur par son air de franchise et de gaieté ; il était d'ailleurs aussi instruit, aussi raisonnable, que j'étais ignorant et étourdi. Le lendemain je trouvai un étrange changement dans la maison ; il fallut aller à la classe, il fallut subir un examen de mes talents ; d'où il résulta que je savais à peine lire ; il s'éleva une huée générale ; un petit garçon de dix ans, placé auprès de moi, laissa échapper un éclat de rire si impertinent, que je n'hésitai point à lui donner un coup de poing qui le renversa sur son camarade. Aussitôt on me saisit, on m'arracha ignominieusement de ma place, on m'entraîna hors de la salle ; j'eus beau me débattre, tempêter : ce fut en vain. En sortant je passai devant Sinclair ; il jeta sur moi un regard de compassion si doux, si expressif, que, malgré ma fureur, je me sentis attendri. On me conduisit dans une chambre bien noire, où l'on m'enferma en me déclarant que j'y resterais huit jours, au pain et à l'eau. Après m'avoir signifié cette dure sentence, on me laissa seul réfléchir à mon aise sur les suites funestes que peut avoir un coup de poing.

En parcourant à tâtons ma prison, je découvris qu'elle était entièrement matelassée et assez spacieuse ; alors je marchai hardiment, et repassai dans mon esprit toutes les circonstances de mon malheur. Je me sentais profondément humilié ; je me repentais de n'avoir pas mieux profité des leçons des trois précepteurs que j'avais forcés de m'abandonner. O ma mère, m'écriai-je, vous n'auriez pas souffert qu'on me traitât avec tant de rigueur... Mais si vous aviez permis à mon premier précepteur, ou même à mon second et à mon troisième, de m'imposer quelquefois de petites pénitences, comme ils le désiraient, je saurais peut-être lire couramment, je n'aurais pas l'habitude de donner des coups de poing si légèrement, et je ne serais pas ici.

Au milieu de ces tristes réflexions, je me rappelai le regard de

Sinclair; je croyais le voir encore ; ce souvenir me toucha : cependant, ce qui me fâchait le plus, c'était que Sinclair eût été témoin de mon humiliation, de mon emportement et de ma punition ; je craignais qu'il ne me méprisât, et cette idée m'était insupportable.

Tout à coup la porte de ma prison s'ouvrit, et je vis paraître mon ami Sinclair une lanterne à la main ; je me jetai à son cou en pleurant de joie de le revoir. — Venez, me dit-il, on vous accorde votre grâce.— Ma grâce ! interrompis-je ; sans doute je vous la dois, vous l'avez demandée, j'en suis sûr ; elle ne m'en fait que plus de plaisir.— On exige seulement, reprit Sinclair, que vous fassiez des excuses à celui que vous avez offensé.— Des excuses ! m'écriai-je, à cet insolent petit ricaneur !.....— Il a eu tort de se moquer de vous, j'en conviens, il a manqué de politesse ; mais vous, vous avez manqué de raison et d'humanité. — Bon ! je ne lui ai pas fait grand mal... — Parce que vous n'en avez pas la force ; cependant son bras est noir... — Son bras est noir ! il l'a donc montré ? — On a voulu le voir...— Il ne devait pas y consentir, il ne devait pas se plaindre ; fi ! c'est un lâche, jamais je ne lui ferai d'excuses. — Il n'est pas question de son caractère, il s'agit de votre faute ; cette faute est grave, il faut la réparer. — J'aime mieux rester en prison que de me soumettre à une humiliation. — Qu'appelez-vous une humiliation ?...

Cette question de Sinclair me déconcerta, je ne sus que répondre ; je gardai le silence. — Une humiliation ! reprit-il ; c'en est une de s'attirer un blâme fondé, une punition méritée ; c'en est une d'agir contre sa conscience, c'est-à-dire contre la justice et la vérité ; en faisant des excuses à celui que vous avez outragé, vous vous montrerez équitable : cette démarche n'a donc rien d'humiliant. — Mais, si l'on va croire que je ne fais des excuses que par la seule crainte de rester en prison ? — Que vous importe, puisqu'il faut qu'un blâme soit fondé pour être un sujet d'humiliation ? Je vous propose un moyen parfaitement conforme à la justice, à la bienséance, tant pis pour ceux qui chercheraient à le blâmer ; le ridicule qu'ils voudraient jeter sur vous retomberait sur eux, aux yeux

de tous les gens qui pensent bien ; et c'est surtout à l'opinion de ces derniers qu'on doit attacher du prix. — Eh bien ! répondis-je, conduisez-moi ; je ferai tout ce que vous voudrez.

Sinclair m'embrassa, et nous sortîmes de la chambre noire. Je fis des excuses, on m'accorda ma grâce; mais je ne fus pas long-temps sans mériter de nouvelles pénitences : inappliqué, étourdi, bruyant, raisonneur, je m'attirai l'aversion de tous mes maîtres et de la plupart de mes camarades; et sans la protection et la constante amitié de Sinclair, l'écolier le plus distingué et le plus chéri de la maison, j'aurais certainement été renvoyé chez mes parents avant la fin de l'année.

Deux ans se passèrent à peu près de la sorte. Sinclair sortit du collége et entra au service. Peu de temps après j'eus le malheur de perdre ma mère; cette perte me fut très sensible : je me rappelai que je n'avais jamais donné à ma bonne mère que des sujets de chagrin. — Hélas ! me disais-je, a-t-elle béni son fils en expirant, ce fils ingrat qui pouvait la rendre heureuse, et qui ne lui a causé que des inquiétudes ? Quels remords pour moi ! elle m'avait donné la vie, me chérissait ; et je n'ai rien fait pour elle ! O ma mère, vous n'êtes plus ! je ne pourrai donc réparer mes torts ! Je n'ai plus de mère, et je ne puis dire : *Du moins pendant sa vie j'ai fait son bonheur !* Une consolation si nécessaire m'est donc refusée !...

Ces réflexions me faisaient répandre d'abondantes larmes ; je ressentis un chagrin si profond, que je tombai dans une espèce de consomption qui fit craindre pour ma vie. Dorival, mon oncle et mon tuteur, me retira du collége, et m'emmena dans une de ses terres, en Franche-Comté; pour me distraire, il me fit voyager dans cette belle province, dont nous visitâmes toutes les curiosités naturelles. Après avoir passé trois ans en Franche-Comté, comme j'atteignais ma dix-septième année, mon oncle me fit entrer au service.

J'avais continué mes études chez mon oncle ; mais n'ayant jamais eu le goût du travail, je n'avais pu faire de grands progrès ; l'étude me paraissait toujours la chose du monde la plus ennuyeuse. Mon

caractère n'était pas plus perfectionné que mon esprit; ce qu'on nommait espièglerie dans mon enfance était devenu un vice qui fit depuis le tourment de ma vie. J'étais emporté, violent, quelquefois jusqu'à la fureur; dans ces ridicules accès de colère, je perdais entièrement la raison, je bégayais, je disais mille extravagances, j'étais capable de me porter aux plus terribles extrémités. Mon oncle était la seule personne qui pût me contenir et m'imposer : je le respectais, je l'aimais véritablement; aussi ne m'arriva-t-il jamais de manquer aux égards que je lui devais. Quand on se plaignait à lui de mes emportements, il se contentait de répondre : — Ce feu de jeunesse passera; je vous assure qu'au fond c'est le meilleur enfant du monde.

Enfin, je partis pour ma garnison avec une espèce de gouverneur auquel mon oncle me confia et qui devait rester un an avec moi. Au bout de six semaines je me brouillai sans retour avec mon Mentor. Je chassai le domestique que m'avait donné mon oncle : j'en pris un autre de mon choix, jeune, leste et de bon air; il se nommait Rossignol; je lui donnai ma confiance, et le chargeai de ma dépense; en moins de deux mois j'eus pour quatre mille francs de mémoires, c'est-à-dire au delà de la somme qu'on m'avait donnée pour six mois. Je vis bien que Rossignol était un fripon; mais il fallut le payer. J'empruntai, je fis des dettes, et je le renvoyai; en me quittant il me vola tous les bijoux que je possédais.

Quelques jours après cette aventure, j'eus une dispute avec un de mes camarades. Nous nous battîmes, et je reçus deux coups d'épée qui me forçèrent à garder le lit plus de deux mois. Durant ce temps je fis beaucoup de réflexions sur mon étourderie et je commençai à comprendre que, pour être heureux, il faut écouter la raison, prendre de l'empire sur soi-même, et combattre ses défauts. Je restai un an en garnison. Vers ce temps la guerre se déclara. Je partis pour l'Allemagne; je fis plusieurs campagnes où je montrai beaucoup de zèle et très peu de capacité; je voulais bien me battre, mais non me donner la peine d'apprendre mon métier. Aussi

ma carrière militaire fut-elle peu brillante comme vous le verrez.

Cependant mon oncle s'occupait sérieusement de mon établissement. J'avais vingt-un ans, il songea à me marier, et me choisit une femme qui aurait fait le bonheur de ma vie, si je n'eusse pas été le plus emporté et le plus injuste des hommes. Julie, c'était son nom, n'avait alors que dix-sept ans. A toute la fraîcheur de son âge, elle joignait des traits réguliers et une physionomie pleine de douceur et d'ingénuité ; elle avait dans le regard une sérénité, un calme inaltérables, et jamais on ne vit sur son visage la plus légère expression d'humeur ou d'impatience. Qui voyait Julie une seule fois, la connaissait comme s'il eût passé sa vie avec elle ; son âme se reflétait dans ses yeux ; et cette âme était celle d'un ange. Elle avait un esprit juste, solide et pénétrant, une raison supérieure, des goûts modérés, un caractère prudent et ferme, des talents variés : elle aimait la lecture et l'occupation. Ses manières étaient simples, naturelles et nobles. Le son de sa voix allait au cœur. Elle parlait lentement ; mais cette manière de s'exprimer, qui n'avait rien d'affecté, lui donnait un charme indéfinissable, et rendait plus touchant encore cet air de douceur et de modestie répandu sur toute sa personne. Telle était Julie, telle était la femme que me donna mon oncle. Avec tant de perfections elle eût pu se passer de fortune ; pourtant elle était riche. En me mariant, mon oncle me rendit tout mon bien ; ainsi, à vingt-un ans, je me trouvai possesseur d'une fortune considérable, et le mari de la plus charmante personne. Il ne tenait qu'à moi d'être heureux. J'aimais éperdument ma femme, et me promettais avec elle un bonheur inaltérable ; mais cette illusion dura peu.

Je passai à Paris l'hiver qui suivit mon mariage ; j'y retrouvai Sinclair, mon ancien ami de collége ; je formai avec lui la liaison la plus intime. Sinclair possédait toutes les qualités qu'il annonçait dans sa première jeunesse. Il s'était distingué à la guerre ; dans un âge où l'on ne montre communément que de l'ardeur et de la bonne volonté, il avait déjà déployé des talents supérieurs, de la

prudence, de la fermeté. Il avait des envieux, mais point de détracteurs. Sa simplicité, sa modestie désarmaient la haine, et il était si généralement aimé, que quiconque n'eût pas loué sa conduite et ses mérites eût passé pour être son ennemi.

Julie, de son côté, avait une vive amitié pour une jeune veuve sa parente, nommée Belsamie, aussi distinguée par sa réputation que par ses vertus et les agréments de son esprit.

Me voilà donc uni pour toujours à la femme que je préférais à toutes les autres ; chéri d'un oncle que je regardais comme mon père ; rassemblant chez moi une société choisie ; trouvant dans un ami de mon âge la sagesse de l'âge mûr et les conseils d'un Mentor ; jouissant de tous les biens réels, de ceux surtout auxquels la vanité attache tant de prix ; goûtant enfin les félicités que procurent l'amour le plus vertueux, l'amitié fondée sur l'estime, la jeunesse, la santé, une belle fortune... Que me manquait-il ? Un seul avantage, sans lequel ordinairement tous les autres sont inutiles, une bonne éducation.

Les deux premiers mois de mon mariage s'écoulèrent comme un doux rêve. Mais bientôt je commençai à me trouver moins heureux. Mon attachement pour ma femme s'accroissant chaque jour, je me laissai aller à toutes les injustices, à toutes les bizarreries d'un sentiment ennemi de la sagesse et du repos. Je voulais être aimé comme j'aimais, c'est-à-dire à l'excès. Julie avait pour moi l'affection la plus tendre et la plus vraie ; mais elle était trop sensée, elle avait trop d'empire sur elle-même, pour se livrer à une passion qui eût pu altérer sa raison et troubler sa tranquillité.

D'abord, je hasardai quelques plaintes mesurées, puis je pris de l'humeur ; je devins triste, mécontent, soupçonneux. Au fond de l'âme, je me sentais une aversion secrète pour toutes les personnes que ma femme paraissait aimer, et surtout pour Belsamie, son amie particulière. Cependant je conservais assez de raison pour condamner moi-même des idées si bizarres ; je les dissimulais avec soin. Un jour que j'avais plus d'humeur qu'à l'ordinaire, j'allai à l'apparte-

ment de ma femme ; on me dit qu'elle était enfermée avec Belsamie. J'ouvris la porte, et j'entrai brusquement. Les deux amies parlaient avec beaucoup de vivacité ; mais, quand je parus, elles se turent aussitôt. Je remarquai que ma femme rougissait, et que Belsamie avait l'air tout déconcerté. Il n'en fallut pas davantage pour me causer un des plus violents accès de colère que j'eusse jamais éprouvés. Je voulus d'abord me contraindre et me moquer ingénieusement de l'embarras que je causais. J'ignore ce que je dis dans ce premier moment. Je me souviens seulement que je bégayai prodigieusement et que mes jambes tremblaient ; ce qui, joint au ton plaisant que je m'efforçais de prendre, me rendit complétement ridicule. Aussi ma femme, qui me considérait avec surprise, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire me poussa à bout, je le regardai comme une insulte impardonnable ; et perdant tout respect humain, malgré la présence de Belsamie, je débitai, sans ménagement, sans rien entendre, toutes les extravagances que la colère peut inspirer. Belsamie se leva et sortit. Quand je me vis seul avec Julie, je me sentis intimidé, je cessai de parler et me promenai à grands pas dans la chambre. Après un moment de silence, Julie prit la parole : — On m'en avait avertie avant mon mariage, dit-elle, je ne pouvais pas le croire!...

A ces mots, me regardant avec des yeux remplis de pleurs : — Pauvre malheureux, ajouta-t-elle, que je vous plains! Mais, consolez-vous, la tendresse, les égards, l'indulgence de votre femme parviendront avec le temps, n'en doutez pas, à vous corriger de ce cruel défaut!....

Elle prononça ces dernières paroles avec une sensibilité, avec une naïveté qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme. Je sentis à quel point j'étais insensé et coupable, et me jetai aux genoux de l'ange consolateur qui me tendait les bras et m'avait pardonné avant même que j'eusse imploré ma grâce.

Quand ma femme me vit en état d'écouter une explication, elle me conta qu'au moment où j'étais entré dans sa chambre, Belsamie lui confiait un secret. — Vous ne me demanderez pas, con-

tinua-t-elle, quel est ce secret; il ne m'appartient pas, je ne pourrais donc vous le dire; qu'il vous suffise de savoir que vous l'apprendrez certainement un jour.

Cette explication, loin de me satisfaire, me causa un dépit que j'eus beaucoup de peine à dissimuler. Cependant, comme j'étais véritablement humilié de l'emportement que je venais de montrer, j'affectai de paraître content.

Dans cette situation, je cherchai Sinclair pour lui ouvrir mon cœur. Il me blâma; il approuva ma femme, il donna les plus grands éloges à sa fermeté, à sa prudence. — Mais, disais-je, puis-je supporter cette réserve, quand je n'ai rien de caché pour elle? — Je le sais, reprit Sinclair en souriant, vous lui diriez le secret de votre ami intime. — Oui, Sinclair, je vous trahirais pour elle, et sûrement elle n'a pas pour son amie plus d'affection que je n'en ai pour vous. — Non, mais elle connaît ses devoirs, et vous n'avez jamais réfléchi sur les vôtres. Vous n'avez que des vertus naturelles; ses principes sont solides et invariables. Vous avez pour elle une passion extravagante; son attachement pour vous est profond, durable, élevé. — J'entends; elle ne m'aimera jamais autant que je l'aime. Je ne suis à ses yeux qu'un insensé; elle vous l'a dit?...

Je prononçai ces dernières paroles avec beaucoup d'émotion. Pour toute réponse, Sinclair haussa les épaules, me tourna le dos, et me quitta. Je restai pétrifié, maudissant l'amour, l'amitié, mécontent de ma femme, de mon ami, de moi-même, et me croyant le plus malheureux de tous les hommes.

N'osant plus me mettre en colère, je boudai; mais l'égalité, la douceur de Julie triomphèrent enfin de ma mauvaise humeur. Nous eûmes une nouvelle explication; je parlai encore de Belsamie. Ma femme m'offrit de ne plus la revoir, puisque je paraissais avoir de l'aversion pour elle. — Je l'aimerai toujours, me dit-elle : nul intérêt au monde ne me ferait trahir le secret qu'elle m'a confié; mais il n'est point de penchant que je ne sois toujours prête à vous sacrifier.

Ces paroles me touchèrent, toute ma rancune contre Belsamie

s'évanouit. Je courus chez elle pour la conjurer d'oublier mon emportement, et la ramenai en triomphe auprès de ma femme, qui ne l'avait plus revue depuis notre scène ridicule.

Le reste de l'hiver se passa assez tranquillement. Au printemps, je partis pour l'armée. La campagne finie, je revins à Paris avec Sinclair, qui m'avait rejoint en route. A une lieue de Paris il trouva sa voiture, et un de ses gens lui donna un petit billet qu'il lut avec beaucoup d'empressement. Il me quitta aussitôt et monta dans sa voiture. Malgré moi, je réfléchis sur cet incident fort simple en apparence; j'éprouvai une sorte de trouble involontaire dont je ne pouvais me rendre raison; ou, pour mieux dire, je craignais d'en approfondir la cause. Jusque-là j'avais cru Sinclair occupé seulement de son avancement et de sa fortune, et pourtant le billet était d'une femme; Sinclair avait paru attendri en le lisant; en même temps j'avais remarqué que ma présence le gênait et l'embarrassait... Plus de doute, il aimait, pourquoi m'en faire un mystère? Si cet attachement n'avait rien de criminel, pourquoi le cacher à son ami intime?

Alors je me rappelai mille détails que je voulais en vain écarter de mon souvenir..., entre autres l'enthousiasme avec lequel il m'avait souvent parlé de ma femme... Je frémissais, ma tête s'échauffait, je n'avais plus la force de repousser un doute affreux qui faisait mon tourment. Je trouvais une sorte de plaisir à me livrer à la jalousie dont j'avais voulu triompher un moment... et ce fut dans cette disposition que j'arrivai à Paris. Ma femme n'avait pu venir au devant de moi : un violent mal de gorge la forçait à garder la chambre. Sa présence dissipa bientôt mes fatales préventions. En la regardant, en l'écoutant, je sentis peu à peu le calme renaître dans mon cœur. Je me reprochai des soupçons odieux; j'avais peine à concevoir que j'eusse été capable de les former.

Cependant je ne voyais plus Sinclair avec le même plaisir; lorsqu'il était en tiers entre ma femme et moi, je me sentais dévoré de jalousie; je craignais surtout qu'il ne pénétrât l'espèce de gêne que me

causait sa présence. Quelquefois je le regardais comme un rival, mais plus souvent je le considérais comme un censeur dont l'estime et l'approbation étaient nécessaires au bonheur de ma vie. De semblables agitations n'influaient que trop sur mon caractère. Quand on est sous l'empire des passions, on y rapporte toutes ses pensées; on éprouve une sorte de délire qui vous ravit entièrement l'usage de la raison. Plus incapable que jamais de réfléchir, non-seulement je ne songeais point à surmonter mes défauts, mais je ne m'occupais plus du soin de les cacher; je me livrais à toute mon impétuosité naturelle. Susceptible et pointilleux, comme toutes les personnes qui manquent d'éducation, aigri d'ailleurs par une jalousie secrète, j'étais toujours grondeur, ou colère, sans qu'on pût souvent en deviner la raison. La douceur angélique de Julie n'était à mes yeux que de l'hypocrisie. Son habitude de parler lentement me paraissait affectée, et me poussait à bout. Parfois je sentais mes torts, je reconnaissais même qu'il était impossible de m'aimer. Alors je tombais dans le découragement et dans le désespoir. D'autres fois je me reprochais avec amertume de faire le malheur d'une personne que j'adorais. Je me représentais ma Julie avec tous ses charmes, douce, bonne, aimante, et je me demandais comment j'avais pu être assez cruel pour l'affliger. Je me rappelais ma dureté, mes emportements; et ce souvenir m'arrachait des larmes de repentir. Je me promettais de me vaincre, et trois jours après de si belles résolutions je retombais dans les mêmes égarements. Malheureux dans mon intérieur, et d'autant plus à plaindre que je ne l'étais que par ma faute, je cherchai des distractions. Je formai de nouvelles liaisons; je me répandis dans le grand monde. mais je ne trouvai point le bonheur qui me fuyait; il n'en résulta qu'un dérangement dans ma fortune.

Sinclair me fit des représentations sur ce nouveau genre de vie. — Vous allez devenir joueur, me dit-il; vous allez vous livrer à la plus funeste et à la moins excusable de toutes les passions. Y avez-vous bien réfléchi? — Qu'importe? répondis-je, pourvu que je con-

tinue à jouir de la réputation d'un honnête homme. — Dans une pareille carrière, il ne suffit pas, pour conserver son honneur, de se retirer dépouillé, il faut encore n'avoir jamais remporté d'avantage éclatant. — Comment! vous pensez qu'un joueur heureux ne peut passer pour honnête homme? — Ce titre lui sera sûrement disputé. La mère dont il a ruiné le fils unique l'accusera d'être un fripon; le père de famille ne parlera de lui à ses enfants qu'avec mépris. Au milieu de ce déchaînement général, qui le défendra, qui prendra son parti? Ses amis? Un joueur en a-t-il? Lui, qui risque chaque jour de ruiner ceux auxquels il ose donner ce nom sacré!... — Quoi! Sinclair, n'avez-vous jamais rencontré de joueurs dignes de votre estime? — J'en ai connu sans doute; et si l'expérience ne m'eût appris qu'il en existe, j'avoue que ma raison ne pourrait le concevoir. Les hommes uniquement occupés des moyens d'accroître leur fortune regardent comme des préjugés tout ce qui tient à la délicatesse. Quand on ne songe qu'à gagner de l'argent, il est bien difficile de conserver des sentiments nobles. La probité de ces gens-là se réduit strictement à ne point voler; ce n'est pas sur une pareille probité qu'on peut fonder une réputation.

Les raisonnements de Sinclair firent quelque impression sur mon esprit. Cependant bientôt entraîné par la mode et l'exemple, j'oubliai ses conseils, et je devins joueur par faiblesse, par désœuvrement.

Mais, continua M. de la Palinière, il est dix heures passées, il est temps que j'interrompe le récit des folies de ma jeunesse. A la prochaine veillée vous saurez le reste de mes aventures.

En effet le lendemain M. de la Palinière commença la onzième veillée de la sorte :

Le goût que j'avais pris pour le jeu me fit fréquenter toutes les maisons où se réunissaient les joueurs les plus acharnés. Un soir que je soupais chez l'ambassadeur de..., je gagnai trois mille louis à un jeune homme nommé le marquis de Clainville; je ne le connaissais pas, mais sa figure m'intéressa; je m'aperçus qu'il était au désespoir de perdre une somme aussi forte; et comme je n'étais pas encore un

joueur assez consommé pour n'être sensible qu'au gain, j'éprouvai le plus vif désir de le racquitter; mais il ne voulut pas, par délicatesse, profiter de mes bonnes dispositions; il quitta le jeu, s'approcha de moi, et me dit tout bas, d'un air ému, que je serais payé le lendemain. Il sortit, me laissant une impression de tristesse augmentée encore par le malheur avec lequel je jouai le reste de la nuit. Je perdis deux mille louis, et je me retirai à six heures du matin, excédé de fatigue, fort mécontent de moi-même et de ma soirée.

Le lendemain, je reçus les trois mille louis que j'avais gagnés au marquis de Clainville; et quatre jours après mon oncle entra un matin dans ma chambre pour me parler d'une affaire importante. Nous passâmes dans un cabinet : — Vous me voyez au désespoir, me dit-il, et c'est vous qui en êtes la cause... — Comment? — Vous savez que d'Elbène est mon intime ami depuis trente ans; il n'a qu'une fille unique, qui était sur le point de se marier ; autorisée par l'aveu de son père, elle aimait le marquis de Clainville, qu'on lui destinait pour époux ; les paroles étaient données de part et d'autre... — Eh bien? — Eh bien ! le marquis de Clainville a perdu trois mille louis contre vous : d'Elbène ne veut pas donner sa fille à un joueur, il a retiré sa parole : ce n'est pas tout, le père du malheureux jeune homme, indigné de cette aventure, vient d'obtenir une lettre de cachet, et le pauvre Clainville est parti aujourd'hui pour Saumur ; on assure qu'il y sera enfermé pendant deux ans. — Infortuné jeune homme ! m'écriai-je, perdre à la fois l'affection de son père et sa liberté ! Il est affreux pour moi d'être la cause innocente de son malheur ; mais pouvais-je le prévoir? Les trois mille louis du malheureux Clainville, les voici, je n'en veux pas rester possesseur...

Le jour même, j'allai trouver le père de Clainville et lui offris de lui remettre les trois mille louis que j'avais eu le malheur de gagner à son fils. Cette proposition fut repoussée avec dédain; on me reprocha d'affecter une fausse générosité; je n'aurais pas fait, me dit-on, une offre semblable, si je n'eusse été certain qu'on ne l'accepterait pas.

Blessé de ce refus je me levai brusquement : — Eh bien! dis-je, puisque vous êtes inflexible, puisque rien ne peut vous engager à rendre à votre fils sa liberté, ne croyez pas que je profiterai de cet argent que j'ai en horreur ; je vais le porter à la Conciergerie ; il a fait un malheureux ; que du moins il adoucisse le sort de quelques infortunés.

En parlant ainsi, je sortis précipitamment. Je me rendis à la Conciergerie ; et m'étant fait remettre la liste des prisonniers, je donnai les trois mille louis pour être distribués aux prisonniers.

En renonçant au jeu, il me fallut abandonner les liaisons que j'avais formées depuis trois mois. J'avais négligé ma femme ; je revins à elle avec transport ; la tendresse, l'indulgence qu'elle me montra me la rendirent plus chère que jamais. Dans les premiers épanchements de cette espèce de réconciliation, je lui avouai tous mes torts ; je ne lui cachai pas que j'avais été jaloux de Sinclair. Julie parut aussi étonnée qu'affligée de cet étrange aveu ; et dans la crainte que je ne retombasse encore dans la même faiblesse, elle me conseilla de ne point engager Sinclair à revenir chez elle aussi souvent qu'autrefois.

Ce conseil était sage, je ne le suivis point ; je me croyais guéri, et je voulais le prouver. Je revis Sinclair, je fis toutes les avances, il m'aimait, il se persuada facilement que j'étais enfin devenu raisonnable ; d'ailleurs il n'avait aucune preuve de ma jalousie. En renouant l'intimité qui existait autrefois entre nous, il crut prudent de me faire une confidence qui malheureusement produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Il m'avoua qu'il avait depuis longtemps une inclination secrète. — Celle que j'aime, ajouta-t-il, m'a fait donner ma parole de ne confier ce secret à personne : des raisons de famille très graves l'obligent à ce mystère. Il y a trois jours, quoique depuis un an je l'aie tenté mille fois, que j'ai seulement pu obtenir d'elle la permission de vous faire connaître la situation de mon cœur ; mais elle exige toujours que je vous cache son nom.

Cet aveu de Sinclair, s'il eût été fait d'un air ouvert, aurait peut-être rétabli pour jamais la tranquillité dans mon âme ; mais Sin-

clair, outre le désir de me donner une preuve de confiance, avait encore celui de m'inspirer à son égard une parfaite sécurité; en même temps il voulut me cacher qu'il avait pénétré ma jalousie, et cette espèce de dissimulation lui donnait un air de contrainte et d'embarras qui ne m'échappa point et me rendit toute ma défiance.

En m'avouant qu'il s'était aperçu de mes inquiétudes outrageantes, que, pour en prévenir le retour, il m'apprenait qu'il était lié par un engagement secret, Sinclair m'aurait persuadé. Par une délicate attention, il voulut m'épargner la honte de rougir à ses yeux, et feignit d'ignorer que j'eusse été capable de le soupçonner un moment; il ne s'expliqua point franchement. Ses regards évitaient les miens; il paraissait troublé, et semblait craindre que je ne pénétrasse sa pensée dans ses yeux. Je crus qu'il me trompait; et, par une précaution maladroitement prise, il ranima lui-même la jalousie qu'il voulait détruire. C'est ainsi que la dissimulation la plus innocente a ses dangers. Le mieux est de n'employer jamais de détours, et d'être, dans toutes les circonstances de la vie, également droit et sincère.

Cependant je crus devoir cacher ce qui se passait dans mon cœur mortellement blessé; je me promis d'observer plus attentivement que jamais la conduite et les démarches de Sinclair. En même temps le chagrin et le besoin d'ouvrir mon âme me firent commettre mille indiscrétions. Je confiai ma jalousie à plus d'une personne. On ajoute toujours foi aux plaintes d'un mari, on croit qu'il dit moins qu'il ne sait. Ainsi je perdais la réputation de ma femme; je donnais à la méchanceté un prétexte pour la noircir. J'étais injuste, inconséquent, insensé, et je me couvrais de ridicule.

Comme j'observais Sinclair avec des yeux prévenus, je ne fis que m'affermir dans mes soupçons. Ne pouvant plus résister à mon chagrin, et sachant Sinclair retenu à Paris par quelques affaires, je partis avec Julie pour une maison de campagne que j'avais auprès de Marly. Belsamie, son amie, l'y suivit, et mon oncle fut du voyage. La jalousie qui me consumait avait tellement changé mon caractère, que j'étais devenu presque insensible à tout ce qui devait m'intéres-

ser. J'avais désiré des enfants avec passion : ma femme était grosse de cinq mois, et cet événement me touchait à peine, quoiqu'il fît le bonheur de Julie ; elle ne parlait plus que de ses projets d'éducation ; elle se promettait de nourrir et d'élever elle-même son enfant. Il y avait quinze jours que nous étions à la campagne, lorsqu'un matin j'entrai chez Julie, dans l'intention d'avoir avec elle une explication. Elle venait de sortir avec Belsamie ; on me dit qu'elles étaient dans le jardin. Résolu de l'attendre, j'entrai dans son cabinet. Je m'assis sur un canapé, en proie à la plus sombre rêverie. Au bout d'un quart d'heure, ennuyé d'attendre, je me levai. Ce mouvement fit tomber un coussin ; j'aperçus un petit portefeuille qui se trouvait caché dessous. C'en fut assez pour exciter ma curiosité, pour faire naître dans mon esprit mille soupçons confus. Je me saisis du portefeuille, et je me retirai dans mon appartement.

Arrivé chez moi, je m'enfermai, et me jetai dans un fauteuil. J'étouffais ; une oppression affreuse m'ôtait presque entièrement la faculté de respirer. Mes mains tremblantes ne pouvaient tenir le fatal portefeuille. Je le posai sur une table, et le considérant : — Qu'ai-je fait ? m'écriai-je : ce que je ne pourrais excuser dans un autre !... Eh quoi ! un simple cachet sur une lettre est pour tout honnête homme un sceau respectable et sacré, et je me résoudrais à briser ce ressort ! Voilà donc où peuvent conduire les passions !..

Cette réflexion me fit tressaillir. Je fus tenté de reporter le portefeuille sans l'ouvrir ; mais la passion l'emporta. Trop faible pour résister à ma funeste curiosité, je pris le portefeuille avec une espèce de fureur : j'en fis sauter le ressort... Que vis-je ! un portrait !... Un tremblement universel me saisit... Éperdu, hors de moi-même, je considérai en frémissant cette fatale peinture... — Ah ! je ne puis la méconnaître !... malheur ! m'écriai-je ; c'est Sinclair, c'est lui-même !... — Perfide ! tu mourras...

Elle est innocente, interrompit vivement Pulchérie, j'en suis sûre ; mais, monsieur, si vous l'avez tuée, n'achevez pas votre histoire...

M. de la Palinière sourit; et reprenant son récit : — Rassurez-vous, dit-il; si elle n'est pas coupable, le ciel la protégera, et je serai le seul à plaindre. Mais écoutez le dénoûment de cette triste histoire.

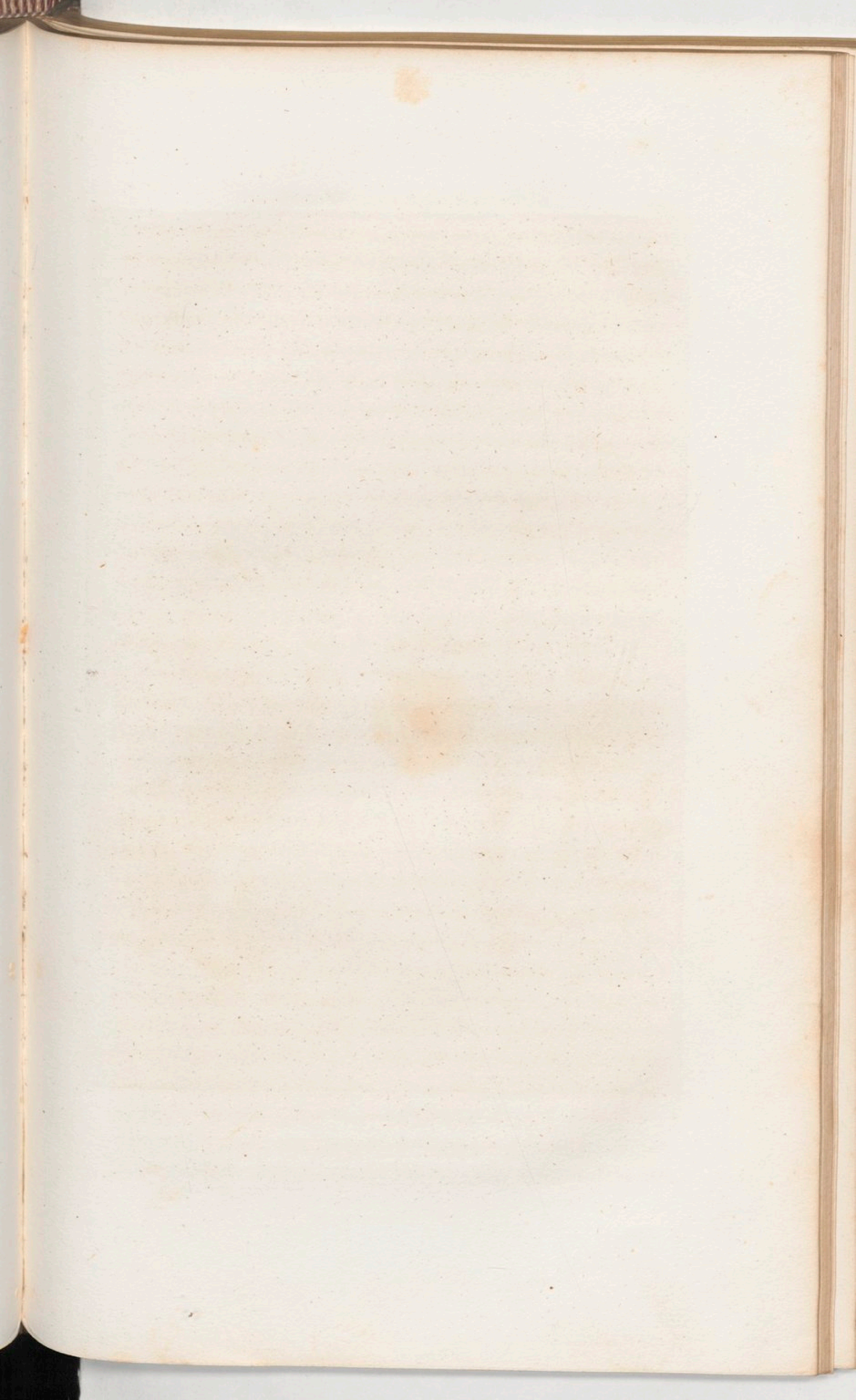
Dans le premier transport de ma rage, je perdis la raison et le souvenir de ce que je me devais à moi-même; Julie n'était plus à mes yeux qu'un monstre indigne d'avoir désormais rien de commun avec moi. Je brûlais du désir insensé de publier sa honte et mon malheur. Je commençai par écrire à Sinclair le billet suivant :

« Enfin j'en ai la certitude, vous êtes le plus perfide, le plus vil
« de tous les hommes! Ne vous flattez pas de m'avoir jamais
« trompé; il y a plus d'un an que je suis éclairé. Trouvez-vous ce
« soir à huit heures derrière les Chartreux, et munissez-vous de
« deux pistolets. Je dois avoir le choix des armes : je vous laisse
« celui des témoins. »

Après avoir écrit ce billet, je sors de mon cabinet en toute hâte, et donne à un valet de chambre l'ordre de faire porter sur-le-champ ma lettre par un exprès, et d'aller ensuite annoncer à Julie mon départ. — Dites-lui, ajoutai-je, qu'elle ne me reverra jamais, et que dans quelques jours elle sera conduite dans un couvent.

Au même moment je demandai des chevaux, et je courus à l'appartement de mon oncle. Je le trouvai seul, il recula d'effroi en me voyant. Je lui contai en deux mots mon aventure, l'assurant qu'avant cette affreuse découverte j'étais sûr depuis longtemps de la perfidie de Julie. Mon oncle voulait douter encore; il m'exhorta à ne point faire d'éclat, à ne prendre un parti qu'après une mûre réflexion. Il me représenta que toutes les résolutions formées dans les premiers mouvements de la colère sont toujours imprudentes, qu'elles amènent souvent les regrets et le repentir ; que d'ailleurs les plus fortes apparences sont parfois trompeuses, et que plus on a vécu, plus on a d'expérience, moins on est précipité dans ses jugements.

Mais mon oncle me parlait en vain : livré au désespoir, roulant dans ma tête mille projets de vengeance, je ne l'écoutais pas. J'étais absorbé dans une profonde rêverie, lorsque tout à coup la





Im. Lemercier, à Paris.

Tandis que mon Oncle en pleurant serrait ma femme dans ses bras, humilié consterné, j'étais resté debout.

porte s'ouvrit. Je levai la tête... c'était Julie!... — Femme audacieuse! m'écriai-je, sortez, ou craignez ma fureur!...

Mon oncle rempli d'effroi se précipite devant moi, et me saisit dans ses bras. Je ne pouvais plus me soutenir. Au même instant Julie s'adressant à mon oncle : — Laissez-le, dit-elle, je n'ai rien à craindre.

Je ne saurais rendre l'effet que produisit sur moi ce peu de mots. Le son de cette voix angélique fit entrer à la fois dans mon âme et le doute et le remords. Toute ma fureur s'évanouit; je regardai Julie en tremblant. Une certaine majesté répandue sur toute sa personne donnait à sa figure je ne sais quoi d'imposant et de fier, qui la rendait plus belle qu'elle ne l'avait jamais été; son air sévère et tranquille mit le comble à ma surprise et acheva de m'intimider. Le saisissement, l'étonnement me rendirent immobile, je la regardais fixement sans pouvoir proférer une seule parole.

Après un moment de silence, Julie, jetant les yeux autour d'elle, aperçut sur une table le portefeuille ouvert et brisé, que j'y avais jeté en entrant chez mon oncle; elle s'approcha froidement de la table, et prenant le portefeuille : — Voilà donc, dit-elle, la seule cause de l'état où je vous vois, et de l'outrage que j'ai reçu? — Ah! Julie, m'écriai-je, seriez-vous innocente? — Eh! pourquoi donc, cruel, m'avez-vous condamnée sans m'entendre? — Mais ce portrait est celui de Sinclair... — Ce portrait ne m'appartient pas... — Serait-il vrai?... — Sinclair est marié depuis six mois. Ce portefeuille appartenait à sa femme, à Belsamie.

Cette justification si précise, si claire anéantissait pour jamais ma jalousie; mais je me sentis si coupable qu'il m'était impossible de me laisser aller à toute ma joie. Je ne pouvais goûter le bonheur de retrouver une campagne vertueuse, aimable : je n'étais plus digne d'elle!

Tandis que mon oncle serrait ma femme dans ses bras, j'étais resté debout, humilié, consterné, immobile à ma place, en proie au repentir et sans espoir de pardon. Julie, en embrassant mon oncle,

versa quelques larmes ; puis, s'approchant de moi d'un air froid et sérieux, elle m'apprit que Belsamie aimait Sinclair depuis deux ans ; comme elle prétendait à la fortune d'un grand oncle, qui avait eu le projet de lui faire épouser un homme de son nom, elle s'était décidée à lui cacher son inclination pour Sinclair ; d'ailleurs, maîtresse de ses actions, et vivement pressée par Sinclair, elle avait enfin consenti à l'épouser, à condition que ce mariage resterait secret tout le temps nécessaire pour y préparer son oncle, assurée qu'elle était d'obtenir à la fin son agrément.— En effet, continua Julie en s'adressant toujours à moi, depuis deux mois surtout l'oncle de Belsamie paraissait prendre insensiblement les dispositions que lui désire sa nièce, et mon amie était décidée à lui déclarer son mariage dans six semaines, profitant de l'absence de l'homme qui le gouverne, et qu'il voulait faire épouser à Belsamie ; mais l'éclat que vous venez de faire rompt toutes ces mesures. Belsamie avait laissé son portefeuille dans mon cabinet ; ne le retrouvant plus, et sachant par mon valet de chambre ce que vous m'avez fait dire, elle a facilement deviné la vérité. — Je connais mon oncle, m'a-t-elle dit : je suis certaine que dans cet instant la découverte de mon mariage va me brouiller avec lui ; mais je n'hésite pas à sacrifier à l'honneur et au repos de mon amie toute la fortune que j'étais en droit d'attendre. Allez vous justifier auprès de votre mari ; je vais chercher le mien et l'instruire de cet événement.

Ma femme cessa de parler ; je me rappelai tout à coup le billet que j'avais écrit à Sinclair. Depuis une heure uniquement occupé de Julie, j'avais tout oublié, et d'ailleurs l'excès de mon trouble avait confondu et brouillé toutes mes idées ; mais me ressouvenant que j'avais mortellement offensé Sinclair : — O ciel ! m'écriai-je, Sinclair maintenant a reçu mon billet !

Cette réflexion m'accabla, toutes les expressions injurieuses de ce billet se retracèrent à ma mémoire, ce souvenir mit le comble à ma confusion et à mes remords. J'écrivis sur-le-champ à Sinclair ; j'implorai son indulgence, sa pitié, le conjurant d'oublier des éga-

rements expiés par mon repentir et par mon désespoir. Je me couchai sans avoir reçu de réponse ; mais le lendemain, à mon réveil, on m'apporta une lettre de Sinclair ; je l'ouvris en tremblant ; elle était conçue en ces termes :

« Il est vrai, je fus votre ami ; fûtes-vous jamais le mien, vous « qui, de votre propre aveu, m'avez soupçonné si longtemps de la « plus lâche des perfidies, qui avez pu me croire un moment le « plus vil de tous les hommes ?... Je l'avoue, j'avais pénétré votre « jalousie, mais j'imaginais que votre cœur la désavouait, et que « j'avais des droits à votre estime ; je ne voyais en vous qu'un « homme bizarre, susceptible d'une prévention extravagante ; je « vous croyais incapable de douter un instant de la probité de votre « ami. Telle était l'opinion que j'avais de vous : en me l'ôtant, « vous avez détruit sans retour l'amitié dont elle était la base. Les « apparences, dites-vous, étaient si fortes !... Eh quoi ! au fond du « cœur, ne m'aviez-vous pas déjà calomnié mille fois avant cet évé- « nement ? D'ailleurs, quand il s'agit de l'honneur d'une femme, « de l'honneur d'un ami, doit-on juger sur des apparences ?

« Décidé à ne jamais vous revoir, je dois éclaircir dans cette « lettre tous les doutes qui pourraient vous rester sur la prudente « conduite de votre femme. Ce n'est pas d'un homme de mon âge « qu'elle eût consenti à recevoir un secret ; Belsamie la connaissait « assez pour en être certaine ; aussi en lui confiant le sien, l'assu- « ra-t-elle avec vérité que j'ignorais cette confidence, et que j'en « serais instruit alors seulement que ce secret cesserait d'en être un « pour vous ; d'un autre côté, Belsamie, redoutant votre indiscré- « tion, et craignant que je ne vous ouvrisse mon cœur, avait « exigé ma parole de ne vous jamais parler d'elle ; pour me lier « davantage, s'il était possible, elle me donna l'assurance qu'elle « était bien décidée à ne confier ce secret à personne, pas même à « Julie ; et c'est hier seulement qu'elle m'a fait l'aveu de cet arti- « fice. Après cette explication, qui vous fait connaître tout l'excès « de votre injustice, puissiez-vous sentir combien il est affreux de

« n'être désabusé que par ses fautes! La raison et les conseils de
« l'amitié n'ont rien pu sur votre âme ; que du moins l'expérience
« vous éclaire !... Rappelez-vous que se défier sans cesse des per-
« sonnes les plus chères, nourrir en secret contre elles d'outra-
« geants soupçons, c'est un supplice insupportable, le tourment
« des âmes faibles, et la juste punition des méchants. »

« Adieu ; vous perdez un ami fidèle, et je ne perds qu'une illu-
« sion ; mais cette illusion me fut trop chère pour ne pas la re-
« gretter toujours... Malheureux ! quel bonheur vous avez foulé
« aux pieds !... Que je vous plains !... Cependant, une nouvelle
« source de félicité vous est offerte : bientôt vous allez devenir
« père ; vous pouvez encore être heureux. »

Comme j'achevais la lecture de cette lettre, mon oncle entra brusquement dans ma chambre : — Levez-vous, me dit-il, votre femme désire vous voir ; elle a passé une nuit affreuse, la scène d'hier lui a causé une révolution qui, dans son état, peut avoir des suites funestes !... — O ciel ! Il faut envoyer à Paris chercher des secours... — J'ai donné à ce sujet les ordres nécessaires ; votre femme, à son réveil, a malheureusement appris une nouvelle qui lui a causé la plus vive peine. Elle a reçu un billet de Belsamie, qui ne contenait rien d'intéressant ; mais Julie, sachant que ce billet avait été apporté par le valet de chambre de Belsamie, a voulu lui parler ; elle a su que son amie avait annoncé son mariage à son oncle, et que celui-ci s'était brouillé sans retour avec sa nièce. Cette nouvelle a sensiblement affligé Julie, d'autant plus que vous êtes la seule cause de cet événement.

Le cœur pénétré de douleur, je m'habillai à la hâte. Je me rendis chez ma femme ; elle avait la fièvre et souffrait beaucoup. Son médecin ne tarda pas à arriver ; il déclara qu'il fallait s'attendre à une fausse couche ; en effet sa prédiction se réalisa le soir même. Julie, inconsolable, ne put dissimuler l'excès de son chagrin. — Voilà, me dit-elle en fondant en larmes, voilà ce que vous me coûtez !...

Ce cruel reproche, le premier qu'elle m'eût jamais adressé, mit

le comble à mon chagrin. J'eus horreur de moi-même, je me vis haï pour toujours, et je tombai dans le découragement et le désespoir.

Quand ma femme fut rétablie, nous retournâmes à Paris. Julie voulait en vain me cacher sa profonde tristesse ; elle pleurait son enfant, elle regrettait son amie ; car Sinclair, inflexible, ne voulant plus me revoir, avait emmené sa femme dans une terre au fond du Poitou. Bientôt Julie eut un autre sujet de chagrin. Personne n'avait ignoré ma jalousie ; on avait su et conté de mille manières l'histoire du portefeuille et mes derniers emportements. Le mariage de Sinclair n'avait pu justifier Julie aux yeux de la multitude abusée par des récits infidèles, et l'on concluait, de l'éclat que j'avais fait et de ma rupture avec Sinclair, qu'il était impossible que Julie fût innocente. Elle s'aperçut aisément, à la manière dont elle fut reçue dans le monde, qu'elle avait presque entièrement perdu la considération dont elle avait joui jusqu'alors. Trop sensible pour s'en consoler, mais trop fière pour s'en plaindre, elle chercha à refouler au fond de son âme un si cruel chagrin, mais elle ne put me le dissimuler, et je compris tout ce qu'elle devait souffrir. Je sentis mieux que jamais à quel point elle devait me haïr, moi l'unique cause de toutes ses peines. Me croyant l'objet de son ressentiment et de son aversion, je ne faisais rien pour la consoler, je n'attribuais qu'à sa vertu la douceur qu'elle me montrait. Ces réflexions, en me désespérant, aigrissaient chaque jour davantage mon caractère si impétueux ; je devins sombre, farouche, insupportable.

Plusieurs mois se passèrent dans cette situation. Enfin, voyant que la santé de Julie s'altérait sensiblement, et qu'elle était près de succomber sous le poids de ses maux, je pris tout à coup le parti de lui rendre sa liberté et de me séparer d'elle. Je le lui annonçai, en l'assurant que ma résolution était inébranlable. Cependant, je l'avouerai, malgré la certitude que je croyais avoir de sa haine, je m'étais flatté en secret que cette déclaration l'étonnerait et lui causerait une vive émotion ; au plus léger trouble de sa part, elle m'eût vu à ses pieds abjurer ma fatale résolution.

Mais elle m'écouta tranquillement, sans surprise, sans émotion. — Ma réputation est déjà flétrie, dit-elle ; le nouvel éclat que vous voulez faire va confirmer les injustes soupçons du public ; si ma présence dans votre maison est un obstacle à votre bonheur, je suis prête à la quitter ; l'innocence me reste : j'aurai la force de me soumettre à ma destinée... — Cruelle, m'écriai-je, avec quelle froideur vous parlez de me quitter !...— Mais c'est vous qui me le proposez !... — Je vous adore, et vous me haïssez !... — Que m'a valu votre tendresse?... — J'ai fait votre malheur, je le sais : je fus injuste, bizarre, insensé ; et cependant, Julie, si vous me haïssez, ah ! c'est trop vous venger. Il n'est point de tourment comparable à celui d'avoir perdu votre amour. — Je ne vous hais point.

Ces mots, qui disaient si positivement, *je ne vous aime plus*, me transportèrent de fureur ; je me livrai au plus terrible emportement. Je crus voir quelque effroi dans les yeux de Julie, je tombai à ses genoux. Dans cet instant, une larme, un soupir, eussent changé mon sort. Julie conserva sa froideur et sa tranquillité. Je me levai et fis quelques pas, en proie à la plus vive agitation : — Adieu pour toujours ! dis-je d'une voix étouffée. Julie pâlit, et fit un mouvement pour venir à moi, je m'avançai vers elle ; elle tomba dans un fauteuil, et perdit connaissance. Je pris cette violente émotion pour de l'épouvante : — Je vous fais horreur ! m'écriai-je ; je vais vous délivrer de ma présence odieuse.

En disant ces paroles, je m'élançai vers la porte, et sortis désespéré, la rage dans le cœur. Mon oncle était absent, je n'avais plus d'ami : rien ne pouvait plus m'empêcher de suivre mon premier mouvement. Égaré, hors de moi-même, j'allai trouver sur-le-champ les parents de Julie. Je leur déclarai ma résolution ; j'ajoutai que Julie elle-même désirait cette séparation, et que j'étais décidé à lui rendre tout son bien. On voulut me faire des représentations ; je n'écoutai rien. J'annonçai mon intention de partir pour la campagne, et d'y rester deux jours, comptant bien à mon retour me trouver seul dans ma maison.

Après cette déclaration, j'écrivis à Julie pour l'instruire de tout ce que j'avais fait, et je partis le soir même. J'étais trop agité pour sentir toute l'étendue du malheur auquel je me condamnais moi-même, et, chose inconcevable, c'est qu'aimant Julie plus que jamais, et persuadé qu'il ne me serait pas impossible de regagner sa tendresse, je trouvai une sorte de satisfaction dans l'éclat extravagant que je donnais à notre rupture. Je n'aurais pu me résoudre à me séparer d'elle avec les égards et les ménagements qu'exigeaient la prudence et l'honnêteté. Je voulais étonner Julie, l'émouvoir, l'affliger, la faire sortir de cet état d'indifférence plus insupportable pour moi que sa haine; je me flattais qu'en m'écoutant elle avait douté de ma sincérité, qu'elle me croyait incapable de persister dans le dessein de la quitter pour toujours, que cet événement ranimerait peut-être dans son cœur sa première affection pour moi; et la seule espérance d'exciter dans son âme un mouvement de regret eût suffi pour m'affermir dans le parti que j'avais pris. J'aimais à me la représenter dans le trouble, l'incertitude, l'étonnement. Je la voyais lire mon billet; je me la représentais emmenée par ses parents, pâle, tremblante; j'osais espérer qu'elle ne passerait pas sans émotion devant ma chambre, qu'elle ne pourrait retenir ses pleurs en montant en voiture. J'avais laissé à Paris un homme de confiance, avec ordre d'observer Julie, de l'épier, de questionner ses femmes; enfin, il devait me rendre compte de tout ce qu'elle aurait fait ou dit dans ces premiers moments; mais je fus peu satisfait du rapport qu'on me fit. Julie resta toujours enfermée dans son cabinet, y reçut ses parents sans aucun témoin, et sortit avec eux par un petit escalier dérobé, sans être vue de personne.

M. de la Palinière en était là de son récit, lorsqu'on entendit sonner dix heures. On se sépara jusqu'au jour suivant.

J'en étais resté, dit M. de la Palinière, au moment de ma séparation d'avec Julie. Le jour même où ses parents l'emmenèrent, je reçus d'elle un billet qui contenait ces mots :

« J'ai suivi vos ordres; j'ai quitté votre maison, toujours prête à

« y rentrer si votre cœur m'y rappelle. Quant à l'offre de me rendre
« un bien beaucoup trop considérable pour ma situation présente,
« j'ose attendre de votre estime que vous ne la réitérerez pas; le seul
« moyen qui vous reste maintenant de me causer de nouveaux
« chagrins, c'est de persister dans votre résolution. Daignez donc
« garder la moitié d'une fortune qui n'aurait aucun prix à mes
« yeux, si je ne la partageais pas avec vous. »

Ce billet me fit faire une foule de réflexions. Le contraste de la conduite de Julie et de la mienne me frappa vivement. Je compris enfin combien, par les résultats et les effets, un sentiment fondé sur le seul devoir est préférable à la passion. J'aime Julie, me disais-je, et j'ai fait le tourment de sa vie, et j'ai pu me résoudre à la quitter pour toujours! Elle n'était occupée que du désir et du soin de me rendre heureux; toujours prête à me sacrifier ses goûts, ses penchants, sa volonté; et lorsqu'enfin l'excès de mon injustice et de ma folie m'a fait perdre son cœur, son indulgence et sa générosité survivent à sa tendresse. Elle croit me devoir encore les procédés les plus nobles, les plus touchants. Ah! je le vois, la véritable affection est celle que la raison approuve et que la vertu fortifie.

Ces réflexions m'accablaient, et rouvraient toutes les blessures de mon cœur. Je songeais en frémissant au dernier éclat que je venais de faire; et sans doute, dans cette affreuse situation, je n'eusse point hésité à m'aller jeter aux pieds de Julie, à lui déclarer que je ne pouvais vivre sans elle, si je n'eusse été retenu par une délicatesse très fondée. J'avais été prodigue et joueur, et ce qu'il y a de pis encore, j'avais un intendant qui possédait au suprême degré l'art d'embrouiller ses comptes, ce qui, dans sa profession, prouve incontestablement, ou le manque de capacité, ou celui de probité. Au lieu de le renvoyer, je le gardai; je le priai seulement de ne plus me parler d'affaires; il ne se le fit pas répéter; car ce n'était pas sans raison et sans dessein qu'il avait été aussi obscur avec moi. Cependant, depuis six mois, il me demandait plusieurs audiences

pour m'exposer l'état de mes affaires, qui se dérangeaient. Je fis peu d'attention à ses lettres. Lorsque je lus le billet de Julie, elles me revinrent à l'esprit ; et avant de songer à obtenir mon pardon, je voulus connaître ma situation : malheureusement je m'étais conduit de manière à ne pouvoir compter sur l'estime de ma femme, et si j'étais ruiné, comment lui demander d'oublier le passé et de revenir avec moi ? Ne pourrait-elle pas attribuer au plus vil intérêt une démarche inspirée par la seule tendresse ? Cette idée m'était insupportable ; j'aurais préféré mille fois ne jamais revoir Julie, que de lui connaître un semblable soupçon.

Je retournai précipitamment à Paris. Que n'éprouvai-je pas en entrant dans ma maison, dans cette maison que Julie n'habitait plus, et dont j'avais eu moi-même l'inconséquente folie de la bannir ! Accablé de douleur et de regrets, je n'avais plus qu'une espérance, celle de pouvoir, avec de l'économie et des soins, rétablir mes affaires, et ensuite obtenir mon pardon de Julie. J'envoyai chercher mon intendant ; je commençai par lui déclarer qu'avant tout je voulais rendre à ma femme sa fortune. Il parut fort étonné de cette résolution, et voulut m'en détourner en m'annonçant qu'il ne croyait pas une semblable restitution possible sans me ruiner presque entièrement. Je vis clairement alors que mes affaires étaient dans un désordre beaucoup plus grand que je ne l'avais imaginé. Perdre ma fortune, c'était, d'après mes principes, perdre à jamais Julie. Avant d'approfondir davantage ma situation, je rendis à Julie tout le bien que j'avais reçu d'elle, ensuite je payai mes dettes. Tous ces arrangements terminés, je me trouvai si complétement ruiné, que je fus obligé, pour vivre avec décence, de placer à fonds perdus les minces débris de ma fortune.

Mon oncle était peu riche, et ne vivait guère que des bienfaits du roi ; cependant il m'offrit des secours. Je les refusai. Je vendis mes chevaux, ma maison, mes terres, et je louai un petit appartement auprès du Luxembourg, environ trois mois après ma séparation d'avec ma femme. Durant cet espace de temps, Julie s'était

retirée dans un couvent le jour même où je quittai ma maison. On m'apporta d'elle une lettre conçue en ces termes :

« Puisque vous m'avez forcée à recevoir ce que vous appelez mon « bien, puisque vous me traitez comme une étrangère, il m'est « permis, je pense, d'user de représailles en cette occasion. Quand « je quittai votre maison, la crainte de vous offenser en paraissant « dédaigner vos dons me fit emporter les diamants, les bijoux que « vous m'avez donnés ; vous l'exigiez : il me sembla que je devais « vous obéir. Mais depuis, vous m'avez prouvé que vous ne saviez « pas apprécier une semblable délicatesse ; ainsi je me suis déci- « dée à me défaire de ces parures inutiles, et que j'avais gardées « jusque-là par égard pour vous. J'ai saisi une occasion favorable « de les vendre avantageusement. On m'en a donné quatre-vingt « mille francs ; je viens d'envoyer chez votre notaire cette somme « que je vous devais, et que vous ne pouvez m'obliger à repren- « dre, puisqu'elle vous appartient.

« Je suis depuis deux mois dans le couvent de***. Je compte y « rester plusieurs années, à moins que vous ne veniez m'en reti- « rer... Nous avons une belle terre en Flandre, l'habitation en est, « dit-on, charmante ; dites un mot, et je suis prête à vous y suivre « et à m'y fixer avec vous. »

Comment dépeindre tout ce qui se passa dans mon âme à la lecture de cette lettre ? — O Julie ! m'écriai-je, ai-je pu vous accuser de perfidie, vous abandonner ? Ai-je pu perdre ce cœur si délicat, si noble ? Il m'était réservé d'être le plus heureux de tous les hommes, et j'en suis le plus infortuné. Je suis indigne de ce généreux pardon qui m'est offert ? Non, non, il vaut mieux cesser de vivre, que de s'avilir à ses propres yeux. Julie, vous avez pu m'accuser d'extravagance, d'injustice ; mais jamais vous n'aurez lieu de me soupçonner d'une bassesse.

D'abondantes larmes inondèrent mon visage. J'écrivis à Julie vingt lettres que je déchirai toutes. Enfin je m'arrêtai à celle-ci.

« J'admire la noblesse de vos procédés, l'élévation de votre

« âme ; je comprends cet excès de générosité. Vivez libre, soyez « heureuse, oubliez-moi !... Adieu, Julie... Vous avez sur moi « toute la supériorité que donne la raison... mais mon cœur peut-« être n'était pas indigne du vôtre. »

Avec cette lettre, je renvoyai à Julie ses quatre-vingt mille francs, en lui faisant dire que ses diamants lui ayant été donnés à son mariage ne m'appartenaient pas plus que le reste de son bien, et qu'après les avoir acceptés, elle n'avait pas le droit de me forcer à les reprendre.

Je venais de faire un douloureux sacrifice : Julie m'offrait de me consacrer sa vie ; je venais de renoncer à un bonheur sans lequel il n'en pouvait plus exister pour moi. Ma douleur était profonde. Dans cette dernière occasion, c'était à l'honneur que j'avais sacrifié toute ma félicité ; cette idée soutenait mon courage. D'ailleurs, ma lettre faisait connaître à Julie que du moins, malgré mes égarements, je n'étais pas indigne de son estime. Je la supposais attendrie, affligée, et je me trouvais moins à plaindre.

Il y avait à peu près quinze jours que j'étais retiré au Luxembourg, et que j'y vivais en solitaire, lorsque je reçus de la cour un ordre de partir sur-le-champ pour mon régiment, en garnison à deux cents lieues de Paris. Malgré moi, je conservais encore au fond de l'âme la folle espérance que Julie n'était pas perdue pour moi sans retour. Je ne me sentais pas la force de faire un pas pour hâter une réconciliation, et pourtant je me flattais en secret qu'un événement imprévu me rendrait un bonheur auquel je n'avais jamais renoncé sincèrement. Enfin je ne pus me résoudre à quitter Paris, à mettre entre Julie et moi une distance de deux cents lieues. J'écrivis au ministre pour solliciter un congé ; on me le refusa ; à l'instant même j'envoyai ma démission.

C'est ainsi que je quittai le service à vingt-cinq ans, et que la violence et l'humeur décidèrent de toutes mes résolutions dans les circonstances les plus importantes de ma vie. Cette dernière extravagance me causa un vif chagrin ; elle acheva de me brouiller avec

mon oncle, déjà fort mécontent que je me fusse séparé de ma femme sans le consulter; je me vis donc abandonné de toutes les personnes que j'avais le plus aimées.

Uniquement occupé d'une idée qui m'ôtait la faculté de réfléchir, je ne sentis pas dans ce moment toute l'horreur de ma situation. Je voulais revoir Julie; je m'imaginais que si je pouvais trouver le moyen de m'offrir subitement à sa vue, je retrouverais une partie des droits que j'avais jadis sur son cœur. Mais comment la faire demander au parloir? quel prétexte prendre? j'avais un nouveau valet de chambre qui connaissait un cousin d'une des tourières du couvent de Julie.

J'obtins facilement une lettre pour sa parente; nous nous entretînmes longuement de Julie, sans que la bonne religieuse soupçonnât que je fusse son mari. Elle m'apprit que mademoiselle d'Elbène venait de perdre son père et qu'elle se disposait à prendre le voile le lendemain même que le marquis de Clainville était mort de chagrin dans la prison de Saumur.

Étourdi de ces tristes nouvelles, je sortis précipitamment. Arrivé chez moi, je me jetai dans un fauteuil, bouleversé de tout ce que je venais d'apprendre. Le voile était tombé; je ne me faisais plus illusion, je connaissais enfin tout l'excès de mes malheurs. Je sentais que Julie, cette innocente victime de ma folie, ne pouvait, au fond du cœur, me pardonner ma conduite envers elle.

— O Dieu! m'écriai-je, dans quel abîme m'ont précipité les passions!... Si j'eusse surmonté la jalousie, si j'eusse cherché à vaincre mon impétuosité naturelle, ma paresse et mon goût pour le jeu, je jouirais d'une fortune considérable, je n'aurais pas à me reprocher la mort d'un intéressant jeune homme et le sacrifice de sa malheureuse fiancée. Je charmerais la vieillesse d'un oncle, d'un bienfaiteur, qui ne voit plus en moi qu'un ingrat, un insensé. Je n'aurais pas lâchement renoncé, à vingt-cinq ans, à servir mon roi et ma patrie. Loin d'être l'objet du mépris public, je serais universellement estimé; je posséderais la tendresse de la plus ver-

tueuse des femmes; j'aurais conservé un ami fidèle; enfin je goûterais le bonheur d'être père!... Ah! malheureux, de quels biens inestimables me suis-je privé moi-même!... me voilà donc pour jamais isolé!

En achevant ces paroles, je jetai les yeux autour de moi avec une espèce de terreur, effrayé de l'abandon où je me voyais...

Dans ce moment ma porte s'ouvre avec bruit... Un homme paraît, s'élance vers moi... Éperdu, je me lève, je me trouve dans les bras de Sinclair; il me serrait contre sa poitrine, je ne pouvais retenir mes larmes, je voyais couler les siennes; mille sentiments contraires m'agitaient à la fois; mais la confusion la plus douloureuse dominait tous les autres, et me forçait à garder le silence. — Mon ami, dit Sinclair, j'étais au fond du Poitou; je n'ai appris que bien tard combien vous étaient devenues nécessaires les consolations de l'amitié; d'ailleurs, je voulais m'assurer de six mois de liberté pour vous les consacrer. J'arrive de Fontainebleau; j'ai un congé, disposez de moi. — Sinclair! m'écriai-je, ces consolations si précieuses que vous m'offrez, je ne suis plus digne de les goûter; j'ai mérité de perdre sans retour le titre de votre ami.. Vous ne pouvez plus rien pour moi. — Va, reprit-il en m'embrassant, je connais ton âme, elle est noble et sensible. J'ai pris conseil de notre amitié, elle seule me rapproche de toi, et je viens adoucir tes peines.

Tant de générosité, loin de m'humilier, m'élevait au-dessus de moi-même. Sinclair, en me rendant son amitié, me rendait ma propre estime; mon cœur au même instant s'ouvrit tout entier à ce généreux ami; je goûtai une consolation dont j'étais privé depuis longtemps, celle de parler sans déguisement de mes fautes et de mes peines. Ce triste récit fut souvent interrompu par mes larmes; et Sinclair, après m'avoir écouté avec attendrissement : — A quoi servent, dit-il, l'esprit, les vertus, la sensibilité, sans des principes solides! Ces principes invariables, l'éducation peut seule les donner.

Sinclair me conjura de m'éloigner de Paris pour quelque temps, et de voyager. — Je vous suivrai, continua-t-il, partons pour

l'Italie, mais partons sans délai. — Je m'abandonne à vous, répondis-je; disposez du sort d'un infortuné qui, sans vous, succomberait sous le poids de ses maux.

Sinclair, profitant de cette disposition, me fit donner ma parole que nous partirions sous deux jours.

La veille de mon départ, je voulus revoir le lieu où j'avais rencontré Julie pour la première fois. C'était dans le jardin du Palais-Royal [1]; mais n'osant paraître en public, j'y allai la nuit après souper. Il y avait de la musique et beaucoup de monde. Je m'enfonçai dans l'endroit le plus obscur de la grande allée, et je m'assis au pied d'un arbre. Au bout d'un moment, deux hommes vinrent s'asseoir près de moi. L'un d'eux, que je reconnus au son de sa voix, s'appelait Dainval, jeune fat, sans esprit, sans mœurs et sans principes; homme méprisable que j'avais cru mon ami jusqu'à l'époque de ma ruine, et dont je n'avais que trop souvent suivi les conseils pernicieux et les mauvais exemples.

J'allais m'éloigner, lorsque j'entendis prononcer mon nom : je prêtai l'oreille : — Rien n'est plus vrai, disait Dainval, il est parti ce soir avec Sinclair pour l'Italie. — Comment! ils seraient raccommodés? — La scène a été du plus grand pathétique. — Mais il n'y a donc pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a dit? — Quoi? de leur rivalité?... — Comment Sinclair prendrait-il tant d'intérêt à un homme qui l'aurait trahi?... — Voici les faits : Sinclair veut raccommoder le mari avec la femme, afin d'arracher celle-ci de sa triste prison... — Et à quoi bon le voyage d'Italie? — Il faut bien donner au public le temps d'oublier un peu l'histoire du portefeuille. — Il y a encore des gens très sensés qui soutiennent que ce portefeuille appartenait à Belsamie... — C'est une fable inventée après coup. — Quel homme est-ce que ce la Palinière? — Un garçon excessivement borné, sans caractère, joueur, et se piquant au jeu de générosité et de grandeur d'âme, perdant son argent en dupe; aussi

[1] Il est question ici de l'ancien jardin du Palais-Royal, tel qu'il était avant la construction des galeries.

s'est-il ruiné sans éclat et comme un sot. — L'as-tu revu depuis sa déroute? — Jamais, et j'ai jeté au feu tous nos comptes de jeu : il n'en entendra plus parler ; il me devait beaucoup. Mais j'ai brûlé ses billets : je ne m'en vante point, je n'en conviendrais même pas avec un autre. Ce procédé me paraît tout simple, et je te prie d'être discret.

Cette dernière fausssété de Dainval acheva de me pousser à bout. — Imposteur! m'écriai-je, me voilà prêt à vous payer tout ce que je vous dois; sortez d'ici, je vais m'acquitter. — Ma foi, reprit Dainval avec un rire forcé, je ne vous supposais pas là, il faut en convenir... Quant à la proposition de nous couper la gorge, je conçois... vous n'avez plus rien à perdre : pour moi, il me faut encore près d'un an pour achever de me ruiner ; ainsi, pour que la partie soit égale, remettons-la à votre retour d'Italie.

En achevant ces mots, il s'éloigna précipitamment sans attendre de réponse, et me laissa trop indigné de sa lâcheté, pour que je songeasse à le suivre. — Voilà donc, me disais-je, l'homme dont les conseils m'ont souvent entraîné!... Quelle perversité! Quelle âme vile et corrompue!... Que le vice est hideux pour qui le considère sans illusion !...

Nous partîmes pour l'Italie. Ni les tendres soins de Sinclair, ni la dissipation d'un long voyage, ne purent affaiblir mes chagrins. De retour à Paris, Sinclair fut obligé de me quitter pour aller rejoindre son régiment, et je partis presque aussitôt pour la Hollande. Au bout de six mois Sinclair vint m'y trouver. Il me donna l'idée de m'associer à quelques entreprises de commerce, et me prêta les premiers fonds nécessaires. La fortune seconda ce nouveau projet ; j'entrevis enfin la possibilité de retrouver le bonheur que j'avais perdu. Le désir de porter aux pieds de Julie le fruit de mes travaux excitait mon activité et ma persévérance. Je sus vaincre le dégoût et l'ennui que m'inspira d'abord le genre de vie auquel je me consacrais ; je donnais à la lecture, à la méditation, les heures que je dérobais aux affaires. Bientôt l'étude cessa de me paraître pé-

nible, et je pris un goût passionné pour la lecture ; insensiblement mon esprit s'éclairait, mes idées s'étendaient, le calme renaissait dans mon cœur. La religion acheva de fortifier ma raison, d'élever mon âme, et de me soustraire à l'empire tyrannique des passions.

Cette révolution dans mon caractère et dans mes sentiments ne changea rien à mes projets. Je n'avais plus pour Julie ce penchant impétueux dont l'excès insensé nous avait rendus si malheureux l'un et l'autre ; je l'aimais avec moins de violence, mais avec plus de solidité et de désintéressement.

Je passai cinq ans en Hollande ; durant cet espace de temps je fus constamment heureux dans toutes les affaires où je m'engageai, et je parvins, par mon économie et mon travail assidu, à rétablir entièrement ma fortune. Alors je ne songeai plus qu'à retourner dans ma patrie : je goûtais à l'avance le bonheur que j'éprouverais en tombant aux genoux de Julie, en lui disant : — Je reviens digne de vous, pour vous consacrer ma vie.

Rempli des plus chères espérances, je partis de Hollande. Hélas ! j'étais loin de pressentir le coup fatal que j'allais recevoir !... J'avais écrit à Sinclair pour le charger de prévenir Julie de mon retour. Je reçus à Bruxelles une lettre qui m'apprenait que Julie avait été gravement malade ; mais en même temps on m'assurait qu'elle était presque rétablie. Ces détails étaient de nature à dissiper toute inquiétude ; je continuai ma route. J'approchais de Paris, je n'en étais plus qu'à vingt lieues, lorsque je rencontrai Sinclair ; il fit arrêter ma voiture, et descendit de la sienne ; nous fûmes bientôt dans les bras l'un de l'autre ; mais en jetant les yeux sur lui, je le vis pleurer ; je tressaillis : l'étonnement et l'effroi me rendirent immobile. Sinclair n'eut pas la force de m'instruire de mon malheur. Sans proférer une seule parole, il m'entraîna vers ma voiture, y monta avec moi, et dans le même instant les postillons quittèrent la route de Paris. — Où me conduisez-vous ? m'écriai-je d'un air égaré. Je veux la voir. — Ah ! malheureux !... — Eh bien ! poursuis, achève de me percer le cœur !

Sinclair, pour toute réponse, me serra la main... — Enfin, repris-je, quel est mon sort? Est-ce sa haine ou sa perte que tu m'annonces? O mon ami, ma vie dans cet instant est dans tes mains!...

Le ton suppliant dont j'accompagnai ces mots expliquait assez ma pensée. Sinclair me regarda avec compassion : — Je puis me taire, dit-il, mais non te tromper...

Je n'en demandai pas davantage; nous gardâmes l'un et l'autre un silence qui ne fut interrompu que par mes soupirs et mes sanglots. Sinclair me conduisit dans une maison de campagne, où j'obtins enfin la confirmation de mon malheur. Hélas! j'avais tout perdu! Julie n'existait plus; non-seulement sa mort me ravissait tout espoir de bonheur, mais encore le moyen de réparer mes égarements.

Le reste de mon histoire offre peu d'intérêt. Consolé par le temps et la religion, je consacrai le reste de ma carrière à l'amitié, à l'étude, à l'humanité. J'avais obtenu mon pardon de mon oncle; le soin de le rendre heureux devint une de mes plus précieuses occupations, et je remplis sans effort, et dans toute leur étendue, les devoirs sacrés que m'imposaient la nature et la reconnaissance. Quoique mon oncle fût avancé en âge, il vécut encore dix ans. Lorsque j'eus le malheur de le perdre, j'achetai cette terre, et je m'y retirai; Sinclair me promit de venir m'y visiter tous les ans; et depuis quatre ans que j'habite cette province, nous n'avons jamais passé dix-huit mois sans nous voir.

Sinclair, âgé aujourd'hui de cinquante-huit ans, a parcouru la carrière la plus brillante; il jouit du bonheur que l'on doit attendre de la vertu unie aux grands talents et au génie. Pour moi, dans mon obscure médiocrité, je pourrais goûter aussi le bonheur, sans le souvenir amer des maux que j'ai soufferts par ma faute, et des égarements de ma jeunesse.

M. de la Palinière cessa de parler. Il y eut un moment de silence. La baronne et sa fille, après avoir remercié M. de la Palinière et pris congé de lui, se retirèrent avec leurs enfants.

Dès que madame de Clémire se trouva seule avec ses enfants, elle leur demanda quel fruit ils avaient retiré des dernières veillées. — N'avez-vous pas vu par l'histoire de M. de la Palinière, ajouta-t-elle, combien les passions sont dangereuses ? — Oh ! oui, maman, dit César, et ainsi que vous nous l'avez souvent dit, il ne faut avoir de la passion que pour la gloire. — C'est-à-dire, reprit madame de Clémire, pour tout ce qui est grand, héroïque ? — Maman, qu'est-ce qu'une action héroïque ? — C'est une action utile, généreuse et que cependant le devoir n'exige pas. Comme les devoirs d'un honnête homme sont très étendus, il est peu d'actions, pour une belle âme, qu'on puisse véritablement appeler *héroïques ;* mais dès qu'une action nous coûte un grand sacrifice, et que nous aurions pu ne la pas faire sans devenir méprisables, cette action est héroïque : par exemple, une personne dans l'aisance, qui donne l'aumône, ne fait qu'une bonne action, parce qu'elle serait méprisable si elle dépensait tout son argent en superfluités. Un homme qui montre à la guerre du sang-froid et du courage n'est point un héros ; s'il se conduisait autrement, il serait déshonoré; ainsi, pour bien juger une action, voyez d'abord si elle ne blesse ni l'humanité ni l'équité (car la vraie grandeur est inséparable de la justice) ; voyez ensuite ce qu'elle a dû coûter, s'il était possible de ne la pas faire sans nuire à sa réputation... — Ah ! j'entends, maman, si une action s'accorde avec la justice, si elle coûte un grand sacrifice, si l'on pouvait ne la pas faire sans se rendre méprisable, alors elle est sûrement héroïque. — Voilà une définition très juste ; ne l'oubliez pas, et rappelez-la-vous surtout, quand vous lirez l'histoire, car vous y trouverez une foule de faux jugements. Beaucoup d'historiens, faute de réflexions, placent souvent leur admiration aussi mal que leur critique. Un lecteur judicieux ne doit jamais juger aveuglément d'après eux ; il faut examiner si c'est avec raison qu'ils approuvent ou qu'ils condamnent. — Maman, trouve-t-on beaucoup de véritables actions héroïques dans l'histoire ? — Oui, mais souvent ce ne sont pas celles que les historiens louent le plus. — Maman, voudriez-

vous nous conter un trait héroïque? — Volontiers, et je le prendrai dans l'histoire des Turcs.

L'empereur Achmed I succéda à Mahomet III. Il monta sur le trône l'an 1602[1], Il n'avait alors que quinze ans, et ce fut la première fois qu'on vit un prince aussi jeune régner en Turquie. Il n'y avait que peu de mois qu'il était parvenu à l'empire, lorsque le grand visir mourut. Achmed ne choisit aucun de ceux qui l'environnaient pour remplir cette importante dignité. Murad, pacha du Caire, était un vieillard sage et plein d'expérience. Au milieu des troubles du dernier règne, il avait maintenu tous les États d'Afrique dans la plus profonde paix, et fait passer exactement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples et sans s'enrichir. N'ayant jamais vu son nouveau maître, il était loin de prévoir son élévation, et n'imaginait pas qu'avec un monarque aussi jeune, les soins d'un sujet fidèle dussent l'emporter sur les intrigues de la cour. Cependant, au fond de l'Égypte, il reçut les sceaux, et l'ordre de se rendre à Constantinople. Ce choix d'Achmed annonçait à l'empire un prince qui désirait le bien, et qui saurait aimer ses peuples.

Quelques années après, la guerre contre la Perse fut résolue, malgré l'avis de Murad ; celui-ci fut chargé du commandement des armées, et choisit pour lieutenant Nasuf, jeune homme actif, entreprenant, qui avait acquis de grandes richesses dans différents gouvernements. Le grand vizir partit à la tête de ses troupes; loin de presser sa marche, il mit la plus grande lenteur dans toutes ses opérations. Ce défaut d'activité fit naître au perfide Nasuf l'idée de supplanter son bienfaiteur et son ami. Il écrivit secrètement à la Porte, et offrit à l'empereur soixante mille sequins pour les frais des approvisionnements, si Sa Hautesse voulait le faire grand vizir à la place de Murad. Le sultan, plein d'estime et de reconnaissance pour son ministre, fut indigné de l'ingratitude de Nasuf; il envoya sa lettre à Murad, en lui mandant qu'il le laissait le maître absolu du

[1] De l'hégire 1010.

sort de son lieutenant, et qu'il lui permettait également de le conserver, de le dégrader, ou enfin de le faire étrangler. Murad, sur-le-champ, fit ordonner à Nasuf de se rendre dans sa tente, et lui montra la lettre de l'empereur. Nasuf crut lire l'arrêt irrévocable de sa mort. Cependant il voulut entreprendre de se justifier, ou plutôt descendre à des prières, lorsque Murad l'interrompant : — Vous avez fait une perfidie, lui dit-il, mais vous avez de grands talents; je vous crois en effet capable de commander l'armée : ainsi je vous en remets la charge, ainsi que les sceaux de l'empire, devenus trop pesants pour mon âge. Soyez fidèle à l'empereur : puissent vos armes être victorieuses!

Aussitôt Murad assembla les troupes, et le proclama lui-même son successeur. Murad finit tranquillement ses jours dans une retraite agréable. La Providence ne permit pas que Nasuf jouît longtemps du fruit de sa trahison. Devenu grand vizir, il épousa une fille de l'empereur; mais ayant indignement abusé de sa faveur, il fut étranglé par les ordres d'Achmed.

— Ah! maman, dit César, que j'aime ce Murad! C'est bien là une action héroïque. — Examinez-la suivant les règles que je vous ai données. — D'abord, elle ne blesse ni l'humanité ni la justice. — Non, Nasuf méritait d'être puni; mais il n'avait offensé que Murad : ainsi ce dernier était le maître de lui pardonner. — Il en a dû coûter beaucoup à Murad de vaincre un ressentiment qui était si fondé! il aurait pu, sans se rendre méprisable, ne point céder sa place, et même priver Nasuf de son emploi. — Au lieu de cela, connaissant que Nasuf était, par ses talents et par son âge, plus en état que lui de commander les armées, il sacrifie sans balancer son ressentiment au bien public; il se dépouille en faveur d'un ingrat : ainsi ce trait, comme vous voyez, est véritablement héroïque. — Je suis charmé, maman, que vous m'ayez donné des règles sûres pour juger des actions : il est joli de pouvoir dire tout seul, après un moment de réflexion : Cela est héroïque, ou cela ne l'est pas.

— Maman, dit Caroline, permettez-moi de vous faire une ques-

tion au sujet de l'histoire de M. de la Palinière. Il y a une chose qui m'a fait bien de la peine. J'ai trouvé tout simple que M. de la Palinière, avec un caractère si violent et tant d'extravagance, s'attirât d'aussi grands malheurs ; mais cette charmante Julie, si douce, si prudente, elle aurait dû être heureuse. — Vous pensez, n'est-ce pas, que la vertu réunie à une prudence parfaite devrait préserver de toutes les peines qu'elle a éprouvées ? — Oh ! oui, maman, ce serait bien juste. Et cependant Julie est la preuve du contraire. — Point du tout. Croyez bien qu'elle n'a jamais été aussi à plaindre que son mari. — Oh ! sûrement : elle n'avait point de remords. — L'innocence inspire facilement la résignation. Aussi Julie trouva-t-elle dans la pureté de son âme toutes les consolations dont elle avait besoin. Voilà ce qu'elle dut à la vertu : et c'est beaucoup. Mais elle éprouva de grands chagrins ; et son manque d'expérience en fut la seule cause. — Et pourtant, maman, sa conduite a été irréprochable ? — Oui ; mais elle a commis des fautes, des imprudences... — Des imprudences ?... — Vous le savez, elle avait été parfaitement élevée par sa mère, qu'elle eut le malheur de perdre à seize ans ; elle se maria à dix-sept : les principes qu'elle avait reçus étaient fortement gravés dans son cœur ; d'un excellent naturel, elle remplit fidèlement ses devoirs ; mais elle manquait d'expérience, et n'ayant plus de guide, elle fit des fautes : ce malheur était presque inévitable. — Mon Dieu, maman, quelles fautes a donc commises Julie ?... — D'abord étant aussi jeune, femme d'un mari soupçonneux, violent, jaloux, elle n'aurait pas dû recevoir une confidence dont on voulait faire un secret à son mari. Mais ce n'est pas là sa plus grande faute ; elle s'est rendue coupable de deux autres bien plus graves. Lorsqu'elle fut convaincue que M. de la Palinière avait pris Belsamie en aversion, Julie aurait dû cesser de la voir jusqu'au moment de la déclaration du mariage. Ce n'était pas sacrifier son amie, c'était seulement se priver du plaisir de la voir pendant quelques mois ; et ce procédé, en inspirant à M. de la Palinière la plus vive reconnaissance,

aurait détruit toutes les craintes de n'être point aimé. — Il est vrai que, si Julie eût pris ce parti, l'aventure du portefeuille ne serait point arrivée, et Julie aurait conservé sa réputation et son bonheur. Cependant, maman, il me semble qu'elle proposa à M. de la Palinière de ne plus revoir Belsamie? — Oui, elle proposa; mais ce n'était pas assez; une proposition dans ce cas n'était qu'une politesse; elle savait bien qu'on ne l'accepterait pas. Il fallait montrer une résolution ferme, et la tenir énergiquement; d'autant mieux qu'au fond le sacrifice n'était pas pénible; il s'agissait d'une courte absence, et non d'une rupture. — Oui, ce fut là une faute, et, même à présent, je ne conçois plus comment Julie a pu s'en rendre coupable. Et la seconde faute, maman? — Cette seconde faute est beaucoup moins excusable encore : ce fut de n'avoir pas fermé sa porte à Sinclair, après l'aveu formel que fit M. de la Palinière de sa jalousie. Il est vrai qu'il se prétendait guéri; mais Julie ne connaissait-elle pas son caractère bizarre, soupçonneux? D'ailleurs, quelle confiance pouvait lui inspirer une guérison si subite? Ignorait-elle qu'une femme manque aux convenances, à ses devoirs en admettant dans l'intimité l'homme dont son mari a été jaloux, surtout quand cette jalousie n'est dissipée que depuis si peu de temps? — Ah! si la pauvre Julie avait eu sa mère, s'écria Pulchérie, elle n'aurait jamais eu d'imprudences à se reprocher. Son véritable malheur fut de la perdre, celui-là entraîna tous les autres. — Vous avez raison, reprit madame de Clémire; car Julie, avec une si belle âme, avec tant de raison, eût toujours consulté sa mère, toujours suivi ses conseils; et quels conseils peuvent jamais être inspirés par plus d'intérêt, donnés avec plus de réflexion que ceux d'une bonne mère?... — Oh! maman, nous ne ferons jamais d'imprudences : nous serons toujours heureux!

Et les trois enfants se jetèrent au cou de leur mère; c'était presque toujours ainsi que se terminaient toutes leurs conversations.

Madame de Clémire passa encore deux jours chez M. de la Palinière, après lesquels elle retourna à Champcery. Comme l'abbé

n'avait pas été content de César dans la matinée, il n'y eut point de *veillée* le soir. César, vivement affligé de cette punition, prit de l'humeur et se coucha sans faire d'excuses à l'abbé; il se contenta de lui souhaiter *une bonne nuit*. Il y avait une demi-heure qu'il était au lit, lorsque madame de Clémire entra dans sa chambre. — Dormez-vous, mon fils? lui dit-elle à voix basse. — Non, maman, pas encore, répondit tristement César. — Je n'en suis pas surprise, reprit madame de Clémire; et s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que vous ayez un bon cœur, il est impossible que vous passiez une nuit tranquille. Comment, mon fils, vous vous êtes couché avec de la rancune, avec de l'humeur contre un homme que vous devez tant aimer! Vous l'avez laissé sortir de votre chambre sans essayer de vous raccommoder avec lui, et il vous quittait pour douze heures! Ah! César, écoutez un trait que j'ai lu ce matin. M. le duc de Bourgogne, père de Louis XV, dans sa première enfance, s'emporta un jour contre un de ses valets de chambre; mais lorsqu'il fut dans son lit, il dit à cet homme, qui couchait auprès de lui : « Pardonnez-moi ce que je vous ai dit ce soir, afin que je m'endorme. » Jugez, mon fils, s'il eût été capable de se coucher sans se raccommoder avec son gouverneur. Cependant ce jeune prince n'avait alors que sept ans, et vous êtes dans votre dixième année!... — Ah! maman, je savais bien aussi que je ne dormirais pas... Permettez-moi de me lever et d'aller sur-le-champ demander pardon à M. l'abbé. — J'y consens; venez, mon fils.

En disant ces mots, madame de Clémire donne une robe de chambre à son fils, qui la passe à la hâte, saute de son lit, et, conduit par sa mère, se rend à l'appartement de l'abbé. On frappe doucement à la porte; l'abbé, déjà en bonnet de nuit, vient ouvrir, et paraît très surpris en voyant César. Ce dernier s'avance, et avec des yeux remplis de larmes il fait à l'abbé les excuses les plus humbles et les plus touchantes. Quand il eut cessé de parler, l'abbé, au lieu de lui répondre, se retourne froidement vers madame de Clémire : — Madame, dit-il, vous êtes bien bonne; et dès

que vous le désirez, je tâcherai d'oublier ce qui s'est passé.

A ces mots, César montra de l'étonnement de ce que l'abbé ne s'adressait pas à lui. — Mais, monsieur, reprit l'abbé, je n'ai point de réponse à vous faire. C'est uniquement à madame que je dois votre visite, et tout ce que vous m'avez dit... — Je vous assure, monsieur l'abbé, que maman ne m'a point conseillé de me lever et de venir ici... — Mais, monsieur, seriez-vous à présent dans ma chambre, si madame votre mère ne vous eût pas fait sentir toute la dureté de votre procédé à mon égard?

A cette question, César baissa les yeux et se mit à pleurer. — Soyez sûr, monsieur, continua l'abbé, que si, de votre propre mouvement et sans être ni conseillé ni excité, vous étiez venu me trouver, soyez sûr que je vous aurais reçu avec amitié, quoique vous eussiez toujours eu un bien grand tort, celui de me laisser sortir de votre chambre sans me témoigner du regret de votre faute. Au reste, monsieur, je vous le répète, en faveur de madame votre mère, je vous pardonne très volontiers, c'est-à-dire je ne vous imposerai point de punition pour l'humeur que vous avez montrée. — Eh bien! s'écria César, je m'en impose une moi-même. Je veux me priver pendant quinze jours du plaisir de rester aux *veillées* : c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire; mais du moins, monsieur l'abbé, ne me traitez plus avec une froideur si cruelle, et je supporterai de bon cœur ma punition.

L'abbé, attendri, lui tendit les bras, et César s'y jeta en pleurant de joie d'avoir obtenu son pardon, et surtout d'avoir fait une action qui le raccommodait avec lui-même. — Vous voyez, mon fils, lui dit madame de Clémire, ce qu'il en coûte lorsqu'on diffère à réparer ses torts; on les aggrave, on ne trouve plus d'indulgence, et l'on est obligé de faire des démarches, des sacrifices pénibles. Si, en vous couchant, vous aviez fait les excuses convenables, M. l'abbé vous aurait pardonné, et vous ne seriez pas privé des *veillées* pour quinze jours.

Comme les trois enfants de madame de Clémire s'étaient fait la

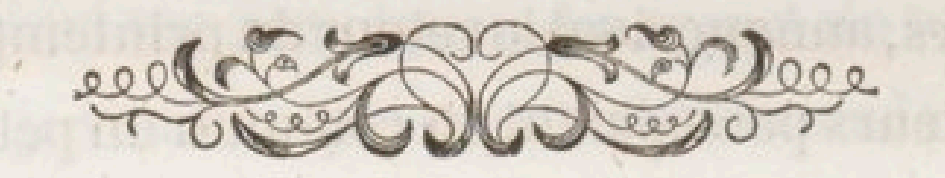
loi de renoncer aux veillées lorsque l'un d'eux en serait exclu, Caroline et Pulchérie trouvèrent que César s'était imposé une punition bien longue; elles lui firent beaucoup de leçons sur les inconvénients de l'humeur, et lui donnèrent d'excellents conseils dont César promit bien de profiter à l'avenir.

Le printemps approchait; on était sur la fin du mois de mars; les promenades devenaient plus intéressantes : la violette et le muguet commençaient à paraître. Augustin, qui connaissait parfaitement tous les environs de Champcery, conduisait tous les jours dans de petits sentiers où l'on trouvait avec abondance de quoi faire les plus jolis bouquets. Les bois n'offraient point encore d'ombrage; on y jouissait, comme dans les prairies, de la douce chaleur des premiers jours d'avril; et tandis que les arbres, dépouillés de verdure, rappelaient les rigueurs de l'hiver, un ciel pur et sans nuages, une terre couverte de fleurs, annonçaient le retour du printemps et des plaisirs.

César et ses sœurs possédaient en commun un petit jardin qui faisait leurs délices. Il était partagé en deux parties : l'une contenait des légumes, et l'autre des fleurs. Dans l'un des côtés du jardin il y avait un puits, c'est-à-dire un tonneau enfoncé dans la terre, mais ayant, comme un vrai puits, une balustrade pour préserver des chutes, et une poulie pour tirer de l'eau qu'on y apportait tous les jours. Les enfants, aidés d'Augustin, tiraient de l'eau et cultivaient eux-mêmes leur jardin. Ils avaient des seaux, des brouettes et des outils de jardinage proportionnés à leur force. Maître Étienne, le jardinier du château, dirigeait leurs travaux et leur fournissait des plantes et des graines. — Ah ! disait Caroline en arrosant une jacinthe, que je voudrais la voir épanouie ! Quel plaisir j'aurais à la cueillir pour la porter à maman !... — Ma sœur, vous attendrez que je puisse lui donner en même temps un petit bouquet de primevères... — Et moi, une salade.

Le 12 avril fut un beau jour. La punition de César était finie. On se leva en disant : *Nos veillées recommenceront ce soir ;* et l'on trouva dans le jardin de quoi remplir une corbeille de salade, de ja-

cinthes, de primevères, de perce-neige et de violettes. La corbeille, ornée de jolis rubans, fut portée en pompe, et partagée entre madame de Clémire et la bonne maman. Les fleurs furent mises avec soin dans des vases, afin qu'on pût en jouir plus longtemps. On servit la salade à dîner, et jamais salade ne reçut tant d'éloges et ne fut trouvée meilleure. Le soir, la baronne annonça qu'elle avait une histoire toute prête, et le souper fini, elle commença ainsi.





EUGÉNIE ET LÉONCE

OU LA ROBE DE BAL

MADAME de Palmène, jeune encore, et veuve depuis plusieurs années, se consacrait entièrement à l'éducation d'une fille unique, objet de toute sa tendresse comme de tous ses soins. Son mari, en mourant, avait laissé beaucoup de dettes, et madame de Palmène n'avait pu les acquitter qu'en se résignant à quitter Paris pour habiter une terre qu'elle possédait en Touraine, à une petite lieue de Loches[1]. Le château était antique et vaste. Son pont-levis, ses fossés et ses tours rappelaient les siècles mémorables des du Guesclin et des Bayard, ces beaux jours de la chevalerie qu'on devrait regretter sans doute, si la loyauté et la vaillance de quelques preux chevaliers pouvaient tenir lieu de police et de lois. L'intérieur du château répondait au dehors. Tout y retraçait la noble simplicité de nos ancêtres. On n'y trouvait ni dorures, ni cette ridicule profusion de porcelaines, de magots, de petits vases qui remplissent nos maisons mo-

[1] Située sur l'Indre, auprès d'une grande forêt. On y voit les ruines d'un château fort où fut enfermé le cardinal de la Balue. On trouve dans l'église collégiale, bâtie dans l'enceinte du château, le tombeau d'Agnès Sorel. Loches est à cinq lieues d'Amboise, autre petite ville célèbre par la conjuration qui porte son nom. Cette dernière ville est située sur la Loire.

dernes; mais on y admirait de belles tapisseries représentant des traits intéressants d'histoire. On s'y promenait dans de grandes galeries ornées de portraits de famille, et l'on y découvrait, des fenêtres du salon, d'un côté une superbe forêt, et de l'autre les bords agréables de l'Indre. Ce fut là qu'Eugénie (c'était le nom de la fille de madame de Palmène) passa les premières années de sa jeunesse, et qu'elle prit le goût des amusements champêtres, de la vie paisible et retirée.

Durant les beaux jours du printemps et de l'été, elle faisait avec sa mère de longues promenades; vers le soir on allait chercher dans la forêt l'ombre et la fraîcheur. Tantôt Eugénie s'y exerçait à la course, tantôt elle y cueillait des plantes dont sa mère lui apprenait les noms et les propriétés. Souvent elle y prenait ses leçons, y écoutait des lectures intéressantes; et sur le déclin du jour on quittait la forêt pour aller sur les bords riants de la rivière. Lorsque Eugénie fut dans sa huitième année, elle devint plus sédentaire. Mille occupations la retenaient au château; mais elle se levait avec le jour, elle allait déjeuner dans le parc ou dans les champs, et le soir elle faisait encore une ou deux lieues avec sa mère.

Elle avait pour compagne de ses jeux la fille de sa gouvernante. Cette jeune personne, appelée Valentine, de quatre ans plus âgée qu'Eugénie, était d'un heureux naturel; elle avait un bon cœur et montrait de l'application. Elle se trouvait à toutes les leçons que recevait Eugénie, et elle en profita de manière que sa jeune maîtresse la regarda toujours avec raison comme son amie.

Cependant Eugénie atteignit sa seizième année. Elle joignait à la gaieté, aux grâces naïves de son âge, un esprit cultivé, de la discrétion, une douceur inaltérable et la plus parfaite égalité d'humeur. Sa tendresse et sa reconnaissance pour madame de Palmène étaient sans bornes. Constamment occupée de sa mère et saisissant tous les moyens de lui plaire, il n'était point d'occupation qui n'eût un attrait sensible pour elle. Apprenait-elle des vers par cœur, elle se disait : « Maman me les entendra répéter avec plaisir. Ce

soir, en nous promenant, je les lui dirai. Elle louera ma mémoire, mon application. » Étudiait-elle l'anglais ou l'italien : « Quelle sera, disait-elle, la surprise, la joie de maman, lorsqu'elle verra qu'au lieu de la page prescrite, j'en ai traduit deux! » En écrivant, en dessinant, en faisant de la musique, elle faisait les mêmes réflexions : « Ce tableau ornera le cabinet de maman. Toutes les fois qu'elle le regardera, elle pensera à son Eugénie. Cette sonate, que je barbouille à présent, quand je la saurai bien, enchantera maman! » Cette idée, qu'elle appliquait à tout, lui faisait trouver un charme inexprimable dans l'étude, lui aplanissait les difficultés et changeait en plaisirs délicieux tous ses devoirs.

Afin d'achever de perfectionner l'éducation d'Eugénie, madame de Palmène prit la résolution d'aller passer deux ans à Paris. Elle s'arracha de son agréable solitude sur la fin de septembre ; arrivée à Paris, elle loua une petite maison dans laquelle Eugénie regretta plus d'une fois les bords délicieux de l'Indre et de la Loire. Madame de Palmène retrouva avec plaisir plusieurs personnes qu'elle avait connues autrefois. Dans ce nombre, elle distingua surtout un ancien ami de son mari, nommé le comte d'Amilly, digne en effet de cette préférence par son mérite et ses vertus. Veuf depuis plusieurs années, il n'avait qu'un fils unique âgé de dix-huit ans, et dont il venait de se séparer pour deux ans. Ce jeune homme, appelé Léonce, était en Italie, et devait ensuite aller voyager dans le Nord.

Le comte d'Amilly venait tous les soirs souper chez madame de Palmène; à dix heures et demie, Eugénie allait se coucher. Aussitôt qu'elle était sortie, le comte parlait d'elle, et c'était toujours pour faire son éloge. Il admirait ses talents, sa modestie, sa réserve, un certain air de douceur et de franchise qui répandait un charme inexprimable sur ses moindres actions. Puis il parlait de son fils, il vantait son esprit, son caractère, son cœur. Madame de Palmène n'écoutait pas sans un secret plaisir l'éloge d'Eugénie; elle n'entendait pas sans quelque émotion prononcer si souvent le nom de

Léonce, et dans ces doux entretiens l'heure fut oubliée plus d'une fois; plus d'une fois on s'écria avec surprise : — Comment donc! il est trois heures?

Le comte d'Amilly continua toujours ses assiduités, mais sans s'expliquer davantage. Seulement il dit un jour : — Mon fils aura une fortune considérable; mais avant de la partager avec lui, je veux lui apprendre à en jouir. A son retour il aura vingt ans ; je le marierai avec une femme aimable, dont les grâces, l'exemple et la douceur puissent lui rendre tous ses devoirs agréables et lui faire chérir la vertu.

Madame de Palmène reconnaissait bien dans le portrait de cette femme celui d'Eugénie; mais, en réfléchissant à l'extrême disproportion qui se trouvait entre sa fortune et celle du comte d'Amilly, elle avait peine à se persuader qu'il eût réellement des vues sur sa fille.

Il y avait déjà près de deux ans que madame de Palmène était à Paris. Eugénie touchait à sa dix-huitième année, lorsqu'un soir le comte d'Amilly, entrant chez madame de Palmène, lui demanda la permission de lui présenter son fils qui venait d'arriver. Un jeune homme de la figure la plus intéressante s'avança vers madame de Palmène et la salua d'un air à la fois empressé et timide qui ajoutait encore à ses agréments naturels. Le comte et son fils restèrent à souper. Léonce parla peu, mais il regarda beaucoup Eugénie; il ne dit pas un mot qui ne montrât son vif désir de plaire à madame de Palmène.

Le lendemain le comte revint avec son fils, et madame de Palmène déclara qu'elle s'était fait une loi irrévocable de ne point recevoir chez elle de jeunes gens de l'âge de Léonce. — Mais, madame, reprit le comte, il faut pourtant bien que vous jugiez s'il peut vous convenir... — Comment! que voulez-vous dire?... — Eh quoi! ne voyez-vous pas que son bonheur et le mien en dépendent? Donnez-vous donc le temps de le connaître; s'il est assez heureux pour vous plaire, tous mes vœux et les siens seront exaucés.

C'était parler clairement. Madame de Palmène témoigna au comte la reconnaissance que ce discours lui inspirait. Cependant elle ne prit point d'engagement, voulant auparavant consulter Eugénie, et prendre quelques informations sur le caractère de Léonce. Tout ce qu'elle apprit ne fit que redoubler son désir de l'adopter pour son fils ; et le comte la pressant de nouveau de lui donner une réponse, elle ne balança plus. Tout étant d'accord, on signa le contrat de mariage. Le lendemain Léonce reçut avec transport la main de l'aimable Eugénie, et l'on conduisit aussitôt les nouveaux époux dans une terre charmante que possédait le comte à dix lieues de Paris. Il fut décidé qu'on ne retournerait à Paris que sur la fin de l'automne.

Madame de Palmène passa trois mois avec eux. Au bout de ce temps elle fut obligée de les quitter. Comme elle comptait s'établir définitivement à Paris, l'arrangement de ses affaires exigeait qu'elle fît un voyage en Touraine. Quoiqu'elle dût être de retour avant l'hiver, Eugénie eut besoin de toute sa raison pour supporter une séparation si douloureuse. Son chagrin et sa mélancolie, après le départ de sa mère, la rendirent plus intéressante encore aux yeux de Léonce. Il trouvait une douceur secrète à la contempler dans cet état d'abattement et de tristesse. En voyant couler ses larmes, il se disait : — Quels seront un jour mes droits sur un cœur si sensible et si reconnaissant !

Eugénie, cependant, dans la crainte d'affliger Léonce, lui cachait une partie de son chagrin ; mais elle se dédommageait de cette contrainte avec Valentine, cette jeune fille qui avait été la compagne de son enfance. Les plus douces consolations d'Eugénie étaient de parler de sa mère, de lui écrire tous les jours de longues lettres.

Près de deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de madame de Palmène ; Eugénie, pendant tout ce temps, n'avait pas fait un seul voyage à Paris. Léonce chaque jour lui devenait plus cher. Souvent ils allaient se promener tête à tête dans les bois et dans les champs. Eugénie questionnait Léonce sur ses voyages, et goûtait le plaisir de

s'instruire en l'écoutant. D'autres fois, assis l'un et l'autre sur le bord des ruisseaux, Eugénie chantait, et sa voix douce et mélodieuse attirait les moissonneurs ; ils quittaient leur ouvrage et accouraient pour l'entendre. Un soir Eugénie remarqua au milieu d'eux un vénérable vieillard ; elle apprit qu'il se nommait Jérôme ; quoique âgé de soixante-quinze ans, il était pourtant le seul soutien d'une sœur paralytique et de cinq petits-enfants orphelins. Eugénie n'avait qu'une très faible pension. Son beau-père, il est vrai, possédait une fortune considérable, il était noble et bienfaisant ; mais, voulant donner à son fils et à sa belle-fille de l'ordre et de l'économie, il avait la sagesse et le courage de ne point partager encore sa fortune avec eux. — Quand vous m'aurez prouvé, leur disait-il, que vous savez faire un digne emploi de l'argent, nous ferons bourse commune ; dans cinq ans, par exemple, si je suis toujours satisfait de votre conduite, je serai heureux de me dépouiller en faveur d'un fils économe et raisonnable ; mais je n'abandonnerai point à un insensé, à un dissipateur une fortune que je ne dois qu'à moi seul, et dont je puis disposer à mon gré. — Ah ! mon père, répondait Léonce, en me donnant Eugénie, ne m'avez-vous pas tout donné ?

Eugénie, de son côté, trouvait sa pension suffisante. Elle apportait dans tout la plus grande économie, et trouvait encore le moyen d'être généreuse et bienfaisante. Tout occupée du bon vieillard Jérôme, le soir, en se couchant, elle dit à Valentine qu'elle la prierait de lui porter quelques secours. Le lendemain matin, le comte d'Amilly vint, comme à l'ordinaire, déjeuner avec sa belle-fille : — Voici, lui dit-il, une invitation à une magnifique fête que l'on donne à Paris dans quinze jours ; je désire, ma fille, que vous vous y montriez. Il vous faut une robe de bal, et je veux vous l'offrir.

En disant ces mots le comte posa sur une table une bourse contenant soixante louis. Quand Eugénie fut seule, elle appela Valentine, et lui montrant le présent qu'elle venait de recevoir : — Avec cinquante louis, dit-elle, j'aurai une assez belle robe. Ainsi, je vais prendre dix louis sur cette somme pour les donner au pauvre Jé-

rôme ; et toi, Valentine, va t'informer dans le village si tout ce qu'on m'a dit de ce vieillard est bien conforme à la vérité ; s'il n'y a pas d'exagération dans le récit qu'on m'a fait, je lui porterai moi-même l'argent que je lui destine.

L'après-midi Valentine revint du village et dit à sa jeune maîtresse que non-seulement elle avait pris des informations chez le curé et chez plusieurs villageois, mais qu'elle avait été dans la cabane du vieillard : elle y avait vu la pauvre sœur paralytique, gardée par l'aînée des petits-enfants de Jérôme, jeune fille âgée de douze ans ; la malade était dans une chambre bien propre, avec un assez bon lit, tandis que le vieillard couchait dans une espèce de petite grange, sur de la paille ; Jérôme, enfin, était le paysan du village le plus honnête homme, le plus malheureux, ainsi que le meilleur frère et le meilleur grand-père. — Allons, dit Eugénie, j'ai sur moi la bourse que m'a donnée mon beau-père, portons-lui sur-le-champ dix louis.

Eugénie prit le bras de Valentine et sortit avec elle, en faisant dire à Léonce, qui achevait une partie de whist, qu'elle allait du côté de la petite allée des saules voir travailler les moissonneurs.

Eugénie, arrivée dans le champ où Jérôme travaillait ordinairement jusqu'au déclin du jour, le cherche des yeux ; ne le voyant pas, elle demande où il est ; on lui répond qu'accablé de chaleur et de fatigue, il est allé se reposer un moment à l'ombre, et qu'il s'est endormi sur le bord du ruisseau, auprès de la grande haie d'églantiers.

Eugénie et Valentine tournent leurs pas de ce côté ; elles aperçoivent bientôt le vieillard endormi et entouré de ses petits-enfants. Elles approchent avec précaution, dans la crainte de le réveiller, et s'arrêtent à quelques pas pour contempler le tableau le plus touchant. Le bon vieillard dormait profondément. Une jolie petite fille de huit ou neuf ans attachait doucement son tablier à la haie de rosiers sauvages, au-dessus de la tête de son grand-père, afin de former un abri contre l'ardeur du soleil : un de ses frères l'aidait dans ce soin, tandis que les deux autres, armés de branches de

saule, et à genoux aux côtés du vieillard, chassaient les mouches et les cousins qui s'approchaient de son visage. La petite fille, en voyant Eugénie, lui fit signe de la main de ne pas faire de bruit. Eugénie sourit, et s'avançant sur la pointe des pieds, elle embrassa la petite fille, et lui dit tout bas : — Il faut que je parle à votre grand-père, lorsqu'il se réveillera. Allez-vous-en là-bas jouer avec vos frères ; vous reviendrez quand je vous appellerai.

La jeune fille fit quelque difficulté de s'éloigner, ainsi que les petits garçons qui ne consentirent à s'en aller qu'à la condition qu'Eugénie et Valentine promettraient de bien chasser les mouches à leur place.

Cet accord fait, Eugénie prit les branches de saule, et s'assit avec Valentine auprès de la haie d'églantiers ; et la petite famille s'éloigna et disparut. Alors Eugénie, tirant sa bourse de sa poche, la mit sur ses genoux pour y prendre les dix louis. Ensuite, craignant de faire trop de bruit en comptant l'argent, elle s'arrêta, et jetant les yeux sur le vieillard, elle le regarda avec attendrissement. — Comme il dort paisiblement ! dit-elle, bon et respectable vieillard !... Que sa figure est imposante ! Soixante-quinze ans, quel âge vénérable !... Durant une si longue carrière, que de fatigues il a supportées ! et maintenant que ses forces l'abandonnent, il est encore obligé de travailler sans relâche !

En achevant ces mots, Eugénie laissa couler quelques larmes. — Songez, madame, dit Valentine, à la joie que vous allez lui procurer en lui donnant dix louis... — Ce présent, reprit Eugénie, cette légère somme ne peut faire le bonheur de sa vie !... Oh ! qu'il serait doux d'assurer la tranquillité de ses vieux jours ! Dix louis ne seront qu'un soulagement à sa misère ; mais cinquante le mettraient dans l'aisance. Cinquante louis !... ce que coûtera ma robe ! Et quel plaisir en retirerai-je, à peine sera-t-elle remarquée : j'en verrai mille plus riches que la mienne !... Et d'ailleurs, crois-tu, Valentine, que Léonce m'en trouve plus jolie ? Aujourd'hui il a tant loué ma figure ! je n'ai pourtant qu'une robe blanche, et des bluets qu'il a cueillis

ce matin. Valentine, avec dix louis je pourrais avoir une robe neuve, simple à la vérité, mais elle me siérait mieux : des fleurs, de la gaze conviendront mieux à mon âge, qu'en penses-tu? — Moi, madame, je serais charmée, je vous l'avoue, de vous voir bien parée. — Ah! Valentine, regarde ce vieillard, et tu oublieras une si vaine idée. Songe donc à la satisfaction que j'éprouverais en tirant de la misère ce bon père de famille!... Avec quelle gaieté ce soir il souperait, entouré de ses petits-enfants! comme il les embrasserait et recevrait leurs caresses!... Et moi, demain matin, je pourrais en faire part à ma mère!... O ma mère! combien elle serait heureuse en lisant ma lettre!... — Mais, madame, vous serez la seule, à cette fête, mise aussi simplement : cela peut déplaire à M. votre beau-père... — Et peut-être à Léonce... Cependant, ils sont l'un et l'autre si bons, si bienfaisants!... Allons, Valentine, je consulterai Léonce. Je ne dois rien faire sans son avis. Mais éloignons-nous d'ici, car la vue de ce vieillard me cause une tentation à laquelle je ne pourrais résister. Allons chercher Léonce; nous reviendrons après.

En disant ces paroles, Eugénie allait se lever, lorsqu'elle entendit derrière elle un bruit de feuilles qui lui fit tourner la tête; et au même instant elle aperçut Léonce qui, franchissant la haie, vint se jeter à ses pieds. Un instant après le départ d'Eugénie, il était sorti du château pour l'aller rejoindre : sachant qu'elle cherchait Jérôme et ne doutant pas que ce ne fût pour lui porter des secours, Léonce était venu se cacher derrière la haie d'églantiers, afin d'écouter leur conversation; et quoique Eugénie ne parlât qu'à demi voix, comme il n'était séparé d'elle que de quelques pas, il n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien. — O ma charmante Eugénie! s'écria-t-il, en tombant à ses genoux, j'ai tout entendu! En vous occupant des moyens d'assurer le bonheur de ce vieillard, vous avez mis le comble au mien, vous m'avez appris combien vous méritez d'être aimée.

Léonce parlait encore, lorsque Jérôme se réveilla. Aussitôt Eugénie se dégage des bras de Léonce et s'approche du vieillard. Ce dernier la regarde avec étonnement et, par respect pour elle, veut

se lever. Eugénie l'invite à rester assis. Il s'en excuse en ajoutant : — Il faut que j'aille travailler. — Non, dit Eugénie : reposez-vous aujourd'hui... — Et ma journée?... — Je vous la payerai. Tenez, acceptez cette bourse : puisse-t-elle vous faire autant de plaisir que j'en éprouve à vous l'offrir !

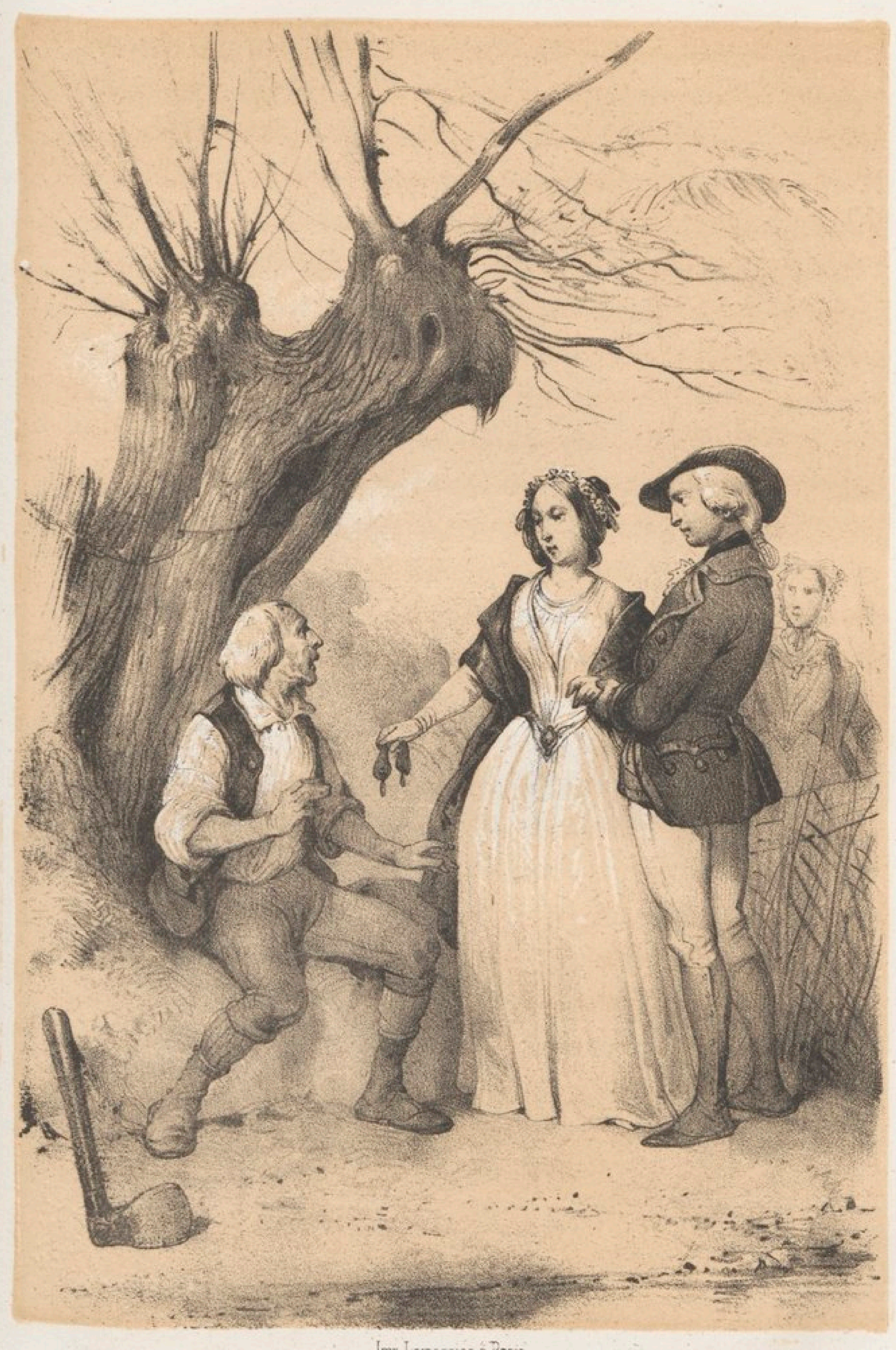
A ces mots, elle se penche d'un air attendri et respectueux, et remet dans les mains tremblantes du vieillard la bourse qui contenait cinquante louis. Léonce contemple Eugénie avec ravissement : jamais elle ne lui avait paru aussi charmante; jamais elle n'avait fait sur son cœur une impression aussi profonde.

Cependant le vieillard, en ouvrant la bourse, éprouve une espèce de saisissement; il n'a vu de sa vie une somme aussi considérable. Il se frotte les yeux et croit rêver. Eugénie en silence jouit de l'excès de sa surprise. Enfin, Jérôme joignant fortement ses deux mains : — Mais, mon Dieu, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'ai-je fait pour mériter un si grand don?

Et levant la tête, il regarda Eugénie avec des yeux remplis de larmes : — O madame, s'écria-t-il, que le Seigneur, pour vous récompenser, vous accorde des enfants qui vous ressemblent!

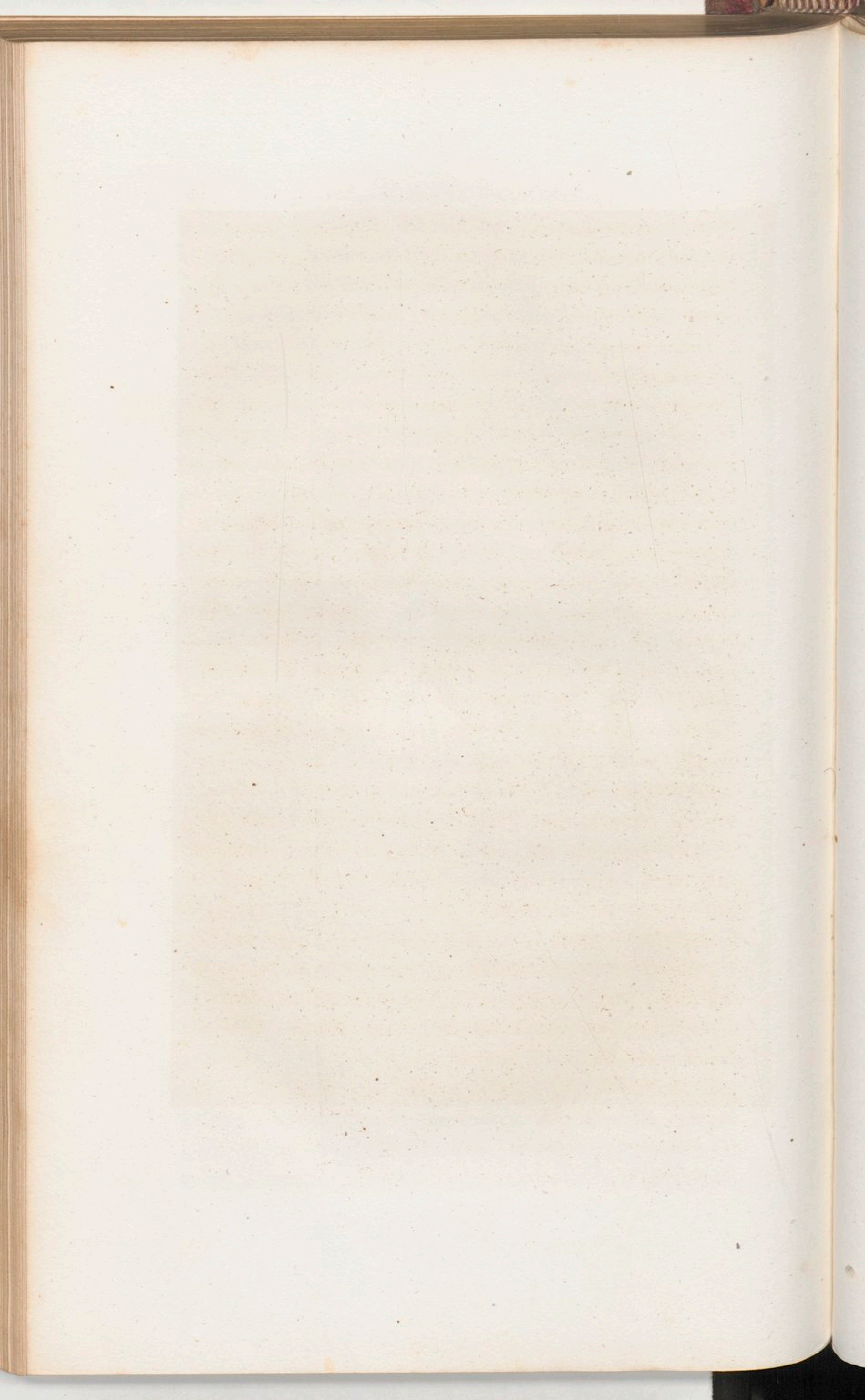
Il n'en put dire davantage, ses pleurs lui coupèrent la parole. En ce moment, toute la petite famille de Jérôme revint en courant. Eugénie pria le vieillard de serrer sa bourse et de taire à tout le monde cette aventure ; elle embrassa de nouveau la jolie petite Simonette, et disant adieu au bon vieillard, elle reprit avec Léonce le chemin du château.

Eugénie, par une délicatesse très naturelle, ne voulait pas que son beau-père apprît cette aventure avant le jour où devait avoir lieu la fête, dans la crainte que le comte ne lui donnât une autre robe de bal. Ce jour arriva enfin. Le comte resta à la campagne, et Léonce et Eugénie partirent pour Paris. Eugénie, au bal, attira et fixa tous les yeux, non-seulement par les charmes de sa personne, mais par l'élégante simplicité de sa toilette, que ne rehaussaient ni les diamants ni les perles; rien ne nuisait à ses grâces naturelles. Le doux



Imp. Lemercier à Paris

Eugénie remet la bourse dans les mains du Vieillard.



souvenir du vieillard vint plus d'une fois s'offrir à son imagination et ranimer sa gaieté; plus d'une fois, considérant l'excessive et folle magnificence des jeunes personnes de son âge, elle se dit : — Que je les plains ! elles ne connaissent pas les vrais plaisirs.

Au point du jour, Léonce ramena Eugénie à la campagne : il voulait que son père la vît avec sa toilette de bal. car il brûlait d'impatience de lui conter l'histoire du vieillard, et il jouissait d'avance du plaisir qu'il allait lui procurer. En effet, le comte écouta ce récit avec un attendrissement mêlé de joie; il serra mille fois dans ses bras l'aimable Eugénie, et de cet instant il eut pour elle tous les sentiments du père le plus tendre. Le lendemain Eugénie et Léonce allèrent visiter le vieillard. Léonce lui annonça qu'il se chargerait du sort de deux de ses enfants, la jolie petite Simonette et son second frère. Simonette fut envoyée à Paris chez une lingère, et son frère placé en apprentissage chez un menuisier. Le comte d'Amilly mit le comble au bonheur du vieillard, en lui donnant une vache et un arpent de terre voisin de sa chaumière. L'heureuse mère d'Eugénie, madame de Palmène, qui revenait de la Touraine, reçut en route la lettre qui contenait tous ces détails.

Mes enfants, ce n'est pas encore à votre âge qu'il est possible d'imaginer l'impression qu'une semblable lettre peut produire sur le cœur d'une mère !... Enfin, la sensible et charmante Eugénie se retrouva dans les bras de madame de Palmène, qui ne quitta plus sa fille. Eugénie fit toujours les délices de sa mère, de son époux, de sa famille ; elle trouva dans son cœur et dans l'estime publique la juste récompense de ses vertus et de sa conduite ; et, pour mettre le comble à sa félicité, le ciel exauça les vœux du vieillard, elle eut des enfants dignes d'elle et qui lui firent goûter tout le bonheur qu'elle-même procurait à sa mère.

La baronne cessa de parler, et madame de Clémire prenant la parole : — Eh bien ! mes enfants, dit-elle, cette histoire vous a-t-elle fait plaisir ? — Oh ! oui, maman; et je tâcherai de ressembler un jour à l'aimable Eugénie. — Et moi aussi, puisqu'elle a rendu

sa mère heureuse. — Et moi, dit César, j'imiterai Léonce. Mais, à propos de lui, maman, permettez-moi de vous faire une question. Léonce, caché derrière une haie, écoutait Eugénie : n'était-ce pas un peu indiscret ? — J'aime cette délicatesse, elle est très fondée. Sans doute Léonce était bien sûr qu'Eugénie ne parlerait que du vieillard, et qu'elle n'avait d'ailleurs aucun secret à dire à Valentine; mais n'importe, il eut toujours tort de se cacher pour l'écouter. Dès qu'une action est condamnable par elle-même, on ne doit jamais se la permettre, quel que soit le motif qui nous guide. Je tâcherai, mes enfants, de vous faire connaître ce qui est mal et ce qui est bien; et quand vous aurez cette précieuse connaissance, j'en suis sûre, vous aimerez la vertu et vous détesterez le vice : alors, si vous voulez être heureux et estimés, dites-vous : Je ne ferai jamais une action condamnable, quels que soient la situation, l'intention et le motif qui pourraient l'excuser à mes propres yeux.

Madame de Clémire se leva, et, après s'être embrassés, chacun prit le chemin de sa chambre. Madame de Clémire, en se couchant, était bien loin de prévoir le chagrin qu'elle devait éprouver à son réveil. Depuis deux mois, toutes les nouvelles qu'elle recevait de Paris et de l'armée lui donnaient l'espoir que la paix serait conclue avant l'ouverture de la campagne. Quelle fut sa douleur, lorsqu'à huit heures du matin elle reçut des lettres qui annonçaient que les armées se trouvaient en présence, et qu'une bataille était inévitable !...

Les enfants partagèrent le chagrin et les vives inquiétudes de leur mère ; tous les jeux furent suspendus, tous les plaisirs oubliés, et les heures de récréation s'écoulèrent dans la tristesse et dans les larmes. Cette situation dura quinze jours. Enfin, la veille du premier mai, les enfants, à neuf heures du matin, écoutaient avec attention l'abbé lisant tout haut un chapitre de l'Evangile, quand tout à coup ils entendirent des accents entrecoupés, des cris confus : tremblants, éperdus, ils s'élancent tous trois vers la porte et se trouvent au même instant dans les bras de leur mère, qui s'écrie : —

La bataille est donnée et gagnée, et votre père se porte bien.

A ces mots, les enfants se jettent avec transport au cou de madame de Clémire, et ne savent comment exprimer l'excès de leur joie. Madame de Clémire, appuyée sur sa bonne mère, et serrant ses enfants dans ses bras, présentait à toute la maison rassemblée le spectacle le plus touchant... Au bout de quelques moments de silence interrompu par de douces larmes que la joie faisait répandre, madame de Clémire s'assit au milieu de son heureuse famille, et lut tout haut les lettres qu'elle venait de recevoir. Tous les détails ajoutèrent encore à la satisfaction si pure qu'on éprouvait ; car il paraissait certain que la paix serait le fruit de la bataille gagnée.

La tranquillité, le bonheur ramenèrent dans le château la gaieté, les jeux et les plaisirs. Ce jour si intéressant était précisément celui où l'on devait planter *le mai*. Il fut décidé que ce serait dans la cour du château, et l'on attendit avec impatience l'heure où devait commencer cette fête champêtre. A peine sortait-on de table, qu'on entendit le bruit des cornemuses, des haut-bois et des musettes. On descendit dans la cour, déjà remplie de ménétriers et de toute la jeunesse du village ; les garçons, en vestes blanches ornées de rubans, entouraient *le mai* couché à terre et tenaient les cordes qui devaient l'élever à un signal donné. Bientôt on vit s'avancer une troupe de jeunes filles portant des corbeilles remplies de fleurs ; elles en couvrirent *le mai*. L'une attacha un bouquet, l'autre entrelaça une guirlande : dans un instant l'arbre fut décoré de mille festons d'aubépine et de roses printanières, d'une multitude de couronnes de violettes, de narcisses et d'anémones. Alors, deux paysans d'un âge mûr s'approchèrent gravement, chacun une bouteille à la main, et versèrent du vin sur le pied de l'arbre. Après cette libation, on but à la santé du seigneur.

César, représentant son père, suivant l'usage dut faire raison aux bons villageois. Il s'avança fièrement, salua, et reçut un verre à moitié rempli de vin ; il le but d'assez bonne grâce. Aussitôt on souleva *le mai*, et dès qu'il fut planté, les garçons et les jeunes filles

se prirent par la main, et dansèrent autour de l'arbre en chantant une ronde à la louange du joli mois de mai. César, Caroline et Pulchérie se mêlèrent à la danse, et répétèrent de tout leur cœur le refrain de la chanson ; les *sauteuses* [1] succédèrent à la ronde, et la fête finit par une belle partie de barres faite dans les jardins.

César, très leste pour son âge, se distingua dans ce dernier jeu, où l'on peut montrer de l'agilité, en surpassant les autres à la course ; de l'adresse, en donnant le change à l'ennemi ; de la bonne foi, ou de la délicatesse, en se condamnant soi-même dans les cas douteux ; enfin, de la valeur et de la générosité, en exposant sa liberté pour délivrer les prisonniers de son parti. Il ne manqua à ce beau jour qu'une *veillée;* mais madame de Clémire en promit une pour le lendemain ; et l'on convint en se couchant qu'on se lèverait avant l'aurore, afin d'aller faire tous ensemble une longue promenade dans les champs.

En effet, aux premiers rayons du jour, on vint éveiller les enfants. Un quart d'heure après, madame de Clémire les envoya chercher, et l'on sortit aussitôt du château, suivi seulement du fidèle Morel.

Au bout d'une heure de promenade, les enfants s'aperçurent qu'ils n'avaient point déjeuné. On était à trois quarts de lieue du château, la faim était pressante ; on se décida à chercher une chaumière où l'on pût trouver du lait. Morel en désigna une, et l'on suivit avec autant d'empressement que de gaieté le chemin qu'il indiqua. Après une demi-heure de marche on atteignit la chaumière ; on fut très surpris d'y trouver un grand tumulte, une nombreuse et joyeuse assemblée de paysans, tous en habits de fête, et avec des *livrées de noces*. Le vigneron, possesseur de la cabane, avait marié sa fille le matin même ; on revenait de l'église, et l'on préparait le repas de noce.

Madame de Clémire avec ses enfants passa dans le jardin. On

[1] Danse villageoise de Bourgogne.

s'assit sur l'herbe, et un moment après la nouvelle mariée vint apporter d'excellent lait et du pain bis. Caroline, autorisée par un signe d'approbation de sa mère, détacha une grande croix d'or qu'elle portait, et la passa au cou de la jeune paysanne, tandis que cette dernière se penchait vers elle pour lui présenter une jatte remplie de crême. La nouvelle mariée rougit, et regardant madame de Clémire, elle se défendit d'accepter ce présent : — Manette, dit madame de Clémire, n'affligez pas Carolne en refusant cette bagatelle, et allez faire savoir à votre père que j'invite toute la noce à venir dîner dimanche au château avec nous.

Manette, charmée de cette proposition, et surtout impatiente d'aller montrer à l'assemblée sa croix d'or, partt sur-le-champ en courant, sans même songer à remercier Caroine. Elle revint bientôt avec son père; après avoir fait beaucoup de remerciements l'un et l'autre, ils retournèrent dans la cabane. — Maman, dit alors Caroline, je suis comme vous . j'aime les paysans àla folie. Comme Manette est gentille! qu'elle a l'air doux! qu'elle est jolie quand elle rougit! Et puis, elle donne de si bon lait! et du pain!... Quel plaisir vous avez fait à ces bonnes gens, en les priant de venir dimanche au château! Je suis sûre qu'ils se féliciteront longtemps du hasard qui nous a conduits dans leur chaumière. — Cette petite aventure, reprit madame de Clémire, me rappelle un trait que j'ai lu dans l'histoire de Russie... — Ah! maman, contez-nous ce trait. — De tout mon cœur; le voici :

Le czar Ivan[1] se déguisait quelquefois, afin de savoir par lui-même ce que pensait le peuple de son gouvernement. Un jour qu'il se promenait seul aux environs de Moscou, il entra dans un village; feignant d'être excédé de fatigue, il y demanda l'hopitalité; ses habits étaient déchirés, tout en lui annonçait la misère; ce qui aurait dû exciter la compassion, et surtout engager à le recevoir, ne lui attira que des refus. Plein d'indignation de la dureté de ces méchants

[1] Vers l'an 1550.

habitants, il allait quitter le village, lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait une maison à laquelle il ne s'était point adressé ; c'était la chaumière la plus pauvre et la plus petite du village. L'empereur s'en approche, et frappe doucement à la porte ; au même instant un paysan se présente, et demande à l'étranger ce qu'il désire. — Je meurs de lassitude et de faim, répond le czar, pouvez-vous me recueillir pour cette nuit ? — Hélas ! dit le paysan en le prenant par la main, vous serez bien mal, vous me trouvez dans un grand embarras. Ma femme est dans les douleurs de l'enfantement ; ses cris vous empêcheront de prendre du repos ; mais venez, du moins vous ne souffrirez pas du froid, et nous partagerons notre souper avec vous.

Le paysan fit entrer le czar dans une petite chambre où couchaient plusieurs enfants. Un même berceau en contenait deux qui dormaient profondément. Une petite fille de trois ans, couchée sur une natte auprès de ses frères, dormait aussi, tandis que ses deux sœurs aînées, l'une âgée de six ans, l'autre de sept, étaient à genoux, priant Dieu pour la délivrance de leur mère, qui occupait la chambre voisine, et dont on entendait distinctement les plaintes et les gémissements. — Restez ici, dit le paysan à l'empereur, je vais vous chercher à souper.

Il sortit aussitôt et revint un instant après, apportant de l'hydromel, du pain noir et des œufs. — Voilà, dit-il, tout ce que nous avons à vous offrir ; soupez avec mes filles : pour moi je vais soigner ma femme. — Le bon accueil que vous me faites, dit le czar, vous portera bonheur. N'en doutez pas, le ciel récompensera votre charité. — Mon ami, reprit le paysan, priez Dieu que ma femme ait une heureuse couche, c'est tout ce que j'ai à désirer. — Vous vous trouvez donc heureux ? — Jugez-en vous-même : j'ai cinq enfants qui viennent bien ; une femme que j'aime, un père et une mère qui se portent à merveille et mon travail suffit pour les faire tous subsister. — Votre père et votre mère logent avec vous ? — Assurément ; ils sont là avec ma femme. — Cette cabane est si petite !... — Elle est assez grande, puisqu'elle peut nous contenir tous.

Le paysan s'empressa d'aller retrouver sa femme, qui accoucha heureusement une heure après. Transporté de joie, il apporta son enfant au czar : — Voilà, dit-il, le sixième qu'elle me donne, Dieu me le conserve ainsi que les autres! Voyez, ajouta-t-il, comme il est gros et bien portant!

Le czar prit l'enfant dans ses bras, et le regardant avec attention : — Je me connais un peu en physionomie, dit-il, celle de cet enfant promet; j'ose prédire qu'il fera une grande fortune.

Le paysan sourit. Dans ce moment, les deux petites filles s'approchèrent pour baiser le nouveau-né, que la vieille grand-mère vint reprendre. Les deux petites filles le suivirent. Le paysan étendit à terre une natte de paille, invita l'étranger à s'y coucher avec lui, et au bout d'un moment s'endormit du plus paisible sommeil. Une petite lampe répandait une faible lueur dans la chambre. Le czar, se soulevant, jeta ses regards autour de lui, et considéra avec intérêt le paysan et ses trois petits enfants endormis. Un silence profond régnait dans la chaumière. — Quelle tranquillité! dit l'empereur, quel calme! Homme simple et vertueux!... comme il dort paisiblement sur cette natte! Les remords, les soupçons, les projets ambitieux ne troublent point son repos.

Dès que parut le jour, le paysan s'éveilla; le czar prit congé de lui : — Je retourne à Moscou, dit-il; j'y connais un homme bienfaisant; je vais lui parler de vous, et je suis sûr que je l'engagerai à servir de parrain à votre enfant nouveau-né. Ainsi, promettez-moi de m'attendre pour la cérémonie du baptême. Je serai de retour ici dans trois heures au plus tard.

Le paysan n'attacha pas un grand prix à cette promesse; mais, par complaisance, il consentit à ce que l'étranger demandait. Après cette assurance, le czar partit sur-le-champ.

Cependant les trois heures s'écoulèrent, et le paysan, ne voyant point revenir l'inconnu, se disposait, suivi de sa famille, à porter son enfant à l'église. Comme on allait partir, on entendit tout à coup un grand bruit de chevaux et de voitures. Quelle ne fut pas

la surprise du bon paysan en voyant arriver de superbes carrosses entourés des gardes de l'empereur! Chacun sort en tumulte, et se place devant la porte de la chaumière pour voir passer le czar. Plnsieurs voitures défilent; celle du czar s'arrête vis-à-vis la cabane du bon paysan. Dans ce moment, les gardes font éloigner la foule des villageois accourus pour voir leur souverain. On ouvre la portière du carrosse; le czar descend; il aperçoit son hôte, et s'avançant vers lui : — Je vous ai promis un parrain, lui dit-il, je viens remplir ma promesse. Donnez-moi votre enfant, et suivez-nous à l'église.

Le paysan, immobile de surprise, regarde le czar avec un saisissement égal à sa joie; il contemple d'un air stupide l'habit magnifique du czar, les pierreries éclatantes dont il est couvert, et le brillant cortége qui l'environne. Au milieu de cet appareil pompeux, il ne peut reconnaître ce pauvre voyageur auquel il a donné l'hospitalité.

L'empereur jouit un moment de son embarras et de son étonnement : — Hier, lui dit-il, vous avez rempli les obligations qu'imposent la religion et l'humanité; aujourd'hui je viens m'acquitter envers vous et récompenser la vertu. Je vous laisserai dans un état que vous honorez, et dont j'envie l'innocence et la tranquillité; mais je vous donnerai les biens qui vous manquent. Vous aurez de nombreux troupeaux, de beaux vergers, et une chaumière qui vous mette à même d'accorder l'hospitalité. Enfin, je me charge de l'enfant que j'ai vu naître cette nuit; vous devez vous souvenir, ajouta le czar en souriant, que j'ai prédit qu'il ferait une grande fortune.

Pour toute réponse, le paysan, pénétré de reconnaissance, alla chercher l'enfant, et vint le poser aux pieds de son souverain. Le czar, attendri, prit l'enfant, le porta lui-même à l'église, et le tint sur les fonts. Mais, ne voulant pas le priver du lait de sa mère, il le rapporta dans la cabane, en annonçant qu'il le reprendrait quand il serait sevré.

Le czar tint fidèlement ses promesses. Il se chargea de l'éducation

de l'enfant, et le fit élever dans son palais ; plus tard il fit sa fortune, et combla de bienfaits le bon paysan et sa vertueuse famille.

— Ah ! s'écria César, quels durent être les regrets des méchants villageois d'avoir refusé l'hospitalité au czar ! — Ils trouvèrent dans leurs regrets la juste punition de leur dureté. La honte et le repentir sont les conséquences d'une mauvaise action. — Comment, dit Pulchérie, les méchants ne font-ils pas cette réflexion ? — Un mauvais cœur étouffe toutes les lumières de la raison. Ah ! que les méchants sont à plaindre ! Aussi dans Sadi, poëte persan, un sage fait-il cette prière : « Grand Dieu, ayez pitié des méchants, car vous avez tout fait pour les bons, lorsque vous les avez faits bons[1]. »

Madame de Clémire se leva ; elle quitta la chaumière avec ses enfants, et l'on reprit le chemin du château. On ne s'entretint durant la route que du czar Iwan. — Maman, dit Pulchérie, je voudrais bien que vous prissiez l'engagement de nous conter un trait d'histoire à chaque promenade que nous avons le plaisir de faire avec vous. — Ah ! oui, maman, cela est bien imaginé. — J'entends, il vous faut tous les jours régulièrement une histoire le matin et une autre après le souper. Il me semble que vous comptez beaucoup sur ma mémoire... — Et sur votre bonté, maman ; n'avons-nous pas raison ? — Je me vois obligée de justifier cette confiance.

A ces mots, madame de Clémire fut embrassée à plusieurs reprises par ses trois enfants. Dès qu'on fut arrivé au château, madame de Clémire s'enferma dans son cabinet avec ses filles, et César monta dans sa chambre avec son précepteur.

Après le dîner, madame de Clémire, ayant une lettre à écrire, laissa ses enfants dans le salon avec l'abbé, pendant l'heure de la récréation. Au bout d'un quart d'heure, elle revint, et apercevant Caroline et Pulchérie assises dans un coin qui lisaient : — Que lisez-vous là ? leur dit-elle. — Maman, c'est un livre que nous a

[1] Poétique de M. de Marmontel.

prêté mademoiselle Julienne. — Mademoiselle Julienne est-elle en état de vous guider dans vos lectures? et d'ailleurs, devez-vous emprunter des livres sans mon aveu? — C'est ce que j'ai dit à ces demoiselles, interrompit l'abbé, qui, à l'autre bout de la chambre, jouait aux échecs avec M. le curé; mais elles n'ont pas voulu me croire. M. César est plus raisonnable, il suit notre partie d'échecs, et lit le *Journal de Paris*. — Quel est cet ouvrage? reprit madame de Clémire en s'adressant à ses filles. — Maman... c'est... *le Prince Percinet et la Princesse Gracieuse*. — Un conte de fées! Comment une telle lecture peut-elle vous plaire? — Maman, j'ai tort, mais j'avoue que les contes de fées m'amusent. — Et pourquoi? — C'est que j'aime le merveilleux, l'extraordinaire; ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent... tout cela me met dans l'enchantement... — Mais vous savez bien que tout ce merveilleux n'a rien de vrai? — Sûrement, maman, ce sont des contes. — Comment cette seule idée ne vous en dégoûte-t-elle pas? — Aussi, maman, les histoires que vous nous contez m'intéressent mille fois davantage; je passerais toute la journée à les entendre, et je sens bien que je me lasserais promptement de la lecture des contes de fées. — Si vous aimez le merveilleux, ne pouvez-vous pas satisfaire votre goût en faisant des lectures utiles? — Comment cela, maman? — Votre ignorance vous laisse croire que les prodiges et le merveilleux n'existent que dans les contes; la nature et les arts offrent des phénomènes non moins surprenants que les prodigieuses aventures du *Prince Percinet*. — Oh! maman, c'est une façon de parler. — Point du tout; et pour vous le prouver, je m'engage à faire un conte le plus singulier que vous ayez jamais entendu; et cependant tout le merveilleux en sera vrai.

César abandonna la partie d'échecs et le *Journal de Paris*, pour se rapprocher de sa mère? — Quoi! maman, dit-il, ce serait possible? — Vous en jugerez vous-même. Je supposerai des personnages, j'inventerai des situations... — Mais tout le merveilleux sera vrai? — Bien vrai. Tout ce qui vous paraîtra prodige, enchan-

tement, sera pris dans la nature, sera véritablement arrivé, ou même souvent existera encore. — Mais, maman, je suis bien sûre d'une chose : c'est qu'il n'y aura point de palais de cristal dans votre conte, ni de colonnes de diamant. — Puisque vous le désirez, il y aura dans mon conte des palais de cristal, des colonnes de diamant, et même toute une ville d'argent. — Eh quoi ! sans le secours de la féerie, sans enchantements, sans magie ? — Sans magie, sans enchantements, sans féerie. Vous y trouverez mille choses plus étonnantes encore. — Je ne reviens pas de ma surprise. — — Ah ! maman, que j'ai d'impatience d'entendre votre conte ! — Il me faut au moins trois semaines pour le composer. Il est nécessaire que je relise plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, et quelques voyages. — Quoi ! dans ces livres instructifs, on trouve des choses plus merveilleuses que dans *Percinet !* Mais comment n'ont-ils pas fait tomber entièrement les contes de fées ? — C'est qu'il faut pour les entendre quelques connaissances préliminaires qui coûtent un peu d'étude. — Mais, sans connaissances préliminaires, pourrons-nous comprendre votre conte ? — Très facilement, je n'emploierai point de termes scientifiques ; je vous exposerai les effets sans vous expliquer les causes. Et si vous n'étiez pas prévenus, mon conte vous paraîtrait un véritable conte de fées. — Il faudra l'attendre trois semaines ! — Et d'ici là, point de veillées, point de traits d'histoire aux promenades du matin. — Oh ! maman... — Rendez-vous justice : Caroline, Pulchérie, ne vous avais-je pas défendu de jeter les yeux sur un livre que vous ne tiendriez pas de votre bonne maman ou de moi ? — C'est vrai ; et même nous mériterions une punition plus sévère.

Les enfants, pour se consoler un peu de la privation des veillées, passèrent ce jour-là tout le temps des récréations dans leur jardin. Madame de Clémire y alla sur le soir avec eux, et Pulchérie lui faisant admirer une plate-bande de jacinthes : — Tout cela est à moi, s'écria-t-elle avec transport. Chère maman, que vous avez rendu votre Pulchérie heureuse en lui donnant ce charmant petit morceau

de terre! Si avec cela je me souvenais toujours de ne jamais vous désobéir, rien ne manquerait à mon bonheur. Vous, maman, qui êtes bonne comme ce sage qui priait pour les méchants, priez Dieu que je me corrige de mon étourderie, de ma curiosité, et qu'aucune de mes jacinthes ne meure. — Enfin, vous ne vous lassez point de votre jardin? — Non, maman; je l'aime tous les jours davantage. — Je n'en suis pas surprise. Les goûts innocents et simples sont les seuls durables. On se dégoûte d'un palais et même d'un trône : on ne se lasse point d'un jardin que l'on cultive. Dioclétien, sollicité par son ancien collègue Maximien de reprendre avec lui la couronne impériale qu'ils avaient depuis longtemps abdiquée l'un et l'autre, lui écrivit pour toute réponse : « Mon ami, venez voir les belles lai- « tues que je cultive dans mes jardins de Salonne. » — Qu'aurait-il dit, s'il eût possédé mes jacinthes? — Prenez garde, cependant, de prendre pour vos fleurs un goût trop vif; point de préférence exclusive, point d'excès en rien. — Quoi! maman, le goût des fleurs pourrait-il devenir une passion? — Il n'est rien dont l'homme n'abuse quand il cesse d'écouter sa raison et de réprimer ses fantaisies. Vous ne vous doutez pas qu'il existe des gens assez extravagants pour payer au prix de l'or un oignon de fleur. — Quelle folie! — J'ai vu plusieurs jacinthes à Harlem en Hollande [1], qui avaient coûté un prix excessif. — Mais, maman, qu'est-ce qui peut rendre une fleur aussi chère? — La délicatesse minutieuse des amateurs; par exemple, ils cherchent des couleurs rares; ils exigent qu'une jacinthe porte sur sa tige quinze, vingt, ou au moins douze fleurons; ils veulent que les fleurons soient grands, courts, unis, larges de feuille, etc. — Ainsi donc ils comptent les fleurons et mesurent les feuilles? Ces amateurs-là sont plus enfants que moi. Leurs fleurs ne

[1] Les Hollandais n'estiment guère que six espèces de fleurs : la *jacinthe*, la *tulipe*, l'*auricule*, l'*œillet*, la *renoncule*, l'*anémone*. La jacinthe est une des plus belles, mais la plus bornée quant aux couleurs ; elle est plus rare que les autres. On prétend qu'elle vient du Cap de Bonne-Espérance ; la jacinthe la plus recherchée est l'*ophir* ; elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en dedans.

sont pas plus odoriférantes que les miennes; elles ne paraissent plus belles qu'en les considérant avec attention et de bien près. Pour moi, j'aime tout autant mon petit carré de jacinthes que la plus belle plate-bande de Harlem. — Vous avez raison.

En ce moment, on vint avertir madame de Clémire qu'une voiture entrait dans la cour du château. C'était celle de M. et madame de Luzanne, avec leur fille Sydonie, âgée de quinze ans.

C'était la première fois que madame de Clémire recevait leur visite depuis leur retour d'Autun, où ils avaient passé l'hiver.

M. de Luzanne était un homme de quarante ans, d'une assez belle figure; fier de cet avantage, et surtout d'avoir fait dans sa jeunesse quelques voyages à Paris, il méprisait tous les *provinciaux*, traitait sa femme avec dédain, et sa fille avec indifférence; il se consolait du malheur de vivre avec des gens qui lui étaient inférieurs par l'idée qu'au moins sa supériorité était incontestable. N'ayant jamais vu le grand monde, il joignait à l'ignorance totale des usages le ridicule de prétendre qu'il les connaissait tous; il se piquait de galanterie, s'était fait un recueil de phrases prises dans les romans du jour, et cette espèce d'érudition donnait à M. de Luzanne un jargon ridicule, et des manières parfois impertinentes.

Madame de Luzanne était bonne, simple, aimable; quoique dédaignée de son mari, elle l'aimait avec excès, et supportait sans se plaindre les défauts de son caractère. Sydonie, sa fille, douce, modeste, ingénue, parlait peu, répondait avec timidité, rougissait souvent; mais son embarras n'avait rien de gauche, sa réserve rien d'affecté; son maintien, sa personne, ses entretiens n'étaient jamais déplacés.

Madame de Clémire, suivie de ses trois enfants, entra dans le salon, et y trouva M. et madame de Luzanne et leur fille. M. de Luzanne, voulant plaire à une *dame de Paris*, ne montra jamais tant de sottise et de fatuité. Après les premiers compliments : — Madame, dit-il, je n'imagine pas que nous puissions nous flatter de vous voir passer ici l'hiver prochain. — J'espère ne retourner à Paris que de

l'automne prochain en un an. — Vous espérez, madame; voilà qui est singulier! — J'aime beaucoup la campagne... — Il faut en convenir cependant, que lorsqu'on a vécu dans la capitale, la province n'est pas supportable.

« On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs. »

— Mais, madame, à propos, comment se porte Verglan? — Est-ce de mon frère, monsieur, que vous avez la bonté de me demander des nouvelles? — Oui, madame; je l'ai beaucoup connu. Nous avons fait ensemble de délicieux soupers!... Son aventure avec Bleinville fit un grand bruit!... Il s'est marié depuis, ce qui refroidit bien une tête... — Il est heureux, et il a une femme très aimable... Mais quel âge a mademoiselle votre fille? — *Madame* sait cela, répondit négligemment M. de Luzanne; pour moi, je l'oublie toujours.

Madame de Clémire, voyant qu'il parlait de sa femme, s'adressa à madame de Luzanne, et en même temps fit un éloge de Sydonie, que sa mère écouta avec un sensible plaisir, tandis que M. de Luzanne, d'un air froid et distrait, ouvrait quelques brochures posées sur la cheminée. Tout à coup, se rapprochant de madame de Clémire : — Que pensez-vous, madame, dit-il, de notre vieux voisin la Palinière? Peut-on croire qu'il ait passé sa jeunesse à Paris? Tel est l'effet de la province : on y perd ce vernis et ces grâces qu'on n'acquiert que dans la capitale; et vous devez, madame, nous trouver bien rouillés!

Ces derniers mots, prononcés d'un ton suffisant, demandaient un compliment, et ne l'obtinrent pas; madame de Clémire se contenta de rendre justice à l'esprit et au mérite de M. de la Palinière, puis elle parla de choses indifférentes. Au bout d'un quart d'heure, M. de Luzanne fit un signe à sa femme de terminer leur visite. En s'en allant, madame de Luzanne et sa fille s'entretinrent de l'amabilité de madame de Clémire. M. de Luzanne, d'un air sec et mé-

content, leur imposa silence, prétendant que madame de Clémire manquait d'esprit, de tact et de finesse.

Mon Dieu! maman, dit César à sa mère, que M. de Luzanne est singulier! — Que lui trouvez-vous? — Je ne saurais le dire. Ses manières, son sourire, ses mines, ont je ne sais quoi d'extraordinaire... — Cela s'appelle n'avoir aucun naturel... M. de Luzanne n'a jamais vécu dans le monde, et il voudrait persuader qu'il en sait tous les usages, et qu'il en a conservé le ton. Peut-être même a-t-il lu quelques ouvrages où il a cru trouver une fidèle peinture des mœurs du beau monde, et, sur la foi d'auteurs très ignorants à cet égard, il a pris les travers que vous avez remarqués.

Mais parlons, continua madame de Clémire, de madame de Luzanne et de Sydonie. Comment les trouvez-vous? — Maman, madame de Luzanne me paraît très aimable, et sa fille charmante. — Vous avez raison ; elles sont obligeantes, réservées; avec ces qualités on plaît à tout le monde et partout. — J'ai causé tout bas avec mademoiselle de Luzanne; elle me répondait avec tant de complaisance, de douceur! Que serait-ce donc, si elle avait reçu une bonne éducation? — Mais, je vous prie, qu'appelez-vous une bonne éducation? — Maman... c'est la nôtre. — Je vous remercie du compliment; cependant ce n'est pas un éloge que je vous demande, c'est une définition. — Une bonne éducation... c'est d'avoir beaucoup de talents... Mademoiselle de Luzanne, s'il faut l'en croire, ne sait ni la musique ni le dessin ; elle n'a jamais eu de maître de danse... — Vous rappelez-vous d'avoir entendu parler d'une cantatrice nommée mademoiselle Flore? — Oui, maman ; cette personne que ma tante ne voulut pas avoir à la fête qu'elle vous donna? — Justement. Et cette ariette, qui fut si mal exécutée, aurait été chantée à merveille par mademoiselle Flore? — Oui ; mais mademoiselle Flore n'est pas une personne honnête. — Cependant elle chante supérieurement, elle danse bien, elle *a beaucoup de talents;* ainsi, suivant votre définition, elle a reçu une éducation parfaite. — Oh ! non certainement, puisqu'elle n'est pas honnête. — Vous sentez

donc à présent qu'une éducation qui n'est que brillante n'est pas une bonne éducation? — Oui, maman. — On trouve dans les talents mille ressources agréables, il est vrai; mais ces talents sans la vertu ne sauraient nous rendre heureux? — Assurément, interrompit César, la danse, le dessin, la musique ne suffisent pas à nous rendre estimables ou à nous faire aimer; ce ne sont donc que des agréments frivoles? — Moins frivoles pourtant que la beauté et les charmes extérieurs, car, outre la distraction qu'ils nous procurent, il en coûte de la peine pour les acquérir; et l'on suppose avec raison qu'une jeune personne douée de beaucoup de talents a dû être docile, appliquée et persévérante; sous ce point de vue, les simples talents méritent sans doute un certain degré d'estime. — Et l'instruction, maman? — Tout ce qui peut éclairer l'esprit, étendre les idées, doit perfectionner notre raison et nous rendre meilleurs : la lecture, la géographie, la connaissance de plusieurs langues, etc., éclairent l'esprit; les sciences ne sont donc pas choses frivoles... — Certainement, puisqu'elles peuvent contribuer à nous rendre estimables. Aussi, sont-elles au-dessus des *talents qui ne sont qu'agréables*. — Cela n'est pas douteux. Maintenant, si vous rencontriez une jeune personne sans talents, n'ayant les éléments d'aucune science, mais aimant la lecture, le travail; jamais oisive, d'ailleurs modeste, bonne, égale, toujours obligeante, réservée, se défiant d'elle-même, désirant, cherchant des conseils, joignant la prudence et la discrétion à la franchise, répondez, Pulchérie, diriez-vous que cette jeune personne *n'a pas reçu une bonne éducation?* — Ah! maman, j'ai eu tort, et je crois à présent que l'éducation de mademoiselle de Luzanne a été excellente. — Oui; puisque le but que doit se proposer un instituteur, c'est de réprimer les défauts de son élève et de perfectionner son caractère. S'il le rend bon, vertueux, sociable, il a dignement rempli sa noble tâche. — Oh! je comprends; mais, maman, si l'élève, avec des vertus, de la bonté, pouvait encore avoir des talents et de l'instruction, l'éducation alors serait parfaite; et ce n'est pas impossible. — Assurément, et j'espère qu'un jour vous en

serez la preuve ; d'ailleurs, je pourrais vous citer plusieurs jeunes personnes qui réunissent, aux qualités du cœur et de l'esprit, de l'instruction et des talents agréables ; sans compter Delphine, Églantine, et cette aimable Eugénie. — Ah ! maman, je n'oublierai de ma vie cette conversation. Je me souviendrai toujours qu'il ne faut pas confondre les éducations seulement *brillantes* avec les *bonnes éducations*, c'est-à-dire avec celles qui rendent *bon* et *vertueux*. — Souvenez-vous encore qu'une bonne mère, au fond d'une province, sans fortune et sans le secours d'aucun maître, peut, avec du bon sens et de la fermeté, de la patience, donner à sa fille une excellente éducation.

A la réunion du soir, César et ses sœurs se permirent quelques plaisanteries sur M. de Luzanne. Madame de Clémire leur fit à ce sujet une sévère réprimande. Je croyais, leur dit-elle, avoir reçu de vous une grande preuve de confiance ; et ce que j'attribuais à votre tendresse pour moi n'était, je le vois, que l'effet de votre malignité. — Pourriez-vous croire, maman... — C'est un devoir de consulter sa mère, de lui faire part de ses opinions, des impressions que l'on reçoit, afin d'apprendre si l'on juge bien ou mal : ainsi je trouve très simple que vous me disiez avec franchise ce que vous pensez des personnes qui viennent ici, pourvu que vos observations ne soient point déplacées ; si dans la conversation on dit une chose qui vous paraisse blesser les bienséances, je vous autoriserai toujours à me faire part de vos remarques. Cette liberté avec moi ne sera que de la confiance ; mais, quand vous vous la permettrez avec les autres, elle ne sera plus que de l'indiscrétion ou de la médisance. — Ma chère maman, nous avons eu tort... — Un tort bien grave... La médisance est un vice odieux, ridicule surtout dans la jeunesse ; à votre âge et même à dix-huit ans, à vingt ans, est-on en état de juger, de condamner ? Comment obtiendra-t-on l'estime générale, si l'on montre de la légèreté, de l'indiscrétion, de la malignité ? Quand on est sans expérience, quel besoin n'a-t-on pas de l'indulgence des autres ! Une jeune personne inconsidérée et méchante

peut-elle en espérer? En se laissant aller à la médisance, elle perd les grâces naïves de son âge, et donne à penser qu'elle manque de discernement, d'esprit et de principes.

Cette leçon fit d'autant plus d'impression sur César et sur ses sœurs, que madame de Clémire, en la terminant, déclara que cette faute retarderait la reprise des *veillées*. — Et pendant combien de temps, maman? s'écria-t-on douloureusement. — Je vais, répondit madame de Clémire, travailler au conte merveilleux que je vous ai promis. — Et quand il sera fait, nous aurons les veillées? — Non; nous ne les reprendrons que quinze jours après. — Ah! quel long délai! — C'est votre faute, et vous savez que des murmures prolongeraient encore la punition. — Oh! chère maman, pourrions-nous murmurer? Nous savons que vous êtes la justice même; croyez à notre repentir. Quelques larmes coulèrent; mais la tendresse maternelle les essuya, et les douces caresses d'une si bonne mère consolèrent de la punition imposée.

Cependant madame de Clémire se mit à travailler au petit ouvrage qu'elle avait promis, et le 15 juin elle annonça que son conte était achevé et copié. La joie fut grande et l'eût été davantage si l'on n'eût songé qu'il fallait encore attendre quinze jours avant d'en entendre la lecture; mais les plaisirs variés de la saison rendirent cette privation moins pénible qu'elle ne l'eût été dans les longues soirées d'hiver. Les cerises commençaient à rougir, et déjà dans les bois on pouvait cueillir des fraises. César apprenait d'Augustin à grimper sur les arbres, il en rapportait souvent en triomphe de petits nids remplis de chardonnerets, ou de pinsons nouvellement éclos. Heureuse celle de ses sœurs à laquelle ce don était destiné! Quelle joie! quelle reconnaissance! On s'attendrissait, il est vrai, sur le sort de *la pauvre mère* privée de ses petits; mais on gardait les nids et l'on achetait des cages... Enfin, on s'amusait à faire de jolis paniers d'osier, des corbeilles de jonc, que l'on devait remplir de fleurs ou de fraises cueillies dans les bois. Ces divers amusements ne faisaient pas négliger la culture du jardin, les œillets avaient

remplacé les jacinthes; les lilas n'offraient plus de fleurs; mais pouvait-on les regretter en voyant éclore les roses ?

Un matin que madame de Clémire se promenait avec l'abbé et sa petite famille auprès du jardin de ses enfants, Pulchérie demanda la permission d'aller faire une visite à ses rosiers. Au même instant elle courut à son jardin ; une charmante rose était entièrement épanouie ; Pulchérie voulut la cueillir pour l'offrir à sa mère; mais elle n'avait ni couteau ni ciseaux. La tige était grosse et armée de longs piquants; Pulchérie imagina d'envelopper sa main dans un pan de sa robe, et se croyant suffisamment garantie des épines, elle saisit hardiment la tige. Elle poussa aussitôt un cri perçant, retira avec précipitation ses doigts ensanglantés, et donna au rosier une secousse si violente, que la belle rose en perdit la moitié de ses feuilles. A cette vue, la pauvre enfant ne peut retenir ses larmes. Malgré sa douleur, elle s'occupait toujours de l'arbuste chéri; elle craignait que le sang qui dégouttait de ses doigts ne ternît la fraîcheur du feuillage ; elle écarta sa main, et trouva quelque douceur à laisser couler ses larmes sur la rose à demi effeuillée.

Dans ce moment, madame de Clémire, toute tremblante, entra précipitamment dans le jardin : l'abbé et ses deux autres enfants la suivaient. Elle avait entendu le cri de sa fille, et elle accourait pleine d'effroi. Pulchérie, en voyant sa mère, fut honteuse de sa faiblesse, et courut se jeter dans ses bras. Après avoir conté son aventure : — Maman, ajouta-t-elle, c'était la plus belle de toutes mes roses, et je vous la destinais! — Ainsi une ridicule délicatesse n'a point été la cause de ce cri d'effroi ?— Maman... je ne crois pas avoir crié bien fort. — Il me semble que je n'ai jamais entendu de cri si pénétrant. — C'est que vous avez reconnu le son de la voix... Mais, chère maman, vous pouvez à peine encore vous tenir sur vos jambes; asseyons-nous. — Allons, je vois que vous pleuriez uniquement pour la perte de cette rose. C'est aimable !... — Maman... — Qu'avez-vous, mon enfant? pourquoi cet air embarrassé ? — Maman... c'est que je pleurais un peu aussi de la piqûre...

Cet aveu naïf valut à Pulchérie les tendres caresses et les plus doux éloges. — Ma chère fille, s'écria madame de Clémire, conserve cette candeur et cette générosité ! sois toujours vraie, et ne souffre jamais une louange qui ne serait fondée que sur une erreur. Il y a de la bassesse, de l'injustice à jouir de l'approbation des autres, quand on ne la mérite pas : c'est à la fois une usurpation et une lâcheté. Une belle âme est heureuse par le bien qu'elle a fait et non par l'applaudissement qu'elle reçoit. — Il est certain, dit l'abbé, que mademoiselle Pulchérie est d'une franchise qu'on ne saurait trop louer. Il serait bien à désirer qu'elle fût aussi courageuse qu'elle est sincère. — Heureusement, répondit Pulchérie, que le courage n'est pas une qualité nécessaire dans une femme. — Il est vrai, reprit l'abbé, qu'une femme, n'ayant pas la force d'un homme, ne saurait en avoir la bravoure ; elle n'est faite ni pour se servir d'une épée, ni pour commander des armées : aussi peut-elle, sans se déshonorer, manquer de courage. Cependant, si elle en est absolument dépourvue, elle est fort à plaindre, et en même temps moins digne d'estime. On n'exige point d'elle un courage héroïque, mais on ne lui pardonne pas de la pusillanimité ; car la lâcheté n'est jamais excusable. — D'ailleurs, ajouta madame de Clémire, si vous pleurez pour une piqûre, que serait-ce donc si l'on vous arrachait une dent? Comment supporteriez-vous une infinité de maux nécessairement attachés à la condition humaine?... — Maman, je voudrais bien devenir courageuse. — Il ne tient qu'à vous. — Comment? — Imitez votre frère ; apprenez à souffrir sans vous plaindre : voilà tout le secret. — Mais c'est bien difficile. — Point du tout : avec un peu d'empire sur vous-même, et quelque fermeté, vous en viendrez à bout fort aisément. En se plaignant, on s'exagère ses maux, on les augmente ; en se faisant la violence de n'en point parler, on s'en distrait. Par exemple, l'autre jour, à la promenade, vous aviez soif : à quoi vous a servi de répéter cent fois : « Que j'ai soif ! mon Dieu ! que j'ai soif ! je meurs de soif. » Vous étiez fort importune, vous nous avez fatigués, vous n'avez pris aucune part

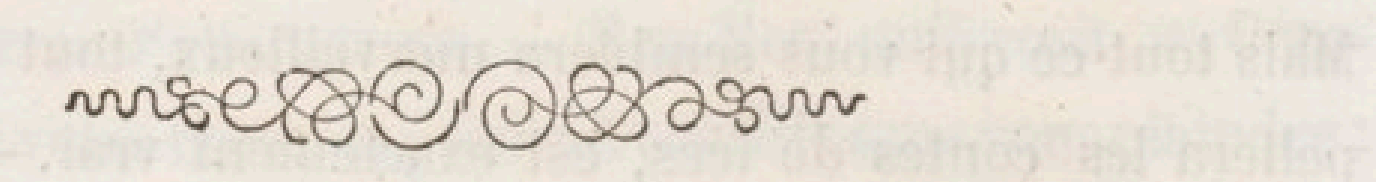
à la conversation, et tous vos ennuyeux gémissements ne vous ont pas procuré une goutte d'eau. — C'est bien vrai : j'ai là une mauvaise habitude ; ce qui me fâche le plus, c'est de vous avoir ennuyée, chère maman. Pour moi, si je vous voyais souffrir, ce ne serait pas de l'ennui que j'éprouverais. — Vous n'éprouvez pas une souffrance imaginaire ou réelle, que je ne la partage, car je suis votre mère : ainsi, vos plaintes m'ennuyaient et m'affligeaient ; si vous n'eussiez pas été ma fille, elles ne m'auraient inspiré que du mépris; en général on ne plaint les maux légers que lorsqu'ils sont supportés avec patience. — Je me corrigerai, chère maman, je vous le promets.

Cinq ou six jours après cet entretien, la punition de Pulchérie étant finie, madame de Clémire promit de lire à la veillée le conte qu'elle avait composé. Après le souper, on passa précipitamment dans le salon, et madame de Clémire, s'asseyant à côté d'une petite table, tira son manuscrit de sa poche.

— Avant de commencer la lecture, dit-elle, je dois vous rappeler que j'ai pris l'engagement de ne vous conter que des choses extraordinaires, et en même temps possibles ; des événements qui vous paraîtront incroyables, et qui cependant sont arrivés, ou peuvent arriver; en un mot, des phénomènes dont l'existence actuelle ou passée soit parfaitement constatée. Je n'ai inventé que les aventures, c'est-à-dire la seule partie du conte qui pourra vous paraître croyable. Mais tout ce qui vous semblera merveilleux, tout ce qui vous rappellera les contes de fées, est exactement vrai. — Oh! que c'est charmant!... Des *vérités incroyables!* c'est bien plus joli que des vérités qui sautent aux yeux!... — Comment! il nous faudra croire ce que nous ne pourrons pas comprendre ? — Mon fils, n'en soyez point humilié : c'est le destin commun, et de l'enfance, et de l'homme raisonnable et curieux. Nos lumières sont trop bornées pour qu'il nous soit donné de comprendre toutes les vérités démontrées. Il serait absurde de croire un fait uniquement parce qu'il serait merveilleux; et plus insensé encore d'affirmer qu'une chose ne peut

exister, parce qu'au premier abord elle paraît incompréhensible. Gardons-nous d'adopter des erreurs; mais ne nous livrons point à cette vaine et ridicule présomption qui rejette avec dédain et sans examen tout ce que notre faible raison ne saurait concevoir. — Maman, tout le merveilleux de votre conte est bien constaté; ainsi, nous pouvons y croire aveuglément : voilà tout ce qu'il me faut. — Et moi, je voudrais le comprendre; maman, me l'expliquerez-vous? — Oui : je vous en expliquerai ce que j'en sais, c'est-à-dire très peu de chose. Je ne suis nullement savante; d'ailleurs, je vous le répète, il existe une infinité de phénomènes dont les hommes les plus savants ne pourraient rendre raison. — Ainsi, maman, à chaque fait merveilleux, vous interromprez donc votre récit pour nous donner une explication? — Point du tout; vous sentez que ces interruptions ôteraient tout l'agrément de mon conte. J'ai ajouté des notes, que nous lirons avec attention dans une seconde lecture de ce petit ouvrage. A présent, voulez-vous m'entendre? je vais commencer. — Bien volontiers, chère maman!

Chacun rapprocha sa chaise de madame de Clémire, qui lut tout haut le conte suivant.





ALPHONSE ET DALINDE

OU LA FÉERIE DE L'ART ET DE LA NATURE.

> « Ce n'est point en se promenant dans nos
> « campagnes cultivées, ni même en parcou-
> « rant toutes les terres du domaine de
> « l'homme, que l'on peut connaître les grands
> « effets des variétés de la nature ; c'est en
> « se transportant des sables brûlants de la
> « Torride aux glacières des pôles, etc. »
>
> (M. DE BUFFON.)

ALPHONSE, le héros de notre histoire, naquit en Portugal. Don Ramire, son père, ne devait qu'à la faveur ses richesses et ses emplois. Issu d'une famille obscure, mais né avec de la souplesse dans le caractère, avec le goût de l'intrigue et de l'ambition, il sut s'introduire à la cour, s'y faire des partisans, y former une cabale, et devenir enfin le favori de son roi. Le jeune Alphonse fut élevé à Lisbonne, dans le palais somptueux de son père. Fils unique de l'homme le plus riche et le plus puissant du royaume, la basse flatterie entoura son berceau et corrompit sa jeunesse.

Don Ramire, occupé de grands projets et de petites brigues, ne pouvant être à la fois courtisan assidu et père vigilant, se crut obligé de confier à des mains étrangères l'éducation de son fils. Alphonse eut des maîtres de langues, d'histoire, de géographie, de mathématiques, de musique, de dessin ; tous firent l'éloge de ses dispositions

merveilleuses, de son esprit, de son génie, tandis que leur élève savait à peine dessiner quelques fleurs ou déchiffrer quelques notes. C'en était assez pour charmer toutes les dames de la cour; Alphonse d'ailleurs leur laissait croire qu'il était profond géomètre, excellent physicien et grand chimiste. Il le disait de bonne foi. Son gouverneur, ses maîtres, ses valets, et les nombreux complaisants de son père lui avaient si souvent répété qu'il était un prodige, qu'il n'en doutait pas. Non-seulement il se croyait le jeune homme le plus distingué de la cour par ses talents et son instruction, mais il estimait sa naissance aussi illustre que sa fortune était considérable; car depuis sa faveur, don Ramire, dans ses moments perdus, avait composé une prétentieuse généalogie qui faisait remonter son origine jusqu'au temps fabuleux de Lusus[1]. Ce fruit des loisirs de don Ramire n'en imposait qu'à son fils. Le monde et les courtisans ne croient pas aisément aux vieux titres découverts lorsqu'on a fait sa fortune. Mais Alphonse, trop vain pour n'être pas crédule, ne voyait au-dessus de son père et de lui-même que son souverain et les membres de sa famille. Toutefois, malgré tant d'orgueil, d'ignorance, de présomption et de fatuité, Alphonse n'était pas tout à fait corrompu. Il avait du courage et même quelque esprit. L'inconstance de la fortune lui préparait la plus utile de toutes les leçons.

Don Ramire n'avait dû son élévation qu'à l'intrigue : l'intrigue changea sa destinée. Il fut disgracié, dépouillé de tous ses emplois. Alphonse était alors âgé de dix-sept ans. Cette révolution imprévue, non-seulement ravissait à don Ramire tout ce qui pouvait flatter son orgueil, mais elle lui enlevait encore la plus grande partie de ses richesses; et il était du nombre de ces ambitieux subalternes qui regrettent également les honneurs et les pensions : d'ailleurs, il avait des dettes. Sa disgrâce rendit ses créanciers aussi importuns, aussi pressants qu'ils avaient été jusqu'alors patients et modérés. Il fallut,

[1] Les Portugais s'appelaient anciennement *Lusitains ;* nom qui, suivant une tradition fabuleuse, leur vient de *Lusus* ou *Lysas*, l'un de leurs rois, fils ou compagnon de Bacchus.

pour les satisfaire, vendre ses terres, et les vendre fort au-dessous de leur valeur. Enfin, don Ramire ne sauva de toute sa fortune que son superbe palais de Lisbonne. Ce palais, il est vrai, contenait encore d'immenses richesses en tableaux, en meubles, en argenterie, et surtout en diamants. Obligé de se défaire de cette magnifique habitation, il n'attendait qu'une occasion favorable, lorsqu'un événement imprévu vint mettre le comble à ses malheurs. N'ayant point encore déclaré à son fils que l'état de ses affaires le forçait à vendre son palais et à se retirer dans le fond d'une province, il se décida enfin à lui découvrir sa véritable situation; il l'envoya donc chercher un matin pour lui ouvrir son cœur.

Lorsqu'ils furent seuls : — Alphonse, dit don Ramire, apprenez-moi quel effet ont produit sur vous ma disgrâce et le renversement de ma fortune? — Mon père, répondit Alphonse, j'ai toujours entendu dire, durant votre faveur, que nul ministère n'avait été aussi glorieux que le vôtre; que la nation vous admirait et vous chérissait : ainsi, j'ai pensé que l'amour des peuples et la gloire devaient vous consoler d'une disgrâce injuste. D'ailleurs, nous avions tant d'amis! Quand vous voudrez les recevoir, ils reviendront tous, n'en doutez pas; Nugnès, don Alvar, et beaucoup d'autres que j'ai rencontrés, m'en ont donné l'assurance; plusieurs d'entre eux, m'ont-ils dit, n'ont paru s'éloigner de vous qu'afin de vous mieux servir en secret. Enfin, il vous reste une fortune immense, la naissance la plus illustre : quoi que l'envie puisse tramer, vous serez toujours le plus grand seigneur du royaume... — Alphonse, interrompit don Ramire, vous vous abusez... ignorez-vous donc que le nom de mon père était absolument inconnu? — Non, reprit Alphonse; je le sais; mais je sais aussi que ces vieux titres retrouvés depuis quelques années nous égalent à tout ce qu'il y a de plus grand en Portugal : c'est là du moins, mon père, ce que vous avez daigné me dire en me montrant ces titres précieux.

A ces mots, don Ramire soupira. Il avait eu en effet la ridicule vanité d'acheter une généalogie, et il avait senti depuis sa disgrâce

combien cette supercherie était indigne de lui. Il voyait enfin ce que la flatterie jusqu'alors avait su lui cacher : c'est que, excepté son fils, tout le monde connaissait sa naissance et se moquait de ses folles prétentions. Il aurait bien voulu désabuser Alphonse ; mais il ne pouvait se résoudre à faire l'aveu d'un mensonge si bas. Dans cette perplexité, il gardait tristement le silence, lorsque tout à coup il tressaille et voit Alphonse chanceler. Don Ramire pâlit et se lève :

— Sauvez-vous, mon père ! s'écrie Alphonse ; appuyez-vous sur mon bras, venez...

En achevant ces mots, il entraîne son père. Au même instant mille cris confus se font entendre ; une partie du plancher s'entr'ouvre sous les pas d'Alphonse ; pour ne pas entraîner son père dans sa chute, il abandonne son bras ; et tombant avec les débris du plancher qui s'écroule, il disparaît aux yeux de don Ramire éperdu.

Alphonse, légèrement blessé, se relève, il se trouve au rez-de-chaussée dans le cabinet de son père. Au milieu des décombres qui l'environnent, deux cassettes frappent ses regards. L'une contient les pierreries de son père ; l'autre renferme ces titres généalogiques si vantés jadis par don Ramire. Alphonse n'hésite pas ; voulant du moins dans cet affreux désastre sauver ce qui lui paraît le plus précieux, il saisit la cassette où sont les papiers. Alors il s'élance vers la porte qui conduit au jardin ; mais, inquiet du destin de son père, il allait, au péril de sa vie, rentrer dans la maison, lorsqu'il entendit sa voix, et un instant après il l'aperçut à l'entrée du jardin.

Ce ne fut pas sans peine qu'il le rejoignit. Le terrain qu'il parcourt, semblable à la mer agitée par une violente tempête, s'enfonce ou s'élève sous ses pas. Son oreille est frappée d'un bruit souterrain pareil au mugissement des vagues en furie se brisant contre des rochers. Alphonse chancelle, tombe, se relève, retombe encore ; et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, rampe, roule et se traîne avec effort. Il voit de tous côtés la terre se fendre et former de longs sillons, d'où jaillissent des feux étincelants qui vont se perdre dans les airs. Le ciel est obscurci, des éclairs pâles et livides percent les som-

bres nuages qui le couvrent; le tonnerre gronde, éclate; Alphonse voit sur sa tête la foudre menaçante, et l'enfer entr'ouvert sous ses pas; lorsqu'il croit approcher de son père, une nouvelle secousse l'en éloigne; la sueur inonde son visage; ses cheveux et ses habits sont couverts de sable et de poussière; mais il n'abandonne pas sa chère cassette, s'imaginant que don Ramire la recevra avec transport. Cette idée soutient ses forces et son courage... Enfin, il n'est plus qu'à deux pas de son père, qui lui tend les bras. — O mon père! s'écrie Alphonse, voyez cette cassette... — Ce sont mes diamants? interrompit vivement don Ramire. — Non, non, reprit Alphonse, j'ai su mieux choisir; ce sont vos papiers que j'ai sauvés.

A ces mots, don Ramire, consterné, lève les yeux au ciel. — Je suis cruellement puni, dit-il, d'une ridicule vanité.

Il n'en put dire davantage : les sanglots lui coupèrent la parole. Alphonse, trop préoccupé, trop agité pour comprendre le sens de ces mots, reste dans son erreur, et s'approche de don Ramire, qui le reçoit dans ses bras...

Un moment de calme leur permit de considérer les tristes objets qui les environnaient. Ils étaient assis devant leur palais à moitié détruit. Ce palais superbe, élevé depuis dix ans, si brillant hier encore, n'est plus qu'un monceau de ruines! En voyant ces toits écroulés, ces pilastres brisés, ces colonnes renversées, on croirait que le temps seul a pu produire une si terrible révolution, qu'il a fallu des siècles pour détruire un monument bâti avec tant de magnificence et de solidité; et cependant cette affreuse destruction est l'ouvrage de quelques minutes!... Ce jardin, chef-d'œuvre de l'art et de la nature, n'offre plus que l'effrayante image du chaos, ce n'est plus qu'un amas informe de sable, de boue et de feuilles desséchées. Là, ce matin encore, on admirait une superbe cascade : elle a disparu. A la place de cette montagne artificielle qui coûta des sommes immenses, on n'aperçoit plus qu'un gouffre horrible! Que sont devenus ces bosquets de citronniers, ces statues de marbre, ces vases d'albâtre et de porphyre?... On en voit encore quel-

ques vestiges, on en retrouve quelques fragments brisés; le reste est englouti!...

O jour affreux! s'écrie douloureusement don Ramire, que de travaux perdus! que de trésors enfouis dans ces tristes lieux! Que n'ai-je fait un autre usage de tout l'argent que m'a coûté ce malheureux palais!... Mais le tremblement de terre [1] paraît se calmer; essayons de rentrer. Si nous pouvions du moins sauver mes diamants!...

Comme il achevait ces mots, une secousse épouvantable le renverse à terre; dans cet instant les murs s'écroulent de toutes parts, le palais s'abîme et disparaît. — Mon fils, s'écrie don Ramire, éloignons-nous de ce séjour plein d'horreur. Nous sommes près des bords du Tage; courons chercher un abri sur quelque vaisseau.

Alphonse, tenant toujours sa cassette, soutient son père; ils sortent du jardin, et se trouvent dans une place publique, dont toutes lesmaisons sont renversées ou incendiées. Après avoir couru mille dangers, don Ramire et le jeune Alphonse sont enfin reçus à bord du vaisseau commandé par le brave et généreux Fernandez; ce brave capitaine avait eu jadis à se plaindre de don Ramire; mais dans cette calamité publique il ne voit plus qu'un homme malheureux auquel son appui est nécessaire. Il accueille don Ramire, et le console, sans songer à sa propre situation. — Que sont devenues vos immenses richesses au milieu de cette terrible catastrophe? lui demanda don Ramire. — Perdues entièrement, répond Fernandez... Ma maison de Lisbonne est consumée... — Et vos bi-

[1] Il s'agit ici du tremblement de terre qui renversa une partie de Lisbonne en 1755, et se fit sentir à une assez graude distance. Il ne faut pas, au surplus, prendre à la lettre tout ce qui est dit dans le texte, que l'auteur n'a composé qu'en prenant dans toutes les descriptions de ces terribles météores ce qu'elles ont de plus extraordinaire. Il paraît certain que le plus grand nombre des maisons et des édifices de cette ville périrent par le feu qu'y mirent des bandes de voleurs, qui profitèrent du désordre pour se livrer impunément au pillage. On attribue généralement aujourd'hui les tremblements de terre aux feux souterrains que recèle dans ses profondeurs le globe terrestre, et aux efforts que font les gaz qu'il renferme pour briser l'enveloppe qui les retient captifs.

joux, vos diamants? — Je n'en ai point. — Et votre château dans l'Alentéjo[1], fasse le ciel que le tremblement de terre ne l'ait pas détruit! N'y avez-vous pas formé des établissements avantageux? — J'y ai fondé une manufacture et un hôpital. La manufacture fait subsister une grande quantité d'ouvriers, et paye une partie des frais de l'hôpital. — Vous faites, je le vois, un digne usage de votre fortune!... Le ciel vous la conservera. Ah! c'est surtout pour ceux qui ont une âme aussi bienfaisante qu'il est affreux d'être ruinés. — On se console alors par le souvenir du bien qu'on a fait.

Ces derniers mots arrachèrent un profond soupir à don Ramire, et lui firent regretter le mauvais emploi de sa fortune; ses yeux s'ouvraient enfin, mais trop tard pour son repos et pour sa gloire.

Don Ramire, totalement ruiné, reçut de son souverain, grâce aux sollicitations de Fernandez, une pension très modique, mais suffisante pour lui assurer les moyens de subsister. Il résolut de se retirer dans le Beïra[2]. Il alla donc avec son fils s'établir dans une retraite obscure, sur les bords agréables du Mondégo. Là, tourmenté de souvenirs amers, il ne put trouver la tranquillité qu'il cherchait.

Alphonse, dont l'orgueil et la présomption n'avaient point été abattus par les revers, se consolait de l'anéantissement de sa fortune par l'espoir d'en refaire une avec le temps, plus éclatante, plus solide que n'avait été celle de son père. L'ambitieux formait mille projets extravagants, chimériques, et son ignorance ne lui permettait pas d'en sentir l'absurdité. Incapable de réfléchir, de s'occuper d'une manière utile et raisonnable, il passait une partie des jours à lire des romans. Cette lecture dangereuse exaltait, enflammait son imagination, et lui donnait sur le monde et les hommes les idées les plus fausses. Non loin de la retraite qu'il habitait se trouvait la fameuse fontaine de l'*Amitié;* c'est là que l'infant don Pedro, plus tard roi de Portugal, venait, dit-on, en secret,

[1] Province de Portugal, entre le Tage et la Guadiana. Évora en est la capitale.
[2] Coïmbre en est la capitale.

visiter la belle et malheureuse Inès de Castro [1]. Deux antiques palmiers ombragent la fontaine, unis l'un à l'autre par une guirlande flexible de pampre et de lierre ; l'eau s'élance impétueusement d'un rocher majestueux, retombe en cascade, et forme sur un lit de cailloux un large ruisseau qui serpente lentement, avec un doux murmure, au milieu de gazons toujours verts et de buissons de myrtes, de citronniers et de lauriers-roses.

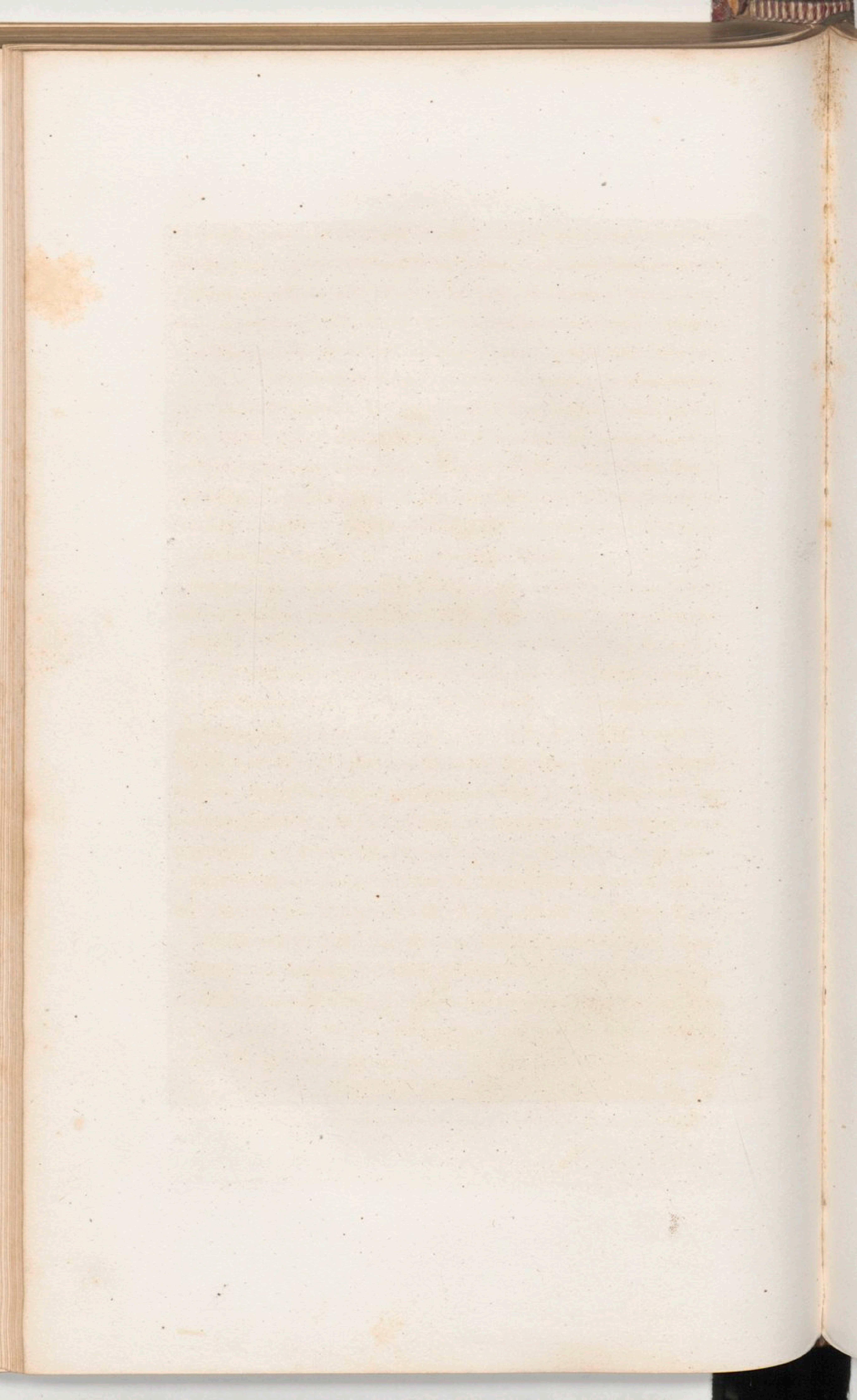
Alphonse allait chaque jour lire ou rêver dans cet asile champêtre. Un matin qu'il s'y rendait plus tard qu'à l'ordinaire, il entendit, en s'approchant de la fontaine, deux personnes qui s'entretenaient dans une langue étrangère, et l'une d'elles avec un son de voix d'une douceur inexprimable. Guidé par la curiosité, il s'avance avec précaution derrière un buisson de myrte, dont il écarte les branches, et, sans être aperçu, il découvre une jeune personne à peine âgée de quinze ans, d'une beauté parfaite, assise au bord de la fontaine, à côté d'un homme qui paraît être son père, et qu'elle écoute avec une extrême attention. On voit que ce dernier fait un récit intéressant ; il montre les palmiers, la fontaine. Alphonse juge à ses gestes qu'il conte l'histoire de la malheureuse Inès ; la jeune personne, les yeux fixés sur le vieillard, garde un profond silence : mais l'expression de son visage fait deviner aisément l'intérêt qu'elle prend à ce récit. La curiosité, la crainte, la pitié se peignent successivement dans ses regards : des larmes baignent son visage ; elle pleure la mort d'Inès. Tout à coup elle pâlit ; l'effroi, l'indignation succèdent à l'attendrissement ; elle paraît maudire les excès auxquels la passion et le désir de la vengeance portèrent l'infortuné don Pedro !... L'histoire d'Inès est finie : cependant l'inconnu parle encore ; sans doute il fait de sages réflexions sur le danger des passions, sur la criminelle et fatale imprudence d'oser faire un choix et de disposer de son cœur sans l'aveu de ses parents. La

[1] Le Camoëns, dans son beau poëme de la *Lusiade*, fait naître cette fontaine des larmes que les nymphes du Mondégo répandirent à la mort d'Inès.



Imp. Lemercier à Paris.

Alphonse s'élance et la sauve au moment où elle venait de tomber à dix pas du taureau.



charmante personne se jette dans les bras de l'inconnu, avec l'expression touchante de la plus vive sensibilité; puis, tournant ses yeux mouillés de pleurs vers la fontaine, elle soupire et tombe à genoux; elle élève ses mains vers le ciel, et paraît promettre à son père une obéissance à toute épreuve : dans cette attitude, toute sa personne avait quelque chose d'angélique et de céleste.

Alphonse, transporté d'admiration, laisse échapper un cri : au même moment, craignant d'être découvert, il s'éloigne du buisson, et suit au hasard le premier sentier qui se présente. Bientôt, sortant de sa rêverie, et retournant seul sur ses pas, il reprend le chemin de la fontaine; mais l'inconnue n'y était plus. Alphonse contemple tristement la place qu'elle occupait; il se la représente aux genoux de son père... Tout à coup un cri de douleur s'est fait entendre. Alphonse court, vole : il aperçoit la jeune fille seule, pâle, échevelée, cherchant à éviter un taureau furieux qui la poursuit... Alphonse s'élance vers elle, la saisit dans ses bras, l'enlève au moment même où, succombant à sa frayeur, elle venait de tomber à dix pas du taureau. Chargé d'un fardeau si cher, Alphonse se détourne rapidement du chemin de l'animal furieux, et porte l'inconnue évanouie sur une roche élevée, derrière les palmiers de la fontaine. Le père de la jeune fille accourt éperdu; sa fille est saine et sauve : il bénit le ciel et son libérateur. Dans cet instant, le taureau se retourne, et dirige sa course vers l'inconnu; celui-ci n'a pas le temps de monter sur la roche; il s'abrite derrière un gros arbre. Le taureau veut passer entre les deux palmiers, et se précipite dans ce passage étroit; ses cornes s'embarrassent dans les festons de pampre : les deux arbres lui serrent fortement les flancs; il s'abat. L'inconnu, tirant aussitôt de sa poche un étui, y prend une aiguille, et l'enfonce dans la croupe du taureau. L'animal pousse un mugissement effroyable, fait un effort pour se relever, mais il chancelle et retombe; il se débat en vain; toutes ses forces l'abandonnent; il expire[1].

[1] Il y a ici un peu d'exagération. Il existe à la vérité des poisons très violents qui donnent infailliblement la mort, et dont l'effet est très prompt. Les sauvages de l'Amé-

— Ah ! pour le coup, s'écrient les enfants tous à la fois, ceci n'est pas possible? — Pardonnez-moi, dit madame de Clémire. — Comment ! maman, reprit Caroline, un taureau terrassé, tué par une piqûre d'épingle... — Cela est très possible. — Voyez donc, dit Pulchérie, si j'avais tort de pleurer quand une épine de cette rose m'a piquée ! — Cette épine n'était pas tout à fait aussi dangereuse que l'aiguille de mon inconnu. — Maman, était-elle bien longue cette aiguille?... — Non : elle était beaucoup plus courte que les grandes épingles qui attachent mon chapeau... — Oh ! que cela est curieux !... — J'ai bien d'autres choses à vous dire plus étonnantes encore. — La belle histoire ! ma chère maman, ayez la bonté de la continuer : nous ne vous interromprons plus.

Alphonse, reprit madame de Clémire, ne fut pas moins surpris que vous de la mort subite du taureau ; l'étonnement le rendait immobile ; en ce moment l'inconnu monta sur la roche, et serra sa fille dans ses bras ; elle rouvrit les yeux, et recouvra l'usage de ses sens. Alphonse partagea la joie touchante du père et de la fille. Cette dernière n'entendait pas le portugais : elle ne pouvait remercier Alphonse, mais elle conta en peu de mots à son père de quel affreux péril elle avait été délivrée. L'inconnu témoigna la plus vive reconnaissance au généreux libérateur de sa chère Dalinde (c'était le nom de la jeune personne).

Alphonse adressa quelques questions à l'inconnu, et s'informa pourquoi il s'était séparé de sa fille. L'étranger lui apprit que Dalinde s'était un peu éloignée de lui pour cueillir des fleurs, sans cependant être hors de sa vue; tout à coup il l'avait aperçue courant avec une grande vitesse, et déjà à plus de six cents pas de lui ; au

rique trempent dans le cavère (poison végétal) la pointe de leurs flèches, et lorsque ces flèches atteignent un individu, celui-ci tombe mort comme frappé de la foudre. Toutefois, et quoiqu'on ne puisse nier qu'il y a des poisons d'une effrayante activité, on ne doit pas prendre tout à fait à la lettre les récits des voyageurs. Le cavère, dit un écrivain moderne, produit des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, que remplace une capsule pyriforme qui renferme trois baies semblables à une fève. M. de La Condamine apporta ce poison en France en 1746. Au bout de trois ou quatre ans on en fit l'essai sur divers animaux, qui tous périrent presque immédiatement.

même moment, voyant un taureau qui la poursuivait, il s'était précipité vers le chemin qu'elle avait pris ; mais ayant rencontré sous ses pas un tronc d'arbre, il était tombé ; cet accident, en retardant sa course, l'avait empêché de rejoindre Dalinde.

Quand l'inconnu eut fini ce récit, Alphonse lui demanda s'il comptait séjourner quelque temps en Portugal. — Non, reprit l'inconnu : nous partons demain pour visiter l'Espagne.

Alphonse, consterné, baissa les yeux et garda le silence ; l'étranger, lui renouvelant encore, dans les termes les plus affectueux, ses remerciements, prit congé de lui, et disparut avec Dalinde.

Alphonse resta quelque temps immobile et comme pétrifié ; bientôt, revenant à lui, il se reprocha d'avoir laissé partir l'étranger sans lui avoir demandé son nom, son pays. Il parcourut les environs, mais ses recherches furent vaines. Accablé de fatigue, il revint à la fontaine, où la nuit l'eût surpris plongé dans ses rêveries, si don Ramire ne fût venu lui-même le chercher.

Don Ramire n'avait point présidé à l'éducation de son fils ; il n'avait jamais cherché à gagner sa confiance, aussi ne la possédait-il guère. Alphonse ne lui parla point de son aventure.

Frappé de l'altération qu'il remarquait dans ses traits, son père le pressa de questions. Alphonse avoua que l'ennui le consumait, parla de son désir de voyager et de connaître l'Espagne. Don Ramire, n'ayant en lui-même aucune des ressources qui font aimer la solitude, saisit avec plaisir cette proposition, et deux jours après le père et le fils étaient sur la route d'Espagne. Ils parcoururent d'abord la province de Tra-los-Montes ; de là ils entrèrent en Espagne par la Galice ; puis, traversant toute la partie septentrionale de la Péninsule, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, l'Aragon, ils arrivèrent en Catalogne.

Alphonse éprouvait la plus vive impatience d'arriver à Madrid, dans l'espérance d'y rencontrer Dalinde ; mais Ramire voulut absolument séjourner dans la Catalogne, désireux d'aller visiter le fameux Mont-Serrat.

Cette montagne, toute composée de rochers escarpés, s'élève à 600 toises au-dessus du niveau de la mer, au milieu d'un groupe de collines sur lesquelles elle domine de toute sa masse. Du sommet de cette montagne on jouit d'un coup d'œil magnifique. On voit à mi-côte un monastère antique occupé par des bénédictins ; l'église de ce couvent, consacrée à la sainte Vierge, est un lieu de pèlerinage très fréquenté. Au-dessus du monastère on compte quatorze ermitages qui ont chacun une chapelle, une cellule, un petit jardin et un puits creusé dans le roc. Mont-Serrat possédait autrefois un riche trésor que la piété des fidèles augmentait tous les ans ; une partie de ces richesses a disparu ; l'autre, soustraite à temps au pillage et rendue au monastère, existe encore dans l'église. Une source abondante sort du sein des rochers, et fournit aux besoins du monastère et de l'église ; mais les ermites sont exposés à manquer d'eau, ou du moins de bonne eau, pendant l'été, car leurs puits ne sont guère que des citernes où divers canaux conduisent les eaux pluviales.

Don Ramire et son fils se rendirent au Mont-Serrat. L'aspect de la montagne pourrait faire renoncer au dessein de la gravir ; son élévation et les énormes pointes de rochers dont elle est hérissée de toutes parts ne promettent pas une promenade agréable ; mais en parcourant ces roches menaçantes, on rencontre quelques riants vallons, des bocages charmants, ouvrage de la simple nature.

Don Ramire, en entrant dans le désert, rencontra un des ermites qui se promenait en lisant. Entendant parler portugais, le vénérable ermite leva les yeux, et s'approcha de don Ramire ; il lui témoigna la joie qu'il éprouvait de rencontrer un compatriote, et l'invita à venir se reposer dans son ermitage. La proposition fut acceptée avec reconnaissance : le vieillard offrit aux deux voyageurs des fruits et des légumes.

Alphonse, désirant visiter les environs, sortit de l'ermitage, en disant à son père qu'il allait l'attendre dans le désert. Le vieillard conduisit don Ramire dans son jardin : ils s'assirent au pied d'un rocher couvert de mousse. — Mon père, dit don Ramire à l'ermite,

quels revers ont pu vous arracher de notre patrie commune, et vous ont fait choisir cette retraite? On voit à vos manières, à votre langage, que vous n'étiez pas né pour finir vos jours dans un désert. — En effet, répondit l'ermite en soupirant; pour mon malheur, j'ai connu le monde et la cour...

Ces mots inspirèrent à don Ramire la plus vive curiosité; le vieillard consentit à la satisfaire. — Il vous importe peu, reprit-il, de savoir quel est mon nom. Il y a douze ans que j'habite cette montagne : on doit croire en Portugal que je n'existe plus. Je me suis voué à l'oubli ; ainsi je ne vous parlerai point de ma famille ; mais je vais en peu de mots vous conter ma déplorable histoire...

Madame de Clémire allait continuer sa lecture ; mais la baronne donna le signal de la retraite. En vain plusieurs voix s'élevèrent pour demander une prolongation d'un quart d'heure : il fallut se retirer.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprenant son récit : — Nous en sommes restés, dit-elle, à l'histoire de l'ermite ; c'est lui qui va parler. Alors, ouvrant son manuscrit, elle lut ce qui suit :

Ma famille est une des plus anciennes du Portugal ; elle me laissa quelque fortune, qui me mit à même de recevoir une éducation distinguée. Quelques succès à la guerre m'obtinrent l'estime et les bienfaits de mon souverain. J'épousai une femme que j'aimais, et j'en eus un fils ; rien ne manquait donc à ma félicité, lorsque le roi mourut : cet événement me privait d'un maître chéri, d'un protecteur, d'un père. Je quittai la cour, et me retirai dans une terre éloignée de Lisbonne, où je me consacrai entièrement à l'éducation de mon fils. Ce fils, objet de ma plus tendre affection, répondit à mes soins au-delà de mon attente. Quand il fut en âge de paraître à la cour, je confiai sa jeunesse à un parent, qui le conduisit à Lisbonne, et je restai dans ma solitude.

Me voilà pour la première fois séparé de mon fils ; et pourtant je n'étais pas malheureux... Je me représentais ses succès, je m'enivrais des plus chères espérances... Un instant je crus les voir se

réaliser. Mon fils eut en effet des succès brillants. Son nom, mes anciens services, dont sa présence fit revivre le souvenir, et mieux encore son esprit, son caractère et ses agréments, lui firent obtenir à la cour des distinctions que les courtisans jaloux ne manquèrent pas de regarder comme un commencement de faveur. Il vit à Lisbonne une jeune personne qui joignait aux talents, aux vertus, aux grâces, tout l'éclat que peuvent donner une naissance illustre et une fortune considérable. Mon fils prétendit à sa main; j'autorisai le choix de son cœur, et cet attachement, approuvé par un père, fit le destin de sa vie. On consentit à l'union qui devait assurer le bonheur de mon fils, mais à condition qu'il obtiendrait une place à la cour. Mon fils demanda cette place; on promit de la lui donner avant trois mois; mais on exigea, pour certaines raisons, qu'il tînt cette faveur secrète jusqu'au moment où il en devait jouir; cependant, on lui permit d'en faire part aux parents de celle qu'il devait épouser. On le présenta en qualité d'époux à la jeune personne, qui lui laissa connaître, dans cette dernière entrevue, des sentiments qui mirent le comble à sa félicité. Comme il ne devait se marier qu'à l'époque où sa place lui serait donnée, il s'empressa de venir m'apprendre lui-même toutes ses espérances de bonheur. Je jouis de la satisfaction inexprimable de serrer dans mes bras mon fils bien-aimé, de le voir au comble de ses vœux. Hélas! tandis que je me croyais le plus heureux des pères, un barbare, un monstre tramait la noire intrigue qui me priva d'une épouse et d'un fils.

Plein de candeur et de franchise, mon fils n'avait pu douter de la probité d'un traître qui n'avait cherché à gagner sa confiance qu'afin de le perdre plus sûrement; tiré de l'obscurité par un caprice de son souverain, il avait cru voir en mon fils un rival dangereux, et mit tout en œuvre pour le perdre.

Dans cet endroit du récit de l'ermite, don Ramire se troubla; mais le vieillard ne s'aperçut pas de son émotion.

Mon fils, poursuivit-il, en sollicitant la place qu'il désirait avec tant d'ardeur, se confia à cet homme infâme, qui eut l'air de le se-

conder et de partager ses espérances. Le départ de mon fils le servit dans ses projets. Il avait de l'ascendant sur l'esprit du roi; il calomnia mon fils, et sut persuader un jeune prince faible et sans expérience : la place fut donnée à une des créatures de l'indigne favori, et mon fils exilé dans ma terre. Je n'appris cette affreuse nouvelle que par l'ordre du roi, qui défendait à mon fils de quitter le lieu de son exil; en même temps mon fils reçut une lettre de celle qu'il aimait. Elle contenait ce peu de mots :

« Vous nous avez indignement trompés. Nous savons, à n'en « pouvoir douter, que jamais la place qu'on vient de donner ne vous « fut promise; ainsi, oubliez jusqu'au nom de l'infortunée qui ne « se consolera jamais d'avoir pu vous estimer un moment. »

Après avoir lu ce fatal billet, mon malheureux fils s'écria : « Ainsi « donc je perds ce que j'aime, et je suis déshonoré!... » En achevant ces mots, il pâlit, ses genoux fléchirent, il tomba en me tendant les bras. Je m'élançai vers lui... Je le serrai contre mon sein... Ce n'était plus qu'un corps inanimé... Sa malheureuse mère, témoin de cet affreux malheur, en perdit la raison; victime touchante de l'amour maternel, elle suivit de près son fils dans la tombe!... Condamné à leur survivre, je ne supportai la vie que dans l'espoir de les venger... — « O toi! m'écriai-je, souverain arbitre du sort des malheureux humains, être suprême, dont la main sévère s'appesantit sur moi, daigne au moins, du fond de l'abîme où me plonge ta colère, daigne écouter les cris de mon désespoir. La voix de l'opprimé s'élève jusqu'à toi; tu n'as jamais rejeté sa prière. Hélas! je n'aspire plus au bonheur, le mien est détruit sans retour! C'est la vengeance que j'ose te demander : j'implore ta justice. Que l'ennemi lâche et perfide qui a causé la mort de mon fils et de son infortunée mère, que ce monstre perde à la fois et sa faveur et sa fortune... Il est père, qu'il gémisse comme moi; qu'il soit surtout malheureux par son fils!... »

L'ermite s'arrêta. Voyant don Ramire éperdu faire un mouvement et se lever :... — Vous frémissez, dit-il; tant de haine et ce

désir insensé de vengeance vous font craindre d'entendre la suite de mon histoire. Rassurez-vous : je n'ai plus rien de tragique à vous apprendre. Le ciel changea mon cœur, bientôt j'abjurai des sentiments violents que la religion réprouve.

Don Ramire était resté muet; l'étonnement, la terreur le rendaient immobile... Enfin, se levant tout à coup : — Où suis-je? s'écria-t-il, dans quel asile?... Ah! seigneur, interrompit l'ermite, que m'annonce le trouble affreux où je vous vois?... Quelle imprudence ai-je commise?... Mon persécuteur vous serait-il connu? serait-il votre ami? — Ce persécuteur, ce barbare, don Ramire, enfin!... — Oui, c'est lui; oui, seigneur, je l'avoue... Vous venez de nommer l'auteur de ma misère... — Don Ramire... — Ah! ne répétez plus ce nom fatal... je ne puis l'entendre sans frémir!... — Malheureux Alvarès! apprenez du moins que le ciel s'est chargé du soin de punir votre ennemi... — Que dites-vous?... — Il ne gouverne plus le Portugal?... Ruiné, dépouillé, sans appui, sans amis, il ne lui reste que des regrets superflus et des remords déchirants... — S'il souffre, je le plains... — Vous, le plaindre! se peut-il?... — N'en doutez pas... Mais, seigneur, je vois couler vos larmes!... Quel trait de lumière vient m'éclairer? Dieu! serait-ce?... — Oui, je suis cet infortuné, s'écria don Ramire en se jetant aux pieds de l'ermite. Pénétré d'une horreur involontaire, le vieillard recule en tressaillant.

O mon père! poursuivit don Ramire en se traînant vers lui et saisissant sa robe, mon père! arrête, écoute-moi! Daigne révoquer cette imprécation terrible qui attira sur ma tête la vengeance divine. J'ai mérité ta haine; que dis-je? Ma présence doit t'inspirer de l'horreur; et pourtant je suis le plus infortuné des hommes. Mais il me reste un fils, il peut me consoler... O mon père! cesse de me maudire; cesse de désirer que mon fils mette le comble à mes malheurs!...

A ces mots, l'ermite levant les yeux au ciel : — Grand Dieu! dit-il, don Ramire dans ma chaumière! don Ramire suppliant à

mes pieds, et me donnant le titre sacré de père ! ce titre qu'il m'a ravi !... Mais, sois tranquille, poursuivit-il en jetant sur lui un regard de compassion, je le répète, depuis longtemps la haine est bannie de mon cœur. Tu gémis, tu te plains du sort ; serais-tu persécuté ? Parle, es-tu proscrit ?... Cette grotte sera pour toi un asile ; en la partageant avec toi, je saurai respecter les droits sacrés de l'hospitalité. Ne crains pas d'indignes reproches ; va, si mon secours t'est nécessaire, tu trouveras en moi un père, un ami !... — O grandeur d'âme qui me confond ! s'écria don Ramire ; l'homme peut-il s'élever à ce degré sublime de vertu ?... — Don Ramire, ne cherche point dans le cœur de l'homme une générosité qui n'est pas dans la nature, n'admire point le faible Alvarès, mais adore et reconnais le pouvoir suprême de la religion.

En achevant ces paroles, l'ermite tendit les bras à don Ramire, et s'avança pour l'embrasser. Les pleurs de don Ramire coulèrent sur le sein du vertueux vieillard, sur ce sein paternel qu'il avait si cruellement déchiré !

Un quart d'heure après cette touchante réconciliation, Alphonse revint dans l'ermitage. Don Ramire prit congé du vieillard, et quitta la montagne, emportant avec lui des remords accablants et les pressentiments les plus funestes. Il ne pouvait écarter de son souvenir la malédiction prononcée jadis contre lui par le vieillard, il en voyait déjà l'effet dans la perte de sa fortune ; et malgré le pardon généreux qu'il venait d'obtenir, il se sentait trop coupable pour ne pas redouter que le ciel n'eût exaucé tous les vœux que les premiers transports du désespoir arrachèrent au malheureux Alvarès, si injustement opprimé. — Hélas ! disait-il, au comble de l'infortune, il remit au ciel le soin de sa vengeance ; cette vengeance sera terrible ! O mon fils, tu deviendras l'instrument de la colère celeste... Alphonse fera le tourment de son père ; maintenant lui seul peut achever de venger Alvarès.

Plein de ces noires idées, don Ramire devint de plus en plus sombre et rêveur. Souvent, en regardant son fils, ses yeux se remplis-

saient de larmes; il éprouvait une inquiétude vague, un serrement de cœur inexprimable; il ne goûtait plus comme autrefois le bonheur d'être père. Il quitta la Catalogne après avoir visité Tarragone et Tortose, et se rendit à Madrid. Alphonse apprit dans cette ville que Dalinde y avait séjourné, que Thélismar, son père, était Suédois; qu'il devait rester quelque temps en Espagne, et qu'il suivait en ce moment la route de Grenade.

Ces informations, qu'Alphonse avait prises à l'insu de son père, lui inspirèrent le plus vif désir d'aller à Grenade. Don Ramire, qui portait partout ses chagrins et sa tristesse, consentit sans peine à quitter Madrid plus tôt qu'il ne l'avait projeté. Il se rendit d'abord à Tolède, où ils admirèrent l'alcazar [1], ancien palais maure, dont l'architecture tient à la fois de la romaine et de la moresque. Un hospice pour les pauvres de la ville et des environs fut établi dans ce palais par l'archevêque de Tolède ; cet hospice renferme des manufactures, des écoles de dessin ; on y élève environ deux cents enfants auxquels on inspire le goût du travail et l'amour de la vertu : les femmes, les vieillards y ont aussi un asile [2].

Nos voyageurs, après un court séjour dans la ville de Tolède, prirent la route de Cordoue. Ils traversèrent la Sierre-Morena [3],

[1] On voit aussi à Séville un alcazar, ou palais moresque, mais moins beau que celui de Tolède, qui lui-même l'est beaucoup moins que celui de Grenade.

[2] Tolède, ancienne capitale des rois goths, est bien déchue de son ancienne splendeur. Sa population, qui, sous les princes arabes et maures, s'élevait à 150,000, est aujourd'hui réduite à moins de 15,000. On remarque encore sa vaste cathédrale, son alcazar, que Charles-Quint embellit, son université. La ville, assez mal construite, s'élève sur la rive gauche du Tage. L'alcazar est bâti sur une éminence dont le fleuve baigne le pied. Les rois de Castille y transférèrent le siége de leur gouvernement après qu'ils l'eurent conquise sur les Maures.

La *Sierra-Morena*, ou Montagne-Noire, est une longue et haute chaîne de montagnes qui traverse l'Espagne de l'E. à l'O., et sépare les bassins de la Guadiana et du Guadalquivir. Elle se prolonge, sous le nom de *Manchique*, jusqu'à l'extrémité méridionale du Portugal. La partie de cette chaîne qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'Andalousie était, il y a soixante ans, sauvage, inculte et déserte. Le passage qu'il fallait franchir pour aller à Cordoue (on l'appelait *Despena-Perros*) était l'effroi des voyageurs, qui rarement le traversaient impunément. Don Pablo Olivida y fit pratiquer une route commode, y entreprit de vastes défrichements, y fonda plusieurs bourgades, y appela des colons allemands, espagnols, italiens, français. Tous ces établissements ont prospéré. La Cara-Lina en est le chef-lieu.

contrée inculte et sauvage, que le génie actif et bienfaisant d'un seul homme a depuis métamorphosée en un séjour agréable et fertile. Cordoue, sur les bords du Guadalquivir, est dominée par une chaîne de montagnes toujours couvertes de verdure qui font partie de la Sierra-Morena. Cette ville, si fameuse autrefois, ne conserve guère que des vestiges de son ancienne grandeur [1].

Don Ramire passa trois jours à Cordoue. Alphonse ne vit pas sans une vive émotion les murs de Grenade, où il comptait retrouver Dalinde ; mais cet espoir s'évanouit bientôt. Malgré sa préoccupation et son inquiétude, il fut vivement frappé de la situation ravissante de Grenade, des beaux édifices qu'elle renferme [2] ; monuments antiques et curieux, dont les débris rappellent à chaque pas la grandeur et la magnificence des Maures. Alphonse parcourut avec délices l'Alhambra et le Généralif. Il se plaisait à lire les inscriptions et les vers tracés sur les murs ; ils rappelaient à son souvenir la galanterie des anciens rois de Grenade, les malheurs des Abencerrages, et les aventures merveilleuses dont il avait lu tant de fois les détails.

Cependant Alphonse, toujours occupé de Dalinde et de Thélis-

[1] Cordoue est une ville grande, mais mal bâtie, mal peuplée et malpropre ; sa position sur la rive droite du Guadalquivir est belle et heureuse. Abritée au nord par les rochers escarpés de la Sierra-Morena, elle s'étend sur les bords de la plaine qu'on appelle campagne du Bujalance. Elle a sur le fleuve un pont magnifique, une grande place très belle et une cathédrale, reste de la superbe mosquée que firent bâtir les califes de Cordoue. C'est un des plus grands temples que possède le culte catholique ; il a 510 pieds de long sur 240 de large. La voûte est supportée par une infinité de colonnes des plus beaux marbres. Cette ville compte aujourd'hui près de 60,000 habitants. Elle en avait, dit-on, un million sous ses califes.

[2] Grenade est une ville grande, belle et remarquable par ses beaux édifices, reste de la magnificence des Maures, ses anciens maîtres. Elle s'élève sur le Darro, près du confluent de cette rivière avec le Real, au milieu d'une plaine délicieuse, et sous le plus beau climat de l'Espagne. On lui donne encore 80,000 habitants ; c'est environ le sixième de ceux qu'elle avait sous ses rois maures. L'Alhambra, ancien palais des rois maures, est regardé comme le plus beau monument d'architecture moresque. On admire ses galeries, dont les voûtes reposent sur des colonnes légères ; ses vastes salles surchargées d'ornements ; sa grande salle de réception, dont on ne saurait peindre toute la richesse ; ses lambris plaqués de nacre, d'or et d'écailles de tortue ; ses colonnes de marbre précieux. On admire surtout la cour des lions, au centre des appartements ; elle a 110 pieds sur chacune de ses quatre faces ; elle est entourée d'une galerie ouverte que soutiennent des milliers de colonnes de marbre. Au milieu,

mar, apprit qu'ils avaient quitté Grenade depuis près de quinze jours pour se rendre à Cadix, que leur projet était d'y séjourner six semaines, et de s'embarquer ensuite pour visiter les côtes d'Afrique. Cette nouvelle affligea vivement Alphonse, il perdait ainsi l'espérance de revoir Dalinde ; car don Ramire, en arrivant à Grenade, avait positivement déclaré que ce serait là le terme de son voyage, qu'il retournerait sans délai en Portugal.

Cependant le goût des voyages n'était pas encore éteint dans le cœur d'Alphonse. D'un autre côté, l'ambition agitait depuis quelque temps son esprit ; à l'espoir d'acquérir des richesses se joignait celui de parvenir aux honneurs. C'était moins pour lui-même que pour replacer son père au rang d'où il était tombé. Devant lui deux carrières étaient ouvertes, le commerce et les armes ; mais dans celles-ci on peut trouver la mort dès le début ; ce n'est pas qu'il la craigne ; mais il connaît la tendresse de son père pour lui ; comment résistera-t-il à la douleur d'avoir perdu son fils ? Alphonse se décide pour le commerce ; il sait que sur la côte d'Afrique on recueille de l'ivoire et de la poudre d'or ; que les naturels échangent ces objets

douze lions d'albâtre supportent trois grandes coupes aussi d'albâtre qui reçoivent les eaux d'une gerbe qui s'élève assez haut et qui retombe en pluie. Du portique on allait aux appartements du prince. Le belvédère de la favorite est un cabinet d'où la vue s'étend librement sur la vallée et sur les montagnes. De petites ouvertures, ménagées dans les ornements, laissaient passer les parfums qui se brûlaient dans un appartement voisin. On remarque encore la salle où furent décapités les Abencerrages, sous le règne de Boabdil, la salle des bains avec ses cuves d'albâtre, la salle de l'écho, les chambres du trésor, etc. Dans une des cours de l'Alhambra on voit un petit palais que Charles-Quint fit construire ; mais malgré la magnificence qu'on a cherché à y déployer, il est loin d'égaler en beauté l'ancien séjour des rois maures. Le Généralif est un superbe pavillon entouré de jardins qui autrefois descendaient jusqu'au Darro par le moyen de terrasses aujourd'hui ruinées. Un ravin profond le sépare de l'Alhambra. Près de l'entrée des jardins sont deux cyprès énormes qui ont déjà cinq siècles d'existence. Ce qui reste encore des jardins, ses cascades, ses parterres couverts de fleurs, ses bosquets parfumés, l'air pur qu'on y respire, tout donne à penser qu'ils furent jadis un lieu de délices. Dans le prolongement de la montagne qui fait face à l'Alhambra, on voit une grande quantité de grottes qui servent d'habitation à des familles nombreuses de Gitanos ou Bohémiens, qui forment une population de six ou sept mille individus. Ces Bohémiens, qu'on a regardés pendant longtemps comme le reste de la nation proscrite des Maures, sont, à ce qu'il paraît, originaires de l'Inde, et leurs ancêtres appartenaient à la race des Parias.

précieux pour des verroteries; il ne s'agira donc que de se pourvoir d'objets d'échange, ce qui ne sera ni coûteux, ni difficile. Peut-être avait-il un motif secret qu'il n'osait s'avouer à lui-même. Dalinde et son père allaient explorer cette même côte africaine; l'espérance de les rencontrer se montrait à lui comme derrière un nuage.

Il faut pourtant lui rendre justice. Quand cette pensée lui venait, il cherchait à la rejeter loin de lui, et il s'exagérait aussitôt les avantages que son absence amènerait paur son père. — Mon père, disait-il, a perdu sa fortune; il ne possède plus qu'une modique pension à peine suffisante pour nous deux : en le débarrassant de la dépense que je lui coûte, en le quittant, je double son aisance. Je lui suis à charge, je le vois; depuis quelque temps il est rêveur, silencieux; on dirait que mon entretien le fatigue, que ma présence l'importune. D'ailleurs, en cherchant à me distinguer, à sortir de l'obscurité, c'est pour mon père que je travaillerai; si je désire une grande fortune, c'est pour la lui consacrer. La gloire, le soin de son bonheur, m'arrachent seuls d'auprès de lui. Mon absence lui causera sans doute de l'inquiétude; mais mon retour assurera son aisance.

Telles étaient les réflexions d'Alphonse; et en raisonnant ainsi, il soupirait, ses yeux étaient remplis de larmes. S'il n'avait consulté que son cœur, le devoir et la raison auraient bientôt repris sur lui tous leurs droits. Mais il cherchait à s'abuser : il y réussit, sans pouvoir cependant étouffer entièrement les remords qui s'élevaient au fond de son âme; enfin il s'affermit dans son dessein, et n'en différa plus l'exécution.

Il gagna un valet depuis peu de temps à son service; il lui fit part de tous les moyens qu'il avait imaginés pour faciliter son évasion. On convint qu'Alphonse s'échapperait le soir, que le valet l'attendrait aux portes de la ville avec deux chevaux; que l'on irait, sans s'arrêter, jusqu'à Lojez, dont le valet savait le chemin. Alphonse n'avait point d'argent; mais des diamants qu'il avait sauvés du désastre de Lisbonne, et que son père avait vendus, il lui restait deux bagues assez belles que lui avait laissées son père. Il se défit secrè-

tement d'une de ces bagues et en retira quatre cents piastres[1], somme suffisante, pensa-t-il, pour faire, s'il le fallait, le tour du monde.

Le jour fixé pour sa fuite, Alphonse feignit le soir une indisposition, autant pour dissimuler son trouble et son embarras, que pour engager son père à se retirer de bonne heure. En effet, don Ramire ne tarda pas à rentrer dans son appartement. Alphonse, après avoir embrassé son père, court s'enfermer dans sa chambre : ses remords l'y poursuivent. En proie à la plus vive agitation il écrit à don Ramire un billet pour lui rendre compte des motifs de sa fuite, sans l'instruire de la route qu'il va prendre. Il laisse le billet sur une table, puis s'enveloppe d'un long manteau; il échange sa chaussure légère contre des souliers ferrés, et armé d'un gros bâton garni de fer, il ouvre la fenêtre, saute sur le gazon dans une petite cour dont il a la clef, et sort, sans être vu, par une porte dérobée qui donne sur la rue. Il traverse rapidement la ville, trouve à cent pas des portes son valet qui l'attendait, monte à cheval, et, suivant son guide, prend la route de Cadix.

L'obscurité de la nuit ne lui permettait pas d'aller aussi vite qu'il l'eût désiré; la crainte d'être poursuivi, l'inquiétude, les remords, lui inspiraient une terreur insurmontable qu'augmentaient encore les ténèbres dont il était environné. Il y avait à peu près deux heures qu'il avait quitté Grenade, lorsqu'il fut réveillé de sa sombre rêverie par le spectacle le plus surprenant. Tout à coup un jour radieux frappa les yeux surpris d'Alphonse; il leva la tête : dans les cieux brillait un globe de feu éclatant, qui semblait se précipiter vers la terre; il offrait mille couleurs éblouissantes, laissant après lui une longue et brillante trace de lumière, qui marquait sa route. Après avoir parcouru une partie de l'horizon, il s'éleva par degrés, et lança de toutes parts des étincelles, des gerbes enflammées, semblables à des feux d'artifice; enfin ce globe énorme s'ouvrit, et il en

[1] Une piastre vaut 3 francs 43 centimes.

sortit deux espèces de volcans, qui, séparés de la masse, prirent la forme de deux arcs-en-ciel, dont l'un se perdit vers le nord, et l'autre vers le levant. Alors le globe parut diminuer; bientôt il s'éteignait, et les plus épaisses ténèbres succédèrent au jour le plus éclatant[1].

Alphonse, ne put se défendre d'un certain effroi à la vue de ce prodige : tout est sinistre présage pour une conscience troublée. Alphonse l'éprouva; sa tristesse et son émotion s'en accrurent; il poussa vivement son cheval, afin de se distraire au moins par le mouvement, et il galopa tout le reste de la nuit, sans ralentir un instant sa course. Au jour naissant, son valet s'aperçut qu'ils s'étaient égarés dans un chemin de traverse. Alphonse, jetant les yeux autour de lui, ne vit qu'une terre aride, couverte de rochers; et ne découvrant aucun sentier frayé, il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et, suivi de son valet, tourna ses pas vers la roche la plus haute, dans l'intention de découvrir, de cette éléva-

[1] *Des globes de feu* ont été observés dès les temps les plus reculés ; ils répandirent autrefois la terreur dans Rome. Aristote, Sénèque et Pline en ont parlé. C'est ce météore qu'on appelait jadis et que le peuple appelle encore des *épées flamboyantes*, des *dragons volants;* et je n'ai point inventé les circonstances du globe de feu que j'ai décrites dans mon conte, comme on va le voir dans le détail suivant :

« Le globe de feu qui fit l'objet du mémoire de M. Le Roi fut observé le 17 juillet « 1771, vers les dix heures et demie du soir... On vit paraître tout d'un coup dans le « nord-ouest un feu semblable à une grosse étoile tombante, qui, augmentant à mesure « qu'il approchait, parut bientôt sous la forme d'un globe, et ensuite avec une queue « qui entraînait tout après lui. Ce globe répandait la plus vive lumière : sa tête parais- « sait environnée de flammèches de feu, et sa queue bordée de rouge était parsemée « des couleurs de l'arc-en-ciel.

« Le 12 novembre 1761, on vit à une lieue de Villefranche, en Beaujolais, un globe « de feu éclatant qui semblait se précipiter vers la terre, et grossir à mesure qu'il en « approchait ; il laissait après lui une grosse traînée de feu qui marquait sa route. Il « en sortit une quantité prodigieuse d'étincelles et de flammèches semblables aux plus « grosses de celles qu'on voit dans les feux d'artifice...

« Le 3 du mois de novembre 1777, à neuf heures et demie du soir, on aperçut à « Sarlat un météore extraordinaire. Le temps s'éclaircit au point qu'on crut qu'il allait « éclore un nouveau jour. On vit paraître un globe de feu très lumineux ; il s'en échap- « pait de fortes étincelles semblables à des étoiles artificielles, et le cercle dont il était « entouré était formé de rayons de différentes couleurs... Lorsque ce globe énorme fut « environ à la hauteur de six toises, il en sortit deux espèces de volcans qui, séparés « de la masse, prirent la forme de deux grands arcs-en-ciel, dont l'un se perdit vers « le nord, et l'autre vers le levant. Alors on s'aperçut que la masse se fondait insensi- « blement, etc. »

tion, la ville de Loja, dont ils ne devaient pas être éloignés.

A peine avaient-ils fait vingt pas, qu'Alphonse s'arrêta subitement sur un rocher qu'il venait de gravir. Une force invincible l'y retint malgré lui ; il sentit ses pieds se fixer sur la pierre ; et le bâton ferré qu'il tenait dans sa main s'appesantit, et semblait prendre racine sur ce rocher fatal [1]. — O mon père ! s'écria-t-il, le ciel se charge donc de vous venger par un prodige inouï !...

Alphonse n'en put dire davantage : les sanglots lui coupèrent la parole ; la terreur, les remords qui l'accablent, achevèrent d'épuiser ses forces, et le rendirent immobile ; ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, une pâleur mortelle se répandit sur son visage...

— Ah ! maman, s'écria Pulchérie, il est changé en statue !... — Pas tout à fait, reprit en souriant madame de Clémire ; mais il en eut toute la peur, car cette idée lui vint comme à vous. — Je le crois

[1] La semelle des souliers d'Alphonse était parsemée de clous de fer, et son bâton ferré ; il se trouvait sur une roche d'aimant.

Alphonse, plein d'ignorance, de remords, et déjà épouvanté du météore qu'il vient de voir, en se sentant retenu sur cette roche, se croit arrêté par le ciel même, irrité de sa fuite. Cette idée redouble sa terreur, lui ravit toutes ses forces, le rend immobile, et le fixe sur le rocher.

L'aimant, ou *pierre d'aimant*, est une mine de fer appartenant au fer oxydulé amorphe de Haüy, combinaison naturelle de protoxyde et de deutoxyde de fer, suivant Berzélius ; cette substance se trouve dans les mines de fer noir en roches, qui existent dans les montagnes primitives ; ces mines se rencontrent principalement en Sibérie, en Suède, dans l'île d'Elbe, aux Philippines, etc.

« L'aimant a six propriétés très remarquables : 1° celle d'attirer le fer, ce que l'on « nomme *attraction ;* 2° celle de le repousser, c'est la *répulsion ;* 3° celle de lui trans- « mettre sa vertu, c'est la *communication ;* 4° celle de se tourner vers les pôles du « monde, c'est la *direction ;* 5° celle de s'y diriger avec une variation que l'on nomme « *déclinaison* ; 6° enfin la propriété de s'incliner à mesure que l'on approche de l'un « ou de l'autre pôle, ce qu'on nomme *inclinaison.* Toutes ces propriétés singulières, « dépendantes de la nature de l'aimant, tiennent à une propriété générale, dont la « nature n'est que très peu connue. On a soupçonné qu'il régnait autour de l'aimant « une espèce d'atmosphère à laquelle on donne le nom de matière *magnétique :* ce qui « est certain, c'est que l'aimant produit par ses deux pôles des effets contraires : l'un « attire le fer, l'autre le repousse. La force attractive d'un aimant sorti de la mine « est peu considérable ; c'est pourquoi on est obligé de l'armer pour augmenter sa « force. »

J'ai placé l'aventure de la roche d'aimant en Espagne, parce qu'elle était plus frappante dans les premiers moments de la fuite d'Alphonse. Au reste, l'espèce de vraisemblance qu'on peut désirer dans un conte s'y trouve assez, puisqu'en effet les environs de Loja sont remplis de rochers, et qu'il y a beaucoup de mines en Espagne.

bien ; la force invincible qui le clouait sur cette roche devait le lui faire craindre. — Néanmoins cette force invincible n'avait rien de surnaturel. — Vous nous avez prévenus que tout le *merveilleux* serait *vrai*... Cependant ce globe de feu, ce rocher fatal... tout cela paraît bien extraordinaire... Mais, chère maman, retournons au pauvre Alphonse.

Il était dans la situation que je viens de vous dépeindre lorsque le ciel se couvrit de nuages : un vent impétueux s'éleva, et la pluie commença à tomber par torrents. En peu d'instants, Alphonse fut inondé. Il parvint à s'arracher de ce lieu funeste, abandonnant son bâton qui resta droit et comme planté sur le rocher. Son valet lui apprit qu'il avait découvert un chemin; ils s'empressèrent d'aller reprendre leurs chevaux.

Alphonse, arrivé à Loja, s'y reposa deux ou trois heures; il y prit des mulets et un conducteur, et poursuivit sa route. Il franchit le mont Orospoda, passa par l'antique Antequera, et ne s'arrêta que dans la ville de Malaga. Le reste de son voyage n'offre rien de remarquable. Il arriva sans accident à Cadix [1], et s'y logea dans la première auberge qu'on lui indiqua. En montant l'escalier qui conduisait à sa chambre, il entendit une voix douce et mélodieuse; c'était celle d'une jeune femme qui chantait en s'accompagnant sur la harpe. Alphonse crut reconnaître cette voix; il questionna le maître de la maison, qui lui apprit que Thélismar et sa fille logeaient dans son hôtel. Aussitôt Alphonse roule dans sa tête mille projets; il voudrait revoir Dalinde, mais il n'ose se présenter à ses yeux comme un aventurier. Il est tenté d'aller offrir à Thélismar de le suivre dans ses voyages, ne doutant pas que ses talents et son instruction ne fassent accueillir sa proposition; il compte d'ailleurs sur la reconnaissance de Thélismar, dont il a sauvé la fille.

Tandis qu'Alphonse hésitait sur le parti qu'il devait prendre,

[1] Il faut, pour y arriver, s'embarquer au port Sainte-Marie, jolie ville à deux lieues de Cadix ; ce petit trajet était autrefois dangereux ; il y périssait souvent des bateaux ; ces accidents ne se renouvellent plus.

Thélismar préparait tout pour son départ ; le lendemain au jour naissant il voguait vers Ceuta[1]. Cette nouvelle ne manqua pas d'attrister notre jeune voyageur ; il voyait se dissiper comme une ombre l'espoir secret dont il s'était d'abord flatté. Enfin, la réflexion rendit un peu de calme à ses esprits, et la raison reprit l'empire qu'elle ne perd jamais que par notre faute. Alors il repassa dans son esprit tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il s'était séparé de son père ; il se représenta la douleur, l'inquiétude que son départ avait dû lui causer ; ces phénomènes terribles n'étaient-ils pas des avertissements réitérés de la Providence ? Cette idée ne tarda pas à se convertir dans son cœur en reproches amers ; sa propre conduite lui parut odieuse, et dans son repentir il forma le projet de retourner vers son père, de tomber à ses pieds, de demander grâce pour le passé, et de réparer ses torts par un dévouement sans bornes.

Cependant ces pensées ne sont pas les seules qui l'agitent ; des idées de fortune et d'ambition viennent s'y mêler ; renoncera-t-il sans regret à la douce satisfaction de rendre à son père l'opulence et le bonheur qu'il a perdus ? Mais où le trouver maintenant ? Il aura quitté Grenade, comme il en avait l'intention ; mais aura-t-il repris la route du Portugal ? La fuite précipitée de son fils, l'abandon où il l'a laissé, n'auront-ils rien changé à son dessein ?

En ce moment, Alphonse reçut une lettre du serviteur infidèle qui avait favorisé sa sortie de Grenade. Redoutant un voyage sur mer, il avait quitté son jeune maître en arrivant à Cadix, et s'était mis en chemin pour Madrid. En entrant dans Séville il avait appris qu'un étranger qui avait éprouvé de grands revers de fortune et paraissant accablé d'une douleur profonde, venait de s'embarquer sur un vaisseau faisant voile pour le Cap et devant toucher plusieurs points de la côte occidentale. D'après les renseignements

[1] Ville d'Afrique, sur le détroit, vis-à-vis de Gibraltar. Jean, roi de Portugal, la prit sur les Maures. Depuis la révolution de Portugal, elle appartient aux Espagnols, auxquels elle fut abandonnée par le traité de Lisbonne, en 1668.

qu'il s'était procurés, il ne doutait pas que cet individu ne fût don Ramire lui-même.

— O mon père ! mon père ! s'écrie le jeune Alphonse, sans doute vous courez sur les traces de votre coupable fils ; bravant la fatigue, les obstacles de toute espèce, les tempêtes, la mort peut-être, vous me donnez encore la touchante preuve d'une tendresse dont je me sens indigne. O mon père ! puisse le ciel exaucer mes vœux ! Que je vous retrouve, et je vous consacrerai mon existence et mon avenir !

Aussitôt Alphonse se rend sur le port ; il interroge de l'œil tous les vaisseaux qu'il aperçoit ; il voudrait, au mouvement qu'il y remarque, reconnaître celui qui doit partir pour les contrées qu'il veut explorer. Il marche quelque temps au hasard, fait quelques questions, et n'obtient que des réponses vagues. Un jeune marin français a remarqué son embarras. — Vous cherchez quelque chose, monsieur, lui dit-il en s'approchant. — Un vaisseau qui parte pour la côte d'Afrique. — Le nôtre va dans deux heures lever ses ancres ; il se rend au Sénégal. — Oh ! ce n'est là qu'une partie de ce que je demande ; j'ai à explorer toute la côte jusqu'au cap de Bonne-Espérance. — On trouve très souvent à Saint-Louis des bâtiments espagnols et portugais qui visitent toute la côte. — Puis-je parler à votre capitaine ? — A l'instant même si vous le désirez : je vous présenterai et vous serez bien venu : je suis son fils. — Ah ! monsieur, reprit Alphonse en soupirant, que vous êtes heureux !

Une heure ne s'était pas encore écoulée, et déjà le marché avec le capitaine était conclu, le diamant qui restait au pouvoir d'Alphonse échangé contre des piastres, son bagage transporté sur le vaisseau, lui-même le suivant de près, et recevant du capitaine des félicitations pour son activité et son exactitude.

Peu de temps après le capitaine donna l'ordre d'appareiller, voulant profiter d'un vent favorable qui venait de se lever. A deux heures de l'après-midi le bâtiment voguait à pleines voiles vers le rivage africain.

Alphonse était en extase devant le magnifique spectacle qui se déployait à ses yeux; mais dès le soir du second jour, le vent, changeant tout à coup, poussait violemment à la côte; il devint même si impétueux au milieu de la nuit, que le pilote et le capitaine commencèrent à désespérer du navire qui, au point du jour, sans mâts, sans gouvernail, allait se briser contre un écueil, si une énorme lame en le soulevant ne l'eût fait glisser sur la roche fatale. Tous les hommes de l'équipage, à l'aspect du danger, avaient poussé un cri de détresse; maintenant ils se jettent à genoux et remercient le ciel qui a fait pour eux un prodige.

Au lever du soleil la scène change; les vents s'apaisent, les nuages se dissipent, la mer se calme; mais le vaisseau est désemparé; il flotte au gré des vagues; une voie d'eau s'est déclarée; le travail incessant des pompes suffit à peine; un nouveau prodige peut seul les sauver; les matelots n'osent plus l'espérer. Soudain le capitaine, qui opposait au danger l'intrépidité d'un homme de cœur, s'écrie : — Courage, enfants; j'aperçois dans le lointain une voile, le vent la pousse sur nous.

Il ne se trompait pas; on ne tarda pas à distinguer un vaisseau; secondé par un bon vent, il s'avançait avec tant de vitesse, qu'en peu de temps il put voir les signaux de détresse qui partaient du bâtiment français. Une chaloupe fut détachée sur-le-champ du vaisseau pour porter les premiers secours à l'équipage; les marins et les passagers étaient sur le pont levant les mains au ciel ou les étendant vers le vaisseau que la Providence envoyait à leur aide.

Au premier signal de la chaloupe, le capitaine du vaisseau fit virer de bord et porter sur le bâtiment. Dès qu'il en fut près, il fit mettre en panne, et envoya son charpentier à bord, pour reconnaître la voie d'eau, qui fut aussitôt fermée; le vaisseau avait heureusement plusieurs mâts et mâteraux de rechange; le capitaine fit porter sur le bâtiment tout ce qui lui était nécessaire pour continuer sa route. Pendant que les ouvriers du vaisseau, unissant leurs efforts à ceux du bâtiment français, travaillaient avec ardeur à ré-

parer ses avaries, le capitaine se rendit à bord du vaisseau libérateur pour remercier le commandant du secours généreux qu'il lui avait prêté. Alphonse avait demandé à l'accompagner. On eût dit qu'un pressentiment secret l'entraînait à cette démarche.

Alphonse et le capitaine furent accueillis avec bienveillance ; le capitaine étranger refusa l'offre de remboursement qui lui était faite. — Monsieur, lui dit-il avec un accent qui aurait suffi pour faire reconnaître un Anglais si le pavillon d'Angleterre n'avait flotté sur les mâts, je me suis trouvé il y a cinq ans dans une situation aussi critique que la vôtre. Depuis plusieurs jours mon vaisseau démâté était le jouet des flots ; un navire parut à l'horizon : il était français. Nos deux nations se faisaient une guerre cruelle. Je m'attendais à tout, car je ne pouvais ni me défendre, ni éviter en fuyant le malheur d'être pris. Mais le noble Français n'était pas un ennemi vulgaire ; en quelques heures il mit mon vaisseau en état de traverser l'Atlantique. Et maintenant que nos gouvernements sont en paix, quel mérite y a-t-il pour moi à remplir un devoir sacré ?

Un débat de générosité s'établit alors entre les deux capitaines ; de son côté Alphonse, tournant les yeux vers le tillac, vit tout à coup un homme accourir à lui les bras ouverts ; cet inconnu le presse avec tous les témoignages de la plus tendre amitié. — Thélismar ! s'écrie Alphonse. — Oui, mon jeune ami, répond Thélismar ; je bénis le ciel de cette rencontre. Mais par quel accident, continua-t-il en l'entraînant dans sa chambre, vous trouvez-vous sur ce vaisseau ? votre père est-il avec vous ?

Alphonse raconta alors à Thélismar tout ce qu'il avait fait depuis son départ de Grenade, s'accusant sans ménagement d'avoir abandonné son père pour un vain espoir de fortune. Il ajouta qu'arrivé à Cadix il avait eu d'abord l'idée d'aller commercer sur la côte de Guinée, mais il avait bientôt abandonné cette idée dans l'intention de retourner en Portugal auprès de son père ; il se disposait à partir lorsqu'une lettre de Séville l'avait déterminé à

s'embarquer sur-le-champ pour aller à la recherche d'un inconnu qu'on disait être son père.

Thélismar avait écouté Alphonse avec intérêt, tout en le blâmant d'avoir quitté don Ramire. — Vous auriez dû pourtant, continua-t-il, avant de prendre le parti de vous embarquer, obtenir des renseignements plus précis. Je crains bien qu'au lieu de vous rapprocher de votre père, vous ne vous en soyez éloigné. J'étais dernièrement à Tanger, où notre vaisseau a relâché quelques jours; j'y ai vu l'homme dont vous parlez, il venait de Séville; mais il n'est point Portugais, pas même Espagnol; c'est un négociant allemand à qui les corsaires marocains ont pris son vaisseau richement chargé ainsi que ses deux fils. Il est venu dans les États de Maroc pour racheter ses enfants de l'esclavage. Ce que je vois de plus fâcheux pour vous dans cet événement, reprit Thélismar après un moment de silence, c'est qu'il vous sera bien difficile de repasser en Europe aussi promptement que vous le désirez. Le vaisseau sur lequel vous arrivez va vous conduire au Sénégal; Saint-Louis est une colonie française, mais en ce moment elle est peu fréquentée, et vous n'y trouverez que dans quatre ou cinq mois des bâtiments frétés en retour pour la France. Je vous offrirais bien de vous conduire à Saint-Louis, car notre vaisseau doit y toucher en passant; c'est au moins l'intention du capitaine; mais le capitaine ne peut répondre lui-même d'y aborder; un coup de vent, les torrents, une tempête, mille événements de mer peuvent l'éloigner de cette colonie.

Alphonse avait écouté Thélismar avec attention; quelques signes extérieurs d'inquiétude et d'anxiété trahissaient seuls les pensées qui l'agitaient. Il reconnaissait l'impossibilité de rejoindre son père avant plusieurs mois, la difficulté toujours croissante de découvrir la trace de ses pas à sa sortie de Grenade; il songeait au peu de ressources pécuniaires qui lui restaient, aux embarras de toute sorte qu'il ne manquerait pas d'éprouver; il perdait en outre l'occasion de tenter la fortune en Afrique, en Asie, en Amérique; et puis cette intéressante jeune fille qui lui devait la vie, et qui, par amitié, par

reconnaissance, voudrait peut-être un jour devenir son épouse : il serait près d'elle, il la verrait, il entendrait sa voix. Il alla même jusqu'à croire à l'intervention de la Providence dans cette rencontre inattendue avec Thélismar. — Monsieur, lui dit-il, une erreur dont vous n'avez pas désapprouvé la cause m'a conduit dans ces parages, le ciel l'a permis ; je ne saurais en avoir de regret, puisque je vous retrouve, vous qu'après mon père j'estime et j'honore le plus.

Thélismar sourit et tendit la main au jeune Alphonse. — Eh bien, reprit-il, daignez me permettre de vous suivre dans vos voyages ; je serai heureux si je puis vous être utile par mon dévouement et mes services. — Je consentirais avec joie à vous associer à mes travaux, répondit Thélismar, si j'étais certain que votre père... — Oh ! je réponds de son consentement. — Vous ignorez sans doute que mon absence se prolongera trois ou quatre ans encore ? — N'importe, je m'attache à vous. — Eh bien, si vous aimez l'étude ; si, comme je n'en doute pas, vous avez des sentiments nobles, des inclinations vertueuses, vous trouverez en moi un ami fidèle, un second père : Dalinde vous doit la vie ; quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance !...

Alphonse rougit en entendant prononcer le nom de Dalinde. Trop ému pour pouvoir répondre, il garda le silence. — J'ai besoin de consolations, je les trouverai, je l'espère, dans votre amitié... continua Thélismar. — A vous des consolations !... Vous auriez des peines ?... — Je suis séparé pour quatre ans de ma femme et de ma fille. — Comment ! séparé de Dalinde ? — Je ne pouvais l'exposer aux dangers inséparables d'une longue navigation : nous avons voyagé ensemble dans une partie de l'Europe ; je me suis séparé d'elle à Cadix ; et, tandis que nous voguons vers l'Afrique, elle retourne en Suède avec sa mère... — O ciel ! s'écria douloureusement Alphonse, la Suède et l'Afrique !... Quel espace immense entre elle... et vous ! Que je vous plains ! — Je suis vraiment touché, reprit Thélismar, de la part que vous prenez à ma peine.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du capitaine, qui annonça que le bâtiment français était réparé. — Allez prendre congé de ces braves gens, dit alors Thélismar à son ami, et faites transporter sans délai votre bagage. Les conditions de votre passage ici me regardent, et c'est un point que je vais régler avec votre nouveau capitaine.

Alphonse aurait eu quelque peine à cacher son trouble en apprenant que Dalinde était sur la route de la Suède, s'il n'eût profité de l'occasion que le hasard lui offrait de s'éloigner pour quelques instants. Lorsqu'il revint à bord, il ne songea plus qu'à l'intérêt que lui témoignait Thélismar, et se promit de mettre tout en usage pour obtenir sa confiance et son amitié.

Le soir Thélismar lui fit plusieurs questions relatives à ses études. — Possédez-vous les éléments de quelques sciences? — Mais, oui, répondit Alphonse en souriant avec suffisance; je ne manque pas d'instruction. Il n'est rien que je n'aie appris. — Vous connaissez la géométrie? — J'ai eu un maître de mathématiques pendant dix ans. — Avez-vous quelques notions de physique et d'histoire naturelle? — Rien de tout cela ne m'est étranger; j'ai d'ailleurs un goût passionné pour les arts; je fais mes délices du dessin et de la musique. — Vous savez dessiner? et quel est votre genre? — Je dessine des fleurs. — Aimez-vous la lecture? — Beaucoup... — Votre langue n'est pas riche en bons ouvrages; mais vous savez le latin? — Oh! parfaitement. Jugez-en : à dix ans j'expliquais supérieurement (c'était du moins ce qu'affirmaient mes maîtres) Horace et Virgile. — En ce cas, vos études étaient finies à douze? — Précisément; aussi, depuis ce temps, j'ai cessé de m'occuper du latin, afin d'acquérir d'autres connaissances. — Et sans doute qu'à treize ans vous étiez assez bon géomètre pour laisser là aussi l'étude des mathématiques?... — Oui; ce fut alors que je me livrai à mon goût pour la littérature; je commençai à faire des vers. — De savant vous devîntes bel-esprit? Cette métamorphose n'est pas toujours heureuse!... — Mes vers eurent un succès qui m'encouragea...—

Un succès de *société,* j'imagine? — Non, j'oserai le dire, un succès universel. — Comment le sûtes-vous ?.... — Par toutes les personnes qui venaient chez mon père.

Cette réponse fit sourire Thélismar. Il changea d'entretien; et un moment après Alphonse alla se coucher, persuadé qu'il venait d'inspirer à Thélismar l'opinion la plus avantageuse de ses talents et de son instruction.

Le jour suivant Alphonse se rappela l'aventure du taureau furieux tué par une piqûre d'aiguille à la fontaine de l'*Amitié*, et il demanda à Thélismar l'explication d'un événement aussi singulier. Celui-ci lui répondit que le matin de ce jour il avait rencontré un ancien ami revenant d'Amérique, d'où il rapportait un poison très subtil; que cet ami lui avait fait présent d'un étui renfermant une aiguille trempée dans ce venin mortel; Thélismar ajouta que comptant faire le soir l'expérience de ce poison, il l'avait gardé sur lui. — Ce qui me surprend, dit Alphonse, c'est que je n'aie jamais entendu parler de ce poison. — Mais, reprit Thélismar, je crois qu'il existe beaucoup d'autres choses extraordinaires qui vous sont inconnues. — Cela se peut, repartit Alphonse; mais j'ose dire que le nombre n'en est pas bien grand, car j'ai eu des maîtres de toute espèce. J'ai d'ailleurs tant lu, et aussi tant observé, tant médité!

Thélismar l'interrompit en riant. — Nous verrons bien, lui dit-il d'un ton qui laissait entrevoir l'incrédulité; et changeant aussitôt de conversation : Ne découvrez-vous point là-bas, vers le sud-est, une ligne noire qui se prolonge au sud? — Oui; ne serait-ce point la terre? — Je le croirais volontiers; au surplus vous devez reconnaître ce lieu que vous avez vu cent fois dans les cartes. — Certainement, reprit Alphonse un peu déconcerté; mais vous le savez, ces contrées africaines sont encore si peu connues. C'est peut-être quelque île, quelque chaîne de rochers à fleur d'eau, car nous ne pouvons pas encore être en vue du Sénégal. — Je ne le pense pas; au reste, nous pouvons bientôt savoir positivement où nous sommes.

Thélismar prit alors un quart de cercle pour mesurer la hauteur

du pôle. — Nous voici, dit-il, sous le 34° 25' de latitude [1], et à peu près sous le 10° de longitude O. D'après la distance présumée à laquelle nous apercevons la terre, je conjecture que nous sommes en face de Salé.

Alphonse rougit, c'était de honte. Il n'avait vu jusque-là dans Thélismar qu'un homme simple, sans prétention, n'ayant pas d'autre goût que celui de la botanique. Il ne doutait pas que sur tout autre point Thélismar ne fût d'une ignorance extrême ; et celui-ci, quelquefois à dessein, et souvent par une modestie qui lui était naturelle, le laissait dans cette opinion. Il était maintenant forcé de reconnaître à cet homme, qu'il avait si mal jugé, des connaissances réelles dont il n'avait pas même soupçonné l'existence. — Ah! monsieur, lui dit-il, dans un élan de sincérité, qu'il ne chercha pas à contenir, que vous devez avoir trouvé en moi de présomption, d'ignorance ; car je vois bien maintenant que je ne sais rien. — Du courage et de la persévérance, répondit Thélismar en l'embrassant, et vous accquerrez ce qui vous manque.

Le soir même, on entra dans le port de Salé, où le capitaine avait à remplir une mission de son gouvernement; et comme on devait y rester plusieurs jours, les deux amis s'établirent dans une des plus jolies maisons de la ville.

Dans cet endroit du conte, madame de Clémire s'arrêta. On serra le manuscrit, et la veillée finit.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprit sa lecture en ces termes :

Le premier soin d'Alphonse en arrivant à Salé fut d'écrire à son

[1] On entend par *latitude* la distance d'un lieu quelconque à l'équateur ; elle est boréale, si le point dont il s'agit est dans l'hémisphère boréal, c'est-à-dire entre l'équateur et le pôle nord ; dans le cas contraire, la latitude est australe. On entend par *longitude* la distance du méridien qui passe par le lieu dont il est question et le premier méridien convenu. Ce premier méridien est pour les Français celui de l'observatoire de Paris ; pour les Anglais, celui de Greenwich ; pour les Espagnols, celui de Cadix, etc. La longitude se mesure sur l'arc de l'équateur compris entre ces deux méridiens.

père une lettre pleine de repentir et de soumission. Il lui faisait un récit sincère de tout ce qui lui était arrivé, lui demandait pardon de sa fuite, et le suppliait de lui accorder la permission de suivre Thélismar dans ses voyages ; et comme ce dernier devait rester assez de temps à Salé pour qu'Alphonse pût y recevoir la réponse de son père, il le conjurait de lui donner ses ordres, en promettant de s'y conformer, quels qu'ils fussent. Il adressa sa lettre en Portugal, ne doutant point que don Ramire ne fût retourné dans la province de Beïra.

Un peu plus tranquille après cette démarche, Alphonse reprit ses amusements ordinaires ; il s'occupait principalement de musique et de dessin. Un matin Thélismar l'envoya chercher : Comme je sais, lui dit-il, que vous aimez passionnément la musique et le dessin, j'ai pensé que vous seriez bien aise de connaître deux enfants étonnants ; l'un est un petit garçon qui dessine à merveille ; et l'autre une jeune fille qui joue très agréablement du piano ; ils sont tous deux dans mon cabinet, venez les voir.

Thélismar et Alphonse entrèrent dans une pièce voisine et s'arrêtèrent à quelques pas de la porte. Au fond de la chambre était une jeune personne qui jouait du clavecin et à côté d'elle un enfant de cinq ans qui dessinait. — Restons ici, dit Thélismar ; la jeune personne est timide, elle sait que vous êtes connaisseur ; vous la troubleriez trop si vous étiez plus près d'elle. — En effet, reprit Alphonse, elle a rougi quand elle nous a vus entrer. — Et vous devez même remarquer, ajouta Thélismar, qu'elle a tant d'émotion, que sa respiration en est un peu gênée : ne la voyez-vous pas respirer d'ici ? — Cela est vrai, répondit Alphonse, charmé que sa réputation pût produire de semblables effets ; il voulut même encourager la jeune personne, et cria plusieurs fois : *brava ! brava !* avec tout l'orgueil d'un demi-connaisseur, qui croit qu'un tel mot sorti de sa bouche doit combler de satisfaction et de gloire.

Quand la musicienne eut fini sa sonate, elle fit une profonde inclination. Alphonse battit des mains. — Allons voir dessiner l'en-

fant, dit Thélismar; plaçons-nous derrière lui, nous verrons mieux son travail.

Alphonse remarqua que l'enfant dessinait avec des gants et sans modèle. — Ne trouvez-vous pas singulier, dit Thélismar, qu'on puisse à cet âge dessiner de tête? et voyez comme cette fleur s'embellit sous ses doigts! — A merveille! s'écria Alphonse; un dessin très pur... Courage, mon enfant... Arrondissez un peu ce contour... c'est cela!... comme un petit ange!... En vérité, je ne ferais pas mieux.

Ces éloges ne causaient nulle distraction à l'enfant, qui dessinait avec la plus grande application, et de temps en temps éloignait sa petite main pour contempler son ouvrage, et soufflait sur son papier afin d'en écarter la poussière formée par le crayon. Quand la fleur fut achevée, Alphonse, rempli d'admiration, saute au cou de l'enfant : au même instant il pousse un cri de surprise. — Doucement, dit Thélismar en riant, prenez garde de casser ce jeune artiste. — Comment! s'écrie Alphonse, c'est une poupée! — Oui, répondit Thélismar; c'est ce qu'on appelle un automate[1]. — Et la musicienne? — C'est la sœur du dessinateur. — Mais elle respirait. — Elle jouait véritablement du piano avec ses doigts : vous voyez, cher Alphonse, qu'il serait déraisonnable d'attacher un trop grand prix à des talents que peuvent avoir des automates. Je ne vous blâme pas de cultiver le dessin et la musique; ces deux arts procurent un délassement agréable ; mais ne vous enorgueillissez jamais du faible mérite de les posséder.

Cette leçon fit quelque impression sur Alphonse; cependant, pour le corriger entièrement, il était nécessaire qu'il en reçût beaucoup d'autres.

Thélismar était sur le point de quitter Salé; Alphonse avait re-

[1] Tout le monde a vu à Paris, en 1783, ces deux automates. Un autre, beaucoup plus singulier, jouait aux échecs, et contre tout le monde. Le mot *automate* vient du grec.

Nous croyons devoir faire remarquer qu'il y a un peu d'exagération dans le récit de l'auteur.

marqué qu'on travaillait à élever une machine dont il ignorait l'usage, au bout du jardin de la maison qu'il habitait; sachant que cet ouvrage se faisait par l'ordre de Thélismar, il s'informa à quel usage devait servir cette machine. — Le tonnerre, répondit Thélismar, est tombé deux fois sur cette maison; j'ai promis qu'il n'y tomberait plus. — Et comment l'empêcherez-vous? — Par le moyen de la machine que vous avez vue. — Mais je ne comprends pas... — Je le crois bien : cependant il n'en est pas moins vrai que désormais le tonnerre ne tombera qu'à l'extrémité du jardin.

En effet, quatre ou cinq jours après, il survint un violent orage, accompagné de tonnerre. Thélismar se mit à la fenêtre, en montrant avec sa canne le nuage épais qui paraissait au-dessus de la maison : — Regardez, dit-il à Alphonse, regardez ce nuage; bientôt il va s'éloigner de nous et suivre la direction que je lui prescris. Je veux qu'il aille fondre et se dissiper au bout de cette allée. Thélismar, en parlant ainsi, élève sa canne vers les cieux; il semble que les nuages obéissent à sa voix et n'osent s'écarter du chemin qu'il trace dans les airs. Il avait dans cet instant toute l'apparence d'un enchanteur qui, par le pouvoir de sa baguette, commande en maître aux éléments... — Grand Dieu! que vois-je! s'écrie Alphonse; vous dirigez à votre gré tous ces nuages; ils se réunissent où vous leur ordonnez de se rendre... — Les voilà rassemblés, reprit Thélismar; que maintenant ils s'affaissent, et que la foudre tombe à trente pas du petit mur.

Comme il achevait ces mots, le tonnerre en effet éclata et tomba sur le lieu désigné par Thélismar[1], qui referma la fenêtre et sortit de sa chambre, laissant Alphonse dans l'étonnement.

Le lendemain Thélismar, en présence d'Alphonse, reçut une

[1] Ce que l'auteur a imaginé ici est fondé sur une ancienne expérience de Franklin, renouvelée depuis par Nollet et d'autres physiciens du dix-huitième siècle, et répétée dans les cabinets de physique ambulants, et même par les physiciens semi-saltimbanques qui font leurs expériences en plein vent et vous font sentir pour deux sous la commotion électrique. Aujourd'hui les paratonnerres n'ont point pour objet de faire éclater la foudre sur un lieu déterminé, mais de soutirer l'électricité des nuages pour

lettre de Dalinde et la lut tout haut, car Alphonse avait appris le suédois depuis qu'il voyageait avec Thélismar; il avait fait même dans cette langue les plus étonnants progrès. Il fut enchanté de la lettre de Dalinde. En écoutant le détail naïf de ses pensées et de ses sentiments, il croyait l'entendre elle-même : il connaissait enfin son âme et son esprit, et cette connaissance joignit dans le cœur d'Alphonse l'estime à l'amitié. Alphonse eût bien désiré pouvoir tenir dans ses mains la lettre de Dalinde et voir son écriture; mais Thélismar, après l'avoir lue, la déposa dans son bureau, après quoi s'adressant à Alphonse : — Comme nous nous embarquons demain pour aller aux Açores[1], lui dit-il, j'ai plusieurs ordres à donner, attendez-moi ici; je suis à vous dans une demi-heure.

En disant ces paroles, Thélismar quitta Alphonse et le laissa seul. La clef n'était point ôtée du tiroir qui renfermait la lettre de Dalinde... Alphonse mourait d'envie d'ouvrir ce tiroir et de lire la lettre de Dalinde; pourtant il sentait que cette action serait condamnable : — Après tout, se disait-il, ce ne sera point surprendre les secrets de Thélismar : il m'a lu cette lettre; je n'apprendrai rien que je ne sache : je ne veux que la voir, contempler l'écriture...

Enfin, après quelques combats intérieurs, Alphonse étouffa ses scrupules. Il s'approcha du bureau, posa une main tremblante sur la clef... Mais à peine l'eut-il touchée, qu'il reçut sur la main un coup si terrible, qu'il crut avoir le bras cassé. Saisi de frayeur, il

la diriger vers le réservoir commun, qui est la terre. Un paratonnerre consiste donc en une longue barre métallique terminée par le haut en pointe et placée sur le faîte de l'édifice qu'on veut garantir ; au pied de cette barre, ou tige, est attachée une chaîne ou une autre barre métallique qui descend jusqu'au sol, et qu'on appelle conducteur. Quand un nuage orageux passe sur un paratonnerre, il décompose par son influence l'électricité neutre, refoule dans le sol l'électricité de même nom, et attire dans la tige l'électricité positive. Cette électricité, obéissant à l'attraction du nuage, s'écoule dans l'air et va neutraliser le fluide électrique accumulé sur le nuage. L'influence des paratonnerres ne s'étend pas au-delà d'un rayon double de sa tige.

[1] Les îles Açores sont situées entre l'Afrique et l'Amérique, environ à 200 lieues de Lisbonne; Gonzallo Vello les découvrit vers le milieu du quinzième siècle, et les nomma *Açores*, mot qui signifie *épervier*, parce qu'on y remarque beaucoup de ces oiseaux. Il y a neuf îles ; *Angra*, dans l'île de Tercère, est la capitale de toutes.

tomba dans un fauteuil : — Juste Dieu ! s'écria-t-il, quel bras invisible m'a frappé [1] !... Dans cet instant la porte s'ouvrit et Thélismar parut : — Qu'avez-vous fait, Alphonse ? dit Thélismar d'un ton sévère. — O vous dont l'art surnaturel produit tant de prodiges ! répondit Alphonse, vous avez sûrement aussi le pouvoir de pénétrer les pensées les plus secrètes : lisez au fond de mon cœur. — J'y vois un motif qui ne vous excuse pas, reprit Thélismar; car rien ne peut excuser une infidélité condamnable. Souvenez-vous, Alphonse, qu'il est affreux d'abuser de la confiance qu'on vous témoigne, et qu'une seconde faute de ce genre vous ôterait à jamais mon estime. Mais, continua Thélismar, cette clef mystérieuse ne repousse que les indiscrets, elle ne frappe que ceux qui veulent la tourner sans mon consentement. Je vous permets à présent d'ouvrir ce tiroir : vous le pouvez sans risque.

Alphonse s'avança vers le bureau, et après avoir ouvert le tiroir: — Il est vrai ! dit-il. Oh ! rien ne vous est impossible; tous vos discours sont remplis de sagesse, et vos actions sont merveilleuses. Daignez toujours être mon génie tutélaire ; ma soumission, mon affection, ma reconnaissance, me rendront digne de vos soins.

Alphonse, d'un air attendri et respectueux, s'approcha de Thélismar; celui-ci, pour toute réponse, lui tendit les bras et l'embrassa tendrement.

Le lendemain de cette aventure, Thélismar et son jeune compagnon de voyage s'embarquèrent sur un navire que le premier avait frété pour son usage particulier; et ils mirent à la voile pour se rendre aux Açores. Après une heureuse navigation, ils prirent terre à l'île de Saint-Georges [2], et s'y reposèrent quelques jours.

Thélismar prit un logement dans une petite maison dont l'aspect lui plut ; le propriétaire de cette maison était un Suédois, fixé depuis six ans dans l'île. Comme il n'y avait dans cette habitation qu'un seul appartement agréable, il partagea avec Alphonse sa

[1] La clef avait été électrisée d'avance, mais l'effet décrit par l'auteur est exagéré.
[2] A douze lieues d'Angra.

chambre à coucher, et lui fit dresser un lit à côté du sien. Une nuit qu'Alphonse et Thélismar dormaient profondément, ils se réveillèrent en sursaut, tous deux dans le même moment : ils crurent avoir senti une violente secousse de tremblement de terre, et s'enfuirent l'un et l'autre dans un petit jardin, où le maître de la maison et quelques domestiques qui avaient senti la même commotion, vinrent aussi se réfugier. On apporta des flambeaux (car l'obscurité de la nuit était extrême), et dans la crainte d'un désastre pareil à celui de Lisbonne, on passa tristement plusieurs heures dans le jardin. Enfin on se rassura, et l'on prit le parti de rentrer dans la maison. Cependant Thélismar et Alphonse ne voulurent pas se remettre au lit; ils s'entretinrent jusqu'au jour.

Aussitôt que l'aurore parut, Thélismar et Alphonse se mirent à a fenêtre, d'où l'on avait de tous côtés la vue la plus étendue. Mais de quel étonnement ne furent-ils pas frappés, en voyant leur maison et le jardin entièrement séparés de la terre, toute l'habitation entourée d'eau et formant une petite île au milieu de la mer! Ils frémirent du danger qu'ils avaient couru, et ne concevaient pas comment la maison, lancée dans les flots à plusieurs toises de la terre, avait pu soutenir une si violente secousse sans être renversée. — Ah! sans doute, dit Thélismar, cette humble demeure est celle d'un homme vertueux; c'est la justice divine qui a daigné, par un tel miracle, conserver cette fragile habitation...

Tout à coup la porte de leur chambre s'ouvrit, et l'on vit entrer le maître de la maison. Ce vieillard vénérable s'avança vers Thélismar, et poussant un profond soupir :—Je viens, dit-il, implorer votre protection, non pour moi, mais pour mon fils. Quoiqu'exilé depuis six ans de ma patrie, je n'ai point perdu le souvenir des hommes illustres qui lui font honneur; votre nom, seigneur, ne m'est point inconnu. Je sais que notre souverain, protecteur des grands talents et des sciences, vous honore d'une estime particulière, et je viens vous demander pour mon fils quelques lettres de recommandation. — Vous allez donc retourner dans notre patrie? — Oui, seigneur. —

Quel événement vous en avait arraché ? — Je suis né dans une condition obscure, mais, malgré la médiocrité de ma fortune, je trouvai les moyens de donner à mon fils une éducation fort au-dessus de mon état : ce fils répondit si bien à mes soins, qu'il obtint à vingt-cinq ans, par ses talents et son mérite, un emploi aussi honorable que lucratif. Quelque temps après, il devint épris d'une jeune personne aimable et riche ; et il était à la veille de l'épouser, lorsque la plus affreuse catastrophe me força de quitter ma patrie. Je logeais chez moi un négociant qui possédait une fortune considérable : un matin on trouva ce malheureux assassiné dans son lit, et son coffre ouvert et pillé. Tous ses gens furent arrêtés, et moi-même, de mon propre mouvement, je me rendis en prison. Le scélérat, coupable du meurtre, rejeta le crime sur moi ; j'avais des ennemis, l'affaire prit une mauvaise tournure ; cependant, grâces aux soins et aux protecteurs de mon fils, on finit, faute de preuves, par me rendre la liberté, mais je ne recouvrai pas l'honneur ; et ne pouvant supporter de vivre avec ignominie dans les lieux mêmes où j'avais joui de l'estime générale, je pris la résolution de m'expatrier. Je cachai ce projet à mon fils ; mais il éclairait de trop près mes démarches pour ne pas les pénétrer. Je vendis le peu que je possédais, et je partis secrètement au milieu de la nuit. Je ne regrettais que mon fils ; cependant je le laissais jouissant d'un emploi qui lui procurait une grande aisance, et je savais que malgré nos malheurs, la jeune personne qu'il aimait conservait toujours pour lui les mêmes sentiments. Ces idées me consolaient et me faisaient supporter l'excès de mon infortune.

Je voyageais dans une chaise de poste, et lorsque le jour parut, je m'aperçus que j'étais escorté par un inconnu qui galopait à cheval à quelque distance de ma voiture : je mis la tête à la portière... Que devins-je en reconnaissant mon fils !... Ce qui se passa dans mon âme ne peut s'exprimer. Je me précipitai hors de la voiture, et mon fils se trouva dans mes bras. — Qu'as-tu fait ? m'écriai-je. — Mon devoir, interrompit-il. — Mais, quel est ton dessein ? — De vous suivre, de vous consacrer la vie que je vous dois. — Et ton emploi,

ta fortune ?...—J'ai tout abandonné pour vous ; tout... jusqu'à celle que j'aimais... Vous voyez couler mes larmes ; cependant, n'en doutez pas, mon père, c'est avec transport que j'ai sacrifié l'amour à la nature. — Ah ! puisque tu savais ma fatale résolution, que ne la combattais-tu ? ignorais-tu ton ascendant sur moi ? — De funestes apparences vous condamnent ; cet affreux malheur vous rend plus cher et plus respectable à mes yeux ;... mais enfin, vous aviez perdu l'honneur, il fallait fuir. L'innocence et la vertu vous restent : vous devez vous consoler... — Et puis-je ne pas gémir sur ton destin ?... — Mon destin ! en est-il un plus beau ? Je puis prouver à mon père ma reconnaissance et mon affection ; je puis le dédommager de tout ce qu'il a perdu : ma main essuiera ses larmes ; mon zèle et ma tendresse en tariront la source ! O mon père ! le respect et l'amour de votre fils vous feront oublier avec le temps une patrie injuste, des parents ingrats, des amis infidèles !... Le ciel me destinait à remplir dans toute leur étendue les saints devoirs de la nature... Eh ! vous pourriez gémir sur mon sort ! Ah ! jouissez plutôt d'avoir formé, par vos soins et par votre exemple, un fils digne de vous !

Vous êtes père, seigneur, continua le vieillard ; ainsi vous comprendrez facilement qu'au milieu de mon infortune je me résignai sans peine à mon sort. Enfin, seigneur, après avoir voyagé pendant plus de deux ans, nous nous fixâmes dans ces lieux : mon fils s'associa à quelques entreprises de commerce ; il acheta cette maison : nous y avons vécu dans une médiocrité douce et tranquille. Je comptais y finir mes jours, lorsque nous reçûmes, il y a deux mois, des nouvelles de notre patrie, qui changèrent nos résolutions. Mon innocence est pleinement reconnue. Le scélérat, auteur du meurtre, avait été relâché ; de nouveaux crimes l'ont fait arrêter. Déclaré coupable et condamné à mort, il a fait, avant d'expirer, l'aveu de l'assassinat qu'il avait publiquement rejeté sur moi : nous apprîmes en même temps que la jeune personne qui avait dû épouser mon fils était libre encore. Alors je n'aspirai plus qu'à retour-

ner dans ma patrie. Nous devions partir dans six mois, mais le désastre que nous venons d'éprouver nous oblige à presser notre départ ; et je viens vous supplier, seigneur, de nous donner des lettres...

—Oui, je vous en donnerai, interrompit vivement Thélismar, et telles que je les donnerais à un frère ou au plus cher de mes amis. N'en doutez pas, notre souverain, juste et bienfaisant, saura récompenser dignement la vertu de votre fils. — Ah ! seigneur, s'écria le vieillard, en versant des larmes de joie, souffrez que j'aille chercher mon fils, et que je vous l'amène.

En achevant ces mots, le vieillard sortit précipitamment sans attendre la réponse. Alors Thélismar se retournant vers Alphonse, appuyé tristement sur une chaise, et cherchant à cacher ses larmes : —Pourquoi, lui dit-il, vous contraindre ? Laissez couler vos larmes; elles vous honorent...

Thélismar s'abusait; ces larmes, qu'il attribuait à l'attendrissement, c'étaient le repentir et les remords qui les faisaient couler. Combien Alphonse se trouvait criminel en comparant sa conduite avec celle du jeune homme dont il venait d'entendre la touchante histoire !

Le vieillard revint; il tenait son fils par la main : Thélismar serra dans ses bras ce vertueux jeune homme ; il lui renouvela les promesses qu'il avait faites à son père et les congédia l'un et l'autre pénétrés de joie et de reconnaissance.

Cependant, plusieurs habitants de l'île vinrent dans des barques s'informer du sort de ceux qui occupaient la petite maison qu'on avait aperçue tout à coup isolée au milieu de la mer ; ils apprirent à Thélismar que toutes les maisons voisines de la sienne avaient été renversées et détruites, tandis que celle de Zulaski (c'était le nom du vertueux jeune homme) avait été conservée d'une manière si miraculeuse. Thélismar et Alphonse se rendirent sur les barques et se firent conduire vers la partie de l'île qui avait le moins souffert du tremblement de terre ; mais à peine avaient-ils fait un demi-quart

de lieue qu'ils furent frappés d'étonnement à la vue de dix-huit îles [1] nouvelles qui venaient de sortir et de s'élever du fond de la mer.

Après avoir côtoyé quelques-unes de ces îles, Thélismar prit terre et fut reçu dans une habitation où Zulaski vint le rejoindre le soir même. Comme Zulaski s'embarquait sur un vaisseau qui partait pour Lisbonne, Alphonse le chargea de deux lettres, l'une pour son père, auquel il détaillait les lieux où il comptait séjourner, le conjurant de lui écrire et de l'instruire de ses volontés; l'autre lettre était pour un jeune homme habitant de la province de Beïra. Alphonse le suppliait de lui donner des nouvelles de don Ramire, et lui envoyait l'itinéraire le plus exact de son voyage. Zulaski, après avoir reçu ces lettres et celles de Thélismar, partit sans différer, et quelques jours après Thélismar et Alphonse s'embarquèrent et mirent à la voile pour se rendre aux îles Canaries [2].

Thélismar fit un assez long séjour dans l'île de Ténériffe. Son premier soin fut d'aller admirer le délicieux canton situé entre la Rotava et Rialejo [3]. On y trouve rassemblé avec profusion tout ce que la nature peut offrir de majestueux, d'agréable et d'utile : des montagnes couvertes de verdure, des prairies fertiles, des champs de cannes de sucre, des rochers d'où jaillissent des torrents d'une eau pure, des vignes, des bois et des ombrages toujours verts. Thélismar et Alphonse ne pouvaient s'arracher de ce séjour enchanté; ils y passèrent une journée entière, tantôt se promenant,

[1] Ce n'étaient que des îlots, des rochers inhabitables et encore inhabités. Quelques-uns même ont disparu. Ceux qui restent sont du côté de l'île Saint-Georges, une des Açores.

[2] Ces îles, au nombre de sept, sont *Ténériffe*, *la Grande-Canarie*, *Coméra*, *Palma*, *Ferro*, *Lancerotta* et *Fuerta-Ventura*. Leur première découverte fit naître de vives contestations entre les Espagnols et les Portugais, qui s'en attribuaient exclusivement l'honneur. Mais il est certain que les Espagnols, aidés des Anglais, en ont fait la première conquête en 1404. Outre ces sept îles qu'on vient de nommer, il y en a encore six autres petites, situées autour de *Lancerotta ;* elles sont inhabitées. Les Canaries n'étaient pas inconnues aux anciens : ils les appelaient *îles Fortunées*.

[3] Deux villes de Ténériffe. *Llaguna* est la capitale de l'île. Elle est sur le bord d'un lac d'où elle tire son nom. Les Espagnols, au temps de la conquête, vers 1417, nommèrent les insulaires *Guanches*. La ville de Guimar, dans l'île de Ténériffe, a été longtemps habitée par les descendants de ces anciens Guanches; mais cette race indigène est aujourd'hui entièrement éteinte.

tantôt assis à l'ombre d'un platane, lisant quelques passages des métamorphoses d'Ovide ou des vers du Camoëns.

Alphonse, l'imagination remplie des idées riantes de la fable, avant de quitter ces lieux charmants, voulut tracer sur l'écorce d'un arbre quatre vers qu'il venait de composer. Il s'approche d'un grand arbre assez semblable au pin, et tirant son couteau, il en appuie la pointe sur l'arbre; mais aussitôt qu'il a fendu l'écorce, il voit du sang couler[1]. Tenté de croire qu'il a blessé une hamadryade, il recule avec effroi; le couteau meurtrier lui tombe des mains. Thélismar sourit et le rassure, en lui protestant que ce prétendu prodige n'offre rien de sinistre et n'a rien d'étonnant.

Nos voyageurs restèrent quelques jours à Llaguna, belle et grande ville, dont presque toutes les maisons sont ornées de parterres et de terrasses coupés par d'immenses allées d'orangers et de limoniers; ses fontaines, ses jardins, ses bosquets, son lac, son aqueduc, et la douceur des vents dont elle est rafraîchie, la rendent une habitation délicieuse.

Après avoir parcouru plusieurs autres villes, on se rendit à *Guimar*, ville où se trouvent encore quelques familles descendues des *Guanches,* premiers habitants de ces îles. Les restes de ce peuple sauvage, en renonçant à l'idolâtrie, ont conservé leurs mœurs agrestes et la plupart de leurs usages.

Un jour qu'Alphonse se promenait seul aux environs de Guimar, sa rêverie le conduisit dans un bois peu fréquenté, où il s'égara. En voulant retrouver son chemin, il s'enfonça dans un taillis épais d'où il ne sortit qu'avec peine, et qui aboutissait à une espèce de désert dépouillé d'arbres et de verdure, une plaine aride couverte de cailloux et bornée par une montagne. A l'aspect de ces tristes lieux,

[1] Cet arbre se nomme *dragonnier*. Il en découle naturellement, ou par incision, une résine rouge qui se durcit en séchant et prend la forme de larmes allongées; celle qui s'arrondit en grains est moins estimée. Le *dragonnier gigantesque* croît aux Canaries; son tronc consiste en un stipe creux et teigneux qui se divise en plusieurs rameaux que terminent des touffes de cinq à vingt feuilles. Les peintres chinois emploient le suc du dragonnier ou sang-dragon. La médecine en a fait aussi quelque usage : on ne s'en sert plus aujourd'hui.

Alphonse se rappela, en soupirant, que Thélismar lui avait recommandé plus d'une fois de ne jamais se promener sans guide; mais ce souvenir venait trop tard. Cependant la nuit approchait; Alphonse marcha encore quelque temps; enfin, excédé de lassitude, il s'arrêta vers un tertre assez élevé, entouré de broussailles et de grosses pierres posées confusément les unes sur les autres. En s'asseyant sur une de ces pierres, il dérangea l'équilibre des autres; elles tombèrent et roulèrent avec bruit. Alphonse recula pour ne pas être blessé; en se retournant, il remarqua que les pierres en se dérangeant avaient découvert un trou assez grand pour qu'un homme pût y passer : il se rapprocha, et regardant dans cette ouverture, il distingua avec surprise les marches d'un escalier. Alors, poussé par la plus vive curiosité, il passa par l'ouverture, entra dans cette grotte souterraine, et descendit un escalier excessivement raide : au bas de l'escalier, il leva la tête, et ne vit plus le jour. Il était tenté de remonter; mais jetant les yeux devant lui vers le fond de la grotte, il aperçut distinctement une lumière dans l'éloignement. Cette vue le détermina; il voulut achever une entreprise qui lui promettait une aventure extraordinaire, et il poursuivit son chemin. Après avoir traversé un long corridor obscur, au bout duquel se trouvait une caverne spacieuse, éclairée par plusieurs lampes suspendues à ses voûtes, Alphonse regarda autour de lui, et se vit au milieu de plus de deux cents cadavres rangés debout contre les murs de ce lugubre souterrain.

— Dans quels funestes lieux m'a conduit mon imprudence! s'écria Alphonse. Suis-je destiné à augmenter le nombre de ces morts!

En disant ces mots, il tira son épée, déterminé à vendre chèrement sa vie. Il ne voulait point essayer de prendre la fuite, craignant d'être surpris dans le passage étroit et obscur, et il pensait qu'il lui serait plus facile de se défendre dans la caverne; d'ailleurs, il ne doutait pas que les assassins n'eussent déjà fermé l'entrée de la grotte.

Cependant un silence profond régnait toujours dans le souterrain. Alphonse eut tout le temps de considérer les tristes et surprenants

objets dont il était environné. Il remarqua qu'aucun de ces cadavres ne paraissait tomber en corruption, et n'exhalait la plus légère odeur ; tous avaient conservé leurs traits. Alphonse se perdait dans ses réflexions, lorsqu'il crut entendre marcher : il prêta une oreille attentive, et au même instant il distingua des voix qui parlaient dans une langue inconnue.

Alphonse, ne voulant pas commencer le combat dans le cas où l'on n'aurait pas l'intention de l'attaquer, s'appuya contre la muraille, cacha son épée et garda le silence. Au bout d'un moment, il vit paraître douze hommes vêtus d'une manière bizarre, s'avançant lentement, deux à deux ; leur contenance grave et paisible n'annonçait aucun dessein funeste ; mais aussitôt qu'ils aperçurent Alphonse, ils poussèrent des cris horribles : la fureur et l'indignation se peignaient sur leurs visages ; ils se rassemblèrent précipitamment, et tirant de longs poignards attachés à leur ceinture, ils fondirent tous ensemble sur Alphonse ; celui-ci, mettant l'épée à la main, les reçut avec intrépidité. Le combat fut sanglant et opiniâtre. L'adresse et la valeur d'Alphonse triomphèrent de la force ; et quoique seul contre douze hommes furieux, il fut vainqueur. Il reçut deux blessures légères ; mais il en coûta la vie à la plus grande partie de ses adversaires, et le reste épouvanté prit la fuite. Alphonse, resté seul dans la grotte, banda ses blessures avec son mouchoir, qu'il déchira et qu'il attacha avec ses jarretières ; coupant ensuite avec son épée la courroie qui suspendait une des lampes de la caverne, il prit cette lampe et sortit sans différer. Après avoir traversé la galerie obscure, il gagna l'escalier et le monta précipitamment ; dès qu'il eut retrouvé l'ouverture, il s'élança hors de ce gouffre affreux. Il croyait franchir les portes de l'enfer et revenir à la vie : — O mon père ! s'écrie-t-il, ô Dalinde ! et vous, cher Thélismar, je jouirai donc du bonheur de vous revoir !

Alphonse, en entrant dans la caverne, avait laissé le jour à son déclin, il en sortit vers le milieu de la nuit : guidé par la clarté de la lune et des étoiles, il s'éloigna de la funeste caverne ; et après

avoir erré plus de trois heures, il s'arrêta au jour naissant près d'un lac bordé de limoniers et de peupliers. Tourmenté d'une soif ardente, la vue d'une eau claire et limpide ranima ses forces et son courage, il se désaltéra et mangea quelques fruits sauvages ; mais il se trouva si faible et si fatigué, qu'il ne put se remettre en route ; il se coucha sur l'herbe vis-à-vis d'une montagne parsemée d'arbres de distance en distance.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure qu'il se reposait dans ce lieu solitaire, lorsque le ciel se chargea de nuages : au même instant le vent s'éleva et quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Un moment après la pluie cessa ; mais le vent redoubla avec furie. Alphonse, se soulevant, jeta les yeux sur la montagne ; le spectacle le plus extraordinaire se présenta à ses regards. Sur le sommet de la montagne parut une énorme colonne de couleur d'or à sa base, surmontée d'un beau violet foncé ; cette colonne descendit impétueusement de la montagne, brisant et déracinant les arbres qu'elle rencontrait ; arrivée au bas de la montagne, elle passa sur un fossé et le combla de pierres et de terre ; elle marqua son passage par de profonds sillons, faisant entendre dans sa course rapide un bruit semblable au mugissement d'un taureau [1]. Cette formidable colonne se dirigea ensuite vers le lac et le dessécha en partie en le traver-

[1] C'était une trombe. On appelle ainsi un météore aqueux ou aérien, en forme de colonne verticale ou inclinée, reposant par sa base sur la mer ou sur la terre, et touchant par la tête un épais nuage ou se perdant dans les airs. Cette colonne se meut très rapidement, tournant sur elle-même avec vitesse. Sur mer elle peut submerger un vaisseau en répandant sur lui des torrents d'eau ; sur terre elle renverse les édifices, déracine les arbres, entraîne les rochers. Ce météore est presque toujours précédé et accompagné d'autres phénomènes, les éclairs, la grêle, le tonnerre. Sa formation d'ailleurs s'annonce toujours soit par l'agitation de la mer et les vapeurs nombreuses qui s'en élèvent, soit par l'enlèvement de corps légers sur la terre, soit enfin par un bruit sourd qui se fait entendre quand la trombe se forme. Ces météores sont heureusement de peu de durée ; en mer on tire sur les trombes des coups de canon pour les crever. On attribuait autrefois leur formation à des vents contraires qui en tourbillonnant donnaient au nuage une forme cylindrique ; cette explication est plus qu'hypothétique, car l'effet infaillible de cette lutte de vents contraires serait de déchirer le nuage et d'en disperser les parties. Les physiciens modernes, avec plus de raison, attribuent les trombes à une suite de phénomènes électriques.

sant; ensuite, se tournant du côté du nord, elle alla se perdre dans une forêt voisine. A ce phénomène succéda une grêle meurtrière; les grains, d'une grosseur monstrueuse, avaient la forme d'une étoile[1]. Alphonse se réfugia sous un arbre, et, se pressant contre le tronc, chercha à garantir sa tête avec ses mains; il n'en reçut pas moins plusieurs blessures. Enfin l'orage et la grêle cessèrent; tout à coup le ciel redevint serein, et Alphonse, saisi d'étonnement, blessé, meurtri, mourant de faim et de fatigue, se remit tristement en chemin.

Au bout d'un quart d'heure il aperçut avec une joie impossible à dépeindre une habitation. Le désir d'y arriver ranima ses forces épuisées : cette petite maison appartenait à un Espagnol, qui le reçut avec humanité. Alphonse lui fit entendre qu'il avait été attaqué par des assassins, et l'Espagnol lui apprit qu'il n'était qu'à deux lieues et demie de Guimar.

Hors d'état de continuer sa route à pied, Alphonse se détermina à prendre quelques heures de repos. Il écrivit un billet à Thélismar, que l'Espagnol se chargea d'envoyer. Alphonse, profitant des offres de son hôte compâtissant, accepta un peu de nourriture, laissa panser ses plaies et se coucha dans un excellent lit qu'on venait de lui préparer. Après avoir dormi trois ou quatre heures, il se releva, s'habilla à la hâte, et la première personne qu'il rencontra en sortant de sa chambre, ce fut Thélismar. Il courut se jeter dans les bras de son ami et se disposait à lui faire le récit de son aventure; Thélismar l'interrompit : — Je ne veux rien savoir aujourd'hui, lui dit-il. Une voiture nous attend; allons prendre congé du généreux Espagnol qui vous a donné l'hospitalité, et retournons à Guimar.

[1] On entend par grêle, des glaçons plus ou moins volumineux, d'une forme tantôt arrondie, tantôt angulaire. On croit avec quelque fondement que ces glaçons ne sont pas autre chose que des gouttes de pluie congelées dans l'atmosphère. On a remarqué que la chute de la grêle est toujours précédée et accompagnée d'un grand développement d'électricité. C'est sur ce fait que Volta, fondant sa théorie de la grêle, supposa qu'elle est formée par des juxtapositions successives de vapeurs aqueuses, se congelant autour d'un noyau d'abord très petit.

Comme il achevait ces mots, l'Espagnol survint, suivi de l'homme qui s'était chargé du billet d'Alphonse pour Thélismar. Cet homme rapportait le billet, en disant qu'au moment où il était arrivé à Guimar, Thélismar venait d'en partir. — Eh! comment donc, dit Alphonse à Thélismar, puisque vous n'avez pas reçu mon billet, avez-vous su que j'étais ici ? — Je vous en instruirai, répondit Thélismar en souriant; mais en ce moment, profitons du jour et partons.

Alphonse se tourna vers son hôte et lui témoigna toute sa reconnaissance; il monta en voiture avec Thélismar et partit pour Guimar. Il n'eut pas la permission de parler durant la route, et en arrivant, Thélismar le fit mettre au lit. Alphonse dormit douze heures et se réveilla en parfaite santé; il s'empressa de raconter à Thélismar les détails de son aventure. Celui-ci écouta l'histoire de la caverne sans montrer la moindre surprise; ce qui étonna Alphonse.

— Mon cher Alphonse, dit Thélismar, avec un peu moins d'étourderie et de vanité, vous n'eussiez point couru ce terrible danger, et tout ce qui vous confond cesserait de vous surprendre. — Je comprends bien, reprit Alphonse, que si j'eusse suivi vos avis, je ne serais pas allé dans un pays inconnu me promener sans guide. — Sans votre vanité, je le répète, vous n'auriez couru aucun danger. Dans tous les lieux que nous avons visités, je ne vous ai vu jusqu'ici occupé que d'une seule idée, celle de paraître instruit et d'étonner tout le monde par le récit des choses singulières que vous avez vues. Nous avons rencontré plusieurs personnes de mérite, des mécaniciens, des géomètres, des botanistes, des astronomes; vous leur avez beaucoup parlé, sans jamais être tenté de les écouter un moment. Arrivez-vous dans un pays nouveau, si vous pouvez vous faire entendre de quelques habitants, vous vous gardez bien de les questionner; mais vous vous pressez de les instruire de tout ce que vous savez. Ce défaut ne donne pas une opinion avantageuse de votre esprit; vous vous privez ainsi de tout le fruit que vous pourriez retirer de nos voyages. Par exemple, si depuis que nous

sommes ici, au lieu de vous amuser à conter tant de fois tout ce qui nous est arrivé aux Açores, vous eussiez fait quelques questions sur ce pays, sur ses premiers habitants, vous sauriez que votre caverne n'a rien de merveilleux, et que vous ne pouviez y entrer qu'au péril de votre vie... — Comment? — Cette caverne est une des caves sépulcrales des Guanches. Ces caves antiques sont dispersées dans des lieux déserts; elles ne sont connues que des seuls Guanches, qui en cachent avec soin l'entrée. Ils n'y vont qu'en secret : s'ils y trouvaient un étranger, ils le regarderaient comme un profane, comme une victime dévouée à la mort; et, par une superstition barbare, ils se croiraient obligés de le tuer [1]. Pour moi, dit Thélismar en continuant, je n'ai point soutenu de combats; je n'ai souffert ni la faim, ni la soif, ni les intempéries de l'air; je n'ai point surtout causé à mes amis de cruelles inquiétudes, et pourtant je suis entré dans une caverne sépulcrale des Guanches... — Et comment avez-vous fait? — J'avais un vif désir de connaître leurs cavernes; j'ai rendu plusieurs services importants à un Guanche, et je l'ai déterminé à m'y conduire en secret.

Alphonse baissa les yeux et garda le silence. Au bout d'un moment, reprenant la parole : Ce qui me reste à vous conter, dit-il, pourra vous causer quelque étonnement. Après avoir quitté la caverne, je marchai longtemps au hasard. Enfin, j'arrivai sur les

[1] « Édens, voyageur anglais, raconte que sa qualité de médecin lui ayant fait rendre « des services considérables aux insulaires (des îles Canaries), il obtint d'eux la liberté « de visiter leurs cavernes sépulcrales; ce qu'ils n'accordent à personne.

« Ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs ancêtres, et la curiosité des « étrangers passe chez eux pour une profanation... Ces caves sont des lieux ancienne- « ment creusés dans les rochers, ou formés par la nature... Les corps y sont cousus « dans des peaux de chèvre avec des courroies de la même matière, et les coutures si « égales et si unies, qu'on n'en peut trop admirer l'art; mais ce qui cause beaucoup « d'admiration, c'est que tous les corps y sont presque entiers...

« Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avait parmi leurs « ancêtres une tribu particulière qui possédait l'art d'embaumer les corps, et qui le « conservait comme un mystère sacré... Cette même tribu composait le sacerdoce, et « les prêtres ne se mêlaient point avec les autres tribus par des mariages; mais après la « conquête de l'île, la plupart furent détruits par les Espagnols, et leur secret périt « avec eux. » (*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par M. de La Harpe, t. I.)

bords d'un lac... — C'en est assez, interrompit Thélismar, je sais le reste. — Mais j'étais seul, et je n'ai dit à personne... — Après avoir bu de l'eau du lac, vous cueillîtes quelques fruits sauvages, vous vous couchâtes sur l'herbe ; un orage affreux survint..... — Comment avez-vous pu savoir?... où étiez-vous? — Ici, à Guimar, sur ma terrasse. — Mais j'étais à trois lieues de vous... Expliquez-moi donc cette étrange énigme. — Je ne le puis en un jour. Voulez-vous connaître les causes, voulez-vous acquérir une instruction solide? — Oui ; une instruction qui me mette à même de concevoir tout ce que vous faites. — Eh bien! je vous donnerai des livres; quand vous les aurez lus avec attention, je commencerai alors à vous dévoiler ce qui vous cause tant de surprise. — Ces livres précieux, je les lirai avec empressement... C'en est fait, je renonce à toute autre lecture. — Je ne l'exige pas, au contraire. Vous aimez la poésie, conservez-en le goût, mais ne lisez que de bons auteurs, des livres de morale ; consacrez chaque jour une heure à la lecture des ouvrages que je vous donnerai ; devenez plus réfléchi, parlez moins, écoutez davantage.

Thélismar conduisit Alphonse dans son cabinet et lui confia une douzaine de volumes. — Quand vous aurez lu ces ouvrages, lui dit-il, je vous ferai part d'un trésor qui achèvera de vous ouvrir les yeux... Regardez cette caisse, elle renferme le prix des travaux que je vous impose... — Ah! dit Alphonse, ne dois-je jamais espérer d'autre prix?

Il s'arrêta, rougit, et ses yeux se remplirent de larmes. — Alphonse, reprit Thélismar, je vous aime, vous le savez ; je puis donc vous parler avec franchise : pour obtenir le prix où vous aspirez, il faut vous rendre digne de toute mon estime. — O mon père! s'écria Alphonse en tombant aux genoux de Thélismar, mon père, souffrez un nom si doux, attendez tout de moi. Ma soumission est sans bornes ; il n'est rien que vous n'ayez le droit d'exiger et le pouvoir d'obtenir.

Madame de Clémire termina ici la veillée et se sépara de ses en-

fants, qui ne rêvèrent toute la nuit que *colonnes ambulantes*, *cavernes enchantées*. Ils imaginèrent que madame de Clémire avait épuisé dans la dernière veillée toute ce qu'elle avait pu recueillir d'extraordinaire et de merveilleux; mais ce qu'ils savaient déjà n'était rien en comparaison de ce qu'elle leur promettait. Le jour suivant elle s'empressa de satisfaire la curiosité de sa petite famille; elle reprit sa narration et lut ce qui suit :

Alphonse se trouvait le plus heureux des hommes. Il voyait ses sentiments autorisés par le père même de Dalinde, et pouvait se livrer aux plus douces espérances : il ne manquait à son bonheur qu'une lettre de don Ramire, et l'assurance du pardon qu'il avait imploré.

Thélismar ne quitta pas les îles Canaries sans aller visiter le fameux pic de Ténériffe[1]. Il s'embarqua ensuite pour le cap Vert.

Nos voyageurs débarquèrent à l'île de Gorée d'où ils se rendirent par terre jusqu'au fort Saint-Louis sur le Sénégal. Ils visitèrent les *Serères,* nation de sauvages nègres, dont ils admirèrent les mœurs douces et simples.

Un soir Thélismar, Alphonse et la petite troupe qui voyageait avec eux, se trouvant dans un lieu aride et désert, y virent un arbre merveilleux, dont la hauteur n'excédait guère soixante-dix ou quatre-vingts pieds, mais dont le tronc monstrueux pouvait avoir environ quatre-vingt-dix pieds de circonférence. Ses premières branches s'étendaient presque horizontalement; et comme elles étaient prodigieusement grosses, et d'une énorme longueur, leur propre poids en faisait ployer l'extrémité jusqu'à terre, de manière qu'on trouvait sous ce seul arbre un vaste abri et une espèce de bocage qui aurait pu contenir aisément une troupe nombreuse[2]. Après avoir

[1] Cette montagne, qui a la forme d'un pain de sucre, s'élève au milieu de l'île de Ténériffe. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 1858 toises.

[2] Les Français appellent cet arbre *calebassier*, et son fruit *pain de singe*. Il croît au Sénégal, où les gens du pays le nomment *goui*, et son fruit *bocci*. Son véritable nom est *baobab;* ses premières branches, qui s'étendent presque horizontalement, ont communément 60 pieds de longueur, et son tronc, de 25 à 30 pieds de diamètre, n'a guère que

admiré cette étonnante production de la nature nos voyageurs continuèrent leur route.

A quelques pas de l'arbre, ils rencontrèrent un lion couché, et qui paraissait mort. Alphonse voulut absolument l'aller considérer de près; Thélismar l'accompagna. En approchant ils reconnurent que l'animal existait encore, mais qu'il était expirant; sa gueule était entr'ouverte, sanglante et remplie de fourmis. Alphonse en eut pitié : il délivra l'animal des insectes qui le tourmentaient; puis, se faisant donner un peu d'eau, il la versa dans la gueule du lion, tandis que Thélismar tenait à l'entrée de cette gueule ouverte le bout d'un pistolet chargé à balle, dans le cas où le malade reprendrait trop subitement ses forces. Le lion parut un peu soulagé, et regardait languissamment Alphonse, qui croyait voir dans ses yeux l'expression de la reconnaissance; il ne le quitta qu'après lui avoir prodigué tous les secours qu'il était en son pouvoir de lui donner.

Alphonse, Thélismar et leur petite caravane, se trouvèrent bientôt dans un endroit couvert d'une herbe excessivement haute. Thélismar, qui marchait devant, ne voyant pas un fossé profond, y tomba, et appela à son aide. Alphonse accourut : Thélismar venait de se donner une entorse et il lui était impossible de faire un pas. Dans cet instant un sifflement horrible se fait entendre et bientôt parut un serpent monstrueux, bigarré des plus vives couleurs, et d'au moins vingt pieds de longueur [1]. Ce monstre, la tête haute, s'avançait en

12 à 15 pieds de hauteur. Ray dit qu'entre le Niger et la Gambie on en a mesuré de si monstrueux, que dix-sept hommes avaient bien de la peine à les embrasser, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus, ce qui donnerait à ces arbres environ 85 pieds de circonférence. Le baobab a été transporté en Amérique, cette patrie des grands arbres, et il y vient bien, mais son accroissement est extrêmement long. Adanson présume que les baobabs qu'il a vus dans une des deux îles de la Madelaine, sur la côte du Sénégal, avaient quatre mille ans d'existence en 1761.

[1] Ces animaux sont communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. Quand les nègres en sont mordus, ils mettent aussitôt de la poudre sur la plaie, ils y appliquent le feu ; pour peu qu'ils diffèrent, le venin gagne, et la mort suit très promptement. Les *Serères* les prennent au piége pour les manger. Il y a de ces serpents qui ont quinze à vingt pieds de longueur, et un demi-pied de diamètre. Il y en a de tout verts ; d'autres sont noirs, tachetés et ondés de belles couleurs.

rampant vers Thélismar ; celui-ci fit un effort pour se lever, mais ne pouvant se soutenir, il retomba sur l'herbe. Alphonse aussitôt sauta dans le fossé, se plaça devant Thélismar, et tirant son sabre, il fondit sur le redoutable reptile ; il lui porta un coup si ferme et si sûr, qu'il le partagea en deux. Alors, se retournant du côté de son ami, il l'aida à se relever et le tira du fossé. Thélismar embrassa Alphonse.—Vous venez, lui dit-il, de me sauver la vie ; je ne pouvais ni fuir ni me défendre ; le serpent allait s'élancer sur moi, et me faire une blessure mortelle. Courageux ami, je vous promets de faire connaître à Dalinde cette aventure.

Alphonse, trop ému pour pouvoir répondre, embrassa Thélismar avec transport. — Doucement, dit Thélismar en souriant ; prenez garde à mon bras droit, car il est cassé.— O ciel ! s'écria Alphonse. — Sans cela, reprit Thélismar, ne me serais-je pas servi de mes armes ? — Et vous n'avez pas proféré un seul mot de plainte... — Ce n'est pas vous, cher Alphonse, que le courage doit étonner. — O mon père ! reprit Alphonse, je n'en ai plus en vous voyant souffrir. Allons rejoindre notre troupe ; venez !...

Alphonse enleva doucement Thélismar, le chargea sur ses épaules ; et, malgré sa résistance, le porta, sans s'arrêter, jusqu'au lieu où les attendait le reste des voyageurs.

Thélismar fut obligé de s'arrêter dans une cahute de nègres, qui le reçurent avec humanité. Il avait avec lui un chirurgien qui pansa son bras ; et au bout de huit ou dix jours il se remit en route. On arriva dans le pays des Foulis. Le roi de ces sauvages accueillit les voyageurs européens avec bonté, et leur proposa de les accompagner à la chasse d'un lion qui avait fait depuis peu de grands ravages dans le pays. Ce roi était jeune et courageux ; il désirait montrer à des étrangers son adresse et sa valeur ; aussi dès que le lion parut, voulut-il marcher contre lui ; il fit arrêter sa suite et les étrangers, leur donna l'ordre de rester à leur place ; monté sur un excellent cheval, il courut vers l'animal furieux ; celui-ci, en l'apercevant, s'élance au-devant de ses pas. Le roi lui

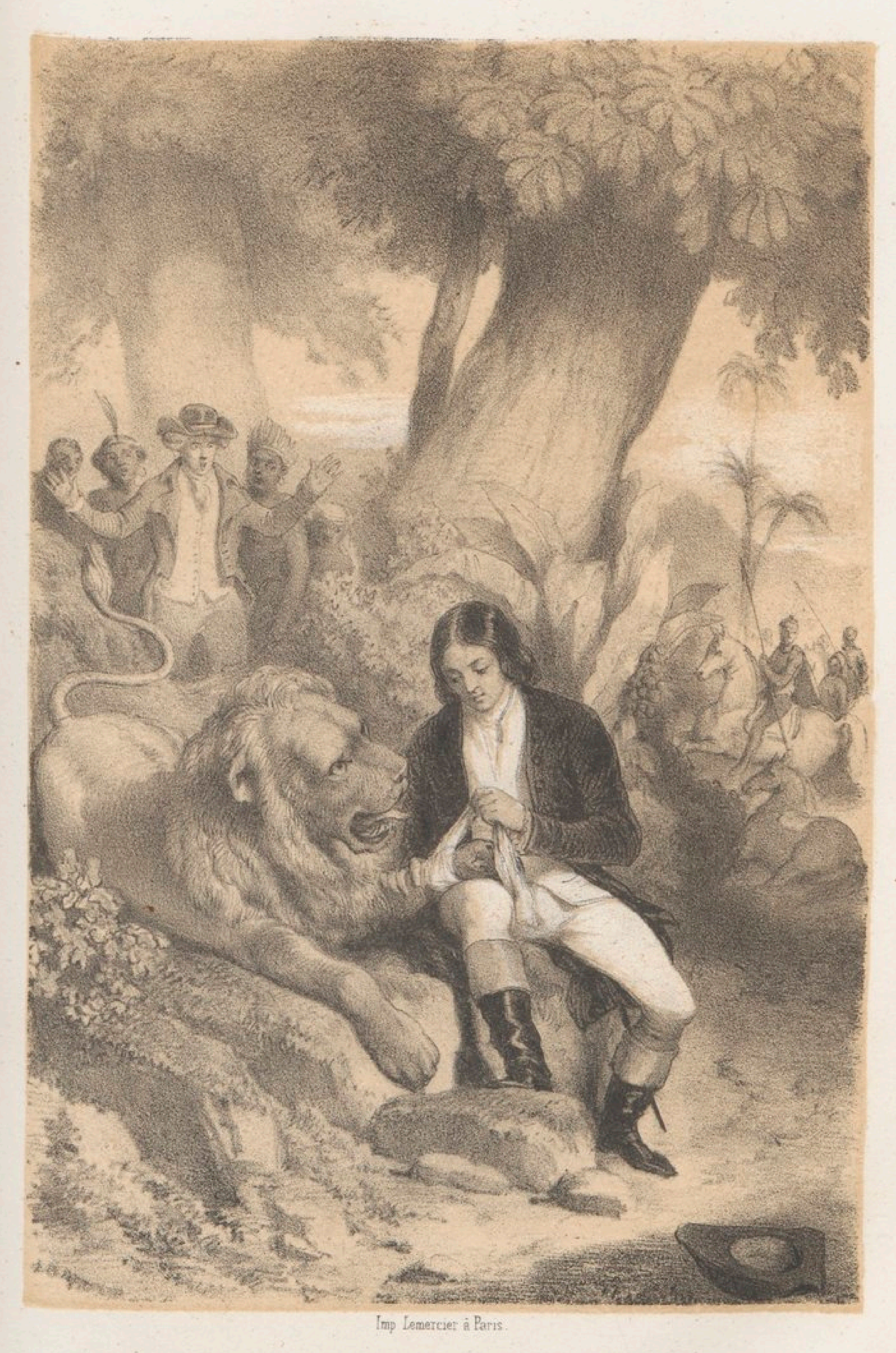
décoche une flèche. Le lion blessé pousse un affreux rugissement. Alors Alphonse, oubliant les défenses du roi, et le croyant en danger, part comme un éclair, il avait tiré son épée ; en passant auprès d'un arbre, il s'y heurte si rudement, que son épée lui échappe des mains, et va se briser à dix pas. Ébranlé par ce choc violent, Alphonse chancelle ; son cheval s'abat ; au même instant le lion, voyant accourir vers lui un homme armé, abandonne le roi pour s'élancer vers ce nouvel ennemi. Désarmé, sans défense, Alphonse croyait sa mort inévitable. Les nègres, dans la crainte de le blesser, n'osaient lancer leurs traits sur l'animal.

Thélismar, en voyant partir Alphonse, avait voulu se précipiter sur ses pas ; mais les nègres, déjà irrités de l'audace du jeune homme, s'étaient opposés avec violence à son dessein, et le retenaient malgré ses cris de désespoir. Mais, ô surprise ! à peine le lion a-t-il jeté les yeux sur sa proie, qu'il perd toute sa rage ; il se couche auprès d'Alphonse, et levant une de ses pattes sanglantes, blessée d'une flèche, il la pose doucement sur la main d'Alphonse, et paraît lui montrer sa blessure et lui demander du secours. Alphonse tressaille, et se rappelant l'aventure du lion mourant qu'il a rencontré : — O noble animal ! s'écrie-t-il, je te reconnais ! Puisse ton exemple confondre à jamais les ingrats ; puisque ta reconnaissance m'accorde la vie, je vais à mon tour sauver encore la tienne, et la défendre, s'il le faut, au péril de mes jours.

Alphonse étancha le sang qui coulait de la blessure du lion ; et déchirant son mouchoir, il en forma une bande qu'il attacha autour de la patte de l'animal ; Thélismar et les sauvages considéraient avec admiration le lion léchant les pieds de son bienfaiteur, lui faisant mille caresses. Enfin Alphonse se décide à le quitter. Le lion le suit des yeux un instant ; tout d'un coup, se détournant brusquement, il dirige sa course vers un bois voisin, et disparaît, laissant tous les spectateurs immobiles de surprise [1].

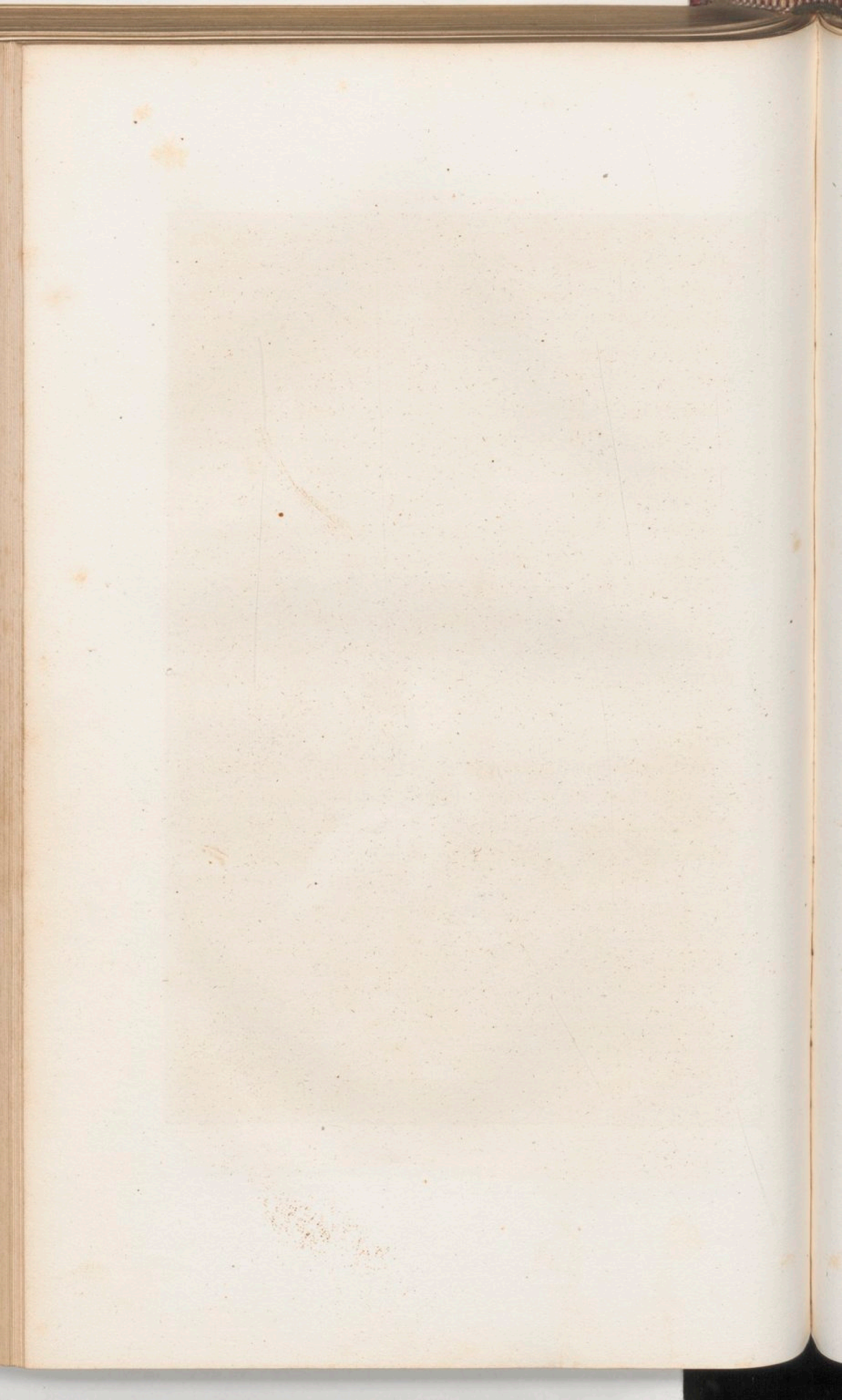
[1] Depuis l'histoire un peu suspecte d'Androclès et de son lion, on a cité plusieurs exemples de lions magnanimes et reconnaissants.

« Ce qu'il y a de certain, dit M. de Buffon, c'est que le lion, pris jeune et élevé parmi



Imp. Lemercier à Paris.

Thelismar et les Sauvages considéraient ce spectacle avec étonnement.



Thélismar, après s'être remis un peu de sa frayeur, reprocha à Alphonse sa témérité et son imprudence. — Si vous eussiez pris, lui dit-il, des informations sur cette chasse, ou, plutôt, si vous eussiez écouté ce qu'on nous en a dit, vous auriez su que le roi n'était point en danger; qu'exercé à ses sortes de combats il attendait le lion pour lui enfoncer un pieu dans la gorge; qu'ensuite il serait descendu de cheval, et aurait achevé l'animal à coups de sabre. — Je vous promets, dit Alphonse, d'être une autre fois plus prudent. Mais pouvais-je ne pas sauver la vie à mon généreux lion?... — Le roi, reprit Thélismar, est fort mécontent du peu de cas que vous avez fait de ses ordres; il ne vous pardonnera pas de lui avoir enlevé l'honneur de la victoire : ainsi, nous ferons prudemment de ne pas séjourner plus longtemps à sa cour.

En effet, dès le lendemain, Thélismar, Alphonse, et les autres voyageurs continuèrent de remonter le Sénégal jusqu'au village d'Embahané, près des frontières du royaume de Galam; ils traversèrent la rivière de Gambie, et, après avoir parcouru une grande étendue de pays, arrivèrent dans la Guinée.

Alphonse fit dans cette contrée une rencontre qui le surprit étrangement. Il traversait un bois, et s'entretenait tranquillement, avec Thélismar, de l'immortalité de l'âme. — Croiriez-vous, lui disait ce dernier, qu'il y a des hommes assez dépourvus de sens pour sou-

« les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre, et même à jouer innocem-
« ment avec eux ; qu'il est très doux pour ses maîtres et même caressant, surtout
« dans le premier âge, et que si sa férocité naturelle reparaît quelquefois, il la tourne
« rarement contre ceux qui lui ont fait du bien... Je pourrais citer un grand nombre
« de faits particuliers, dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé quelque exagération, mais
« qui cependant sont assez fondés pour prouver, au moins par leur réunion, que sa
« colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent
« dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés
« offensantes; on l'a vu, réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au con-
« traire des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit,
« donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort en les lui jetant pour
« proie, et, comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la
« même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance,
« se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim que de
« perdre le fruit de son premier bienfait... »

tenir que nous n'avons sur les animaux d'autre avantage que celui d'une conformation extérieure plus parfaite; si le cheval (animal si intelligent) avait, au lieu du sabot informe qui termine ses jambes, une main comme la nôtre, il ferait, ils prétendent, tout ce que nous faisons [1]? — Quoi! il dessinerait, il peindrait?... Je n'en crois rien; il pourrait tout au plus tracer quelques imitations informes. Le perroquet, la pie, le geai, et beaucoup d'autres oiseaux répètent bien quelques mots qui les ont frappés, mais ils ne les comprennent ni ne les appliquent avec justesse; d'ailleurs, il existe des animaux dont la conformation, tant extérieure qu'intérieure, est parfaitement semblable à celle de l'homme; ils marchent comme nous, ont des mains comme les nôtres, et cependant ils ne bâtissent ni palais ni cabanes; ils sont même moins industrieux que beaucoup d'autres animaux. — Vous voulez parler des singes? En effet, ils ont de petites mains dont ils se servent fort adroitement. — Eh bien! que disent à cela les auteurs qui désirent une main au cheval?... — Ils conviennent que le singe, par sa conformation, serait susceptible d'agir comme l'homme; mais sa pétulance naturelle l'en empêche; sans cette brusquerie et cette vivacité, il serait égal à l'homme... — Cependant, il ne parlerait pas? — Non, quoique dans certaines espèces la langue et les organes de la voix soient les mêmes que dans l'homme, et que le cerveau soit absolument de la même forme et de la même proportion [2]... — Le cerveau de la même proportion! Comment cela se peut-il, le singe est si petit? — Croyez-vous en connaître toutes les espèces? — Mais oui. — Et vous n'en avez vu que de vifs et de turbulents? — Oui sans doute; aussi cette objection des auteurs dont vous me parliez me paraît assez injuste. En effet, il me semble que des êtres qui sont dans un mouvement perpétuel, quelque bien conformés qu'ils puissent être, ne sauraient apprendre ni perfectionner... — Et si cette objection qui vous frappe ne venait que d'une profonde ignorance des choses connues de tout le monde?

[1] On trouve cet étrange raisonnement dans un ouvrage intitulé *de l'Esprit.*
[2] Voyez M. de Buffon, tome XVI des Quadrupèdes, édition in-12.

— Comment! des gens qui font un livre ignoreraient des choses connues de tout le monde? — Ce doute, cher Alphonse, prouve bien que vous avez peu lu dans votre vie!...

Comme Thélismar achevait ces paroles, Alphonse fit un mouvement de surprise; et poussant Thélismar : — Regardez devant vous, s'écria-t-il; voyez l'étrange figure là-bas sous cet arbre.

Terminons ici la veillée, dit madame de Clémire en s'interrompant; je me sens ce soir un peu fatiguée.

Le lendemain madame de Clémire satisfit la vive curiosité de ses enfants, et reprenant son manuscrit, elle lut ce qui suit :

Thélismar leva la tête, et regardant Alphonse: — Que pensez-vous de cette figure? lui dit-il. — C'est un sauvage, reprit Alphonse, mais il est bien laid... Tenez, le voyez-vous marcher en s'appuyant sur un bâton?... il nous évite... — Vous prenez cet être pour un homme? — Assurément. — Et si c'était un singe?... — Un singe de cette taille! il est plus grand que moi; il marche naturellement comme nous: ses jambes ont la forme des nôtres. — Ce n'est cependant qu'un animal [1], mais un animal très singulier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui-même, sans se reconnaître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature [2]... » — Que vous m'étonnez!... Et ce singe qui était assis tranquillement au pied de cet arbre, a-t-il, comme les petits singes, des mouvements brusques et précipités? — Point du tout; sa démarche est grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux et très différent de celui des autres singes... — Il n'a pas un *sabot de cheval;* il est plus grand que nous, fait comme nous. — « Le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal... mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin; s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à

[1] *L'orang-outang;* il y en a qui ont plus de six pieds.
[2] M. de Buffon.

l'espèce, à l'animal qui nous paraît le plus mal organisé, cette espèce serait bientôt devenue la rivale de l'homme : vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût parlé. Quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot et le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée, et au dehors par la parole[1]. »

Alphonse était dans le ravissement. — A présent, dit-il, je suis curieux d'apprendre ce que répondent à cela ces auteurs qui prétendent que notre forme seule nous élève au-dessus des animaux. — Ils ne connaissaient pas l'animal que vous venez de voir, pas plus que beaucoup d'autres espèces à peu près semblables.

Thélismar et Alphonse se trouvaient au bord d'un lac entouré de rochers; le guide qui les conduisait leur proposa de s'arrêter et d'attendre les autres voyageurs qui les suivaient de loin. Thélismar s'assit à l'ombre, et tirant deux livres de sa poche, il en donna un à Alphonse en lui indiquant un chapitre qu'il le pria de lire avec attention. Alphonse le lui promit, en ajoutant qu'il allait s'asseoir tout seul à l'écart, afin de lire avec moins de distraction. En effet il s'éloigna, et après avoir fait deux cents pas, il s'arrêta au bord du lac. Au lieu de lire, il tomba dans une profonde rêverie. Le murmure de l'eau, les rochers, la fraîcheur de la verdure, tout lui retraçait un souvenir qu'il n'avait pas la force d'écarter de son imagination. Il se rappelait la fontaine où il avait vu Dalinde et ne put résister au désir de prononcer un nom si cher. Certain de ne pouvoir plus être entendu de Thélismar, il s'écria : *Dalinde! Dalinde!* Presque au même instant il entendit marcher, tourna la tête; c'était Thélismar qui venait à lui. Aussitôt il reprit son livre. Mais en ce moment une voix douce et sonore, paraissant sortir des rochers, répéta les mots *Dalinde! Dalinde!* Thélismar les entendit, et son étonnement fut extrême en reconnaissant que ce n'était point Alphonse qui parlait. Alphonse n'était pas moins surpris. Il allait questionner

[1] M. de Buffon.

Thélismar sur ce prodige, lorsqu'une autre voix lui coupa la parole en prononçant deux fois le même nom. Quel enchantement est ceci! s'écria Alphonse [1]. — Il faut convenir, dit Thélismar en riant, que les faunes et les sylvains de ces rochers sont de dangereux confidents; les nymphes de la fontaine de *l'Amitié* étaient plus discrètes; mais dites-moi si vous avez été content du chapitre que je vous avais prié de lire.

Alphonse rougit et ne répondit que par un soupir; Thélismar changea d'entretien et rejoignit avec son jeune ami les autres voyageurs.

Après avoir parcouru la côte d'Or, le royaume de Juida, le royaume de Benin, pays habité par des sauvages plus civilisés que leurs voisins, on arriva au Congo, où Alphonse faillit perdre la vie par suite de son impétuosité et de son imprudence.

La petite troupe de voyageurs était en route; Alphonse seul marchait à deux ou trois cents pas en avant. On approchait d'un vaste étang entouré de huttes de sauvages; Alphonse, levant les yeux, crut voir de l'autre côté de l'étang une espèce de mur qui en bordait la rive. Ne concevant pas pour quel usage on avait élevé ce mur, il hâta le pas dans l'intention de l'examiner de plus près; il s'aperçut bientôt que ce prétendu mur avait du mouvement, et distingua des guerriers vêtus de rouge et rangés en bataille. Quelques sentinelles veillaient de distance en distance. Alphonse vit qu'il était découvert; car, aussitôt que les sentinelles l'eurent aperçu, l'alarme fut donnée, et l'air retentit d'un son éclatant semblable à celui des trompettes. Comme Alphonse délibérait s'il avancerait ou s'il retournerait sur ses pas, il vit toute la troupe s'ébranler, s'agiter, s'élever de terre, et enfin s'envoler; ce formidable escadron n'était autre chose que d'énormes oiseaux d'une couleur rouge, si brillante, que lorsqu'ils eurent pris l'essor, leurs ailes paraissaient absolument enflammées. Alphonse, désirant porter à Thélismar un de ces oiseaux

[1] Alphonse doit paraître bien ignorant, puisqu'il n'a pas compris que c'était un écho qui répétait le nom de Dalinde; mais il ne faut pas oublier que son éducation avait été très négligée.

extraordinaires, tira sur la troupe et en tua un. Au bruit que fit le coup de fusil, quelques nègres, sortant des huttes qui environnaient l'étang, accoururent avec précipitation, et en apercevant Alphonse qui ramassait l'oiseau qu'il venait de tuer, ils poussèrent des cris horribles. A l'instant tous les nègres sortirent de leurs cases, et se réunissant, vinrent fondre sur Alphonse; assailli par une grêle de pierres et de traits, il allait succomber sous leurs coups, si Thélismar et les autres voyageurs ne fussent accourus. Les sauvages prirent la fuite, et Alphonse en fut quitte pour quelques blessures légères. Thélismar le réprimanda vivement et lui apprit que ces nègres avaient pour cette espèce d'oiseaux une telle vénération, qu'ils ne souffraient pas qu'on leur fît le moindre mal, et qu'ils se croyaient obligés de venger leur mort. Le son bruyant qu'Alphonse avait pris pour celui de trompettes n'était autre que le cri de ces oiseaux, cri si fort et si pénétrant, qu'il se fait entendre à une grande distance.

Cette dernière aventure rendit Alphonse plus circonspect à l'avenir[1].

On se remit en route, et l'on visita plusieurs hordes sauvages dont Thélismar voulait connaître les mœurs. De tous les peuples

[1] Cet oiseau s'appelle *flammant*. Les Grecs l'appelaient *phénicoptère*, nom qui signifiait dans leur langue *oiseau à l'aile de flamme*, parce qu'en effet, lorsqu'il vole à l'opposite du soleil, il paraît tout flamboyant comme un brandon de feu. Le plumage des jeunes est couleur de rose, et quand ils ont dix mois leurs plumes sont couleur de feu. Nos plus anciens naturalistes français appelaient cet oiseau *flambant*; « et peu après, dit « M. de Buffon, l'étymologie oubliée permit d'écrire *flammant*, et, d'un oiseau couleur « de feu ou de flamme, on fit un oiseau de Flandre, où il n'a jamais paru. Cette aile « couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte cet oiseau : son bec « d'une forme extraordinaire, ses jambes d'une excessive hauteur, son cou long et « grêle, son corps plus haut monté, quoique plus petit que celui de la cigogne, offrent « une figure d'un beau bizarre, et d'une forme distinguée parmi les plus grands oiseaux « de rivage...

« Le flammant se trouve dans l'ancien continent, depuis les côtes de la Méditer- « ranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique... Ils sont en quantité dans les « provinces occidentales de l'Afrique, à Angola, au Congo, où, par un respect super- « stitieux, les nègres ne souffrent pas qu'on tue un seul de ces oiseaux... Ces oiseaux « sont toujours en troupes : ils se forment naturellement en file, ce qui à une certaine « distance, ressemble à un mur de brique, et, de moins loin, à des soldats rangés en « ligne. Leur chair est un mets recherché : les anciens en ont parlé comme d'un gibier « exquis, etc. »

barbares de l'Afrique, la nation la plus intéressante est sans contredit celle des Hottentots, peuple qui remplit dans toute leur étendue les devoirs de l'amitié et de l'hospitalité.

Durant son séjour chez les Hottentots, Thélismar se promenait un matin avec Alphonse, précédés d'un guide qui portait un sac rempli de provisions. En passant sur le pont rustique d'une petite rivière, le guide laissa tomber son sac dans l'eau. Au même moment, craignant sans doute la colère des voyageurs, il prit la fuite et disparut. Cet événement attrista Alphonse, qui mourait de faim. — Je suis sûr, dit Thélismar, de retrouver mon chemin; mais avant de nous remettre en route, reposons-nous un instant sous ces beaux arbres.

Ils s'assirent sur l'herbe; Alphonse se plaignait amèrement de la nécessité où ils étaient de faire encore une lieue avant de manger, lorsque Thélismar s'écria : — Paix! écoutons.

Alphonse entendit un cri fort aigu, et, à son grand étonnement, Thélismar y répondit par un autre cri, mais d'un ton plus grave; et se levant : —Venez, dit-il; puisque vous avez une faim si pressante, je vais vous donner à dîner.

Aussitôt Thélismar jeta plusieurs cris de suite, et Alphonse aperçut un bel oiseau vert et blanc qui planait vers eux. — Suivons ce nouveau guide, dit Thélismar : il nous dédommagera de la maladresse de celui qui nous a quittés.

Alphonse ne savait que penser; il marchait en silence et regardait attentivement l'oiseau, qui, au bout de quelques minutes, alla se poser sur un gros arbre creux.—Arrêtons-nous, dit Thélismar : l'oiseau viendra nous chercher, s'il a quelque chose de bon à nous découvrir.

En effet, l'oiseau, voyant qu'ils tardaient à s'approcher, redoubla ses cris, revint au-devant d'eux, retourna à son arbre, s'y arrêta et voltigea autour; il semblait le leur indiquer d'une manière très marquée. — Allons donc, dit Thélismar : il nous invite à dîner de si bonne grâce, qu'il n'y a pas moyen de le refuser.

On s'approcha de l'arbre, et l'on y découvrit, au grand étonnement d'Alphonse, une ruche remplie de miel.

Tandis que nos deux voyageurs étaient occupés à se saisir du miel, l'oiseau, qui s'était envolé sur un buisson voisin, paraissait observer avec intérêt ce qui se passait. — Il est juste, reprit Thélismar, de lui laisser sa part de butin.

On déposa sur une feuille une cuillerée de miel, que l'oiseau vint manger aussitôt que les voyageurs eurent abandonné l'arbre. Dans le cours d'une demi-heure, le même oiseau leur découvrit encore deux autres ruches, et Alphonse, rassasié de miel, se remit gaiement en route [1].

On quitta les Hottentots, et l'on s'embarqua pour l'île de Madagascar. Ensuite on parcourt toute la côte orientale de l'Afrique; quittant bientôt cette partie du monde, après un court séjour dans l'île de Socotora, on prit terre dans l'Arabie Heureuse. Les voyageurs visitèrent la Mecque, Médine; après avoir traversé une partie du désert, ils rentrèrent en Afrique par l'isthme de Suez, et arrivèrent au Caire.

Ils admirèrent les fameuses pyramides d'Égypte; de là ils se rendirent à Alexandrie, où ils trouvèrent un vaisseau prêt à mettre à la voile, qui les conduisit à l'île de Théra [2].

Alphonse s'éloigna avec joie du climat brûlant de l'Afrique, et fut ravi de se retrouver en Europe et sous le beau ciel de la Grèce, dans des lieux où tout lui retraçait les fictions riantes de la Fable, et les mœurs intéressantes décrites par Homère.

En débarquant à Théra, Thélismar et Alphonse apprirent que le volcan situé dans cette île causait de l'inquiétude aux habitants, qu'il paraissait se rallumer, qu'il fumait et jetait des pierres. Le lendemain, nos voyageurs se mirent en marche au lever de l'aurore, et

[1] Cet oiseau existe réellement au cap de Bonne-Espérance, et on lui donne le nom de coucou indicateur.

[2] Ile de l'Archipel, au nord de Candie; elle fait partie de celle qu'on nomme *Santorin* ou *Santorini*, parce que sainte Irène en est la patronne. Elle est sortie de la mer par suite d'éruptions volcaniques.

se firent conduire vers le volcan. Ils en étaient à une lieue, lorsque leur guide s'arrêta, en leur disant qu'il croyait entendre un bruit extraordinaire. Alphonse et Thélismar prêtent l'oreille, et entendent en effet une espèce de mugissement qui semblait venir du fond de la terre. Cependant ils font encore un demi-quart de lieue. A mesure qu'ils approchent le mugissement souterrain devient plus fort; bientôt il est accompagné de sifflements affreux. Au même moment, ils observent que la fumée du volcan s'épaissit et devient rougeâtre. — Retournons sur nos pas, dit Thélismar.

Comme il achevait ces mots, il entend un bruit épouvantable, et tournant la tête en fuyant vers la mer, ils voient la montagne embrasée, couverte de flammes qui s'élevaient dans les airs en lançant de toutes parts des gerbes de feu et des fusées étincelantes. Le guide effrayé les égare, et leur fait prendre un chemin de traverse, qui les rapproche du volcan. Ils se trouvent alors en face de la redoutable montagne, dans une prairie bordée de peupliers; des torrents de feu descendaient impétueusement de la montagne et se répandaient dans la plaine. Ces fleuves ardents brûlaient et renversaient tout ce qui se rencontrait sur leur passage. On voyait à leur approche l'herbe et les fleurs se flétrir, les feuilles jaunir et se détacher des arbres, les ruisseaux disparaître, les fontaines se tarir, et les oiseaux éperdus tomber des branches desséchées. En même temps des nuages brûlants d'une cendre épaisse et blanchâtre, se dispersant en forme de pluie, obscurcissaient les airs.

Alphonse et Thélismar s'éloignèrent précipitamment de ces lieux désolés; après avoir erré longtemps dans des routes inconnues, ils arrivèrent enfin sur les bords de la mer; quelques insulaires accourus sur le rivage leur apprirent que le volcan ne vomissait plus de flammes, et que l'éruption était finie. Alphonse et Thélismar se firent conduire à leur habitation; et deux jours après ils quittèrent cette île pour se rendre à celle de *Polycandro*[1].

[1] L'une des Cyclades, au sud de Paros et d'Antiparos.

Là, ils rencontrèrent un voyageur suédois, ancien ami de Thélismar, qui s'offrit à leur servir de guide, et à les suivre dans toutes leurs promenades. Il les conduisit dans sa maison, qu'il voulut partager avec eux, et le soir après souper, s'adressant à Alphonse : — Vous voyez, lui dit-il, que cette habitation est simple ; pourtant, si vous aimez la magnificence, j'ai de quoi vous satisfaire : je veux vous donner une fête dans un palais dont la richesse et l'éclat vous surprendront. Frédéric (c'était le nom de l'ami de Thélismar) se leva, appela ses gens, qui vinrent avec des flambeaux, et il sortit avec Alphonse et Thélismar. Au bout d'une demi-heure de marche, ils se trouvèrent devant une masse énorme de rochers. — Voilà mon palais, dit Frédéric ; l'aspect en est sauvage, mais il ne faut pas toujours juger sur l'apparence. Arrêtons-nous ici un moment, et laissons d'abord entrer nos gens.

Alors les gens de Frédéric distribuèrent des flambeaux à une douzaine d'hommes qui les avaient suivis. Chacun alluma son flambeau et s'éloigna des voyageurs. Quand Frédéric les vit à une certaine distance, il se remit en marche.

Après avoir fait cent pas, ils aperçurent une immense arcade, et furent frappés du vif éclat d'une lumière éblouissante. — Entrons, dit Frédéric ; admirez le péristyle de mon palais ! qu'en dites-vous? Alphonse ne répondit rien ; il était trop occupé à considérer le spectacle brillant qui s'offrait à ses regards. Les murs de ce vaste péristyle lui parurent entièrement couverts d'or, de rubis et de diamants, et le plafond parsemé de guirlandes élégantes et de pendeloques de cristal. Le plancher même sur lequel il marchait était pavé de la même matière brillante...

— Ah ! maman, s'écria Caroline, pardonnez-moi de vous interrompre ; mais je n'y puis plus tenir... Ces diamants étaient-ils fins ?... — Ils paraissaient l'être, mais au point que l'œil le plus connaisseur y eût été trompé. — Tout cela est bien singulier !..... Est-il vrai, chère maman, que ce palais ait existé ?... — Il existe encore. — Encore !... — Rien n'est plus vrai... — Dans l'île de

Polycandro? La jolie île! Maman, vous nous la montrerez demain sur la carte?... — Je vous le promets... — Maman, si vous le permettez, à ma première leçon de géographie, j'indiquerai sur les cartes tous les voyages d'Alphonse, car je m'en souviens parfaitement, ainsi que des choses extraordinaires qu'il a vues. — J'y consens; en attendant, reprenons notre conte.

Frédéric fit admirer à Alphonse l'étendue de ce superbe palais; et après avoir passé plus de deux heures à le parcourir et à le contempler, les voyageurs le quittèrent et reprirent le chemin de leur petite maison. Alphonse, instruit par Thélismar, apprit que le prétendu palais de Frédéric était l'ouvrage de la nature, et il l'en admira davantage encore [1].

Thélismar, ayant déjà fait le voyage de l'Italie, n'avait pas le projet d'y retourner; mais son ami Frédéric, qui partait pour Reggio, le conjura d'y venir avec lui, et Thélismar y consentit d'autant plus facilement, que cette partie de l'Italie était la seule qu'il ne connût pas. Frédéric, Alphonse et Thélismar quittèrent Polycandro, et partirent pour la Morée [2]. Ils y virent les ruines d'Épidaure et celles de Lacédémone. De la Morée, ils passèrent à l'île de Céphalonie, où, se rembarquant encore, ils se rendirent à Reggio [3].

Le lendemain de leur arrivée dans cette ville, les trois voyageurs déjeunèrent dans la chambre de Thélismar, dont la fenêtre donnait sur la mer; leur conversation fut interrompue par mille cris de joie qui se faisaient entendre de tous côtés. Alphonse sortit promptement pour s'informer de la cause de ces bruyantes acclamations. Il rencontra plusieurs personnes qui se précipitaient en tumulte vers l'escalier. Il les interrogea; elles répondirent en courant : — Nous allons sur le rivage voir *les châteaux de la fée Morgana*...

Alphonse rentra, et rendit compte de cette étrange réponse; on

[1] Plusieurs voyageurs parlent de la grotte de Polycandro, dont toute la décoration consiste en stalactites et en congélations de toutes sortes.

[2] Grande presqu'île, autrefois le Péloponèse.

[3] Au royaume de Naples, dans la Calabre ultérieure. Il y a une autre ville de ce nom, en Italie, dans le Modénois.

ouvrit les fenêtres, et les voyageurs furent témoins d'un spectacle dont la beauté et la singularité surpassaient tout ce qu'ils avaient vu jusqu'ici. « La mer qui baigne les rivages de la Sicile, se gonflant et s'élevant par degrés, forma bientôt la parfaite représentation d'une immense et obscure chaîne de montagnes, tandis que les flots qui se brisent contre les côtes de la Calabre, affaissés et tranquilles, n'offraient plus qu'une surface unie; et cette partie de la mer devint semblable à un vaste et brillant miroir, doucement incliné vers les murs de Reggio. Alors parut sur cette glace la plus merveilleuse peinture : on y vit distinctement plusieurs milliers de pilastres d'une élégante proportion, placés avec symétrie et réfléchissant les vives couleurs de l'arc-en-ciel. Au bout d'un moment, ces superbes pilastres changèrent de forme et se ployèrent en arcades majestueuses, qui, bientôt s'évanouissant, firent place à une multitude innombrable de magnifiques châteaux tous parfaitement semblables [1]; à ces palais succédèrent des tours et des colonnades, et enfin des arbres et d'immenses forêts de cyprès et de palmiers. » Après cette dernière décoration, le tableau magique disparut; la mer reprit son aspect ordinaire, et le peuple qui bordait le rivage battit des mains avec transport, en répétant mille fois, dans des cris d'allégresse, le nom de la *fée Morgana*.

— Eh bien! maman, interrompit Pulchérie, nous voilà donc retombés dans les contes des fées? — Point du tout; ce dernier phénomène, ainsi que tous les autres, est pris dans la nature. — Il y a une *fée Morgana?* — Je vous ai conté ce que disait le peuple de Reggio; le peuple est partout ignorant et crédule; il aime les fables, et les adopte aisément. — Mais ces tableaux magiques? — Sont produits par des causes naturelles. — Je ne conçois plus à présent comment on ne passe pas sa vie à voyager, à lire, à s'instruire, pour apprendre ou pour voir des choses si curieuses et si intéressantes. Mais, chère maman, daignez reprendre votre manuscrit.

[1] Tout ce passage a été traduit du *Voyage au royaume des Deux-Siciles*, de Swinburne.

Alphonse commençait à penser comme vous; l'étonnement que lui causaient tant d'événements extraordinaires excitait en lui la plus vive curiosité et le désir le plus vrai de s'instruire. Insensiblement il perdait tous ses goûts frivoles, il devenait réfléchi, il parlait avec réserve, il écoutait avec attention; mais, à mesure que sa raison se perfectionnait, il découvrait dans sa conduite passée des fautes dont chaque réflexion lui rendait le repentir plus amer et plus douloureux. Il ne comprenait plus comment il avait pu quitter son père. Le silence obstiné de don Ramire l'accablait, et lui causait une inquiétude déchirante; il brûlait du désir d'arriver à Constantinople; il se flattait d'y trouver des lettres du Portugal, et quoiqu'il eût pris pour Thélismar un vif attachement, quoiqu'il eût presque la certitude d'obtenir un jour la main de Dalinde, il prit la résolution de quitter Thélismar à Constantinople, s'il n'y recevait point des nouvelles de son père, de retourner en Portugal, et de sacrifier au devoir le plus sacré et ses espérances et toute la félicité de sa vie.

Cette résolution le plongea dans la mélancolie; Thélismar en cherchait en vain la cause, et l'augmentait encore en voulant la dissiper par les marques de la plus tendre affection. Pour dissiper sa tristesse, il parlait devant lui de Dalinde; et ces entretiens, loin d'adoucir les chagrins secrets d'Alphonse, les aigrissaient encore. Enfin Thélismar, ayant pris congé de Frédéric, quitta Reggio, traversa la Grèce, et arriva à Constantinople sur la fin du mois d'avril.

Alphonse trouva à Constantinople une lettre de Portugal; il la reçut avec un trouble inexprimable : cette lettre n'était point de don Ramire, mais on mandait à Alphonse que son père était revenu en Portugal et avait même passé quelque temps à Lisbonne; il venait d'en partir, en annonçant qu'il allait entreprendre un voyage qui durerait dix-huit mois; on savait que don Ramire avait eu plusieurs entretiens particuliers avec le roi, et l'on pensait que son voyage avait pour but quelques négociations secrètes; on s'attendait d'autant plus à le voir rentrer dans le ministère, à son retour, que huit jours après son départ son successeur et son ennemi

avait été disgracié. La personne qui donnait ces détails terminait en disant qu'elle n'avait pu voir don Ramire comme Alphonse l'en avait priée, parce qu'ayant fait un assez long séjour en France, elle n'était revenue à Lisbonne que trois semaines après le départ de don Ramire.

Alphonse, calculant par la date de cette lettre que son père ne reviendrait que dans quinze ou seize mois en Portugal, renonça au projet d'y retourner avant ce temps. En effet, entièrement dénué de fortune, il n'aurait eu aucun moyen d'y subsister en l'absence de don Ramire. Il se décida donc à continuer ses voyages, d'autant plus qu'il se croyait sûr d'être de retour en Europe avant un an. Le silence de son père l'affligeait profondément ; mais enfin, rassuré sur le sort de don Ramire, il se soumit au sien, ne doutant pas que le temps et sa conduite ne lui rendissent la tendresse de son père, et espérant le fléchir par sa soumission et son repentir.

Frédéric avait donné à Thélismar des lettres pour un Grec de ses amis, qui possédait une charmante habitation sur le canal de la mer Noire. Ce Grec, nommé Nicandre, n'était point alors à Constantinople. Thélismar et Alphonse, au bout de quinze jours, se firent conduire à Buyuk-Déré, village à huit milles de Constantinople [1], et dans lequel Nicandre avec sa famille passait une partie de l'été. Ce fut le 1er mai, à dix heures du matin, que les deux voyageurs arrivèrent à Buyuk-Déré. En entrant dans le village, ils virent les rues remplies de jeunes gens vêtus avec élégance et couronnés de fleurs, chantant ou jouant de divers instruments ; toutes les maisons étaient décorées de guirlandes et de festons de roses. Ce spectacle ravit Alphonse ; Thélismar, instruit des usages de la Grèce, lui apprit qu'on célébrait ainsi tous les ans le premier jour du mois de mai ; que dans ce jour solennel les jeunes gens attachaient des couronnes de fleurs sur les portes de la maison de leurs fiancées, et chantaient sous leurs fenêtres.

[1] La position de ce village est très agréable ; les ministres et plusieurs particuliers y ont des maisons de campagne (*Voyage littéraire de la Grèce*, par M. Guys, tome I).

Les voyageurs, après s'être arrêtés assez longtemps dans la première rue, continuèrent leur chemin ; Alphonse aperçut de loin une maison décorée avec le plus grand soin ; c'était celle de Nicandre ; Alphonse et Thélismar y entrèrent, Nicandre vint aussitôt les recevoir ; et après avoir lu la lettre de Frédéric, il les embrassa affectueusement l'un et l'autre, et leur témoigna le plus vif désir de les retenir longtemps chez lui.

Nicandre, ainsi que toute sa famille, parlait assez bien français ; Thélismar savait parfaitement cette langue, mais Alphonse l'entendait un peu. Nicandre appela des esclaves, qui conduisirent les voyageurs dans une grande salle revêtue de marbre de Paros, où on leur prépara un bain. Après le bain, Nicandre vint les retrouver, et les mena dans l'appartement de Glaphire, son épouse. Glaphire était assise sur un sopha avec ses deux filles Glycère et Zoé, et une vieille et vénérable femme, nourrice de Nicandre, et que, suivant l'usage des Grecs modernes, on appelait dans la famille *Paramana*, nom justement accordé par la reconnaissance, puisqu'il signifie *seconde mère*. Les deux jeunes personnes portaient l'une et l'autre de longues robes flottantes, des voiles blancs ornés de franges d'or, et des ceintures richement brodées, et attachées avec des boucles d'émeraude. Glaphire et Nicandre questionnèrent Thélismar sur ses voyages, et l'engagèrent à conter une partie de ses aventures. Ensuite on passa dans la salle à manger, et l'on se mit à table. Après le dîner, Nicandre proposa à ses hôtes de les conduire à la promenade ; ce qui fut accepté.

Il les mena dans la campagne. En approchant d'une vaste prairie, ils virent une multitude de jeunes filles vêtues de blanc et tenant dans leurs mains des palmes vertes, ou des branches de myrte et d'oranger. Les unes dansaient, les autres cueillaient des fleurs, en chantant les plaisirs et le retour du printemps. — Voyez-vous, dit Nicandre, cette jeune fille couronnée de roses, et plus parée que ses compagnes ? C'est la reine de la fête ; elle représente la déesse des fleurs, et sous le nom charmant de Flore, elle reçoit les

hommages de toute la troupe champêtre ; mais son empire n'est que celui de la jeunesse et de la beauté : il sera peu durable ; son règne doit finir avant le déclin du jour.

Comme Nicandre achevait ces mots, la jeune fille fit un signal qui rassembla autour d'elle toutes ses compagnes. Alors l'une d'elles chanta une hymne en l'honneur de Flore et du printemps ; à chaque couplet, on répétait en chœur ce refrain : « Soyez la bienvenue, nymphe, déesse du mois de mai. » Et l'on se remit à danser.

Après avoir fait plusieurs fois le tour de la prairie, Nicandre ramena chez lui les voyageurs ; ils y trouvèrent Glaphire et ses filles, au milieu de leurs esclaves, occupées à à broder, et contant tour à tour de petites histoires, ou des fables morales. Quoique Alphonse n'entendît pas le grec, ce tableau le charma : c'était la jeune Zoé qui parlait ; Thélismar l'avait conjurée de continuer son récit, et elle le reprit avec une grâce qu'augmentaient encore sa vive rougeur et son modeste embarras. Zoé contait l'histoire d'une jeune personne à la veille de se marier et de quitter la maison paternelle ; elle dépeignit avec autant de vérité que de sentiment la douleur intéressante et profonde d'une fille tendre et reconnaissante, qui s'arrache des bras d'une famille chérie. Glycère écoutait ce récit avec une extrême émotion : tout à coup des pleurs involontaires s'échappant de ses paupières baissées tombèrent sur son ouvrage et mouillèrent la fleur qu'elle brodait. Dans cet instant, sa mère qui la regardait l'appela d'une voix entrecoupée, en lui tendant les bras. Glycère se leva, et courut se jeter aux genoux de sa mère en fondant en larmes : l'histoire fut interrompue. Nicandre s'approcha de Glycère, l'embrassa tendrement. Zoé, attendrie, s'empressa vers sa sœur. Nicandre, au bout d'un moment, emmenant Alphonse et Thélismar dans une salle voisine, leur expliqua la cause de tout ce qu'ils venaient de voir et leur apprit que Glycère était à la veille de se marier.

En effet, le soir même le jeune homme choisi pour être l'époux de Glycère envoya chez Nicandre de grandes corbeilles magnifique-

ment ornées et contenant les pierreries et les présents de noce destinés à Glycère et à sa famille ; le lendemain le jeune Grec, suivi de tous ses parents, se rendit à la maison de Nicandre. Alors parut la belle et touchante Glycère. Elle était vêtue d'une robe d'argent brodée d'or et de perles, rattachée avec une ceinture de diamants. Ses longs cheveux tressés flottaient sur ses épaules ; une couronne d'immortelles ornait sa tête. Glycère se jeta, en pleurant, dans les bras de sa mère... et reçut à genoux la bénédiction paternelle, que Nicandre prononça avec un profond attendrissement, mais à haute voix et d'un ton ferme ; tandis que la sensible mère, hors d'état de pouvoir articuler une seule parole, pressait dans ses mains tremblantes les mains de sa fille, en élevant vers le ciel des yeux noyés de larmes.

Après cette cérémonie touchante, les deux familles réunies, suivies de tous leurs esclaves, sortirent de la maison pour se rendre à l'église. Devant le cortége marchait une troupe de joueurs d'instruments et de chanteurs. Ensuite venait la jeune mariée, soutenue par son père et par sa mère. Timide et tremblante, elle marchait lentement, les yeux baissés, s'efforçant en vain de retenir ses pleurs. On portait devant elle, suivant l'antique usage de la Grèce, le *flambeau de l'Hyménée*. Ses esclaves, son époux, les parents et les amis fermaient la marche : ils arrivèrent dans cet ordre à l'église. Après la célébration, on reconduisit en pompe les nouveaux époux dans leur maison, dont la façade était illuminée et décorée de feuillage. On offrit des coupes de vin à tous les convives, et aux jeunes gens des bouquets enlacés avec des fils d'or, en leur disant : *Mariez-vous aussi*. On passa dans la salle du banquet, où l'on dansa jusqu'à minuit.

Alphonse revint de cette fête triste et chagrin. Le souvenir de Dalinde, et la crainte de ne goûter peut-être jamais le bonheur dont il était témoin, avaient rempli son âme d'amertume. Il conserva cette mélancolie plusieurs jours ; mais la nouveauté et l'agrément des objets qui l'entouraient, et surtout la tendresse de Thélismar, la dissipèrent insensiblement.

Cependant la famille de Nicandre éprouvait un bien vif chagrin. Un de leurs amis revenant d'un petit voyage tomba malade, et mourut au bout de quatre jours. Nicandre donna à Thélismar les détails les plus intéressants sur l'ami qu'il perdait. Cet homme avait renoncé à tous les honneurs auxquels son état et ses alliances lui donnaient le droit d'aspirer, afin de pouvoir se livrer entièrement aux charmes de l'étude et de l'amitié. — Ce sage, continua Nicandre, retiré dans une maison délicieuse, voisine de la mienne, donnait aux infortunés la plus grande partie de sa fortune. Il consacrait le reste à l'embellissement de son habitation. Il avait une sœur digne d'être son amie ; elle logeait avec lui, le suivait partout ; jamais elle ne se consolera de sa perte. Demain, poursuivit Nicandre, nous rendrons les derniers devoirs à mon malheureux ami. Sa sœur infortunée conduira la pompe funèbre. — Mais, dit Thélismar, comment pourra-t-elle en avoir le courage ? — Vous qui voulez connaître nos mœurs, reprit Nicandre, venez à cette triste cérémonie, vous verrez quelle force on trouve dans le désespoir. Ici la douleur n'est jamais concentrée ; elle se montre dans toute son énergie. Chez un peuple esclave des bienséances et de l'usage, la douleur doit être morne et muette ; mais chez nous elle est éloquente et sublime.

Cet entretien excita l'intérêt et la curiosité de Thélismar ; il ne manqua pas, accompagné d'Alphonse, de suivre Nicandre aux funérailles de son ami. On se rendit d'abord à la maison d'Euphrosine (c'était le nom de la sœur du mort). Ils entrèrent dans une salle tendue de noir, où le mort, à visage découvert, et magnifiquement habillé, était couché sur son cercueil. Des esclaves à genoux entouraient le cercueil, et exprimaient leur douleur par des larmes et des gémissements. Thélismar distingua parmi cette troupe un vieillard qui paraissait plus affligé que les autres. Nicandre s'en approcha et lui parla. Thélismar questionna Nicandre sur ce vieillard : — Son nom est Zaphiri, répondit Nicandre ; il a vu naître celui que nous pleurons ; il a presque perdu l'usage de ses jambes, et l'impossibilité de suivre la pompe funèbre ajoute encore à son

affliction. Il vient de me dire qu'il ne lui restait plus qu'un seul plaisir sur la terre, celui de prendre soin des oiseaux et de cultiver les fleurs qui faisaient les délices de son cher maître.

En ce moment on entendit des cris si déchirants, que Thélismar et Alphonse en furent profondément émus. — Écoutez! s'écria Nicandre, c'est la malheureuse Euphrosine!

Une femme échevelée, et vêtue de longs habits de deuil, s'avança à pas lents, appuyée sur des esclaves qui la soutenaient. Sa pâleur, ses larmes témoignaient de sa douleur; ses cris, ses gémissements avaient un accent de désespoir si pénétrant et si vrai, qu'on ne put se défendre d'une sorte de saisissement.

Bientôt le patriarche arriva suivi de son cortége. On enleva le corps, les chants funèbres commencèrent, et l'on sortit de la maison. Après avoir traversé le village, on se dirigea vers le champ des morts. En apercevant la sépulture préparée pour son frère, Euphrosine poussa des cris déchirants et se cacha le visage avec son voile. Enfin, on approcha de la fosse : la pompe funèbre s'arrêta; le patriarche prononça les prières d'usage, embrassa le mort et s'éloigna. Euphrosine, relevant son voile, vint tomber à genoux auprès du cercueil de son frère! — O mon frère! s'écria-t-elle, reçois les derniers adieux de ton infortunée sœur!... Je te revois pour la dernière fois!... Est-ce donc là mon frère?... Hélas! je reconnais encore ses traits!... Mais je l'appelle en vain : son visage porte l'inaltérable empreinte d'une morne tranquillité!... Ce calme affreux!... c'est celui de la mort!... Mon frère! tu n'es plus qu'une ombre, la malheureuse Euphrosine n'embrasse plus qu'une vaine image!... Tu vas pour jamais disparaître à mes yeux!... Pour jamais!... Non, je ne puis me soumettre à cette horrible séparation! je ne souffrirai point qu'une main cruelle t'arrache de mes bras pour te descendre dans la tombe!... Arrêtez, barbares, arrêtez! cessez de creuser ce tombeau! prenez pitié de ma douleur, ou craignez mon désespoir!...

A la vue du patriarche, qui s'avançait pour enlever le corps,

Euphrosine poussa un cri d'effroi; ses esclaves l'entourèrent, et malgré sa résistance l'entraînèrent à quelques pas de la fosse. Hors d'elle-même, elle déchira ses vêtements, arracha ses longs cheveux et les jeta dans la fosse... Cependant ses larmes s'arrêtèrent, elle considéra d'un œil fixe le cercueil descendu dans le tombeau; mais lorsqu'elle vit soulever le marbre qui devait le couvrir, elle s'écria : — O Dieu! c'en est donc fait!

En disant ces mots, elle pâlit, ses yeux se fermèrent, elle tomba évanouie dans les bras de ses esclaves. On la transporta loin du tombeau, et lorsqu'elle eut repris sa connaissance, les parents et les amis, suivant l'usage, la reconduisirent chez elle.

Pour pénétrer dans la maison mortuaire, il fallait traverser un jardin. En entrant dans ce jardin, on y trouva le vieil esclave Zaphiri, tenant d'une main une serpe et de l'autre un arrosoir. A cette vue Euphrosine tressaillit, et s'élançant vers l'esclave : — O Zaphiri! dit-elle, que fais-tu? — Hélas! je prends soin des fleurs que mon maître aimait tant! — Malheureux vieillard! interrompit Euphrosine en se saisissant de la serpe, mon frère n'est plus! ces lieux ne doivent être pour nous désormais qu'un séjour de douleur... Que tout ce qui les embellissait disparaisse ou soit anéanti. Ouvrez ces volières, rendez la liberté à ces oiseaux; leur doux ramage, leur gaieté me déchirent le cœur!... Et ces fleurs cultivées par les mains de mon frère... qu'elles périssent avec lui!...

En achevant ces mots, Euphrosine, d'un air égaré, parcourut avec rapidité le parterre en coupant ou brisant toutes les fleurs qui se trouvent sur son passage.

Cette scène touchante fit la plus vive impression sur Alphonse. Lorsqu'il fut de retour chez Nicandre : — Expliquez-moi, dit-il à Thélismar, comment des idées si opposées peuvent résulter des mêmes sentiments. Pourquoi ce vieillard se plaît-il à cultiver les fleurs de son maître, tandis qu'au contraire Euphrosine trouvait une sorte de consolation à les détruire? — Laquelle de ces deux actions vous paraît la plus naturelle? demanda à son tour Thélis-

mar? — Celle du vieillard ; cependant l'autre m'a causé bien plus d'émotion. — Une sensibilité commune, dit Thélismar, ne produit que des effets communs; une sensibilité profonde produit naturellement des idées et des actions extraordinaires.

Thélismar et Alphonse, après avoir passé encore quelques jours à Buyuk-Déré, prirent congé de Nicandre et de son intéressante famille : ils quittèrent la Grèce, et entrèrent en Asie par l'Anatolie. Ils séjournèrent à Bagdad [1], à Bassora [2], et s'arrêtant à l'île de Rahrein, dans le golfe Persique, ils assistèrent à la fameuse pêche des perles ; de là ils se rendirent par mer dans le royaume de Visapour. Durant cette navigation, Thélismar et Alphonse s'entretenant un soir des merveilles de la nature : —Maintenant, disait Alphonse, je crois les connaître toutes. — Mon cher Alphonse, reprit Thélismar en souriant, puisque vous êtes si bien instruit, vous allez m'expliquer le phénomème dont je vais vous rendre témoin.

A ces mots, l'invitant du geste à le suivre, il le fait monter sur le pont du vaisseau. A peine arrivé, — Dieu ! s'écria Alphonse, nous voguons sur un océan de feu !

En effet, toute la surface de la mer paraissait couverte de petites étoiles étincelantes ; chaque lame, en se brisant, répandait une vive lumière, et le sillage du vaisseau, d'un blanc argenté et lumineux, était parsemé de points brillants et azurés. Voilà un magnifique spectacle, entièrement nouveau pour moi, s'écria Alphonse. — Vous ferez, je n'en doute point, interrompit Thélismar, de sérieuses réflexions sur votre présomption ; vous ne croirez plus posséder des connaissances étendues, quand tout vous prouve le contraire.

Alphonse ne répondit rien, mais il embrassa Thélismar, et l'un et l'autre se retirèrent dans leur cabine. Il y avait à peine une demi-heure qu'Alphonse était endormi lorsqu'il fut réveillé en sursaut ; sa lumière était éteinte, jugez s'il dut être effrayé en apercevant du

[1] *Bagdad*, grande ville sur le bord oriental du Tigre ; les Turcs la prirent vers 1638.

[2] *Bassora*, belle ville au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate ; les Turcs en sont les maîtres depuis 1668 ; elle est à cent lieues de Bagdad.

feu sur la cloison vis-à-vis de son lit. Il se lève précipitamment ; sa surprise augmente, en voyant très lisiblement ces mots tracés en grosses lettres de feu : « Savant Alphonse, votre effroi n'est pas fondé, car ce feu ne brûle point[1]. » Alphonse, aussi honteux qu'étonné, mit la main sur ces caractères brillants ; et ne sentant aucune chaleur : — Ah ! Thélismar ! s'écria-t-il, ce qui me surprend le plus, c'est que vous sachiez rendre aimables les leçons mêmes qui blessent l'amour-propre !

En ce moment Thélismar, une lumière à la main, entra en riant, il expliqua à son élève la nature de ces prétendus caractères de feu, et se retira, laissant Alphonse se rendormir.

Il est temps aussi que nous allions nous coucher, interrompit la baronne, car la veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue que de coutume.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de l'histoire d'Alphonse.

Les deux voyageurs, arrivés à Visapour, visitèrent les mines de diamants et se rendirent ensuite à la cour du grand mogol[2]. Thélismar, ayant obtenu une audience de l'empereur, fut introduit

[1] Thélismar avait écrit ces lettres avec une matière phosphorescente. On appelle vulgairement phosphores les corps qui paraissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels et artificiels ; les premiers sont les vers luisants, les huîtres, le bois pourri, le poisson gâté, les yeux du chat, la mer lumineuse, etc. Souvent la chair, le sang, les cheveux, et beaucoup d'autres matières provenant des plantes et des animaux, sont propres à devenir noctiluques. On peut aussi, au moyen de l'art, produire des phosphores. Il suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamants, les cailloux, les bois durs et résineux, etc.; de calciner la pierre de Bologne, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, etc. Les phosphores produits par ces dernières opérations s'appellent *pyrophores*, et sont d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu.

Quant à la phosphorescence de la mer, on sait aujourd'hui qu'elle est produite par une infinité de mollusques qui vivent par millions suspendus à la surface des flots ; c'est du moins l'opinion la plus généralement reçue ; elle a pour elle l'autorité de l'expérience.

[2] Aujourd'hui, il n'y a plus d'empire Mogol ; le dernier empereur a été l'humble pensionnaire de la compagnie de *East-India*. L'empire, ébranlé par l'invasion du fameux Nadir-chah, et déchiré par les Afghans, par les Rohillas, par les Mahrattes, par les Seiks, etc., a fini par succomber sous la *protection* des Anglais, qui ont recueilli toutes ses dépouilles.

avec Alphonse dans le palais. Après avoir traversé plusieurs appartements, ils arrivèrent à une vaste et magnifique galerie tendue de brocart d'or. Le monarque était assis sur un trône de nacre de perles, incrusté de rubis et d'émeraudes. Quatre colonnes, entièrement recouvertes de diamants, soutenaient un baldaquin d'étoffe d'argent, bordé de saphirs, et orné de festons et de glands de perles. A l'une des colonnes était suspendu un magnifique trophée, composé des armes de l'empereur, son arc, son carquois et son sabre, garnis de pierreries et liés ensemble par une chaîne de topazes et de diamants. L'empereur était vêtu de drap d'or ; on voyait au milieu de son turban un diamant d'un éclat éblouissant et d'une prodigieuse grosseur; plusieurs rangs de grosses perles formaient ses bracelets et son collier, et une infinité de pierres précieuses de diverses couleurs enrichissaient sa ceinture et ses brodequins; il avait devant lui une table d'or, et tous les grands seigneurs de sa cour, dans la plus éblouissante parure, étaient debout rangés autour de son trône. Thélismar lui présenta quelques instruments de géométrie, dont il lui fit expliquer l'usage. L'empereur parut charmé des présents et de l'entretien de Thélismar. Ce jour était celui de sa naissance, et tout l'empire en célébrait la fête; il invita Alphonse et Thélismar à passer la soirée avec lui.

On apporta des rafraîchissements dans des vases de cristal de roche; tout le monde s'assit, des musiciens furent introduits; la salle retentit bientôt du son des timbales et des trompettes. On servit des fruits sur des plats d'or. L'empereur fit remplir une coupe, et l'envoya à Thélismar : cette coupe était d'or, enrichie de turquoises, d'émeraudes et de rubis. Lorsque Thélismar eut bu, l'empereur le pria de garder la coupe, comme une marque de son amitié. Sur la fin du repas, on apporta à l'empereur deux grands bassins pleins de rubis, qu'il jeta au milieu de l'assemblée, et que les courtisans s'empressèrent de ramasser. Un instant après, on présenta encore à l'empereur deux autres bassins remplis d'amandes d'or et d'argent mêlées ensemble, qui furent pareillement jetées et enlevées

avec la même promptitude. Thélismar et Alphonse, comme vous croyez bien, ne voulurent point participer à cette générosité, et furent scandalisés de l'avidité et de la bassesse des grands seigneurs mogols. L'empereur distribua aussi aux musiciens et à quelques courtisans des pièces d'étoffes d'or et de riches ceintures. Tout le monde se retira à une heure assez avancée.

Lorsque Alphonse et Thélismar se trouvèrent seuls : — Que pensez-vous de cette cour? demanda Thélismar. — Je pense, répondit Alphonse, que le grand mogol est le souverain le plus riche et le plus magnifique qu'il y ait ici-bas. —Et le croyez-vous le plus heureux et le plus considéré?— Je ne sais s'il est heureux, s'il est aimé de ses peuples, et s'il règne avec gloire et tranquillité; mais il faut l'avouer, sa personne n'a rien d'auguste, rien qui inspire le respect. Il n'est pas un seul prince en Europe qui n'impose davantage. — Cependant le grand mogol étale un faste, une magnificence dont nul souverain d'Europe ne peut approcher. L'or, les diamants, tout l'éclat pompeux du luxe asiatique, ne donnent par eux-mêmes aucune véritable considération. Que pensez-vous donc de ces frivoles Européens, qui attachent un si grand prix à toutes ces brillantes bagatelles? Je voudrais que la femme d'Europe la plus riche en diamants, qui possède le plus magnifique écrin, pût être transportée ici pendant vingt-quatre heures. Que dirait-elle en voyant toute sa magnificence surpassée par celle d'une esclave de l'empereur? — Mais expliquez-moi pourquoi les grands seigneurs de cette cour, qui paraissent si riches, sont en même temps si avides. Avec quelle bassesse ils se précipitaient sur l'or et les pierreries que leur jetait l'empereur! — Ils mettent tout leur amour-propre à briller par de riches vêtements et d'éclatantes parures; ils ne cherchent à se distinguer les uns des autres que par le faste et la richesse, et vous voyez que cette espèce de vanité, poussée à l'excès, rend capable des bassesses les plus avilissantes. Revenons à l'empereur. Vous ignorez, disiez-vous tout à l'heure, s'il est heureux : croyez-vous qu'un souverain aussi grossier, aussi ignorant, puisse

l'être? — Mais s'il est bon, il pourrait être aimé. — On n'aime point le souverain qu'on méprise. Pour rendre ses sujets heureux, ne faut-il pas qu'il soit juste, éclairé? D'ailleurs, celui-ci n'a point de sujets, il ne règne que sur de vils esclaves; c'est un despote enfin. Il exerce un pouvoir tyrannique, et il éprouve toutes les craintes, les terreurs qui assiégent les tyrans. Il n'obtient que des hommages forcés; et tandis que la flatterie l'encense, la haine en secret trame sa perte. Il passe sa vie à redouter ou à déjouer des complots; il se défie de tous ceux qui l'entourent; ses enfants mêmes lui sont suspects.

Le lendemain de cet entretien, Thélismar et Alphonse se rendirent de bonne heure au palais. Le grand mogol, se disposant à faire la guerre au roi de Décan, voulut passer ses troupes en revue. Ses femmes montèrent sur des éléphants qui les attendaient à leurs portes. Thélismar en compta quatre-vingts, tous magnifiquement équipés. Les petites tours qu'ils portaient étaient revêtues de plaques d'or et de nacre. Le même métal formait le grillage des fenêtres. Un dais de drap d'argent rattaché avec des nœuds et des glands de rubis couvrait le haut de la tour. L'empereur était porté dans un palanquin d'or et de nacre, recouvert de pierreries et de perles; d'autres palanquins aussi riches venaient après celui de l'empereur. Ce pompeux cortége était précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, et d'une foule d'officiers richement vêtus [1].

Nos voyageurs, après avoir admiré la magnificence du camp, quittèrent la cour du grand mogol, et continuèrent leur voyage en prenant la route de Siam. Ils virent dans ce royaume le fameux élé-

[1] Pour les détails de la magnificence du grand mogol l'auteur a suivi particulièrement le voyage de l'Anglais Rhoë (*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par La Harpe). La coupe d'or, enrichie de turquoises, d'émeraudes et de rubis, fut donnée par le grand mogol à Rhoë, qui vit, dit-il, distribuer les *deux bassins remplis de rubis, et d'amandes d'or et d'argent;* mais Rhoë est plus que suspect d'avoir orné son récit de circonstances merveilleuses. Au reste, à l'époque où Rhoë et Tavernier écrivaient, l'expédition spoliatrice de Nadir-chah n'avait pas eu lieu. Les descriptions du trône de l'empereur, de son habillement, etc., sont tirées du même ouvrage. L'auteur a joint à ces descriptions quelques détails tirés du voyage de Tavernier.

phant blanc, animal si révéré dans les Indes. Son habitation est splendide, on ne le sert qu'à genoux et dans une vaisselle d'or [1]. « Les attentions, dit un savant naturaliste [2], les respects, les offrandes, les flattent sans les corrompre . ils n'ont donc pas une âme humaine ; cela seul devrait suffire pour le démontrer aux Indiens. »

Il ne restait plus qu'une seule partie du monde que nos voyageurs ne connussent pas, l'Amérique. Ils s'y rendirent enfin et abordèrent dane la Californie. De là ils se rendirent au Mexique. Comme ils se dirigeaient vers Tlascala, Thélismar, regardant à sa montre, fit arrêter sa voiture; il mit pied à terre et dit à ses gens de l'attendre et de tenir avec soin les chevaux. — Car, ajouta-t-il, la nuit va bientôt nous surprendre. — Comment! dit Alphonse en riant, la nuit! il n'est que midi.

Thélismar ne répondit rien ; mais cherchant l'ombre, il tourna ses pas vers quelques arbres peu éloignés. En ce moment ils aperçurent un animal dont la figure extraordinaire fixa leur attention; sa longueur était à peu près de dix-neuf ou vingt pouces, sans compter celle de sa queue, qui en avait au moins douze. Il avait des oreilles de chouette, un poil hérissé, et une longue queue de serpent couverte d'écailles. L'animal s'était arrêté, pour attendre ses petits qui accouraient vers lui. Quand ils furent rassemblés, il les mit l'un après l'autre dans une grande poche qu'il avait sous le ventre et dirigea sa course du côté des arbres. Alphonse, désirant observer de près un animal si singulier, et voyant qu'il courait mal, se mit à le poursuivre. Il allait le saisir, lorsque l'animal, se trouvant au pied d'un arbre, y grimpa avec une agilité surprenante ; saisissant avec sa queue l'extrémité d'une branche élevée, il s'y suspendit, et parut alors immobile [3]. Alphonse se disposait à monter sur l'arbre si

[1] A Laos, à Pégu, etc., on a le même respect pour les éléphants blancs.

[2] M. de Buffon.

[3] Cet animal s'appelle *sarigue* ou *opossum*. « Le sarigue, dit M. de Buffon, est uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau continent. On le trouve « non-seulement au Brésil, à la Guiane, au Mexique, mais aussi à la Floride, en Vir- « ginie, etc... La femelle a sous le ventre une ample cavité, dans laquelle elle reçoit

Thélismar ne l'eût rappelé près de lui pour lui faire remarquer la marche et les progrès d'une éclipse de soleil; cette éclipse dura près d'une heure; dans l'intervalle l'obscurité devint assez profonde pour qu'on pût se croire arrivé à la nuit. Les oiseaux, trompés par cette nuit inattendue, avaient cessé leurs chants et s'étaient retirés dans leurs nids. Dès que le soleil reparut, trompés de nouveau par ce retour de la lumière, ils célébrèrent cette seconde aurore.

Thélismar et Alphonse ne tardèrent pas à regagner leur voiture; l'éclipse et l'animal singulier observé par Alphonse fournirent aux voyageurs un sujet de conversation qui n'était pas encore épuisé lorsqu'ils arrivèrent à Tlascala.

En quittant le Mexique, Thélismar et Alphonse s'embarquèrent pour Saint-Domingue. Alphonse se flattait d'y trouver une lettre de son père; il fut encore trompé dans son attente, mais il y reçut des nouvelles du Portugal qui l'affligèrent sensiblement. On lui mandait que don Ramire n'avait point reparu en Portugal, et qu'on était revenu de l'idée qu'il eût repris une partie de son ancienne faveur et qu'on l'eût envoyé en ambassade; beaucoup de personnes le croyaient même exilé de sa patrie, mais on ignorait même dans quelle partie du monde il s'était retiré. Alphonse fut accablé de ces nouvelles : inquiet de nouveau sur le sort de son père, il sentait renaître ses remords avec plus de force que jamais, et rien ne pouvait l'en distraire.

Thélismar et Alphonse visitèrent plusieurs belles habitations de Saint-Domingue; un jour qu'Alphonse s'attendrissait sur le sort des nègres esclaves : — Sans doute, dit Thélismar, ceux qui ont des maîtres sans humanité sont bien à plaindre; cependant la cupidité même encourage à les soigner; ces esclaves sont mieux nourris que nos paysans les plus heureux. Voyez comme ils respirent tous un air de force et de santé; les maîtres les plus barbares ont un puissant intérêt à ne point surcharger de travail leurs esclaves; ils leur

« et allaite ses petits... Ces petits sortent de la poche et y rentrent plusieurs fois par « jour, etc. »

donnent des heures de récréations et de plaisirs; quand les esclaves sont industrieux, ils sont sûrs d'acquérir avec le temps leur liberté; enfin, on leur inculque des idées morales et la connaissance de la religion. La liberté n'est un bien que lorsqu'on est en état d'en faire un usage utile et raisonnable; et d'ailleurs le pauvre n'est libre nulle part. Pour assurer sa subsistance, il engage, il vend partout sa liberté. — Il est vrai, dit Alphonse, que tout changement dans le sort des sauvages est un avantage pour eux. Ils mènent une vie paresseuse et sont livrés aux plus absurdes superstitions. — Cependant, reprit Thélismar, l'esclavage n'en est pas moins odieux en lui-même : c'est la plus révoltante de toutes les injustices; et la religion le réprouve, lorsqu'il est absolu et qu'il n'a d'autre but que celui de satisfaire une insatiable avarice. Pour civiliser les sauvages, il faudra toujours commencer par les maîtriser, comme il faut commencer par gouverner despotiquement les enfants. La civilisation des sauvages est une éducation de patience que le temps seul peut faire; la prudence et la persévérance assureront son succès.

Thélismar logeait chez un riche habitant de Saint-Domingue; un de ses nègres venait de mourir, ce qui causa un dérangement dans les logements, et obligea un Suédois, secrétaire de Thélismar, nommé Sibald, de quitter sa chambre et de coucher dans celle d'Alphonse. Le soir même, Alphonse et le secrétaire se couchèrent de bonne heure. Ils étaient tous les deux profondément endormis lorsqu'à minuit la porte de leur chambre se rouvrit; un bruit de chaînes que l'on secoua les réveilla. Sibald demanda d'une voix peu assurée qui était là? On ne répondit point. — Avez-vous peur? dit Alphonse, en riant.

Sibald, au lieu de répondre, se mit à pousser des cris épouvantables. Alphonse se jette à bas de son lit, cherche son épée qu'il ne peut trouver : dans cet instant on accourt avec de la lumière, et le spectacle le plus étrange s'offre aux regards d'Alphonse : il aperçoit le cadavre nu d'un nègre chargé de chaînes et tenant à la gorge le malheureux Sibald qui respirait à peine...

— Mon Dieu! un cadavre! dit Pulchérie en interrompant sa mère; ceci est d'invention, ma chère maman? — Point du tout, reprit madame de Clémire, c'est un fait très authentique. Ne vous ai-je pas promis que tout le merveilleux de mon conte serait vrai? — Cependant, maman, reprit César, il n'y a point de revenants? — Non certainement. — Mais ce cadavre nu, chargé de chaînes, qui tient un homme à la gorge, et qui est au moment de l'étrangler?... — Attendez l'explication... — C'est que ce nègre n'était pas mort? — Je me suis mal exprimée, puisque j'ai dit un cadavre. — Il était mort? — Oui certainement. — Et nous savons qu'un esclave nègre était mort le jour d'avant! Cela donne pourtant bien à penser. Mais paix, écoutons.

Madame de Clémire reprit son récit.

Alphonse se précipita sur le nègre mort, il eut besoin d'employer toute sa force pour desserrer sa main glacée qui avait saisi le cou de Sibald; ce dernier, enfin débarrassé, voulut se soulever, mais il était si tremblant, qu'il retomba sans connaissance sur son lit. Tandis qu'on le secourait et qu'on enlevait le corps mort, Alphonse demanda l'explication de cette scène extraordinaire. On lui apprit que le nègre avait eu pendant quelques jours une violente fièvre chaude; on avait même été forcé de l'enchaîner; dans la nuit il avait rompu sa chaîne, s'était échappé et était venu mourir sur le lit de Sibald, qu'il avait pris à la gorge en expirant [1]. Cet événement causa au pauvre Sibald une telle frayeur, que lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce dernier nègre n'était pas celui qu'on avait vu mourir la veille. Le secrétaire était persuadé que le nègre ne pouvait être qu'un *revenant*. Alphonse, étonné de cette crédulité, s'en moqua. — Pouvez-vous, lui dit Thélismar, montrer tant de rigueur pour une faiblesse!... — Cette faiblesse prouve de la lâcheté... — Détrompez-vous : parfois l'homme le plus brave a peine à se défendre d'un

[1] Cette aventure singulière est arrivée dans une auberge, à un homme de la famille et du nom de *Cominge*, et se trouve citée dans les ouvrages de madame d'Aulnoy.

pareil mouvement d'effroi. — Un homme s'évanouir pour si peu de chose!... Vous conviendrez du moins qu'il y avait de quoi s'étonner et s'émouvoir. — Un événement de ce genre ne me causerait pas le plus léger sentiment de frayeur.

Thélismar ne répondit rien. Le reste du jour Alphonse continua d'accabler le secrétaire de moqueries piquantes, en présence de tout le monde. Il l'humilia tellement, que ce pauvre homme en fut blessé, et ne voulut plus loger avec lui ; Alphonse coucha donc seul dans sa chambre. A peine avait-il éteint sa lumière, qu'il crut entendre le bruit d'une grosse pluie d'orage ; des éclairs sillonnaient sa chambre, il s'en étonna beaucoup, ayant remarqué avant de se coucher que le ciel n'était obscurci par aucun nuage ; tout à coup la pluie et les éclairs cessèrent. Alphonse se leva, se dirigea à tâtons vers sa fenêtre, regarda le ciel, et le trouva parfaitement serein. Il revint se recoucher.

Au bout de quelques minutes, la pluie et les éclairs recommencèrent de plus belle ; Alphonse, très surpris, s'assit sur son lit ; il ne vit plus d'éclairs, mais la pluie continuait toujours. Plongé dans une profonde obscurité, il éprouvait cette sorte d'inquiétude vague, avant-coureur ordinaire de la terreur, qui semble en quelque sorte en être le pressentiment. Tout à coup il aperçoit au fond de la chambre un point lumineux qui s'élève lentement vers le plancher ; c'est sans doute, se dit-il, un de ces insectes brillants si communs dans les pays chauds ; mais le point phosphorique s'arrête à trois pieds de terre, se fixe en scintillant comme une étoile, puis s'étend, s'agrandit, prend la forme d'une figure svelte de femme... Alphonse, pétrifié, reste immobile... Cependant il considère d'un œil ferme ce phénomène surprenant. Mais toute sa force l'abandonne lorsqu'il voit cette figure achever de se développer, prendre du relief, de la couleur, du mouvement, et la ressemblance la plus parfaite de Dalinde!... C'est elle, ce sont ses traits, sa physionomie, c'est Dalinde elle-même, qui marche avec la légèreté d'une sylphide ou d'une ombre... Elle s'avance, elle approche, elle touche le lit, et au même

instant elle disparaît... Alphonse éperdu pousse un cri perçant, et tombe évanoui sur le lit!...

Ici les exclamations des trois enfants interrompirent madame de Clémire; elle leur imposa silence, et continua sa narration.

Alphonse, en reprenant connaissance, vit de la lumière, et Sibald à côté de lui, lui prodiguant tous les secours nécessaires. — J'ai entendu le cri qui vous est échappé, dit Sibald, il m'a pénétré d'effroi ; que vous est-il donc arrivé ?

Ces paroles, prononcées avec un tendre intérêt, remplirent Alphonse de confusion ; il était sensible et généreux : et en songeant à toutes les moqueries dont il avait accablé le pauvre Sibald, il fut touché jusqu'au fond de l'âme. — Mon cher Sibald, répondit-il en l'embrassant, j'ai fait un rêve qui m'a causé une terreur panique ; l'illusion était telle, qu'il me semble encore que je ne dormais pas, et que même je ne me suis pas endormi une minute. Cette frayeur, si ridicule, est mille fois moins excusable que celle que vous avez éprouvée, je le reconnais.

Cet aveu était l'expiation d'un tort, et le cœur d'Alphonse en fut soulagé. — Dites-moi, mon ami, poursuivit-il, étiez-vous endormi avant d'accourir à mon secours? — Non, je n'étais pas même couché ; je prenais l'air à ma fenêtre : la nuit est si belle ! — Il n'y a point eu d'éclairs ni de pluie? — Pas la moindre apparence... — J'ai fait un rêve bien incompréhensible! Mais, mon cher Sibald, allez vous mettre au lit.

A ces mots, Sibald se lève, souhaite le bonsoir à Alphonse, prend sa lumière et s'en va. Quand il fut au bout de la chambre, il laissa tomber son chandelier, et la lumière s'éteignit ; au même moment, un éclair rapide traverse la chambre, et l'on entend le bruit de la pluie. Alphonse frémit... — Sibald, dit-il d'une voix étouffée, ceci n'est point un songe !... Mais, grand Dieu ! regardez!...

Le point lumineux s'élevait, s'étendait et formait la figure de Dalinde ; comme la première fois, elle s'avança jusqu'auprès du lit d'Alphonse, et s'évanouit en s'élevant et en paraissant percer le

plafond. — Juste ciel ! s'écria Alphonse, non ce n'est point une illusion ! Sibald !... — J'ai tout vu, répondit Sibald d'un ton ferme. — Mais comment ce prodige inouï ne vous émeut-il pas ? — Mon aventure de la nuit passée m'a totalement aguerri. — Non... Sibald, cet objet enchanteur et terrible n'a point frappé vos regards !... J'ai vu Dalinde .. Il est donc vrai, ce n'est point l'ouvrage de mon imagination !... Toutes mes idées sont bouleversées !... Que signifie cette incompréhensible vision !

En parlant ainsi, Alphonse fondait en larmes... Sa porte s'ouvrit, et Thélismar, tenant une bougie allumée, parut; en le voyant, Sibald se mit à rire et sortit. — Eh bien ! dit Thélismar, en s'asseyant sur le lit d'Alphonse, êtes-vous encore persuadé que « rien ne pourrait vous causer le plus léger sentiment de frayeur ? » et Sibald vous paraît-il encore inexcusable ?

Pour toute réponse, Alphonse stupéfait, la bouche entr'ouverte, regardait fixement Thélismar. — Ayez à l'avenir, reprit ce dernier, plus d'indulgence pour les faiblesses des autres ; songez que personne au monde n'est à l'abri d'une erreur ; notre raison est comme la force physique, elle n'est jamais indomptable. Croire que rien au monde ne pourrait l'ébranler, c'est une présomption extravagante. — Quoi ! dit Alphonse, c'est vous qui avez produit cette pluie, ces éclairs, cette apparition effrayante ?... — C'est moi-même. — Mais c'était la figure de Dalinde, sa taille, son visage angélique... — Je puis ainsi la reproduire à mon gré... — Quel art divin ! et que je vous l'envie !... — Cet art, qui produit un spectacle si merveilleux [1], est la chose du monde la plus simple ; c'est un effet d'optique produit avec un portrait et un miroir... — Un portrait ! vous avez donc un portrait de Dalinde ? — Oui, et je vous le montrerai demain matin. En attendant, dormez, mon cher Alphonse, et soyez sûr que le bon Sibald, qui était dans le secret, ne se moquera pas de vous. — Je le crois, dit Alphonse en souriant ; vous l'avez assez

[1] *La fantasmagorie*, sorte de spectacle qui consiste à faire apparaître, dans un lieu obscur, des images qui semblent être des fantômes que l'on évoque.

vengé pour lui ôter toute rancune. Mais la vengeance était digne de vous; c'était en même temps un bienfait pour moi, elle m'a puni et me corrigera.

Le lendemain, Alphonse, impatient de voir le portrait de Dalinde, se rendit de bonne heure chez Thélismar; celui-ci déroula une toile, et lui montra un portrait frappant de ressemblance. — Quel ravissante peinture ! s'écria Alphonse. — Cette peinture vous intéressera davantage encore, quand vous saurez qu'elle est l'ouvrage de Dalinde elle-même. — Dalinde a donc tous les talents ?... Ah ! laissez-moi admirer encore... Oui, voilà ses traits, son sourire de bonté... Thélismar, que vous êtes heureux de posséder un semblable trésor !...

— Alphonse, je dois vous annoncer que vous verrez Dalinde beaucoup plus tôt que vous ne l'espériez; elle est à Paris avec sa mère, où l'une et l'autre nous attendent. Nous partons demain pour Surinam, et de là nous nous embarquerons pour la France.

Cette nouvelle enchanta Alphonse. Cependant il était bien loin d'éprouver une joie pure et sans mélange; il regardait comme un devoir indispensable de se rendre en Portugal, dans l'espoir d'obtenir quelques éclaircissements sur son père. Il était décidé à faire part de cette résolution à Thélismar; cependant il lui en coûtait d'avouer à son ami la faute qu'il se reprochait avec tant d'amertume, celle d'avoir quitté l'Espagne furtivement et sans l'aveu de son père. Cette première dissimulation l'avait obligé de déguiser la vérité dans mille autres circonstances; mais enfin il prit la ferme résolution d'expier tous ses torts par une sincérité sans réserve, et, s'il le fallait, par les plus douloureux sacrifices. Ce fut dans ces dispositions qu'il quitta Saint-Domingue.

Nos voyageurs arrivèrent à Surinam [1] au commencement de la nuit. En abordant dans cette contrée, leurs yeux furent frappés

[1] Surinam est une colonie de Hollandais, qui occupe une étendue de trente lieues environ le long de la rivière de Surinam, dans la Guiane.

du spectacle le plus étrange. La côte leur parut couverte d'une infinité de lustres allumés, posés sans symétrie à des distances inégales. Thélismar et Alphonse admiraient cette féerique illumination, lorsqu'ils s'aperçurent que plusieurs de ces lumières changeaient de place, et s'avançaient vers eux. Un moment après, ils distinguèrent huit ou dix hommes marchant fort légèrement, et paraissant couverts de petites bougies allumées. Ils en avaient sur leurs bonnets, sur leurs pieds et dans leurs mains. Cette vision surprit beaucoup Alphonse : il aurait bien voulu s'approcher de ces hommes, mais ils passèrent rapidement sans s'arrêter ; et comme il n'entendait pas le langage des guides qui le conduisaient, sa curiosité ne put être satisfaite. Arrivés à la maison où ils devaient loger, Alphonse et Thélismar, en entrant dans un joli petit cabinet, le trouvèrent parfaitement éclairé ; mais Alphonse, remarquant que les lumières étaient posées dans deux petites lanternes de verre, voulut les voir de près, il découvrit avec étonnement que ces lumières n'étaient autre chose que des mouches d'un vert brillant d'émeraude, et qui répandaient la plus vive clarté [1]. Il apprit de Thélismar que certains arbres d'une forme pyramidale, couverts de ces mouches, ressemblent, à quelque distance, à des girandoles, ou à des lustres suspendus. Les hommes qu'ils venaient de rencontrer avaient attaché de ces insectes brillants sur leurs bonnets et sur leurs pieds, et ils en portaient à la main dans des tubes de verre.

Cependant Alphonse, dévoré d'inquiétude et de chagrin, ne put fermer l'œil de la nuit. Il se leva avant le jour, décidé à ne plus différer d'ouvrir son cœur à Thélismar, et à lui confier ce jour même et ses fautes et ses peines. En attendant son réveil, il alla se promener seul sur le bord de la mer. Après avoir marché longtemps, il s'assit au pied d'un arbre, et tomba dans une rêverie profonde : bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, et il s'endormit au bout de

[1] Il faut un peu rabattre de cette description, et bien qu'il soit vrai qu'il existe dans la nature des insectes phosphorescents, il s'en faut qu'ils répandent assez de clarté pour qu'on puisse se passer de lumière.

quelques instants. Un cri perçant et douloureux le réveille ; il ouvre les yeux, et se trouve dans les bras de Thélismar, qui, le serrant étroitement, l'enlève et le porte à cent pas sur le même rivage. Alphonse veut parler, mais il ne peut articuler que des sons entrecoupés et plaintifs ; il n'a pas la force de se soutenir. Thélismar le pose sur l'herbe, et courant vers le rivage, il remplit son chapeau d'eau de la mer, et la jette au visage d'Alphonse, qui ne tarda pas à reprendre connaissance. — Où suis-je ? s'écria-t-il en revenant à lui. —Mon fils, dit Thélismar, je vous avais parlé de cet arbre fatal[1] ; ne vous avais-je pas dit que, sous son perfide ombrage, le sommeil est suivi de la mort ? — Il est vrai, reprit Alphonse d'une voix languissante, je me le rappelle maintenant...—Grâce au ciel, interrompit Thélismar, vous êtes hors de tout danger ; mais si mon inquiétude ne m'eût conduit sur ce rivage, je vous perdais, Alphonse. — O mon père ! je vois couler vos larmes ! O le plus tendre des amis !... le plus chéri des bienfaiteurs !... pourquoi m'avez-vous arraché à la mort ?... J'eusse emporté vos regrets... Hélas ! Thélismar, en pleurant le malheureux Alphonse, eût à jamais ignoré des égarements... — Que voulez-vous dire ?... — Je suis comblé de vos bienfaits ; aussi ma tendresse pour vous est le sentiment dominant de mon cœur ; et cependant je suis le plus infortuné des hommes... — Expliquez-vous... — Thélismar, un seul mot vous fera juger de ma situation : je ne puis vous suivre en France... — Et pourquoi ?... — Un devoir sacré me prescrit de retourner en Portugal... puissé-je, par ce douloureux sacrifice, expier une faute !...—Quel pressant remords paraît vous accabler ?... Mais non, tu ne peux être coupable d'aucun crime, d'aucune bassesse. Parle, rassure-toi, ouvre ton cœur à ton ami.

[1] Il s'agit ici du mancenillier, genre de la famille des euphorbiacées. C'est un arbre de troisième grandeur, ayant le port, l'aspect et le feuillage de nos pommiers. Il croît sur le rivage des Antilles et dans l'Amérique centrale ; ses fleurs sont petites et d'un rouge foncé ; ses fruits ont l'apparence de nos pommes d'apis ; ils sont remplis, de même que l'écorce et les feuilles, d'un suc laiteux qui est un poison très actif. On accuse même le mancenillier de répandre autour de lui des exhalaisons délétères, capables de donner la mort à ceux qui s'endormiraient sous son ombrage.

Alphonse garda le silence quelques instants ; enfin il avoua sans détour à Thélismar qu'il l'avait trompé, en l'assurant que don Ramire approuvait son voyage : il conta sans déguisement tous les détails de sa fuite, et peignit de la manière la plus touchante ses remords et ses vives inquiétudes sur le sort de don Ramire.

Quand Alphonse eut fini ce récit, Thélismar le regarda d'un air attendri et lui dit : — Non, je ne t'abandonnerai point ; je te conduirai moi-même en Portugal.

Ces paroles inspirèrent à Alphonse un sentiment de reconnaissance si passionné, qu'il ne put l'exprimer qu'en tombant aux pieds de son généreux ami. — Nous retrouverons ce père malheureux, reprit Thélismar ; je jouirai de la douceur de te remettre entre ses bras, et de lui rendre un fils digne de faire son bonheur... Nous arriverons un peu plus tard en France ; mais Dalinde ne te verra que réconcilié avec le ciel, avec toi-même ; enfin honoré de la bénédiction paternelle.

Don Ramire, continua Thélismar, consentira sûrement sans peine à votre union avec Dalinde : ma fortune n'est pas considérable, mais elle est suffisante. Tous les liens qui attachaient don Ramire en Portugal sont rompus ; il ne sera pas difficile de l'engager à regarder la Suède comme sa patrie, et ma maison comme la sienne. — C'en est trop, dit Alphonse ; avec un bienfaiteur tel que vous la reconnaissance devient inexprimable.

Cet entretien délivrait Alphonse d'une partie de ses peines : l'indulgence et la tendresse de Thélismar adoucissaient l'amertume de ses remords, et faisaient renaître dans son âme les plus douces espérances.

Thélismar, avant de quitter Surinam, voulut voir une pêche à laquelle il fut invité. Au jour indiqué, nos voyageurs sortirent de grand matin. Avant d'arriver sur le rivage, ils traversèrent un marais rempli d'arbres aux rameaux flexibles, d'où partaient des paquets de filaments qui, prenant racine et croissant de nouveau, formaient d'autres arbres aussi beaux que ceux auxquels ils étaient

unis. Mais ce qui surprit le plus Alphonse, c'est que tous ces arbres étaient couverts de coquillages. On voyait une multitude d'huîtres attachées à leurs branches [1].

Thélismar achevait d'expliquer à Alphonse les causes de cette singularité, lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage. La pêche commença, on jeta le filet, et on le retira chargé de poissons. Alphonse, voyant un énorme poisson, à peu près de la forme d'une anguille, s'approcha, et toucha le poisson avec une petite baguette de bois qu'il tenait dans la main : à l'instant même il sentit dans la main et dans le bras une douleur si vive qu'il ne put retenir un cri. Les pêcheurs se mirent à rire ; Alphonse, aussi piqué qu'étonné, resta un moment immobile, et se rapprocha du poisson : — Je ne puis concevoir, dit-il, comment le seul attouchement de ce poisson peut causer une aussi violente commotion ; mais du moins je vais prouver que si cet effet a pu me surprendre, il ne saurait m'intimider.

En disant ces mots, il se baisse et touche le poisson avec sa main. Pour cette fois il ne cria point ; mais il éprouva un engourdissement général, et il reçut une si terrible secousse, qu'il serait tombé si Thélismar ne s'était avancé et ne l'eût retenu dans ses bras. Alphonse fut si étourdi de la violence du coup, qu'il perdit presque l'usage de ses sens. Lorsqu'il fut revenu à lui : — Je veux, lui dit Thélismar, vous faire connaître un effet encore plus étonnant produit par ce poisson [2]. Nous sommes ici quatorze personnes : formons tous un cercle en nous tenant par la main ; je serai à la tête, et vous le dernier du cercle ; je toucherai le poisson avec une ba-

[1] Le manglier croît abondamment aux Antilles auprès des rivières et des marais ; ses rameaux longs et flexibles se courbent vers la terre, et y prennent racine. Il ne faut pas confondre le manglier avec le bananier des Indes orientales, lequel offre la même singularité.

[2] Ce poisson appartient au genre torpille, remarquable par la propriété qu'il a de pouvoir accumuler le fluide électrique dans un organe particulier, composé de petits tubes membraneux, subdivisés par des cloisons intérieures en cellules nombreuses remplies de mucosités, et enlacées par une grande quantité de nerfs. Ce genre a plusieurs espèces qui toutes ont la faculté de faire éprouver, même du fond de l'eau, une violente commotion électrique.

guette, et quoique séparé de moi par douze personnes, vous sentirez ce que j'éprouverai moi-même.

En effet, l'expérience confirma exactement tout ce que Thélismar avait annoncé.

Le lendemain, les voyageurs quittèrent Surinam et l'Amérique, et s'embarquèrent pour le Portugal. Alphonse ne concevait pas comment Thélismar avait pu se résoudre à s'expatrier pendant quatre ans, et à rester éloigné aussi longtemps de sa famille. Thélismar lui apprit que son souverain, protecteur éclairé des gens de lettres et des savants, l'avait lui-même engagé à faire ce sacrifice. — Les bienfaits de mon roi, ajouta Thélismar, mon amour pour les sciences, mon goût particulier pour l'histoire naturelle, m'ont déterminé à cette entreprise, dont mon amitié pour vous m'a fait supporter si facilement la fatigue. Le soin de former votre cœur, d'éclairer votre esprit, les sentiments que vous m'avez inspirés, pouvaient seuls adoucir les chagrins et les inquiétudes que j'ai souvent éprouvés, et qui sont inséparables d'une aussi longue expatriation.

Nos voyageurs, après la plus heureuse navigation, abordèrent en Portugal. Toutes les informations que prit Alphonse relativement à son père ne lui procurèrent que de bien faibles lumières; on lui dit que, depuis près de deux ans, son père n'avait point reparu dans sa patrie; quelques indices donnèrent à penser à Alphonse que don Ramire était passé en Angleterre ou en Russie. Des intérêts de famille appelaient Thélismar en Angleterre; ainsi, en quittant le Portugal, Alphonse eut l'espoir qu'il ne séjournerait pas en France, et qu'il suivrait Thélismar dans un pays où il se flattait de retrouver son père.

Thélismar, en approchant de la France, fit promettre à son jeune élève qu'il cacherait avec soin à Dalinde ses sentiments et ses espérances.—Vous allez voyager avec ma fille, ajouta-t-il; je vous l'ai dit, Alphonse, le vœu de mon cœur est d'unir ensemble, par le plus saint des nœuds, deux êtres qui, maintenant, me sont presque également chers; mais vous ne pouvez, sans l'aveu de votre père, dis-

poser de vous-même. Je ne doute pas que ce consentement ne vous soit accordé; cependant, comme il se pourrait qu'un refus... — Que dites-vous?... — Si je vous présentais à ma fille comme l'époux que je lui destine, elle vous verrait sans doute avec des yeux prévenus: dans l'espèce d'incertitude où nous sommes, devons-nous hasarder de troubler son repos?... ah! j'aimerais mieux ne la revoir jamais!...—Mais nous sommes sûrs que mon père s'empressera de donner son consentement!... — Enfin, si par un caprice bizarre il le refusait... — Mon père ne pourrait prononcer l'arrêt de ma mort!... — Non, Alphonse, ou j'ai perdu tous les soins que je vous ai prodigués, ou vous sauriez supporter avec courage un semblable malheur. Eh! quelle infortune peut nous atteindre, quand la vertu nous reste, et que l'on possède un véritable ami?...—Thélismar!... vous serez toujours l'arbitre souverain de ma destinée... Ne disposez-vous pas à votre gré de mes actions, de mes opinions, de mes sentiments! Cet ascendant suprême que vous avez sur moi, vous ne pouvez le perdre; la vertu, la raison, la reconnaissance et l'amitié vous l'assurent à jamais : oui, je suivrai fidèlement la loi que vous m'imposez; je verrai Dalinde, et je saurai me taire... Ce sera un grand effort;... mais vous l'exigez : puis-je douter que je n'en sois capable?

Les voyageurs arrivèrent à Bordeaux; ils en partirent sur-le-champ. L'essieu de leur voiture cassa à trente lieues de Paris; ils furent obligés de s'arrêter. Thélismar écrivit à sa femme, et lui manda qu'il serait sûrement à Paris le lendemain, dans la soirée; un courrier fut chargé de porter cette lettre. Thélismar et son élève montèrent en voiture de grand matin, et prirent la route de Paris. Aux premiers rayons de l'aurore, Alphonse, transporté, embrassa Thélismar. — Quel beau jour! s'écria-t-il; avant qu'il finisse j'aurai vu Dalinde! — Songez à vos promesse, reprit Thélismar; craignez de vous trahir dans cette première entrevue... — Je suis sûr de moi... — N'y comptez pas trop, et si vous m'en croyez, modérez dès à présent des transports de joie qu'il faudra dissimuler

dans quelques heures. Parlons d'autres choses. — Et le puis-je? — N'en doutez pas. Si vous voulez prendre un empire absolu sur vous-même, accoutumez-vous à régler à votre gré votre imagination, et à vous distraire facilement de quelque idée que ce puisse être. — Pourvu que ma conduite soit toujours raisonnable, qu'importent mes pensées? — Comment donnera-t-on des preuves de courage, si habituellement on est faible et lâche? Celui qui se laisse maîtriser par son imagination, qui ne sait ni écarter un souvenir dangereux, ni rejeter une pensée agréable, aura-t-il la force de ne consulter jamais que la raison dans les circonstances où il faut agir? Il est deux sortes d'idées : celles qui s'offrent naturellement à notre esprit, et celles que nous inspirent la réflexion et la sagesse. Les premières, presque toujours frivoles et dangereuses, sont produites par nos passions, par nos sensations, et par les objets qui nous frappent; en ne les rejetant jamais, on cesse d'être libre, puisqu'on renonce à la faculté de choisir ses pensées : alors, si on a des passions vives, on s'égare; si l'on n'en a point, on végète. Il ne faut donc point s'arrêter à une pensée parce qu'elle est agréable, ou parce qu'elle se présente, mais il faut l'écarter si elle est inutile ou condamnable; enfin on doit chercher des sujets de méditation, et diriger avec choix sa pensée sur des objets utiles. C'est pour les autres que nous parlons; on doit tâcher de plaire dans la conversation; mais la faculté de penser nous est donnée pour perfectionner notre esprit et notre cœur; nous pervertissons l'usage de cette faculté si noble quand nous arrêtons notre imagination sur des objets peu dignes de nous occuper; et sans doute les pensées les plus secrètes d'un sage sont encore plus pures et plus sublimes que ses leçons.

Alphonse garda le silence pendant quelques instants. Thélismar ramena la conversation sur les voyages; il fit une récapitulation de tout ce qu'ils avaient vu; il parla de physique et de chimie. — Que vous êtes heureux, lui dit Alphonse d'avoir tant d'instruction! rien ne vous étonne, ne vous paraît nouveau. — Mon cher Alphonse, reprit Thélismar, les cieux, la terre, l'univers enfin, c'est un livre

éternel où l'homme, jusqu'à la fin des temps, trouvera d'impénétrables secrets et de nouveaux objets ; il y découvrira sans cesse des mystères sublimes, sans pouvoir jamais parvenir à tout connaître.

En s'entretenant ainsi, on approchait de Paris. Les voyageurs cessèrent de parler. Après un long silence : — Convenez, dit Alphonse à Thélismar, que dans ce moment vous ne choisissez pas vos pensées, et que vous êtes enfin forcé de vous arrêter à celle qui se présente si naturellement à présent.

Comme Alphonse achevait ces mots, le postillon se mit à crier qu'on apercevait dans les airs un objet extraordinaire, une sorte de globe. Thélismar mit la tête à la portière, et découvrit en effet, du côté de Paris, un corps arrondi, opaque et noirâtre, qui paraissait descendre lentement, et à mesure qu'il s'approchait, augmenter de volume et devenir lumineux ; on voulut descendre pour mieux examiner. On était près d'Arpajon, à six lieues de Paris.

Cependant le globe semblait toujours augmenter de volume. — C'est un météore, disait Alphonse, à peu près semblable à celui que j'ai vu en Espagne, aux environs de Loxe. — Ce n'est point un météore, reprenait Thélismar. — Qu'est-ce donc ? — Attendez...

Thélismar prit une longue vue, et la dérigeant vers le globe : — C'est étrange ! s'écria-t-il ; je crois distinguer au-dessous de ce globe une espèce de nacelle qui y semble attachée.., c'est certainement une illusion... Tenez, regardez à votre tour.

Alphonse prit la longue vue. — Pour moi, dit-il, j'y vois un homme.

Thélismar se mit à rire : — Tout est expliqué, reprit-il ; c'est apparemment le Scythe Abaris qui voyage[1]. — Votre incrédulité ne me surprend pas... Mais... quel prodige ! je vois distinctement deux personnes.

Alphonse se frotte les yeux... la longue vue lui tombe des mains ; Thélismar la reprend à son tour. Le globe paraît se rapprocher de

[1] Abaris reçut d'Apollon une flèche sur laquelle il traversait les airs.

plus en plus. — Je n'en puis plus douter! s'écria Thélismar, ce globe d'or et de pourpre contient des êtres animés... je les vois!... O prodige inconcevable qui confond la raison, triomphe heureux de l'audace et du génie! est-il possible que le Ciel ait permis à l'homme d'oser mettre cet espace immense entre lui et l'élément dont il fut formé, et dans le sein duquel la nature a placé son tombeau!...

Thélismar parlait encore, lorsque le globe, qui planait dans les airs, s'abaissa majestueusement et permit de distinguer dans la nacelle deux personnes, que l'on aurait pu prendre pour deux habitants des cieux. C'étaient Pilâtre du Rosier et son ami Romain, qui l'un et l'autre exposaient généreusement leur vie par amour pour la science [1].

— Avant mon départ de l'Europe, ajouta Thélismar, il était déjà question d'aérostats, et, quand je traversai la France, il n'était bruit que des essais de Montgolfier. Je m'arrêtai peu, je l'avoue, à ce qu'en disaient les feuilles publiques. Je ne croyais pas possible de rendre les aérostats assez légers pour qu'ils s'élevassent librement dans l'air, et en même temps assez solides pour les garantir d'accidents. Je ne croyais pas davantage qu'on pût jamais parvenir à les diriger; et certes, sans cette puissance de direction, peu servirait à l'homme de s'élever dans les airs; contraint de s'abandonner au souffle des vents, quel avantage retirerait-il de sa course aérienne? Ce que je vois dissipe une partie de mes doutes, mais l'autre partie, la partie essentielle subsiste toujours. Cet aérostat est probablement parti de Paris. Le vent qui vient directement de ce côté l'a poussé inévitablement sur Arpajon.

Alphonse aurait bien voulu attendre en ce lieu que le globe descendît jusqu'à terre, et Thélismar se montrait assez disposé à se

[1] Pilâtre du Rosier et Romain voulurent franchir la Manche en aérostat. Ils firent leur ascension à Boulogne; leur ballon s'éleva d'abord majestueusement; mais au bout de quelques minutes il prit feu, on ignore par quel accident. Les deux aéronautes, précipités d'une hauteur de deux à trois cents toises, périrent près du village de Vimille (1785).

rendre à ses vœux ; mais après avoir plané quelque temps au-dessus de leur tête le globe s'éleva de nouveau dans les airs et continua sa route vers le sud. Un voyageur, qui suivait à cheval la même route que Thélismar et Alphonse, s'était arrêté comme eux ; s'apercevant qu'ils étaient étrangers, il lia conversation, leur parla des expériences faites à la Muette et aux Tuileries, de l'enthousiasme général que ces expériences sublimes avaient excité, et de l'admiration qu'éprouvait la nation entière pour l'auteur de cette découverte, et pour les illustres physiciens dont l'audace héroïque avait procuré à la France un spectacle si pompeux et si nouveau.

Thélismar apprit avec plaisir que tous les savants partageaient l'enthousiasme si fondé de la nation. Alphonse ne revenait pas de sa surprise. — Un peu de réflexion fera cesser votre étonnement, reprit Thélismar : on reçoit avec transport la lumière qui peut guider vers le but qu'on se propose ; songez qu'un chimiste ou un physicien, en faisant une grande découverte, ouvre une nouvelle carrière à tous les savants ; il leur fournit la matière d'une infinité de spéculations intéressantes et une foule d'idées neuves ; il leur offre enfin de nouveaux moyens de se distinguer et d'acquérir de la gloire. Mille découvertes brillantes doivent naître d'une découverte sublime ; chaque savant n'est occupé que du soin d'y apporter quelque perfectionnement. Ainsi, bien loin de chercher à diminuer le mérite de la première invention, il n'emploie ses talents et son génie qu'à la rendre plus utile, et par conséquent plus glorieuse. — Vous me charmez, dit Alphonse ; il existe donc une carrière dans laquelle les hommes peuvent se surpasser, en courant vers le même but ! noble arène où le vainqueur est couronné par ses rivaux, où le triomphe d'un seul cause la joie de tous, et devient pour eux une source inépuisable de gloire et de succès nouveaux. Ah ! pourquoi les gens de lettres ne donnent-ils pas cet exemple sublime ? — Vous demandez une chose impossible, repartit Thélismar ; on ne peut nier un fait prouvé : une découverte attestée par des expériences est au-dessus de toute critique, de toute censure. Il n'en est pas ainsi

des ouvrages d'imagination ; avec la meilleure volonté du monde, un auteur ne saurait démontrer géométriquement que son ouvrage est bon ; il a beau le dire de mille manières dans sa préface, chacun peut lui soutenir le contraire ; et quand il aurait fait un chef-d'œuvre, le mauvais goût et la mauvaise foi le contesteraient toujours : de là naissent ces disputes, ces critiques amères, ces inimitiés qui déshonorent la littérature. Enfin, le savant ne peut rien écrire de neuf et de lumineux qui ne soit utile à tous les autres savants ; tandis que l'esprit et les talents d'un homme de lettres ne peuvent servir qu'à sa propre gloire.

Tout en causant de la sorte, le temps s'écoulait ; et le postillon, qui prenait peu de part à la conversation, fit observer qu'on avait encore six lieues à faire et qu'il ne restait plus qu'une heure de jour. Thélismar prit alors congé de l'obligeant voyageur, le remercia beaucoup de sa complaisance, et remonta en voiture. On arriva sur les dix heures du soir à Paris. Thélismar s'était fait conduire à l'hôtel de Suède, où il comptait trouver sa famille. Son attente ne fut pas trompée. En descendant de la voiture, il se trouva dans les bras de sa femme et de sa fille, qui l'attendaient depuis plusieurs heures. Les douces caresses de Dalinde ajoutèrent à cette réunion si désirée un nouveau charme. Alphonse, témoin de cette scène, contemplait la fille de son ami avec ravissement ; il jouissait du plaisir si doux d'entendre tout ce que l'affection filiale peut inspirer après une si longue séparation. Toutefois ce plaisir n'était pas sans mélange d'amertume. Les tendres paroles de Dalinde à son père étaient pour lui autant de reproches de sa conduite envers le sien ; il connut alors qu'il suffit d'un remords pour empoisonner toutes nos félicités.

Thélismar ne séjourna point à Paris, et s'embarqua sans délai avec sa famille et Alphonse pour l'Angleterre. Après être resté quelque temps à Londres, où ils ne purent avoir aucune nouvelle de don Ramire, ils partirent pour l'Écosse.

Arrivés à la frontière, nos voyageurs se séparèrent. Dalinde et sa

mère prirent la route d'Édimbourg. Il avait été convenu qu'elles iraient en Écosse, chez un parent, ancien bienfaiteur de la femme de Thélismar, qui les attendait avec impatience, et que durant ce temps Thélismar et Alphonse feraient le voyage de l'Irlande. Leur départ fut d'autant plus pénible pour Alphonse, qu'il fallait cacher à Dalinde la douleur que lui faisait éprouver cette séparation. Il se conduisit dans cette occasion avec une fermeté qui surpassa même les prévisions de Thélismar; craignant de se trahir, à peine dans les derniers adieux osa-t-il regarder Dalinde, et lui dire ce qu'exigeait la simple politesse.

Lorsque Alphonse se trouva seul avec son ami, il fit éclater ses regrets; mais les tendres éloges de Thélismar en adoucirent bientôt l'amertume. Ils s'embarquèrent, et arrivés en Irlande, après avoir visité beaucoup de sites intéressants, ils s'arrêtèrent dans un lieu qui causa une grande admiration à Alphonse : c'était une suite immense de superbes colonnes de basalte, qui semblaient les débris magnifiques d'une ville prodigieuse. Thélismar apprit à Alphonse que cette merveilleuse chaussée était l'ouvrage de la seule nature [1]. Les deux voyageurs traversèrent l'Irlande, revinrent en Écosse, dont ils visitèrent les îles; tous les jours ils lisaient, avec un charme inexprimable, les mélancoliques poésies d'Ossian [2]. Ils abordèrent dans l'île de Staffa, et logèrent chez une vieille femme de quatre-vingt-quinze ans, qui les intéressa par son air de douceur et de gaieté; dans un âge aussi avancé elle avait conservé toutes ses facultés intellectuelles; elle marchait sans bâton, et n'avait aucune infirmité. Au reste, cette espèce de phénomène est commun dans ces îles. On y rencontre beaucoup de centenaires, qui jouissent d'une parfaite santé, qu'ils doivent surtout à la pureté de leurs mœurs, au travail et à la simplicité de leur vie. Chaque soir, la bonne vieille, entourée de sa famille, contait de longues histoires

[1] C'est ce qu'on appelle la *Chaussée-des-Géants*, l'une des plus belles curiosités de l'Irlande.

[2] On sait aujourd'hui que ces poésies d'Ossian sont l'ouvrage de Macpherson.

de géants et d'apparitions. Un interprète en traduisait une partie aux voyageurs, qui souvent y retrouvaient des idées d'Ossian. On dit aussi aux voyageurs que la vieille se mêlait de prédire l'avenir; Alphonse voulut la consulter sur la destinée; elle prononça un oracle assez long, dont l'interprète donna la traduction suivante :

« Tu ne trouveras l'assurance de ton bonheur que dans une im-
« mense et merveilleuse caverne soutenue, dans la mer, par des
« colonnes d'une matière précieuse, et dans laquelle tu ne pourras
« entrer qu'en échouant. »

— Assurément, dit Alphonse, voilà un oracle dans toutes les règles : il est fort obscur, car je suppose qu'il est figuré. — Point du tout, reprit l'interprète; la sibylle assure que la caverne existe, et elle offre de vous y conduire demain. — Comment! une caverne posée sur des colonnes qui sont dans la mer? — Oui, elle le prétend. — Et pour y entrer il faut faire naufrage? — Il n'y a pas, dit-elle, d'autre moyen : on y va en bateau, et l'on fait échouer le bateau à l'entrée d'une certaine manière, qui jette doucement les navigateurs dans la grotte. — Et je trouverai là l'assurance de mon bonheur? — La vieille en répond. — Cela vaut bien la peine de tenter l'aventure. J'y veux aller demain.

En effet, la bonne femme conduisit le lendemain les voyageurs à la grotte mystérieuse, elle les quitta au moment où ils entrèrent dans le bateau. Nos intrépides navigateurs s'embarquèrent, en ne demandant au ciel qu'un heureux naufrage, souhait assurément très modéré, et qui fut exaucé. On les jeta si adroitement à l'entrée de la caverne, qu'ils en furent quittes pour une secousse assez forte et un peu d'émotion. Cette caverne est immense; les étrangers qui l'ont visitée, fiers de leur courage, ont tracé leurs noms sur le rocher. Il n'y avait alors que dix-sept noms, et dans ce petit nombre on en comptait *sept* de femmes [1], ce qui causa beaucoup d'étonne-

[1] De dames anglaises, en 1788. D'ailleurs, tous les détails relatifs à cette grotte de Staffa sont vrais ; les colonnes dans l'eau qui supportent la grotte sont de basalte.

ment et d'admiration aux voyageurs. Cependant Alphonse, en riant, se plaignit de la sibylle : Elle m'a trompé, dit-il; je cherchais le bonheur, il m'était promis, et je n'ai trouvé qu'un écueil. — C'est, répondit Thélismar, ce qui n'arrive que trop souvent dans la vie. — On doit être à l'abri de ce malheur, reprit Alphonse, quand on vous a pour guide.

Comme il disait ces mots, il entra dans une espèce de salle très obscure; une vive lumière brillait dans un enfoncement; Alphonse dirigea ses pas de ce côté. En approchant, il vit un autel de l'Amitié, orné de fleurs qui ne se fanent jamais; une guirlande d'immortelles entourait avec élégance un cartouche éclairé par un transparent, et sur lequel on lisait ces paroles : « Thélismar promet « solennellement d'unir Alphonse à Dalinde. Ce serment, tracé « sur l'autel de l'Amitié, est irrévocable. »

Alphonse, transporté de joie et de reconnaissance, se jeta dans les bras de son bienfaiteur. — Oui, cher Alphonse, dit Thélismar, vous êtes mon fils! Vous ne pouvez épouser Dalinde qu'avec le consentement de don Ramire; mais quand vous la reverrez, vous ne serez plus forcé de lui cacher vos sentiments. — O mon père! s'écria l'heureux Alphonse, je trouve ici bien mieux que l'assurance de mon bonheur, j'y trouve le bonheur même!...

Lorsque Alphonse revit la bonne vieille, il la combla de présents ainsi que ses petites-filles; et, avant de quitter l'île, il fit un petit tableau colorié de l'entrée de la grotte, dans l'intention de l'offrir à Dalinde.

Les voyageurs passèrent en Islande, ils visitèrent Skalholt; de là on les conduisit à Geizer. Ils admirèrent d'abord, dans ce lieu sauvage, une cascade naturelle d'une élévation prodigieuse; mais un spectacle plus nouveau fixa toute leur attention.—Jetez les yeux de ce côté, dit Thélismar, et regardez ces colonnes de rubis, d'ivoire et de cristal qui couvrent cette plaine immense!... Alphonse aperçut une vaste étendue de terrain remplie de gouffres et de rochers; à des hauteurs et des distances inégales, s'élevaient dans les airs une

multitude de jets d'eau de diverses couleurs [1]; les uns d'un rouge éclatant, les autres d'une blancheur éblouissante, et quelques-uns d'une eau pure et limpide. Alphonse et Thélismar ne pouvaient se lasser de contempler un si brillant spectacle ; ils admirèrent encore dans la même île beaucoup d'autres phénomènes aussi curieux ; et, après avoir vu tout ce que l'Islande offrait d'extraordinaire et d'intéressant, ils se rembarquèrent et retournèrent en Angleterre. Alphonse revit Dalinde, et les chagrins de l'absence furent oubliés.

Le bonheur d'exprimer un sentiment renfermé depuis si longtemps au fond de son âme, et la douce sensibilité de l'aimable Dalinde, le dédommagèrent de tout ce qu'il avait souffert. Dalinde, en apprenant qu'elle était aimée depuis cinq ans, connut l'empire suprême que l'honneur et la reconnaissance avaient sur Alphonse. De son côté, Alphonse s'applaudit d'avoir été fidèle à sa parole. Il devait à ce vertueux effort l'estime et le cœur de Dalinde... Et c'est ainsi qu'un sacrifice honnête n'est jamais qu'une peine du moment : en nous y décidant avec fermeté, nous plaçons sur l'avenir un fonds précieux, qui ne peut manquer de doubler avec le temps.

Alphonse éprouva un petit chagrin : son tableau de la grotte de Staffa, fait sur du papier, ayant été mal emballé, se trouva tout à fait gâté ; le papier était chiffonné et déchiré en plusieurs endroits, et deux trous sur la peinture ôtaient tout espoir de raccommoder l'ouvrage. Alphonse voulut le brûler ; mais Thélismar s'y opposa, et le garda. Quinze jours après, Thélismar entrant chez Alphonse :
—Tenez, mon fils, lui dit-il, portez à Dalinde votre présent.

En disant ces mots, il lui donna le tableau de la grotte remis sur toile, et si parfaitement restauré, qu'il paraissait sortir des mains du peintre. — Par quel miracle, dit Alphonse, cette peinture qui était sur du papier a-t-elle pu être enlevée et transportée sur une

[1] Il y a près de Geizer une chute d'eau formée par l'eau d'une source très abondante ; autour de cette cascade, et dans un rayon d'environ une lieue, on voit une cinquantaine de jets d'eau bouillante qui probablement proviennent du même réservoir. Si l'eau a diverses teintes, c'est qu'elle traverse en sortant des terrains de diverses natures, et qu'elle se charge de matières qui la colorent ou la troublent.

toile?—Si elle eût été sur du bois, ou à fresque sur une muraille, je l'aurais enlevée de même.—Quel prodige de patience et d'adresse miraculeuse!—Je n'ai en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, que le mérite d'avoir recueilli les inventions les plus ingénieuses de l'industrie humaine. Jugez donc combien est véritablement merveilleuse l'industrie même. — Que j'aimerais à connaître tous ces miracles de l'art, tous ces phénomènes de la nature!

Thélismar quitta l'Angleterre avec une satisfaction inexprimable, et s'embarqua pour la Suède. Après tant de travaux et de si longs voyages, il jouit enfin du bonheur de se retrouver au milieu de sa famille, de ses amis, et dans sa patrie. Il eut le plaisir de revoir ce vertueux Zulaski chez lequel il avait logé aux îles Açores, et dont la maison fut si miraculeusement lancée dans la mer. La piété filiale de ce jeune homme le rendait l'objet de l'admiration publique; son souverain l'avait comblé de bienfaits; et pour surcroît de bonheur, Zulaski avait retrouvé sa fiancée fidèle ; enfin il était marié et le plus heureux de tous les hommes. Thélismar lui rendit une visite et le trouva au sein de sa famille, entre son père et sa femme, et tenant sur ses genoux son fils, jeune enfant à peine âgé de deux ans. — Quel sort est comparable au vôtre? lui dit Thélismar. Cette femme, cet enfant que vous chérissez, votre fortune, votre réputation, tout ce qui fait vos plaisirs, votre félicité, votre gloire, vous le devez à le vertu! Votre bonheur est d'autant plus pur, qu'il inspire trop d'intérêt pour exciter l'envie. Et ce fils, tendre objet de vos plus chères espérances, que n'êtes-vous pas en droit d'en attendre! Pour lui faire connaître l'étendue des devoirs sacrés de la nature, pour le rendre digne de vous, il ne faudra que lui conter votre histoire.

Cependant Alphonse, plus que jamais dévoré d'inquiétude sur la destinée de son père, conservait encore l'espérance de le trouver en Russie; il déclara à son ami qu'il était décidé à partir pour Pétersbourg. Thélismar, prévoyant à quel point Alphonse serait à plaindre si cette dernière recherche était infructueuse, ne voulut point

l'abandonner, et partit avec lui. Ils trouvèrent à Pétersbourg Frédéric, cet ancien ami de Thélismar, qu'ils avaient rencontré dans l'île de Polycandro. — Je suis destiné, leur dit Frédéric, à vous faire voir des choses extraordinaires. Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire dans un palais de cristal... — Nous savons, interrompit Alphonse, que vous nommez ainsi une caverne formée par la nature. — Pour cette fois, reprit Frédéric, ce n'est point une façon de parler : vous allez voir un véritable palais de cristal bâti par les hommes, et suivant les règles de la plus élégante architecture.

Cependant Alphonse doutait encore ; Frédéric, pour faire cesser son incrédulité, voulut lui faire visiter sur-le-champ ce merveilleux palais.

Alphonse ne put retenir une exclamation de surprise en voyant un palais transparent, de la plus élégante architecture, et qui paraissait formé de cristaux de diverses couleurs. — Avançons, dit Frédéric, votre étonnement va redoubler. Regardez cette batterie de canons ! — Que vois-je ? s'écria Alphonse ; des canons de cristal !...

Comme il disait ces mots, son oreille fut frappée par des sons harmonieux. — Ces concerts, reprit Frédéric, viennent du palais enchanté. L'entrée en est ouverte ; oserez-vous pénétrer dans un lieu qui ne peut être habité que par des fées ? — Oui, répondit Alphonse en souriant : je suis maintenant trop familiarisé avec les enchantements pour les craindre.

Ils passèrent sous les brillants portiques du palais, et, guidés par les accords mélodieux d'une musique céleste, ils arrivèrent dans un magnifique salon, dont les colonnes et les murs, de la même matière que le reste du palais, étaient ornés de guirlandes et de festons de roses. Des girandoles de cristal placées dans les angles du salon portaient un nombre infini de bougies, dont la lumière, se réfléchissant de tous côtés, produisait une clarté éblouissante.

Alphonse, en quittant ce palais, apprit que les glaces de la rivière de la Néva en avaient fourni tous les matériaux.

— Quoi ! maman, s'écria César, un palais de glace[1] ?... cela est-il bien vrai ? — Rien n'est plus certain... — Oh ! maman, vous aviez bien raison, il n'y a point de contes de fées plus merveilleux que le vôtre. Mais, chère maman, reprenez-en le fil ; nous ne vous interromprons plus. Il est trop tard, dit madame de Clémire : demain vous apprendrez le reste de l'histoire d'Alphonse.

Le lendemain au soir, madame de Clémire reprit ainsi la lecture de son manuscrit :

Toutes les recherches d'Alphonse, relativement à son père, furent aussi infructueuses que celles qu'il avait faites en Angleterre. Accablé de douleur, il trouva dans l'affection de son généreux bienfaiteur les seules consolations qu'il fût susceptible de recevoir. — Vous ne pouvez, lui dit Thélismar, disposer de votre main sans l'aveu de votre père : le devoir et les lois mêmes s'y opposent. Il faut, cher Alphonse, vous soumettre à votre destinée ; tout ce qui dépendait de vous pour retrouver votre père, vous l'avez fait ; maintenant il faut attendre avec résignation l'âge où les lois vous permettront de disposer de vous-même. D'ici là vous serez séparé de Dalinde ; vous ne la reverrez que pour recevoir sa main... Vous resterez tout ce temps en Suède, dans une maison qui m'appartient, et que j'habitais avant mes voyages : je vais vous y conduire, et vous y laisserai seul. Pour moi, j'irai à Stockholm rejoindre ma famille. Nous serons séparés ; mais du moins nous habiterons le même pays, et nous avons la certitude d'être pour toujours réunis dans deux ans. — Hélas ! dit Alphonse, quelle dure séparation ! Mais, du moins, Dalinde connaît mes sentiments ! Mon père adoptif, mon bienfaiteur, mon unique ami, lui parlera quelquefois de moi !...

[1] Un palais de glace fut en effet construit à Saint-Pétersbourg en 1740 ; il avait cinquante-deux pieds et demi de long sur seize pieds et demi de large, et vingt de hauteur. C'étaient les glaces de la Néva, épaisses de deux à trois pieds, qui avaient fourni les matériaux ; à mesure qu'on tirait un bloc de glace de la rivière on le taillait, et pour le colorer on versait sur une de ses faces de l'eau imprégnée de couleur. Un des six canons de glace placés devant la façade, chargé d'un quarteron de poudre, chassa un boulet de fonte, qui, à soixante pas de distance, perça une planche de deux pouces d'épaisseur.

Je me soumets à mon sort. Puissent les tourments que je vais endurer expier les fautes de ma jeunesse! Puisse le ciel, touché de mon repentir, me rendre un père qui m'a coûté tant de larmes!

Thélismar partit de Pétersbourg et conduisit Alphonse dans la retraite qu'il lui destinait. C'était un antique château, situé dans un lieu sauvage aux environs de Salseberizt. — Voilà donc, dit Alphonse, la solitude où je dois passer deux ans! Sans le souvenir déchirant de mes fautes et de mon père, je pourrais supporter avec courage cet exil rigoureux; mais je serai seul avec mes remords!. . — Conservez de si justes regrets, dit Thélismar, mais ne vous laissez point abattre par la tristesse; occupez-vous du soin de perfectionner dans la retraite les connaissances dont je vous ai donné les éléments. Je vous ai promis jadis un trésor que vous êtes maintenant en état d'apprécier. Voyez-vous sur ces tablettes ces nombreux volumes? Lisez-les; ils achèveront de vous dévoiler les secrets de la nature. Avant de vous quitter, nous parcourrons ensemble les environs de ce château; vous trouverez dans ces lieux agrestes des objets dignes d'exciter votre curiosité.

Le lendemain matin Thélismar et le triste Alphonse montèrent en voiture. Thélismar avait promis une promenade intéressante; mais Alphonse était trop profondément absorbé dans sa mélancolie pour goûter quelque distraction. Après avoir fait près de trois milles, ils arrivèrent dans un lieu aride et sauvage, entouré de tous côtés de hautes montagnes. Arrêtons-nous ici, dit Thélismar. Si je ne connaissais pas votre courage, je ne vous aurais point amené dans ce désert; car nous allons tenter une périlleuse entreprise : avançons... A travers ces rochers, n'apercevez-vous pas trois ouvertures? Nous allons descendre dans les mines de Salseberizt, ou plutôt dans ces noirs abîmes.

Bientôt deux hommes d'un aspect effrayant s'approchèrent d'eux. Ils étaient enveloppés de longues robes d'une couleur sombre; leurs bras étaient nus et ils tenaient des torches allumées. — Voilà nos

guides, dit Thélismar, il faut nous séparer ici, nous nous rejoindrons bientôt.

Thélismar s'éloigna avec l'un des deux inconnus. Alphonse suivit l'autre en silence. Après avoir fait quelques pas, ils se trouvèrent sur le bord d'un gouffre ; Alphonse s'arrêta et aperçut, à l'ouverture de cet abîme, un petit tonneau qui paraissait suspendu en l'air. Le guide d'Alphonse s'élança dans cette espèce de barque, Alphonse s'y plaça à côté de lui. Alors le guide, tenant toujours sa torche allumée, fit entendre sa voix lugubre. Au moment où l'air retentit de ses chants funèbres, la barque s'enfonça dans l'abîme. Une main invisible semblait la précipiter au fond du gouffre. Alphonse levant les yeux n'apercevait plus le ciel que comme un point imperceptible. Bientôt il le perdit entièrement de vue, et ne vit plus que son étrange compagnon, qui lui retraçait l'image du farouche batelier des enfers.

Cependant, au bout d'un demi-quart d'heure, Alphonse commençait à s'étonner de la longueur du trajet et de l'immense profondeur du précipice. Tout à coup il entendit autour de lui des torrents impétueux tomber avec fracas. Ces chutes d'eau, qu'il ne pouvait voir, rappelaient à son imagination les redoutables fleuves du Tartare. Sa curiosité s'accroissait avec sa surprise ; un pressentiment secret le troublait... il se sentait ému et avait peine à démêler lui-même ce qui se passait au fond de son cœur. Enfin la barque s'arrêta. Il en sortit précipitamment. Au même moment Thélismar accourut et vint le rejoindre ; après avoir fait quelques pas, Alphonse fut frappé de la lueur d'une vive clarté. Il avança, bientôt l'étonnement le rendit immobile. Il se trouvait dans un vaste salon dont la voûte était soutenue par des colonnes de mine d'argent, et auquel venaient aboutir quatre galeries spacieuses. Un ruisseau d'une eau pure coulait au milieu du salon et des galeries, et une infinité de lampes et de flambeaux éclairaient le souterrain.

Alphonse et Thélismar pénétrèrent dans les galeries : ils y trouvèrent de nombreux ouvriers employés à divers travaux. Au bout

des galeries, on apercevait des maisons, des chevaux, des chariots; et l'étonnement d'Alphonse fut au comble en découvrant un moulin à vent...

— Quoi! maman, interrompit Caroline, une ville souterraine, et dans cette ville, des chevaux, des voitures et un moulin à vent? — Cette ville existe toujours telle que je viens de vous la dépeindre; mais laissez-moi finir mon conte, et ne m'interrompez plus.

Thélismar ramena Alphonse dans les galeries. Au moment où ils entraient, Thélismar tressaillit, en remarquant que la lumière des lampes paraissait s'affaiblir; il lève la tête, et voit voltiger en l'air une espèce de vapeur blanchâtre. Il prit brusquement Alphonse par le bras, l'entraîna avec lui, et le força de se coucher à plat ventre. A l'instant même, un cri terrible et général fit retentir les voûtes du souterrain; toutes les lumières furent éteintes : une affreuse obscurité succéda à l'éclat des lumières. Un profond silence augmentait encore l'horreur de cette scène. Enfin, au bout de quelques secondes on entendit un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Alors tout le monde se releva, on était hors de danger. Les lampes furent rallumées, Thélismar se tournant vers Alphonse : — La mort, dit-il, a passé sur nos têtes. Tel est l'affreux péril où l'on est souvent exposé dans ces profonds abîmes creusés par la cupidité. Ne croyez pas que ce peuple malheureux, privé de la clarté du soleil, jouisse des trésors qu'il arrache du sein de la terre; la misère le force à descendre vivant dans ces tombes funestes, et au milieu des richesses qui l'environnent, il ne trouve même pas l'aisance; il se consacre aux plus pénibles travaux, détruit sa santé, et ne fait qu'avancer le terme d'une vie languissante.

— Combien vous m'intéressez, interrompit Alphonse, en faveur de ces victimes malheureuses! expliquez-moi ce qui vient de se passer... Mais voyez-vous tout ce monde qui court là-bas?...

Sans attendre la réponse de Thélismar, Alphonse se dirigea vers l'extrémité de la galerie; Thélismar le suivit; on leur apprit qu'un des inspecteurs de la mine n'ayant pas éteint assez promptement sa

lumière avait été blessé, et qu'on s'empressait de le secourir. — J'ai dans ma poche, dit Thélismar, un flacon qui peut lui être de quelque secours; courons près de lui.

Alphonse et Thélismar se hâtèrent de percer la foule rassemblée autour du blessé, et arrivèrent auprès de lui. Ce malheureux était étendu sans connaissance. — Il est mort, dit un des ouvriers. Alphonse, pénétré de compassion, s'approche... aussitôt il frémit... recule... s'élance vers le mourant... le regarde d'un air égaré; son sang se glace dans ses veines, ses cheveux se hérissent sur sa tête, et comme s'il eût été frappé par la foudre, sans pouvoir prononcer une seule parole, il tombe évanoui à côté de l'infortuné dont la vue venait de produire en lui une si terrible révolution.

Thélismar recommande l'inconnu aux gens qui l'environnent, en leur laissant son flacon et sa bourse, et vole au secours d'Alphonse, qu'il fait transporter dans une autre galerie. Au bout de quelques minutes Alphonse fait un mouvement; il ouvre les yeux en poussant un cri douloureux. L'égarement du plus horrible désespoir se peignait dans ses regards et défigurait ses traits... — Mon père! s'écrie-t-il... C'est lui! c'est mon père!... Oh! rendez-moi mon père!... Qu'on me conduise à ses pieds... je veux le revoir... je veux mourir près de lui. Laissez-moi, poursuivit-il en repoussant Thélismar, laissez-moi; fuyez un monstre indigne de revoir le jour. Je renonce au monde, au bonheur, à la lumière: ce souterrain sera mon tombeau; hélas! c'est celui de mon malheureux père! du moins la mort va nous réunir...

Alphonse, en prononçant ces paroles d'une voix entrecoupée, faisait de vains efforts pour échapper des bras de son ami. — Arrêtez! s'écria Thélismar, arrêtez! Alphonse, méconnaissez-vous Thélismar? ne connaissez-vous plus sa voix? Calmez-vous; je vous en prie, écoutez-moi. S'il est vrai qu'une ressemblance trompeuse ne vous ait point abusé, vous pouvez encore conserver quelque espérance. — Mon père vivrait encore!... — Et sa blessure peut-être n'est pas mortelle. — Mon Dieu! s'écria Alphonse en se précipitant

à genoux et en élevant ses bras vers le ciel, mon Dieu, prends pitié de mes remords et de mon désespoir; rends-moi mon père! Ah! courons, cher Thélismar, daignez guider mes pas. — Non, différons quelques instants une entrevue qui pourrait lui causer une révolution funeste. — Mais il vit? vous m'en répondez? — Oui: je vous donne l'assurance qu'il n'est que blessé. J'ai donné l'ordre de le faire sortir du souterrain dès qu'il aurait repris ses sens. Il n'est plus ici... — Il a donc repris sa connaissance? il a parlé?... O Thélismar! ne me trompez-vous point? — Si vous ne me croyez pas, Alphonse, restez ici; interrogez tous les ouvriers : pour moi, je vais sur-le-champ soigner l'inconnu, car il est chez moi. — Chez vous! se peut-il? — Il est parti dans la voiture qui nous attendait... — Ah! courons, ne différons plus...

A ces mots, Alphonse et Thélismar quittèrent précipitamment la galerie; ils reprirent leurs guides et sortirent du souterrain. Ils furent obligés de retourner à pied au château; cependant, à moitié chemin, ils trouvèrent des chevaux qu'on leur envoyait. Alphonse questionna vivement sur son père les domestiques qui les conduisaient: il n'en put tirer que des réponses vagues et peu satisfaisantes. Ses soupçons et ses doutes se ranimèrent, et l'inquiétude qui le dévorait était d'autant plus insupportable, qu'il n'osait la montrer à Thélismar. Enfin on arriva au château; Alphonse voulait suivre Thélismar dans la chambre du malade : — Vous ne seriez point maître de vous, lui dit Thélismar; si cet inconnu est votre père, demain je vous conduirai à ses pieds; mais laissez-moi le temps de le prévenir.

Alphonse, obligé de se soumettre à cet arrêt, passa la journée entière dans la plus violente agitation. Enfin, ne pouvant plus supporter une incertitude déchirante, il prit la résolution de cacher à Thélismar ce qui se passait au fond de son âme, et de s'introduire la nuit dans la chambre de son père. En effet, aussitôt que Thélismar fut couché, Alphonse se rendit sans bruit dans le corridor où le malade était logé. On lui avait désigné la chambre qu'il occupait; il savait que le lit était placé de manière qu'on pouvait entrer sans être vu. Il

ouvre doucement la porte; il pose avec précaution un pied tremblant dans la chambre. Au même instant il entend la voix de don Ramire. Transporté, hors de lui, Alphonse s'arrête, écoute; mais, jugez de sa douleur, en reconnaissant, par les discours de son père, qu'il est en proie au délire le plus effrayant!...—Alvarès! s'écriait le malheureux don Ramire, Alvarès! viens me tirer du gouffre horrible où tu m'as précipité... Prends pitié de mes peines! jette les yeux sur moi! Mais, du haut des cieux, tes regards pourront-ils pénétrer jusqu'au fond de cet affreux abîme?... J'y vois partout le tombeau de ton épouse et de ton fils... leurs ombres pâles et menaçantes me poursuivront-elles toujours?... Dieu! que vois-je!... Alvarès, ton fils arme le mien d'un poignard!... Alphonse veut te venger; il veut me percer le cœur!... Mon fils, arrête!... Est-ce à toi de me punir?... Mon fils, tu me donnes la mort et tu m'abandonnes!... Ah! viens du moins recevoir mon dernier soupir!...

A ces mots, Alphonse, au comble du désespoir, veut s'élancer dans les bras de son père... Mais Thélismar se précipite au devant de lui, et, malgré ses cris et sa violenee, l'entraîne hors de la chambre.

On introduisit un médecin que Thélismar avait envoyé chercher. Don Ramire paraissait plus calme. Le médecin ne se prononça pas d'abord, voulant voir l'effet de quelques prescriptions qu'il s'empressa d'ordonner.

Bientôt don Ramire reprit sa connaissance, et au point du jour le médecin répondit de sa vie. Les transports de joie d'Alphonse égalèrent l'excès de douleur qu'il avait ressentie. En sentant renaître l'espoir de conserver son père, il retrouva toute sa tendresse et sa soumission pour Thélismar.

Don Ramire, en apprenant qu'il était chez Thélismar, laissa échapper un cri de surprise, et demanda à voir Alphonse; il ne fut plus possible de différer cette entrevue. Thélismar vint prendre Alphonse, et le conduisit dans la chambre de son père. Alphonse, éperdu, baigné de larmes, courut se précipiter à genoux auprès du

lit de don Ramire qui lui tendait les bras. — O mon père ! s'écria Alphonse, vous m'êtes donc rendu !... et vous daignez recevoir dans vos bras votre coupable fils... Ah ! sans doute, vous lisez dans mon cœur ; vous y voyez mon repentir, mes remords, ma tendresse... Mon père ! ma vie entière vous sera consacrée ; je ne veux exister que pour réparer mes fautes, pour vous rendre heureux, pour vous obéir... Oh ! parlez-moi, mon père ! que j'entende le son si cher de cette voix révérée ! Que mon pardon, confirmé par votre bouche, me rende le repos, le bonheur que je ne pouvais retrouver qu'avec vous ! — N'est-ce point une illusion ? dit enfin don Ramire. Est-ce Alphonse, mon fils, que je presse contre mon sein ?... Va, je n'accuse que moi de tes fautes et de mes malheurs !... Mais le ciel est apaisé, puisqu'il nous réunit. Je te revois : je suis payé de tout ce que j'ai souffert.

La faiblesse de don Ramire l'empêcha d'en dire davantage ; il pâlit, et laissa tomber sa tête appesantie sur le visage de son fils. Alphonse, effrayé, se leva précipitamment pour appeler le médecin ; celui-ci le rassura, mais défendit au malade de parler davantage.

La révolution que venait d'éprouver don Ramire retarda un peu les progrès de sa convalescence. Cependant, au bout de trois jours, il fut en état de se lever. Alphonse alors lui conta toutes ses aventures. Don Ramire témoigna à Thélismar la reconnaissance dont il était pénétré ; et quand il fut entièrement rétabli, il voulut aussi conter son histoire à Thélismar en présence de son fils. Il fit sans déguisement l'aveu de toutes ses fautes, et ne cacha aucune circonstance de l'histoire d'Alvarès, ce vertueux ermite portugais, qu'il avait rencontré sur le Mont-Serrat. Lorsqu'il en vint à parler de la fuite d'Alphonse, il continua son récit en ces termes :

« Le départ de mon fils me pénétra d'une douleur d'autant plus vive, que je considérai cet événement comme une juste punition du ciel, et l'effet des imprécations prononcées autrefois contre moi par un père infortuné. — Hélas ! me disais-je, combien sont équitables les décrets de la Providence ! J'abusai jadis de ma fortune et de ma

faveur ; le ciel me ravit l'une et l'autre. Mon ambition détestable priva le malheureux Alvarès d'une épouse et d'un fils. La colère divine m'arrache enfin l'unique bien qui pouvait me tenir lieu de tous les autres... Mon fils ! Ma seule espérance... Alphonse m'abandonne ! et parvenu à ce comble de misère, je ne puis même me plaindre de mes maux. Je ne puis en accuser le sort : ils sont mon ouvrage !... C'est ainsi qu'en gémissant sur ma destinée, j'étais forcé d'admirer la justice céleste qui me poursuivait.

« Cependant je fus informé que mon fils avait pris la route de Cadix ; mais je ne pouvais suivre ses traces sur-le-champ, comme j'en avais le désir et le projet. Arrêté à Grenade par une fièvre ardente, je fus obligé d'y rester six semaines. Au bout de ce temps, quoique je n'eusse plus l'espérance de rejoindre mon fils, je persistai dans le dessein d'aller à Cadix, me flattant que je pourrais du moins y trouver quelques renseignements. Arrivé à Loxe, je m'arrêtai dans une auberge, où, d'après le signalement que je donnai de mon fils et les réponses de l'hôte, je sus, à n'en pouvoir douter, qu'Alphonse y avait passé quelques heures. Je voulus coucher dans la chambre qu'il avait occupée ; j'examinai cette chambre avec autant d'intérêt que d'émotion. Quelques caractères portugais étaient gravés sur les vitres ; c'étaient deux vers écrits de la main de mon fils et adressés à Dalinde. En arrivant à Cadix, je m'informai d'Alphonse, de Dalinde ; ces noms étaient inconnus de tous ceux auxquels je m'adressai ; enfin j'appris qu'un jeune homme portugais, cachant avec soin son nom et sa naissance, avait passé dix jours à Cadix, et qu'il était parti pour la France, avec le projet de s'y fixer. Je pris sur-le-champ la résolution de passer en France. Mais auparavant je me rendis à Lisbonne pour y toucher quelque argent qui m'était dû de ma pension ; ensuite je partis pour Paris. Après beaucoup de temps, de recherches et de peines, je dus renoncer à l'espoir de retrouver mon fils.

« En perdant cet espoir si cher je tombai dans le découragement. Dégoûté du monde, je formai le projet de le quitter sans retour, et d'aller m'ensevelir dans la solitude même qu'avait choisie le vertueux

Alvarès. Arrivé au Mont-Serrat je courus à la grotte d'Alvarès; mais, hélas! ce vénérable vieillard touchait au terme de ses tourments; il me reçut avec cette douceur, cette inaltérable bonté qui le caractérisaient. Je lui fis part de mon malheur; il écouta ce récit avec attendrissement. — Puisses-tu, me dit-il, trouver dans ce paisible asile quelque soulagement à tes maux!... Si tu veux te fixer dans cette grotte, tu la posséderas bientôt sans partage!... En te l'abandonnant, plût au ciel qu'il me fût possible de te laisser encore la tranquillité dont je jouis!

« Tel fut l'accueil du vertueux Alvarès. Loin que sa présence augmentât mon trouble et mes remords, je me sentais moins agité près de lui; je goûtais une inexprimable douceur à l'entendre, à le contempler, à lui rendre des soins; chaque instant redoublait mon affection pour lui; j'aurais voulu pouvoir prolonger sa vie aux dépens de la mienne. Je ne lui avais d'abord confié mes malheurs que vaguement; je m'étais contenté de lui apprendre que mon fils avait pris la fuite me laissant ignorer sa destinée, et que, sur de faux indices, je l'avais vainement cherché en France. Par la suite, Alvarès me demandant un récit plus détaillé, je lui parlai de ces deux vers portugais que j'avais trouvés sur les vitres d'une auberge de Loxe. A peine eus-je prononcé le nom de Dalinde, qu'Alvarès m'interrompant : — Prenez, me dit-il, dans cette armoire le livre où j'inscris depuis dix ans les noms des étrangers qui sont venus visiter cet ermitage.

« Je m'empressai d'obéir; Alvarès ouvrit le livre, et y trouva la note suivante : « Ce 20 juin, j'ai reçu la visite d'une famille suédoise; le « père, qui s'appelle Thélismar, parle assez bon portugais; son in- « struction et sa simplicité m'ont charmé; il revient du Portugal, et « se rend à Cadix, où il compte s'embarquer pour l'Afrique. Sa fille « est d'une beauté et d'une modestie remarquables. Son père ayant « désiré qu'elle me montrât des paysages de son ouvrage, elle s'est « empressée de tirer de sa poche un portefeuille qui en contenait « plusieurs, dessinés d'après nature, à l'exception d'un seul, qu'elle

« n'a fait que de souvenir, et, à mon avis, le mieux fini. Ce paysage « représente la fontaine de l'*Amitié*, dans la province de Béïra. « Cette jeune personne se nomme Dalinde. »

« Cette note était une lueur pour moi, et me causa le premier mouvement de joie que j'eusse éprouvé depuis mon retour de la France. Il me restait encore bien des inquiétudes ; mais enfin j'avais découvert des indices certains, je sentais renaître l'espoir de retrouver mon fils! Alvarès m'apprit encore que Thélismar comptait voyager quatre ans avant de retourner dans sa patrie. — Ainsi, poursuivit Alvarès, si votre fils est avec lui, vous ne le reverrez que dans deux ans; mais c'est en Suède seulement que vous apprendrez des nouvelles positives d'Alphonse... — Non, Alvarès, interrompis-je, non, je ne vous abandonnerai point dans l'état où vous êtes. Vous avez offert un asile à votre persécuteur ; vous lui donnez des conseils, vous le consolez, vous daignez même recevoir ses soins !... Tant de magnanimité, en redoublant encore mon repentir, diminue cependant les affreuses terreurs que me causaient mes remords. En voyant qu'Alvarès n'est plus irrité contre moi, il me semble que la vengeance de Dieu doit s'apaiser... Hélas ! je dois à la religion seule cette pitié sublime que vous me témoignez ! Mais si votre cœur pouvait partager les sentiments du mien !... j'oserais espérer encore la protection du ciel...

« En parlant ainsi, mes yeux se remplirent de larmes. Alvarès me regarda avec un profond attendrissement. — Quoi ! me dit-il, mon amitié pourrait adoucir ton infortune, et calmer la cruelle agitation de ton âme? Va, sois satisfait... j'accepte tes soins... et ta main... la main de don Ramire fermera les yeux d'Alvarès.

« En prononçant ces paroles, le vertueux vieillard ne put retenir ses larmes. Je ne sentis que trop quel souvenir déchirant se retraçait à son imagination. En m'assurant de son amitié, l'infortuné pleurait son fils !... La nuit qui suivit cet entretien, Alvarès, se sentant plus oppressé qu'à l'ordinaire, voulut se lever ; il s'appuya sur mon bras, et je le fis asseoir dans son jardin. Les rayons de la lune

tombaient sur le visage du vieillard, et leur lumière argentée, en ajoutant à sa pâleur, rendait plus touchante encore la douceur de sa physionomie et l'auguste sérénité répandue sur son front. Il éleva les yeux et les mains vers le ciel, et pendant quelques instants il parut absorbé dans une espèce de ravissement ; puis se tournant vers moi :

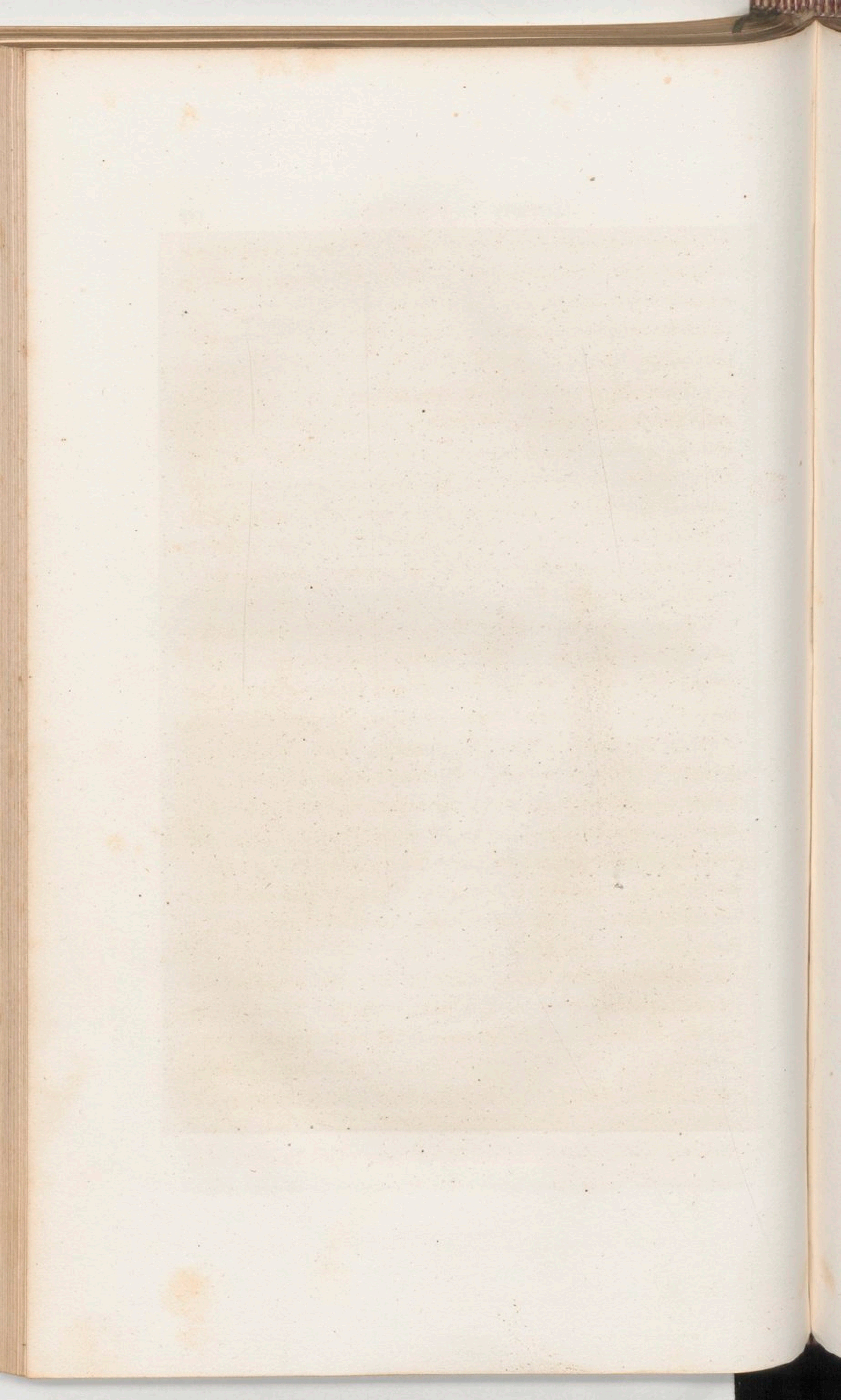
« — O toi, dit-il, qui depuis trois mois me prodigues tous les soins qu'un père pourrait attendre du fils le plus affectueux, reçois enfin tout ce que je puis te laisser... reçois la bénédiction paternelle d'Alvarès. — O mon père ! m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, mon respectable père ! que m'annoncez-vous ?... — Oui, reprit Alvarès d'une voix faible, tu vas perdre un père que la religion t'avait donné. Dans un instant, mon fils, je vais paraître devant l'Être éternel, dont la clémence et la bonté sont les plus sublimes attributs. O Dieu, poursuivit Alvarès en tombant à genoux à côté de moi, Dieu, mon créateur et mon juge, je touche à ce moment redoutable où le plus vertueux des hommes doit craindre ta justice. J'ose compter sur ta miséricorde !... J'ai su pardonner !... Vois dans quels bras j'expire !... vois pour qui coulent mes larmes, pour qui je t'implore !... Écoute, ô mon Dieu, les gémissements de don Ramire. Son âme n'est point corrompue ; elle peut s'élever jusqu'à toi... Achève de purifier son cœur, de dessiller ses yeux... Rends-lui son fils ! rends-lui la paix et le bonheur !... Daigne exaucer les derniers vœux d'Alvarès !...

« En achevant ces mots, Alvarès laissa tomber doucement sur mon sein sa tête vénérable... Hélas ! Alvarès n'existait plus ; je venais de recevoir son dernier soupir !... Tout ce que peut causer de douleur la mort du père le plus aimé, le plus digne de l'être, je l'éprouvai en perdant Alvarès. Cependant je goûtais déjà les heureux fruits de cette bénédiction si solennelle et si touchante qu'il m'avait donnée ; en me rappelant les derniers adieux d'Alvarès, je ne me regardais plus comme une victime dévouée aux vengeances célestes ; les plus douces espérances succédaient dans mon cœur aux noirs pressentiments inspirés par les remords.



Imp. Lemercier à Paris.

O Dieu !... j'ai su pardonner !.. Vois dans quels bras j'expire !



« Dans l'enceinte de l'humble retraite d'Alvarès, à côté d'une fontaine ombragée d'oliviers, je creusai de mes propres mains la modeste tombe qui devait contenir les restes précieux du plus vertueux des humains. Aussitôt que j'eus rempli ce devoir, je n'aspirai plus qu'à partir pour la Suède.

« Pour entreprendre un aussi long voyage, j'avais besoin d'argent. J'écrivis en Portugal que j'existais encore, que les intérêts les plus chers me forçaient à voyager dans le Nord. Je finissais ma lettre en demandant qu'on m'accordât deux années d'avance de ma pension. J'obtins cette faveur. Pour la dernière fois, je me rendis au bois d'oliviers où reposaient les restes d'Alvarès, et je pleurai sur sa tombe... Le lendemain je quittai le Mont-Serrat et l'Espagne, et je pris la route de Suède.

« Mon premier soin, en arrivant à Stockholm, fut de m'informer si Thélismar était de retour dans sa patrie. J'appris qu'il n'y reviendrait que dans un an; que sa femme et sa fille ne l'avaient point suivi, et qu'elles habitaient un château situé près de Salseberizt. Je me disposais à les aller trouver, lorsque je fus informé qu'on attendait incessamment à Stockholm un ami intime de Thélismar, nommé Frédéric, et qui avait longtemps voyagé avec lui. Je me décidai à rester quelques mois à Stockholm pour y attendre le retour de Frédéric. Il arriva enfin; je lui parlai sans me faire connaître, et le questionnai sur Thélismar; je sus, à n'en pouvoir douter, qu'Alphonse existait, que la Providence l'avait remis sous la garde d'un sage et vertueux ami.

« Rassuré sur le sort de mon fils, je sentis plus vivement que jamais le malheur d'en être abandonné!... Hélas! j'ignorais son repentir, sa douleur; j'ignorais qu'il m'eût écrit. Je n'étais resté qu'un moment à Lisbonne depuis son départ, et n'étais jamais retourné dans la province de Béïra; je n'avais donc pu recevoir ses lettres, qui, sans doute, ont été perdues. Frédéric ne pouvait me dire dans quelle partie du monde était alors Thélismar; je me décidai donc à partir pour Salseberizt. Je n'y trouvai ni cette char-

mante Dalinde que je désirais tant voir, ni sa mère. On me dit qu'elles voyageaient, et qu'elles ne reviendraient à Salseberizt qu'avec Thélismar. Je vins dans ce château ; j'interrogeai quelques domestiques ; ils m'assurèrent que Thélismar habitait ordinairement cette retraite, qu'on l'attendait dans trois mois. Sur cette assurance, je me fixai à Salseberizt. J'y vivais inconnu, ignoré : mon projet était, au retour de mon fils, de m'offrir inopinément à ses yeux, curieux de voir l'effet que produirait sur lui cette première entrevue ; et, si son cœur ne répondait pas au mien, de le quitter pour jamais et d'aller finir mes tristes jours auprès du tombeau d'Alvarès.

« Cependant Thélismar n'arrivait point. Plus d'un an s'écoula dans une attente que chaque jour me rendait plus insupportable. J'allais écrire en Portugal, pour y déclarer enfin le lieu où j'étais retiré, et pour demander qu'on m'y fît toucher ma pension, lorsque je tombai malade. Une fièvre ardente m'ôta pendant plusieurs jours l'usage de ma raison. Durant ce temps, un scélérat qui me servait me vola et prit la fuite en emportant mes habits et tout l'argent que je possédais. L'homme chez lequel je logeais eut l'humanité de me cacher cet événement jusqu'au moment où ma santé fut entièrement rétablie. Alors il m'apprit mon malheur... Je me soumis sans murmure à ma destinée. Je considérai ce dernier revers comme un moyen que le ciel daignait m'offrir pour achever d'expier mes fautes. Cette idée ranima tout mon courage, et je connus que la douce et pieuse résignation soutient mieux les infortunés que l'espérance même. J'écrivis à Lisbonne. En attendant une réponse que je n'ai pas encore reçue, je demandai du travail dans les mines d'argent. J'y fus employé, et j'ai vécu trois mois dans ces profonds souterrains. »

Comme don Ramire achevait ces mots, Alphonse, dont les pleurs avaient plus d'une fois interrompu ce récit, se jeta aux pieds de son père et lui dit tout ce que le repentir, la reconnaissance et la tendresse purent lui inspirer de plus touchant et de plus passionné. Don

Ramire, au comble du bonheur, serrait son fils dans ses bras, et Thélismar, en silence, les contemplait l'un et l'autre avec ravissement.

Enfin don Ramire, Alphonse et Thélismar partirent pour Stockholm. Thélismar conduisit Alphonse auprès de son aimable fille.

L'heureux Alphonse reçut la main de Dalinde ; il justifia, par sa conduite et par ses vertus, le choix et l'affection du généreux Thélismar : il expia ses torts envers son père par un attachement et une soumission sans bornes, et par les plus tendres soins. Il ne s'en sépara jamais, mettant sa gloire et sa félicité à remplir dans toute leur étendue les devoirs de la nature, de la reconnaissance, de l'amitié : il fit le bonheur de son père, de son bienfaiteur et de sa femme.

— Quoi ! maman, dit Caroline d'un ton chagrin, l'histoire d'Alphonse est finie ? — Et même la veillée, répondit madame de Clémire en se levant. — Oh ! quel dommage !... — Mon conte ne peut pas toujours durer, répliqua madame de Clémire en souriant, et il était temps qu'il finît ; car il est tard, et c'est l'heure de nous retirer.

Le lendemain, madame de Clémire demanda à ses enfants s'ils trouvaient qu'elle eût rempli l'engagement pris de leur composer un conte aussi merveilleux qu'un conte de fées, et dont cependant tout le merveilleux serait vrai. — Oui, maman, reprit Caroline ; et puisqu'il existe dans la nature des choses si extraordinaires et si curieuses, vous pouvez être bien sûre qu'à l'avenir ce ne sera plus dans les contes de fées que nous irons chercher le merveilleux que nous aimons. — En lisant, reprit madame de Clémire, en vous instruisant, vous apprendrez beaucoup d'autres choses tout aussi surprenantes. Si j'avais voulu employer tous mes extraits, l'histoire d'Alphonse aurait été bien plus longue : elle y aurait gagné ; car, pour l'abréger autant, il m'a fallu sacrifier des détails intéressants et une infinité de phénomènes curieux ; et cependant ces extraits ne contenaient que des faits certains et avérés. J'ai rejeté tous ceux qui me paraissaient non-seulement fabuleux, mais même douteux. Si j'avais eu moins de scrupule, je vous aurais parlé d'un village dont

tous les habitants deviennent fous à l'âge de dix-huit ans; d'un fruit de la Virginie dont on ne peut manger sans perdre la raison pendant un certain temps; d'un autre fruit exotique qui donne de la mémoire et de l'esprit. Je vous aurais parlé d'un arbre dont les tiges, quoique vertes, fournissent autant de lumière qu'un flambeau, etc.

— Il me semble, par exemple, interrompit l'abbé, que vous auriez pu vous étendre sur les phénomènes de l'électricité. — Je ne pouvais à cet égard rien faire de mieux, par la raison que je ne sais pas un mot de physique. — Mais, reprit l'abbé, si vous m'en eussiez jugé capable, je me serais chargé avec plaisir de cette partie de votre conte. — Mon cher abbé, répliqua madame de Clémire, je n'ai pas voulu ajouter à vos nombreuses occupations.

L'abbé ne répliqua point; mais il imagina que madame de Clémire, attachant peut-être un peu trop d'amour-propre au titre exclusif d'auteur de son conte, aimait mieux paraître moins savante, aux yeux mêmes de ses enfants, que de leur donner occasion de penser qu'un autre l'avait aidée dans son travail, ce qui aurait pu diminuer, non leur reconnaissance, mais leur enthousiasme.

Madame de Clémire changea d'entretien, et un moment après les enfants reparlèrent du conte.

— Qu'Alphonse était heureux, dit César, d'avoir vu tant de choses extraordinaires! Quand je serai grand, je voyagerai aussi... et avec papa... je verrai des arbres étrangers, des animaux singuliers. — A propos d'animaux singuliers, interrompit madame de Clémire, j'en avais une multitude dans mes extraits, que je n'ai point placés dans mon conte : je m'en rappelle un en ce moment, je veux vous en faire la description. — Ah! maman, nous en serons charmés. — Figurez-vous un monstre velu, jaune, qui a huit jambes, armées chacune de deux grands ongles contenant une éponge mouillée : outre ces huit jambes, ce monstre a encore deux espèces de mains avec lesquelles il saisit sa proie : comme Argus, son visage est couvert d'yeux ; il en a huit, rangés en ovale sur son front ; et

deux horribles tenailles, garnies de crochets aigus, paraissent sortir de sa bouche... — Oh ! quel monstre hideux et extraordinaire ! Quoi ! maman, ce monstre existe? — Oui, ma fille, répondit madame de Clémire. Peut-être ai-je supprimé quelques détails intéressants ; mais les caractères dont je vous ai parlé sont assez frappants pour faire reconnaître cet animal à tous ceux qui en auront lu la description... — Maman, dans quel pays se trouve ce monstre? — Il est très commun en France. — En France!... — Oui, et même en Bourgogne, à Champcery ; vous l'avez vu mille fois. — Oh! maman, je vous assure que je n'ai jamais rien vu de pareil ! — Mais, de grâce, dites-nous son nom? — Eh bien ! c'est une araignée [1] — Ah! par exemple, je ne m'attendais pas à cela. Comment, une araignée a huit yeux, une éponge mouillée entre ses griffes, et des tenailles à côté de la bouche? — Si vous aviez examiné une araignée avec une loupe, vous auriez parfaitement distingué, même à l'œil nu, ce que je viens de vous décrire, vous pourriez vous en assurer sur une grosse araignée. — Oh ! je prierai Augustin de m'apporter de grosses araignées; car je veux absolument voir les éponges, les tenailles et les huit yeux.. — Et moi, je vous lirai l'*Histoire des Araignées françaises et étrangères ;* je suis sûre que cette histoire vous amusera. Vous y trouverez de merveilleux détails. — Maman, le nom de cet animal qu'on multiplie en le coupant ? — C'est un polype d'eau douce [2]. — Ah ! je ne connais pas

[1] Cette description de l'araignée domestique est exacte. La petite pelote semblable à une éponge un peu mouillée qu'a l'araignée entre ses deux ongles lui sert, ainsi qu'aux mouches, à marcher et à grimper sur les corps les plus polis. Ces éponges fournissent une liqueur gluante qui suffit pour les y faire adhérer. A l'extrémité du ventre de l'araignée, il y a « six mamelons musculeux, pointus vers leurs extrémités, qui sont « autant de filières dans lesquelles se moule la liqueur qui doit devenir de la soie « lorsqu'elle se sera séchée après être sortie de ces filières... Toutes les araignées n'ont « pas le même nombre d'yeux, et ils sont placés différemment dans presque toutes les « espèces. » On en compte huit espèces : l'araignée domestique, l'araignée des jardins, l'araignée noire des caves, l'araignée enragée ou *turentule*, commune en Italie, l'araignée aquatique, l'araignée maçonne, l'araignée vagabonde et l'araignée des champs ou *faucheux*.

[2] Les polypes sont ainsi nommés parce qu'ils ont autour de la bouche un grand nombre de tentacules que les anciens prenaient pour des bras. La forme de ces ten-

celui-là. C'est dommage, car il est encore bien plus curieux que l'araignée. — Puisque vous avez tant d'envie de voir ce prodige, je vous donnerai cette satisfaction. — Que vous êtes bonne, maman !... — Vous en aurez demain. — Est-il possible? — Les étangs de Champcery en sont pleins. — Nos étangs!... Et nous ne connaissions pas seulement le nom d'un animal si singulier! — La nature offre partout, et avec profusion, les phénomènes les plus surprenants. L'ignorant est privé du plaisir de les admirer, tandis que l'homme instruit trouve à chaque pas des objets dignes d'exciter et de satisfaire sa curiosité. — Soyez-en sûre, maman, nous questionnerons, nous lirons; nous aurons des loupes, nous examinerons tous les insectes de Champcery, et du moins nous connaîtrons les choses curieuses qui nous environnent.

La veillée du soir et sept ou huit autres furent employées à expliquer et à commenter le conte d'*Alphonse*. Le dernier jour, César remarqua qu'il y avait un des prodiges qui n'était pas expliqué. — Dans les îles Canaries, poursuivit-il, après l'aventure de la caverne des Guanches, Alphonse, toujours égaré, arrive au bord d'un lac : c'est là qu'il voit la colonne merveilleuse, et puis cette pluie singulière; et lorsque ensuite il rencontre Thélismar, il le trouve instruit de tout ce qui lui est arrivé sur les bords du lac. Thélismar lui apprend qu'il l'a vu de sa terrasse, quoiqu'ils fussent à deux lieues l'un de l'autre. — En effet, reprit madame de Clémire, je n'ai point expliqué cette circonstance; mais nous irons demain déjeuner dans

tacules varie beaucoup, de même que leur nombre. Quant à leur corps, il est toujours cylindrique ou conique. Les polypes se reproduisent de trois manières : par des œufs, par des bourgeons et par la division de leur corps en parties. Dans le premier cas on les nomme ovipares, et ils se propagent par des œufs comme la plupart des autres animaux ; dans le second, ils poussent des rejetons qui, en se développant comme les bourgeons des plantes, produisent de nouveaux polypes ; on les appelle *gemmipares ;* enfin, dans le troisième cas, toute partie de leur corps qui se détache par un accident quelconque devient un animal nouveau, qui peut en produire une infinité d'autres.

Il existe encore des animaux plus singuliers. Croiriez-vous que l'on trouve dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant ; que le même animal, coupé en huit, dix, vingt, trente et quarante parties, est multiplié autant de fois ?

le petit belvédère qui est au bout du verger; là je vous apprendrai le secret de Thélismar.

La petite famille accepta le rendez-vous avec joie, et s'y rendit avec empressement. Tout le monde était rassemblé au belvédère avant huit heures du matin. On y trouva une grande machine qui excita la curiosité des enfants. Ils en demandèrent le nom.—C'est un télescope, répondit madame de Clémire; Caroline, asseyez-vous vis-à-vis de ce verre, et regardez. — Que vois-je! s'écria Caroline. Un château qui me paraît à deux pas d'ici. — Cependant, reprit madame de Clémire, il est à une lieue. C'est celui de M. de Luzanne.—Ah! maman, c'est incroyable! Je distingue parfaitement toutes les personnes qui passent dans cette basse-cour... Voilà une servante qui donne à manger à des poules... Je vois des vaches que l'on conduit aux champs... une vieille femme paraît à la porte, et demande l'aumône...

Caroline fut interrompue par sa sœur qui la pria instamment de lui céder sa place. — Pulchérie regarda à son tour dans le télescope : — Ah! maman, s'écria-t-elle, je vois Sydonie! c'est elle-même!... Elle parle aux servantes et a l'air de leur donner des ordres. C'est joli, à son âge; je voudrais bien être assez grande pour pouvoir aussi me mêler de la basse-cour! Elle se baisse... Elle se relève... Elle se baisse encore... Oh! sûrement, elle ramasse des œufs!... Justement, on lui présente un panier!... Ah! elle se tourne du côté de la pauvre femme qui est toujours à la porte!... César, continua Pulchérie, souffrez que je reste encore un moment... Sydonie s'approche de la vieille femme... Elle lui parle... Elle la fait entrer dans la cour... La vieille femme s'assied sur un banc... Sydonie lui donne son panier.. et puis elle s'en va en courant. La femme reste... — A mon tour, dit César... — Ah! mon frère, un instant!... Sydonie revient... mais bien doucement... Elle tient une grande jatte... c'est apparemment du lait... Oui : elle le donne à la vieille bonne femme... Ah! cette charmante Sydonie, que je l'aime!

En disant ces mots, Pulchérie céda la place à César, qui comprit

enfin comment Thélismar, de sa terrasse, avait pu voir distinctement Alphonse, malgré la distance qui les séparait l'un de l'autre.

On ne parla toute la journée que du télescope et de Sydonie. Pulchérie admira la manière singulière dont elle avait découvert le caractère bienfaisant de cette bonne jeune fille. — Elle ne se doutait pas, poursuivit Pulchérie, que nous étions témoins de tout ce qui se passait dans la basse-cour. — Le hasard, ajouta madame de Clémire, mille circonstances imprévues, découvrent chaque jour des actions bien plus cachées encore. Aussi le plus sûr est de se conduire toujours comme on ferait devant les témoins, car non-seulement Dieu nous voit et nous juge dans tous les instants de notre vie, mais le hasard, l'indiscrétion des domestiques, les trahisons de faux amis, exposent sans cesse au grand jour nos secrets les plus intimes.

Après le dîner, madame de Clémire demanda à son fils ce qu'il pensait du premier volume d'un livre qu'elle lui avait prêté depuis peu de jours : c'était *la Vie du Dauphin, père de Louis XV*. César répondit qu'il était enchanté de cet ouvrage ; d'autant plus, ajouta-t-il, qu'on y trouve beaucoup de détails sur l'enfance du prince ; dans toutes les autres histoires, au contraire, on ne parle que des hommes, et jamais des enfants... — Ce jugement n'est fondé que sur une supposition. — Mais, maman, il faut qu'un enfant soit un prodige, pour qu'un historien en fasse mention ; et comme les prodiges sont rares, dans toutes les histoires il n'est presque pas question des enfants. — Mais qu'appelez-vous un prodige ? — Ce qu'était le duc de Bourgogne dans son enfance : il aimait les mathématiques, les vers ; il faisait des fables, des discours... — Il n'y a rien là qui doive vous étonner ; le jeune duc était un enfant distingué, mais ce n'était point un prodige. — Si un tel enfant n'était pas un prodige... que suis-je donc, moi ? — Un enfant ordinaire ; et il ne tiendrait qu'à vous de ne pas l'être ; ayez un peu plus d'application, de patience et d'envie de vous distinguer. — Mais, maman, je ne ferais jamais des discours. — Pourquoi pas ? — Oh ! je crois que mes discours seraient bien mauvais !... — N'étiez-vous pas fort con-

tent de la tête que vous avez dessinée hier?— Oui, maman : tout le monde m'a dit qu'elle était bien. — Croyez-vous qu'elle valût l'original? — Oh! non, maman.—Mais, pour votre âge, c'est un chef-d'œuvre. Il en serait ainsi de vos discours. — A présent, je meurs d'envie d'essayer. Quel dommage que tout mon temps soit si rempli! — Et quand vous vous promenez, quand vous travaillez à votre jardin, pensez-vous uniquement à des arbres, à des fleurs? —Non, maman, je pense à mille autres choses. — Eh bien, durant ce temps, occupez-vous d'une idée intéressante; suivez-la constamment. C'est ainsi que l'on compose. — Maman, donnez-moi un sujet chaque matin, — J'y consens ; à condition que tous les soirs, avant le souper, vous me rendrez compte de votre méditation. — Eh bien, tantôt vous me donnerez un sujet de fable, tantôt un sujet de discours ; j'arrangerai tout cela dans ma tête, et je ne m'ennuierai plus tout seul, car je m'ennuie parce que je n'ai rien à me dire. — Voilà justement ce qui produit l'ennui le plus insupportable. Quand nous n'avons que des idées vagues et décousues, notre propre insipidité nous est aussi à charge qu'elle le serait aux autres, si nous exprimions ces mêmes pensées dans la conversation ; tandis qu'au contraire nous nous amusons nous-mêmes lorsque notre imagination travaille, et qu'au lieu de penser à des choses communes et frivales, nous nous occupons d'idées intéressantes. Mais revenons au livre que je vous ai prêté. Qu'avez-vous particulièrement remarqué dans le premier volume? — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est une fable composée par M. le duc de Bourgogne lui-même, encore enfant. Cette fable a pour titre : *le Voyageur et ses Chiens*. — Quel en est le sujet? C'est Licas qui voyage : il avait pour compagnons trois chiens, et pour provision quatre pains. Il arrive dans une forêt bien sombre au bord d'un clair ruisseau. Il voit tout d'un coup paraître un monstre. Les chiens combattent le monstre et le terrassent. Là-dessus Licas donne un pain à Vorax (c'est le nom d'un des chiens), et Vorax disparaît aussitôt. Cerbère, autre chien, reçoit aussi un pain, et de même prend la fuite. Gargas, le

troisième chien, se présente à son tour, dans l'espérance d'obtenir une semblable récompense ; mais Licas, qui était prudent, voyant que chaque pain lui coûtait un chien, ne donna à Gargas qu'un petit morceau ; et Gargas resta pour avoir le reste. Voilà tout, maman. — Quelle est, je vous prie, la morale de cette fable ? — Mais j'ai le livre dans ma poche, je vais vous lire la fin de la fable. Tenez, maman, voici la moralité... « Princes, avez-vous trouvé des guides « capables de vous diriger et de vous défendre dans la forêt de ce « monde ; ne les mettez en état de se passer de vous que lorsque « vous pourrez vous-mêmes vous passer de leurs services. »

— Je suis persuadée, reprit madame de Clémire, que vous ne comprenez pas bien le sens de cette moralité ; en conservant la pensée, je vais vous l'expliquer en termes plus clairs. Voici ce qu'elle signifie.

« Princes, avez-vous trouvé des ministres éclairés, des généraux habiles, des amis fidèles, gardez-vous bien de vous acquitter envers eux autant qu'il est en vous ; gardez-vous bien de récompenser dignement leur zèle et leurs services, dans la crainte qu'après avoir obtenu de vous tout ce qu'ils sont en droit d'en attendre, ils ne vous abandonnent. Soyez injustes, soyez ingrats, afin de vous les attacher solidement. »

— Ah ! maman, s'écria César, est-il possible que ce soit là le vrai sens de cette fable ? — Oui, c'est le sens littéral de la moralité qui la termine. Réfléchissez-y, et vous le trouverez vous-même. — C'est vrai. Comment ne l'ai-je pas saisi d'abord ? comment ai-je pu aimer cette fable ? — Dans cet ouvrage intéressant, estimable à tous les égards, vous avez justement admiré la seule chose qu'on doive critiquer. Si vous lisiez avec moins de rapidité et avec plus d'attention, vous ne feriez certainement pas de ces bévues.

Le soir, à la veillée, la baronne s'adressant à César : — Vous vous êtes plaint, lui dit-elle, que les historiens ne parlent pas assez des enfants ; nous allons vous prouver que ce reproche n'est pas fondé ; car nous ne vous entretiendrons toute la soirée que de traits tirés de

l'histoire, et les héros que nous vous ferons connaître seront tous des enfants. Vous verrez que les enfants qui se sont distingués ne sont pas aussi rares que vous l'imaginez. — Maman, vous nous conterez donc plusieurs histoires? — Votre mère, M. l'abbé et moi, nous conterons chacun tour à tour un trait d'histoire, tant que notre mémoire nous en fournira ; ce qui sûrement pourra remplir une bonne veillée. Je vais commencer, continua la baronne : écoutez.

« Chan-chi, empereur de la Chine, avait trois fils. Les deux premiers n'étaient que des enfants ordinaires ; mais le dernier, nommé Kang-hi, faisait les délices de son père et de ses instituteurs. Il était docile, sensible, appliqué, sincère, rempli d'activité. Il avait de l'empire sur lui-même ; on pouvait compter sur ses promesses : sa parole était inviolable. Lorsqu'il avait pris une résolution utile et raisonnable, il la tenait avec une persévérance que rien ne pouvait rebuter. Il brûlait du désir de s'instruire, de se distinguer, de mériter l'affection de son père, d'obtenir l'approbation de tous ceux qui l'entouraient. Il ne voyait que des visages satisfaits. Chaque leçon lui procurait le plaisir d'entendre louer son application, son caractère : on le chérissait, on s'occupait avec joie de ses plaisirs, de ses amusements ; il trouvait toute l'indulgence à laquelle la bonne conduite et les vertus donnent tant de droits. Si par hasard il faisait quelques fautes, on ne le grondait pas, on s'affligeait avec lui.

« Cependant l'empereur tomba malade. L'aîné de ses fils n'avait alors que douze ans, et le dernier (Kang-hi) entrait dans sa neuvième année. L'empereur, sentant sa fin approcher, fit appeler ses enfants, et leur demanda lequel d'entre eux se croyait assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, et supplia l'empereur de disposer à son gré de sa succession. Alors Kang-hi se mit à genoux devant le lit de son père ; après un moment de silence... « Pour moi, mon père, dit-il, je me sens capable de vous imiter. J'aime mieux la gloire que les plaisirs et le repos : si le ciel vous enlève à vos enfants, et que votre choix tombe sur moi, je vous prendrai pour modèle, je rendrai mes peu-

ples heureux. » Cette réponse fit tant d'impression sur Chan-chi, qu'aussitôt il nomma le jeune prince pour son successeur, sous la tutelle de quatre personnes, par les avis desquelles il devait se gouverner [1]. Kang-hi justifia la tendresse et le choix de son père ; il s'instruisit, et acheva de perfectionner son esprit et sa raison. Il éloigna de sa cour les flatteurs et les intrigants, sut récompenser dignement le mérite, les talents et la vertu ; il fut juste, bon, aima la paix, et devint le bienfaiteur et l'idole de ses peuples. »

— Je ne pourrai, mes enfants, reprit madame de Clémire, vous citer un plus beau trait que celui que votre bonne maman vient de vous conter ; car rien n'est plus extraordinaire qu'un enfant de huit ans, qui sait obtenir le trône du plus vaste empire de l'univers par sa conduite et ses bonnes qualités ; mais je vais vous entretenir d'un jeune prince du même âge, qui devint aussi, par la suite, un des plus grands souverains de son temps.

« Le duc Uladislas régnait en Pologne [2] : il avait un fils nommé Boleslas [3], âgé de neuf ans ; son activité, son ardeur pour l'étude, sa douceur, sa patience, sa bonté, donnaient les plus grandes espérances. La Bohême venait de déclarer la guerre à la Pologne ; un jour qu'Uladislas, en présence de son fils, donnait ses ordres au général de son armée, le jeune Boleslas, qui avait écouté cet entretien avec une profonde attention, se jeta tout à coup aux pieds de son père, en le suppliant de lui permettre de faire la campagne sous les ordres du grand général. Il fit cette prière avec tant d'instances et tant d'énergie, il l'accompagna de raisonnements si justes, si forts, si extraordinaires pour son âge, que le duc, attendri, étonné, ne put le refuser. Il se rendit à ses désirs, et le confia au grand général, qui l'emmena aussitôt avec lui.

« Le jeune prince, arrivé à l'armée, y causa une surprise et une admiration générales ; il parut attentif à tout ce qui s'y passait ; il

[1] Kang-hi monta sur le trône en 1661.
[2] En 1094.
[3] Qui fut depuis Boleslas III.

montra une si grande intelligence qu'on eût dit que rien n'y était nouveau pour lui et qu'il se rappelait plutôt qu'il n'apprenait tout ce qu'il y voyait faire. Affable, libéral pour les soldats, plein d'égards pour les officiers, il gagna tous les cœurs. Sa magnificence n'éclatait que dans ses dons, on ne la connaissait qu'à sa générosité. D'ailleurs, sa nourriture était frugale : la terre lui servait de lit, il souffrait gaiement les intempéries des saisons. Toujours à la tête des plus pénibles travaux, montrant un brillant courage, il semblait qu'il n'attendît sa fortune que de ses actions. Enfin tout annonçait que ses vertus et ses exploits le rendraient un jour un modèle pour les princes qui devaient régner après lui. Son exemple, que son âge rendait encore plus frappant, redoubla l'ardeur des Polonais ; les Bohémiens furent complètement défaits dans toutes les rencontres, et Uladislas jouit du bonheur inexprimable de devoir à son fils, âgé de neuf ans, une partie du succès de cette heureuse campagne.

« La suite de la vie de Boleslas répondit à de si glorieux commencements ; il devint un héros. Quoique guerrier et conquérant, il fut humain et s'occupa constamment du bonheur de ses peuples. Il sut mériter leur amour et les rendre heureux. Ce prince possédait trop de vertus pour n'être pas encore distingué par sa piété filiale. Tous les historiens s'arrêtent avec complaisance sur les détails intéressants de sa tendresse pour son père. Quand il eut le malheur de le perdre, la douleur qu'il en témoigna acheva de faire connaître toute la beauté de son âme et le rendit encore plus cher à la nation. Boleslas voulut porter pendant cinq ans le deuil de son père et le regretta toute sa vie ; et pour que son image, profondément gravée dans le fond de son cœur, fût toujours également présente à ses yeux, il portait nuit et jour attachée à son cou une médaille sur laquelle était gravé le portrait d'Uladislas. Il la regardait sans cesse pour se rappeler, disait-il, les vertus de ce père si digne de son affection et de ses regrets. Enfin, il voulut que son fils aîné portât le nom chéri d'Uladislas pour lui retracer le souvenir de son père. »

A présent, monsieur l'abbé, ajouta madame de Clémire, c'est à votre tour. — Je ne conterai pas, répondit l'abbé, d'aussi belles histoires ; car je ne me rappelle en ce moment que deux faits absolument dénués de détails. M. César a dix ans, et lorsque son maître de dessin lui dit que si depuis deux ans il s'était appliqué davantage, il serait maintenant en état de dessiner des têtes d'après nature, M. César paraît croire qu'à son âge c'est beaucoup de pouvoir copier avec quelque exactitude ; il ne sera donc pas inutile de lui dire que Pierre Mignard [1] fut destiné à la médecine par ses parents, qui lui firent faire des études en conséquence. Dans ses moments de récréation, le jeune Mignard s'amusait à dessiner. Il n'avait point de maître, mais il avait du goût et de l'application, et à l'âge de onze ans il dessinait des portraits aussi corrects que ressemblants. Alors ses parents le mirent chez un peintre. Dès ce moment Mignard se livra entièrement à la peinture, et devint un des meilleurs peintres de l'école française. Un autre peintre, nommé Jean-Baptiste Vanloo, commença à peindre très agréablement dès l'âge de huit ans. Je n'en exige pas tant de M. César ; mais je voudrais qu'il eût le désir de se distinguer dans tout ce qu'il fait, et la noble ambition de ne pas rester confondu dans la classe si nombreuse des enfants ordinaires.

Ces deux citations de l'abbé n'eurent pas un grand succès. César, attaqué personnellement, n'osa manifester son opinion, il garda un froid silence ; mais Pulchérie prit la parole, et déclara, avec plus de franchise que de politesse, qu'elle aimait mieux l'histoire de Kang-hi et celle de Boleslas. — Je vois, mademoiselle, reprit l'abbé, que les leçons directes ne sont pas de votre goût. Vous êtes à cet égard comme les tyrans qui ne peuvent supporter la vérité, à moins qu'elle ne soit adoucie et déguisée sous le voile agréable de quelque apologue ingénieux... — Ah ! monsieur l'abbé, interrompit Pulchérie, je ne suis point comme les tyrans ! J'aime toujours la vérité, je vous assure... Mais j'ai eu tort, je le sens ; pardonnez-moi, monsieur

[1] Né à Troyes, en Champagne, en 1610 ; il mourut à Paris en 1695, âgé de quatre-vingt-cinq ans, très riche et comblé d'honneurs.

l'abbé, et n'ayez pas mauvaise opinion de moi. — Mon opinion, mademoiselle, est une chose si peu importante ! — Pour me prouver que vous n'êtes par fâché contre moi, je vous en prie, monsieur l'abbé, ayez la bonté de me faire une *leçon directe,* à moi toute seule ; j'en serai charmée. — Quand on demande la vérité de si bonne grâce, on doit l'obtenir. Je vous dirai donc, mademoiselle, que depuis trois semaines que le chaud excessif nous a fait abandonner le cabinet de votre frère, et que notre étude de l'après-midi se passe dans la salle basse, où vous travaillez une heure sous les yeux de votre gouvernante, j'ai pensé plus d'une fois qu'en faisant votre filet ou votre broderie, vous pourriez profiter mieux des choses que vous entendez répéter à Monsieur votre frère ; et voici à ce sujet un trait que je n'aurais jamais osé conter devant vous, sans la demande positive que vous venez de me faire.

Mademoiselle Le Febvre, qui fut depuis la célèbre et savante madame Dacier, n'apprit dans son enfance qu'à lire, écrire et travailler. Elle ne reçut pas d'autre instruction jusqu'à l'âge de onze ans. M. Le Febvre, son père, avait un fils qu'il élevait avec le plus grand soin. Pendant qu'il lui donnait des leçons, mademoiselle Le Febvre était présente et travaillait à de la tapisserie. Un jour que le jeune écolier répondait mal aux questions de son père, sa sœur, sans quitter son travail, lui suggérait à demi voix tout ce qu'il devait répondre. Le père l'entendit avec une joie égale à sa surprise, et de ce moment il se livra avec ardeur à l'éducation d'une enfant si digne de tous ses soins.

— Vous conviendrez, mademoiselle, poursuivit l'abbé, que si cette jeune personne, au lieu d'écouter les leçons, s'était amusée à faire des mines et de petites niches à son frère, elle n'aurait certainement pas procuré à son père une surprise si agréable. — Je ne me rappelle pas, dit Pulchérie en rougissant, avoir fait de petites niches à mon frère. — Pour moi, reprit l'abbé, je me rappelle bien que lundi dernier vous avez tout doucement cousu son habit à sa chaise ; que mardi vous l'avez piqué deux fois avec votre aiguille,

pour réveiller, disiez-vous, son attention; qu'hier vous lui avez causé mille distractions en faisant toutes sortes de grimaces; entre autres un certain *bec-de-lièvre* qui a tant fait rire mademoiselle votre sœur, qu'elle a été obligée de sortir de la chambre.

A ces mots, Pulchérie, les larmes aux yeux, regarda sa mère d'un air confus et suppliant. — Rassurez-vous, Pulchérie, dit madame de Clémire : je ne saurais point ce détail si vous n'aviez pas désiré une *leçon directe ;* et sûrement vous ne serez pas grondée pour avoir demandé qu'on vous dît la vérité sans déguisement. Je vous ferai observer seulement que ces petites espiègleries n'ont rien d'aimable; on en rit quelquefois parce qu'elles sont ridicules. Ce caractère est surtout choquant dans une fille, en ce qu'il lui ôte l'air de douceur et de modestie, le principal ornement de son sexe; enfin un enfant *espiègle* peut bien servir de jouet pour un moment à des étrangers indifférents, mais il est insupportable à ses parents et à tous ceux qui l'entourent. J'ai encore un petit reproche à vous faire, Pulchérie : vous m'aviez promis de la confiance, vous m'aviez assuré que vous me feriez toujours un aveu sincère de vos fautes, et cependant vous ne m'avez point dit que vous eussiez troublé les leçons de votre frère. — Ma chère maman, répondit Pulchérie, ce n'est point un manque de confiance, c'est que je ne sentais pas comme à présent tout mon tort; et pour montrer que je ne veux rien vous cacher, je vous avoue que M. l'abbé n'a pas tout dit. Il a oublié qu'il y a environ huit ou dix jours j'ai fait semblant d'éternuer pendant presque toute la leçon, en faisant une grande révérence à chaque éternument. — Et moi aussi, maman, reprit Caroline d'un ton triste, j'ai un peu éternué et fait la révérence. — Pour moi, madame, dit l'abbé, j'ai cru que ces demoiselles étaient enrhumées du cerveau, c'est pourquoi je n'ai point parlé de cette ingénieuse espièglerie dont j'ai été complétement la dupe. — Maman, reprit Pulchérie, pardonnez-moi. — De tout mon cœur, dit madame de Clémire en l'embrassant; mais songez, Pulchérie, que puisque vous sentez à présent les conséquences de toutes ces petites malices plates et puériles,

vous ne seriez plus excusable de retomber dans les mêmes fautes.

— Maintenant, dit la baronne, reprenons nos petites histoires d'enfants ; ma fille, c'est à vous à parler. — Je vais, reprit madame de Clémire, vous conter un trait d'un enfant de cinq ans, de Gustave-Adolphe, qui fut plus tard l'un des plus grands rois de la Suède. Le jeune prince se promenait un jour avec ses femmes dans une prairie près de Nicoping. Tout à coup il s'échappa, et il gagnait des broussailles, lorsqu'une de ses femmes, pour l'engager à revenir, lui cria que ce petit taillis était rempli de gros serpents venimeux qui le piqueraient. — Eh bien ! répondit Gustave, donnez-moi un bâton, je les tuerai.

On voulut en vain le détourner de cette résolution ; comme Hercule avec sa massue assommant tous les monstres de la forêt de Némée, le petit prince, armé d'une baguette, entra dans le taillis, prêt à exterminer tous les serpents qu'il y trouverait ; mais ses recherches furent infructueuses. Nul monstre ne s'offrit à ses regards, et pour ce jour-là ses travaux se bornèrent à une promenade longue et fatigante.

— Ce trait est charmant, dit la baronne ; il prouve bien que le courage vient de l'âme, et non du sentiment de sa force ou du raisonnement. On n'exige pas d'un enfant les qualités qui ne sont ordinairement le fruit que de l'expérience et de la réflexion : par exemple, on trouve simple qu'il soit quelquefois inconséquent, étourdi, inappliqué ; mais on veut qu'il annonce toutes les vertus qui tiennent au cœur ; ces vertus naturelles qui n'ont besoin que d'être cultivées, et dont tous les enfants bien nés apportent en naissant l'heureux germe. Ainsi un enfant qui aurait de la lâcheté, de la dureté, de l'ingratitude, serait un monstre, si ces vices n'étaient pas le résultat d'une mauvaise éducation.

— Ma bonne maman, il naît donc beaucoup de monstres ? car on dit qu'il y a bien des ingrats, bien des gens durs..... — C'est qu'il y a une multitude de gens corrompus. La nature produit bien

rarement des monstres; mais l'éducation en fait beaucoup. — Ainsi, maman, s'il y a des méchants, c'est donc la faute des pères et des mères? — Oui, en général; mais cependant, un enfant, sans être né méchant, peut se corrompre en recevant la meilleure éducation du monde. — Comment cela? — S'il n'est pas docile, s'il n'est pas sincère, les parents les plus vigilants, les plus éclairés, ne sauraient le préserver d'une infinité de vices auxquels il se livrera insensiblement. Que peuvent d'ailleurs les soins de ses parents, s'il n'en sent pas le prix, s'il ne voit pas qu'on n'exige de lui que ce qui doit assurer son bonheur? — Mais il faut qu'un enfant ait bien peu de raison pour ne pas sentir cela. Si nous désobéissons quelquefois, ce n'est que par étourderie, par défaut de mémoire et de réflexion : quand nous nous en apercevons, nous sommes bien fâchés. — Cela ne suffit pas; il faut me l'avouer, il faut venir m'en instruire comme on va consulter son médecin quand on a commis quelque imprudence dont on doit redouter les suites pour sa santé. Je me doute bien que la crainte des médecins fait souvent différer la consultation; mais voilà précisément en quoi consiste le peu de raison dont César parlait tout à l'heure; il n'y a que la stupidité même qui puisse aimer mieux ne pas guérir que de se soumettre à un traitement convenable, surtout quand ce traitement est aussi doux que salutaire. N'êtes-vous pas sûrs, mes enfants, que lorsque vous me faites l'aveu d'une faute, votre candeur vous donne les plus grands droits à mon indulgence, en même temps qu'elle redouble ma tendresse pour vous? Aussi, vous le savez, si la faute est légère, vous en êtes quittes pour une simple réprimande; si elle est grave, la punition est bien plus douce que si j'avais découvert le tort dont vous me faites l'aveu. Votre intérêt doit donc vous porter à la plus parfaite sincérité. D'ailleurs, songez que si vous pouvez, pendant quelque temps, me dissimuler vos fautes, il ne vous est pas possible de me les cacher toujours. Nous le disions hier à propos du télescope, tout se découvre avec le temps. N'est-il pas plus avantageux pour vous que je doive à votre amitié des lumières que le hasard et ma vigilance fini-

raient toujours par me procurer. Enfin, quand je suis instruite sur-le-champ de vos petits torts, j'éclaire votre esprit, et je forme votre raison par des conseils qui vous ouvrent les yeux : je vous fais sentir les conséquences de vos fautes. Alors, comme vous avez un bon naturel, vous craignez d'y retomber : au lieu que si je ne suis informée qu'au bout d'un certain temps, je trouve en vous de mauvaises habitudes enracinées et qu'on ne peut vous faire perdre qu'à force de punitions. Pour vous en citer un exemple, Caroline et Pulchérie, je vous ai toujours recommandé de vous accoutumer à l'ordre et à l'économie. Pendant la longue maladie de votre bonne, vous avez pris l'habitude de ne rien remettre en place, de perdre vos mouchoirs, vos mitaines, etc. Je l'ai su à la fin, mais trop tard. Cette habitude était devenue un défaut dont vous aurez beaucoup de peine à vous corriger. Si dès le commencement vous m'eussiez fait l'aveu de vos petites négligences, la seule histoire d'Églantine aurait suffi alors pour vous rendre actives et soigneuses.

On convint unanimement de la vérité de ces réflexions, et les trois enfants promirent à leur mère de ne jamais faire à l'avenir la plus légère faute, sans l'en avertir avec empressement et sincérité. — Je vous préviens, madame, dit l'abbé, que si vous avez encore quelque trait à conter, nous n'aurons plus le temps de faire la conversation, car il est près de neuf heures et demie. — Ce qui me reste à conter, reprit madame de Clémire, n'est pas bien long. Il s'agit d'un trait pris dans l'histoire de France.

L'infortuné Charles VI eût été un bon roi si une cruelle maladie ne l'eût privé de la raison. Son père Charles V avait pris un soin particulier de former son cœur, et il se faisait un plaisir d'éprouver ses premiers sentiments. Un jour, l'ayant fait venir dans son cabinet, il lui permit de choisir un bijou parmi ceux qui composaient son trésor. Le jeune prince, négligeant tout ce qu'il voyait de riche et de précieux, comme Achille, arrêta son choix sur une épée suspendue dans un coin du cabinet. Une autre fois, le roi lui présenta d'une main une couronne d'or, et de l'autre un casque : le

prince prit le casque. — Sire, dit-il à son père, gardez à jamais votre couronne.

Ces bagatelles, qui annonçaient un caractère heureux, pénétrèrent de joie ce sage monarque.

— Jusqu'ici, dit l'abbé, nous n'avons cité que des enfants distingués. Je vais maintenant vous faire connaître quelques autres enfants qu'on peut appeler des prodiges.

Jacques Marini, Vénitien, à l'âge de sept ans, soutint à Rome, l'an 1647, des thèses publiques sur la théologie, la jurisprudence, la médecine et plusieurs autres sciences.

Le fils de M. Baratier, nommé Jean-Philippe, parlait le latin à quatre ans, et à sept ans savait le grec. On lui fit apprendre l'hébreu, et à dix ans il possédait quatre langues, et savait l'histoire et la géographie. Une mort prématurée l'enleva à l'âge de dix-neuf ans.

On peut mettre au rang des enfants extraordinaires le baron de Hemfeld, Suédois, qui mourut en 1674. Sa jeunesse justifia les espérances qu'on avait conçues de lui dès sa plus tendre enfance. A dix-sept ans, il fut reçu dans la Société royale de Londres. A vingt ans, il parlait dix langues; il était excellent mathématicien et grand jurisconsulte.

Chrétien-Henri Heineikein, né à Lubeck, commença à parler dès les premiers mois de sa naissance. A deux ans et demi, il avait une connaissance superficielle, mais générale, de l'histoire ancienne et moderne, et de la géographie. A trois ans, le latin et le français lui étaient familiers. Il mourut en 1725, à l'âge de cinq ans.

On peut mettre encore au rang des enfants célèbres Édouard VI, roi d'Angleterre, fils de Henri VIII et de Jeanne de Seymour. Il monta sur le trône à l'âge de neuf ans, et il savait alors le latin, le français, le grec et l'italien.

Marie Stuart, reine d'Écosse, à l'âge de treize ans, récita publiquement dans une salle du Louvre, en présence du roi Henri II, de la reine Catherine de Médicis et de toute sa cour, un discours en latin, de sa composition, dans lequel elle soutenait, dit M. Gaillard

(contre le préjugé dès lors reçu), qu'il sied aux femmes d'être instruites. Marie faisait aussi des vers français excellents pour le temps; elle réunissait d'ailleurs tous les talents désagréables; elle dansait et chantait parfaitement, et jouait de plusieurs instruments.

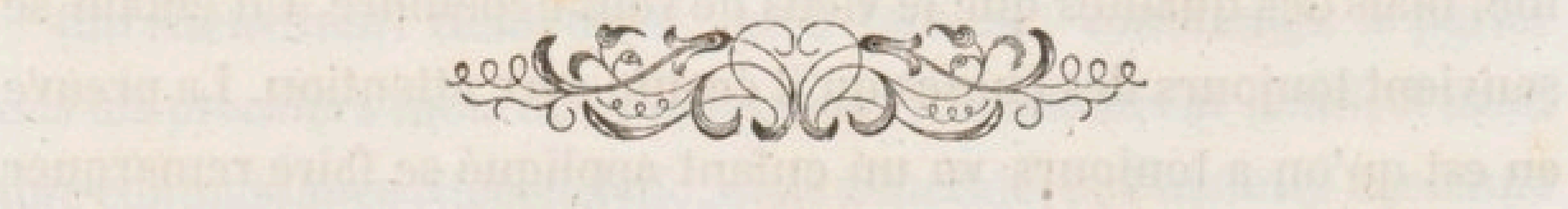
L'histoire du fameux Pic de la Mirandole est généralement connue, et tout le monde sait que Pascal à douze ans était grand géomètre.

— Monsieur l'abbé, dit madame de Clémire, c'est apparemment par politesse pour notre auditoire que vous nous avez annoncé que tous les enfants dont vous alliez nous parler avaient été des *prodiges*. Il est vrai que ces enfants sont bien supérieurs aux nôtres; cependant je ne vois parmi eux qu'un seul prodige, Henri Heineikein. Tous les autres ne me paraissent que des enfants extrêmement appliqués.—En effet, répondit l'abbé, tout leur mérite ne venait que d'une application soutenue, jointe à une extrême docilité. J'ai lu avec attention l'histoire de plusieurs de ces enfants, et j'ai vu qu'ils avaient tous un respect sans bornes, une affection touchante pour leurs instituteurs, et, par conséquent, une obéissance aveugle, une douceur inaltérable. — Mais, monsieur l'abbé, reprit César, cette mémoire prodigieuse...—Elle est le fruit, non de l'esprit et du génie, mais des qualités que je viens de vous dépeindre. Un enfant se souvient toujours des choses qu'il écoute avec attention. La preuve en est qu'on a toujours vu un enfant appliqué se faire remarquer par sa mémoire. D'ailleurs, calculez donc, si vous pouvez, combien l'impatience, l'humeur, le dépit, le chagrin, les réponses, les raisonnements déplacés font perdre de temps à un enfant mutin et désobéissant. Si on le reprend, au lieu de redoubler d'attention et d'écouter avec soumission, il répond pour donner de mauvaises excuses. On est forcé de lui imposer silence. S'il obéit, il boude, il murmure au fond de son cœur; il n'entend plus rien, il est distrait, dominé par l'humeur; voilà une leçon perdue.—Mais je me flatte, monsieur l'abbé, que vous ne me trouvez pas un enfant mutin et désobéissant? — Non sûrement; vous êtes en général docile, sou-

mis, et vous ne manquez pas d'application ; mais vous ne possédez pas encore ces qualités à un degré éminent, et vous êtes enfin au-dessous de ce que vous pourriez être. — Ah ! monsieur l'abbé, depuis que je sais qu'il y eut de tout temps une si grande quantité d'enfants célèbres, je ne me suis jamais senti tant d'émulation, et puisqu'il ne faut pour le devenir que de la docilité et un bon cœur, je vais redoubler d'attention ; je suis bien sûr qu'à l'avenir vous serez content de mes progrès.

Caroline et Pulchérie firent à leur mère les mêmes promesses, et l'on se retira fort satisfait d'une veillée qui avait produit de si bonnes résolutions.

L'arrivée de quelques voisins qui vinrent passer plusieurs jours à Champcery interrompit les veillées ; mais le soir même de leur départ la baronne conta l'histoire suivante.





LES ESCLAVES

OU LE POUVOIR DE LA BIENFAISANCE.

Snelgrave, capitaine de vaisseau anglais, était recommandable par son humanité. Il voyagea longtemps en Afrique [1], et y fit ce qu'on appelle la traite des nègres, commerce infâme que l'usage autorisait, mais que la nature et la raison réprouvent.

Snelgrave avait acheté beaucoup de nègres sur les bords de la rivière de Kallabar. Parmi ces infortunés, il remarqua une jeune femme qui paraissait accablée de douleur. Touché des larmes qu'il lui voyait répandre, il la fit questionner par son interprète ; il apprit qu'elle pleurait un enfant unique mort la veille. On la conduisit sur le vaisseau de Snelgrave, et le jour même, le chef ou roi du canton fit inviter Snelgrave à venir le voir. Snelgrave y consentit ; mais, connaissant la férocité de cette nation, il se fit accompagner de dix matelots bien armés et de son canonnier. A quelque distance de la côte, il trouva le roi assis sur un siége élevé, et entouré d'une nombreuse suite de nègres de distinction ; sa garde, composée d'environ cinquante hommes armés d'arcs et de flèches, et la zagaie à la main, se tenait derrière lui à quelque distance. Les Anglais, le fusil sur l'épaule, se rangèrent vis-à-vis du roi.

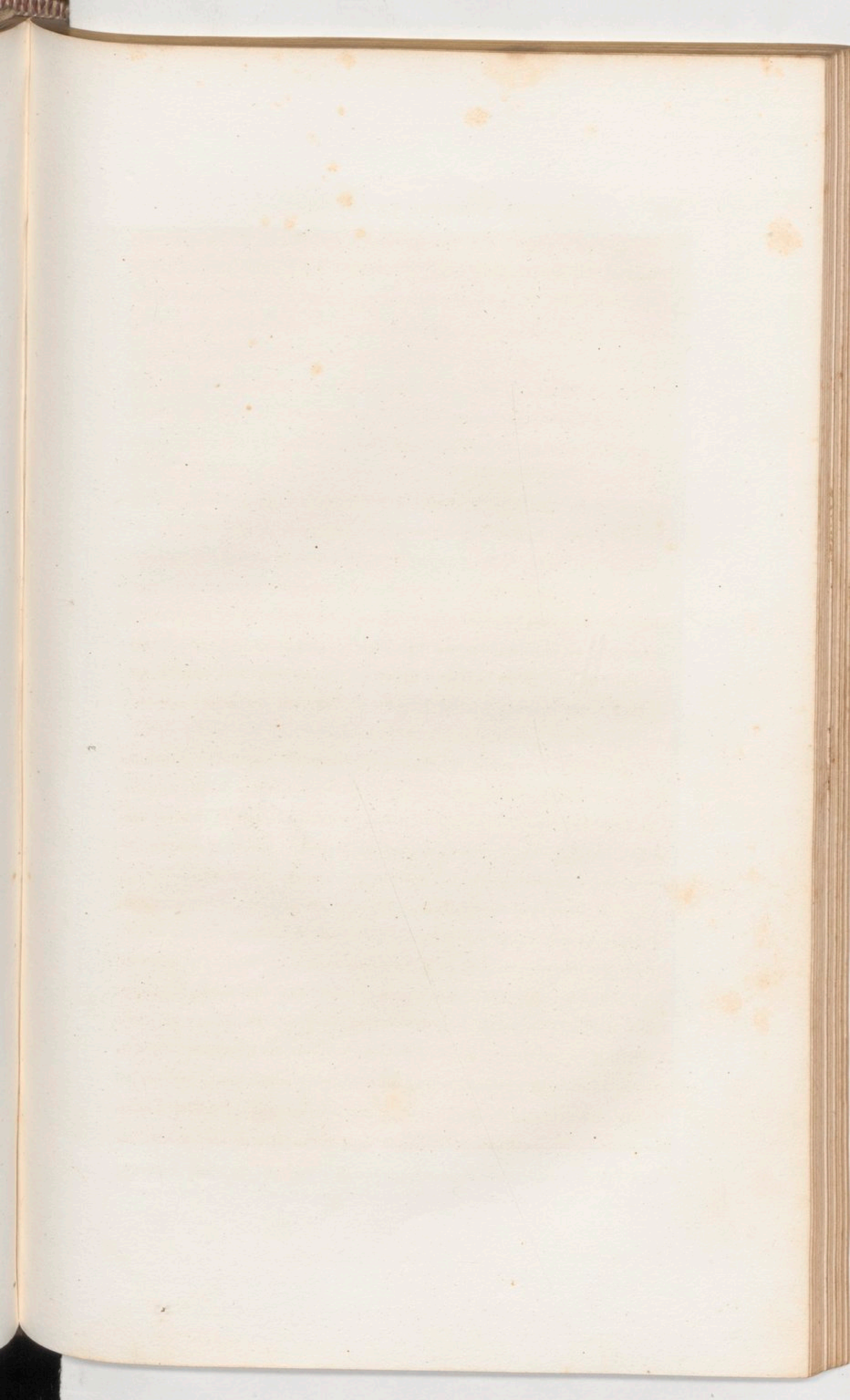
[1] Vers l'an 1722.

Snelgrave présenta au roi quelques bagatelles d'Europe; et, comme il achevait sa harangue, il entendit des gémissements qui le firent tressaillir. En se retournant, il aperçut un petit nègre attaché par la jambe à un pieu enfoncé dans la terre. Sur le bord d'un fossé, deux nègres d'un aspect hideux, armés de haches et vêtus d'une manière extraordinaire, paraissaient garder cet enfant, qui les considérait en joignant ses petites mains d'un air suppliant. Le roi, témoin de l'émotion que ce spectacle étrange causait à Snelgrave, le rassura en lui disant qu'il n'avait rien à craindre de ces deux nègres, et lui apprit que l'enfant était une victime qu'on allait sacrifier au dieu Égho pour la prospérité du royaume.

Snelgrave frémit d'horreur. Il n'avait avec lui que dix hommes. La cour et la garde du prince africain formaient une troupe composée de plus de cent nègres ; mais la compassion et l'humanité ne permirent pas à Snelgrave d'envisager tout ce qu'il avait à craindre du nombre et de la férocité des barbares qui l'environnaient. — Mes amis! s'écria-t-il en se retournant vers ses gens, sauvons ce malheureux enfant! venez, suivez-moi!...

En disant ces paroles, il s'élance vers le petit nègre. Les Anglais, animés du même sentiment, se précipitent sur ses pas. Les nègres poussent des cris affreux, et fondent en tumulte sur la troupe anglaise. Snelgrave tire de sa poche un pistolet; le roi s'effraye, et demande à parlementer. Snelgrave y consent.

Le roi d'un seul mot calme la fureur des nègres, qui s'arrêtent et restent immobiles. Alors Snelgrave, par le moyen de son interprète, explique les motifs de son action, et finit en suppliant le roi de lui vendre la victime. Cette proposition fut acceptée. Snelgrave était bien décidé à ne pas disputer sur le prix. Mais, heureusement pour lui, le roi nègre n'avait besoin ni d'or ni d'argent; il crut exiger beaucoup en demandant un collier de verre bleu, qui lui fut donné sur-le-champ. Alors Snelgrave s'empressa de délivrer l'innocente petite créature qu'il venait d'arracher à la mort; il tira son sabre pour couper la corde qui lui liait les jambes. L'enfant effrayé





Imp. Lemercier à Paris.

Tenant son enfant dans ses bras, elle se jette aux pieds de son bienfaiteur.

crut que Snelgrave voulait le tuer : il jeta un cri douloureux. Snelgrave le prit dans ses bras avec transport. L'enfant rassuré sourit et caressa son libérateur. Snelgrave, plein d'une émotion délicieuse et pénétré d'attendrissement, prit congé du roi nègre et retourna à son vaisseau.

En arrivant sur son bord, Snelgrave revit cette jeune négresse qu'il avait achetée le matin. Elle s'était trouvée mal; le chirurgien du vaisseau, n'ayant pu l'obliger à prendre de la nourriture, lui avait fait respirer l'air, dans la crainte qu'il ne lui prît une nouvelle faiblesse. Au moment où Snelgrave passait auprès d'elle avec ses gens, elle tourna la tête : tout à coup, apercevant le petit nègre que portait un matelot, elle jeta un cri perçant et se précipita vers l'enfant qui la reconnut et lui tendit les bras. Elle le reçut dans les siens. Les résolutions funestes qu'elle avait formées, la perte de sa liberté, les projets du désespoir, les maux affreux qu'elle avait soufferts, tout fut oublié... Elle était mère... elle retrouvait son fils !...

Cependant elle apprit de l'interprète tous les détails de l'action de Snelgrave. Alors, tenant toujours son enfant dans ses bras, elle courut se jeter aux pieds de son bienfaiteur. — C'est maintenant, lui dit-elle, que je suis ton esclave. Sans cet enfant, la mort m'eût cette nuit délivrée de l'esclavage : tu n'étais pour moi qu'un tyran. Tu m'as rendu mon fils, c'est me donner plus que la vie ; tu deviens mon père : oui, tu peux compter désormais sur mon obéissance, cet enfant si cher en est le gage !...

A mesure que cette femme parlait avec l'expression de la reconnaissance la plus passionnée, l'interprète traduisait à Snelgrave ce qu'elle disait. Il ne pouvait recevoir un prix plus doux de son humanité ; mais il en recueillit encore de nouveaux fruits. Il avait sur son vaisseau plus de trois cents esclaves. La jeune négresse leur conta son aventure. Après avoir écouté ce récit touchant, les nègres l'entourèrent en exprimant leur admiration par des applaudissements redoublés ; ils lui promirent une soumission sans bornes ; et en effet, Snelgrave, pendant le reste du voyage, trouva en eux

le respect et l'obéissance qu'un père pourrait attendre de ses enfants.

— Si tel est le pouvoir de la bienfaisance, sur des sauvages, quel ne doit-il pas être sur nous! Cette petite histoire, mes enfants, doit encore vous confirmer une vérité qu'on ne saurait vous répéter trop souvent, c'est qu'une action vertueuse devient toujours utile à nos intérêts personnels. — César, dit madame de Clémire, de quel genre est l'action de Snelgrave? Est-elle héroïque? — Héroïque, je ne le crois pas; mais je vais l'examiner suivant les règles que vous m'avez données. — Voyons si vous vous rappelez bien ces règles : répétez-les. — Pour qu'une action soit héroïque, il faut qu'elle soit utile, qu'elle ait exposé à un grand danger, ou qu'elle ait coûté un grand sacrifice, et qu'il eût été possible de ne pas la faire sans se rendre méprisable. — C'est cela. Revenons à Snelgrave. — Il s'est exposé à un grand danger...—Moins grand que vous ne le croyez peut-être. Il est vrai qu'il n'avait avec lui que dix hommes, et que les nègres formaient une troupe d'environ cent hommes; mais des hommes non civilisés sont toujours lâches. D'ailleurs, les Anglais avaient des fusils; et si le combat se fût engagé, il n'est pas douteux que les sauvages n'eussent bientôt pris la fuite. —Ainsi, le danger n'était pas bien grand... Il me semble que Snelgrave eût été méprisable, si, pouvant l'empêcher, il eût laissé égorger cet enfant sous ses yeux. Par conséquent il n'a fait qu'une bonne action, et non une action héroïque. — C'est fort bien raisonner. Mais comptez-vous pour rien ce premier mouvement si généreux et en même temps si téméraire, qui fit voler Snelgrave au secours de l'enfant? C'est là surtout ce qui rend cette action si touchante. L'action, en effet, par elle-même n'est pas héroïque : l'humanité la prescrivait; mais le premier mouvement qui l'inspira fut sublime.

— Ma bonne maman, dit Caroline, l'histoire que vous nous avez contée est attachante, mais elle est trop courte. — Eh bien, mes enfants, reprit la baronne, je vais vous en dire encore une. César n'a pas trouvé l'action de Snelgrave héroïque : voyons ce qu'il pensera de celle-ci.

Le vertueux duc de Bourbon, beau-frère de Charles le Sage, servit d'otage au roi Jean, et languit huit ans dans la captivité. Son absence donna lieu à des désordres. Ses barons pillèrent ses domaines; et Chauveau, son procureur général, fut forcé, par le devoir de sa charge, d'informer contre eux. Le duc, devenu libre, ferma les yeux sur les fautes passées, et ne songea qu'à gagner l'affection de ses vassaux. Il institua l'ordre de *l'Espérance*. Au milieu de la solennité de cette cérémonie, le sévère Chauveau parut, tenant à la main le cahier des informations. Il le présenta à genoux au duc : — Monseigneur, lui dit-il, vous verrez ici bien des coupables : les uns méritent la mort, les autres ont au moins encouru la confiscation. Voici le registre de leurs crimes.

Les prévaricateurs étaient présents et frémissaient. — Chauveau, dit le prince, avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus?

Aussitôt il prit le registre, et le jeta au feu sans le lire. Ces mots divins, cette action généreuse, firent couler de tous les yeux des larmes de joie et de tendresse : il n'y eut pas un de ces gentilshommes, coupable ou non, qui ne jurât de donner sa vie pour un prince si magnanime.

— Ah! c'est bien là une action héroïque! s'écria César. — Vous admirez, mes enfants, reprit la baronne, cette grandeur d'âme sublime! Si l'on savait combien il est doux de pardonner, de tels exemples ne seraient pas si rares!

Comme la baronne achevait ces paroles, on entendit une grande rumeur dans la maison. Les enfants coururent vers la porte, madame de Clémire les suivit précipitamment. Au même instant, des cris redoublés se firent entendre, et l'on distingua ces mots : « La paix est faite! » Madame de Clémire s'élança hors de la chambre. Elle rencontra un courrier qui arrivait de Paris, et qui lui confirma cette heureuse nouvelle. — La paix! s'écria madame de Clémire : ah! bénissons le ciel et le roi qui nous la donnent!

Elle n'en put dire davantage; les douces larmes de la joie lui

coupèrent la parole. Elle embrassa sa mère et ses enfants, et relut vingt fois la lettre que lui avait donnée le courrier : elle répétait à chaque instant : — La paix est faite !... et une paix glorieuse !... — Mes enfants, nous verrons ici votre père avant deux mois !... — Ah ! maman, dit Pulchérie, ne nous envoyez point coucher ; laissez-nous veiller pour parler de notre bonheur.

Cette demande fut accordée, et madame de Clémire apprenant du courrier qu'en traversant le village, il avait crié de toute sa force : « La paix est faite ! » voulut savoir si quelques paysans s'étaient levés. En effet, une foule de villageois étaient accourus aux portes du château ; on les fit entrer. Madame de Clémire descendit sur-le-champ ; ils l'entourèrent avec empressement, et elle leur lut la lettre qu'elle venait de recevoir. Après cette lecture, tous les paysans crièrent : *Vive le Roi !* avec cette effusion de cœur qui n'appartient qu'à des Français. — Ces transports, dit madame de Clémire, ne sont que les tributs d'une juste reconnaissance ; mais quelle nation sut jamais mieux que la nôtre mériter un bon roi ?

Madame de Clémire envoya chercher les ménétriers. On donna du vin aux paysans, on illumina à la hâte et comme on put la cour et une partie de la maison ; le cuisinier prépara un *réveillon*, et en attendant on se promena, on chanta, on dansa ; et César et ses sœurs, pour la première fois de leur vie, ne se couchèrent qu'au grand jour.

Les voisins de madame de Clémire vinrent successivement la féliciter à l'occasion de cet événement si intéressant pour tous et particulièrement pour elle. Il fallut rendre toutes ces visites. Madame de Clémire commença par madame de Luzanne, qui la retint une journée entière chez elle. M. de Luzanne voulut lui faire visiter son jardin à l'*anglaise*, c'est-à-dire qu'aucun arbre n'en était taillé ; dans les petites allées, les branches écorchaient le visage et arrachaient les cheveux ; les chardons et les orties croissaient en liberté dans ce lieu champêtre ; on y trouvait deux ou trois buttes honorées du nom de *montagnes*, quelques vieux décombres formant

une *ruine*, une vilaine chaumière bien sale, et plusieurs petits ponts de bois sur une vase épaisse et verte qu'on appelait la *rivière*. Ainsi, comme on voit, à l'exception d'un *rocher*, d'un *temple* et d'un *tombeau*, ce jardin contenait toutes les *fabriques* qu'on ne peut se dispenser de placer dans un jardin anglais, quand on a du goût, de l'invention et du génie. Aussi cette agréable possession, ouvrage de M. de Luzanne, ajoutait infiniment à sa vanité naturelle. Il était fier d'avoir conçu un jardin à l'anglaise, et se déchaînait avec force contre *les allées droites, la symétrie, les parterres, les pattes d'oie, les étoiles;* et ces lieux communs, épuisés depuis dix ans, il les répétait avec complaisance, croyant étonner tout le monde par l'originalité de ses idées et la délicatesse de son goût.

Caroline et Pulchérie, qui, surtout depuis l'aventure du télescope, s'étaient éprises de l'amitié la plus vive pour la jeune Sydonie, se promenèrent avec elle, et acceptèrent un goûter dans sa chambre. Elles y trouvèrent dans des corbeilles une grande quantité de bluets effeuillés; questionnant à ce sujet Sydonie, elle répondit que c'était pour faire de l'eau de bluets [1]. — Quoi! dit Pulchérie, vous la savez faire? — Rien n'est plus aisé, reprit Sydonie. — Et mademoiselle, ajouta la gouvernante de Sydonie, fait aussi de l'eau de roses; et avec les feuilles [2] de ces mêmes fleurs, elle compose encore des couleurs charmantes, qui lui servent à peindre ces jolis bouquets que vous voyez encadrés. — Et pour peindre les feuillages? — Elle fait une couleur verte avec des feuilles. — C'est charmant. — Oh! ce n'est pas tout! Ce sirop d'orgeat que vous avez trouvé si bon, c'est mademoiselle qui l'a fait, ainsi que cette gelée de groseilles... — Ah! que je voudrais en savoir faire autant! — Vous le saurez dans un instant, reprit Sydonie; je vous donnerai toutes mes petites recettes; vous n'aurez besoin ni d'alambic, ni d'appareils incommodes. — Et nous ferons de l'eau de roses et des couleurs?... — Dès demain, si vous voulez.

[1] Salutaire pour les yeux.
[2] C'est-à-dire les pétales.

A ces mots, l'obligeante Sydonie fut embrassée à plusieurs reprises par les deux sœurs. La gouvernante, qui n'approuvait pas trop que Sydonie donnât toutes ses recettes, ouvrit une armoire, et priant Caroline et Pulchérie de s'approcher : — Mesdemoiselles, dit-elle, voici des travaux que vous n'apprendrez pas aussi promptement. Regardez toutes ces pelotes, ces jolis petits coffres, ces bourses de filet, ces cordons de canne, ces sacs brodés : mademoiselle Sydonie a fait tout cela. — Il n'y a personne, interrompit Sydonie, qui n'en puisse faire autant. Je n'ai point de talents, et du moins je tâche de varier mes occupations. Ma mère m'a fait prendre l'habitude et me donne l'exemple de n'être jamais un seul instant oisive.

Pulchérie, qui examinait avec attention tout ce qui était dans la chambre, aperçut une grande caisse placée sous le lit. Elle demanda ce que c'était. Sydonie rougit, et répondit que cette caisse ne contenait rien d'intéressant. La gouvernante se mit à rire. — Je n'oserais pas, dit-elle, donner un démenti à mademoiselle; cependant... — Oh! ma bonne, s'écria Sydonie, de grâce!... — Assurément, interrompit la gouvernante, la rougeur des jeunes demoiselles est bien trompeuse, on n'y connaît rien; car qui ne croirait, en voyant celle de mademoiselle Sydonie en cet instant, qu'elle a de bonnes raisons pour être embarrassée ? et pourtant... — Ma bonne! ma chère bonne!... — Allons, je me tairai, je ne dirai qu'une seule chose ; c'est que cette caisse renferme encore des travaux de mademoiselle, et que sa maman l'a grondée de s'être levée aujourd'hui à cinq heures pour achever cet ouvrage.

Ce dialogue excita la curiosité de Caroline et de Pulchérie. Cette dernière surtout ne put se contenir. Elle se jeta au cou de Sydonie, lui reprocha tendrement son manque de confiance, et la conjura de lui montrer les charmants travaux que renfermait la caisse. Sydonie rougissait, souriait, embrassait Pulchérie, et ne répondait rien. La gouvernante, qui mourait d'envie que la caisse fût ouverte, insista à son tour : — Il est vrai, dit-elle, que mademoiselle ne doit pas se vanter... Aussi a-t-elle travaillé en secret, et sans le secours de per-

sonne... Cela n'en est que plus louable... Moi-même, il n'y a que quatre ou cinq jours que je suis dans la confidence, et encore malgré mademoiselle. Allons, ma chère enfant, continua-t-elle en s'adressant à Sydonie, satisfaites ces deux aimables demoiselles : elles seront discrètes, j'en suis sûre. — Oh! oui, s'écria Pulchérie. — Je n'ai rien à leur refuser, reprit tristement Sydonie ; mais, en vérité, cette caisse ne vaut pas la peine... — Profitons de la permission, dit la gouvernante en tirant la caisse au milieu de la chambre.

Caroline et Pulchérie se mirent précipitamment à genoux pour mieux admirer. La gouvernante ouvrit enfin cette mystérieuse cassette. Mais quelle fut la surprise de Caroline et de sa sœur, en ne voyant que des habits grossiers de paysanne ! — Voilà, dit la gouvernante, six chemises : la toile n'en est pas fine ; mais regardez ces coutures, ces surjets! comme cela est fait!... Voilà deux corsets et deux jupons de flanelle : des bonnets ronds, des mouchoirs, des tabliers, des bas tricotés... C'est un petit trousseau complet ; et puis, par-dessus le marché, voici une jolie pelote. Ouvrons-la... Ah!... Mademoiselle y avait enfermé un chapelet, des ciseaux, un petit couteau et un dé d'ivoire... Eh bien! mesdemoiselles, continua la gouvernante, vous paraissez étonnées : que pensez-vous de ceci?...

Les deux sœurs devinèrent facilement que tous ces objets étaient destinés par Sydonie à quelque pauvre femme.

Quoiqu'elles fussent bien enfants, Caroline et Pulchérie surent cependant apprécier la résistance que Sydonie avait opposée à leur curiosité. Touchées du vertueux embarras que cette charmante personne éprouvait encore, elles se jetèrent à son cou, et la sensible Sydonie les embrassa mille fois avec l'expression de la plus tendre amitié. La gouvernante attendrie considérait en silence ce tableau intéressant. A la fin elle leur apprit qu'en effet cette caisse était destinée à une pauvre femme dont Sydonie prenait soin depuis un mois; et Pulchérie faisant de nouvelles questions sut que cette femme était précisément celle qu'elle avait vue par le télescope. On vint interrompre un entretien si agréable. Madame de Clémire,

revenue de sa promenade, envoya chercher ses filles, et Sydonie les conduisit au salon.

Le soir, en retournant à Champcery, Caroline et sa sœur contèrent à leur mère tout ce qui leur était arrivé. — Mes enfants, dit madame de Clémire, profitez d'un exemple si touchant! songez que les âmes même les moins sensibles ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire et stérile, tandis que les belles âmes brûlent du désir d'imiter ce qu'elles admirent.—Nous imiterons Sydonie, maman; n'en doutez pas, et, comme elle aussi, nous ne serons jamais un instant oisives. A nos récréations, nous ferons des pelotes, de petits coffres, des portefeuilles, de l'eau de roses et de bluets, et des ouvrages pour les pauvres. — Sydonie ne vous a pas dit qu'elle étudie la botanique, qu'elle connaît parfaitement toutes les plantes des champs et leurs propriétés?... — Non, maman; elle est si modeste!... Mais, comment a-t-elle appris cela? — En se promenant avec M. de la Palinière, qui, comme vous savez, est un très grand botaniste. Sydonie ne perd pas une occasion de s'instruire; aussi quand M. de la Palinière vient chez sa mère, elle se promène avec lui, et cueille toutes les plantes qu'elle rencontre. — Si nous avions eu cette idée, nous en connaîtrions déjà beaucoup; car nous nous sommes promenées bien souvent avec M. de la Palinière. — Si nous n'étions pas si empressées de parler, et si nous savions profiter de l'instruction des gens que nous rencontrons, ou avec lesquels nous vivons, les hommes nous instruiraient infiniment mieux que les livres, et personne ne nous paraîtrait ennuyeux. Par exemple, M. d'Ormont n'est pas un homme bien amusant... — Oh! il est d'une tristesse... avec ses prairies artificielles! J'ai retenu ce mot-là, parce que toutes les fois qu'il vient voir maman, je le lui ai entendu dire. — Assurément; je le fais toujours parler d'agriculture, car c'est la seule chose qu'il sache parfaitement et dont il s'occupe. Je l'oblige beaucoup en mettant la conversation sur un objet qui l'intéresse, et je m'instruis en l'écoutant. — C'est comme lorsque M. Milet a passé cinq jours

à Champcery, vous parliez toujours d'anatomie. — Parce que M. Milet est chirurgien, et c'est ainsi qu'il n'existe personne dont il ne soit possible de tirer parti, et dont la conversation ne puisse être instructive.

Après ces réflexions on parla encore de Sydonie, et madame de Clémire n'oublia pas de dire à ses filles que leur âge seul pouvait excuser l'indiscrétion qu'elles avaient eue d'abuser de la douceur de Sydonie, en la pressant de découvrir une chose qu'elle désirait cacher; et elle leur fit sentir combien la curiosité est dangereuse, puisqu'elle peut faire commettre de semblables fautes. — Mais, ajouta madame de Clémire, avez-vous demandé à Sydonie la permission de me confier ce secret? — Oui, maman, elle y a consenti sans hésiter. — Parce qu'elle connaît tous les devoirs d'une fille envers sa mère; mais si elle eût été moins éclairée, et qu'elle eût exigé de vous de ne point conter cette petite aventure? — Maman... aurions-nous pu vous en parler alors? — Mais n'aviez-vous pas donné votre parole, avant d'ouvrir la caisse, de n'en parler à personne? — Oui, maman. — C'était à cette condition que vous avez obtenu ce que vous désiriez. — Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire d'ajouter *excepté maman*, parce que cela va sans dire. — Dans toutes les conditions que nous acceptons, nous ne pouvons être liés que par nos actions et nos paroles; nos intentions sont comptées pour rien; et vous sentez bien que si on pouvait les faire valoir après coup, il n'y aurait point d'engagement solide, on ne saurait plus sur quoi compter. Ainsi, vous aviez dit: « Je n'en parlerai à personne; » vous ne m'aviez point exceptée; par conséquent, vous ne pouviez plus me confier ce secret sans le consentement de Sydonie. Si elle n'eût pas voulu le donner, qu'auriez-vous fait? — Eh bien! maman, comme il faut garder sa parole, nous aurions pris le parti de nous taire. — Et si je vous avais questionnées comme je le fais toujours, si je vous avais demandé de me conter avec détail et sans rien omettre tout ce qui s'était passé entre vous et Sydonie? — Oh! mon Dieu, maman, dans quel embarras vous nous mettez! — Vous n'auriez eu de

moyen de garder le secret qui vous était confié qu'en me trompant, en me faisant beaucoup de mensonges. — Oh! non, maman : nous ne vous aurions point trompée! — Vous auriez donc trahi votre secret? — Nous aurions fait l'aveu de notre faute : je vous aurais dit que Sydonie nous avait confié un secret... — C'eût été déjà une indiscrétion ; et moi, j'aurais pensé que ce secret n'était point du tout à l'avantage de Sydonie. — Nous vous aurions dit que sa modestie seule lui faisait désirer qu'il fût caché. — Alors, je l'aurais deviné. — Oui, je le vois bien, il eût fallu ou mentir ou manquer à notre parole. Cela est affreux! Ma chère maman, nous ne nous trouverons jamais dans une pareille situation; jamais nous n'accepterons un secret sans demander auparavant la permission de vous le dire; et si on ne voulait point nous l'accorder, nous refuserions la confidence. — D'autant mieux qu'une personne qui voudrait mettre des bornes à votre confiance en moi manquerait certainement de principes et d'honnêteté; et le secret d'une semblable personne ne saurait être intéressant.

Comme madame de Clémire avait beaucoup de lettres à écrire, on ne reprit pas encore les veillées. César demanda à sa mère la permission de lire l'*Iliade*. — Vous n'êtes point encore en âge, répondit madame de Clémire, de sentir les beautés de cet ouvrage : cependant comme cette lecture est indispensable pour l'intelligence d'une infinité de tableaux, je veux bien que vous la fassiez; mais ce n'est pas un ouvrage que vous puissiez lire à vos récréations. — Pourquoi, maman? — Avec moi, vous comprendrez mieux ses beautés, et surtout ses défauts. — Je sais que madame Dacier a fait des remarques, et je vous assure, maman, que je ne les passerai point. — Ce sont précisément les remarques que je serais très fâchée de vous voir lire seul. — Quoi! maman, elles ne sont pas justes? — Non certainement, elles ne peuvent qu'affaiblir dans l'âme des lecteurs l'horreur que doit inspirer la barbarie; et non-seulement madame Dacier ne désapprouve pas les actes les plus révoltants de cruauté, mais encore elle veut nous faire admirer des traits de lâcheté et de perfidie. Ainsi

elle loue Agamemnon d'immoler Adraste sans défense, et elle semble approuver Ulysse de violer les promesses les plus sacrées et demandant merci ; elle ne blâme pas Idoménée d'insulter par des railleries l'ennemi qu'il vient d'abattre et d'égorger. — Madame Dacier avait donc un bien mauvais cœur? — Elle avait, au contraire, une belle âme. — Elle manquait donc de bon sens? — Point du tout : elle avait certainement un mérite supérieur ; mais elle était égarée par l'enthousiasme, par la passion ; elle savait parfaitement le grec, par conséquent elle sentait mieux que personne toutes les beautés de l'Iliade, et son admiration pour Homère lui ôtait cette impartialité si estimable et si rare sans laquelle un écrivain ne peut ni persuader ni instruire. — Cela prouve bien encore, maman, comme vous nous l'avez dit, qu'il ne faut se passionner que pour la vertu, puisque les autres passions peuvent rendre si aveugle. Mais comment conserver toute sa vie une parfaite impartialité? — Il faut entretenir et fortifier au fond de notre cœur l'amour de la justice et de la vérité, ce sentiment si naturel, qu'il ne nous est pas possible de parvenir à le détruire entièrement ; il faut se préserver des passions. Alors on pense noblement, on raisonne avec justesse ; on rend sans effort justice à ses ennemis ; s'ils ont des talents et du mérite, on en convient, et même on trouve un grand plaisir à louer ce qu'ils ont d'estimable. — Voilà, je crois, le plus difficile. J'avoue, maman, que je n'aurais pas un grand plaisir à louer quelqu'un qui me haïrait. — Seriez-vous insensible au plaisir d'exciter une admiration générale et fondée sur l'opinion que vous donneriez de votre cœur et de votre esprit? — Qui pourrait être insensible à cela? — Eh bien ! supposons que vous ne soyez plus dans l'âge heureux où l'on n'a point encore d'ennemis ; que vous en ayez un dont l'aversion pour vous soit bien reconnue : vous vous trouvez un jour dans une société composée de huit ou dix personnes, la conversation tombe sur votre ennemi ; on se permet beaucoup de médisances à son égard ; vous vous taisez : de la médisance à la calomnie le passage est facile et prompt ; on en vient bientôt jusqu'à noir-

cir votre ennemi; on donne des conjectures absurdes pour des faits; on dénature les faits même en changeant les circonstances. Votre ennemi a de l'esprit et des talents : on lui refuse le sens commun, etc. Alors vous prenez la parole, et, guidé par l'amour de la justice et de la vérité, vous parlez avec force en faveur de votre ennemi. Vous causez beaucoup d'étonnement. Cependant on vous écoute d'abord avec une certaine défiance, on doute un moment de votre sincérité : prenez garde à vous; il faut dire de bonnes raisons, il faut justifier votre ennemi, ou vous ne passerez que pour un hypocrite; mais vous prouvez votre générosité par des raisonnements solides et sans réplique. Alors vous voyez sur tous les visages la surprise et l'admiration; vous entendez autour de vous un doux murmure d'applaudissement : vous venez d'attirer tous les cœurs par un charme irrésistible. Votre ennemi saura demain ce qu'il vous doit. S'il ne cesse pas de vous haïr, c'est un monstre. Oserait-il encore se déchaîner contre vous? Il ne le pourrait qu'en se rendant odieux et méprisable... — Ah! je voudrais être grand pour avoir un ennemi, afin de le louer et de le défendre! — Ne vous lassez donc point d'admirer l'utilité de la vertu : voyez quels fruits on en retire, quels succès flatteurs elle procure! Combien l'homme s'épargnerait d'embarras et de peine, s'il voulait constamment ne consulter que la vertu.

— Maman, vous n'avez point d'ennemi? — Je ne hais personne, et vous n'en doutez point? — Oh! certainement. — La religion et l'humanité réprouvent également cet affreux mouvement : ainsi vous croyez bien qu'il n'a jamais souillé mon cœur. Cependant on m'a dit que j'avais des ennemis. — Est-il possible!... — Mais je ne les crois pas bien ardents, et je suis sûre que dans quelques années je n'en aurai plus, parce que la haine s'affaiblit et finit par s'anéantir quand elle n'est point partagée. — Puisque vous avez des ennemis, maman, ils ne vous connaissent donc pas? — En effet, j'ose croire que s'ils connaissaient le fond de mon cœur, ils cesseraient de me haïr. — Mais il est impossible qu'ils disent du mal de vous? —

Du moins ils ne m'accuseront pas d'être une mauvaise mère, d'être intrigante, d'afficher une noblesse de sentiments démentie par mes actions et par ma conduite; je suis tranquille à cet égard. Mais, à propos des personnes qui ont de l'aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en ai cité une, il y a quelque temps, dans une de nos veillées. L'action la plus touchante, le trait, selon moi, le plus intéressant que je vous aie jamais conté, c'est précisément cette personne qui me l'a fourni. — Et nous aurons pleuré sans doute, en l'écoutant? — Oui, et moi-même en vous contant ce trait je n'ai pu me défendre d'un certain enthousiasme. — Cette idée que nous admirions une personne qui a de l'aversion pour vous me fait de la peine. Mais êtes-vous bien sûre que cette personne ne vous aime pas? — Jugez-en vous-même : elle a eu besoin de moi pendant sept ou huit ans; sans cesse elle venait me consulter, me confier ses secrets, me solliciter pour obtenir de moi des démarches que je n'aurais certainement pas faites dans mon propre intérêt : il n'y avait d'ailleurs entre nous nuls rapports d'intimité. Elle ne venait jamais me voir que pour me demander un service; je ne l'écoutais que pour entendre le détail de ses affaires; je ne parlais d'elle que pour solliciter une grâce. Le succès couronna mon zèle; j'obtins successivement, dans cet espace de huit ans, tout ce qu'elle m'avait chargé de demander. A cette époque un événement nous sépara. Au bout d'un an je la revis. Elle semblait à peine me connaître; je ne trouvai plus en elle qu'une étrangère; et bientôt j'appris avec quelque surprise qu'elle était devenue mon ennemie. — Quelle ingratitude!...—Je n'en ai pas moins de plaisir à citer d'elle un trait dont je vous parlais tout à l'heure; et voilà l'esprit de justice et d'impartialité que je veux vous inspirer. Mais revenons à vos lectures. Vous renoncerez au projet de lire seul l'Iliade? — Oui, maman. On m'avait dit qu'on permettait cette lecture à tous les enfants de mon âge, et que les remarques étaient fort instructives. J'ai vu l'année passée mon cousin Frédéric lire l'Iliade et l'Odyssée à ses récréations : c'est pourquoi je vous demandais la même per-

mission; mais, puisque c'est votre désir, j'aime mieux ne la lire qu'avec vous. — Il est bien peu d'ouvrages que vous puissiez lire seul sans quelque danger. — Mais un livre d'histoire, à présent, maman, que je sais juger des actions? — Vous me promettez de lire lentement et avec réflexion, et de me rendre compte tous les soirs de ce que vous aurez lu? — Oui, maman. — Eh bien! je vais vous donner un abrégé de l'histoire d'Angleterre qui me paraît clair et fort bien fait.

Deux jours après, César dit à sa mère qu'il était choqué d'un passage qu'il venait de lire dans l'histoire d'Angleterre. — Voyons, dit madame de Clémire, lisez-moi ce passage. — Le voici.

« Les Français furent défaits à Azincourt par Henri V; il y fit « tant de prisonniers, que, pour pouvoir sûrement faire face aux « ennemis qui menaçaient encore, il fallut mettre à mort ceux que « le sort avait déjà livrés. »

— Eh! bien qu'est-ce qui vous choque dans ce passage? — Mais maman, l'historien ressemble à Homère : il conte cette cruauté comme une chose toute simple, et même indispensable. Il ne fait ensuite nulle réflexion là-dessus : ainsi il semble approuver cette barbarie.

A ces mots, madame de Clémire embrassa son fils. — Vous n'avez pas lu, lui dit-elle, comme un enfant; vous avez réfléchi, vous avez consulté votre cœur et votre raison; et ce n'est qu'ainsi que la lecture peut être utile. Cette manière de conter un trait barbare est, en effet, bien révoltante. Mais demain, mon fils, je vous lirai, dans un autre ouvrage, le récit de la bataille d'Azincourt, et vous serez, je l'espère, charmé de cette lecture.

Je vous le répète, lisez toujours avec la plus grande attention; pesez bien les réflexions et les jugements de l'auteur. J'insiste beaucoup sur ce point, parce qu'il est d'une extrême importance : en prenant cette habitude, vous formerez votre cœur et votre esprit; et par la suite, aucun livre, quel qu'il soit, ne pourra être dangereux pour vous; au lieu que si vous lisiez sans réflexion, vous prendriez

insensiblement une foule d'idées fausses; et loin de vous éclairer et de vous instruire, vous ne feriez qu'affaiblir votre raison.

L'abbé, qui vint chercher César, interrompit cette conversation. Le soir, on reprit les veillées, et madame de Clémire conta l'histoire suivante.



PAMÉLA

OU L'HEUREUSE ADOPTION

Félicie, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivait dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissait, ne voyant que ses parents et ses amis. Chaque jour elle s'applaudissait de son bonheur. Portée à l'étude, douée d'une âme douce et sensible, elle ne connut jamais la haine; il n'était point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin personne ne dédaignait davantage le faste et la fortune.

Cependant les filles de Félicie commençaient à sortir de l'enfance; Camille, l'aînée, atteignait à peine sa quinzième année, lorsque sa mère, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avait point de fortune à lui laisser : elle ne pouvait l'établir qu'en obtenant pour elle une position avantageuse. Un parti sortable s'offrait pour Camille; Félicie ne dut pas balancer, mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans, qu'il peut influer sur le reste de sa vie. Son éducation souvent n'est qu'ébauchée, et reste imparfaite.

— Mais, maman, interrompit Caroline, si cette jeune personne

est bien née, elle sera toujours soumise et obéissante comme avant son mariage ; ainsi sa mère pourra perfectionner son éducation. — Il faut qu'une jeune personne ait bien de l'esprit et de la raison, pour conserver la même application avec ses maîtres, en s'entendant appeler *madame*. Mais revenons à notre histoire.

Camille, peu de temps après son mariage, tomba dangereusement malade. Les inquiétudes, jointes aux veilles et aux insomnies qu'éprouva Félicie, causèrent dans sa santé une altération sensible dont elle se ressentit longtemps après le rétablissement de sa fille. Comme sa poitrine parut attaquée, les médecins lui ordonnèrent les eaux de Bristol. Elle fut donc obligée de laisser sa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, et partit pour l'Angleterre avec Natalie, sa seconde fille, alors dans sa treizième année.

Félicie n'avait pas eu la précaution de s'assurer d'une maison. Aussi, en arrivant à Bristol, elle ne put trouver qu'un logement désagréable, séparé seulement par une cloison d'un autre appartement occupé par une Anglaise malade et alitée depuis dix mois. Félicie, qui savait parfaitement l'anglais, apprit de son hôtesse que cette malheureuse Anglaise se mourait de la consomption. Elle était veuve ; son mari, jeune homme d'une naissance distinguée, avait été déshérité par ses parents pour avoir fait un mariage peu convenable, et n'avait pu, à sa mort, laisser à sa femme qu'une petite pension viagère; circonstance d'autant plus affligeante pour cette infortunée, qu'elle avait une fille âgée de cinq ans, qui perdrait avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse fit l'éloge de Paméla (c'était le nom de l'enfant), et assura à Félicie qu'il n'existait pas une plus charmante enfant. Cette histoire intéressa vivement Félicie ; toute la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine et de sa fille.

Félicie et Natalie habitaient la même chambre. Il y avait quelque temps qu'elles étaient couchées, Natalie dormait profondément ; Félicie commençait à s'assoupir, lorsqu'un bruit extraordinaire la réveilla en sursaut. Elle prêta une oreille attentive et distingua des

gémissements qui paraissaient venir de la chambre de l'Anglaise. Alors, se rappelant que la malade n'avait pour la servir qu'une femme de chambre et une garde, Félicie imagina que peut-être son secours ne serait pas inutile. Elle se leva précipitamment, prit sa lampe de nuit, et sortit doucement, afin de ne pas réveiller Natalie; elle traversa une garde-robe où couchait sa femme de chambre; en passant, elle lui recommanda de ne pas quitter Natalie, et sortit. La porte de la malade était ouverte; Félicie, entendant des accents entrecoupés de sanglots, avança en tremblant... Tout à coup une femme de chambre en pleurs s'élança hors de la chambre, en s'écriant : — C'en est fait! elle n'est plus!... — O ciel! dit Félicie, et j'accourais pour vous offrir des secours! — Elle vient d'expirer, reprit la femme de chambre; ô mon Dieu! que deviendra sa malheureuse fille? J'ai moi-même quatre enfants : comment pourrais-je me charger de cette infortunée? — Où est sa fille? interrompit vivement Félicie. — Hélas! madame, la pauvre enfant n'est pas en âge d'apprécier son malheur! Sait-elle seulement ce que c'est que la mort!... Elle chérissait sa bonne mère!... car jamais enfant ne fut plus sensible... Voyez, elle dort paisiblement près de sa mère, qui vient de rendre le dernier soupir!...

— Juste Dieu! s'écria Félicie, arrachons cette enfant d'un lieu si funeste!

En disant ces mots, Félicie se précipite vers la chambre. Pour approcher du berceau de l'enfant, il fallait passer à côté du lit de la malheureuse Anglaise. Félicie tressaille; elle fixe un instant ses yeux remplis de larmes sur le corps inanimé, et, se mettant à genoux : — O mère infortunée, dit-elle, quelle a dû être l'amertume de vos derniers moments! Vous laissez votre enfant sans appui, sans secours!... Ah! du sein de l'éternité, j'aime à le croire, vous pouvez encore et me voir et m'entendre!... Je me charge de votre enfant : je ne lui laisserai point oublier celle qui lui donna la vie; chaque jour elle implorera pour sa mère la clémence de l'Être suprême.

En achevant ces paroles, Félicie se leva, et s'approcha du berceau avec la plus vive émotion. Un rideau cachait l'enfant. D'une main tremblante, elle l'écarte doucement, et découvre l'innocente petite orpheline, dont elle contemple avec ravissement la beauté, la figure angélique et touchante. L'enfant dormait profondément; à côté du lit de mort de sa malheureuse mère, elle goûtait paisiblement les charmes du repos! La sérénité de son front, la candeur de sa physionomie, qu'un doux sourire embellissait encore, la fraîcheur et l'éclat de son teint, formaient avec sa situation un contraste frappant. — Voyez, dit Félicie, comme elle dort! dans quel moment et dans quel lieu!... Pauvre enfant, en vain, en t'éveillant, tu demanderas ta mère... Mais, du moins, une autre la remplacera; oui, je t'adopte; tu retrouveras dans mon cœur la sensibilité, l'affection d'une mère! Allons, continua Félicie en s'adressant à la femme de chambre, aidez-moi à transporter ce berceau dans ma chambre.

La femme obéit avec joie; et l'enfant, sans se réveiller, fut portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'était levée : inquiète et troublée, elle accourut au devant de sa mère, qui lui dit : — Approche, Natalie, je t'apporte une seconde sœur; viens la voir, et promets-moi de l'aimer.

Natalie se mit à genoux auprès du berceau pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conta en peu de mots tout ce qui lui était arrivé. Natalie pleurait en écoutant ce triste récit; elle regardait tendrement la petite Paméla, en l'appelant sa sœur; elle aurait voulu déjà être au lendemain, pour l'entendre parler et l'embrasser mille fois. Enfin il fallut se remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil de la nuit; mais désire-t-on le sommeil, quand le souvenir d'une bonne action nous en prive?

A sept heures du matin, on entra dans la chambre de Félicie. Aussitôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla se réveilla. Félicie courut à son berceau. L'enfant, en l'apercevant, parut surprise; elle la regarda fixement, puis elle sourit et lui tendit les bras, Félicie la serra dans les siens avec transport. Elle croyait à la

sympathie (c'est la superstition de tous les cœurs sensibles), et se persuada qu'elle en voyait les effets dans les douces caresses de la petite Paméla, qui lui inspirait déjà une affection si tendre; et elle l'en aima davantage encore. Cependant Paméla ne tarda pas à demander sa mère. Ce nom de mère attendrit vivement Félicie : — Votre maman, dit-elle, n'est plus ici....

A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut la consoler : — Laissez-lui, dit Félicie, cette affliction touchante ! j'avais besoin de voir couler ses pleurs ; songez à sa situation, Natalie, et vous éprouverez le même sentiment.

Quand Paméla fut habillée, elle se mit à genoux et fit tout haut ses prières ; Félicie tressaillit en lui entendant dire : — Mon Dieu, rendez la santé à maman ! — Ne faites plus cette prière, dit Félicie, car votre maman ne souffre plus.... — Elle ne souffre plus ! s'écria Paméla ; ô mon Dieu, je vous en remercie !...

Ces paroles déchirèrent l'âme de Félicie. — Mon enfant, interrompit-elle, dites avec moi : — Mon Dieu ! daignez faire le bonheur de maman.

Paméla répéta cette prière avec ferveur et attendrissement. Ensuite, se tournant du côté de Félicie, et la regardant d'un air timide et ingénu : — Permettez-moi, dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grâce de rejoindre bientôt maman.

En achevant ces mots, elle s'aperçut que les yeux de Félicie se remplissaient de larmes ; elle se leva et se jeta à son cou en pleurant. Dans ce moment, on vint avertir Félicie que sa voiture était prête ; elle prit sa petite Paméla dans ses bras, et, accompagnée de Natalie, elle monta en voiture, et partit pour Bath[1].

Félicie ne revint à Bristol qu'au bout de quinze jours ; et ne voulant plus retourner dans son premier logement, elle y loua une autre maison. — Chaque jour elle s'attachait davantage à Paméla : la douceur angélique, la sensibilité, la reconnaissance de cette enfant, étaient pour elle une douce récompense.

[1] Bath est à quatre ou cinq lieues de Bristol.

Après avoir passé trois mois à Bristol, Félicie quitta l'Angleterre et retourna en France. Toute sa famille applaudit à l'adoption de l'aimable Paméla. Il était impossible de la voir sans s'y intéresser, et de la connaître sans l'aimer. Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, Félicie l'instruisit de son sort, et lui conta l'histoire de sa malheureuse mère. Ce triste récit fit verser à Paméla d'abondantes larmes ; elle se jeta aux pieds de sa bienfaitrice, et lui dit tout ce que la reconnaissance et la plus vive tendresse lui inspirèrent. Paméla avait l'âme élevée ; lorsqu'elle parlait de ses sentiments, elle n'avait plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvait citer d'elle mille traits charmants, des réponses fines et délicates, une foule de mots heureux et touchants que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive et profonde répandait une grâce inexprimable sur toutes ses actions, et donnait à sa douceur un charme qui pénétrait l'âme. On voyait plus d'une fois Paméla avant de s'apercevoir si ses traits étaient réguliers, si elle était belle ou jolie. On n'était frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue, de l'expression céleste de son visage. On ne pouvait ni l'examiner ni la louer comme une autre. Elle avait de grands yeux bruns, de longues paupières noires. On ne disait rien de ses yeux ; on ne parlait que de son regard. Elle avait toute l'envie de plaire et d'obliger que donne un bon naturel ; elle était attentive, généreuse, complaisante, sincère autant que naïve. Enfin, on trouvait en elle des qualités et des agréments dont la réunion est bien rare. Elle avait de la finesse, de la franchise et de l'ingénuité, elle était gaie et sensible, douce, quoique un peu vive.

Les seuls défauts qu'eût Paméla venaient même de cette extrême vivacité, qui pourtant ne lui causa jamais le plus léger mouvement d'impatience contre qui que ce fût, mais qui lui donnait une étourderie que peu d'enfants ont poussée plus loin. En voici un trait qui montrera en même temps sa douceur, son respect et sa tendresse pour Félicie. Paméla, beaucoup moins par négligence que par l'effet de sa vivacité et de son étourderie, perdait sans cesse tout ce

qu'on lui donnait. Allait-elle se promener, elle ôtait son chapeau pour mieux courir, et rentrant dans la maison toujours en courant, elle oubliait le chapeau sur le gazon. Après avoir travaillé, l'empressement d'aller jouer ne lui permettait ni de rassembler son dé, ses aiguilles, son étui, ni de les serrer : elle se levait précipitamment ; le sac à l'ouvrage, tout ouvert, tombait à terre : Paméla sautait par-dessus, et disparaissait en un clin d'œil. On était charmé de la voir courir dans les champs ou dans le jardin ; mais on lui défendait de courir dans la maison. Paméla, avec le plus grand désir d'obéir, oubliait continuellement cette défense ; elle tombait régulièrement trois ou quatre fois par jour, et laissait à toutes les portes des lambeaux de robes et de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations et de punitions, insensiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avait l'attention tous les matins de lui demander compte de ce qu'elle devait avoir dans ses poches et dans son sac à ouvrage, et cet examen journalier contribuait à rendre Paméla moins étourdie.

Un matin que Félicie, suivant cette coutume, visitait les poches de Paméla, elle n'y trouva pas ses ciseaux. Paméla, grondée et questionnée, répondit qu'ils n'étaient pas perdus, qu'elle savait où ils étaient. — Et où sont-ils? demanda Félicie. — Maman, répondit Paméla, ils sont à terre dans le cabinet de ma sœur. — Comment, à terre? Et pourquoi les avez-vous laissés là? — Maman, j'étais dans ce cabinet : je me mouchais ; en tirant mon mouchoir, mes ciseaux sont tombés de ma poche ; dans ce moment j'ai entendu votre sonnette, je suis aussitôt accourue. — Quoi ! sans prendre le temps de ramasser vos ciseaux? — Oui, maman, pour vous voir plus tôt. — Mais vous saviez bien que je vous demanderais compte de vos ciseaux, et que je vous gronderais en ne les trouvant pas. — Maman, je n'ai pas pensé à cela, je n'ai pensé qu'à vous, au plaisir de vous voir.

En prononçant ces mots, Paméla avait les larmes aux yeux et rougit, Félicie la regarda fixement d'un air sévère : Paméla rougit

davantage. Cette vive rougeur et l'invraisemblance du récit persuadèrent à Félicie que l'innocente petite Paméla venait de mentir. — Otez-vous de mes yeux, lui dit-elle; je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire; sortez sans répliquer.

Paméla tout en larmes joignit les mains, et tomba aux genoux de Félicie sans proférer une seule parole. Félicie ne vit dans cette action suppliante que l'aveu de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, et l'accabla de reproches. Paméla, suivant l'ordre qu'elle avait reçu, gardait toujours le silence, et n'exprimait sa douleur que par des sanglots et ses gémissements.

Félicie résidait alors à la campagne; elle sortit pour aller à la messe; et au lieu d'y mener Paméla comme à l'ordinaire, elle chargea sa femme de chambre de l'y conduire, et la quitta précipitamment. Arrivée à la chapelle, Félicie eut, malgré elle, plus d'une distraction; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, et vit enfin arriver Paméla, les yeux rouges et humides; la pauvre petite se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La femme de chambre lui dit de ne pas rester là avec les domestiques, et d'avancer. — Cette place est encore trop bonne pour moi, répondit Paméla.

Cette humilité toucha Félicie : elle fit signe à Paméla d'approcher; la pauvre enfant pleura de joie en reprenant sa place à côté de sa protectrice.

Après la messe, la femme de chambre de Félicie s'approcha d'elle. — Paméla, dit-elle, n'avait pas menti. — Comment? — Non, madame, elle m'a priée de descendre avec elle dans le cabinet, et nous y avons trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avait dit. — Bonne Paméla! s'écria Félicie en la prenant dans ses bras; et tu te laissais accuser, maltraiter, sans rien dire pour ta justification? — Ma chère maman, vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombais à mes genoux, tu paraissais me demander pardon! — Je dois toujours demander pardon quand maman est fâchée contre moi; quand

elle me gronde, j'ai sûrement tort. — Mais j'étais injuste. — Non, ma bienfaitrice, ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi ! — Qui pourrait ne pas adorer une enfant capable d'un semblable attachement, et qui montre une douceur, une soumission si touchantes ?

Paméla souffrit beaucoup de ses dents de sept ans. Elle eut à cette époque une langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour la mieux soigner, la fit coucher tout ce temps dans sa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchait à lui cacher ses souffrances, ses longues insomnies. Félicie se relevait souvent, la prenait dans ses bras, lui donnait à boire. Paméla ne recevait jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Elle conjurait Félicie de se coucher promptement. — Dormez, maman, disait-elle : votre sommeil me fait du bien. Quand j'entends à votre respiration que vous êtes endormie, je souffre mille fois moins.

Il n'est point de sentiment honnête qui fût étranger au cœur de Paméla, même ceux qui semblent ne devoir être que le fruit de la réflexion et de l'éducation. A peine se souvenait-elle de l'Angleterre : elle chérissait trop Félicie pour ne pas aimer la France ; mais elle n'oubliait pas qu'elle était Anglaise, et conservait pour sa patrie un attachement d'autant plus vertueux, qu'elle n'aurait pu sans désespoir envisager la nécessité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour (elle avait huit ans), Félicie écrivait, et Paméla jouait tranquillement tout près d'elle. On était alors en guerre avec l'Angleterre ; tout à coup Félicie entend le bruit du canon : elle écoute et s'écrie : — Voilà peut-être l'annonce d'un avantage sur les Anglais.

En disant ces mots, ses regards tombent sur Paméla, et sa surprise est extrême en la voyant pâlir, rougir et baisser les yeux. Dans ce moment, plusieurs personnes entrèrent dans la chambre ; on vint avertir que le dîner était servi. Paméla paraissait toujours tremblante et troublée. Félicie, voulant absolument lire au fond de son âme : — Il faut, dit-elle, savoir pourquoi on a tiré le canon. Je me flatte encore que nous avons battu les Anglais.

A peine Félicie achevait-elle ces paroles, que Paméla, fondant

en larmes, se précipite à ses pieds. — O maman ! s'écria-t-elle, pardonnez à ma douleur ! Je n'en aime pas moins les Français ; mais je suis née en Angleterre !

Ce mouvement singulier pour son âge toucha profondément Félicie. — Mon enfant, dit-elle, un instinct touchant et sublime t'inspire mieux que ne pourrait faire la raison ! En croyant commettre une faute, tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères, cet intérêt si tendre ! Aime les Français, tu le dois ; mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie.

Ces paroles ranimèrent Paméla et la pénétrèrent de joie ; et le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci : — Mon Dieu ! faites que les Anglais et les Français ne se haïssent plus, et qu'ils ne se fassent jamais de mal.

Avec un si bon cœur, il était impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère et tendre. Certaine que Dieu la voyait et l'entendait dans tous les instants de sa vie, elle ne faisait jamais de fautes sans lui en demander pardon avec des larmes touchantes du repentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusait à Félicie : — Dieu, disait-elle, pourrait-il me pardonner si je manquais de confiance en maman ? D'ailleurs, une faute me pèse tant quand maman l'ignore ! et puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ceux qu'on aime !... Maman me donnera peut-être une petite pénitence ; mais elle causera, elle raisonnera avec moi, elle louera la sincérité de sa Paméla, elle l'embrassera mille fois ; et ce soir en me couchant, quand je lui demanderai sa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire, s'il est possible.

Après ces réflexions, Paméla se jetait dans les bras de sa mère, et elle y trouvait le prix de sa candeur et de son affection.

Ne pouvant se séparer de sa bienfaitrice, préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle, même sans lui parler ; établie dans sa chambre, tandis que Félicie lisait, écrivait, ou faisait de la musique, Paméla s'amusait en silence et sans faire le moindre bruit. De temps en temps cependant, elle se levait doucement et sur la pointe des

pieds elle s'approchait de Félicie, l'embrassait, et puis retournait à sa place. Plus d'une fois, quittant brusquement ses joujoux, elle vint se précipiter, en pleurant, dans les bras de Félicie. — Au lieu de jouer, disait-elle, je pensais à vous, maman, à vos bienfaits.

En parlant ainsi, Paméla tombait aux pieds de sa bienfaitrice, elle embrassait ses genoux, et, avec l'expression passionnée et toute l'énergie du sentiment et de la reconnaissance, elle se rappelait tout ce qu'elle lui devait.

Une enfant si extraordinaire, si attachante, ne pouvait être par la suite une personne médiocre; aussi Paméla, à dix-sept ans, justifia-t-elle toutes les espérances que son enfance avait fait concevoir. Elle avait de l'instruction, des talents agréables, et toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y avait point de travaux qu'elle n'eût appris et qu'elle ne sût faire. Elle pouvait également se passer de brodeuse, de lingère et de marchande de modes; elle dessinait bien, peignait parfaitement des fleurs, et jouait supérieurement de la harpe, talent d'autant plus précieux pour elle, qu'elle le devait uniquement à sa mère, qui avait été sa seule maîtresse de harpe. Paméla aimait la lecture, l'histoire naturelle, la botanique. Elle avait une très belle écriture, et pour son style on n'avait pas eu de peine à le former; avec une âme si délicate, pouvait-elle écrire sans goût, ou manquer de force et d'imagination? Elle avait conservé l'ingénuité et toutes les grâces de son enfance, des manières caressantes, une gaieté franche et communicative, et cette douceur attrayante qui lui gagnait tous les cœurs. Comme l'amusement favori de son enfance avait été de s'exercer à courir et à sauter, elle jouissait d'une excellente santé; quoique ses traits fussent délicats, sa taille mince et légère, elle avait cependant une force étonnante. Il était impossible de la surpasser à la course; personne ne marchait mieux qu'elle et ne dansait de meilleure grâce. Elle joignait à tous ces agréments une bonté qui ne se démentit jamais. Comme Sydonie, elle travaillait souvent en secret pour les pauvres [1]; elle méritait cet éloge qu'un

[1] L'enfant que j'ai voulu peindre ici a depuis justifié cet éloge : elle est épouse, mère

auteur moderne a fait d'une reine infortunée ; on pouvait dire de Paméla : « Qu'elle montrait ces vertus douces et bienfaisantes que « la philosophie enseigne aux hommes et que la nature donne aux « femmes. »

Natalie, plus âgée que Paméla de sept ans, allait dans le monde depuis quelques années ; ainsi que sa sœur Camille, elle faisait le bonheur de sa mère. Cette félicité si pure fut troublée par un événement qui plongea Félicie dans la plus juste affliction. Elle avait une jeune belle-sœur nommée Alexandrine, qui, par ses vertus et ses talents, faisait les délices de sa famille. Attaquée depuis six mois d'une maladie de langueur, que d'abord on ne jugea pas dangereuse, Alexandrine prit la résolution d'aller passer un an dans les provinces méridionales. Félicie éprouva le double chagrin de voir partir sa mère avec Alexandrine. Cette vertueuse mère consentit à se séparer de sa fille, à supporter les fatigues d'un triste voyage et les peines d'une longue absence, pour suivre une belle-fille à laquelle ses soins devenaient nécessaires. Hélas ! elle emportait du moins des espérances consolantes ; mais elle les perdit bientôt sans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter les maux d'Alexandrine... Enfin, les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir.

Félicie, instruite par sa mère de ces douloureux détails, cherchait encore à s'abuser, lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes :

De N..., ce... novembre 1782.

« Elle existe encore !... mais peut-être, quand vous recevrez « cette lettre, elle ne sera plus !... O ma fille ! que deviendra votre « malheureux frère ?... que deviendrai-je moi-même avec sa dou- « leur et la mienne ?... Et je suis à deux cents lieues de vous !... « Cette créature angélique que nous allons perdre, nous ne la con- « naissions qu'imparfaitement : une vie tranquille et fortunée, telle

et amie parfaite. Tous les traits cités de son enfance et de sa première jeunesse sont exactement vrais.

« qu'était la sienne, ne pouvait faire briller les vertus sublimes
« qu'elle possède. Vous n'avez point d'idées de son courage, de sa
« piété, de sa patience, de sa parfaite résignation. Je vous ai mandé
« qu'elle s'abusait sur son état ; j'étais dans l'erreur. Elle était
« éclairée même en partant de Paris ; elle le dit alors en secret à
« sa femme de chambre ; je tiens ce détail de Julie elle-même...

« Pour adoucir l'horreur de notre situation, l'infortunée voulait
« du moins nous persuader qu'elle conserve l'illusion que nous
« avons perdue : mais hier elle s'est trahie avec moi. Nous étions
« tête à tête : elle m'a dit qu'elle désirait recevoir les sacrements le
« surlendemain, et qu'elle me conjurait de l'annoncer à son mari
« avec les précautions et les ménagements nécessaires pour qu'il
« n'en fût point alarmé. Ensuite, elle est tombée dans une profonde
« rêverie. Afin de l'arracher à ses réflexions, je lui ai dit que je vous
« écrirais ce matin. A ces mots, elle a paru vouloir me confier quel-
« que chose, et je me suis aperçue qu'elle balançait. J'ai serré sa
« main dans les miennes, en lui demandant, si elle désirait me don-
« ner une commission pour vous ? — Oui, m'a-t-elle répondu.
« Une inquiétude me tourmente, et la voici : vous savez qu'à
« treize ans j'ai eu le malheur de perdre ma mère; on me mit alors
« au couvent : peu de jours après, une pauvre femme paralytique
« me fit demander au parloir ; elle m'apprit que ma mère, pendant
« les deux dernières années de sa vie, l'avait fait subsister. J'em-
« brassai cette malheureuse femme en pleurant ; depuis ce temps
« je prends soin d'elle. Daignez, maman, daignez recommander
« cette femme à ma sœur, et lui dire de ma part que mon amitié
« l'en charge. Julie vous donnera son adresse; de grâce, envoyez-
« la demain à ma sœur.

« Je n'ai pu répondre que par des larmes. Alexandrine m'a baisé
« la main avec une expression déchirante... Dans ce moment, cette
« petite chienne que vous lui connaissez, et qu'elle aime tant, Zé-
« mire, a voulu monter sur son lit. Je l'ai prise sur mes genoux.
« Votre sœur s'est penchée pour la baiser. — Pauvre Zémire !

« a-t-elle dit : maman, vous aimez les chiens, je vous la donne. Pro-
« mettez-moi de la garder toujours. — Vous saurez, ma fille, ap-
« précier de tels traits. Au moment de tout quitter, penser à tout !
« ne rien oublier !... A vingt-quatre ans, belle, heureuse, jouissant
« de la plus grande considération, près de se séparer pour toujours
« du mari le plus aimé, d'un enfant charmant, d'une tante chérie,
« qui fut à la fois pour elle une bienfaitrice généreuse et l'amie la
« plus aimable... Enfin, en consommant le plus douloureux sacri-
« fice, conserver une humanité si touchante ! s'occuper du soin
« vertueux d'assurer un sort à l'infortunée dont elle était le seul
« appui, vous léguer sa pauvre femme, s'occuper encore des petits
« détails dont une légère maladie suffirait pour distraire tout autre,
« ne pas même oublier son chien !... Ah ! comment ne pas admirer
« une bonté si prévoyante, un courage si héroïque !... Adieu, ma
« fille. Je vous envoie la seule consolation que je puisse vous offrir
« dans ce moment : c'est l'adresse de la pauvre femme, qu'il vous
« sera bien doux de voir et de soigner. »

Aussitôt que Félicie eut lu cette lettre, elle demanda sa voiture, et accompagnée de Paméla, elle se fit conduire dans la rue du Faubourg-Saint-Jacques. C'était là que demeurait la pauvre femme, nommée madame Busca, et qu'on n'appelait dans son quartier que la *sainte femme*. L'étonnement de Félicie et de Paméla, en la voyant et en l'écoutant, fut égal à la pitié qu'elle leur inspira. Cette malheureuse femme paralytique avait les jambes et les mains entièrement desséchées. Ses doigts, horriblement allongés, paraissaient disloqués, et avaient perdu toute forme humaine. Son visage n'offrait rien de hideux ; mais il était d'une maigreur et d'une pâleur frappantes. Elle ne pouvait ni soulever ni tourner la tête ; elle la portait inclinée sur sa poitrine ; et dans cet affreux état, depuis dix-sept ans, elle avait cependant conservé toute sa connaissance et toute sa raison. Elle couchait dans une grande chambre proprement arrangée ; un ecclésiastique d'une figure vénérable était assis à côté de son lit.

Félicie en entrant se fit connaître pour la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots, la pauvre femme leva les yeux au ciel, et au même moment son visage se couvrit de larmes. — Ah ! madame, s'écria-t-elle, quel ange vous avez pour sœur !... Elle est bien jeune, et pourtant il y a onze ans qu'elle me tient lieu de tout !... Si vous saviez, madame, quels soins j'en ai reçus. — Elle venait souvent vous voir !...— Avant son mariage, comme elle ne pouvait sortir du couvent, je me faisais porter trois fois la semaine à son parloir : alors elle demandait la permission de passer la grille, afin d'être plus près de moi ; elle m'apportait mon déjeuner qu'elle avait préparé elle-même. Comme je ne pouvais me servir de mes mains, elle me faisait manger, et avec une bonté ! une attention !... Enfin, madame, savez-vous la grande pénitence que pouvait lui infliger sa bonne? c'était de lui dire : « Demain vous ne ferez pas manger madame Busca ; ce sera moi qui la servirai toute seule. » Alors elle devenait obéissante comme un mouton. Elle me faisait toujours l'honneur de m'appeler sa mère, et elle voulait que je l'appelasse ma fille : eh bien! quand je voyais que la bonne n'était pas contente d'elle, je l'appelais *mademoiselle*. Cette chère enfant ne tenait pas à cela ; les larmes lui roulaient dans les yeux, et elle allait aussitôt demander pardon à sa bonne... Vous pleurez, mesdames, poursuivit la bonne femme ; que serait-ce donc, si je vous disais tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage ! Une jeune et charmante dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique !... Elle m'apportait du linge, des fruits, des confitures, et souvent elle me lisait un chapitre des saints Évangiles... Vous savez, madame, comme elle chante divinement. Un jour je la priai de chanter. « Je ne sais, dit-elle, que de vilaines chansons mondaines qui ne plairaient pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau cantique. » En effet, quatre ou cinq jours après, elle vint me chanter plusieurs noëls d'une beauté !... En vérité, madame, je croyais voir, je croyais entendre un ange!... Une autre fois, elle fit apporter sa harpe, et elle

en joua pour moi plus de deux heures... Mais ce n'est pas tout, madame : vous voyez l'état où je suis ; il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont douloureux et déformés, et que je ne passe pas de semaine sans avoir des convulsions terribles. Si ce n'était, madame, pour vous faire connaître votre digne sœur, je n'oserais entrer dans de pareils détails... — Ah ! parlez, interrompit vivement Félicie, en versant d'abondantes larmes ; parlez. — Eh bien ! madame, reprit la femme, l'humanité chrétienne de ce cher ange était telle, qu'il n'y a point de services que je n'aie été forcée d'accepter d'elle. Par exemple, puisque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très grande souffrance, à moins d'une extrême adresse ; et voilà le soin dont elle se chargeait régulièrement... Sûrement, madame, vous aurez remarqué ses petites mains si blanches et si délicates ; mais vous ignorez que toutes les semaines ces jolies mains lavaient les pieds d'une pauvre infirme !...

La femme se tut, et ses larmes recommencèrent à couler. Félicie et Paméla n'étaient pas en état de parler. Il y eut un moment de silence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, et demanda à la pauvre femme si elle n'avait besoin de rien. La femme la remercia, et la jeune fille sortit. Alors l'ecclésiastique, qui était toujours resté au chevet du lit de la femme, s'adressant à Félicie : — Madame, dit-il, apprendra sûrement avec intérêt que cette jeune personne, qui offrait ses services à madame Busca, est la fille d'une de ses voisines, et toutes les autres voisines de madame Busca sont aussi obligeantes. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange sa chambre, une troisième se charge de lui apporter de la lumière et d'entretenir son feu ; enfin, madame, l'esprit de charité de votre respectable sœur semble animer toutes les personnes qui habitent cette maison. Il est vrai que l'exemple de cette jeune et vertueuse dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'un zèle si louable. — Ah ! dit Félicie, de quelle admiration je me sens pénétrée !... — En effet, madame, reprit l'ecclésiastique, ce

que vous venez d'entendre, et cette pauvre femme qui est devant vous, méritent bien d'inspirer de semblables sentiments. Cette femme malheureuse! si vous connaissiez, madame, sa piété et la sublimité de sa religion!... Elle ne vous a pas dépeint tous ses maux; ce corps desséché et sans mouvement est couvert de plaies et d'ulcères. J'épargne à votre sensibilité des détails que vous n'entendriez pas sans frémir... — Ah! l'infortunée, s'écria Félicie; eh quoi! ne peut-on soulager ses souffrances? n'est-il point de remèdes?... — Non, madame, il n'est point d'art humain qui puisse les adoucir; mais elle est d'autant plus admirable qu'elle ne se trouve point à plaindre. — Se peut-il?... — Oui, madame, reprit la femme, non-seulement j'accepte avec résignation ces maux passagers, mais je les endure avec joie. Eh! comment peut-on s'en étonner? Pour des souffrances d'un moment, supportées avec patience, obtenir un bonheur éternel! Nos récompenses seront proportionnées à nos mérites. Quelle reconnaissance je dois à Dieu, de m'avoir mise dans une situation où je puis avoir un mérite continuel à ses yeux, celui de souffrir sans me plaindre, dans une situation où rien ne peut me distraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité!... Oh! que mes maux me sont chers! ils ont expié les fautes de ma jeunesse, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de tous les faux biens!... Le monde n'existe plus pour moi; il ne peut plus ni me séduire, ni me corrompre: mon âme n'habite plus cette terre étrangère; elle est déjà unie à son Créateur... Mon Dieu! je vous vois, j'entends votre voix paternelle; elle m'élève, elle me fortifie, elle m'ordonne de me soumettre sans murmure; elle me promet à ce prix une couronne immortelle!... O mon Dieu! je vous obéis avec transport, j'adore vos décrets, je bénis ma destinée, et je ne la changerais pas pour le sort le plus brillant de l'univers.

En parlant ainsi, cette femme s'exprimait avec autant de force que de sentiment: le son de sa voix n'annonçait plus l'état de faiblesse et d'épuisement où la réduisaient ses souffrances; ses yeux

éteints et languissants brillaient en ce moment d'un feu extraordinaire. Félicie et Paméla l'écoutaient et la contemplaient avec ravissement. — Eh bien! madame, dit l'ecclésiastique, auriez-vous pu croire que, dans un semblable état, il fût possible de se trouver heureuse! Cette femme qui bénit sa destinée, que deviendrait-elle sans la religion?... Quelle serait l'horreur de sa situation, si elle pouvait douter des vérités éternelles dont elle est pénétrée!... L'athée, qui cherche à faire des prosélytes, que pourrait-il répondre à cette femme, lorsqu'elle lui dirait : — Vous voulez m'arracher l'unique consolation qui me reste et que je puisse goûter! vous voulez me plonger dans le plus affreux désespoir!... Cruels! voyez mes maux, voyez mon courage, ma patience, ma résignation, le calme de mon âme, et frémissez de votre téméraire dessein!

Félicie applaudit à la justesse de cette réflexion, et quitta la pauvre femme, en se promettant bien de revenir la voir aussi souvent que ses occupations et ses devoirs pourraient le lui permettre. Félicie et Paméla ne s'entretinrent tout le reste du jour que d'Alexandrine et de la *sainte femme*. — Comment se peut-il, disait Paméla, que jamais ma tante ne nous ait parlé de cette femme? — Voilà, reprit Félicie, ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel est le caractère de la véritable vertu. Quand c'est la raison seule qui fait faire une bonne action, alors on est tenté de s'énorgueillir des efforts qu'il en coûte; mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien, au lieu de s'admirer soi-même, on se dit : je ne mérite pas d'éloges; je n'ai fait que suivre mon inclination et les mouvements de mon cœur. Avez-vous jamais vu un avare se décider à faire un présent; c'est toujours avec une pompe, une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière et combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant, qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il montre. Remarquez, au contraire, avec quelle noble simplicité une personne généreuse sait donner. C'est ainsi que les âmes communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que, les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême; tan-

dis que les grandes âmes sont préservées de cet orgueil par leur élévation même et par leur penchant sublime pour tout ce qui est honnête et vertueux. — Cette réflexion, dit Paméla, devrait bien faire aimer la modestie, ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, et à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente ne sert qu'à déceler la petitesse de leur âme et leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort de sa belle-sœur ; elle l'avait toujours tendrement aimée, et les détails contés par la *sainte femme* la lui avaient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en ressentit une profonde douleur. Elle s'empressa d'aller trouver la *sainte femme*, pour goûter la triste consolation de pleurer avec elle, et d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en qui était l'objet.

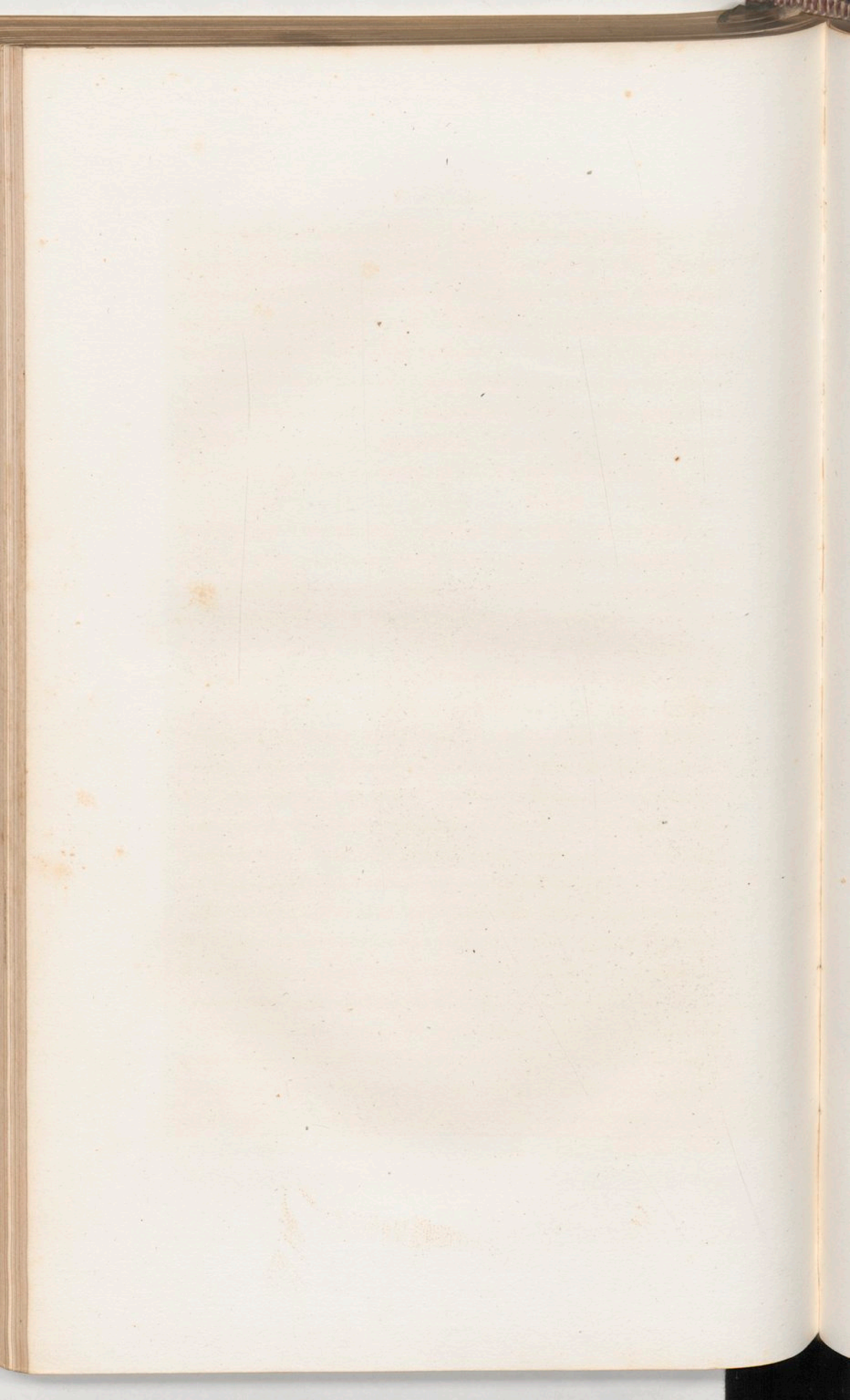
Paméla voulut remplacer l'intéressante et vertueuse Alexandrine auprès de la pauvre femme. Elle lui rendait les mêmes soins, et la visitait régulièrement deux fois la semaine. Il y avait près d'un an qu'elle remplissait ces devoirs touchants, lorsqu'un matin, tandis qu'elle était occupée à laver les pieds de la sainte femme, la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup ; un homme de cinquante ans, d'une figure noble et imposante, parut ; après avoir fait quelques pas, il s'arrêta... Paméla était à genoux ; elle tenait les jambes desséchées de la pauvre femme, et les essuyait. Dans cette attitude elle avait la tête penchée, et ses longs cheveux retombant sur son visage en cachaient une partie. Au bruit que fit l'inconnu, elle leva la tête, et ne put retenir un mouvement de surprise ; une vertueuse rougeur se répandit sur son visage, et la rendit encore plus intéressante. Se retournant vers une femme de chambre anglaise qui l'avait accompagnée, elle la gronda un peu en anglais d'avoir oublié de mettre le verrou.

Aussitôt l'inconnu transporté s'écria en anglais : « Grâce au



Imp. Lemercier à Paris.

Paméla à genoux, tenait les jambes de la pauvre femme et les essuyait.



ciel, cet ange est une compatriote ! » L'étonnement de Paméla fut extrême, et son embarras s'accrut encore lorsqu'elle vit l'inconnu s'approcher, prendre une chaise, et s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressait d'envelopper les jambes de la bonne femme afin de s'en aller, l'inconnu ne cessait de regarder fixement Paméla. Il était tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'avait pas l'air de s'apercevoir de l'embarras que causait sa présence. Enfin Paméla se leva, dit adieu à la vieille femme, et passant devant l'inconnu en lui faisant une profonde révérence, elle sortit précipitamment.

Quelques jours après cette aventure, Paméla sut de sa protégée que l'inconnu était resté près d'une heure avec elle, qu'il lui avait fait mille questions sur la jeune personne qu'il venait de voir auprès d'elle, qu'il avait demandé son nom et celui de la personne qui l'avait élevée.

Le soir même Félicie reçut une lettre qu'elle fit lire à Paméla, et qui était conçue en ces termes :

« Madame, je ne puis me résoudre à retourner en Angleterre
« sans prendre les ordres de la personne généreuse qui a daigné
« adopter une orpheline anglaise. L'aimable Paméla fait trop
« d'honneur à sa patrie et à l'éducation qu'elle vous doit, madame,
« pour ne pas inspirer le plus vif intérêt à un Anglais qui n'est pas
« indigne de jouir du bonheur de contempler de près la vertu. J'ai
« cinquante ans ; ainsi, madame, j'ai le droit de vous dire sans dé-
« tour que la scène dont j'ai été témoin il y a quelques jours a fait
« sur mon cœur la plus profonde impression. La charmante Paméla
« à genoux, et lavant les pieds de cette malheureuse femme para-
« lytique, ne s'effacera jamais de mon souvenir. On m'a dit qu'elle
« avait en Angleterre des parents qui refusaient de la reconnaître :
« daignez me confier le secret de sa naissance ; je vous offre pour
« elle les services et le zèle du père le plus tendre.

« Je suis, avec respect, etc. « CHARLES ARESBY. »

— Je vous en prie, maman, s'écria Paméla après avoir lu ce billet, ne voyez point cet Anglais. Vous êtes tout pour moi ; ne cherchez point à me faire reconnaître par des parents qui m'ont abandonnée : je suis à vous ; que manque-t-il à mon bonheur ?... — Mais, mon enfant, reprit Félicie, si vos parents vous reconnaissaient, vous auriez un nom, un état... — Vous me donnez le doux nom de fille ; vous me permettez de vous consacrer ma vie, que pourrais-je encore désirer ? — Laissez-moi recevoir cet honnête Anglais : son admiration pour ma Paméla me donne, je l'avoue, le désir de le connaître. Il sait apprécier mon enfant ; n'est-ce pas un titre auprès de moi ? Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu.

A cette condition, Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglais, et dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers compliments, M. Aresby renouvela ses offres de services, et conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposait à cette confidence. — Je perds, dit M. Aresby, l'occasion de lui être utile. — Du moins, monsieur, reprit Paméla, ne doutez point de ma reconnaissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma généreuse bienfaitrice une félicité qui remplit tous les désirs de mon cœur ; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés.

M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, et se retournant vers Félicie : — Je pars, dit-il, à la fin de cette semaine ; oserais-je espérer, madame, que vous daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir ?

Félicie le remercia, et lui demanda son adresse. — Je n'habite plus Londres, dit M. Aresby, et je voyage souvent ; mais si vous voulez bien, madame, adresser vos lettres à Londres, sous l'enveloppe de *madame Selwin*, elles me parviendront sûrement.

A ce mot de *Selwin*, Félicie s'émut, et Paméla se troubla. M. Aresby, qui regardait Félicie, remarqua sa surprise, et lui de-

manda si madame Selwin avait l'avantage d'être connue d'elle. — Je connais son nom, répondit Félicie. — Ce nom, reprit M. Aresby, est le mien. — Comment? — Oui, madame ; je l'ai quitté en épousant une héritière dont on ne pouvait obtenir la main qu'en prenant le nom de sa famille ; je suis veuf depuis dix ans, et je n'ai point d'enfants. — Aviez-vous un frère? demanda Félicie avec une extrême émotion. — Hélas ! madame, répondit M. Aresby, j'en ai eu deux, et je les ai perdus. Madame Selwin est veuve du second, et le troisième... — Eh bien ! monsieur ? — Cet infortuné, égaré par une passion funeste, méconnut l'autorité paternelle... Il fut déshérité. Le repentir, le chagrin abrégèrent ses jours... Notre malheureux père le suivit de près dans la tombe... J'étais absent alors... un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages, et je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'y appris la mort de la veuve de mon second frère... Elle avait laissé une fille; je formai le projet de chercher cette enfant, et de l'adopter. La femme qui s'en était chargée venait de mourir ; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il tenait d'elle que la malheureuse orpheline n'avait survécu que de quelques mois à sa mère : cet homme ajouta qu'il n'avait revu sa femme que six mois après la mort de ma belle-sœur, et que déjà l'enfant n'existait plus...

En prononçant ces paroles, M. Aresby s'aperçut que Paméla cherchait en vain à cacher les larmes dont son visage était inondé. Surpris de son agitation, de sa pâleur, il la considère avec émotion. Félicie, aussi troublée que Paméla, tenait une de ses mains dans les siennes, et serrait tendrement cette main tremblante... Tout à coup, Paméla, éperdue, se lève, et s'avançant d'un pas chancelant vers M. Aresby : — Oui, dit-elle, je dois me faire connaître au frère de mon père. — Juste ciel ! s'écrie M. Aresby en se précipitant vers elle.

Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule et se jette dans les bras de Félicie. — O ma mère ! dit-elle tout en larmes, ma bienfaitrice ! c'est à vous seule que j'appartiens ! gardez

votre enfant! ne l'abandonnez point!... Si vous cédez vos droits sur moi, vous me donnerez la mort!...

En achevant ces mots, Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie; ses yeux se ferment: elle s'évanouit. Félicie, hors d'elle-même, appelle du secours. Paméla bientôt reprend sa connaissance; elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains. — O Paméla! lui dit-il, bannissez des craintes insensées et qui m'outragent! je n'ai ni le droit ni le désir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice; vous devez lui consacrer tous les moments de votre vie!... S'il est vrai que vous soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si longtemps déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre père, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice!...

Paméla se jeta dans les bras de Félicie; elle exprima sa joie et sa reconnaissance pour M. Aresby avec cette grâce, cette sensibilité passionnée qui la caractérisaient. Félicie s'empressa d'aller chercher une cassette qui contenait les preuves de la naissance de Paméla. M. Aresby y trouva des lettres et différents papiers que la femme de chambre de madame Selwin avait jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques présents de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avait supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparaîtrait jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de retrouver sa nièce dans cette même jeune personne dont les vertus avaient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prît son nom dès le jour même: par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre, qu'il s'établit en France. Paméla sut mériter ses bienfaits par son attachement et sa reconnaissance. Elle ne quitta jamais Félicie; et le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier, le plus doux de ses devoirs.

Madame de Clémire ayant cessé de parler, la baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'était pas tard, on

obtint une prolongation de veillée. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla; on admira le caractère de l'héroïne, et surtout sa sensibilité : on convint que la reconnaissance est la plus belle de toutes les vertus. On ne pouvait se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine. On remarqua qu'elle avait inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles âmes, celle qui excite le désir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé de l'heureuse influence qu'avait eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique, et du pouvoir de la religion, qui sait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, et les seules consolations qui peuvent faire supporter sans murmure, pendant dix-huit ans, le comble des misères humaines.

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la baronne se leva, et on se retira. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires; mais on n'en veilla pas moins. Le plus beau clair de lune invitait à la promenade, et tous les soirs, en sortant de table, on allait se promener dans le jardin jusqu'à dix heures. Madame de Clémire faisait admirer à ses enfants la beauté des cieux parsemés d'étoiles. Cette contemplation inspira bientôt le désir de connaître les constellations; et l'étude du globe céleste, qui jusqu'alors avait été négligée, devint tout à coup un des amusements favoris de l'après-midi. César surtout s'en occupa avec ardeur, et parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnait à sa mémoire.

Madame de Clémire s'en aperçut : — Quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla sur la modestie? Il est vrai que ces réflexions ne blâmaient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions; mais elles pourraient s'appliquer de même à l'orgueil fondé sur l'instruction et les talents : une personne véritablement instruite ne cherche point à faire parade de sa science : un mérite qui ne peut être ni douteux ni disputé n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit et n'être qu'un sot. Si l'on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté; quand il le serait,

on ne s'en embarrasserait guère : une accusation ne touche que faiblement, lorsqu'on peut prouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention et de véritable pédanterie (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux-esprits que parmi les savants. Mais les demi-savants ne sont que trop communément tourmentés du désir d'en imposer sur leur instruction ; à la faveur de quelques connaissances superficielles, ils voudraient persuader qu'ils en ont de profondes, et ils ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi, vous devez le comprendre, cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, et l'amour-propre qui la donne devrait, au contraire, en préserver. Voilà ce qui existe en général, et ce qui suffit pour inspirer du moins le désir de paraître modeste. Cependant on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant; mais cet exemple est bien rare, et même je ne croirais jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Quoi qu'il en soit, l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus insociable, puisqu'il lui ôte les agréments et les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse et l'usage du monde ? A savoir s'oublier soi-même, à s'occuper des autres; à saisir les occasions de les faire valoir; à leur témoigner le désir de les obliger, de leur plaire; à leur montrer de la douceur, de la complaisance et des égards; à persuader surtout qu'on se compte pour rien, puisqu'il faut paraître surpris et reconnaissant des attentions les plus simples et des compliments les plus communs. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne saurait dissimuler. Le son de la voix, les manières, les gestes, la physionomie, tout le décèle. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable, puisqu'on ne peut le déguiser, même avec beaucoup de savoir et de connaissances. Je vais vous en donner une preuve assez remarquable. Charles Dumoulin [1]

[1] Il naquit à Paris, en 1500, d'une famille noble et alliée à la reine Élisabeth d'Angleterre, par Thomas de Boulen, aïeul maternel de cette princesse.

était un fameux jurisconsulte. On venait de toutes les provinces du royaume pour le consulter, et les tribunaux s'écartaient rarement de ses décisions, qui avaient plus d'autorité au palais que les arrêts mêmes; mais il ternit toute cette gloire par un orgueil ridicule et insensé. Il s'appelait lui-même le *docteur de la France et de l'Allemagne;* il écrivait à la tête de toutes ses consultations cette phrase : *Moi qui ne cède à personne, et à qui personne ne peut rien apprendre.* Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion et du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes.

César fut frappé du résultat de cette conversation; il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec assez de soin pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfants de madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir, en lui prouvant que les histoires des veillées et l'exemple de Sydonie avaient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline et Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme d'un village voisin était près d'accoucher; elles imaginèrent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César et le vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devaient contenir le linge destiné à l'enfant; et en outre, César, aidé du menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge fin de la maison; on le livra à Caroline et à Pulchérie, qui sur-le-champ se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin et Morel, sous la direction du menuisier, travaillèrent à l'armoire; et quand tout fut prêt, les ouvriers et ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présents chez la pauvre paysanne. — J'y consens, dit madame de Clémire; mais comment ferez-vous? il y a une demi-lieue d'ici chez la femme. — Maman, j'irai en charrette avec mon armoire, si vous me le permettez. — Volontiers, répondit madame de Clémire. — Maman, demanda Pulchérie, voulez-vous que nous portions no-

tre layette sur des ânes? — De tout mon cœur, reprit madame de Clémire; et moi, qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, et nous partirons ensemble demain matin après le déjeuner.

Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables. On conçoit, en effet, combien il est doux d'ajouter au plaisir de faire une bonne action celui d'aller en charrette et sur des ânes!

Caroline, Pulchérie, César et Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Des paysans qui devaient fournir les ânes et la charrette reçurent au moins vingt messages dans la soirée. Caroline et Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avait ainsi partagée en deux parts, afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge avec de la faveur rose et bleue ne fut pas négligé, et qu'il y avait dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage.

Le lendemain matin tous les enfants étaient réveillés avant le jour. On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeuna à la hâte, et enfin on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes et la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline et Pulchérie montèrent sur leurs ânes, dont les paniers renfermaient la layette. Elles avaient chacune pour conductrice une jeune paysanne qui marchait à côté d'elles. César s'établit dans sa charrette, et s'assit sur son armoire avec Augustin et Morel; jamais vainqueur, sur son char de triomphe, n'eut un maintien plus fier, un visage plus satisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'abbé donnait le bras, se plaça entre ses deux filles de manière à pouvoir causer avec elles, et l'on partit dans cet ordre. Malgré le désir qu'on éprouvait d'arriver à la chaumière, le chemin ne parut pas long : la gaieté la plus franche rendait la conversation bruyante et animée. On chantait, on criait avec d'autant plus de liberté, qu'on y était excité par madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvait entendre la petite caravane longtemps avant de l'apercevoir; les éclats de

rire, les chants et les cris l'annonçaient au loin ; et plus d'une fois, dans le trajet, la petite troupe attira, des prés voisins, sur la route, les jeunes filles qui filaient à l'ombre des saules et les pâtres qui gardaient leurs troupeaux.

Le bruit ne cessa que lorsqu'on aperçut la cabane de la pauvre femme. Alors la joie redoubla, mais elle changea de caractère : une émotion douce succéda à la gaieté ; et quand on arriva à la porte de la maison, les enfants étaient aussi silencieux qu'ils avaient été bruyants un instant auparavant. On mit pied à terre ; deux hommes prirent l'armoire, et, suivis de César, de Morel et d'Augustin, ils entrèrent les premiers dans la chaumière. Caroline et Pulchérie se saisirent de leurs corbeilles ; et, avec un battement de cœur inexprimable, elles les offrirent à la bonne femme. Madame de Clémire lui donna de l'argent, et promit de revenir la voir quand elle serait en couches. Cette pauvre paysanne montra une joie et une reconnaissance qui remplirent d'attendrissement madame de Clémire et ses enfants.

En revenant au château, on ne parla que de la bonne paysanne, on s'en entretint encore tout le reste du jour ; et madame de Clémire dit à ses enfants : — N'oubliez jamais la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme ; le charme des conversations dont elle était l'objet ; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle ; l'activité que vous inspirait cette intéressante occupation ; l'agitation où vous étiez hier au moment du départ ; la gaieté folle du voyage et l'attendrissement que vous avez ressenti en entrant dans la chaumière.

Les trois enfants embrassèrent leur mère, et l'assurèrent qu'ils conserveraient un long souvenir de toutes ces circonstances. César ensuite supplia instamment sa mère de lui accorder la faveur de tenir l'enfant de la paysanne sur les fonts de baptême, avec une de ses sœurs. — Vous êtes bien jeune, dit madame de Clémire, pour être parrain !... — Mais, maman, j'ai vu dix enfants plus jeunes que moi... — Je le sais, et je ne puis approuver cet usage. Consentir à

être le parrain d'un enfant, c'est en quelque sorte l'adopter ; et cette espèce d'adoption est d'autant plus respectable que la religion la consacre... — Maman, apprenez-moi quelles sont les obligations d'un parrain; je vous promets de les remplir toutes. — On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms; à s'occuper de son établissement; à le tirer de la misère s'il y tombe; enfin, à lui donner les secours dont il a besoin... — Oh ! maman, à présent j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrain d'un enfant, puisque ce sera m'engager à faire de si bonnes actions!... — Eh bien! j'y consens... — Et qui de nous sera la marraine ? s'écrièrent à la fois Caroline et Pulchérie. — Cet honneur, reprit madame de Clémire appartient à l'aînée; mais je vous promets, Pulchérie, que vous serez aussi marraine l'été prochain.

Cette assurance rendit tout le monde content : et rien n'aurait manqué à la satisfaction qu'avait procurée cette agréable journée, si, le soir, madame de Clémire, un peu fatiguée de sa visite à la chaumière, n'eût annoncé aux enfants qu'il n'y aurait point de veillée. Mais, pour diminuer la contrariété de ses enfants, elle leur promit une histoire pour le jour suivant.

Le lendemain, on reçut de bonne heure la visite de M. de la Palinière. Les enfants, déjà faits à sa figure, qui n'était pas belle, se plaisaient beaucoup à l'entendre causer, parce qu'il était fort instruit et que sa conversation était intéressante. Caroline et sa sœur se promenèrent longtemps avec lui dans le parc du château, et se firent expliquer les propriétés d'un grand nombre de plantes. Il ne fut question, durant tout le dîner, que de botanique, de fleurs, de fruits, de plantes qu'on foule aux pieds, et qui toutes renferment des merveilles que l'intelligence humaine peut à peine concevoir. Et comme, le repas fini, l'entretien roulait encore sur le même sujet, M. de la Palinière proposa une promenade champêtre, principalement consacrée à herboriser. Autorisés par madame de Clémire, qui déclara qu'elle serait volontiers de la partie, les trois enfants acceptèrent avec transport la proposition.

Le temps était superbe, et favorisait les jeunes botanistes; tout en cueillant des plantes à travers champs, ils se trouvèrent, sans s'en apercevoir, à une lieue du château. L'abbé fut le premier qui fit remarquer qu'on s'éloignait beaucoup trop du manoir; il savait que M. de la Palinière passerait la nuit au château, comme c'était son habitude, et il avait compté sur une double ou une triple partie d'échecs. Plus on s'éloignait, plus sa partie était différée, et il lui semblait que c'était aux dépens de ses plaisirs. Madame de Clémire n'avait pas de partie d'échecs à faire, mais elle se sentait un peu fatiguée; elle parla donc de retourner sur ses pas. Augustin, qui connaissait parfaitement le pays, offrit de conduire la caravane par un sentier qui, dans quelques minutes, lui ferait trouver la chaumière de la bonne paysanne, où l'on pourrait prendre un peu de repos. Aussitôt on s'achemina par le petit sentier vers la chaumière.

Madame de Clémire n'était pas attendue; son arrivée excita les plus vifs transports de joie. Le nouveau-né lui fut présenté, de même qu'à César et à Caroline, les futurs parrain et marraine. La jeune mère était déjà levée et vaquait aux soins de son ménage. Elle préparait en ce moment quelques aliments pour un vieillard encore vigoureux et agile, malgré ses cheveux blancs. Aussitôt que madame de Clémire avait paru, il s'était levé pour aller au-devant d'elle. — Madame, dit la jeune paysanne, voici mon grand-père; il a voulu voir son arrière-petit-fils; et quoiqu'il demeure à deux grandes lieues d'ici, il est venu à pied... — Et sans bâton, ajouta le vieillard d'un air satisfait.

Après avoir pris congé des habitants de la chaumière, et que l'on eut repris la route du château, il fut question du vieillard. — Je suis sûre, dit madame de Clémire, que ce brave homme a toujours été réglé dans sa conduite, qu'il a traversé sa longue carrière sans se laisser aller à aucun excès. Je serais bien trompée si la santé dont il jouit maintenant n'était point le fruit de la tempérance et de la modération. — Je pense comme vous, madame, dit M. de la Pa-

linière, et dans mes voyages j'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer qu'une heureuse vieillesse est toujours le fruit d'une jeunesse exempte d'orages. Ce beau vieillard m'a fait ressouvenir d'une bonne vieille de quatre-vingt-quinze ans que j'ai vue dans une ville de l'Allemagne, berçant dans un berceau d'osier la petite-fille de son petit-fils. Il m'a rappelé surtout un respectable chef de famille que j'ai connu dans la Livonie, et l'intéressante fête dont il fut l'ordonnateur à la naissance d'un enfant de sa famille. — Oh ! s'écria César, vous devriez bien nous raconter cette fête. — Volontiers, mon ami.

Je voyageais au mois de juillet dans la Livonie [1] avec un Russe de mes amis; il voulut s'arrêter dans un château appartenant à l'un de ses parents. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressemblait plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il était composé d'un gros corps de logis, environné de douze petits pavillons, tenant les uns aux autres par des galeries couvertes. Il était neuf heures du matin, lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation. Les domestiques étaient dans une grande agitation. Mon ami demanda M. de Novorgève [2] (c'était le nom du maître de la maison); on lui répondit qu'une de ses petites-filles venait d'accoucher. — Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois.

En disant ces mots, il s'éloigna du château, et je le suivis. Chemin faisant, je le questionnai. — M. de Novorgève, me dit-il, est un vénérable vieillard de soixante et quinze ans; il jouit d'une fortune considérable qu'il ne doit qu'à lui seul. Son père était laboureur, et ne possédait que cette enceinte, quelques champs voisins, et le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgève, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga, et y trouva un négociant, parent de son père,

[1] La Livonie est une des plus belles provinces de la Russie ; le terroir en est si fertile en grains, qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga*, grande et riche ville, en est la capitale.

[2] Tous les noms de famille russe se terminent de l'une de ces quatre manières : *Ove*, *eve*, *ine*, *oï*, dont les Français ont fait : *Off*, *eff*, *in*, *y*.

qui se chargea de lui. Le jeune homme avait de l'application et de l'esprit; il fit de rapides progrès; son parent conçut de lui de si grandes espérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que, pour parvenir, il n'avait besoin que de se faire connaître. En effet, dans un pays où l'on peut, sans les avantages de la naissance, prétendre aux dignités et aux places les plus brillantes, le jeune Novorgève ne pouvait manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des protecteurs, et prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut mandé à la cour et comblé d'honneurs. Vers ce temps, il eut le malheur de perdre son père. Il lui restait deux sœurs qui refusèrent constamment les dons que sa tendresse leur offrit. Ces deux sœurs, modèles d'une touchante amitié, et d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais se marier, afin de ne point se séparer, et se contentèrent de l'état où le sort les avait fait naître.

Novorgève, séduit par l'ambition, fit un mariage brillant, mais sa femme le rendit malheureux par son orgueil et sa hauteur. Elle mourut, laissant six enfants, trois garçons et trois filles : l'aîné avait huit ans. Alors Novorgève donna la démission de tous ses emplois, et demanda la permission de se retirer. Voulant enfin goûter le vrai bonheur, il quitta la cour, et alla retrouver ses sœurs pour ne plus s'en séparer. En arrivant ici, il fit bâtir ce vaste château; mais il conserva l'humble chaumière de ses pères; cette chaumière est au bout du bois : c'est pour Novorgève un temple révéré qu'il va visiter tous les jours. Aidé de ses sœurs, il se livra tout entier à l'éducation de ses enfants. En même temps, il renouvela connaissance avec les laboureurs, anciens amis de son père, et choisit parmi eux des femmes et des maris pour ses enfants; il fallait donner quelque éducation à ces futurs gendres et à ces futures belles-filles. Novorgève s'en chargea. Son but n'était pas de leur donner une éducation recherchée; il voulait seulement qu'ils sussent lire, écrire et compter; qu'ils eussent des manières douces, des

mœurs pures, une piété sincère et le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussi selon ses vœux. Il a marié tous ses enfants ainsi qu'il l'avait projeté, et il est devenu le plus heureux des pères. Sa nombreuse famille s'accroissant chaque année, il a été forcé de bâtir successivement les douze pavillons qui entourent le château ; il vit là en patriarche, avec ses deux respectables sœurs, et une multitude d'enfants et de petits-enfants, tous vêtus, ainsi que lui, comme ses pères, c'est-à-dire en paysans et paysannes, mais jouissant de toutes les commodités de la vie, et goûtant un bonheur peu recherché, parce qu'il n'est pas connu.

Comme mon ami achevait ce récit, nous entrâmes dans le bois. Chaque arbre portait une étiquette, sur laquelle étaient écrits une date et un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. — Il existe, me dit-il, dans cette province un antique usage dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant, le père de famille plante un arbre sur lequel il inscrit le nom donné à l'enfant et l'année dans laquelle il est né[1]. Ainsi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue possède un de ces bois sacrés, où jamais la cognée n'abattit un arbre dans sa vigueur. Mais lorsqu'enfin un arbre se couronne et dépérit, on se décide à le couper ; ce qui se fait avec un grand appareil. On assemble sa famille et ses voisins, et l'on abat l'arbre en leur présence ; on transcrit sur un registre de famille l'inscription qui était sur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper ; et les parents et voisins signent comme témoins de la cérémonie. Ainsi ces registres conservent à jamais les noms et la mémoire de nos ancêtres, avec d'autant plus de certitude, qu'on écrit sur un autre registre l'année de la naissance de chaque enfant, en décrivant l'espèce d'arbre qu'on a planté dans *le bois de famille* le jour où il naquit.

Mon ami parlait encore, lorsque nous entendîmes de loin le bruit d'une musique champêtre. — Avançons, me dit-il, on va planter

[1] Il est très vrai que cet usage existe en Russie ; mais je ne suis pas sûre que ce soit dans la province de *Livonie*.

l'arbre de l'enfant qui est né ce matin. Nous allons voir le vénérable Novorgève entouré d'un nombreux cortége. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment ; mais sûrement, après la cérémonie, il viendra nous joindre et nous inviter à dîner.

Guidés par la musique, nous arrivâmes dans un taillis, espèce de pépinière remplie de jeunes arbres ; nous y trouvâmes environ deux cents personnes rassemblées en comptant une quinzaine de petits enfants. Tous portaient le costume des paysans de Livonie. La parure des hommes n'avait rien de remarquable ; mais celle des femmes me parut agréable et pittoresque. Leur coiffure était ornée de voiles de mousseline qui couvraient entièrement leurs épaules : elles avaient toutes des corsets bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, et des jupes richement brodées.

Au milieu de cette foule, on remarquait un vieillard d'une figure douce et majestueuse, vêtu comme les autres paysans, mais dont l'habit simple et grossier formait un contraste singulier avec la brillante décoration qui le distinguait. Il portait par-dessus son habit un large ruban blanc, auquel était attachée une magnifique croix enrichie de pierreries[1]. — Voilà Novorgève, me dit mon guide ; l'ordre dont il est décoré doit vous le faire reconnaître, la reconnaissance, et non l'orgueil, lui fait porter avec joie cette marque d'estime de sa souveraine. — Dites-moi, je vous prie, interrompis-je, quel est le jeune homme qui est à la droite du vieillard ? — C'est un de ses petits-fils et le père de l'enfant nouveau-né. A sa gauche, vous voyez ses sœurs, deux vénérables dames, et toute cette foule qui l'environne, ce sont ses enfants et ses petits-enfants. — Quel en est le nombre ? — A peu près cinquante en comptant les gendres et les belles-filles ; et tous logent dans l'enceinte que vous avez vue. Le reste de l'assemblée est composé des parents, des voisins et des amis de la famille : mais taisons-nous ; la cérémonie commence.

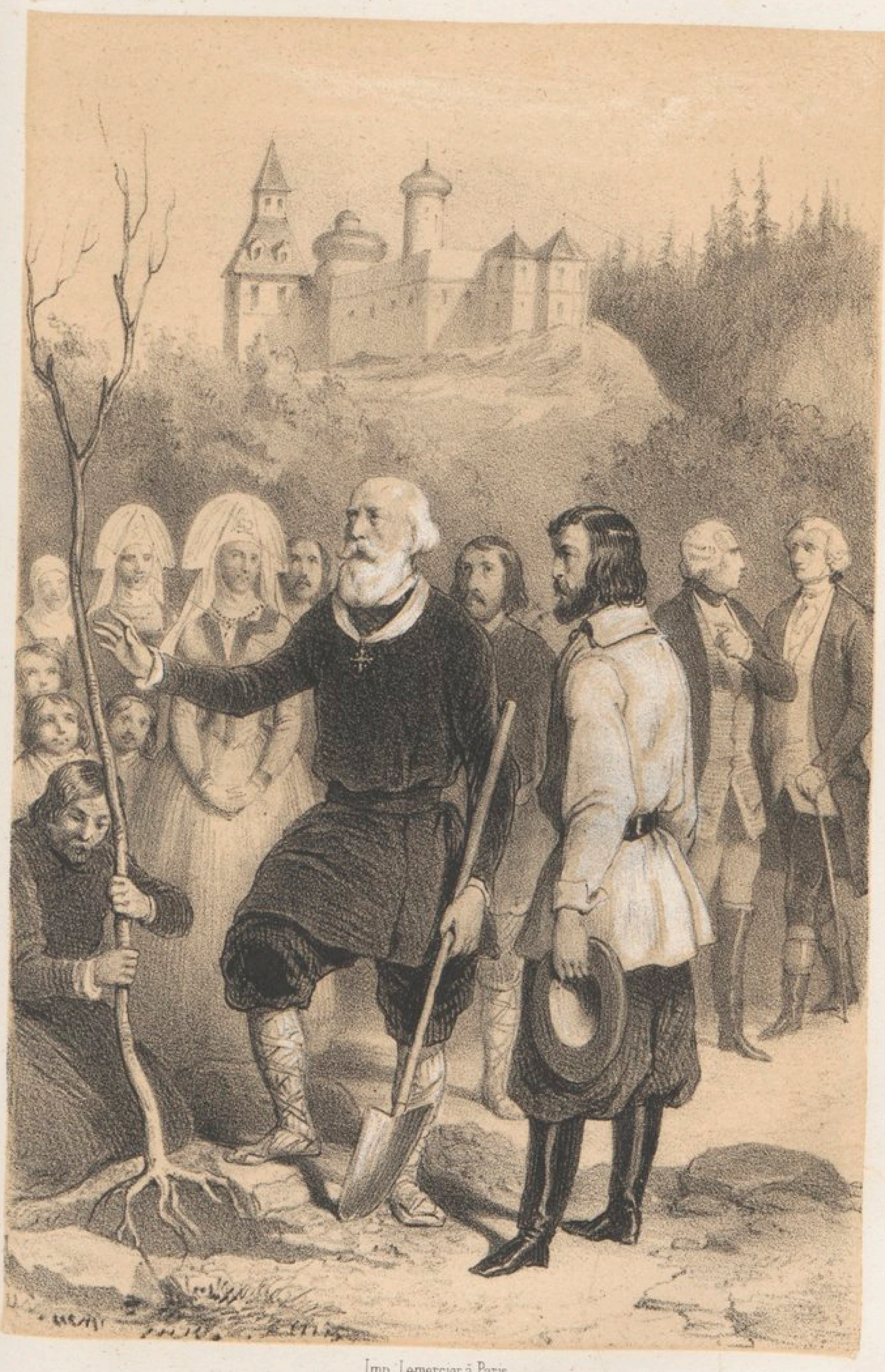
Je me rapprochai du vieillard autant qu'il me fut possible. Il prit

[1] L'ordre de Saint-André, institué par le czar Pierre Ier.

une bêche, et d'un bras encore vigoureux creusa la terre pour y planter l'arbre. Lorsque cette opération fut finie, le vieillard, suivant la coutume, prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté. Il souhaita que cet arbre *vécût aussi longtemps que le sapin Pierre Novorgève* (l'arbre le plus antique du bois), et que l'enfant dont il portait le nom pût se reposer un jour sous son ombrage avec les enfants de ses petits-enfants.

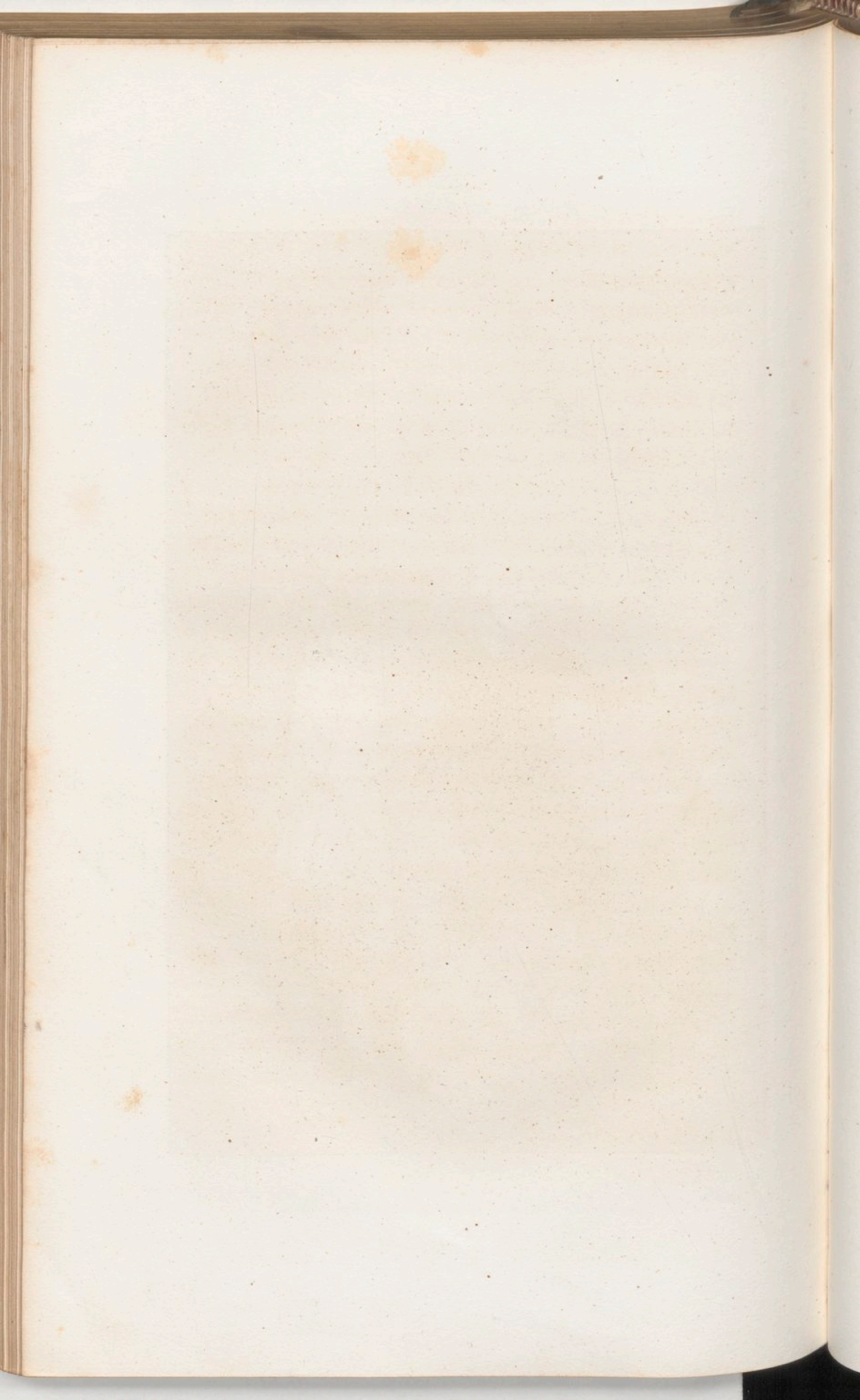
Après ce discours, on apporta le registre sur lequel les principaux personnages de l'assemblée écrivirent leurs noms. Ensuite, le vieillard reçut dans ses bras l'enfant objet de la fête, et l'on se mit en marche au son des instruments.

Nous suivîmes la troupe jusqu'à l'autre extrémité du bois, dans une immense salle de verdure environnée des plus beaux arbres que j'eusse encore vus dans ce bois. Cette salle offrait un coup d'œil charmant. Tous les arbres étaient chargés de guirlandes de fleurs et de verdure; et une douzaine de jolis berceaux d'enfants, dispersés sans ordre, et suspendus avec des rubans à de grosses branches, n'étaient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéressant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra *le sapin de Pierre Novorgève;* j'en admirai la prodigieuse élévation; et voyant à quelque distance deux chênes entre lesquels était placée, sur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je questionnai mon guide : —Sans doute, dis-je, ces deux arbres sont particulièrement chers au bon vieillard ?— Assurément; le plus vieux de ces chênes porte le nom de son grand-père et l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription russe, qui contient l'éloge d'Anastasie et d'Alexis Novorgève; éloge dicté par le sentiment et par la vérité, et dont voici le sens : « Le ciel, pour récompenser leur piété sincère, leur fit con-
« naître le vrai bonheur : ils en jouirent, et le trouvèrent dans leur
« famille, dans les plaisirs champêtres et les travaux de l'agricul-
« ture. » — J'imagine, repris-je, que ce berceau plus orné que les autres, et suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nou-



Imp. Lemercier à Paris

Le Vieillard bénit l'arbre nouvellement planté



veau-né ? — Justement. Tenez, le vieillard s'approche de ces deux arbres ; il va placer l'enfant dans ce berceau.

En effet, le vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le déposa dans le berceau. Formant ensuite une espèce de trophée de divers instruments de jardinage qu'on lui présenta, il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifiait cet usage, en disant qu'il consacrait son enfant aux travaux de la campagne, et il lut à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Une douzaine de jeunes femmes, qui portaient de petits enfants dans leurs bras, vinrent les déposer dans les autres berceaux, et s'assirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps en temps, elles tiraient doucement ces cordons, ce qui donnait aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusait ou endormait les enfants [1].

Tandis que des mères de vingt ans, au milieu d'une fête, ne trouvaient pas de plaisir plus doux que celui de s'occuper de leurs enfants, les jeunes filles et les garçons de la famille et du voisinage se rassemblèrent au centre de la salle, et dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une longue romance qui avait pour titre : *les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux, et l'on vanta d'une manière naïve et touchante ces longues soirées d'hiver, qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie, rassemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on dansa au son des *balalayes* [2]. Pendant ce temps plusieurs jeunes filles faisaient le tour de la salle, en portant des corbeilles remplies de gâteaux et de clougwa [3], qu'elles offraient

[1] Les paysannes russes suspendent ainsi à des arbres, durant l'été, les berceaux de leurs enfants, et les bercent de cette manière.

[2] Espèce de guitare à long manche.

[3] Joli fruit, plus petit que la cerise, et fort commun en Russie.

à tous ceux qui regardaient danser. A midi, les voisins et les parents prirent congé du vieillard et se retirèrent. Le vieillard nous retint à dîner, mon ami et moi : il nous mena dans la chaumière qu'avait habitée son père. — Ce lieu, nous dit-il, me retrace les plus doux souvenirs ; j'y viens méditer tous les matins. S'il avait pu contenir ma nombreuse famille, j'aurais fini mes jours sous ce toit révéré.

Le vieillard s'assit sur une natte, et nous fit mettre à ses côtés. Il parlait assez bien le français ; il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la cour, et pourtant avec la bonhomie et la simplicité d'un laboureur. Il me fit de son bonheur le tableau le plus touchant. Vous le voyez, dit-il, j'ai connu la cour et les plaisirs que peuvent procurer les succès et la faveur : j'avais alors la tête occupée, mais le cœur vide et mécontent. Il me fallait sans cesse me tenir en garde contre les piéges de mes ennemis, supporter l'ennui des sollicitations indiscrètes, enfin j'éprouvais chaque jour le chagrin de faire des mécontents et des ingrats, et j'étais privé des consolations et des conseils de l'amitié. Le ciel dessilla mes yeux. Je reconnus que l'homme, jeté un instant sur la terre, n'est qu'un insensé lorsqu'il accumule des biens périssables et qu'il sacrifie son repos à la cupidité. Je perdais la moitié de ma fortune en donnant la démission de mes emplois ; mais je recouvrais la liberté. En renonçant aux passions factices, en reprenant le goût des plaisirs simples, je retrouvai, avec ma santé, le bonheur si pur de ma première jeunesse.

Je ne me lassais point d'écouter le vertueux Novorgève ; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avait dansé. Je contemplai avec ravissement le vieillard au milieu de sa famille, assis à table entre ses deux respectables sœurs. Je ne pouvais entendre le langage de ses enfants, mais je voyais l'expression de leurs physionomies : elles peignaient la joie et l'inspiraient. Après le dîner, le vieillard me conduisit dans son château, aussi simple que vaste ; on n'y trouvait aucune des recherches du luxe et de la mollesse ; des lits sans rideaux, des tables et des

chaises de bois, des nattes de jonc, en composaient tout l'ameublement; de longues branches d'arbres[1], artistement entrelacées, chargées de feuillages, en faisaient les seuls ornements. Le salon pouvait contenir toute la famille : on causa environ une heure; au bout de ce temps, tout le monde sortit. Nous restâmes avec le maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Nous acceptâmes; dès que nous fûmes arrivés, Novorgève ôta son cordon de Saint-André, et le suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon, et, prenant une pioche, il se mit à travailler la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étaient immenses; j'aperçus une douzaine de jardiniers, que je reconnus bientôt; c'étaient les enfants de la maison avec lesquels nous avions dîné. J'appris alors que les autres étaient employés à des travaux du même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, et que les femmes, pendant ce temps, s'occupaient des soins du ménage. Les unes étaient chargées de la cuisine, de la laiterie; les autres filaient, travaillaient en linge, faisaient leurs habits et ceux de leurs enfants. Aucune ne passait un moment dans l'oisiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassemblait dans le salon avant le souper. Avec quel plaisir on se mettait à table, avec quel appétit on soupait!.. Avant de se coucher, le bon Novorgève lisait à ses enfants une courte instruction morale et chrétienne; puis l'on se mettait à genoux, et le vieillard récitait tout haut des prières qu'il terminait en donnant sa bénédiction à toute sa famille; après quoi on allait se coucher et goûter les charmes du sommeil. Je partis le lendemain, emportant de ce château et du philosophe heureux qui l'habitait un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

La marquise remercia M. de la Palinière de sa complaisance, et

[1] C'est l'usage en Russie, pendant l'été, et surtout chez les paysans et le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons. Aussi rencontre-t-on une infinité de gens chargés de branches qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartements on met ces branches dans des vases pleins d'eau.

l'on reprit gaiement le chemin du château. Ce jour-là il n'y eut pas de veillée. Les veillées furent même interrompues pendant quelques jours, parce que madame de Clémire avait un fort rhume que la promenade avait augmenté ; mais on causa. César se ressouvint que la baronne avait dit un soir *que l'honneur était plus sévère que les lois*. Il lui en demanda la raison. Les lois, répondit la baronne, sont faites pour tous les hommes ; on ne doit pas attendre de la multitude des sentiments généreux et délicats ; par conséquent les lois ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étaient plus sévères, elles ne seraient suivies que par un petit nombre d'hommes, et elles ne procureraient pas un bien général : elles se bornent à défendre les crimes et les injustices manifestes, parce qu'elles sont faites pour le peuple et non pour les sages : ainsi, vous voyez que l'homme dont toute la probité consisterait à obéir aux lois ne serait ni vertueux, ni véritablement estimable ; car on peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujettit aux peines imposées par les lois. D'après cela, vous comprendrez pourquoi la loi autorise si souvent ce que l'honneur interdit, et pourquoi il y a tant de procès qu'il est si honteux d'entreprendre, quoiqu'on soit sûr de les gagner. — Il y a même plus, ajouta M. de la Palinière, il existe de véritables crimes que les lois ne punissent pas ; par exemple, la calomnie, si elle n'a produit aucun événement tragique [1]. — Mais, interrompit César, un calomniateur est déshonoré aux yeux de tout le monde ? — Assurément, ainsi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi pour faire des actions condamnables en elles-mêmes. — L'homme le moins estimable et le plus grossier, continua M. de la Palinière, ne peut se défendre d'estimer la vertu et de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience ; mais cette conscience, en lui reprochant ses fautes, l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres, qu'alors il n'en repousse pas le témoi-

[1] La calomnie est aujourd'hui un délit que la loi punit de peines correctionnelles. Ces peines peuvent, suivant le cas, s'étendre jusqu'à cinq années d'emprisonnement et une forte amende.

gnage. Ainsi, il se conduit mal et il juge bien. Faible et corrompu, il cède à ses passions; mais lorsqu'il est de sang-froid, c'est-à-dire sans intérêt, il condamne dans les autres, et de premier mouvement, les mêmes excès auxquels ils se laisse entraîner. Ce qui est méprisable le révolte; ce qui est généreux l'émeut et le charme. Tels sont les hommes en général. Le résultat le plus important de ces réflexions, c'est que celui que la loi ne peut atteindre est toujours puni par le mépris public. Si donc on attache du prix à la réputation, à l'approbation générale, il faut être constamment bon, noble, estimable.

— J'ai aussi une question à faire, dit Caroline; il y a un mot dont je ne sais pas bien la signification. J'entends souvent parler des *préjugés*, et je ne comprends pas trop ce que c'est...—Un *préjugé*, répondit la baronne, est une opinion qui n'est pas le fruit d'une mûre réflexion, et qu'on ne peut appuyer sur aucun raisonnement solide. Par exemple, Victoire croit qu'*un morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un préjugé. Certainement, ce ne sont pas ses réflexions sur la possibilité d'un tel fait qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion; elle vous dira que c'était celle de sa tante, de sa mère, de sa grand'mère : vous n'en aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là; mais j'en connais beaucoup qui me le paraissent autant, et qui sont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi à l'aspect d'une personne qui gardait un parent malade de la rougeole ou de la petite vérole; et ces mêmes femmes s'enfermaient tranquillement avec le médecin qui soignait ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choses de ce genre, qui valent bien la prédilection de Victoire pour la *corde de pendu*. Il existe une autre espèce de préjugés, qui, loin d'être ridicules, sont au contraire respectables, parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive et délicate. Laissons croire aux jumeaux qu'unit une parfaite amitié qu'ils souffrent réciproquement les maux physiques l'un de l'autre; laissons croire à une

mère qu'elle reconnaîtrait au milieu de mille enfants son enfant qu'elle n'aurait jamais vu. Ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentiments les plus vertueux : gardons-nous de les mépriser. Ainsi, toute opinion qu'on ne peut soutenir par aucune espèce de raisonnement, et dont les faits et l'expérience démontrent manifestement la fausseté, est certainement un préjugé. Mais, à moins de ces conditions, nous ne devons point affirmer qu'une chose, quelque étrange qu'elle puisse nous paraître, est chimérique et vaine. — D'ailleurs, l'histoire d'Alphonse, reprit César, nous a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la nature, dont les savants mêmes ne peuvent expliquer les causes. Voilà pourquoi nous ne devons appeler *préjugés* que les choses qui répugnent à la raison, et dont la fausseté est prouvée par les faits mêmes... Je comprends fort bien à présent ce que c'est que les *préjugés*, reprit César; tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules comme la croyance que le vendredi est un jour malheureux, ou qu'une salière renversée porte malheur, etc., etc. — Comprenez-vous de même que tout ce qui nous est prescrit par la religion, par les lois et par l'honneur, ne peut s'appeler *préjugé?* — Assurément. — Le respect pour les morts est-il un préjugé? — Non, puisque la religion ordonne de les honorer, et que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste. — Maman, dit à son tour Caroline, je me souviendrai de cette conversation; je n'oublierai point qu'il faut se préserver des préjugés ridicules, et respecter ceux qui viennent de la sensibilité et de la délicatesse.

Deux jours après cet entretien, madame de Clémire se trouvant seule avec Caroline : — Ma fille, lui dit-elle, lorsque je suis entrée chez vous ce matin, une femme de chambre attachait vos souliers; comment pouvez-vous souffrir qu'on vous rende un pareil service? Avilir son semblable, traiter en esclave une créature humaine, c'est s'avilir soi-même! N'exigez donc jamais d'une femme de chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires; épargnez-lui, autant qu'il est en vous, tout ce qui pourrait lui causer de

la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse, je dirai même la cruauté d'abuser de sa situation, en lui refusant les égards qui lui sont dus. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens, accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller seule : ainsi ma femme de chambre m'aide à me coiffer et à m'habiller ; mais je puis me déshabiller sans le secours de personne, et vous savez que jamais je n'ai fait veiller ma femme de chambre, que jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendît, et que je me suis toujours déshabillée et couchée sans son aide. — Jamais non plus vous ne sonnez dans la nuit?... — Non, à moins que je ne sois malade. Si j'ai besoin de quelque chose, je me relève, fût-ce même en hiver. Je suis si accoutumée à me servir moi-même, que je n'en souffre nullement. On acquiert ainsi une adresse, une force, une agilité surprenantes : je n'ai pas l'air d'être robuste ; et cependant, à mes veillées particulières, je fais continuellement de vrais tours de force. Je porte, de la meilleure grâce du monde, une énorme cruche pleine d'eau ; l'hiver je pose dans mon feu de grosses et lourdes bûches. — Maman, je veux vous imiter ; dorénavant je me déshabillerai toute seule, si vous le permettez... — Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge est celui de la faiblesse ; mais, dès à présent, vous pouvez vous aider vous-même beaucoup plus que vous ne faites, et quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller sans le secours de personne... — Je vous promets, maman, de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous servent. — Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore ; entre autres, de ne jamais dire devant eux, ni directement, ni indirectement, une chose qui puisse les faire rougir de leur état. Par exemple, il y aurait une cruauté révoltante à citer, devant un domestique, un proverbe qui insultât à sa condition, comme celui-ci : *Mentir comme un laquais*. Il faut éviter avec le plus grand soin de semblables grossièretés, qui sont humiliantes pour eux, et souvent excitent leur ressentiment et leur haine ; on doit encore avoir l'at-

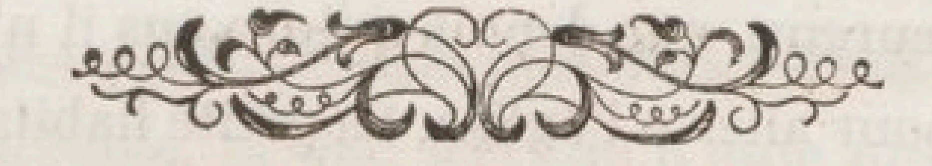
tention de ne jamais se permettre en leur présence la moindre légèreté qui puisse ébranler leurs principes ; car nos discours et nos actions font sur eux la plus grande impression : ainsi, nous sommes doublement condamnables, lorsque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin, la religion, la justice et l'humanité nous engagent également à les traiter avec douceur, indulgence ; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, et à les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont vieilli à notre service.

En prononçant ces paroles, madame de Clémire se levait pour sortir du salon ; mais Caroline l'arrêta, en disant qu'elle avait une petite confidence à lui faire ; et elle lui avoua que le matin elle avait eu un peu d'humeur contre Pulchérie. — Vous avez sans doute réparé ce tort? dit madame de Clémire. — Oui, maman, reprit Caroline. — Mais de quelle manière ? — Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, et le reste de la matinée j'ai été pour ma sœur comme à l'ordinaire. — Et vous ne lui avez point fait d'excuses ? vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été un moment injuste ? — Aussitôt qu'elle m'a vue reprendre ma gaieté, elle a repris toute la sienne, et elle n'avait plus l'air d'être fâchée le moins du monde. — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paraissiez insensible ? Si j'avais eu tort avec le dernier domestique de la maison, je lui en montrerais certainement du repentir, et je croirais justement m'honorer moi-même (car rien ne nous élève comme l'équité) en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société est celui de ne pas savoir reconnaître et réparer ses torts. Nous sommes si imparfaits, qu'il n'y a guère de jours où nous ne fassions des fautes : aussi, la personne la plus aimable et la plus attachante sera-t-elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise et de sensibilité. C'est là le talent sublime des cœurs tendres et généreux ; tandis que les petites âmes et les esprits bornés , dominés par une mauvaise honte aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggra-

ver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourrait tout expier. — Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur et de ne lui en avoir pas témoigné sur-le-champ mon regret.

Caroline, après avoir été tendrement embrassée, sortit en courant pour aller retrouver sa sœur.

Madame de Clémire avait annoncé le matin qu'elle conterait une petite histoire à la veillée ; le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes.





MICHEL ET JACQUELINE.

Dans la province de Normandie, à quelques lieues de Forges [1], près de la riche abbaye de Bobec, vivait un bon fermier nommé Anselme. Il était pauvre, et pourtant si heureux, que depuis quinze ans il n'était sorti de sa chaumière que pour aller à l'église. Sa petite habitation était isolée au milieu d'une forêt; il n'avait pour société que sa femme et ses cinq enfants, et il n'en désirait pas d'autre. Il ne pouvait imaginer qu'après avoir labouré son champ il fût possible de trouver un plaisir plus doux que celui de se reposer au sein de sa famille. Trois arpents de terre, deux vaches, quelques poules formaient toutes ses possessions. Il avait à son service une servante et un pâtre, qu'il est nécessaire de vous faire connaître particulièrement. La servante se nommait Jacqueline. Élevée depuis son enfance dans la maison d'Anselme, elle avait les mœurs et les goûts sédentaires de ses maîtres, et n'avait jamais été à plus d'une demi-lieue de la chaumière; elle ne connaissait que l'abbaye de Bobec et sa petite église. Elle avait bien entendu parler de Forges; mais comme ce village était à quatre lieues de son habitation, elle n'avait jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage.

[1] Ville célèbre par ses eaux minérales.

Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savait pas lire; elle n'avait même de sa vie ouvert un livre. Ses talents étaient bornés; ils se réduisaient à savoir traire les vaches, faire du fromage, et aider sa maîtresse dans les petits travaux du ménage; son esprit n'aurait pas embrassé des connaissances plus étendues; elle n'avait précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir passablement les devoirs de son état; et si le ciel ne lui eût pas donné des maîtres patients et humains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition; mais du moins elle ne faisait point de fautes volontaires. Sa mémoire était presque nulle; joignez à cela qu'elle manquait de jugement et d'activité; mais ses intentions étaient si droites, son cœur si bon, que jamais Anselme et sa femme n'avaient pu se résoudre à la gronder. Le pâtre Michel, qui gardait les vaches, était encore moins actif, plus inintelligent que Jacqueline. La faiblesse de sa constitution excusait, aux yeux de l'indulgent Anselme, son indolence et son incapacité; d'ailleurs Michel était d'un naturel doux et paisible; il avait de la probité, un sang-froid inaltérable, et une sérénité d'âme que rien ne pouvait troubler.

Il y avait tant de conformité entre Michel et Jacqueline, qu'il eût été impossible que se voyant tous les jours ils ne se fussent pas attachés l'un à l'autre. La sympathie ne tarda pas à se déclarer, et les deux jeunes gens demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier; ce qui leur fut accordé. Jacqueline, au bout de trois ans, se trouvait mère de trois enfants, qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, et le bonhomme ne survécut que deux ans à sa femme. Jacqueline et Michel perdaient le meilleur des maîtres, et le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parents, tuteurs des enfants, vinrent s'emparer du petit héritage, et furent assez cruels pour renvoyer Michel et Jacqueline.

Il leur fallut quitter la cabane chérie qu'ils étaient habitués à re-

garder comme leur maison paternelle; il leur fallut s'arracher des bras des petits enfants du vertueux Anselme, de ces enfants qui, depuis deux ans, donnaient à Jacqueline le doux nom de mère! La pauvre femme les embrassa en pleurant, et sortit désespérée, suivie de ses trois enfants et du triste Michel, qui portait sous son bras un gros paquet, contenant quelques vêtements grossiers, le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation, ils n'éprouvèrent heureusement aucune de ces inquiétudes incessantes qui tourmentent les gens prévoyants; ils étaient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment, et à ne se préoccuper nullement de l'avenir.

Avant de se mettre en route, Michel et Jacqueline avaient bien dîné, sans s'inquiéter où et comment ils souperaient. Ils ne s'entretenaient que de leur bon maître, des regrets que leur causait sa mort, et de leur tendresse pour les enfants qu'ils avaient été forcés d'abandonner. Tout en causant ainsi, ils marchèrent à l'aventure, et s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline était grosse de six mois. Comme elle était fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre. Son mari s'assit à côté d'elle, et les trois petits enfants se rangèrent autour d'eux. On était au mois de juillet; lorsque le jour commença à baisser, un des petits enfants dit qu'il avait faim, et les deux autres au même moment demandèrent du pain. Michel avait quelques provisions dans un havresac : il les partagea avec sa femme et ses enfants. Après souper, on se décida à passer la nuit dans le bois, et à la pointe du jour on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espèce de plaine inculte à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage était rempli de bruyères; on découvrit une source d'eau pure qui sortait d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline, car ses enfants mouraient de soif. Pour surcroît de bonheur, la lisière du bois était bordée d'une infinité de noisetiers, de mûriers et de framboisiers sauvages, et on y trouvait une grande quantité de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel.—Michel! s'écria-

t-elle, établissons-nous ici ; voilà de l'eau, voici des fruits, nous y pourrons vivre. Faisons une cabane de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudrait avoir la permission de couper des branches d'arbres ?

Cette réflexion attrista Jacqueline. Dans ce moment, elle aperçut à quelque distance un jeune paysan qui cueillait des fraises ; elle s'approcha de lui, et lui demanda s'il savait à qui appartenait le lieu où ils étaient. — Vous êtes sur les terres de l'abbaye de Bobec, reprit le paysan. — Sommes-nous loin de l'abbaye ? — A trois petits quarts de lieue, et j'y vas porter tout à l'heure les fraises que je viens de ramasser.

Jacqueline tint conseil avec son mari ; il fut convenu que Michel partirait avec le jeune paysan pour se rendre à l'abbaye de Bobec. Jacqueline, ayant fait promettre à son mari de revenir le plus promptement possible, resta, avec ses enfants, à l'entrée du bois.

Arrivé à l'abbaye, Michel obtint une audience de l'abbé ; il lui exposa sa situation, et finit par demander de l'ouvrage, ou du moins la permission de s'établir sur la lisière du bois où ils s'étaient arrêtés. — Mais, demanda l'abbé, que savez-vous faire ? — Je sais garder des vaches. — Nous n'avons pas besoin de pâtres : d'ailleurs, vous n'êtes pas de nos terres. — Je n'ai pas de quoi vivre : cela revient au même. — Nous ne pouvons malheureusement secourir tous les pauvres. — Je ne suis pas un pauvre : je ne demande pas l'aumône ; nous avons du cœur ; nous voulons bien travailler. — Je vous répète que les habitants de nos terres méritent la préférence. — Je suis pourtant bien faible et bien maladif ! ainsi, vous devriez bien me prendre à votre service. — Comment ! parce que vous êtes hors d'état de servir ? — Vraiment oui ; c'était à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avait pris, et qu'il me gardait. Mais vous, monsieur l'abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabane de feuilles au milieu de ces bruyères. — Et comment vivrez-vous là ? — Avec des fruits sauvages et des racines ; il y a du cresson, des fraises,

des noisettes, de l'eau ; c'est un vrai paradis. — Et l'hiver ? — L'hiver !... Ah ! nous n'avions pas pensé à l'hiver. Mais il ne viendra pas de sitôt : nous ne sommes qu'au mois de juillet. — Écoutez, mon brave homme, puisque vous le désirez tant, je vous permets de bâtir une cabane ; et de plus, je vous autorise à venir tous les deux jours à l'abbaye prendre une provision de pain et de pommes de terre pour vous et votre famille. — Justement j'ai un havresac. — Allez : c'est tout ce que je puis faire. — C'est plus que je ne demandais : oh ! Jacqueline sera bien contente.

En disant ces paroles, Michel sortit précipitamment. Il était déjà hors de la cour de l'abbaye, lorsqu'on le rappela, par l'ordre de l'abbé, pour lui donner du pain bis et des pommes de terre cuites sous la cendre. Michel, qui avait une probité délicate, refusa d'abord de les recevoir. — M. l'abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne serait que tous les deux jours : ainsi, je reviendrai les prendre après-demain. Malgré sa résistance, on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours, et il partit très satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il s'empressa d'aller retrouver Jacqueline, et l'abordant d'un air triomphant, il répondit à toutes ses questions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper les branches d'arbres. — Car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix sous (c'était le fruit de leurs épargnes de dix ans); que veux-tu que nous fassions de cet argent ? — C'est vrai, répondit Michel ; mais on ne peut pas penser à tout ; nous avions bien oublié que l'hiver viendrait ! — A propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien, puisque nous devons passer notre vie ici. — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux.

En disant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit, et tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari est la femme n'étaient ni robustes ni industrieux;

aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabane, à la vérité assez solide, mais qui avait un inconvénient dont ils ne s'aperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avaient oublié (car, comme disait Michel, on ne peut pas penser à tout) qu'ils devaient loger dans cette cabane, et que par conséquent il était indispensable que son élévation fût proportionnée à leur taille. Mais comme il est plus commode de travailler à hauteur d'appui que d'élever les bras au-dessus de sa tête, ils avaient choisi la manière la moins fatigante; de sorte que Jacqueline et Michel auraient pu s'appuyer sur le toit de leur cabane, comme on s'appuie sur un balcon. Jacqueline fut la première frappée de ce défaut de construction : quoique l'édifice fût très avancé, elle eut le courage de recommencer sur nouveaux frais; mais Michel l'en détourna. — Au reste, dit-il, on n'entre dans sa maison que pour se reposer : ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché ?

Jacqueline n'eut rien à répondre à ce raisonnement; et malgré cette erreur dans les dimensions la cabane fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la première fois fut un jour de fête. Justement Michel avait été le matin à l'abbaye; il rapportait des pommes de terre et du pain frais, et en outre une pinte de lait et des œufs qu'il avait achetés dans le village. La joie des petits enfants fut extrême à la vue de ce délicieux festin. Leur gaieté excita celle de Michel et de Jacqueline. Enfin, rien ne manquait à l'agrément du repas, car les convives avaient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit, on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir passé vingt-huit nuits exposé aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sur une épaisse feuillée et à se coucher sur de la paille bien fraîche. Le lendemain matin, on se réveilla dans la plus parfaite santé.

— Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ses aises. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout, je n'aurais jamais dormi comme cela sur la terre et à la belle étoile. — Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me souviens toujours de la bonne étable où

nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabane vaut bien l'étable, n'est-ce pas? — Oh! sûrement; et puis, nous sommes chez nous, et comme le disait notre maître, on n'est heureux que dans son ménage.

Ce ménage, qui suffisait au bonheur de Jacqueline, n'était formé que de la veille. Michel avait acheté une écuelle et cinq cuillers de bois, des peaux de mouton, du lin pour Jacqueline, qui possédait une quenouille et qui savait filer assez passablement. Tel avait été l'emploi des neuf livres dix sous. Michel, de son côté, se créa quelques occupations; il prenait avec de la glu de petits oiseaux qu'il portait à l'abbaye; et au bout du mois il allait vendre le lin qu'avait filé sa femme, ce qui produisait un mince revenu : car, comme je l'ai dit, Jacqueline n'était ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de septembre, Jacqueline accoucha le plus heureusement du monde d'une petite fille, qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, et malgré les peaux de mouton, la cabane parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on était privé des framboises, des mûres et des autres fruits des bois. Cependant Michel et Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourrait l'imaginer. Ils n'avaient de leur vie couché dans une chambre bien close et à cheminée : l'étable dont ils conservaient un si doux souvenir avait un toit percé en plusieurs endroits, et une porte dont les planches mal jointes laissaient dans toute l'étendue des battants trois ou quatre fentes assez larges pour y passer facilement la main. Ainsi, Jacqueline et son mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane et l'étable, objets de leurs regrets; et durant l'été, la feuillée située sur un terrain sec, et abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines et de fruits, était plus agréable qu'une étable obscure et humide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, et traversée par une grande mare d'eau verte et bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel qui, depuis deux mois, marchait avec

beaucoup de peine, se trouva dans l'impossibilité absolue de se rendre à l'abbaye pour recevoir sa subsistance : Jacqueline y alla à sa place, et le pauvre Michel resta dans sa cabane tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffrait point de douleurs vives ; sa tranquillité naturelle et sa piété le préservaient de l'impatience et de l'ennui : il priait Dieu toute la journée ; Jacqueline filait ou disait son chapelet à côté de lui ; ses petits enfants venaient le caresser, et il ne se trouvait point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avait déjà deux années que Michel et Jacqueline habitaient leur cabane. Un jour (c'était au mois de juillet), Jacqueline, qui avait été ramasser des feuilles dans le bois, accourut tout essoufflée à la cabane : — Ah ! Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir ! — Quoi donc ? — Un beau carrosse tout jaune qui n'a point de toit : c'est quasiment fait comme une charrette, mais c'est reluisant... et puis six chevaux tout bigarrés d'argent !... et de belles dames dans le carrosse, des beaux messieurs derrière, et qui sont habillés de rouge !

La calèche parut bientôt. Jacqueline s'élança hors de la cabane ; tous les petits enfants la suivirent. Dans la voiture était une jeune dame, elle jeta sur Jacqueline et sur ses enfants le plus doux regard, et cria au cocher d'arrêter. Jacqueline, surprise et enchantée, n'osait avancer.

La jeune inconnue, suivie de quatre dames qui descendirent avec elle de la calèche, s'approcha de Jacqueline. — Ces quatre enfants, lui dit-elle, sont-ils à vous ? — Oui, madame. — Pauvres petits ! ils sont presque entièrement nus. — Oh ! les deux derniers ont des brassières ; mais nous les gardons pour l'hiver. — Et vous passez le jour dans cette cabane ? — Le jour et la nuit aussi. — Quoi ! vous n'avez point d'autre logement ? — Non, madame, depuis deux ans ; mais nous y sommes bien pendant l'été : il n'y a que l'hiver qui est un peu rude, surtout depuis que mon mari est malade. — Votre mari est malade ! est-il couché dans cette petite cabane ? —

Oui, madame. — O ciel!... Ah! que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt, et que le hasard nous ait conduites ici!

En disant ces mots, l'inconnue s'avança vers la cabane et y entra avec les dames de sa suite, non sans peine; car les souliers à talons[1], les chapeaux et les plumes obligèrent de se courber tellement, que l'inconnue, ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux. — Grand Dieu! dit-elle, en tournant vers Michel des yeux humides de larmes, se peut-il que depuis trois ans vous n'ayez point eu d'autre asile?... Comment n'avez-vous point trouvé des secours à Forges? — Oh! madame, Forges est si loin! répondit Jacqueline. — Vous n'en êtes qu'à trois lieues. — Mon mari est impotent depuis dix-huit mois : je ne pouvais le laisser là pour faire moi-même un si grand voyage; et puis nous ne manquons pas de secours; on nous donne du pain et des pommes de terre.

A ces mots, l'inconnue tira sa bourse de sa poche : — Tenez, dit-elle à Jacqueline, ce soir je vous enverrai chercher, et puisque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets; mais vous irez passer quelque temps à Forges; car votre mari a besoin des secours d'un médecin.

Jacqueline se mit à considérer les pièces d'or que l'inconnue venait de lui donner; enfin, rompant le silence : — Puisque vous êtes si bonne, madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous servir; on ne connaît pas ça dans le pays. — Quoi! vous n'avez jamais vu d'or? — Oh! si fait : j'ai vu de la dorure dans la chapelle de Bobec; mais la monnaie d'or n'est sûrement pas reçue dans le pays, car je n'en ai même pas entendu parler.

L'inconnue, frappée d'un excès de misère dont elle n'avait jamais eu l'idée, ne put retenir ses larmes. Cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avait reçu; mais pour la satisfaire, elle lui fit donner quelques écus, qui furent acceptés avec autant de satisfaction que de reconnaissance.

[1] On a porté des souliers à talons jusqu'à la révolution de 1789.

L'inconnue et les dames qui l'accompagnaient sortirent de la cabane, montèrent en calèche, et retournèrent à Forges, laissant Michel et Jacqueline transportés de joie et d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle dame*, et le soir ils en parlaient encore, lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes posèrent doucement Michel sur un brancard, et le portèrent ainsi couché sur un matelas. Jacqueline et ses enfants montèrent dans une charrette couverte, et la petite famille arriva à Forges vers les neuf heures du soir. On les conduisit dans une maison où ils trouvèrent du linge et de bons lits.

Aussitôt que Michel fut couché, Jacqueline le quitta pour aller questionner son hôtesse. Au bout d'un quart d'heure, elle revint. — Oh! Michel! s'écria-t-elle, tu vas être bien émerveillé!... — Dis donc vite. — La belle dame!... Sais-tu ce que c'est qu'une princesse? — Non. — Eh bien! la belle dame est une princesse... et puis elle s'appelle encore duchesse... et puis elle a encore un autre nom... mais je l'ai oublié, le troisième nom... Enfin, par-dessus tout cela, elle est parente du roi. — Elle n'en est pas plus fière toujours. — Oh! pour cela, non. — Une parente du roi avoir un regard si humain, une si douce parole! — Tu ne ne devinerais jamais pourquoi elle est venue à Forges? C'est pour boire d'une certaine eau qui a de grandes vertus; moi, je n'ai pas grand'foi à cette fontaine-là; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne dame tout ce qu'elle peut désirer.

L'hôtesse interrompit cet entretien, en apportant un excellent souper. Michel et sa femme n'avaient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois à la santé de leur bienfaitrice, et Jacqueline se coucha, en remerciant le ciel et en bénissant mille fois sa jeune protectrice.

Le lendemain, Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint lui prendre mesure ainsi qu'à ses petits enfants, en disant que la princesse lui avait commandé des chemises et des habits pour toute la famille. En effet, quelques jours après Jacqueline reçut le trous-

seau le plus complet : bas, souliers, coiffure, rien n'était oublié. La pauvre mère se livrait à une joie d'autant plus pure que la santé de Michel se rétablissait à vue d'œil. Les soins assidus du médecin, un logement sain, une bonne nourriture avaient déjà produit un mieux surprenant, et au bout de trois semaines Michel fut en état de se lever et de marcher dans sa chambre.

A cette époque, Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui, lui présentant un trousseau de clefs : — Voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison et de vos armoires ; allez chez vous, ma bonne Jacqueline : j'irai vous voir demain matin et vous demander à déjeuner.

Jacqueline, éperdue, bégaya quelques mots de remerciement, et reçut les clefs d'un air embarrassé, ne pouvant croire qu'elle eût une maison et des armoires, ni que *la parente du roi* pût venir déjeuner chez elle.

Le jour même, Michel, sa femme et ses enfants furent reconduits au lieu où on les avait trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant, à la place de leur cabane de feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin ! Les enfants poussèrent des cris de joie ; Michel et Jacqueline les embrassèrent en pleurant. — O mon Dieu ! dit Jacqueline en joignant les mains, qu'avons-nous fait pour mériter tant de bonheur ?...

La charrette s'arrêta ; on fit entrer Michel et Jacqueline dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher, et d'une petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un ménage. La chambre avait une cheminée, et pour meubles deux bons lits avec des rideaux d'indienne, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux fauteuils et une grande armoire. Jacqueline, prenant son trousseau de clefs, ouvrit l'armoire, et y trouva deux habits complets pour son mari, autant pour elle et pour les enfants, des chemises, des bas, des bonnets, et en outre, des draps, des nappes, et une énorme provision de lin pour filer.

Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena

dans son jardin déjà rempli de légumes ; ensuite on lui fit voir une petite basse-cour où se trouvaient une vingtaine de poules, et une étable qui renfermait deux belles vaches ; on lui apprit qu'elle possédait encore un petit pré, situé à un demi-quart de lieue de sa maison.

Jacqueline croyait rêver. — Quoi ! disait-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'était défunt notre maître Anselme !... Sa chaumière n'était qu'une masure au prix de celle-ci. Notre jardin est deux fois plus grand que n'était le sien ! O Michel ! il ne faudra jamais oublier notre feuillée, surtout l'hiver, quand nous serons avec nos enfants autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'aussi bon cœur qu'à présent.

En parlant ainsi, de douces larmes coulaient des yeux de Jacqueline ; Michel pleurait aussi, et l'un et l'autre embrassaient les enfants, et recevaient leurs caresses avec un plaisir, une joie qu'ils n'avaient jamais ressentis.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit ; elle ne cessa de prier Dieu de bénir son illustre bienfaitrice. Au point du jour elle se leva ainsi que son mari. L'heureux couple s'empressa de visiter de nouveau la cuisine, le jardin, l'étable. Ensuite on habilla les enfants, on se para de ses plus beaux habits, et l'on s'occupa du déjeuner. On étala sur la table une nappe toute neuve, on y posa deux grandes jattes pleines de crème, du bon pain bis, du beurre frais, et une corbeille de noisettes nouvellement cueillies : alors on attendit *la bonne chère dame* avec autant de trouble que d'impatience.

A onze heures le fils aîné, posé en sentinelle du côté du bois, quitta son poste, et vint annoncer qu'il voyait de loin la calèche. Alors Jacqueline et Michel se prirent le bras : Michel, encore mal assuré sur ses jambes, s'affligeait de ne pouvoir marcher plus vite : les enfants, voulant courir devant, se précipitèrent en tumulte vers la porte. Le père et la mère les rappelèrent, et pour la première fois se plaignirent de leur désobéissance.

Au moment où Jacqueline et Michel arrivaient à la porte de leur

cour, la jeune princesse descendait de sa voiture. Ils se jetèrent à ses pieds, et Jacqueline lui montrant Michel : — O madame, dit-elle d'une voix entrecoupée, il est guéri ! il peut marcher. Nos enfants ne souffriront plus du froid, nous avons un abri pour l'hiver et l'été ; et c'est à vous que nous devons tout cela : le bon Dieu vous récompensera ; pour nous, hélas ! nous ne pouvons que vous remercier !

La charmante et vertueuse princesse mêla ses larmes à celles de ses protégés ; elle releva Jacqueline, et lui prenant le bras, elle entra ainsi dans la maison. Le déjeuner fut trouvé excellent, on se promena dans le jardin, et l'on entra dans l'étable.

A midi, la princesse prit congé de ses hôtes, et remonta en voiture. Elle venait de voir par elle-même qu'il n'y a point d'états, point de classes où l'on ne puisse trouver des sentiments nobles et généreux. Les maçons qui avaient bâti la maison, touchés d'une action qui assurait le bonheur d'une famille entière, voulurent y parvenir autant qu'il était en eux. Ils avaient travaillé jour et nuit, et lorsque la maison fut achevée, ils refusèrent l'argent qu'on leur offrit en payement. Il fut absolument impossible de leur faire rien accepter, et on ne put les payer qu'en les employant sur-le-champ à d'autres travaux pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandaient.

— Cette histoire est charmante, dit M. de la Palinière ; il n'est pas difficile de deviner le nom de l'auguste bienfaitrice de ces bonnes gens. On peut citer d'elle tant de traits de ce genre, que ce récit ne m'a causé nulle surprise. J'ai admiré aussi la générosité des maçons qui s'accordent à travailler jour et nuit uniquement pour participer à une bonne action, refusant obstinément le salaire qui leur est dû. Il y a dans ce procédé une délicatesse qui fait honneur à ces braves gens. — J'ai été témoin de cette bonne action, ajouta madame de Clémire, et j'en ai été charmée comme vous.

Comme madame de Clémire achevait ces mots, la baronne regarda à sa montre. — Oh ! maman, dit César, il n'est pas dix heures !

l'histoire de Michel et Jacqueline a été trop courte, et puis vous l'avez finie si brusquement, sans nous laisser le temps de faire une question. — Cela est vrai, ajouta Pulchérie.

— Vous connaissez notre bonne princesse, reprit madame de Clémire ; je vais maintenant vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant, âgée de six ans et demi, passe tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorency, une jolie petite paysanne que sa mère tenait par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune princesse, qui, voyant de près la petite fille, s'aperçut qu'elle était aveugle ; ce qui la surprit beaucoup, parce que l'enfant avait les yeux ouverts et parfaitement beaux. La paysanne fut questionnée ; elle répondit que son enfant n'était pas aveugle de naissance, mais qu'elle n'avait pas le moyen de la mener à Paris pour consulter des chirurgiens.—Est-ce que les chirurgiens pourraient lui rendre la vue ? demanda la princesse. — On le dit. — Eh bien ! je la mènerai à Paris quand j'y retournerai ; je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi.

La paysanne attendrie ne savait comment témoigner sa reconnaissance ; les personnes qui suivaient la jeune princesse lui recommandèrent de venir le lendemain matin à Saint-L***.

D'après l'idée que la princesse avait eue d'elle-même, et de premier mouvement, on envoya la petite paysanne à Paris, chez un oculiste qui la garda tout l'été et une partie de l'hiver. Cette année, la jeune princesse, en arrivant à Saint-L***, fut agréablement surprise lorsqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie.—Quoi ! s'écria-t-elle, vous n'êtes plus aveugle ? — Non, mademoiselle. — Êtes-vous bien contente ? — Sûrement, parce que je pourrai travailler. — Et lire ?— Oh ! mademoiselle, je ne sais pas lire. — Mais pourtant, vous êtes plus grande que moi, et je sais lire. — J'ai été aveugle pendant deux ans. — Cela est vrai, mais à présent que vous voyez clair, vous apprendrez ? — Ma mère n'est pas assez riche pour m'envoyer à l'école. — Pauvre petite !... Voulez-vous que je vous

apprenne à lire? si cela vous fait plaisir, je vous donnerai une leçon tous les jours.

La petite fille crut que la princesse plaisantait, elle se mit à rire. La princesse insista; et une des personnes qui étaient avec elle parut combattre cette résolution. — Songez, mademoiselle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une maîtresse ait une patience à toute épreuve. — Je l'aurai. — Ce sera peut-être long. — Cela ne m'ennuiera pas : moi, je lisais couramment au bout de quinze leçons. — J'en conviens ; beaucoup d'enfants, avec la méthode qu'on a employée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de temps. Cependant, si Nanette a la tête bien dure, et qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serons-nous encore ici dans trois mois! — Oui, mademoiselle. — Eh bien, Nanette aura le temps d'apprendre, et je vais lui donner sa première leçon.

L'aimable enfant alla chercher le livre et la boîte de fiches, fit asseoir Nanette devant elle, et avec autant de douceur et de grâce que d'intelligence, lui donna une longue leçon. En renvoyant Nanette, on convint qu'elle reviendrait chaque jour à la même heure.

Quoique la petite paysanne, comme on l'avait prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la maîtresse ne se rebuta point : avec une patience et une persévérance bien extraordinaires à son âge, elle acheva ce qu'elle avait commencé. C'était un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures et les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant son écolière, lui promettant des récompenses, jouissant de ses progrès, et lorsqu'elle lisait bien, regardant autour d'elle, comme pour recueillir les suffrages des spectateurs étonnés. Nanette, avant la fin de l'automne, sut lire aussi bien que sa jeune bienfaitrice; celle-ci lui donna des joujoux, des livres et lui dit en partant : — Adieu, Nanette : l'été prochain je vous apprendrai encore autre chose.

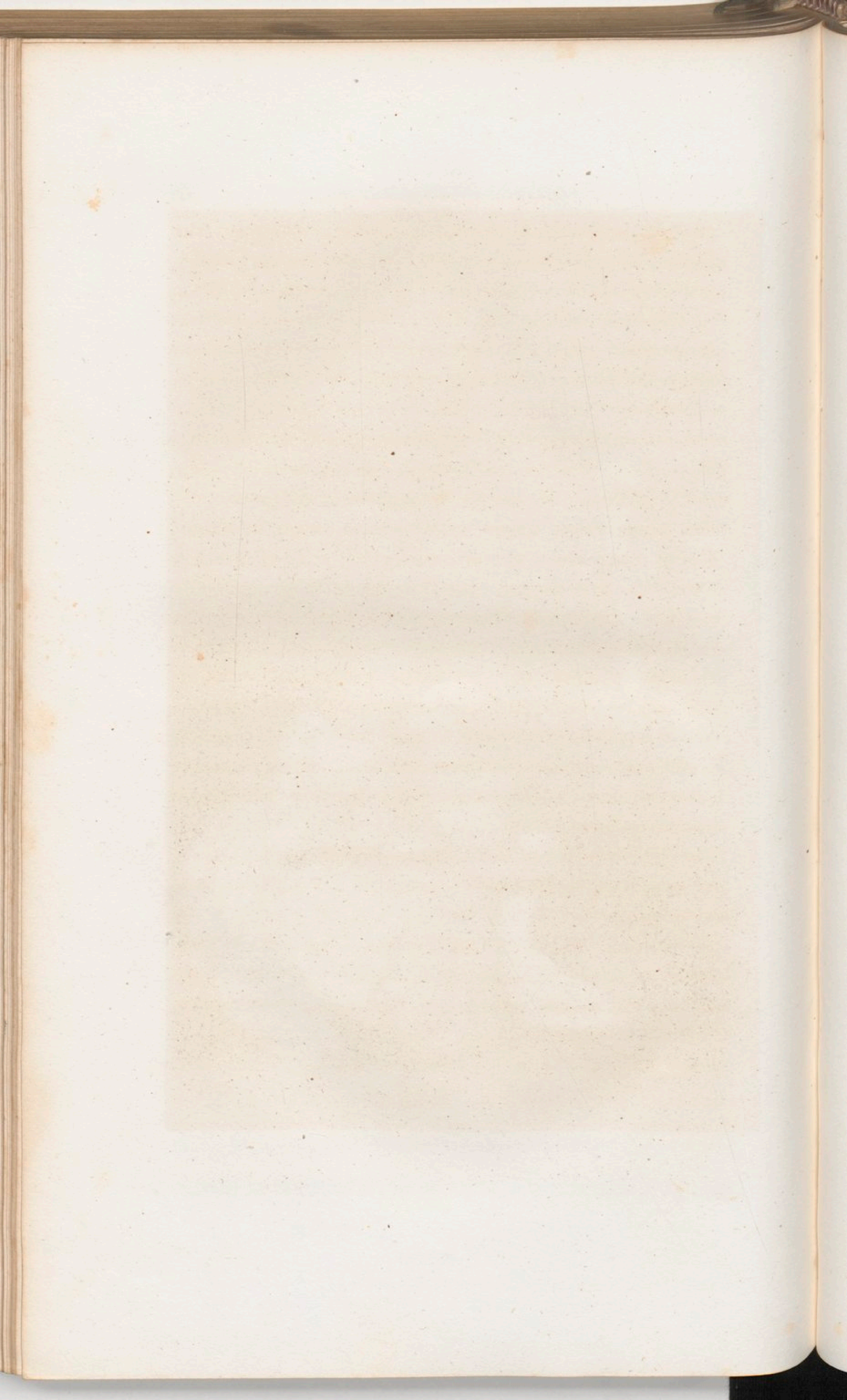
— Oh ! la charmante petite princesse ! s'écria Pulchérie ; elle sera digne de sa mère! Cette réflexion termina la veillée [1].

[1] Ce trait est de mademoiselle d'Orléans, sœur du roi Louis-Philippe.



Im. par Lemercier à Paris

C'était un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon.



Avant de se retirer, les enfants demandèrent et obtinrent la permission d'aller en vendanges chez le bonhomme Benoît. Le lendemain on se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir si le vannier avait envoyé tout ce qu'on lui avait commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au château quatre jolies petites hottes proportionnées aux tailles de César, de ses sœurs et d'Augustin ; quatre paniers à anses, et quatre paires de gros ciseaux pour couper le raisin. Une heure après le dîner, on partit à pied pour se rendre à la vigne de Benoît, qui était à une demi-lieue du château. Il fut convenu que les petits vendangeurs travailleraient pendant deux bonnes heures pour le compte de Benoît ; qu'au bout de ce temps on goûterait avec les paysans, et qu'ensuite on remplirait sa hotte et son panier de raisin, qu'on enverrait au château sur une charrette. Toutes ces conventions furent observées avec autant de plaisir que d'exactitude. Benoît avoua que ses propres enfants n'avaient pas mieux travaillé que les gens du château, et jamais journée ne s'écoula d'une manière plus agréable et ne parut plus amusante. On ne quitta la vigne qu'après s'être promis de se revoir aux vendanges prochaines, et les trois enfants montèrent dans une charrette qui les ramena à Champcery, où ils arrivèrent au déclin du jour.

Afin qu'il ne manquât rien à cette joyeuse journée, la baronne, longtemps priée par les jeunes vendangeurs, consentit à raconter une histoire.

— Votre mère, à la veillée dernière, vous a fait connaître quelques belles actions d'une jeune princesse ; je vais, à mon tour, vous citer un trait honorable de personnes beaucoup moins bien traitées de la fortune.



RECONNAISSANCE ET PROBITÉ [1].

Dans le fond de l'Auvergne, à peu de distance de Clermont, vivait un honnête cultivateur, que divers accidents avaient entièrement ruiné malgré la sagesse de sa conduite. Il était veuf, et ne s'étant marié qu'à l'âge de cinquante-deux ans, il était déjà un vieillard lorsque son fils unique n'avait encore que dix ans. Ce bon paysan, nommé Furcy, habitait une petite cabane délabrée; il travaillait en journée, et son modique salaire suffisait à peine pour sa subsistance et celle de Bourguignon, son enfant; cependant il avait conservé une chèvre, uniquement destinée à la nourriture de Bourguignon. Le pauvre Furcy se privait de tout pour subvenir aux besoins de son fils; mais, à la fin, sa misère devint telle qu'il fut obligé de l'envoyer à Paris pour y chercher fortune; un roulier de ses amis se chargea de l'y conduire *gratis*. Ce roulier consola de son mieux l'infortuné Furcy.—Votre petit Bourguignon, lui dit-il, est avisé, intelligent, d'ailleurs il est robuste, accoutumé à gravir nos montagnes : il fera les commissions mieux qu'un autre; et puis je

[1] Cette histoire n'est point d'invention : elle est consignée dans les mémoires de l'Académie française, et elle a eu la plus grande publicité. On a conservé fidèlement les noms des deux héros.

l'établirai dans la rue Saint-Honoré, à côté de la *maison neuve des Feuillants;* j'ai là des connaissances, entre autres celle du portier Chassin, qui est jeune, et un bien brave homme; je vous réponds qu'il prendra en amitié Bourguignon, et qu'il lui sera bien utile. Ces promesses adoucirent un peu la douleur de Furcy; il donna à son fils ses plus tendres bénédictions. Bourguignon, tout en pleurs, lui promit de revenir au bout de six mois. Durant le voyage, qui fut très heureux, il pleurait souvent; le roulier chantait. Malgré son chagrin, Bourguignon ne perdait pas une occasion de se rendre utile : placé sur la grande charrette, il se hâtait d'en descendre au moindre accident; il étonnait le roulier par sa force, son adresse et son agilité; et il acheva de gagner entièrement son affection.

Enfin on arriva à Paris; Bourguignon fut bien surpris de trouver cette ville beaucoup plus grande que Clermont. Le roulier, suivant sa promesse, le présenta, le jour même, au portier Chassin; celui-ci le reçut parfaitement, et lui donna des marques non équivoques de bienveillance et d'intérêt. Il obtint pour lui la permission de passer une huitaine de nuits sous un hangar qui se trouvait dans la cour : en outre, il lui donna à manger, et dès le lendemain il parla en sa faveur à quelques-uns des locataires, et leur inspira le désir de voir son protégé. Chacun fut charmé de la vivacité et de la gentillesse du petit Auvergnat; on lui promit de le choisir pour commissionnaire, quand il connaîtrait un peu les rues de Paris. Bourguignon acquit promptement cette connaissance, grâce aux conseils et aux renseignements de son protecteur Chassin, et alors il eut un grand nombre de pratiques. Malgré son jargon auvergnat, il se faisait entendre parfaitement; il était si diligent, si exact et si fidèle, qu'on le préférait aux commissionnaires les plus expérimentés, et qu'on le payait toujours avec une libéralité particulière.

Tandis que Bourguignon prospérait à Paris, son pauvre père, en Auvergne, endurait les fatigues du travail le plus pénible, les angoisses de la misère, et les tourments des inquiétudes paternelles. Il n'était nullement soulagé dans sa dépense par le départ de son

enfant : car non-seulement il ne voulait pas profiter des travaux particuliers de Bourguignon, mais il avait formé le projet de mettre de côté pour lui quelques petites épargnes de son propre travail. — J'aurai du moins en mourant, se disait-il, la consolation de lui laisser une bonne petite somme pour héritage.

Cette idée donnait un grand courage à Furcy, malgré l'épuisement de ses forces physiques. Un matin, au mois de décembre, il retournait à pied lentement chez lui, lorsque, succombant à sa lassitude, il fut obligé de s'arrêter et de s'asseoir sur une pierre. Il se trouvait au pied de la fameuse montagne dont le sommet était habité par la respectable famille des Pinons [1]. — Hélas! dit Furcy en levant les yeux vers la montagne, si je pouvais monter là-haut, j'y trouverais tous les secours dont j'ai besoin ; mais il faudra peut-être que je meure ici, à côté des meilleurs amis des pauvres voyageurs ; ils sont là : ils ne peuvent m'entendre ; et je ne puis profiter de leur compassion et de leur charité!

Cependant le malheureux Furcy, faisant un effort en s'appuyant fortement sur son bâton, essaya de faire quelques pas sur le chemin escarpé de la montagne ; mais il ne put continuer, et sans son bâton il aurait fait une chute dangereuse : alors, perdant tout espoir, il pensa à son enfant, et ne put retenir ses larmes ; mais, appelant à son aide celui qui nous entend toujours, il invoqua Dieu, lui demanda de bénir son fils, de lui tenir lieu de père ; résigné à son sort et confiant dans la divine Providence, il croisa ses bras sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent : il s'évanouit!...

Quelques minutes après, un des jeunes Pinons, revenant à la

[1] Communauté célèbre de riches et vertueux laboureurs, possesseurs de la montagne et de tous les champs d'alentour, formant une espèce de petite république, ayant ses lois particulières, et dont le père ou l'aïeul de la famille était le chef. Leurs coutumes, leur piété, leurs mœurs simples semblaient reproduire et réaliser toutes les traditions de l'âge d'or. L'auteur de cet ouvrage a vu cet établissement, et tout ce qu'elle va décrire relativement à cette famille sera de la plus scrupuleuse exactitude. On ignore si, par un heureux oubli, la révolution a laissé subsister sur la cime de cette montagne l'ordre, la paix et un bonheur d'autant plus pur que la religion et la piété filiale en étaient les bases.

montagne sur un char-à-banc, aperçut le vieillard; il s'approcha, et voyant qu'il était sans connaissance, il le prit dans son char-à-banc, et continua sa route. Pendant le trajet Furcy reprit l'usage de ses sens; la vue d'un visage humain lui causa une telle joie, qu'il se ranima tout à fait; et lorsqu'il examina ce jeune homme, dont la douce physionomie exprimait une tendre compassion, il crut voir un ange libérateur.

Arrivé dans l'habitation des Pinons, on le fit entrer dans la vaste et belle cuisine qui servait de salle à manger et de salon à toute la famille. Le vieillard remarqua, en entrant, quinze ou seize jeunes filles vêtues uniformément de calmandes brunes, et portant attachés sur leurs têtes de longs voiles blancs, modeste parure qui les distinguait des femmes mariées; chacune d'elles tenait une quenouille et filait. Leurs mères et grand'mères, assises vis-à-vis-d'elles, filaient aussi, mais au rouet. Cette intéressante réunion, qui offrait le contraste de la grave expérience un peu sévère avec la douce et timide innocence, charma les yeux du vieillard; les jeunes filles se levèrent à son approche et le firent asseoir au coin du feu, dans le grand *fauteuil d'hospitalité* : c'est ainsi qu'on appelait dans cette maison le siége commode et bien rembourré que l'on destinait au voyageur malade ou fatigué. Lorsque aucun étranger n'était dans cette salle, le fauteuil restait vide. Deux jeunes filles s'empressèrent de ranimer le feu pour réchauffer le vieillard; d'autres lui préparèrent un bouillon, tandis que le grand-père, chef de la famille, donnait des ordres pour son dîner et pour qu'il fût logé durant deux ou trois jours.

Il y avait toujours dans cette maison un logement séparé pour un ecclésiastique infirme ou octogénaire, oncle ou grand-oncle des maîtres de cette ferme immense; car, de temps immémorial, à chaque génération un cadet de famille entrait au séminaire et se faisait prêtre; et s'il arrivait qu'il ne fût plus en état d'exercer les fonctions du saint ministère, il était reçu avec vénération dans ce paisible asile. A cette époque, il y en avait un âgé de quatre-vingt-

six ans ; comme Furcy se trouva beaucoup mieux dans l'après-midi, il témoigna le désir de recevoir la bénédiction du pieux et vénérable ecclésiastique. On le conduisit vers lui ; il était dans son oratoire. Furcy éprouva une joie mêlée d'espérance en voyant un vieillard âgé de vingt-quatre ans de plus que lui !... Mais son âme fut remplie d'une bien douce consolation quand il eut entendu ses saintes exhortations, et qu'il eut reçu de sa main un chapelet bénit.

A son retour dans la salle, Furcy y retrouva les jeunes filles qui, toutes à l'unisson, chantaient des noëls (car on était à la surveille de cette grande fête); ces voix si fraîches, si justes et si mélodieuses, lui causèrent un tel ravissement que la nuit suivante, durant un tranquille sommeil, il crut toujours entendre les célestes concerts des anges.

Il fut convenu que Furcy passerait plusieurs jours sur la montagne. Le lendemain matin, il alla de bonne heure faire sa prière dans l'oratoire, et après le déjeuner, comme il faisait beau, on le mena dans le verger, où il fit une assez longue promenade. Le chef de la famille ramena Furcy à la maison et le fit asseoir dans le fauteuil hospitalier. En ce moment on vint annoncer la visite de la marquise de..., qui voyageait avec quelques autres personnes, et qui ne voulait pas quitter l'Auvergne sans avoir visité la célèbre communauté des Pinons. En entrant dans la salle, la marquise s'approcha du feu pour se chauffer, et le maître de la maison, se tournant vers elle, lui dit en lui montrant Furcy : — Madame, je ne vous offre pas la place d'honneur ; vous le voyez, elle est occupée par un étranger malade [1].

Comme le dîner était servi, on y invita la marquise, qui accepta avec plaisir, ainsi que les amis qu'elle avait amenés. On se mit à table avec les bons paysans ; la marquise admira leur politesse naturelle ; on parla des merveilles de l'Auvergne, de ses volcans éteints qui forment de profondes cavités en entonnoir où l'on peut

[1] L'auteur a entendu ces paroles, dans une occasion absolument semblable.

descendre, et au fond desquels on trouve souvent quelque grand châtaignier. On vanta la beauté de la grotte de Royat avec ses nombreuses cascades, près de Clermont. On n'oublia pas de mentionner les fontaines de Poix, et celle qui a la propriété de pétrifier promptement les substances végétales ou animales qu'on y plonge, en les recouvrant d'un sédiment qui acquiert avec le temps une excessive dureté. Un des jeunes Pinons fit un long éloge de l'étendue des bois et de la beauté du château de la terre de Randan.

Aussitôt après le dîner la marquise quitta ses hôtes, emportant de cette montagne et de ses habitants un souvenir que le temps n'a point effacé ; et quelques jours après, Furcy, comblé de leurs bontés et bien reposé de ses fatigues, reprit le chemin de sa chaumière.

Pendant que ce bon vieillard employait ses forces défaillantes à grossir la somme qu'il destinait à son enfant, ce dernier de son côté, pensant toujours à son père, travaillait avec une ardeur infatigable ; il continuait à être protégé des personnes qui habitaient la maison neuve des Feuillants, et l'honnête portier Chassin avait pour lui une véritable amitié ; il le nourrissait presque entièrement, toutes les commissions de la maison lui étaient toujours généreusement payées ; le propriétaire, M. de Villiers, lui donnait en outre de quoi se vêtir, tantôt des habits, tantôt des gilets, tantôt des bas, et il lui avait réservé un petit refuge bien clos et bien propre dans sa maison ; de sorte que Bourguignon, logé, entretenu et nourri, pouvait, sans manquer de rien, mettre de côté tout l'argent qu'il gagnait. Au bout de sept mois il se trouvait posséder un peu plus de trois cents francs ; il fit tous les petits préparatifs de son voyage, et partit avec joie pour aller enrichir et revoir son père, qu'il retrouva en assez bonne santé, mais tout aussi pauvre. Il lui remit ses trois cents francs, que Furcy alla secrètement déposer aussitôt dans un sac contenant ses anciennes épargnes, et qu'il avait caché dans sa paillasse.

Dans les derniers jours de l'automne, Bourguignon partit de nouveau pour retourner à Paris. Il y retrouva le même asile, les

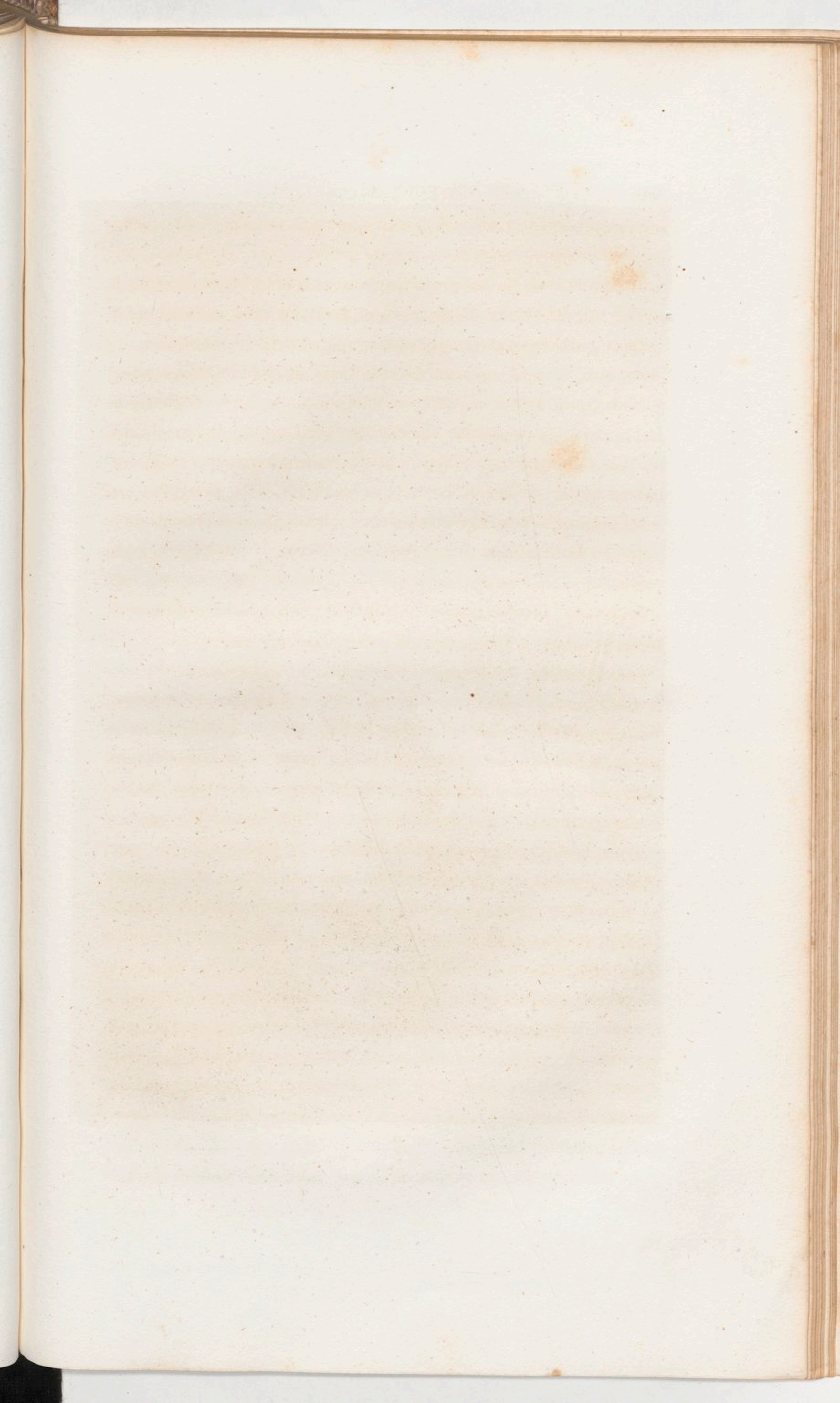
mêmes protecteurs, et ne démentit point son caractère ; sa conduite fut toujours aussi pure, sa vie aussi active.

Un jour, l'un de ses protecteurs le fit venir pour le charger de porter une lettre aux Missions-Étrangères, à l'abbé de Fénelon, ce respectable ecclésiastique qui avait rétabli l'ancienne institution des Savoyards, auxquels il associa les enfants auvergnats et limousins. Bourguignon donna la lettre au domestique de l'abbé de Fénelon, qui la porta sur-le-champ à son maître ; au bout de quelques minutes le domestique revint dire au petit Auvergnat que M. l'abbé voulait lui parler ; il le conduisit dans son cabinet. M. de Fénelon reçut Bourguignon avec sa bonté naturelle ; il lui expliqua en peu de mots le but de l'association des petits Savoyards et des enfants de l'Auvergne et du Limousin. — Je sais, ajouta-t-il, que vous êtes sage et laborieux ; je vous admettrai avec plaisir dans cette intéressante société : ce sera vous adopter au nombre de mes enfants.

Bourguignon, transporté de joie, exprima sa reconnaissance avec la gentillesse et l'ingénuité de son âge. Il était au comble de la joie. Au moment où il allait se retirer le bon abbé le retint pour attacher à sa boutonnière l'honorable médaille de cuivre ; il fut convenu qu'il irait tous les dimanches recevoir l'instruction chrétienne qui devait donner une base solide à ses excellentes qualités morales.

Bourguignon retourna précipitamment à l'hôtel des Feuillants pour y remercier ses protecteurs qui l'avaient si bien recommandé à l'abbé de Fénelon. Il passa encore quatre ou cinq mois à Paris, au bout desquels, possesseur de cent écus, il alla rejoindre son père. Mais cette réunion fut bien triste : le pauvre Furcy était dans l'état de santé le plus déplorable ; cependant il reçut avec un air satisfait les trois cents francs que lui remit son fils. — Mon enfant, lui dit-il, tu retrouveras cela après moi, car je sens que j'ai bien peu de temps à vivre. — O mon père, s'écria Bourguignon, il faut ne s'occuper que de votre santé et employer toute cette somme pour la rétablir ; j'en gagnerai d'autres.

Le vieillard secoua la tête et ne répondit rien ; mais il serra et





Im. par Lemercier à Paris.

En proférant ces paroles, il se jeta à genoux: son père le bénit.

cacha l'argent, se promettant bien intérieurement de n'en pas dépenser une obole.

Bourguignon voulut en vain faire appeler un médecin ; Furcy répétait toujours que c'était inutile. Malgré tous les soins les plus tendres, le vieillard dépérissait sensiblement ; le sentant lui-même, il appela un matin son fils, et, tirant de sa paillasse un sac de toile qu'il y avait caché : — Tiens, cher enfant, lui dit-il, voilà mille francs que j'ai amassés pour toi, tu as gagné par ton travail la plus grande partie de cette somme qui t'appartient tout entière : quoique tu ne sois que dans ta treizième année, tu feras, j'en suis sûr, un bon usage de cet argent ; il pourra commencer ta fortune ; reçois-le avec les plus tendres bénédictions de ton père. — Oui, dit Bourguignon en sanglotant, j'en ferai un bon usage!...

En proférant ces paroles, il se jeta à genoux ; son père le bénit, implora pour lui la protection divine, et lui recommanda de serrer son argent dans une vieille commode délabrée, mais dont l'un des tiroirs avait encore une serrure et une clef. Alors, retombant sur sa paillasse, le bon vieillard ordonna à son fils d'aller sur-le-champ chercher un prêtre. Bourguignon éperdu courut chez le curé ; de là il envoya à Clermont un messager chargé d'en ramener un médecin. Il donna d'avance six francs à *son courrier* en lui recommandant d'aller à toutes jambes.

Furcy reçut les sacrements, tandis que son fils, prosterné au pied de son lit, priait avec la ferveur la plus touchante. Après avoir rempli les devoirs de la religion avec une édifiante piété, le vieillard eut encore le temps d'embrasser son fils et de le presser contre son cœur. Quelques minutes après il tomba en paralysie et perdit en même temps la connaissance et la parole. La désolation de Bourguignon fut au comble ; cependant, comme son père respirait encore, il conserva quelque espérance, et supplia le curé prêt à sortir de la chaumière de lui envoyer la meilleure garde-malade du village, en lui montrant mille francs, toute sa fortune, qu'il était décidé à sacrifier pour contribuer au rétablissement de son père. Le curé,

touché de sa piété filiale, l'exhorta à y persévérer, et l'assura que Dieu l'en récompenserait.

Le médecin trouva Furcy dans un très grand danger : On pourrait peut-être le soulager, dit-il, mais il faudrait prescrire un traitement qui coûterait bien cher.

— N'épargnez rien, dit Bourguignon au médecin, disposez de tout ce que je possède.

En effet, Bourguignon loua une baignoire, fit venir de Clermont les médicaments prescrits. Il dépensa de grand cœur sept ou huit louis, et comme une seule garde ne suffisait pas, il en fit venir une seconde.

Furcy resta trois mois dans le même état; son fils n'épargnait rien pour le soulager; il fallut acheter des draps, des serviettes, des chemises. Mais tout fut superflu; le pauvre malade, à la fin tombant dans l'agonie, expira dans les bras de son fils, qui dépensa presque tout ce qui lui restait pour le faire enterrer et faire dire des messes pour le repos de son âme.

Ces devoirs remplis et toutes les dépenses payées, il ne restait à Bourguignon qu'environ cent francs; mais il s'en consolait en disant : Du moins, cet argent a un peu prolongé son existence!

Il se décida à quitter l'Auvergne pour jamais, et sans différer davantage il partit pour Paris. Il y travailla d'abord sans ambition et avec indolence, mais l'encouragement que lui donnèrent ses protecteurs ranima son courage et son émulation. Le curé de son village avait un parent à Paris, auquel il écrivait quelquefois; dans une de ses lettres, il lui conta une partie de ce que Bourguignon avait fait pour son père. Ce parent connaissait M. de Villiers, propriétaire de l'hôtel des Feuillants; ce récit toucha d'autant plus M. de Villiers que Bourguignon ne s'était pas vanté de sa conduite, et qu'il s'était contenté de dire qu'il avait eu le malheur de perdre son père; on voulut, non récompenser sa piété filiale, mais le remettre un peu en argent : on fit en secret pour lui une petite quête, qui produisit trois cent soixante francs qu'on lui donna sans lui expliquer le

vrai motif de cette libéralité, dans la crainte de renouveler sa douleur; on se contenta de l'exhorter à travailler avec activité, ce qu'il fit par reconnaissance pour ses protecteurs.

A mesure que Bourguignon avançait en âge, le portier Chassin lui devenait de plus en plus utile : deux ou trois personnages fort riches vinrent successivement loger dans cet hôtel; Chassin leur recommanda d'une manière particulière son jeune ami, pour lequel il obtint d'eux un service particulier qui valut beaucoup d'argent à Bourguignon. Comme il savait très bien lire et même écrire, il se rendait utile de mille manières; et à seize ou dix-sept ans, ayant plus que doublé ses fonds, il se trouva possesseur de la somme de quinze cents francs. Il poursuivit sa carrière avec le même succès et le même bonheur, sans perdre un seul protecteur, et toujours secondé par le bon Chassin avec un zèle paternel. Il parvint ainsi à l'âge de trente-huit ans, ayant placé une somme de quatre mille francs qui aurait pu être beaucoup plus considérable si la charité chrétienne ne l'eût habitué, dès sa première jeunesse, à distribuer aux pauvres des aumônes réglées, et à donner de temps en temps des secours à ses compatriotes malheureux.

Le ciel, voulant sans doute récompenser une vie laborieuse entièrement consacrée au travail et à la vertu, l'appela à lui de la manière la plus inopinée. Un jour, dans une de ses courses, il fit une chute et se donna un violent coup à la tête; il fit peu d'attention à cet accident, ne prit aucune précaution : un abcès se forma dans sa tête, bientôt il en ressentit les atteintes : enfin au bout de quarante jours, il se trouva si mal qu'il se fit porter à l'hospice de la Charité : là, on lui déclara qu'il n'y avait aucun espoir de le sauver; alors, après avoir rempli tous les devoirs de la religion, il fit venir un notaire, et lui dicta un testament dans lequel, déclarant qu'il n'avait ni frère, ni sœur, ni proche parent, qu'il ne s'en connaissait pas même d'éloigné, il disposait de la somme de quatre mille francs de la manière suivante : cinq cents francs à l'hospice de la Charité; quatre cents francs pour les pauvres; cent francs pour des messes, et mille écus

pour son bienfaiteur et son ami, Chassin, portier de l'hôtel des Feuillants.

Peu d'heures après avoir fait et signé son testament, il reçut la visite de Chassin, qui n'avait aucun soupçon de cette disposition testamentaire, et qui, depuis sa maladie, venait le voir régulièrement tous les jours. Chassin fut effrayé de le voir si faible; jugez de sa douleur en apprenant qu'il était désespéré. En effet Bourguignon, entouré de toutes les consolations de la religion et de l'amitié, fortifié par de vertueux souvenirs, expira doucement dans la soirée de ce même jour.

Jugez de la surprise de Chassin, lorsqu'on lui porta le testament de son ami et les mille écus qu'il lui avait légués. Après une courte réflexion : — Non, dit-il, je ne garderai point cet argent; mon ami n'avait que douze ans lorsqu'il quitta l'Auvergne; il est bien possible qu'il eût dans ce pays, sans le savoir, quelque parent dans la misère, et c'est de quoi je dois m'informer. Tout occupé de cette idée, Chassin écrivit sur-le-champ en Auvergne pour y prendre à ce sujet les informations les plus détaillées.

Ces perquisitions ne furent point infructueuses; on découvrit, au bout de quelques mois, qu'il existait auprès de Thiers un parent, à la vérité très éloigné, de Bourguignon, mais qui s'appelait aussi Furcy, et qui, père de sept enfants, était dans la plus grande pauvreté. Le vertueux Chassin n'hésita pas; il envoya sur-le-champ les mille écus à cet homme. Il ne se vanta point de cette action; mais, comme il avait employé beaucoup de personnes pour les recherches qu'il avait faites en Auvergne, ce procédé généreux fut généralement su dans la maison. Le maître de Chassin, M. de Villiers, en fut vivement touché; et comme il témoignait à Chassin son admiration, celui-ci lui répondit qu'il n'avait aucun mérite à ce qu'il avait fait; que *cet argent l'aurait tourmenté;* et d'ailleurs il n'avait aucun besoin d'une telle somme avec un si bon maître qui ne lui laissait manquer de rien, et qui sûrement aurait soin de lui dans ses vieux jours.

M. de Villiers conta cette histoire à plusieurs personnes, entre autres à M. Marmontel qui logeait dans son hôtel [1].

On venait de fonder depuis peu, à l'Académie française, un prix pour récompenser l'action la plus vertueuse faite dans le cours de l'année : ce prix consistait en une médaille d'or de douze cents francs. M. Marmontel, trouvant avec raison que Chassin en était digne, proposa à l'Académie de le lui décerner, et l'obtint pour lui.

Chassin fut bien étonné lorsqu'il vit un matin entrer dans sa loge des députés de l'Académie française, parmi lesquels se trouvait M. Marmontel ; ils lui annoncèrent qu'ils lui apportaient, au nom de l'Académie, la médaille d'or comme un hommage rendu à sa vertu. Chassin, ne comprenant rien à cet hommage, en demanda l'explication ; alors, de plus en plus surpris : — Messieurs, dit-il, je vous suis bien obligé, mais en vérité je ne mérite pas une pareille récompense, car je n'ai agi que pour ma tranquillité.

La simplicité sublime de cette réponse acheva de prouver combien Chassin était digne de l'honneur qu'on lui décernait.

Cette aventure eut le plus grand retentissement : chacun voulut voir Chassin, et même de grandes dames de la cour allèrent lui rendre visite. On fit son portrait, que l'on plaça dans une des salles de l'Académie.

La Providence récompensa véritablement Chassin ; cette gloire humaine ne l'enivra point, il trouva le prix de sa vertu dans l'affection de son excellent maître, M. de Villiers. A l'âge de soixante et quelques années, Chassin devint aveugle. M. de Villiers le fit conduire dans une de ses terres et lui donna un domestique ; là Chassin vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, objet constant des plus tendres soins, toujours aimé, honoré, et sa vieillesse, jusqu'à la fin de sa longue carrière, fut parfaitement heureuse [2].

[1] Ainsi que l'abbé Morellet.

[2] Ces détails sont de la plus grande exactitude ; l'auteur les tient d'une personne respectable (belle-sœur de M. de Villiers) qui a bien voulu les communiquer dans une notice remplie de charme et d'intérêt, à laquelle on doit les traits les plus touchants de ce récit.

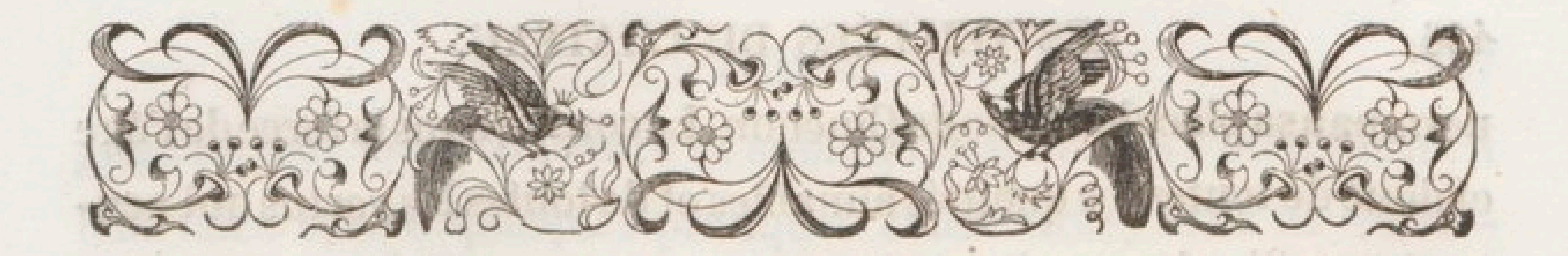
Dès que la baronne eut cessé de parler, madame de Clémire donna le signal de la retraite, et les enfants se retirèrent non sans avoir beaucoup remercié leur grand'maman.

Le lendemain, au déjeuner, Pulchérie demanda où était Gertrude, paysanne que madame de Clémire avait prise à son service. — Gertrude, répondit la baronne, a eu cette nuit une fièvre assez forte, et votre mère a envoyé ce matin Morel chercher un médecin, avec lequel il ne doit pas tarder à revenir.

En effet, peu de temps après, Morel arriva avec le médecin. Après avoir examiné l'état de la malade, le docteur annonça qu'il n'y avait rien de grave à redouter; il remit à madame de Clémire deux ou trois petits paquets contenant du quinquina en poudre, et lui indiqua à quel moment il faudrait les faire prendre à la malade.

César, qui avait assisté à la conversation de sa mère avec le médecin, demanda si les naturels de l'Amérique connaissaient les salutaires effets du quinquina avant l'arrivée des Européens dans leur pays. — Certainement, reprit madame de Clémire; j'ai même dans mes papiers une intéressante nouvelle qui nous apprend comment les Européens furent instruits par les indigènes des précieuses qualités de cet arbre; et ce soir, si mes occupations me permettent de chercher ce manuscrit, je vous en ferai la lecture à la veillée.

Après le souper, madame de Clémire annonça qu'elle avait trouvé l'anecdote sur la découverte du quinquina. — Ah! maman, que vous êtes bonne! dit Pulchérie en approchant sa chaise tout près du fauteuil de sa mère; toute la famille se rangea aussitôt auprès de madame de Clémire qui commença l'histoire suivante.



ZUMA

OU LA DECOUVERTE DU QUINQUINA.

Vers le milieu du dix-septième siècle, l'animosité des Indiens contre les Espagnols existait encore dans toute son énergie; des traditions trop fidèles conservaient parmi ces peuples opprimés et déchus le souvenir affreux de la cruauté des vainqueurs. Ils étaient subjugués et non soumis. Les Espagnols n'avaient conquis que des esclaves, ils ne régnaient que par la terreur. A cette époque, un vice-roi, plus sévère que tous ceux qui l'avaient précédé, portait au comble leur haine impuissante et secrète. Son secrétaire, ministre rigoureux de ses volontés arbitraires, était d'une insatiable cupidité; les Indiens le haïssaient plus encore que son maître. Ce secrétaire mourut subitement; les symptômes effrayants qui précédèrent sa mort firent croire universellement qu'il avait été empoisonné par les Indiens. On chercha les coupables, on ne put les découvrir. Cet événement fit beaucoup de bruit, car ce n'était pas le premier crime de ce genre parmi les Indiens. On savait qu'ils connaissaient des poisons mortels : ils furent plus d'une fois convaincus d'en avoir fait usage; mais ni les tortures, ni la mort n'avaient pu leur faire déclarer ces funestes secrets.

Dans ces entrefaites, le vice-roi fut rappelé; la cour d'Espagne

nomma à sa place le comte de Cinchon. Le comte, dans la force de l'âge et doué de toutes les qualités aimables et de toutes les vertus qui peuvent concilier les esprits et gagner les cœurs, venait de se marier. Il avait épousé une jeune personne charmante qu'il adorait et dont il était passionnément aimé. La comtesse voulut suivre son époux; celui-ci, craignant pour elle la haine et la perfidie des Indiens, désirait qu'elle restât en Espagne, malgré le chagrin que lui causait la seule idée d'une telle séparation. La comtesse était, au fond de l'âme, pénétrée de terreur, en songeant que son époux allait se trouver exposé à tous les complots ténébreux de la haine et de la vengeance. Des faits récents, et surtout des récits fort exagérés, faisaient regarder les Indiens comme de vils esclaves, en apparence dociles, attachés même, mais capables de tramer en secret les trahisons les plus noires et les plus criminelles. On contait des choses surprenantes de l'inconcevable subtilité des poisons de ces contrées, et à cet égard on n'exagérait pas. L'effroi qu'inspiraient à la comtesse ces funestes récits la décida à suivre le vice-roi, afin de veiller sur lui avec toute la vigilance d'une tendre épouse. Elle emmena avec elle quelques dames espagnoles qui devaient composer sa cour à Lima. Dans ce nombre se trouvait son amie intime depuis l'enfance. Béatrix (c'était son nom) n'avait que peu d'années de plus que la vice-reine; mais son attachement pour elle était si tendre, qu'il ressemblait à l'affection d'une mère. Elle avait fait tous ses efforts pour engager la comtesse à rester à Madrid; la voyant inébranlable dans sa résolution, elle déclara qu'elle l'accompagnerait.

Cependant les Indiens, charmés d'être débarrassés de leur vice-roi, n'en étaient pas mieux disposés pour celui qui devait le remplacer; c'était un Espagnol, et par conséquent ils n'attendaient de lui qu'injustice, avidité de richesses, tyrannie. En vain ils entendaient dire que le comte était doux, humain, équitable; ils répétaient entre eux : *C'est un Espagnol!...* Ce mot, pour eux, disait tout ce que la haine peut exprimer de plus énergique. La religion n'avait point encore adouci ces impétueux ressentiments, on avait trop né-

gligé de leur faire connaître sa sublime morale. On s'était borné à leur faire suivre quelques pratiques extérieures, mais ils conservaient toujours entre eux une grande partie de leurs superstitions et de leur ancienne idolâtrie.

Les Indiens, dans leur misère, exerçaient, depuis la conquête de l'Amérique, une vengeance secrète qu'aucun Espagnol encore n'avait soupçonnée ; ils avaient été contraints de livrer à leurs oppresseurs tout ce qu'ils possédaient d'or et de diamants, mais ils leur cachaient des trésors plus utiles à l'humanité. En leur abandonnant tout le luxe de la nature, ils s'en étaient réservé exclusivement les véritables bienfaits. Seuls, ils connaissaient de puissants contre-poisons, des antidotes merveilleux que la prévoyante nature, ou pour mieux dire, que la Providence a placés là pour remédier à des maux extrêmes. Les Indiens connaissaient seuls aussi les admirables propriétés de l'écorce salutaire du quinquina, et par un pacte solennel et fidèlement observé, par les serments les plus redoutables et souvent renouvelés, ils s'étaient tous engagés entre eux à ne jamais révéler à leurs oppresseurs ces importants secrets [1].

Au milieu des rigueurs de l'esclavage, les Indiens avaient toujours conservé parmi eux une espèce de gouvernement intérieur ; ils se nommaient un chef dont les fonctions mystérieuses consistaient à les rassembler la nuit, à de certaines époques, pour renouveler leurs serments, et quelquefois pour désigner des victimes parmi leurs ennemis... Les Indiens des bourgades, plus libres que ceux qu'on assujettissait au service du palais des vice-rois, ou qu'on employait dans les travaux publics, ne manquaient jamais de se trouver à ces assemblées nocturnes qui se tenaient sur des montagnes, dans des lieux déserts, où l'on ne pouvait parvenir que par des chemins qui eussent paru impraticables à des Européens. Mais c'étaient pour eux, sinon l'asile heureux de la liberté, du moins l'unique refuge contre la tyrannie. Dans ce temps, leur chef secret et suprême (car

[1] Tous ces détails sont historiques.

ils en avaient plusieurs) s'appelait Ximéo. Aigri par le malheur et par des injustices particulières, son âme, naturellement grande et généreuse, était fermée depuis longtemps à tous les sentiments doux et tendres. Une véhémente indignation, que ne contenait aucun principe, avait fini, en s'exaltant chaque jour, par le rendre barbare et féroce. Cependant la basse et lâche atrocité des empoisonnements répugnait à son caractère : il n'avait jamais employé ces affreux moyens de vengeance, et même il les interdisait à ses compagnons ; et les actes de scélératesse qui s'étaient commis n'avaient jamais eu son consentement. Ximéo était père, il avait un fils unique nommé Mirvan, qu'il chérissait, et auquel il avait inspiré une partie de sa haine contre les Espagnols. Mirvan avait épousé depuis trois ans Zuma, la plus belle des Indiennes des environs de Lima. La douce Zuma faisait le bonheur de son époux, et ne vivait que pour lui et pour un enfant de deux ans dont elle était mère.

Un autre chef, Azan, était après Ximéo celui qui avait le plus d'ascendant sur les Indiens. Azan était violent et cruel, et nulle vertu ne tempérait en lui l'instinct de fureur dont il était toujours animé. Ces deux chefs croyaient avoir une illustre origine, ils se vantaient de descendre de la race royale des Incas.

Quelques jours avant l'arrivée du nouveau vice-roi, Ximéo convoqua, pour la nuit suivante, une assemblée nocturne sur la colline de l'*arbre de la santé*, c'est ainsi qu'ils désignaient l'arbre du quinquina ; et lorsqu'ils furent tous réunis : — Amis, leur dit-il, un nouveau tyran va régner sur nous : renouvelons les serments d'une juste vengeance. Hélas ! nous ne pouvons les prononcer qu'au milieu des ténèbres ! Enfants malheureux du soleil, nous sommes réduits à nous envelopper dans les ombres de la nuit !... Répétons autour de l'*arbre de la santé* la formule terrible qui nous engage à cacher pour jamais nos secrets.

A ces mots, Ximéo, d'une voix plus élevée, d'un ton plus ferme, s'écria : — Nous jurons de ne jamais découvrir aux enfants de l'Europe les vertus divines de cet arbre sacré, le seul bien qui nous reste !

Malheur à l'Indien infidèle et parjure qui, séduit par de fausses vertus, ou par crainte et par faiblesse, révélerait ce secret aux destructeurs de ses dieux, de ses souverains et de sa patrie! malheur au lâche qui ferait don de ce trésor de santé aux barbares qui nous asservissent, et dont les ancêtres ont incendié nos temples, nos villes, envahi nos champs, et se sont couverts du sang de nos pères, après leur avoir fait souffrir des supplices inouïs!... Qu'ils gardent l'or qu'ils nous ont ravi, et dont ils sont insatiables; cet or qui leur a coûté tant de crimes : réservons, du moins, pour nous seuls ce présent du ciel!... Si parmi nous il se trouvait jamais un traître, jurons de le poursuivre et de l'exterminer, fût-il notre père, notre frère ou notre fils; jurons, s'il est engagé dans les liens du mariage, de poursuivre en lui sa femme et ses enfants, s'ils n'ont pas été ses dénonciateurs; et si ses enfants sont au berceau, de les immoler, afin d'éteindre sa coupable race... Amis, faites-vous tous, et du fond de l'âme, ces redoutables serments dont vos aïeux nous ont laissé la formule, et que vous avez déjà prononcés tant de fois? — Oui, oui, répondirent à la fois tous les Indiens, nous prononçons toutes ces imprécations contre quiconque trahirait ce secret; nous jurons de le garder avec une inviolable fidélité. et de souffrir, s'il le fallait, les plus affreux tourments et la mort, plutôt que de le révéler. — Songez, dit le farouche Azan, songez que dans les premiers temps de notre asservissement, dans ces temps où des milliers d'Indiens furent mis à la torture, nul n'a voulu sauver sa vie en dévoilant ce secret, que nos peuples gardent depuis plus de deux cents ans!... Jugez si l'on pourrait trouver de supplice assez grand pour celui qui le trahirait!... Pour moi, je jure que s'il existe parmi nous un Indien capable d'un tel forfait, il ne périra que de ma main; et si ce traître avait une femme et des enfants à la mamelle, je jure encore de les poignarder tous...

Ce discours féroce n'était pas prononcé sans dessein, Azan haïssait le jeune Mirvan, fils de Ximéo, non-seulement parce qu'il ne lui trouvait pas assez d'animosité contre les Espagnols, mais sur-

tout parce qu'il était jaloux du bonheur que goûtait Mirvan auprès de la belle Zuma et de leur enfant adoré; les méchants sont toujours envieux.

— Azan, reprit Mirvan, on peut être fidèle à sa parole, sans avoir ta férocité; nul de nous n'est capable d'un parjure; tes menaces n'effrayent personne et sont inutiles; qui ne sait pas que pour être barbare tu n'as besoin ni d'un traître à poursuivre, ni d'un crime à punir?

Azan, irrité, allait répondre; mais Ximéo prévint une dispute violente, en représentant combien il était imprudent et dangereux de prolonger inutilement ces assemblées clandestines et nocturnes; et aussitôt chacun se retira.

Les Indiens, forcés de dissimuler, conservaient toujours les apparences du respect et de la soumission. Une troupe nombreuse de jeunes Indiennes, portant des corbeilles de fleurs, se trouva aux portes de Lima à l'arrivée de la vice-reine. Zuma était à leur tête, et la comtesse fut si frappée de sa beauté, de sa grâce et de la douceur de sa physionomie, que peu de jours après elle voulut l'avoir au nombre des esclaves indiennes employées, dans le palais, au service intérieur des vice-reines. Bientôt la comtesse conçut une telle amitié pour Zuma, qu'elle l'attacha au service particulier de sa chambre et de sa personne. Cette faveur parut une imprudence à Béatrix, l'amie de la comtesse; car l'imagination remplie de tous les récits qu'elle avait entendu faire de la perfidie des Indiens, elle se livrait à toutes les sinistres craintes que peut inspirer la défiance : elle était excusable; c'était pour son amie, et non pour elle, qu'elle craignait! Elle vit avec peine l'amitié de la vice-reine pour une Indienne; les femmes de la comtesse profitèrent de la faiblesse de Béatrix pour la prévenir contre Zuma; on lui dit que Zuma était fausse, dissimulée, ambitieuse, présumant tout de sa beauté; qu'elle n'aimait point la comtesse, et qu'elle abhorrait les Espagnols. On alla plus loin, on lui prêta des discours extravagants. Béatrix ne crut pas tout ce qu'on lui disait, mais elle en conçut une inquiétude qui lui inspira

une véritable aversion pour Zuma; cette inimitié devint d'autant plus forte, qu'il lui fut absolument impossible de nuire à Zuma dans l'esprit de la vice-reine, qui s'attachait chaque jour davantage à l'objet de tant de haine, d'injustice et de calomnie. Zuma, de son côté, éprouvait la plus tendre affection pour la comtesse; néanmoins pour éviter des scènes désagréables, elle se tenait renfermée dans sa chambre, et ne paraissait que lorsque la comtesse la faisait appeler.

Le vice-roi n'épargnait rien pour se faire aimer des Indiens; mais ces derniers avaient vu plusieurs vice-rois montrer dans les commencements de la douceur, de la justice et de l'affabilité, et démentir bientôt toutes ces apparences; ainsi la bonté réelle du comte ne fit aucune impression sur eux. Ils la regardèrent comme une fausseté ou comme une faiblesse causée par la terreur qu'avait inspirée la mort subite du secrétaire du dernier vice-roi.

La comtesse était depuis quatre mois à Lima, et sa santé s'altérait visiblement. On attribua d'abord ce changement fâcheux à l'ardeur du climat; mais ses souffrances augmentant chaque jour, on commença à s'inquiéter; enfin elle tomba malade tout à fait de la fièvre tierce. Tous les remèdes connus alors furent employés, ils furent sans effet. L'inquiétude de Béatrix n'eut plus de bornes; elle questionna en particulier le médecin qu'on avait amené d'Espagne: celui-ci, ne pouvant guérir le mal, en parla mystérieusement, et fit entendre qu'il l'attribuait à une cause extraordinaire, qui lui était inconnue. Son air consterné, ses réticences, tout donna à Béatrix l'horrible idée que son amie mourait d'un poison lent. Dès ce moment elle n'eut plus un instant de repos : en cachant avec soin à la comtesse, et même au comte, ses affreux soupçons, il lui fut impossible de les dissimuler à deux des femmes de la comtesse, qui les fortifièrent. Mais qui pouvait avoir commis ce crime? Nul autre que Zuma; Zuma, qui entrait librement à toute heure chez la vice-reine. Mais comment, après avoir été comblée des bienfaits de la vice-reine, aurait-elle osé se porter à cette atrocité? La haine a

toujours réponse à tout. Zuma était hypocrite, vaine, ambitieuse, et de plus elle avait une passion secrète et criminelle pour le vice-roi. Enfin elle était Indienne et familiarisée dès l'enfance avec l'idée des forfaits les plus noirs.

Béatrix repoussa pendant quelques jours ces horribles soupçons; mais elle voyait son amie dépérir, et ses terreurs ne lui permirent plus de raisonner et d'observer par ses propres yeux; elle accueillit toutes les dénonciations, elle ajouta foi aux calomnies les plus extravagantes. L'inquiétude saisit aussi le comte; sans imaginer des crimes, il s'alarmait de la durée d'une si longue fièvre. Cependant une apparence de mieux, dans l'état de la comtesse, donna de grandes espérances pendant quelques jours. Le médecin répondit presque de la guérison; les soupçons s'assoupirent, Béatrix respira. Néanmoins elle ne révoqua point les ordres particuliers qu'elle avait donnés en secret d'épier Zuma, et de ne la laisser jamais entrer dans la chambre où l'on déposait les boissons de la comtesse.

Au milieu de ses diverses agitations, Zuma ne pensait qu'à la vice-reine qu'elle chérissait avec toute la sincérité de l'âme la plus pure et la plus reconnaissante; elle s'affligeait profondément en pensant qu'il existait un remède infaillible contre le mal qui la consumait, et qu'il était impossible de lui indiquer ! Zuma connaissait les horribles serments par lesquels les Indiens s'étaient engagés à ne jamais révéler ce secret. Si elle n'eût dû exposer qu'elle, sans hésiter elle eût parlé, mais cette révélation dévouait à une mort certaine son époux et son fils ! Enfin, elle n'ignorait pas que le vindicatif Ximéo, pour s'assurer mieux de sa discrétion, avait remis comme un otage cet enfant si cher entre les mains du féroce Azan et de Thamir, un autre de leurs chefs, moins cruel qu'Azan, mais aussi animé contre les Espagnols. Aussi, Zuma n'osa même pas confier son chagrin à Mirvan, elle dévorait ses larmes et s'affligeait en silence. Cette affliction s'accrut encore; le faible espoir qu'on avait eu pour la comtesse s'évanouit, la fièvre reprit de nouvelles forces, le médecin annonça qu'il avait de sérieuses craintes, et que

la comtesse résisterait difficilement à de nouveaux accès de fièvre. La consternation fut universelle dans le palais. Le comte et Béatrix étaient au désespoir. La vice-reine, ne s'abusant point sur son état, montra autant de courage et de douceur que de piété ; on fait toujours avec calme le sacrifice de la vie la plus heureuse, quand elle a été parfaitement pure : elle reçut les derniers sacrements, fit de tendres adieux à son amie, à son époux, lui recommandant le bonheur des Indiens, et surtout celui de sa chère Zuma ; après ces devoirs remplis, elle se jeta tout entière dans les bras de la religion. Zuma, dont la santé était déjà très affaiblie depuis trois mois, témoin de cette scène pathétique, ne put résister à tant de peines ; elle fut attaquée le soir même de la maladie dont la comtesse était mourante, la fièvre tierce. Après deux ou trois accès, Mirvan, du consentement des Indiens, lui porta en secret la précieuse poudre qui devait la guérir, mais une seule dose, qu'il devait renouveler chaque jour : Zuma reçut, le matin, la première qu'elle ne devait prendre que le soir en se couchant. Lorsqu'elle fut seule, elle regarda cette poudre : ses larmes coulèrent, et levant les yeux au ciel : — Grand Dieu, dit-elle, c'est toi qui m'inspires ! je ne puis la sauver qu'en m'immolant ; mon parti est pris. Je ne révèlerai point le redoutable secret ; d'ailleurs, ils ne soupçonneront point un tel dévouement, et ils attribueront la guérison de ma chère maîtresse aux secours de la médecine. Je n'expose ni Mirvan ni mon fils, et je n'aurai point trahi nos serments ; je mourrai, mais elle vivra. Qu'importe l'existence de la pauvre Zuma ? Combien est plus précieuse la vie de cette fille du ciel, la providence des affligés, la protectrice généreuse du pauvre et de l'esclave ! Tout à l'heure encore n'ai-je pas entendu sa voix défaillante prier pour ces cruels Indiens qui la laissent mourir ? O ma bienfaitrice ! au milieu des ombres de la mort, tu n'as point oublié ta fidèle Zuma ! j'ai entendu ta bouche prononcer son nom et le bénir !... Oui, je jure par la clarté sacrée du soleil, je jure de te sauver.

En disant ces paroles, Zuma enveloppe la poudre de quinquina, la met dans son sein, et se lève ; puis s'arrêtant, elle réfléchit au moyen de s'introduire furtivement dans le cabinet où l'on dépose les boissons de la comtesse. Elle n'avait nulle idée des horribles soupçons formés contre elle, ni des précautions que l'on prenait pour lui rendre ce cabinet inaccessible, ainsi qu'à toutes les autres esclaves indiennes ; elle croyait seulement que depuis la maladie de la vice-reine, les femmes de chambre espagnoles s'étaient réservé exclusivement le service de l'intérieur, par zèle et par jalousie, ou par un de ces usages dont on lui parlait si souvent, qu'on appelait *étiquette*. Elle se décida à n'entrer que le soir dans ce cabinet, pensant qu'alors elle n'y trouverait qu'une personne endormie ; dans le cas contraire, elle prétexterait qu'inquiète de la comtesse, elle venait savoir de ses nouvelles : en même temps voulant examiner s'il lui serait possible de s'introduire, sans passer dans l'appartement de la comtesse, elle descendit dans un long corridor qu'elle examina attentivement ; elle reconnut qu'une petite porte de dégagement du cabinet donnait dans ce corridor, ainsi qu'elle l'avait imaginé, et que la clef était à cette porte. Elle se promit d'entrer la nuit de ce côté, et remonta dans sa chambre.

On épiait avec soin toutes les démarches de Zuma d'après les ordres de Béatrix ; on s'empressa d'aller lui dire que ce jour même Mirvan était venu chez Zuma ; qu'une femme collée à la porte pour écouter leur entretien n'avait pu rien entendre, parce qu'ils avaient parlé tout bas, mais qu'en sortant Mirvan avait eu l'air fort agité ; qu'ensuite Zuma était descendue, avait parcouru le corridor en examinant toutes les portes, qu'elle s'était arrêtée à celle du cabinet, prenant ses précautions pour ne pas être surprise ; qu'enfin elle s'était sauvée dans sa chambre. Ce récit fit frémir Béatrix, elle devina dans l'instant que Zuma avait le dessein de se glisser le soir dans le cabinet ; les femmes eurent ordre d'épier le moment où elle sortirait de sa chambre, de l'en avertir sur-le-champ, de laisser aussitôt le cabinet vide et la clef à la porte. Béatrix

alla sans délai instruire le vice-roi ; sans adopter ses soupçons, il fut néanmoins très ému, et convint de se cacher avec elle dans le cabinet.

Une heure après la fin du jour, on vint avertir Béatrix que Zuma descendait l'escalier, dans l'obscurité, et avec toutes les précautions du mystère et de la crainte. Béatrix et le comte allèrent précipitamment se cacher. Au bout de quelques minutes, ils entendirent ouvrir doucement la porte, et virent paraître Zuma. Elle était pâle, tremblante, marchant lentement et avec effort. Dès qu'elle fut entrée dans la chambre, elle alla écouter à l'autre porte qui donnait dans l'appartement de la vice-reine ; tout était calme, Zuma s'approcha de la table sur laquelle était posé un vase contenant une potion que devait prendre la comtesse, et y répandit une dose de la poudre de quinquina. Aussitôt le vice-roi, saisi d'horreur, s'élance dans le cabinet en s'écriant : — Malheureuse ! qu'avez-vous jeté dans ce breuvage ?

A cette apparition, à cette question terrible, Zuma éperdue tressaille, et tombe en disant : « Je suis perdue !... » Elle était évanouie. On la fit porter dans sa chambre. Le comte et Béatrix convinrent que l'on cacherait à la vice-reine ce prétendu crime. — Elle demanderait la grâce de ce monstre, ajouta le comte, et rien au monde ne pourrait me la faire accorder ; il faut un exemple, je le donnerai.

Le bruit se répandit à l'instant dans le palais et dans la ville que Zuma était convaincue d'avoir voulu empoisonner la vice-reine. Le soir même elle fut livrée à la justice, et conduite en prison. Mirvan, en apprenant cette funeste nouvelle, alla trouver Azan et Thamir : — Vous avez mon fils entre vos mains, leur dit-il ; du moins promettez-moi que si nous gardons fidèlement *le secret*, vous rendrez après notre mort cet enfant à mon père. — Nous le jurons, répondit Azan, mais tu n'ignores pas aussi que la moindre indiscrétion lui coûterait la vie. — Nous saurons mourir, répondit Mirvan.

A ces mots, il quitta le farouche Indien, et se rendit volontairement en prison. Il avait de suite deviné l'action de Zuma, mais il ne

pouvait la justifier qu'en livrant son enfant à la rage du barbare Azan ; il résolut de mourir avec sa malheureuse femme.

A la pointe du jour, le conseil s'assembla pour interroger et pour juger Mirvan et Zuma. On ouvrit les portes de la salle, et l'on fit annoncer aux Indiens qu'il leur était permis d'y entrer ; il en vint un grand nombre, conduits par leurs chefs secrets, Ximéo, Azan et Thamir. On amena les deux infortunés époux chargés de chaînes. Zuma, en apercevant Mirvan, s'écria avec véhémence : — Il n'est point coupable, il n'a nulle part à tout ce que j'ai fait, il ignorait mon dessein. — Arrête, Zuma, interrompit Mirvan, ta mort est résolue, peux-tu songer à défendre ma vie ? Je ne suis point accusé, c'est volontairement que je partage ton sort. Zuma, mourons avec courage, et notre enfant vivra.

Zuma comprit le véritable sens de ces paroles, elle ne répondit rien, et fondit en larmes. L'interrogatoire commença.

Zuma ne put désavouer les faits dont Béatrix et le vice-roi avaient été les témoins. On lui demanda de qui elle avait reçu la poudre qu'elle avait jetée dans le breuvage. — Elle l'a reçue de moi, dit Mirvan.

Zuma le nia, affirmant de nouveau que Mirvan avait entièrement ignoré son dessein. — Et quel était ce dessein ? lui demanda-t-on. — Ce n'était pas celui d'empoisonner la vice-reine. — Pourquoi donc avez-vous fait usage de cette poudre ? avez-vous cru n'employer qu'un remède salutaire ?

A cette question, Zuma tressaillit ; ses yeux, dans ce moment, rencontrèrent ceux du cruel Azan ; son regard menaçant la remplit d'épouvante : elle croyait le voir, égorgeant son enfant. — Non, non, dit-elle, d'un air égaré, non, je ne connais point de remède salutaire. — C'était donc du poison ? Vous l'avouez. — Je n'avoue rien. — Mais répondez donc. — Je ne puis que me taire.

En ce moment Ximéo s'avança et vint se placer entre les deux époux, en disant : — Qu'on me donne aussi des chaînes, je veux mourir avec eux. — O mon père ! vivez pour notre enfant, s'écrièrent en même temps Mirvan et Zuma. Ximéo persista.

Les juges avaient reçu l'ordre de ne point employer de torture et de ne point rechercher de complices ; ils firent éloigner Ximéo, et reconduire en prison les deux époux. Le médecin de la comtesse parut et fut interrogé ; il déclara que la maladie de la vice-reine ayant résisté aux remèdes les plus efficaces, et étant accompagnée des symptômes les plus extraordinaires, il n'avait pu s'empêcher de concevoir des soupçons ; que l'action de Zuma, ne laissant aucun doute sur l'atrocité de son dessein, l'avait confirmé dans l'idée que cette esclave perverse avait fait prendre à la vice-reine un poison lent ; et qu'ensuite, se voyant exclue du service de la chambre, et craignant que la jeunesse de la vice-reine et les soins qu'on lui rendait ne triomphassent d'un poison donné avec ménagement, elle avait voulu consommer son crime par une forte dose. A cette déposition les juges frissonnèrent d'horreur, et presque aussitôt recueillant les voix, ils condamnèrent les deux époux, comme atteints et convaincus du crime d'empoisonnement, à périr le jour même, à midi, dans les flammes d'un bûcher. On les fit rentrer dans la salle, pour y entendre leur arrêt. Mirvan montra une héroïque fermeté. Zuma se jeta à ses pieds : — Je t'ai perdu, dit-elle, voilà mon seul remords, oh ! pardonne-moi !... — Va, répondit-il, n'accusons que la barbarie de nos juges ! console-toi, Zuma, les tyrans qui nous condamnent nous délivrent d'un joug affreux ; dans quelques heures nous ne serons plus leurs esclaves !

Ces paroles émurent le cœur endurci d'Azan même : — Mirvan, cria-t-il, sois tranquille sur le sort de ton fils, il me sera plus cher que s'il était le mien.

Il était neuf heures du matin, les ordres furent donnés pour faire disposer le bûcher.

La vice-reine était mourante ; le médecin annonça au vice-roi qu'il n'avait plus d'espérance, qu'il était impossible qu'elle supportât encore trois accès de fièvre, et que dans six ou sept jours elle n'existerait plus. Le comte, au comble du désespoir, ainsi que Béatrix, ne pouvait avoir des idées de clémence : d'ailleurs, regardant Zuma

comme le monstre le plus exécrable que la nature eût jamais produit, il n'éprouvait aucune compassion pour elle. Il ordonna seulement qu'on offrît à Mirvan sa grâce, s'il voulait faire un aveu sincère de son crime. — Dites au vice-roi, répondit Mirvan, qu'alors même qu'on me promettrait la vie de Zuma, on n'obtiendrait pas de moi une parole de plus.

Le vice-roi ne voulut pas se trouver à Lima durant l'exécution. Il partit pour une maison de plaisance située à une demi-lieue de la ville, avec l'intention de ne revenir qu'à la nuit.

Le malheureux Ximéo roulait en vain dans sa tête mille projets différents, qui tendaient tous à sauver Mirvan et Zuma ; il aurait bien voulu rassembler ses amis ; mais, durant toute cette matinée, les Indiens furent tellement observés et contenus, qu'il n'eut même pas la possibilité de s'entretenir en secret avec Azan et Thamir. Bientôt une proclamation ordonna à tous les Indiens qui se trouvaient à Lima d'assister à l'exécution. Ils étaient sans armes ; la garde espagnole fut doublée, et se rangea autour du bûcher ; en outre deux cents soldats devaient escorter les malheureuses victimes. Il fallut se soumettre. Ximéo désespéré prit au fond de l'âme la résolution de se jeter dans le bûcher avec ses enfants.

Pendant que toute la ville consternée était dans l'attente de ce funeste spectacle, la vice-reine, ignorant toujours ce tragique événement, était dans son lit, plus faible et plus souffrante que jamais. L'agitation de tous ceux qui l'entouraient était extrême depuis six heures du matin ; elle en fut à la fin frappée ; elle questionna, et vit clairement que Béatrix lui cachait quelque chose. Béatrix sortait souvent de la chambre pour aller pleurer sans contrainte. Dans un de ces moments, la comtesse interrogea vivement une de ses femmes ; elle lui ordonna si impérieusement de lui dire la vérité, que cette femme l'instruisit de tout, en ajoutant que Zuma et Mirvan, loin de nier leur crime, en avaient fait gloire. La surprise de la comtesse fut égale à l'horreur que lui inspira cette affreuse révélation. — O miséricorde suprême ! dit-elle, je vais t'invoquer avec plus de confiance !...

Aussitôt elle ordonna qu'on allât lui chercher un brancard découvert; pendant ce temps, aidée de ses femmes, elle se leva, s'enveloppa dans une longue robe de mousseline, et malgré les pleurs et les cris des dames espagnoles et de Béatrix, qui étaient accourues, elle se fit étendre sur le brancard, porté par quatre esclaves; un cinquième tenait au-dessus de sa tête un large parasol de taffetas : ainsi couchée, et le visage couvert d'un voile blanc, elle donna l'ordre qu'on la conduisît sur le lieu de l'exécution.

Midi sonnait!... Dans ce même moment, Mirvan et Zuma à pied, chargés de chaînes, sortaient de la prison pour aller au dernier supplice. Zuma, pouvant à peine se soutenir, s'appuyait sur les bras d'un prêtre, et conduite par deux soldats; un peuple immense se précipitait en foule pour la voir. Dans cette multitude elle aperçut Azan tenant dans ses bras son enfant, qu'il lui montrait. A cette vue, elle poussa un cri déchirant, un cri maternel, qui retentit au fond de tous les cœurs; et retrouvant des forces, elle se débarrassa des mains du prêtre et des soldats, et s'élança vers Azan : l'infortunée, en donnant à son fils le dernier baiser maternel, ne put retenir ses larmes. — Zuma, lui dit tout bas Azan, ranime ton courage; songe que ta mort même est une vengeance, et qu'elle va rendre notre secret encore plus inviolable. — Point de vengeance! répondit Zuma. Oh! si je pouvais sauver la vice-reine!...

Elle n'en put dire davantage, les soldats vinrent la reprendre; elle crut mourir quand on lui arracha son enfant; il lui sembla dans cet instant seulement qu'elle faisait le sacrifice de sa vie!

On se remit en marche : on n'était plus qu'à trois cents pas du lieu du bûcher. En ce moment une lugubre trompette annonça l'approche des victimes, et l'on mit le feu au bûcher, mais seulement au faîte formé d'un bois résineux. On entra dans une allée de platanes, au bout de laquelle on apercevait le fatal bûcher, dont les flammes paraissaient s'élever jusqu'aux nues. A cette vue, Zuma frissonna d'horreur, le souvenir de son époux et de son enfant fit place à la stupeur; elle n'eut plus d'autre idée que celle de sa prochaine

destruction, elle ne vit plus qu'une mort inévitable, et sous l'aspect le plus menaçant. Ses forces l'abandonnèrent; son sang glacé ne circulait plus dans ses veines; son visage se couvrit d'une mortelle pâleur; et sans perdre connaissance, elle tomba dans les bras du prêtre, qui, malgré ses protestations secrètes, mais toujours vagues, l'excitait au repentir. — Zuma, lui dit Mirvan, notre mort ne sera point douloureuse; regarde ces tourbillons de fumée, nous serons étouffés dans un instant. — Oh! reprit Zuma d'une voix éteinte, je ne vois que du feu... que des flammes...

Cependant ils s'avançaient, et chaque pas rapprochant Zuma de son dernier moment augmentait son invincible terreur. Déjà l'on voyait distinctement les Indiens mornes et consternés, rangés autour du bûcher, et tenant en signe de deuil une branche de cyprès; la garde espagnole les environnait. Tout à coup on entend des cris dans le lointain; un cavalier paraît, il accourt à toute bride, en criant : — Arrêtez, arrêtez, la vice-reine l'ordonne, elle me suit.

A ces mots, on s'arrête; Zuma joint les mains, implore le ciel; mais son âme, affaissée par la terreur, ne peut encore se rouvrir à l'espérance. Enfin on aperçoit le brancard de la vice-reine; ses porteurs, excités par elle, pressent leur marche; ils ont bientôt atteint les malheureux époux, et s'arrêtent près d'eux : la garde espagnole accourt, se range autour de la vice-reine; les Indiens se rapprochent, forment un demi-cercle vis-à-vis d'elle : alors la vice-reine lève son voile, et découvre un visage pâle, languissant, mais plein de douceur et de charme. — Je n'ai pas, dit-elle, l'heureux droit de faire grâce, mais je suis sûre de l'obtenir de la bonté du vice-roi. En attendant je prends sous ma protection et sous ma garde ces deux infortunés; qu'on brise leurs liens, qu'on éteigne cet affreux bûcher qui n'aurait jamais été allumé si j'eusse été plus tôt instruite.

A ces mots tous les Indiens, jetant leurs branches de cyprès, firent retentir les airs des cris répétés de *vive la vice-reine!* Ximéo s'élança hors des rangs, en s'écriant : « Oui, elle vivra! » Zuma tomba à genoux. — Dieu tout-puissant, dit-elle, achève ton ouvrage!

La vice-reine invita Mirvan et Zuma à la suivre, et les ayant fait placer auprès de son brancard, elle retourna ainsi au palais, suivie d'une foule immense, qui bénit avec enthousiasme sa clémence et sa bonté. Dès qu'elle fut arrivée au palais, elle se remit au lit, et ordonna aux deux époux de se placer à son chevet. Le mouvement, la fatigue, l'émotion qu'elle venait d'éprouver, avaient tellement épuisé ses forces qu'elle crut toucher à ses derniers moments; elle tendit une main à Mirvan, et donna l'autre à Zuma, qui la reçut à genoux et la mouilla de ses larmes.

Béatrix, ne pouvant supporter un tableau si déchirant, voulait que les deux Indiens fussent conduits et gardés dans la chambre voisine. — Non, non, dit la vice-reine ; je réponds d'eux, et j'en réponds devant l'arbitre suprême, qui nous jugera tous! Laissez-les ici, ils vont m'ouvrir les portes du ciel! — Grand Dieu, dit Béatrix, vous voir dans les bras des monstres qui vous ont empoisonnée! — Où pourrais-je être mieux dans cet instant? reprit la vice-reine. Je n'éprouverais sur le sein de l'amitié que des regrets superflus; mais ces mains tremblantes que je presse dans les miennes fortifient mon courage ; la seule vue de ces infortunés répand dans mon âme le calme et la sécurité. — O ma bienfaitrice! dit Zuma suffoquée par ses sanglots, si le ciel trahit ma dernière espérance, on verra si la malheureuse Zuma vous aimait! non, je pourrai vous survivre!

Ces paroles firent frémir Béatrix. — Détestable hypocrisie! s'écria-t-elle. — Ne les insultez point, interrompit la comtesse, ils se repentent; voyez couler leurs pleurs!... Zuma, poursuivit-elle, vous dont la figure touchante annonçait une âme céleste, vous que j'ai tant aimée, pourrais-je conserver contre vous le plus léger ressentiment? Je vous regarde l'un et l'autre comme les instruments de mon bonheur éternel; je vous pardonne de grand cœur; puissiez-vous revenir à la religion avec la même sincérité!

Zuma, hors d'elle-même, allait parler, et peut-être révéler une partie du secret, qui lui pesait bien plus que lorsqu'elle n'avait eu que sa vie à défendre; mais Mirvan la prévint : — Zuma, lui dit-il,

gardons toujours le silence ; la voix de la vice-reine fera descendre la vérité du ciel : confions-nous au Dieu qu'elle invoque ! il sauvera des jours si précieux, et nous serons justifiés !

Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai, d'un air si solennel, que Béatrix même en fut frappée. La vice-reine interrogea Mirvan, mais en vain ; il la supplia de le dispenser de répondre, et pendant deux heures il garda un obstiné silence.

La vice-reine avait envoyé un courrier au comte pour l'informer de ce qu'elle avait fait et pour presser son retour ; surprise qu'il ne fût pas encore arrivé, elle allait dépêcher un nouveau courrier, lorsqu'on entendit une rumeur extraordinaire dans les cours du palais, mais qui n'annonçait que l'allégresse. Un instant après la comtesse distingua la voix du vice-roi ; elle fit ouvrir la porte en criant : — Grâce, grâce pour les coupables ! — Ils sont vos libérateurs ! répondit le vice-roi en entrant dans la chambre. Tout le monde resta pétrifié. Le vice-roi tenait un jeune enfant dans ses bras. Zuma pousse un cri de joie ; c'était son fils ; le vice-roi s'élança vers elle, déposa l'enfant sur son sein, et se prosterna à ses pieds. Ximéo le suivait, il s'approcha, et s'adressant à Mirvan : — Tu peux parler, lui dit-il, du consentement de tous les Indiens, le secret est révélé ; nous avons tous pris de la poudre en présence du vice-roi ; il a voulu lui-même en prendre avant de l'apporter ici.

A ces mots, Zuma transportée serre son enfant dans ses bras, remercie le ciel ; Mirvan embrasse son père ; la comtesse fait mille questions à la fois ; le vice-roi prend la parole et conte rapidement tout ce que les Indiens lui avaient révélé. — Grand Dieu ! s'écria la comtesse en jetant ses deux bras autour du cou de Zuma, cette angélique créature se sacrifiait pour moi, et l'on allait l'immoler ! Quand elle faisait une action aussi sublime que touchante, on l'accusait d'un pareil crime ! — Et les terreurs de ce couple héroïque pour les jours de leur enfant, ajouta le vice-roi, leur ont fait supporter avec une invincible constance la honte, l'ignominie et l'aspect d'une mort affreuse ! — Ah ! dit Zuma, la vice-reine a fait da-

vantage! elle nous croyait des monstres d'ingratitude et de scélératesse, les auteurs de ses souffrances, et elle nous a protégés, délivrés, recueillis!... — Elle va recevoir, ainsi que vous, reprit le vice-roi, le prix de tant de vertus; vous allez la guérir!... Voici deux doses de la poudre bienfaisante, l'une pour Zuma l'autre pour la vice-reine.

En disant ces paroles, le vice-roi verse lui même le quinquina dans deux coupes : Zuma but la première, et la vice-reine voulut prendre de sa main ce breuvage salutaire. Tout le monde fondit en larmes; la vice-reine, ranimée déjà par la joie et l'espérance, recevait avec ravissement les tendres embrassements de son époux, de Béatrix et de l'heureuse Zuma; elle demanda l'enfant de Zuma, lui prodigua les plus douces caresses, et promit qu'elle serait désormais pour lui une seconde mère.

Béatrix et toutes les dames espagnoles entourèrent Zuma; on ne pouvait se lasser de la contempler, de l'admirer. Béatrix, avec un mouvement passionné, lui baisa la main, cette main bienfaisante qu'elle avait accusée d'avoir commis un crime. Au milieu de cet enthousiasme, le vice-roi prit Mirvan et Zuma par la main, et les conduisant sur un balcon qui donnait sur une grande rue remplie d'Espagnols et d'Indiens : — Voilà, dit-il, en montrant Mirvan et Zuma, voilà les victimes volontaires de la reconnaissance et de la sainteté des serments! Indiens, leurs vertus sublimes et celles de la vice-reine vous ont fait abjurer une haine jadis trop légitime, et maintenant injuste! Vous pouviez seuls, par une volonté unanime, vous dégager vous-même du vœu cruel formé par la vengeance, vous l'avez fait; de nos ennemis secrets vous êtes devenus les bienfaiteurs de l'ancien monde! Le soin de vous rendre heureux n'est pas seulement pour nous désormais un devoir d'humanité, c'en est un de gratitude; il sera rempli. Indiens, vous tous qui, dans cette assemblée mémorable, venez de sacrifier de fiers ressentiments à l'admiration et à la douce pitié, Indiens, vous êtes libres; de tels sentiments vous rendent dignes de devenir les égaux de vos vainqueurs! jouissez de

cette gloire, c'est la vertu qui vous affranchit!... Aimez votre souverain, soyez-lui fidèles : des terres vous seront distribuées, faites-y fleurir l'*arbre de la santé :* en le cultivant songez que c'est à vous que l'univers tout entier va devoir ce bienfait du Créateur.

Cette allocution excita un enthousiasme universel, et le vice-roi, voulant terminer cette journée par le triomphe de Zuma, la fit revêtir d'une robe magnifique; on la plaça sur un palanquin richement orné, et toutes les dames de la vice-reine, Béatrix à leur tête, se mirent à sa suite; la garde d'honneur de la vice-reine l'accompagna; un héraut à cheval précédait ce cortége en criant : Voilà Zuma, l'épouse du vertueux Mirvan et la libératrice de la vice-reine. Zuma, appuyée sur des coussins de drap d'or, portait son enfant sur ses genoux, et tenait dans sa main une branche de l'*arbre de la santé*. Elle parcourut ainsi les principales rues de Lima, aux acclamations de tout le peuple qui se précipitait en foule pour la voir et pour la combler de bénédictions. Lorsque Zuma revint au palais, on la conduisit dans les bras de la vice-reine, et ensuite dans un bel appartement nouvellement préparé pour elle et pour son époux; ils y trouvèrent des domestiques pour les servir, car ils devaient être désormais traités comme les amis les plus intimes et les plus chers de la vice-reine. Le soir on illumina la ville et toutes les cours du palais, et les jardins furent remplis de tables somptueusement servies pour les Indiens.

La fièvre quitta tout à fait la vice-reine; au bout de huit jours elle fut en pleine convalescence. Dans la place même où l'on avait dressé le fatal bûcher, le vice-roi fit élever un obélisque de marbre blanc, sur lequel on lisait ces mots. tracés en grosses lettres d'or :

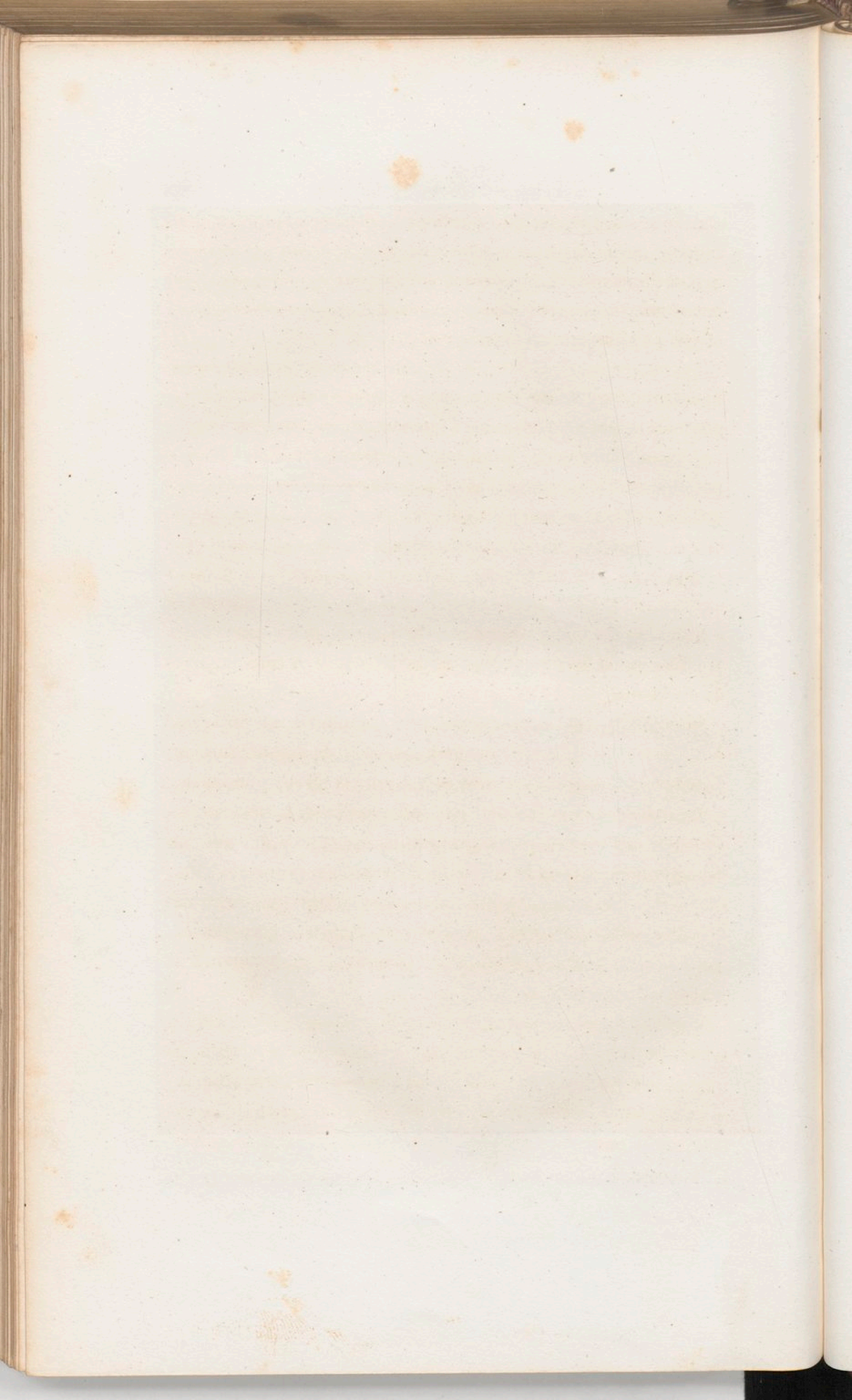
A ZUMA,
AMIE, LIBÉRATRICE DE LA VICE-REINE,
ET BIENFAITRICE
DE L'ANCIEN MONDE.

Aux deux côtés de cet obélisque on planta un *arbre de la santé*,



Imp. Lemercier à Paris.

Zuma, son enfant sur les genoux, tenait dans sa main une branche de l'arbre de la Santé.



cet arbre sanctifié par tant d'actions héroïques, et qui, parmi les Indiens, devint depuis le symbole de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Le vice-roi se pressa d'envoyer en Europe cette précieuse poudre, qui s'appela longtemps *la poudre de la comtesse* [1], et qui, en latin, garde encore son nom.

Les honneurs et la fortune n'enorgueillirent jamais la généreuse Zuma; toujours aimée avec passion de la vice-reine, elle fut toujours digne par ses vertus de sa gloire et de son bonheur.

A peine madame de Clémire eut-elle terminé son récit, que la baronne se leva en annonçant qu'il était près de onze heures. Les enfants, après avoir remercié leur mère, se disposaient à se retirer, quand on entendit un grand bruit au dehors. César descendit dans la cour et vit tous les domestiques rassemblés autour d'un homme à cheval qui venait d'arriver; tout le monde parlait à la fois, et l'on répétait le nom du marquis de Clémire; César se présenta vers le groupe; on lui fit place en criant : — Monsieur le marquis n'est qu'à une demi-lieue d'ici.

Le courrier descendit de cheval. César reconnut le valet de chambre de son père; et son premier mouvement fut de se jeter à son cou. Madame de Clémire et ses filles survinrent; la mère et les enfants s'embrassèrent en pleurant de joie : on questionna le courrier; on demanda une voiture, et l'on pressa le cocher et les postillons : on monta dans le carrosse avant que les chevaux fussent attelés : enfin, on partit, et au bout d'un quart d'heure la voiture s'arrêta. On se précipita vers les portières; et le père de famille le plus tendrement aimé se retrouva, après un an d'absence, dans les bras de sa femme et de ses enfants.

Pendant le peu de temps qu'on resta en voiture, le mari, la femme et les enfants ne savaient comment exprimer les transports de leur joie. La nuit était obscure; on n'avait point de flambeaux, et l'on désirait ardemment de se voir. Enfin on arriva à Champcery. Le marquis ne se lassait point de regarder César et ses sœurs.

[1] Historique.

Quel père, après une longue absence, ne trouve pas ses enfants embellis! Le marquis admirait combien les siens étaient grandis et fortifiés; d'un autre côté, on remarquait, avec une satisfaction inexprimable, que les fatigues de la guerre n'avaient produit aucun changement dans la figure du marquis, et qu'il paraissait jouir de la plus parfaite santé.

On veilla jusqu'à minuit, et le lendemain les enfants s'éveillèrent avec le jour; car l'impatience qu'ils éprouvaient de revoir leur père les avait empêchés de dormir toute la nuit. A déjeuner, le marquis annonça que ses affaires le rappelaient à Paris et que l'on quitterait Champcery sous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille; mais le marquis consola ses enfants de ce prompt départ, en leur assurant qu'il était décidé à venir passer tous les ans six mois à Champcery.

César et ses sœurs ne purent quitter la Bourgogne sans répandre quelques larmes. La douleur d'Augustin fut extrême en se séparant de son père, de sa mère et du petit Colas. Enfin, on partit avec tristesse. On s'égaya durant la route; et quand on arriva à Paris, chacun avait repris toute sa bonne humeur.

Lorsqu'on fut un peu reposé, madame de Clémire mena ses enfants au Louvre voir l'exposition des tableaux achevés depuis deux ans. Les enfants dessinaient très bien pour leur âge. Ils avaient le goût des arts; et le salon du Louvre leur fit un plaisir extrême. Le soir on ne parla que de tableaux et de peinture.

Quelques jours après, les enfants allèrent visiter les galeries du Luxembourg; madame de Clémire, à leur retour, leur adressa diverses questions. Ils avouèrent qu'ils n'avaient pas remarqué *le Déluge* du Poussin[1]. — A votre âge, dit madame de Clémire, on n'est frappé que de ce qui plaît, de ce qui éblouit, de ce qui peut produire des sentiments vifs, tels que l'horreur, la pitié, etc.; ce qui est fin, délicat ou profond, vous échappe. Mais en

[1] Nicolas Le Poussin, né en 1591, aux Andelys, petite ville du Vexin normand, fut un des plus grands peintres de l'école française. Il mourut à Rome, l'an 1665.

causant avec vous, je veux essayer de vous faire concevoir ce que vous ne seriez pas en état d'apercevoir ; et plusieurs entretiens de ce genre vous donneront insensiblement des idées, et formeront votre goût et votre jugement. — Maman, je me rappelle fort bien avoir vu ce tableau du Poussin ; mais, je l'avoue, je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie? — Mille fois. — Durant ces orages, avez-vous observé avec attention la couleur du ciel et des nuages, l'obscurcissement de l'air, cette vapeur répandue dans l'atmosphère, et qui, en couvrant tous les objets, détruit leur éclat, affaiblit leurs couleurs, fait disparaître les lointains, ou permet à peine de les entrevoir? — Je n'ai rien observé de tout cela. — Si vous eussiez fait quelque attention à ces différents effets de la pluie, vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle Le Poussin a su les représenter : mais le plus grand mérite de ce sublime tableau est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu ; et dites-moi, si vous vouliez peindre le déluge universel, quelle idée s'offrirait d'abord à votre imagination ? — Celle de représenter une multitude d'hommes près d'être engloutis sous les eaux. — Cela est vrai, c'est bien là l'idée qui se présente naturellement : mais l'exécution n'eût produit qu'une scène vague, et par conséquent dénuée d'intérêt. On l'aurait regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les tableaux qui représentent des batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe il devait choisir le moment le plus frappant ; et c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales [1]. Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes ? Elles ne sont pas dans l'arche : elles sont proscrites ; elles doivent subir le sort du genre humain qui vient de périr ! Et dans quelle situation Le Poussin offre ces infortunées ! d'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, et qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver ; c'est un époux qui tend les bras à

[1] Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

son épouse ; c'est un homme prêt à se précipiter volontairement d'une barque au fond des flots, sans doute pour se réunir à ce qu'il aime!... De l'autre côté, sur la cime d'un rocher, paraît un serpent: son attitude est menaçante : il dresse avec fierté sa tête orgueilleuse. On croit entendre son sifflement horrible ; on reconnaît en frémissant l'esprit tentateur qui corrompit le premier homme, et qui s'applaudit encore du nouveau désastre dont il est l'auteur. Mais l'espérance adoucit l'horreur de cette scène ; les yeux peuvent se reposer sur l'arche heureuse qu'on aperçoit dans le lointain. — Je vous assure, maman, qu'à présent je comprends parfaitement le mérite de ce tableau. Je veux examiner la pluie avec attention, et puis je retournerai au Luxembourg pour revoir *le Déluge* du Poussin. Il faut donc, maman, continua Pulchérie, qu'un grand peintre ait beaucoup d'instruction? — Assurément : il est indispensable qu'un peintre sache l'anatomie ; et sans les éléments de la géométrie, il ne peut apprendre les règles de la perspective : il doit avoir une connaissance approfondie de l'histoire ancienne et de la moderne, de la mythologie : enfin, s'il n'est pas observateur et philosophe, s'il ne connaît pas le cœur humain, il ne sera jamais sublime. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands peintres. — Nous n'avons plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie et le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à trente-sept ans : il avait été bon sculpteur, excellent architecte, et le premier peintre du monde [1]. Michel-Ange était aussi grand sculpteur que peintre supérieur et savant architecte [2]. L'excessive augmentation

[1] On voit à Rome un *Jonas* de Raphaël, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbin, et mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux tableau de *la Transfiguration*, fut porté à la *Rotonde*, à la suite de ce même tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux et de son génie, et que Léon X fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand artiste.

[2] Je trouve encore dans la vie de Michel-Ange qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la ville de Florence, sa patrie, et qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siége. Entre autres morceaux de sculpture de cet artiste, on admire particulièrement la statue qui représente *Moïse tenant sous son bras le livre de la loi*. Cette statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, l'an 1564.

du luxe, en multipliant les amusements frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, et nous fait perdre le goût du travail. — Non-seulement les peintres aujourd'hui ne sont ni sculpteurs ni architectes, mais je crois qu'ils ne lisent guère, car, en général, ils ne choisissent que des sujets connus. — Cela est vrai ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune. — Mais, maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebattu ? — Avec du génie, rien n'est plus facile, surtout en peinture. Je vais vous en citer un exemple frappant.

Tous les peintres qui veulent peindre *Judith* ne trouvent rien de mieux que de représenter une femme d'une figure dure et martiale, et dont l'air fier et menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuses. Cependant Judith n'était point une guerrière ; elle ne fut homicide que pour sauver son pays, et parce qu'elle se crut inspirée par le ciel même : voilà l'histoire. Il serait possible que Judith eût naturellement la modestie, la douceur et la timidité qui caractérisent son sexe, et qu'emportée par l'amour de sa patrie et par une inspiration divine, elle eût fait une action absolument contraire à son caractère. L'enthousiasme a souvent produit des choses aussi extraordinaires ; et voilà ce que Paul Véronèse a supposé à l'égard de Judith. Dans son divin tableau, il a représenté Judith sous les traits d'une blonde touchante ; sa figure est délicate, sa physionomie d'une douceur angélique, son air ingénu, modeste et timide ; elle tient d'une main tremblante la tête sanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux ; son visage exprime, non l'horreur des remords, mais le saisissement et la pitié : en la regardant, on sent combien cette action cruelle a dû lui coûter. Il est impossible de ne pas être profondément ému. Une esclave nègre tient un sac ouvert ; elle considère avec une curiosité féroce la tête d'Holopherne, et forme le contraste le plus frappant avec la figure douce et ravissante de Judith [1]... Cet exemple doit suffire pour vous convaincre

[1] Paul Caliari Véronèse naquit à Vérone en 1537 ; son tableau le plus parfait est à Venise, dans le réfectoire du couvent de Saint-George. Il représente les *Noces de Cana.*

que les ressources du génie sont inépuisables, et qu'on peut montrer de l'imagination, même en traitant les sujets les plus usés.

— Pourriez-vous, maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau, pour juger de son mérite? — Pour se connaître en tableau, il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir observé les différents effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle présente : les arbres vus en perspective, les lointains, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du soleil, etc... — Ainsi pour devenir connaisseur, il faut avoir vécu à la campagne? — Il faut même avoir voyagé, avoir vu des montagnes, des rochers, des précipices, des cascades naturelles, et tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas, il est nécessaire que l'amateur ait encore, comme le peintre, une connaissance approfondie du cœur humain. En admettant qu'il ait à peu près toutes ces connaissances, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau; premièrement, le genre : l'histoire est le premier de tous. Supposons que le connaisseur examine un tableau d'histoire [1]. Donnez-moi un sujet.

Cette proposition embarrassa un instant les enfants; enfin, après un peu de réflexion, Caroline donna pour sujet *Bias* [2] *rachetant les jeunes filles de Messine.*

— Je suis très contente de ce sujet, reprit madame de Clémire : il offre une action intéressante; on y trouvera d'ailleurs contraste d'âge, diversité d'expression et le beau costume grec. Mais composez vous-même ce tableau : je le critiquerai. D'abord, quel est le lieu de la scène? — Le bord de la mer ou l'intérieur de la maison de

Paul Véronèse mourut à Venise en 1588. Il eut pour disciples ses trois fils. L'aîné, Charles, se distingua particulièrement. Il mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent peintre, Alexandre Véronèse, qui s'appelait *Turchi* ou l'*Orbeto.* Il mourut en 1670.

[1] On comprend dans ce genre tous les sujets pris dans la mythologie, les sujets nobles d'imagination, et les allégories.

[2] Bias, un des sept sages (Voyez *Annales de la Vertu*, t. I, p. 281).

Bias. — La maison d'un sage ne doit pas être magnifique; nous n'aurons ni colonnes, ni pilastres... — Eh bien! le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaisseau des corsaires; les jeunes filles amenées par les pirates viennent de débarquer; Bias les rachète. Il parle aux deux corsaires, leur donne de l'argent; pendant ce temps, les jeunes filles réunies et formant un joli groupe expriment leur joie... — Ne serait-il pas plus intéressant qu'elles exprimassent leur reconnaissance? — Ah! vous avez raison. — Il faut que les corsaires aient reçu leur argent, et qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin, sur un plan éloigné. Bias et les jeunes filles remplissent le premier plan. Quelle doit être la figure de Bias? — Celle d'un vieillard vénérable. — Quelle expression? — L'air satisfait. — Et attendri, mais avec dignité, et sans que cette expression douce puisse altérer cette sérénité majestueuse qui doit être répandue sur toute la physionomie d'un sage. Que font les jeunes filles? — Elles peuvent l'embrasser, puisqu'il est sage et vieux. — Mais c'est un homme, et vos jeunes filles sont modestes et timides. Si vous voulez qu'elles intéressent, c'est ainsi qu'il faut les représenter. — C'est bien mon projet. — Quel âge leur donnez-vous? — Seize ou dix-sept ans. — Cela sera bien monotone : moi je voudrais qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans, une jeune fille de dix-huit, une troisième de douze ans, et que les autres eussent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de son âge, se jetterait dans les bras du sage pour l'embrasser; la plus âgée des jeunes filles, comme celle qui doit le mieux parler et sentir avec plus d'énergie, serait à genoux aux pieds de Bias; elle pourrait même tenir contre son sein sa jeune sœur âgée de douze ans, et la présenter au vieillard; elle aurait l'air d'exprimer sa reconnaissance et celle de ses compagnes, qui, placées derrière elle, formeraient un groupe intéressant. — Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas? — La timidité les retient : elles sont dans l'âge où l'on ne sait pas encore la surmonter, lors même qu'elle est le plus déplacée. — A présent je comprends tout cela; je vois notre

tableau, et je le trouve fort joli. — Oui, mais il y a deux personnages (les corsaires) qui ne prennent point de part à l'action principale, et qui ne la regardent pas : c'est un défaut dans la composition. — Supprimons ces deux figures. — Elles sont nécessaires à l'intelligence du sujet ; sans elles, on ne pourrait deviner ce que représente le tableau. — Pourquoi les corsaires, en comptant leur argent, ne regarderaient-ils pas le groupe principal ? — Rien ne doit distraire des corsaires qui comptent leur argent. — Eh bien ! il faut supposer que le compte est fait, prendre le moment où l'un des deux ferme la bourse, et où l'autre alors regarde et pousse son camarade pour lui faire observer ce qui se passe. — Quelle expression donnez-vous à celui qui pousse l'autre ? — Seulement la curiosité. — Fort bien. Le tableau est maintenant passablement composé.

— Maman, faites-nous composer ainsi tous les jours un tableau : nous donnerons tour à tour un sujet ; cela sera charmant. — J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment, clairement et en peu de mots, ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un tableau relativement à la composition ? — Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre. — Voyons. — Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous ceux qui connaîtront le trait qu'il représente ; ensuite, on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu ; si les personnages ont les attitudes et l'expression qui conviennent à leur situation et à leur âge, et si le costume est bien observé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit. — Ainsi, maman, tous les soirs nous composerons un tableau d'histoire ? — Oui, je vous le promets, et ce printemps, quand nous serons à Champcery, nous composerons des tableaux flamands, des *Teniers* [1], des *Gérard*

[1] David Teniers le père, appelé le *Vieux*, naquit à Anvers en 1582, et fut élève de Rubens. Il n'a représenté que des laboratoires de chimie, des tabagies, des kermesses ou foires hollandaises ; et son fils, David Teniers, se distingua davantage encore dans le même genre. Abraham Teniers, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père, ni son frère.

Dow[1], c'est-à-dire des tableaux représentant des scènes villageoises. — Sûrement, nous en aurons les modèles sous les yeux. — Et c'est ainsi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble ? — Certainement, malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes et des choux, aux tableaux de Raphaël et du Corrége[2].

— Maman, dit Pulchérie, j'ai encore une question à vous faire : je voudrais savoir positivement en quoi consiste le mérite d'une allégorie? — Une *allégorie* doit être frappante, c'est-à-dire facile à deviner au premier coup d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale, comme celle-ci, par exemple : *L'Innocence se jetant dans les bras de la Justice; la Paix ramenant l'Abondance*[3]. Voilà des allégories qui offrent à la fois des images charmantes et des idées justes et morales. *Le Temps dévoilant la Vérité* est une vieille allégorie, mais qui plaira toujours parce qu'elle est juste. Cependant elle a un défaut; c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnaître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une femme majestueuse, habillée simplement; les autres prétendent qu'elle doit être nue, et on n'est pas d'accord sur ce point : ainsi, cette vertu personnifiée dans un tableau ne saurait être frappante. — Mais l'allégorie dont vous parliez tout à l'heure

[1] Gérard Dow naquit à Leyde en 1613, et fut élève de Rembrandt. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été Scalken et Miéris. Les deux plus beaux tableaux de Gérard Dow sont le *Charlatan* et l'*Hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorf, le second est à Turin, dans la collection du roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante ; elle est assise dans un fauteuil, et tandis qu'un empirique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'hydropique, à genoux devant sa mère, la considère, en pleurant, avec une expression pleine de sentiment.

[2] Antonio Allegri Corregio, naquit à Corregio, dans le Modenais. Il est regardé comme le fondateur de l'*École de Lombardie*. Il s'attacha particulièrement aux grâces, et nul peintre n'a pu le surpasser dans le genre gracieux. On raconte qu'après avoir considéré avec admiration un tableau de Raphaël, il s'écria : *Anche io son pittore!* et moi aussi je suis peintre! Le Corrége était encore mathématicien et architecte. Il mourut en 1554, âgé de quarante ans.

[3] Tableau de madame Le Brun.

n'a-t-elle pas ce défaut? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs? — On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la méconnaître, puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la représente avec une colombe. Mais cette figure peut se passer d'attributs, si l'artiste a du génie, parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui convient, tandis qu'aucun caractère particulier ne distingue la *Vérité*, qu'on représente belle, noble et froide.

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir madame de Clémire que les chevaux étaient attelés; elle sortit avec ses enfants, et les mena à la comédie française. En revenant, on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avait vu jouer, et César parut désirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dont on doit juger un ouvrage dramatique. — Vous êtes encore trop jeune, dit madame de Clémire, pour que je puisse, à cet égard, satisfaire votre curiosité; mais j'ai le plan d'un ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfants, et qui aura pour titre : *Cours de Littérature à l'usage des jeunes personnes*. Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans. — Maman, combien de volumes aura votre ouvrage? — Trois au plus. — Sera-t-il amusant? — Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément et de la variété, du moins autant qu'il me sera possible; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires et précises, des idées justes et une connaissance générale de la littérature française, anglaise, italienne et espagnole.

Dès que l'on fut de retour, on se mit à table; le souper fut assez triste; chacun se plaignait du mal de tête. César et ses sœurs n'avaient déjà plus cet appétit qui rendait les repas de Champcery si gais : on bâillait, on s'appuyait languissamment sur sa chaise, on ne mangeait point, et l'on convint qu'on ne voudrait pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge; que l'on préférerait toujours aux plus charmants spectacles du monde les plaisirs si doux que procurent la promenade, la lecture et la conver-

sation. Cependant on se promenait à Paris, mais aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Champs-Élysées. Il fallait avoir un *maintien*, et l'on y régrettait vivement les bois, les prairies de la Bourgogne, et l'aimable liberté des champs. César critiquait avec amertume tout ce qu'il voyait. — Quelle poussière ! s'écriait-il, quelle foule ! et tout ce monde rassemblé n'est là que pour nous gêner et nous contraindre, pour m'empêcher de courir et de grimper sur les arbres ! et ces grands bassins d'eau dormante valent-ils notre étang de Faulin, où nous avons péché tant de poisson ?... Et puis, au lieu de nos haies de mûriers et de noisetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles ! Oh ! quels tristes jardins ! Comment s'enferme-t-on à Paris pendant toute l'année, quand on peut vivre à la campagne !

Madame de Clémire entendait ces murmures et ne les désapprouvait pas, car ils étaient fondés. Elle mena ses enfants au Jardin du Roi ; ils le trouvèrent plus instructif et presque aussi charmant que les bois de Champcery. L'étude de la botanique et de l'histoire naturelle rendit ces promenades si agréables, qu'on n'en voulut plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets : on se rappelait, en soupirant, les étangs glacés de Champcery, les courses, les glissades et les veillées ; enfin, tous les plaisirs dont on était privé.

Caroline eut au mois de janvier un rhume si violent, qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur dont elle troublait le sommeil. On l'établit dans une autre chambre, et Pulchérie se trouva seule dans la sienne.

Au bout de cinq ou six jours, madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré un froid excessif, se passait de feu dans sa chambre, et qu'elle n'avait pas voulu souffrir qu'on en fît depuis que sa sœur occupait une autre pièce. Surprise de cette fantaisie, madame de Clémire questionna ses gens. Le frotteur, chargé de porter du bois, déclara que mademoiselle Pulchérie lui avait dit de mettre trois bûches de la matinée dans l'armoire de l'antichambre. Le frotteur

n'avait pas fait de questions sur cette singularité, croyant, ajouta-t-il, que c'était l'intention de madame. La gouvernante des deux jeunes personnes soignait Caroline, et n'était pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avait été servie par une paysanne amenée de Champcery; interrogée à son tour, celle-ci dit que mademoiselle Pulchérie lui avait assuré que le feu lui portait à la tête, et qu'elle voulait s'accoutumer à s'en passer.

Après avoir pris toutes ces informations, madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il était dix heures du matin). D'abord elle visita l'armoire; elle n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie répétait des vers, en se promenant à grands pas pour s'échauffer. Gertrude, assise dans un coin, tricotait. Quand Pulchérie vit paraître sa mère, elle rougit. — Pourquoi donc, mon enfant, dit madame de Clémire, êtes-vous sans feu?— Maman, il ne fait pas bien froid.

A ces mots, madame de Clémire s'assit et renvoya Gertrude. Ensuite, prenant Pulchérie par la main : — A présent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en suis sûre. — Ma chère maman, je vais tout vous avouer; mais peut-être avez-vous déjà deviné. — J'ai bien quelques soupçons confus. —Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit jours que j'entendis conter à ma bonne, qu'une pauvre femme demeurant dans cette rue était venue demander l'aumône. Ma bonne lui donna, et puis elle a été une fois chez elle pour lui porter du pain; elle apprit que cette pauvre femme ne demandait pas mieux que de travailler, mais qu'elle manquait d'ouvrage, et, ce qui est bien plus triste, qu'elle manquait aussi de bois. Ma bonne promit de lui fournir de l'ouvrage; et moi je pensai que si je pouvais lui donner du bois, elle ne manquerait plus de rien. Je ne voulus pas vous en parler, maman, parce que j'avais déjà mon projet dans la tête. Je savais que ma sœur allait coucher dans une autre chambre, et je me dis : Voilà une occasion de faire comme Sydonie, une bonne action qui ne sera sue de personne. Je n'en parlerai même pas à maman. Comme *tout se découvre avec le temps*, elle le

saura tôt ou tard ; mais je ne m'en serai pas vantée, et mon action n'en fera que plus de plaisir à maman ; et en attendant, Dieu le saura, et la pauvre femme se chauffera. Me voilà donc décidée à me passer de feu tous les matins. Cela me faisait trois bûches. Je dis au frotteur de les mettre dans le bas de l'armoire, ce qu'il faisait tous les soirs, afin de s'épargner la peine de les apporter le lendemain.

Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence Jeanneton, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés ; mais je l'ai assurée que cela ne pouvait vous fâcher, maman ; au contraire. Elle m'a déclaré que si vous la questionniez, elle dirait la vérité ; et elle m'a promis que, si vous ne l'interrogiez pas, elle se tairait, c'est tout ce que je voulais... — Eh bien ! elle s'est chargée de porter le bois chez la femme ? — Oui, maman, tous les matins. — Mais comment, à la porte, la laissait-on passer ainsi chargée, et emportant régulièrement trois bûches ? — Ah ! je ne sais pas, je n'ai jamais songé à cela. En effet, le suisse devait être surpris... Cependant, il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de questions, puisqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a quelque chose là-dessous que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien souffert du froid ? — Un peu, les deux premiers jours ; mais je pensais que la bonne femme se chauffait avec ses enfants ; car elle a six petits enfants, et son mari était malade. Ils sont bien à présent, à ce que me dit Jeanneton. — Comment bien ! avec trois bûches seulement ? — Oui. Jeanneton dit que cela les a *ranimés*, qu'ils sont parfaitement bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfants deux boîtes de sucre d'orge que mon papa m'a rapportées de Fontainebleau : et puis, ce n'est pas tout. Avant-hier, je ne sais par quel hasard, mon papa s'est avisé de me demander si je serais bien aise d'avoir de l'argent pour acheter des joujoux. D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Ensuite, j'ai pensé à la femme, et j'ai rougi. Papa m'a embrassée ; il m'a donné de l'argent (c'était un louis), et il m'a fait le détail de tout ce que j'aurais avec un louis. Il faut tout dire ; il m'a pris envie d'employer six

francs à m'acheter des pelotes, et je suis remontée pensive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis, j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui disant de les porter chez la femme, et que le lendemain je l'enverrais acheter des pelotes pour moi... Elle est sortie. J'ai tiré mon écu de ma poche; j'ai ressenti quelque peine en le regardant. Comme j'avais d'abord en moi-même destiné tout le louis à la pauvre femme, il m'a semblé que je retenais quelque chose qui ne m'appartenait pas. J'ai couru sur l'escalier pour rappeler Jeanneton, mais elle était partie, et elle n'est revenue que le lendemain matin. J'étais réveillée de bonne heure : je pensais aux pelotes, à la bonne femme... J'étais bien embarrassée. Enfin, en réfléchissant que ce louis était la première somme que j'eusse possédée de ma vie, je me suis dit : Il faut l'employer tout entier à une bonne action. Cela m'a tout à fait déterminée. Jeanneton est arrivée, et je l'ai envoyée avec les trois bûches et les six francs.

Pulchérie achevait ce récit lorsqu'un laquais entra dans la chambre, et s'avançant vers madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant l'adresse : — Ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé.

En disant ces mots, madame de Clémire ouvrit la lettre; et, au grand étonnement de Pulchérie, elle lut ce qui suit :

« Mademoiselle.

« Venez recevoir la récompense de votre bonté envers nous, ve-
« nez apprendre de quel état vous nous avez tirés. Il ne manque
« maintenant à notre bonheur que d'en avoir pour témoin celle à
« qui nous le devons; et nous ne pouvons mieux prouver notre re-
« connaissance à notre jeune et chère bienfaitrice, qu'en lui fai-
« sant voir l'intérieur de la famille qu'elle a rendue si parfaitement
« heureuse. »

— Ah! maman, s'écria vivement Pulchérie, maman, auriez-

vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens? — Assurément, répondit madame de Clémire; et nous allons partir sur-le-champ. Je vais demander des chevaux; venez, chère enfant.

En disant ces mots, madame de Clémire prit Pulchérie par la main, et sortit avec elle. Au bas de l'escalier, on rencontra M. de Clémire. — Où allez-vous? dit-il. Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant, et mes chevaux sont mis. — Soyez de la partie, reprit madame de Clémire; venez avec nous. — Volontiers, répondit M. de Clémire; et, sans demander d'explication, il prit le bras de sa femme. Pulchérie les suivit avec une émotion inexprimable. On partit; et au bout de cinq minutes, la voiture s'arrêta. On descendit précipitamment; après avoir traversé une petite cour, M. de Clémire ouvrit une porte, et l'on se trouva dans une grande chambre. Au milieu de la chambre, un bourrelier était occupé de son métier, tandis qu'une femme auprès d'une table, et entourée de six petites filles, dont la plus âgée n'avait que dix ans, travaillait en linge.

Aussitôt que M. de Clémire parut, toute la famille se leva. — Approchez, madame Le Blanc, dit M. de Clémire : voici Pulchérie.

A ces mots, la femme, le mari se précipitèrent vers Pulchérie, et toutes les petites filles l'entourèrent. — Oh! ma chère demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir!... Quoi! à votre âge, et si délicate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu et endurer le froid pour nous envoyer votre bois; et puis de l'argent, et puis vos dragées; enfin tout ce que vous pouviez donner!... Mais regardez comme nous sommes heureux à présent! Mon mari est guéri; il s'est remis à l'ouvrage d'hier; nos dettes sont payées, nos enfants bien habillés; nous pouvons travailler; nous n'avons plus besoin de rien : c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur! car sans votre bonté pour nous, votre cher papa ne nous aurait jamais connus!... — Ah! papa, interrompit Pulchérie, Jeanneton vous avait donc tout dit? — Dès le premier jour, reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi-même

dans ma voiture les bûches à madame Le Blanc ; mais j'avais expressément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère, et de vous laisser soupçonner que je fusse instruit. Je voulais vous ménager à l'une et à l'autre une surprise agréable.

Après cette explication, M. de Clémire fut tendrement embrassé par sa fille, et l'on se remit à causer avec les bonnes gens. Au bout d'une demi-heure, on se leva pour sortir. Dans ce moment, les petites filles allèrent chercher un carton, et la plus âgée, le présentant à Pulchérie, la pria de l'accepter, en disant : — C'est de notre ouvrage ; ma mère, mes sœurs et moi, nous y avons toutes travaillé... et de bien bon cœur !

Pulchérie ouvrit le carton, et le trouva rempli des plus jolies pelotes du monde ; elle rougit, et se tournant vers son père : — Ah ! papa, dit-elle, je les avais bien oubliées ! Mais avec quel plaisir je les reçois, puisqu'elles sont l'ouvrage de cette brave femme, et de ses charmantes petites filles !

Pulchérie, attendrie, embrassa les enfants ; et ses larmes recommencèrent à couler, lorsqu'en s'en allant elle entendit les bénédictions que lui donnait toute la famille.

— Ah ! ma pauvre sœur ! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter ! Maman, maintenant que je suis accoutumée à me passer de feu, me permettez-vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres ? — Non, répondit madame de Clémire : je ne veux pas que vous preniez un engagement qui, à la longue, pourrait vous paraître trop pénible : je vous l'ai déjà dit ; les résolutions qui demandent une courageuse persévérance ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire vous passer de bois pendant huit jours pour le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir. — Eh bien ! maman, voilà qui est dit : je prends cet engagement de tout mon cœur. Il me vient une idée... Ne pourrai-je pas aussi me priver de temps en temps,



pour le même objet, du vin qu'on me donne à mes repas?... — Vous en buvez si peu, qu'il vous faudrait bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande comme vous, maman, combien en boirais-je en huit jours? — Quatre bouteilles tout au plus... — et quand ce ne serait que trois, cela ferait grand plaisir à un pauvre malade. — Assurément, trois bouteilles d'excellent vin seraient pour lui un présent salutaire. — Si tous les mois on se passait de vin pendant huit jours, on ne s'en porterait que mieux. — D'ailleurs, cette privation n'aurait rien de pénible. — De cette manière, sans être riche, on pourrait souvent donner l'aumône? — Sans faire des dépenses extraordinaires, il serait facile, dans le cours de l'année, de secourir une infinité de malheureux, si l'on voulait seulement, de temps en temps, s'imposer de légères privations, et se refuser quelques superfluités. Il faut encore observer qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaisir très vif : par exemple, vous vous passiez de feu depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après-midi : n'est-il pas vrai qu'en descendant dans le salon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaisir que vous n'auriez certainement pas senti, si vous eussiez eu du feu dans votre chambre? — Oh! c'est bien vrai! je me chauffais le reste du jour avec une joie extrême; la vue seule d'un bon feu m'inspirait une gaieté extraordinaire. — Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaisirs s'accorde avec la bienfaisance,... et nous ne parlons pas de ce plaisir si doux, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûtée, et qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse! — Comment se peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela? — Une petite vanité, le goût du faste, corrompent sans doute bien des cœurs; mais, dans le séjour même où le luxe étouffe et détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples et des modèles faits pour honorer notre siècle : les seules *aumônes anonymes* envoyées aux différents curés de Paris sont immenses; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'ar-

tisans malheureux, doivent à des inconnus et la liberté et le bonheur de revoir leurs enfants. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les académies; elle a formé à Paris, et dans les environs, des établissements utiles : voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on la voit briller avec autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les mauvaises passions.

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle voulait aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva et passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avait mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savait être saine. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfants combien il est nécessaire de connaître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture; connaissance qui, jointe à de la sobriété, préserverait d'une foule d'incommodités et de maladies graves.

Dès que Caroline se trouva mieux, madame de Clémire sortit avec ses trois enfants pour aller visiter des cabinets de tableaux et d'histoire naturelle, récréation que leur procurait leur mère deux fois la semaine. Pour varier ses amusements instructifs, on visitait aussi des manufactures ou des monuments d'architecture. — Mes enfants, disait madame de Clémire, lorsque vous habiterez les villes, voulez-vous y vivre heureux et n'y jamais connaître l'ennui, ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation, qui ne pourrait ni suffire à votre cœur, ni même occuper votre esprit; ne vous laissez jamais corrompre par le goût frivole et méprisable du faste et de la magnificence; conservez, nourrissez avec soin dans vos cœurs cette compassion active et tendre qu'on doit aux malheureux; au sein du luxe, songez qu'il existe des infortunés que la misère accable et qu'un faible secours pourrait arracher à la mort! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux : allez les chercher, tendez-leur une main bienfaisante; goûtez la gloire délicieuse

de leur offrir l'image de la Divinité, et de faire succéder aux cris affreux du désespoir les transports passionnés d'une joie inattendue et les douces larmes de la reconnaissance. Enfin, dans le séjour brillant où l'émulation et le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chefs-d'œuvre nouveaux, cultivez votre esprit, étendez vos connaissances, aimez les arts, afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes dont l'ignorance ne peut sentir le prix; mais que ces occupations instructives et ces amusements variés ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre; que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir des *veillées de Champcery*, et l'innocence et le charme des plaisirs que vous offre la nature.

FIN DES VEILLÉES DU CHATEAU.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Gustave Gratiot, 11, rue de la Monnaie.





